





VICTOR HUGO

FRANCE ET BELGIQUE
ALPES ET PYRÉNÉES
VOYAGES ET EXCURSIONS



PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE	ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCX

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

EN VOYAGE — II

FRANCE ET BELGIQUE
ALPES ET PYRÉNÉES
VOYAGES ET EXCURSIONS

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5

5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10

40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50

300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

VICTOR HUGO

FRANCE ET BELGIQUE
ALPES ET PYRÉNÉES
VOYAGES ET EXCURSIONS



PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCX

FRAGMENT
D'UN VOYAGE AUX ALPES

1825.

FRAGMENT
D'UN VOYAGE AUX ALPES.

....

A Sallanches, on quitte sa voiture. De ce bourg au prieuré de Chamonix, le trajet se fait dans des chars à bancs, attelés de mulets, et formés d'une seule banquette transversale où l'on est assis de côté sous une façon de petit dais en cuir, dont les quatre pans peuvent se baisser en cas d'orage.

Cette nouvelle manière de voyager vous avertit que vous passez, en quelque sorte, d'une nature à une autre. Voici que vous pénétrez dans la montagne. Le sabot rond et plat des chevaux ne convient plus à ces chemins âpres, escarpés et glissants. La roue des voitures ordinaires se briserait dans ces sentiers étroits, à tout moment déchirés par des pointes de rocs et rompus par les torrents. Il faut des chariots légers et solides qui puissent se démonter dans les passages difficiles, et les traverser avec vous sur les épaules des guides et des muletiers. Jusqu'ici vous n'avez fait que voir les Alpes; maintenant vous commencez à les sentir.

Plus tard, plus loin, plus haut, il faudra quitter jusqu'à ces frêles équipages; le sol indomptable des Alpes les repoussera. Le pas sûr et hardi des mulets vous portera quelque temps encore dans ces hautes régions où il n'y a plus de route tracée que celle du torrent qui se précipite, c'est-à-dire le chemin le plus court du sommet de la montagne au fond de l'abîme. Vous avancerez encore, et alors le vertige, ou quelque autre invincible obstacle, vous forcera de descendre de vos montures et de continuer à pied votre voyage hasardeux, jusqu'à ce qu'enfin vous ayez atteint ces lieux où l'homme lui-même est contraint de reculer, ces solitudes de glace, de granit et de brouillards, où le chamois, poursuivi par le chasseur, se réfugie audacieusement entre des précipices prêts à s'ouvrir[1] et des avalanches prêtes à tomber.

[1] Le plus grand danger peut-être des excursions alpestres est la rencontre fréquente de ces précipices sans fond, cachés à l'œil par une légère croûte de neige congelée, qui se dérobe sous les pas du voyageur et l'engloutit. (*Note de Victor Hugo.*)

C'est en méditant sur les dangers dont cette nature sauvage assiège les pas du simple curieux, qu'on est tenté d'admirer, comme des récits fabuleux, les histoires qui nous montrent, dans l'antiquité, les machines de guerre carthaginoises, et, de nos jours, les canons français, traversant les Alpes. On se demande avec effroi, et presque avec incrédulité, comment le lourd attirail d'une armée a pu voyager par des routes qui semblent souvent refuser de l'espace et de la solidité aux pieds aériens du chamois, et comment il a réussi à doubler deux fois ces hauts promontoires qui baignent dans les nuages et plongent si profondément dans le ciel. L'explication de ceci est dans la puissance que Dieu a donnée à l'intelligence de l'homme. Ces choses merveilleuses se sont faites pour montrer en quelque sorte combien l'homme est roi de la nature physique. A l'aspect des Alpes, il semblerait qu'une armée de géants seule pourrait franchir ces colosses. Ne faut-il pas admirer que, pour accomplir ce miracle et le renouveler de nos jours, il ait suffi, pour les deux armées, de deux géants de volonté et de génie, Annibal et Napoléon?

Je m'aperçois que ma pensée va plus vite que nos rapides chariots. Nous quittons à peine Sallanches, et déjà je cherche à démêler sur les crêtes étincelantes des vieilles Alpes les traces que n'y ont pas laissées les deux grands envahisseurs de l'Italie. C'est qu'en effet il est difficile de ne point éprouver quelque profonde émotion lorsque, par une belle matinée d'août, en descendant la pente sur laquelle Sallanches est assise, on voit se dérouler devant soi cet immense amphithéâtre de montagnes toutes diverses de couleur, de forme, de hauteur et d'attitude, masses énormes, tour à tour éclatantes et sombres, vertes et blanches, distinctes et confuses, dont un large rayon du soleil, encore oblique, inonde chaque intervalle, et au-dessus desquelles, comme la pierre du serment dans un cercle druidique, le mont Blanc s'élève royalement avec sa tiare de glace et son manteau de neige.

En sortant de Sallanches, la route de Chamonix traverse une vaste plaine qui vous laisse tout le temps d'admirer ce grand et immuable spectacle. Cette plaine, d'environ deux lieues de largeur, n'était la veille qu'une mer. Il avait plu, et l'Arve, qui la divise dans sa longueur, l'avait prise tout entière pour lit, comme il arrive toujours dans les temps d'orage. Mais il avait suffi de vingt-quatre heures pour faire rentrer le torrent dans les limites qu'il viole si souvent; et la route, encore fangeuse à notre passage, n'était plus que rarement coupée par des mares et des courants d'eau jaunâtre, qui lavaient de temps en temps les pieds des mulets et les roues basses des chars à bancs.

A travers la riche verdure dont on est de toutes parts environné, le trajet de cette plaine serait infiniment agréable, si l'on n'était impatient d'aborder

les montagnes, et de quitter la plaine et la verdure. Aussi, lorsqu'après plusieurs heures de course monotone, le guide vous montre, de l'autre côté de l'Arve, à une assez grande hauteur sur le revers des montagnes, les toits du village de Chède, presque enseveli dans les arbres, on approche avec ravissement du pont de bois rouge qui mène à cette autre rive, où l'on commencera enfin à *monter!*

Il y a un grand charme à s'arrêter un moment sur ce pont, pendant qu'il tremble, ébranlé à la fois par le roulement des chars à bancs et par le mugissement de l'Arve, blanche d'écume et bondissant sous son arche unique entre des blocs de granit. Le dos tourné au mont Blanc, on n'a plus sous les yeux que des objets riants et tranquilles, qui sont plus doux à considérer du milieu de ce fracas. A gauche, un amphithéâtre gracieux de bois, de chalets et de champs cultivés; devant soi, à l'extrémité de la plaine, Sallanches, avec ses maisons blanches et son clocher poli comme l'étain, au pied d'une haute montagne verte couronnée par de larges pans de roche qui figurent une vieille forteresse de titans; à droite enfin, la magnifique cascade de Chède, qui jaillit à mi-côte dans une sorte de conque naturelle d'où sa nappe retombe plus large et plus arrondie, et qui s'environne de son arc-en-ciel comme d'une auréole.

Après avoir gravi péniblement un chemin encombré de pierres roulantes, qui sonnent sous le pied des mulets, on traverse le village de Chède, et on laisse la belle cascade derrière soi, pour s'enfoncer dans la montagne. La route est ici quelque temps ombragée de grands chênes, de bouleaux, de hauts mélèzes, qui entremêlent leurs branches et emprisonnent la vue sous un toit de verdure. Tout à coup le taillis s'ouvre et s'écarte comme à plaisir, un spectacle rempli d'un charme inattendu est devant vos yeux. C'est un petit lac, que l'on nomme, je crois, le *Lac Vert,* à cause du gazon épais qui en tapisse tous les bords et le fait ressembler à un miroir de cristal bordé de velours vert. Ce lac, dont le flot conserve une inaltérable limpidité, a, dans la fraîcheur de son aspect, dans la grâce de ses contours, quelque chose qui contraste d'une manière délicieuse avec la sombre sévérité des montagnes au milieu desquelles il est jeté. On se croirait magiquement transporté dans une autre contrée, sous un autre ciel, si le mont Blanc n'était pas debout, à l'horizon, avec ses dômes de neige, ses glaciers, ses formidables aiguilles, et ne venait, comme jaloux des impressions douces qui osent naître si près de lui, projeter son image menaçante jusque dans l'eau paisible du Lac Vert.

J'ignore par quel fil invisible, par quel conducteur électrique les choses de la nature touchent aux choses de l'art; mais à l'instant même me revinrent à l'esprit ces grandes créations du vieux Shakespeare, où toujours domine une haute et sombre figure qui, dans un coin du drame, se reflète

dans une âme limpide, transparente et pure; œuvres complètes comme la nature, où il y a toujours une Ophélia pour Hamlet, une Desdemona pour Othello, un Lac Vert pour le mont Blanc.

Il ne faut pas quitter le lac sans jeter quelques pièces de monnaie aux petits enfants de Chède et de Passy, qui viennent offrir aux passants des verres de cette eau si fraîche et si belle. J'ai entendu des voyageurs se plaindre souvent des importunités de ce peuple qui, pour ainsi dire, vous vend en détail les beautés du pays qu'il habite. Ils avaient tort; ces malheureux n'ont que leurs Alpes pour vivre.

La scène change; le sol est dépouillé, la verdure disparaît autour de nous. La route, obstruée de roches, tourne, et se replie, comme un long serpent, sur le flanc d'une montagne aride et toute bouleversée. Nous arrivons au *Nant Noir*[1].

Dans une ravine profonde, où toute végétation semble morte, entre deux escarpements de terre ferrugineuse, parmi des quartiers de granit que l'on prendrait pour des blocs d'ébène, roule, avec un bruit effrayant, une eau noire, que son écume même ne blanchit pas. C'est le Torrent Noir, ainsi nommé à cause de la couleur sombre que donnent à ses flots les ardoises qu'il charrie, et sans doute aussi parce qu'il est extrêmement dangereux à traverser, quand il est grossi par l'orage. Tout ici est lugubre et désolé. Des crêtes nues, des rochers en surplomb; les échos qui se répètent le hurlement furieux du torrent; pas un arbre, si ce n'est le voile de sombres pins que déploient les montagnes de l'horizon. Il y a pour la pensée un monde d'intervalle entre le Lac Vert et le Nant Noir.

On conte dans le pays beaucoup de traditions étranges touchant ce hideux torrent. C'est, dit-on, sur ses rives que les esprits des Montagnes Maudites tenaient leur sabbat, dans les nuits d'hiver. Ce sont eux qui ont remué toute la montagne pour y cacher leurs trésors. Leur vol tumultueux a brisé tous les arbres qui croissaient autrefois dans ce lieu funèbre. C'est en y dansant qu'ils ont brûlé cette terre; c'est en s'y baignant qu'ils ont noirci cette eau. Il y a aussi un *démon du Nant Noir,* qui pousse les voyageurs dans son gouffre, et rit de les voir tomber. Ses prunelles sont deux globes de

[1] Les gens du pays donnent aux torrents le nom de *nants*. Il est remarquable que ce mot appartient à la langue celtique (NANT, *amas d'eau, eau courante, torrent ou fleuve*), et a donné son nom à la capitale (*Nantes*, ville divisée en effet par les mille bras de la Loire) de cette Bretagne qui fut l'Armorique. Voici que nous le rencontrons aux Alpes, et dans toute la pureté de son acception première! Ainsi on retrouve toujours par places dans l'Europe actuelle quelque vestige de cette vieille langue celte, base première et inconnue de tous nos idiomes, à peu près comme on voit souvent paraître à la surface du sol, en dépit des couches calcaires et argileuses qui la recouvrent, de larges bancs de ce granit primitif qui est, pour ainsi dire, l'ossement du globe. (*Note de Victor Hugo.*)

feu; et plus d'un hardi chasseur de chamois, égaré la nuit dans la montagne, a entendu sa voix rauque et sonore répondant, du fond de l'abîme, à la voix de son torrent.

J'avouerai cette infirmité de mon esprit, il aurait manqué pour moi quelque chose à l'horrible beauté de ce site sauvage, si quelque tradition populaire ne lui eût empreint un caractère merveilleux. Je me suis arrêté avec complaisance sur ces détails, parce que j'aime les superstitions : elles sont filles de la religion et mères de la poésie.

Ce torrent traversé, les *nants* deviennent plus fréquents; les ondulations de la route sont plus brusques et plus rapides; le cône du mont sur lequel elle court a été en quelque sorte cannelé par les cataractes pluviales, les éboulements et les avalanches de pierres. Cependant une végétation vive et fraîche reparaît autour du chemin, et voile aux yeux l'Arve, que l'on entend bruire au fond du ravin.

Une vallée d'un aspect sévère et triste se présente. Au milieu s'élève un clocher, autour duquel se groupent quelques cabanes. Voilà *Servoz*. De toutes parts encaissée par de hautes montagnes, cette vallée paraît comme ensevelie dans un blanc suaire de neige, sous un noir linceul de sapins. Ce qui ajoute à l'impression singulièrement mélancolique qu'elle produit sur l'esprit, c'est de la voir dominée, ou plutôt menacée, par les débris gigantesques d'une montagne qui s'écroula, je crois, en 1741. On dit que la chute de ce mont, qui écrasa des forêts, combla des vallées, ouvrit des abîmes, fut accompagnée d'un tel déluge de cendre et de poussière, que, durant trois jours, une nuit complète couvrit le pays à plusieurs lieues à la ronde. Les savants déclarèrent que c'était un volcan. Ils se trompaient. Les ignorants se trompèrent aussi; ils crurent que c'était la fin du monde. Erreur pour erreur, je préfère celle des ignorants : elle est plus naïve.

Cette montagne ruinée effraye le regard et la pensée. Je ne sais, et nul ne peut dire, comment se déplaça le centre où reposait l'équilibre de ce grand corps; quelle cause mina la base sur laquelle posaient ses immenses terrasses, ses plateaux, ses dômes, ses pentes, ses aiguilles. Est-ce une convulsion intérieure du globe? Est-ce une goutte d'eau lentement distillée depuis des siècles?... *Felix qui potuit...*

Cependant il est difficile de ne pas se livrer à d'inutiles méditations sur ce grand mystère, en présence d'un si prodigieux bouleversement. Les terres, les neiges, les forêts, en se précipitant dans les vallées environnantes, ont mis à découvert ce qu'on pourrait appeler le squelette du mont. Ces blocs de marbre noir veiné de blanc sont ses pieds monstrueux, encore à demi cachés par des masses pyramidales de terres éboulées; voilà ses osse-

ments de silex, ses bras de granit qui se dressent encore; et, là haut, au-dessus des nuages, cette large zone de roche calcaire, qui montre à nu ses couches horizontales, c'est le front ridé du géant.

Combien les monuments de l'homme semblent peu de chose près de ces édifices merveilleux qu'une main puissante éleva sur la surface de la terre, et dans lesquels il y a pour l'âme comme une nouvelle manifestation de Dieu! Ils ont beau, avec la fuite des années, changer de forme et d'aspect; leur architecture, sans cesse rajeunie, garde éternellement son type primitif. A ces rochers qui surplombent et se dégradent, succéderont d'autres rochers qui déchireront les nues; de nouveaux arbres croîtront sans culture où gisent ces troncs morts de vieillesse; ces torrents s'écoulent, d'autres cataractes s'ouvriront. Depuis des siècles, la physionomie des Alpes n'a pas varié. Les détails passent, l'ensemble reste.

Heureux le peuple qui, comme les fils de Guillaume Tell et de Winckelried, peut confier à de tels monuments tous ses souvenirs de gloire, de religion et de liberté! Comment pourraient s'effacer ces saintes traditions, quand rien de ce qui les rappelle ne peut périr? Ces sublimes édifices n'ont à craindre ni l'ignoble badigeon qui a souillé Notre-Dame de Reims, Notre-Dame de Paris, Saint-Germain-des-Prés, la vieille abbaye romane; ni le grattoir qui a mutilé les frontons de la cour du Louvre; ni le marteau qui allait démolir Chambord après avoir détruit les manoirs de Montmorency et de Bayard. Encore un peu, et tous les monuments de France ne seront plus que des ruines; encore un peu, et toutes ces illustres ruines ne seront plus que des pierres, et ces pierres ne seront plus que de la poussière. Ici, tout se transforme, rien ne meurt. Une ruine de montagne est encore une montagne. Le colosse a changé d'attitude, voilà tout. C'est qu'il y a dans toutes les parties de la création un souffle qui les anime. Les ouvrages de Dieu vivent, ceux de l'homme durent; et que durent-ils!

....

Nous quittons Servoz, où l'on prend quelque rafraîchissement, et qui marque le milieu du trajet de Sallanches à Chamonix. Voici que le chemin fait comme vient de faire mon esprit; nous passons d'une montagne écroulée à un château ruiné. Depuis un quart d'heure nous côtoyons de très près l'Arve, qui coule presque de niveau avec la route. Tout à coup le muletier nous montre à droite, sur une espèce de haut promontoire que la montagne voisine pousse au milieu de la rivière, quelques pans de murailles démantelées, avec un débris de tours, et d'étroites ogives façonnées par la main des hommes, et de larges crevasses faites par le temps. C'est le manoir de Saint-Michel, vieille forteresse des comtes de Genève, célèbre dans la

contrée, comme le Nant Noir, par les démons qui l'habitent et les trésors magiques qu'il recèle.

Le redoutable palais, l'ancienne citadelle d'Aymon et de Gérold est là, solitaire et lugubre comme le corbeau qui croasse joyeusement sur sa ruine. Les remparts noirâtres, inégalement rompus par les ans, s'élèvent à peine au-dessus des touffes de houx, de genêts, de ronces, qui obstruent le fossé et l'avenue; des rideaux de lierre usurpent la place des lourds ponts-levis et des herses de fer. Au-dessus monte à perte de vue une forêt de mélèzes et de sapins; au-dessous bouillonne l'Arve tout embarrassée d'éclats de granit, tombés du rocher qui porte le château de Saint-Michel. L'un de ces rocs, arrondi par la lutte des eaux, arrête plus longtemps et domine de plus haut que tous les autres le cours du torrent.

De temps en temps l'Arve l'investit de vagues furieuses, les presse, les roule, les gonfle, les amoncelle, surmonte enfin le rocher qui reste quelque temps inondé de tous ces flots dorés comme d'une chevelure blonde, puis tout retombe, et, pendant que l'Arve grondant recommence un nouvel assaut, le front du roc reparaît chauve et nu.

Un pont se présente. Nous reprenons la rive gauche de l'Arve; et, tandis que nos chars à bancs nous suivent péniblement, nous commençons à gravir à pied *les montées.* C'est un chemin étroit et rapide, laborieusement tracé le long d'un escarpement effrayant, auquel rien ne peut se comparer, si ce n'est la pente de la montagne qui borde l'Arve de l'autre côté.

Ce passage, tantôt creusé dans le roc vif, tantôt suspendu en saillie sur un abîme, communique de la vallée de Servoz à la vallée de Chamonix. On y glisse à chaque instant sur de larges dalles de granit qui font étinceler le fer des mulets. A droite, on voit pendre sur sa tête la racine des grands mélèzes déchaussés par les pluies; à gauche, on peut pousser du pied leur tête effilée comme l'aiguille d'un rocher. Une vieille femme, idiote et infirme, assise dans une sorte de niche roulante, est à l'entrée de cette route hasardeuse, et sollicite la pitié des passants. Il me sembla voir une de ces fées mendiantes des contes bleus, qui attendaient un aventurier au bord du chemin, et décidaient sa perte sur un refus ou son bonheur sur une aumône.

A peine a-t-on quitté la mendiante, qu'on rencontre une croix dressée au bord du gouffre. Il faut passer vite devant cette croix; elle signale un malheur et un danger.

Un peu plus loin, on s'arrête. Il y a là un écho extraordinaire. Autrefois, avant que le docteur Pococke eût de nouveau découvert les merveilles de cette vallée de Chamonix, concédée dans le XIe siècle par Aymon,

comte de Genève, *à Dieu et à saint-Michel archange*[1], avant que l'homme eût tracé aucun sentier sur la croupe de cette montagne, si quelquefois le chasseur de chamois, entraîné par l'ardeur de sa poursuite jusque dans cette gorge formidable, arrivait au point même où nous sommes, il embouchait avec un tremblement d'horreur la corne à bouquin suspendue à sa ceinture, et faisait entendre trois fois l'appel magique : *hi! ha! ho!* Trois fois, une voix lui rapportait distinctement des profondeurs de l'horizon la triple adjuration *hi! ha! ho!* Alors il s'enfuyait plein d'épouvante, et allait conter dans les vallées qu'un chamois-fée l'avait attiré par delà le château de Saint-Michel, et qu'il avait entendu la voix de l'Esprit des Montagnes Maudites.

Aujourd'hui, dans ce même lieu, des voyageurs élégants, des femmes parées descendent de leurs chars à bancs sur une route assez bien nivelée. De petits garçons déguenillés accourent avec un long porte-voix. Ils en tirent des sons aigus qui ressemblent encore à l'ancienne adjuration du chasseur. Une voix des montagnes les répète encore distinctement sur un ton plus faible et plus lointain. Et puis, si vous demandez à ces enfants : qu'est

[1] Un savant, originaire de ces montagnes mêmes, a bien voulu communiquer à l'auteur la pièce suivante, qui nous semble assez curieuse, et qui était à peu près inconnue.

Fondation du prieuré de Chamonix par Aymon, comte de Genève.

« In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis.

« Ego, Aymo, comes Gebennensis, et filius « meus Geroldus, damus et concedimus Do- « mino Deo Salvatori nostro, et sancto Mi- « chaeli Archangelo, de Clusâ omnem cam- « pum munitum cum appenditiis suis, ex « aquâ quæ vocatur Dionsa, et rupe quæ vo- « catur Alba, usque ad Balmas, sicut ex inte- « gro ad comitatum meum pertinere videtur; « id est, terras, sylvas, alpes, venationes, om- « nia placita et banna; et monachi Deo et « Archangelo servientes hoc totum habeant « et teneant sine contradictione alicujus ho- « minis, et nihil nobis nisi eleemosynas et ora- « tiones pro animabus nostris et parentum « nostrorum retinemus, ut sanctus Michael « Archangelus perducat nos et illos in para- « disum exultationis. Si quis autem, quod « absit, hoc donum confringere voluerit, in « anathemate et maledictione sit, sicut Datan « et Abiron, quousque resipiscat et satisfaciat. « Ex istis ergo donis sunt legitimi testes, ute- « rini fratres comitis Willelmus Fulciniacus, « et Amedeus, et Thurumbertus de Nan- « giaco, et Albertus miles, et Agueldrandus « presbyter, et Silico.

« Ego Andreas, comitis capellanus, hanc « cartam præcepto ipsius comitis scripsi, et « tradidi feriâ septimâ lunâ 27ª, papa Urbano « regnante. »

Au bas de cet acte pend le sceau du comte en cire blanche, et, quoiqu'il soit sans date, on conjecture, par le règne du pape (Urbain II, qui siégea depuis l'an 1088 jusqu'en 1099), qu'il fut passé environ l'an 1090, époque à laquelle ce même comte, conjointement avec Gérard son fils, fit une donation assez considérable au monastère de Saint-Oyen de Joux. Le prieuré de Chamonix, fondé par Aymon, comte de Genève, du temps du pape Urbain II, avant 1099, dépendait de l'abbaye de Saint-Michel de la Cluse. Guillaume de la Ravoyre, qui en fut le dernier prieur, en procura l'union à la collégiale de Sallanches. Guifrey, qui en était prieur avant 1229, fut présent, le 12 des calendes de mai, à la cession qu'Aymon, seigneur de Faucigny, fit de Chamonix à Guillaume, comte de Genève; Guillaume de Villette fut prieur en 1319. Aux nones de juillet, Hugues, dauphin, seigneur de Faucigny, lui confirma la juridiction du prieuré de Chamonix et de ses dépendances.

cela? ils vous répondent : *c'est l'écho*, et tendent la main. — Où est la poésie?

Nous laissons derrière nous les jeunes mendiants, le porte-voix, le foyer de l'écho, et nous nous enfonçons dans la gorge de plus en plus étroite et sauvage. Depuis quelques instants, un brouillard gris et terne nous cache le ciel. Nous montons, il descend. Nous le voyons remplir successivement tous les intervalles des crêtes opposées. Ses bords, qui se dilatent et s'effilent en quelque sorte, ressemblent à la frange d'un réseau. De blanchâtres lambeaux des vapeurs de l'Arve s'élèvent lentement et le rejoignent. Il touche à la haute lisière des sapins, la baigne, gagne d'arbre en arbre, et tout à coup il se ferme sur nous, et nous voile les montagnes du fond comme une toile qui s'abaisse sur une décoration de théâtre.

Nous étions à l'endroit le plus horrible et le plus beau du chemin, au point le plus élevé de ces *montées*. On distinguait encore à travers la brume l'escarpement opposé, tout hérissé de sapins presque couchés sur le sol, tant la pente est perpendiculaire! Les rangs de la forêt sont quelquefois éclaircis par de grands arbres morts, qui pourriront où ils sont tombés, et qui n'ont pu être couchés que par la foudre du ciel ou par l'avalanche, cette foudre des montagnes. Devant nous, au fond du noir précipice, on voyait blanchir l'Arve à une profondeur si prodigieuse que son mugissement terrible ne nous arrivait plus que comme un murmure. En ce moment le nuage se déchira au-dessus de nous, et cette crevasse nous découvrit, au lieu de ciel, un chalet, un pré vert et quelques chèvres imperceptibles qui paissaient plus haut que les nuées. Je n'ai jamais éprouvé rien d'aussi singulier. A nos pieds, on eût dit un fleuve de l'enfer; sur nos têtes, une île du paradis.

Il est inutile de peindre cette impression à ceux qui ne l'ont pas sentie; elle tenait à la fois du rêve et du vertige.

....

La vallée de Chamonix se présente dans sa longueur à l'œil du voyageur qui arrive de Sallanches. L'Arve tortueuse la traverse de part en part. Les trois paroisses qui s'en partagent le territoire, les Ouches, Chamonix, Argentière, montrent de loin à loin, dans l'étroite plaine, leurs clochers d'ardoises luisantes. A gauche, au-dessus d'un amphithéâtre bariolé de jardins, de chalets et de champs cultivés, le Bréven élève presque à pic sa forêt de sapins et ses pitons autour desquels le vent roule et déroule les nuées comme le fil sur un fuseau. A droite, c'est le mont Blanc, dont le sommet fait vivement briller l'arête de ses contours sur le bleu foncé du ciel, au-dessus du haut glacier de Taconay et de l'Aiguille du Midi, qui se dresse avec ses mille pointes ainsi qu'une hydre à plusieurs têtes. Plus bas, à l'extrémité d'un immense manteau bleuâtre que le mont Blanc laisse traîner jusque

dans la verdure de Chamonix, se dessine le profil découpé du glacier des *Bossons* (buissons), dont la merveilleuse structure semble d'abord offrir au regard je ne sais quoi d'incroyable et d'impossible. C'est quelque chose de plus riche, sans contredit, et peut-être même de plus singulier que cet étrange monument celtique de Carnac, dont les trois mille pierres, bizarrement rangées dans la plaine, ne sont plus simplement des pierres et ne sont pas des édifices. Qu'on se figure d'énormes prismes de glace, blancs, verts, violets, azurés, selon le rayon de soleil qui les frappe, étroitement liés les uns aux autres, affectant une foule d'attitudes variées, ceux-là inclinés, ceux-ci debout, et détachant leurs cônes éblouissants sur un fond de sombres mélèzes. On dirait une ville d'obélisques, de cippes, de colonnes et de pyramides, une cité de temples et de sépulcres, un palais bâti par des fées pour des âmes et des esprits; et je ne m'étonne pas que les primitifs habitants de ces contrées aient souvent cru voir des êtres surnaturels voltiger entre les flèches de ce glacier à l'heure où le jour vient rendre son éclat à l'albâtre de leurs frontons et ses couleurs à la nacre de leurs pilastres.

Au delà du glacier des Bossons, vis-à-vis le prieuré de Chamonix, s'arrondit la croupe boisée du Montanvert; et, plus haut, sur le même plan, apparaissent les deux pics des Pèlerins et des Charmoz, qui ont l'aspect de ces magnifiques cathédrales du moyen-âge, toutes chargées de tours et de tourelles, de lanternes, d'aiguilles, de flèches, de clochers et de clochetons, et entre lesquels le glacier des Pèlerins répand ses ondulations, pareilles à des boucles de cheveux blancs sur la tête grise du mont.

Le fond du tableau complète dignement ce magnifique ensemble. L'œil, qui ne peut se lasser de se promener sur tous les étages du vaste édifice de ces montagnes, rencontre partout des sujets d'admiration. C'est d'abord une forêt de gigantesques mélèzes qui tapisse le bout opposé de la vallée. Au-dessus de cette forêt, l'extrémité de la Mer de Glace, dépassant le Montanvert comme un bras qui se recourbe, penche et précipite ses blocs marmoréens, ses lames énormes, ses tours de cristal, ses dolmens d'acier, ses collines de diamant, dresse à pic ses murailles d'argent, et ouvre dans la plaine cette bouche effrayante, d'où l'Arveyron naît comme un fleuve, pour mourir un mille plus loin comme un torrent.

Derrière la Mer de Glace, dominant tout ce qui l'environne, s'élève le *Dru,* pyramide de granit, d'un seul bloc de quinze cents toises de hauteur. L'horizon, dans lequel on distingue à peine le col de Balme et les rochers de la Tête-Noire, est couronné par une dentelure de sommets couverts de neige, sur la blancheur desquels ressort, isolé et grisâtre, cet obélisque prodigieux du Dru. Quand le ciel est pur, à sa forme effilée, à sa couleur sombre, on le prendrait pour le clocher solitaire de quelque église

écroulée; et l'on dirait que les avalanches qui se détachent de temps en temps de ses parois sont des colombes qui viennent s'abattre sur ses frises désertes. Un jour de pluie, lorsqu'on l'aperçoit confusément à travers le brouillard, on pense voir le cyclope de Virgile assis dans la montagne, et les blanches vagues de la Mer de Glace sont les troupeaux qu'il compte pendant qu'ils passent à ses pieds.

Ajoutez à l'ensemble de ce paysage de merveilles l'éternelle présence du mont Blanc, l'une des trois plus hautes montagnes du globe, et ce caractère de grandeur que toute grande chose imprime à ce qui l'environne; méditez sur ce sommet, qui est bien véritablement, pour me servir de la fabuleuse expression des poëtes, une des *extrémités de la terre;* songez à cette frappante accumulation, dans un cercle si restreint, de tant d'objets uniques à voir, et vous croirez, en pénétrant dans la vallée de Chamonix, entrer, si je puis me permettre une expression triviale qui rend un peu mon idée, dans le cabinet de curiosités de la nature, dans une sorte de laboratoire divin où la providence tient en réserve un échantillon de tous les phénomènes de la création, ou plutôt dans un mystérieux sanctuaire où reposent les éléments du monde visible.

Le jour où nous y arrivâmes, c'était le 15 août, fête de l'Assomption. Nous descendions rapidement le revers de la montagne, les yeux fixés comme magiquement sur le magnifique tableau de cette vallée, enfin ouverte à nos regards. Tout à coup un détour du chemin nous fit voir un autre spectacle. A nos pieds, dans la verte plaine, sur la pente de la colline qui élève l'église des Ouches au-dessus de son village, se développaient en serpentant deux files de villageois les mains jointes, de jeunes filles voilées, et d'enfants, précédés de quelques prêtres et d'une croix. C'était une procession qui revenait du Prieuré aux Ouches en répétant les litanies de sainte Marie, mère de Dieu. Le vent nous apportait de temps à autre un écho entrecoupé de leurs chants. Je ne saurais dire quelle impression profonde vint sceller en quelque sorte les impressions qui m'accablaient et les rendre ineffaçables. J'aurai ce souvenir présent toute ma vie. En ce moment-là, tous les bruits des Alpes se déployaient dans la vallée; l'Arve bouillonnait sur sa couche de rochers, les torrents grondaient, les cascades pluviales frémissaient en se brisant au fond des précipices, l'ouragan tourmentait les nuages dans un angle du Bréven, l'avalanche tonnait du haut des solitudes du mont Blanc; mais, pour mon âme, aucune de ces formidables voix des montagnes ne parlait aussi haut que la voix de ces pauvres pâtres implorant le nom d'une vierge.

Quelle puissance que celle qui fait sortir, le même jour, à la même heure, le pape et l'éclatante légion des cardinaux des portes dorées de Saint-Pierre de Rome, le cortège royal du riche portail de Notre-Dame de Paris, et de

leur indigent presbytère, oublié dans sa vallée, l'humble procession des montagnards de Chamonix! Quelle intelligence que celle qui peut, au même instant, donner la même pensée à tout un monde!

Les vallées des Alpes ont cela de remarquable, qu'elles sont en quelque sorte complètes. Chacune d'elles présente, souvent dans l'espace le plus borné, une espèce d'univers à part. Elles ont toutes leur aspect, leur forme, leur lumière, leurs bruits particuliers. On pourrait presque toujours résumer d'un mot l'effet général de leur physionomie. La vallée de Sallanches est un théâtre; la vallée de Servoz est un tombeau; la vallée de Chamonix est un temple.

FRANCE ET BELGIQUE

1834-1835-1836.

BRETAGNE ET NORMANDIE.

1834[1].

Meulan, 23 juillet. — 8 h. 1/2 du matin.

La fantaisie a tourné, mon Adèle, je suis à Meulan, charmante petite ville du bord de la Seine, pleine de ruines et de vieilles femmes. Il y a deux belles églises, l'une est la Halle au blé, l'autre le grenier à sel. Il y a aussi le fort d'Olivier-le-Daim, mais sans tours et sans portes, et tout déshonoré par les restaurations. C'est égal. L'ensemble de la ville est ravissant, la situation délicieuse au bord de l'eau, dans les îles, les arbres et les galiotes. Je te voudrais là, avec moi, mon pauvre ange!

La diligence de Rouen passe à dix heures. Si j'y trouve une place, je la prendrai. Dans ce cas-là, je ne serais à Paris que vendredi dans la journée. Tu sais quelle rage j'ai de voir Rouen.

Quant à la Roche-Guyon, à Montlhéry et à Soissons, ce sera pour une autre occasion. A vendredi donc au plus tard, embrasse pour moi toute la petite couvée. Je pense que l'hospitalité des Roches aura toujours été excellente pour toi. A bientôt donc, pense à moi qui t'aime et aime-moi. Tu es ma joie.

Ton Victor.

[1] Pour ce voyage et les suivants, les notes d'albums sont mêlées aux lettres, les unissent et les complètent.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Évreux, 25 juillet.

Il m'a été impossible d'aborder Rouen. Les routes sont couvertes de gens peureux que les fêtes de juillet chassent de Paris et de gens curieux qu'elles y attirent. Après mille traverses que je te conterai et qui t'amuseront, mon pauvre ange, me voici à Évreux. Je voulais repartir ce matin pour Paris par la diligence de Cherbourg qui passe à huit heures. Mais pas une place là comme ailleurs. Je suis donc réduit aux petites voitures qui sont bien lentes, mais tu sais que j'aime cette manière de voyager qui laisse tout voir. Cependant je m'en plains aujourd'hui qu'elle retarde la joie de te voir et de t'embrasser.

J'ai trouvé déjà d'admirables choses qui me serviront beaucoup. J'en vais revoir d'autres aujourd'hui, la cathédrale et Saint-Taurins, deux merveilles. Je pense que je repartirai à quatre heures par la voiture de Rolleboise et que je serai à Paris demain samedi vers sept heures pour dîner.

A demain donc. Mille baisers.

Rennes, 7 août, jeudi, 5 h. 1/2 du matin.

Je t'écris vite quatre lignes. Je suis arrivé ici au point du jour avec les jeunes filles de Bernard qui sont charmantes de tout point. A part quelques vieilles maisons, la ville ne signifie pas grand'chose. Verneuil, Mortagne, Mayenne, Laval, sont des villes ravissantes. J'ai passé à Vitré à minuit. Dis cela à ton père; il comprendra mes regrets.

A Saint-Brieuc, les demoiselles Bernard me quitteront. Donne de leurs bonnes nouvelles à leur père. Dis-lui que je suis son ami.

Je t'écrirai de Brest où je serai demain à pareille heure.

Adieu, mon Adèle. Je t'aime. A bientôt. Écris-moi long et souvent. Tu es la joie et l'honneur de ma vie. Je baise ton beau front et tes beaux yeux.

Ici un mot pour Didine. Baise notre Toto pour moi.

Brest, 8 août.

J'arrive. Je suis encore tout étourdi de trois nuits de malle-poste, sans compter les jours. Trois nuits à grands coups de fouet, à franc étrier, sans boire, ni manger, ni respirer à peine, avec quatre diablesses de roues qui mangent les lieues vraiment quatre à quatre qu'elles sont. Je t'assure, ma pauvre amie bien-aimée, que la tête est lasse quand, par une aube de vent et de brume, on descend au grand galop dans Brest, sans rien voir que la vitre abaissée sur vos yeux contre la pluie.

Mais ce qui n'est pas las, ce qui est toujours prêt à t'écrire, à penser à toi et à t'aimer, c'est le cœur de ton pauvre vieux mari qui a été enfant avec toi, quoique tu sois restée bien plus jeune que lui, de cœur, d'âme et de visage.

Je n'ai encore rien vu de Brest. Point de monuments, qu'une grande vilaine église du Louis XV le plus Saint-Sulpice qui soit. Pas de vieilles maisons sculptées. Je crois qu'il faudra se résigner au bagne et aux vaisseaux de ligne.

A Saint-Brieuc, Mlles Bernard m'ont quitté. Elles ont été remplacées dans la malle-poste par un officier de marine, homme distingué, M. Esnonne. Il a une fort jolie femme et deux jolis enfants. Il est fort littéraire, sa femme et ses enfants fort poétiques. Leur poésie et la mienne visiteront le bagne ensemble. M. Esnonne m'y fera entrer sans que j'aie à trahir mon incognito.

Dès que j'aurai une minute, je t'écrirai. J'irai sans doute voir Karnac. J'ai déjà mouillé mes pieds dans l'océan.

Comment va mon Toto? et toi? et tous? Écris-moi bien au long. Tu vois et tu sais comme je t'aime.

Mille cordialités aux habitants des Roches.

Brest, 9 août, 8 heures du soir.

Cette nuit à quatre heures je partirai pour Auray sur l'impériale de la diligence.

Je vais voir Quiberon et Karnac. De là je compte remonter la Loire par Nantes jusqu'à Tours par le bateau à vapeur, puis de Tours à Paris. Là je te reverrai, mon Adèle toujours bien aimée, là je retrouverai ton beau front si pur et si doux pour tout ce qui t'entoure.

Je n'ai pas trouvé ici de lettres de toi. J'en espérais pourtant. Ecris-moi désormais à *Tours,* poste restante, mets sur l'adresse *M. le b*[on] *Hugo.* Cela me fait un excellent incognito.

J'ai visité aujourd'hui le port de Brest, un vaisseau de ligne (l'*Algésiras*) et le bagne. Tout cela est plein de curiosité et d'émotions de toutes sortes. J'ai acheté aux forçats plusieurs petits ouvrages.

Toutes mes journées maintenant, mon Adèle, vont être prises jusqu'à la dernière minute, car puisque j'y suis, il faut que je voie tout. Je ne pourrai peut-être plus t'écrire aussi souvent. Songe que je pense à toi et à vous tous.

Mille bons souvenirs aux Roches.

Vannes, 12 août

Me voici à Vannes. Je suis allé hier à Karnac dans un affreux cabriolet par d'affreuses routes, et à Lokmariaker à pied. Cela m'a fait huit bonnes lieues de marche qui ont crevé mes semelles; mais j'ai amassé bien des idées et bien des sujets, chère amie, pour nos conversations de cet hiver.

Tu ne peux te figurer comme les monuments celtiques sont étranges et sinistres. A Karnac, j'ai eu presque un moment de désespoir; figure-toi que ces prodigieuses pierres de Karnac, dont tu m'as si souvent entendu parler, ont presque toutes été jetées bas par les imbéciles paysans, qui en font des murs et des cabanes. Tous les dolmens, un excepté qui porte une croix, sont à terre. Il n'y a plus que des peulvens. Te rappelles-tu? un peulven, c'est une pierre debout comme nous en avons vu une ensemble à Autun dans ce doux et charmant voyage de 1825.

Les peulvens de Karnac font un effet immense. Ils sont innombrables et rangés en longues avenues. Le monument tout entier, avec ses cromlechs qui sont effacés et ses dolmens qui sont détruits, couvrait une plaine de plus de deux lieues. Maintenant on n'en voit plus que la ruine. C'était une chose unique qui n'est plus. Pays stupide! peuple stupide! gouvernement stupide!

A Lokmariaker, où j'ai eu beaucoup de peine à parvenir avec les pieds ensanglantés par les bruyères, il n'y a plus que deux dolmens, mais beaux. L'un, couvert d'une pierre énorme, a été frappé par la foudre, qui a brisé la pierre en trois morceaux. Tu ne peux te figurer quelle ligne sauvage ces monuments-là font dans un paysage.

J'ai couché à Auray, chez la mère Seauneau, excellente auberge, et je suis venu ce matin à Vannes. J'ai mille choses à y voir, puis je partirai demain pour Nantes. Je compte toujours passer à Tours; tu peux m'y adresser tes lettres. Écris-moi souvent et beaucoup, n'est-ce pas, mon pauvre ange?

Je serai à Paris vers le 20. Embrasse bien tous nos anges pour moi, pauvre diable. Dis à Mlle Louise que je ne puis penser sans attendrissement à toute sa bonté pour Toto. Dis à Martine mille bonnes amitiés. Tu es encore sans doute aux Roches au moment où je t'écris. Je t'y adresse cette lettre. A bientôt, mon Adèle, je t'aime plus que jamais.

Nantes, 14 août.

Je suis arrivé ce matin à 3 heures à Nantes; j'ai dormi quelques heures, puis j'ai été voir toute la ville, et me voici prêt à me coucher pour quelques heures encore et à repartir pour Tours par le bateau à vapeur demain à 6 heures du matin.

J'ai vu à Nantes beaucoup de vieilles belles maisons, la cathédrale, édifice tronqué de toutes époques, qui contient une admirable chose, le tombeau de François II. Parles-en à ton père. Le château de Nantes a dû être magnifique. Ce qui en reste est d'une grande beauté, bien féodale et bien sévère. Je suis monté au moment où le soleil se couchait sur le clocher de la cathédrale et de là j'ai vu toute la ville, les quatre bras de la Loire, l'Erdre dont les bords sont charmants, le canal, tous les vieux toits, et la prairie de Mauves. C'est beau. Pas assez de clochers pourtant. En général, la Bretagne, si pieuse, ne brille pas par les églises. Je serai à Tours samedi matin, après une nuit passée en diligence, ce qui est dur. Voilà la cinquième depuis Paris.

J'espère qu'à Tours je trouverai des lettres de toi. Voilà dix jours que je n'ai eu de tes nouvelles.

Je présume que tu n'es plus aux Roches. Je t'adresse cette lettre à Paris.

Adieu. A bientôt.

Ton Victor.

Tours, 16 août, 10 heures 1/2 du soir.

Juge de mon désappointement! Je suis arrivé à Tours ce matin à dix heures, après une affreuse nuit passée dans la *rotonde* d'une diligence. La rotonde d'une diligence, c'est évidemment le purgatoire. C'est égal, j'étais affamé de vos nouvelles à tous, affamé d'une lettre de toi. Je débarque, je cours à la poste. Rien! Je m'attendais à dix lettres! Le moment a été dur. Et puis je me suis mis à calculer. En effet, il n'y a pas de ta faute. Ma lettre de Brest n'a dû t'arriver que mercredi ou jeudi, et ta réponse ne pouvait être à Tours samedi matin. Je ne partirai que demain soir et j'irai coucher à Amboise. On me promet des lettres peut-être pour demain. Oh! j'ai besoin de savoir où vous en êtes tous, et si tu m'aimes, et si tu penses toujours à moi!

Je suis venu de Nantes à Angers par le bateau à vapeur. Les fameux bords de la Loire sont plats et nuls, à cela près d'Oudon, d'Ancenis, de Saint-Florent et de quelques rochers çà et là. L'abord d'Angers est charmant, mais il appartient à la Mayenne. Le bateau à vapeur est sale, puant et incommode. Entre autres incommodités, j'y ai rencontré Mme de Féraudy, tu sais? l'ancienne Mme de Féraudy, et il m'a fallu faire l'aimable. C'était diabolique. Pour comble, arrivé à Angers, comme j'allais voir la cathédrale, beau portail et beaux vitraux, elle s'est pendue à mon bras et force m'a été de lui servir de cornac. Je rentrais assez piteux en cette compagnie à l'hôtel du Faisan, quand voilà, pour dernier coup, le duc d'Abrantès qui m'accoste, non pas le duc chevelu et barbu que tu connais, mais un petit duc rouge et joufflu, rasé et cheveux courts, qui s'en va à Cholet, avec une feuille de route de soldat qu'il est, prendre la capote bleue et monter la garde dans les bruyères. J'ai donc dîné entre cette dame et ce monsieur. A huit heures du soir, je suis remonté par bonheur en voiture, dans la rotonde en question, et je suis débarqué ce matin, moulu, à Tours, où il n'y a pas une lettre de toi pour me remettre l'âme et le corps. Plains-moi.

Tours, que j'ai visité aujourd'hui et où je suis l'objet de toutes sortes de persécutions *admiratrices*, Tours, où j'ai trouvé *Lucrèce Borgia* affichée en pleine foire, et le collège en émoi de mon arrivée, Tours est une belle ville. Force vieilles maisons, surtout en pierre, deux belles tours romanes, une superbe église romane qui sert d'écurie à l'hôtel de l'Europe, une ravissante fontaine de la Renaissance, de beaux débris de fortifications, et la cathé-

drale, qui est admirable, admirable d'architecture et de vitraux. Voilà tout ce que j'ai vu de Tours aujourd'hui. Je continuerai demain.

Je n'ai fait qu'entrevoir Angers dans le crépuscule. Les vitraux et le portail de la cathédrale sont merveilleux, le vieux château est très beau, toute la ville est pittoresque. Je trouve que notre bon Pavie ne l'admire pas assez. Dis-le-lui de ma part.

Demain je verrai Amboise, et je tâcherai de t'écrire. Écris-moi, toi, bien long. Si je reçois demain avant mon départ une lettre de toi, je clorai joyeusement celle-ci.

17 août, 11 heures du soir.

Pas de lettres encore aujourd'hui! J'ai quitté Tours bien triste, en recommandant qu'on m'envoyât mes lettres à Orléans. Je suis à Amboise dont je visiterai le château demain. Je t'aime, mon Adèle. Baise pour moi Didine, Toto, Charlot et Dédé, mes bijoux.

Étampes, 22 août.

Merci, mon Adèle, de ta bonne petite lettre du 19. Elle m'a fait plus de plaisir que je ne puis te dire. Un verre d'eau à un altéré. Il me tarde d'avoir toutes les autres, mais je crains que ce bonheur ne soit pour Paris, avec la joie de t'embrasser. Je dis *je crains,* parce qu'il serait encore possible que mon arrivée fût retardée de trente-six heures. Je suis à Étampes, j'y ai trouvé une espèce d'antiquaire, ancien officier de la garde, ami de Paul Lacroix, nommé M. Grandmaison, à qui appartient ce fameux donjon d'Étampes que tu connais, et qui veut me montrer toutes les ruines des alentours. Elles sont assez nombreuses et fort belles. Nous devons aller voir demain *le Temple,* ancien monastère écroulé sur la montagne. Il y a ici de belles églises romanes. Une (Saint-Martin) a une tour penchée comme Pise. Il serait possible que j'allasse de là à Fontainebleau voir le château, s'il se présente une bonne occasion; mais les vacances rendent les voitures chères et rares. — Écris-moi toujours à Melun.

J'ai passé hier une admirable journée à Pithiviers et aux environs. Yèvres-le-Châtel, qui est à deux lieues et où je suis allé à pied avec mes souliers percés, contient à lui seul un couvent et un château, ruinés, mais complets. C'est magnifique. Je dessine tout ce que je vois. Tu en jugeras.

Mon Adèle, ma pauvre amie, si tu savais quelle joie j'aurais de t'avoir près de moi dans ces moments-là. Oh! certes, nous ferons un voyage ensemble.

Embrasse pour moi Martine, ma bonne Martine, et nos quatre charmants joujoux. Si vous saviez comme je vous aime tous!

Cette lettre est probablement la dernière que je t'écrirai. Je la suivrai de près. Je t'embrasse et je t'aime.

V.

Ici une lettre pour Poupée. Toto va-t-il bien? Se plaît-il là-bas?

Marines (près Gisors), 26 août, 9 heures du soir.

Je suis triste, mon Adèle, mais je ne suis pas fâché. Je t'ai écrit avant-hier 24, de Montlhéry. La lettre a dû t'arriver le même jour; je te priais de

m'écrire poste restante à Pontoise. Le lendemain une lettre aurait pu être à Pontoise. Je viens d'y passer aujourd'hui (le surlendemain). Rien. Si tu savais quel besoin j'ai de tes lettres, tu ne m'aurais pas laissé ainsi passer dans cette vilaine ville qui a été déserte et ennuyeuse pour moi. Ceci n'est cependant pas une gronderie, c'est une simple peine que je te confie à toi si bonne et si parfaite en tout. Écris-moi maintenant pour me dédommager une bien bien bien longue et bonne lettre, poste restante, à Versailles, où je compte repasser, car j'ai vraiment le mal du pays; une absence de vingt-cinq jours est plus que je ne puis porter. Je n'irai certainement pas jusqu'à Soissons. Tu me reverras tout d'un coup, bien heureux et bien joyeux de t'embrasser. A bientôt donc. A toi toujours et partout.

30 août, Saint Germain, 11 heures du soir.

Cette fois, c'est *pour de vrai.* A tout à l'heure, mon Adèle. J'arriverai peut-être avant cette lettre.

J'ai vu la tour de Gisors et la cathédrale de Beauvais, j'ai admiré ce que j'ai vu, mais j'aime ce que je vais revoir.

Du fond du cœur à toi.

Ce dimanche 31, 5 heures du soir.

Mon Adèle bien-aimée, je suis à Versailles dans le plus grand embarras. C'est aujourd'hui la fête des Loges à Saint-Germain. Pas de voiture nulle part, ni de place aux Gondoles depuis huit jours, me dit-on. Je suis venu de Saint-Germain à Versailles à pied, ne trouvant aucun moyen de transport, chercher ta bonne lettre qui m'a ravi. Je crains bien d'être obligé de passer la nuit ici et je t'écris en hâte.

Demain je t'embrasserai, dussé-je aller à Paris sur la tête. Si je n'étais pas si fatigué ce soir, je laisserais ma malle à l'hôtel et je partirais. J'ai bien soif de te revoir et les petits. Mon Dieu! que ce retard est encore triste.

Ton Victor.

Je t'écris ceci au crayon sur le bureau des Gondoles. Je vais essayer d'aller jusqu'à Jouy; peut-être trouverai-je une voiture. J'irais bien demander l'hospitalité aux Roches, mais je suis trop sale.

1835.

Montereau, 26 juillet. — 6 heures 1/2 du soir.

Bonjour, mon pauvre ange. Bonjour, mon Adèle. Comment as-tu fait le voyage? Tu es arrivée et déjà, j'espère, quelque peu reposée au moment où je t'écris. Moi, voici où j'en suis.

Je suis parti hier matin à sept heures par le bateau à vapeur, et je suis arrivé à Montereau hier à sept heures du soir. J'y suis encore à l'heure où je t'écris, fort contrarié de ne pas trouver de voiture, et ne sachant pas encore en ce moment-ci si je partirai dans une heure pour Sens par la diligence ou demain matin en cabriolet pour Provins. Par Sens le détour est plus grand, mais je verrai Troyes et Châlons-sur-Marne. Autrement, je passerai par Provins, Coulommiers et Château-Thierry. J'ai affaire à d'affreux loueurs de voitures qui font tout ce qu'ils peuvent pour me rançonner. Mais je me défends.

Et toi, penses-tu un peu à ton pauvre mari? Comment va notre Didine? Baise-la mille fois pour moi. Serre la main de ma part à ton excellent père. J'ai quitté hier matin nos chers petits endormis, et je les ai bien baisés pour nous deux. Toto a passé la nuit avec moi, couché tout nu à mon côté. Il était charmant ainsi endormi quand je l'ai quitté.

A bientôt. Écris-moi. Je t'écrirai du premier séjour que je ferai. En attendant, je t'embrasse. Je t'aime bien, va, mon Adèle.

Mille amitiés à Pavie et à son père et à son frère. Je les aime tous comme tu sais.

Coulommiers, 28 juillet, midi.

Me voici à Coulommiers, mon Adèle, depuis hier soir. C'est une ville assez insignifiante, avec une église telle quelle, quelques ogives et une tour rococo. Les environs paraissent jolis. On est dans un bassin d'arbres.

J'ai déjà vu Montereau, d'où je t'ai écrit, Bray et Provins. Montereau est une ville assez pittoresque, assise sur une espèce d'Y que forme le confluent de l'Yonne et de la Seine. Cela produit un pont tortu, d'où l'église est charmante à voir. Il a passé toutes sortes d'hommes sur ce pont-là, depuis Jean sans Peur jusqu'à Napoléon.

J'ai visité sur la montagne qui domine le pont la place où Napoléon a braqué lui-même son canon en 1814. J'y ai cueilli une fleur de laurier-rose. Car c'est maintenant un jardin de plaisance. La vue de là est belle. L'immense Y des deux rivières s'y développe largement dans un paysage magnifique.

A Bray, petite ville puante, j'ai écrit ce quatrain, en m'éveillant, sur le mur de l'auberge :

> Au diable! auberge immonde! Hôtel de la punaise!
> Où la peau le matin se couvre de rougeurs;
> Où la cuisine pue, où l'on dort mal à l'aise,
> Où l'on entend chanter les commis-voyageurs!

(Au moment où je t'écris, voici une charmante petite poule qui vient becqueter je ne sais quoi à mes pieds dans un rayon de soleil.)

Quant à Provins, c'est différent, non l'auberge, mais la ville. Il y a quatre églises, une porte de ville fort belle, un donjon avec quatre tourelles en contreforts, et une enceinte de murailles et de tours ruinées, le tout répandu de la façon la plus charmante sur deux collines baignées jusqu'à mi-côte dans les arbres. Et puis, force vieilles maisons encore pittoresques. J'ai dessiné le donjon que je te montrerai. Je l'ai visité. Il me servira beaucoup.

Il me reste à peine assez de place pour te dire que je veux que tu t'amuses, que tu penses à moi et que tu m'aimes. C'est aujourd'hui le jour de bonheur pour notre excellent Pavie. Je lui souhaite une femme comme toi. Après cela, qu'il remercie Dieu.

Je t'embrasse, et je t'embrasse encore, ainsi que notre Didine. Je vais déjeuner. Dans une demi-heure, je pars pour Château-Thierry.

Je t'aime, mon Adèle.

V.

La Fère, 1er août, midi.

Je pense avec bien de la joie, mon Adèle, que dans deux jours j'aurai de tes nouvelles à Abbeville. J'espère que tu te seras bien amusée, et que tu auras trouvé nos excellents amis plus excellents que jamais. Quant à moi, j'ai trouvé les auberges plus exécrables qu'en aucun temps et qu'en aucun pays jusqu'à ce jour.

Je voyage fort au hasard, faisant quelquefois de bons bouts de route à pied et trouvant des voitures à grand'peine. Je vois chemin faisant d'admirables choses, ce qui me console. J'ai vu Château-Thierry et la maison de La Fontaine, qui est à vendre. Un vieux président nommé M. Tribert qui l'habite m'en a fait les honneurs.

A Soissons, j'ai visité les belles ruines de Saint-Jean avec la famille du commandant d'artillerie, M. de Bonneau. Famille aimable et très hospitalière.

A deux lieues de Soissons, dans une charmante vallée repliée loin de toute route, il y a un admirable châtelet du quinzième siècle encore parfaitement habitable. Cela s'appelle Septmonts. J'ai prié M. de Bonneau de me donner avis si jamais on voulait vendre ce château une dizaine de mille francs. Je te l'achèterais, mon Adèle. C'est la plus ravissante habitation que tu puisses te figurer. Une ancienne maison de plaisance des évêques de Soissons.

Tu ne peux t'imaginer la beauté de la vallée de Soissons quand on monte la côte vers Coucy, je l'ai montée à reculons tant c'était beau. Les deux flèches à jour de Saint-Jean, la cathédrale, la ville pleine de vieilles tours et de pignons taillés, de superbes horizons verts et bleus, une charmante rivière qui se noue et se dénoue à tous les angles du paysage, juge! Je t'aurais bien voulue là, mon pauvre ange, mais j'aurais plaint tes pauvres pieds obligés de faire quatre lieues de montagnes dans les cailloux jusqu'à Coucy.

Je renonce à te peindre Coucy. Je t'en parlerai. C'est une ville du moyen-âge sur une colline, presque intacte, avec un admirable donjon au bout, comme l'ongle au bout du doigt. Tout cela dans une plaine magnifique, coupée de rizières, de routes jaunes, de cours d'eau et de chemins bordés de pommiers bas qui peignent les charrettes de foin au passage.

De Coucy à Laon, il y a un M. de Coutoul qui mystifie les voyageurs avec une espèce de tour factice en gothique d'horloger, cachée dans les arbres, laquelle m'a coûté trente sous donnés au laquais qui me l'a montrée. Que le diable l'emporte!

J'ai quitté Laon ce matin, vieille ville avec une cathédrale qui est une autre ville, dedans; une immense cathédrale qui devait porter six tours et qui en a quatre, quatre tours presque byzantines à jour comme des flèches du seizième siècle. Tout est beau à Laon, les églises, les maisons, les environs, tout, excepté l'horrible auberge de *la Hure* où j'ai couché et sur le mur de laquelle j'ai écrit ce petit adieu :

A L'AUBERGISTE DE « LA HURE ».

Vendeur de fricot frelaté,
Hôtelier chez qui se fricasse
L'ordure avec la saleté,
Gargotier chez qui l'on ramasse
Soupe maigre et vaisselle grasse
Et tous les poux de la cité,
Ton auberge comme ta face
Est hure pour la bonne grâce
Et grouin pour la propreté!

Il faut te dire que l'aubergiste est insolent par-dessus le marché. Il vous fait manger du poulet crevé et vous rit au nez, le drôle.

Me voici maintenant à La Fère et je t'écris en attendant un déjeuner tel quel que je vais partager avec trois faces stupides et campagnardes. Il y a des chasses peintes sur le mur de l'auberge. J'ai remarqué que cela est de mauvais augure. Cela veut dire qu'on n'aura pas d'autre gibier qu'en peinture.

Voici, j'espère, mon Adèle bien-aimée, une longue lettre. Je compte sur de bien longues lettres de toi aussi, sur des descriptions de tout ce qui t'arrive, de tout ce que tu vois, de tout ce que tu fais. La prochaine fois j'écrirai à notre chère petite Poupée. Il faut qu'elle m'écrive en attendant. Serre bien pour moi la main de ton excellent père, qui se sera retrempé dans sa Bretagne, et que j'aime comme tu sais.

Adieu, mon pauvre ange, on m'appelle pour déjeuner, j'ai à peine le temps de fermer cette lettre. Mille amitiés à nos amis. Dis-leur combien je suis à eux du fond du cœur.

Et à toi avant tout, mon Adèle.

V.

Je pars pour Saint-Quentin où j'arriverai ce soir. J'aurai bien de la joie à te revoir, et nos chers petits.

Amiens, 3 août.

J'adresse cette lettre à Angers avec quelque inquiétude qu'elle ne t'y trouve plus, mon Adèle; cependant je calcule qu'elle sera à Angers le 6 et que tu n'en partiras guère que vers le 7. Je suis à Amiens, demain je serai à Abbeville, et j'aurai de tes lettres dont j'ai bien soif.

Depuis que je t'ai écrit, j'ai vu Saint-Quentin où il n'y a qu'une charmante maison de ville et une jolie façade en bois sculpté de 1598; et Péronne dont j'ai dessiné le beffroi. Me voici maintenant à Amiens dont la cathédrale va m'occuper toute la journée. C'est une merveille.

Et toi, où es-tu? que fais-tu? comment vas-tu? Comme je vais te retrouver gaie et fraîche, n'est-ce pas? J'ai bien besoin de ton sourire.

Tu reverras nos chers petits avant moi, baise-les mille fois pour moi, tu sais comme je les aime, et qu'après toi, c'est eux.

J'espère que ton père s'est toujours bien porté dans ce petit voyage. Embrasse-le bien pour moi, et notre Didinette à qui j'écris.

A bientôt, mon Adèle. Du 15 au 20 je compte être à Paris. D'ici là, pense à moi.

Demain, Abbeville et tes lettres!

V.

J'ai écrit de Coulommiers à Mlle Louise.

Mes plus tendres amitiés à nos amis d'Angers.

Du Tréport, 6 août.

J'ai eu hier joie et chagrin, chère amie, joie de recevoir ta lettre, chagrin de n'en recevoir qu'une. Enfin, je te sais arrivée à bon port, et ma Didine aussi qui m'a écrit une bonne petite lettre et que tu baiseras pour moi. Je suis fâché que la route ait fatigué ton père. Dis-lui de se bien soigner au retour. Au moment où j'écris ce mot, je pense qu'il arrivera un peu tard et que sans doute à l'heure qu'il est vous êtes en marche vers Paris. C'est ce qui me détermine à t'y adresser cette lettre.

J'ai séjourné près de vingt-quatre heures à Abbeville. J'étais un peu fatigué d'une vingtaine de lieues faites à pied à courir les châteaux depuis huit jours, et puis j'espérais donner le temps d'arriver à de nouvelles lettres de toi. Je suis allé deux fois à la poste; rien. Je ne te gronde pas, pauvre chère amie, je sais que tu as fait pour le mieux. J'ai reçu aussi à Abbeville, par Martine, de bonnes nouvelles de nos chers petits.

J'ai vu les ruines de Corbie, deux belles tours et quelques circonvallations assez fermement tracées encore; de Boves, un grand donjon crevassé; de Picquigny, quelques pans de mur seulement.

Notre-Dame d'Amiens est un chef-d'œuvre prodigieux. J'y ai rencontré cet imbécile de Joseph Bard comme on trouverait une puce sur Vénus.

Saint-Wulfrand d'Abbeville a un portail qui est un fouillis de merveilleux petits détails. La ville est une vieille ville à maisons peintes qui m'a rappelé Burgos; par là seulement, il est vrai.

J'ai vu hier la ville d'Eu. Le château est intéressant et curieux quoique ratissé, débarbouillé et gâté par les restaurations récentes. J'ai visité dans le collège les tombes du Balafré et de sa femme, deux chefs-d'œuvre du seizième siècle, et, dans la crypte de l'église, les tombeaux des comtes d'Eu et d'Artois. J'ai été là très observé par deux gendarmes auxquels j'ai ri au nez.

Le soir, je suis venu au Tréport, ne pouvant me résigner à coucher si près de la mer sans l'avoir à la semelle de mes souliers. Je suis content en ce moment, elle vient baver sous ma croisée.

C'est une bien belle chose que la mer, mon Adèle. Il faudra que nous la voyions un jour ensemble.

Je me suis promené toute la soirée sur la falaise. Oh! c'est là qu'on se sent des frémissements d'aile. Si je n'avais mon nid à Paris, je m'élancerais.

Mais tu es là, et je reste, et tant que tu seras là, mon ange, je resterai. Je suis donc pris pour la vie, mais j'aime la cage où tu es.

Je ne sais pas si le désir de voir la mer plus longtemps ne me fera pas aller à Caen au lieu d'aller à Rouen. En tout cas, écris-moi à Mantes, poste restante. Il me sera facile de faire venir mes lettres de là, si je ne vais pas les chercher moi-même.

J'écris à Boulanger, et je t'envoie la lettre sous ce pli. Fais-la lui parvenir. Voici aussi pour les petits des petites lettres que tu leur remettras avec autant de baisers qu'elles contiennent de mots.

A bientôt, mon Adèle. Ce sera une vive joie que celle de t'embrasser.

Ton Victor.

Mille amitiés à la buona Martina. Bon souvenir à tous ceux qui se souviennent de nous. Comment va ce pauvre bon Nanteuil que j'ai laissé malade?

IMPRIMERIE NATIONALE

A LOUIS BOULANGER.

Le Tréport.

Je suis au bord de la mer, Louis, et c'est une grande chose qui me fait toujours penser à vous. D'ailleurs, vous savez bien que nous sommes deux frères.

Je voudrais que vous fussiez ici, d'abord parce que vous seriez près de moi, ensuite parce que vous seriez près de la mer. Nous autres, nous avons quelque chose de sympathique avec la mer. Cela remue en nous des abîmes de poésie. En se promenant sur une falaise on sent qu'il y a des océans sous le crâne comme sous le ciel.

Je suis arrivé ici hier soir. En arrivant, j'ai visité l'église, qui est comme sur le toit du village. On y monte par un escalier. Rien de plus charmant que cette église qui se dresse pour se faire voir de loin aux matelots en mer et pour leur dire : je suis là. J'aime bien un matelot dans une église (il y en avait un dans l'église du Tréport). On sent que ces hommes sur qui pèse toujours la mer viennent chercher là le seul contre-poids possible. De tristes choses au bord de l'océan qu'une charte et une chambre des députés !

Eh bien! j'ai senti que l'art restait grand! Voyez-vous, il n'y a que cela, Dieu qui se reflète dans la nature, la nature qui se reflète dans l'art.

A la nuit tombante, je suis allé me promener au bord de la mer. La lune se levait; la marée montait; des chasse-marées et des bateaux pêcheurs sortaient l'un après l'autre en ondulant de l'étroit goulot du Tréport. Une grande brume grise couvrait le fond de la mer où les voiles s'enfonçaient en se simplifiant. A mes pieds l'océan avançait pas à pas. Les lames venaient se poser les unes sur les autres comme les ardoises d'un toit qu'on bâtit. Il faisait assez grand vent; tout l'horizon était rempli d'un vaste tremblement de flaques vertes; sur tout cela un râle affreux et un aspect sombre, et les larges mousselines de l'écume se déchirant aux cailloux; c'était vraiment beau et monstrueux. La mer était désespérée; la lune était sinistre. Il y avait quelque chose d'étrange à voir cette immense chimère mystérieuse aux mille écailles monter avec douleur vers cette froide face de cadavre qui l'attire du regard à travers quatrevingt-dix mille lieues, comme le serpent attire l'oiseau. Qu'est-ce donc que cette fascination où l'océan joue le rôle de l'oiseau?

Hier, en quelques heures, j'ai vu la mer sous trois aspects bien différents. La première fois, il était deux heures après midi, c'était entre Abbeville et Valines à ma droite. La mer était loin, c'était comme un banc de brume

posé sur la ligne extrême de l'horizon. La seconde fois, près d'Eu, le soleil déclinait, le ciel était gris et plein de vapeurs diffuses, la mer emplissait l'intervalle de deux hautes collines; je ne sais comment tombait le rayon du soleil, on eût dit un triangle d'or massif sans aucun coin sombre; seulement un léger frissonnement moiré à la surface. Cela m'apparut subitement au haut d'une montée comme un trou éblouissant au bas du ciel terne. Figurez-vous cette vision.

Le troisième aspect, c'était cette marée montante le soir.

Mais voici une lettre sans fin, et je ne vous ai pas encore parlé de vous, cher ami. Il me semble que parler de la mer, c'est parler de nous. Est-ce que nous ne dirions pas cela et mille autres choses encore si nous étions ensemble? Oh! je vous voudrais ici, mon excellent ami, pour moi; vous, mon grand peintre, pour l'océan.

Adieu. Le papier me manque; je vous serre la main. Faites de belles choses là-bas pendant que j'en vois ici.

Victor H.

Montivilliers, 10 août, 8 heures du matin.

Tu es sans doute bien près d'arriver à Paris en ce moment, mon Adèle. Je n'ai pas voulu t'adresser ma dernière lettre (du Tréport) à Blois, de peur qu'elle ne t'y parvînt pas à temps. Tu l'ouvriras probablement en même temps que celle-ci.

Depuis que je t'ai écrit, j'ai vu tous les bords de la mer du Tréport au Havre, où je vais arriver dans trois heures.

J'ai vu Dieppe, dont le château, assez beau encore d'aspect, n'offre plus qu'un seul débris curieux, c'est une assez belle fenêtre de la Renaissance par laquelle s'est évadée, dit-on, la duchesse de Longueville, cette duchesse de Berry de son temps, plus belle que la nôtre pourtant. Au reste, il ne faut peut-être pas trop en croire la tradition. A Amboise, l'an passé, on m'a montré aussi une fenêtre par où l'on dit que la duchesse de Longueville s'est échappée. C'est une gracieuse fantaisie de la tradition que celle qui attache cette belle dame, au bout d'une échelle de corde, à toutes les jolies fenêtres de la Renaissance.

Du reste, ville assez insipide que Dieppe, à la mer près qui fait beau tout ce qu'elle touche, comme la poésie.

Après Dieppe, j'ai visité Saint-Valéry-en-Caux, petit port insignifiant. Mais une ville charmante, c'est Fécamp. L'église est du plus beau gothique sévère, presque romane, avec des chapelles de la Renaissance qui sont des bijoux, et de fort belles tombes du quinzième siècle. Presque plus de vitraux. Les débris du jubé, dispersés çà et là dans l'église, sont les plus admirables fragments qu'on puisse voir. Il y a là des têtes comme chez Raphaël dans une fort belle adoration de la Vierge au tombeau (de grandeur naturelle). Il y a une tête de sculpture peinte d'un homme qui tient un livre qui est le plus étonnant portrait d'Ingres que tu puisses te figurer. Je le défierais lui-même de se faire plus ressemblant.

De Fécamp, ne trouvant pas de voiture, je suis allé à pied à Étretat, qui est à quatre lieues, et d'Étretat ici, quatre autres lieues, ce qui m'a fait hier une assez bonne journée. Je suis arrivé à Montivilliers à onze heures du soir. J'ai frappé à la porte de l'auberge, et elle m'a été ouverte par une fort jolie châtelaine qui s'appelle M[lle] Bouju et qui m'a très gracieusement donné sa chambre, meublée des acajous les plus flambants, et son papier azuré sur lequel je t'écris, mon Adèle.

Ce que j'ai vu à Étretat est admirable. La falaise est percée de distance

en distance de grandes arches naturelles sous lesquelles la mer vient battre dans les marées. J'ai attendu que la marée fût basse, et, à travers les goëmons, les flaques d'eau, les algues glissantes et les gros galets couverts d'herbes peignées par le flot qui sont comme des crânes avec des chevelures vertes, je suis arrivé jusqu'à la grande arche, que j'ai dessinée. Il y a, à droite et à gauche, des porches sombres; l'immense falaise est à pic, la grande arche est à jour, on en voit une seconde à travers; de gros chapiteaux grossièrement pétris par l'océan gisent de toutes parts. C'est la plus gigantesque architecture qu'il y ait. Dis à Boulanger que Piranèse n'est rien à côté des réalités d'Étretat.

Au loin, à l'horizon, il y avait un navire dont les voiles gris de pierre dessinaient sur la mer une colossale figure de Napoléon. Le tout était merveilleux.

J'oubliais de te dire qu'à Fécamp j'avais vu la pleine mer par la pleine lune. Magnifique spectacle. Il y avait un navire norvégien qui sortait du port avec ces chants de matelots qui ressemblent à des plaintes. Derrière moi la ville et son clocher entre deux collines, devant moi le ciel et la mer perdus et mêlés dans un clair de lune immense, à droite le fanal du port à lumière fixe, à gauche les grands blocs d'ombre d'une falaise écroulée. J'étais sur un échafaudage du môle qui tremblait à chaque coup de la lame. En ce moment-là, j'ai pensé à toi, mon pauvre ange, à nos chers petits, à Dédé qui joue place Royale et à tout ce qu'il y a de frais et de charmant dans l'ombre que tu répands autour de toi.

Je n'ai pas encore exploré Montivilliers. J'en vais repartir dans une heure, juché sur l'impériale d'un coucou tel quel qui me mènera au Havre où je déjeunerai. Il va sans dire que je garde partout l'incognito le plus profond. Je n'ai encore été reconnu nulle part, excepté à Soissons. Du Havre, selon le véhicule que je trouverai prêt, je me dirigerai sur Rouen ou sur Caen. Dans ce dernier cas, mon retour serait retardé d'environ trois jours. — A propos, à Dieppe, j'ai vu le château d'Arques qui est une sublime ruine.

Écris-moi toujours à Mantes, mon Adèle.

J'espère que ce petit voyage t'aura fait du bien et que tu te portes toujours grasse et fraîche. Je vais profiter de ce que je suis en Normandie pour en voir un bon bout avec quelque détail. Il me tarde bien de t'embrasser pourtant, et il y a bien longtemps que je ne vous ai tous vus, mes anges.

Mille baisers de ton vieil ami. Embrasse-les tous.

V.

Rouen, 13 août.

Comme je voyage au hasard des voitures que je rencontre, me voici à Rouen, chère amie. J'ai à peu près renoncé à aller à Caen, ce qui m'eût entraîné trop loin. Je t'écris avant d'avoir rien vu de Rouen, où je suis arrivé hier à onze heures du soir, par un clair de lune qui, du haut de la côte, m'a fait des ombres de la ville et des clartés de la Seine un admirable paysage.

J'ai vu d'ailleurs, depuis que je t'ai écrit, de magnifiques choses, le clocher roman de Montivilliers, la forêt de mâts du Havre, l'aiguille évidée d'Harfleur; Lillebonne, où il y a trois monuments de trois idées, une église gothique, un donjon féodal, un cirque romain; Tancarville, dont le château ruiné est plus beau qu'un palais debout; Caudebec, qui n'est qu'une dentelle de pierre; Saint-Wandrille, auge magnifique où s'ébat un hideux pourceau dévastateur nommé Lenoir; Jumièges, qui est encore plus beau que Tournus; et, à travers tout cela, la Seine, serpentant sur le tout.

Aujourd'hui je vais voir Rouen.

Tu vois, mon Adèle, qu'aucune de ces belles et bonnes choses ne m'empêche de songer à toi, pauvre amie. Tu es la plus belle des choses qui sont belles, tu es la meilleure des choses qui sont bonnes. — Avec quelle joie je te reverrai!

Il me reste à parcourir les bords de la Seine après Rouen. Je les serrerai le plus près possible, et, s'il me reste assez d'argent, je ferai un détour par Gisors pour aller jusqu'à Compiègne voir Pierrefonds qui manque à ma collection de châteaux.

En attendant les bons et vrais baisers, je t'embrasse ici, mon Adèle, et nos chers petits, et Martina Leusurica y Galassa. — Aime-moi.

Ton meilleur et plus sûr ami.

V.

Écris-moi toujours à Mantes, poste restante.

La Roche-Guyon, 16 août.

Je suis à la Roche-Guyon, et j'y pense à toi. Il y a quatorze ans, presque jour pour jour, j'étais ici; et à qui pensais-je? à toi, mon Adèle. Oh! rien n'est changé dans mon cœur. Je t'aime toujours plus que tout au monde, va, tu peux bien me croire. Tu es ma propre vie.

Rien n'est changé non plus dans ce triste et sévère paysage. Toujours ce beau croissant de la Seine, toujours ce sombre rebord de collines, toujours cette vaste nappe d'arbres. Rien n'est changé non plus dans le château, excepté le maître qui est mort, et moi, le passant, qui suis vieilli. D'ailleurs c'est encore le même ameublement seigneurial; j'ai revu le fauteuil où s'est assis Louis XIV, le lit où a couché Henri IV.

Quant au lit où j'avais couché, c'était le vaste lit du cardinal de La Rochefoucauld; il y a six mois, M. de Rastignac s'est plaint au maître actuel d'y être couché trop au large, ce qui fait que de mon vieux grand lit on a fait des dessus de chaises pour le billard. Ainsi, il ne reste plus rien de moi ici. Je me trompe, un domestique, me voyant regarder tout cela comme un inconnu qui le verrait pour la première fois, m'a dit tout à coup : Victor Hugo a passé ici. Et il m'a montré, sur un livre d'inscriptions banales, un demi-vers de moi qu'un voyageur y a écrit avec mon nom au bas. On montre cela aux étrangers.

Je les ai laissés dans leur erreur. A quoi bon les détromper? Les vrais souvenirs que j'avais laissés ici ont disparu. Qu'importe qu'un faux les remplace. Mon nom n'en est pas moins prononcé tous les jours dans ce même lieu où je pensais à toi, il y a quatorze ans. Quelles fraîches rêveries alors sous cette tour démantelée! La ruine n'est pas plus ruine qu'elle n'était. Mais moi, de combien de côtés je suis déjà écroulé!

Pas cependant du côté de mon amour pour toi, mon pauvre ange. Cela est comme le cœur du mur. A mesure que le parement tombe, on ne l'en voit que mieux. Dénudé, mais indestructible.

Je laisse aller ma pensée au hasard. Dans une heure je partirai pour Mantes où je trouverai tes lettres, ce qui m'emplit de joie et d'impatience. Va, je t'aime, c'est bien vrai.

Je voudrais cependant te parler des Andelys où j'ai passé la nuit dernière, et du Château-Gaillard, immense faisceau de tours ruinées qui domine quatre méandres de la Seine. Je l'ai dessiné.

J'ai vu Rouen. Dis à Boulanger que j'ai vu Rouen. Il comprendra tout ce qu'il y a dans ce mot. J'y ai passé les journées du 13 et du 14. J'ai vu *tout,* la chambre des comptes, l'hôtel du Bourg-Théroulde, le Palais de Justice, le Gros-Horloge, Saint-Ouen, Saint-Maclou, les vitraux de Saint-Vincent, les fontaines, les vieilles maisons sculptées, et l'énorme cathédrale qui fait à tout moment au bout des rues de magnifiques apparitions. Je suis monté sur le clocher de la cathédrale et sur la tour de Saint-Ouen. La ville et le paysage, de là-haut, sont admirables.

J'oubliais de te dire que, sous les vieilles casemates du Château-Gaillard, j'ai trouvé mon nom écrit au crayon à côté du nom de Rossini.

On m'appelle pour déjeuner. Je te quitte. Dans deux heures je serai à Mantes, avec toi.

Pontoise, 17 août.

J'ai passé hier à Mantes. J'ai eu tes lettres. Merci, mon Adèle, de tout ce qu'elles contiennent de doux et de bon pour moi. Tu m'aimes, n'est-ce pas? Remercie bien de tous ses soins pour toi ton père que j'aime comme s'il était le mien. Il est plus que le mien, il est le tien. Remercie ma Didine de sa douce petite lettre. Remercie ce brave Châtillon. Embrasse tous nos chers petits.

J'attache un prix extrême à tous les détails que tu me donnes. Continue-les et adresse-moi désormais tes lettres poste restante à Villers-Cotterets. Je vais tâcher de voir Compiègne et Pierrefonds. Me voici déjà à Pontoise. Si pourtant je ne trouve pas de voitures pour Senlis, ce dont je suis menacé, je prendrai la voiture de Paris, et alors tu me reverrais tout de suite, et moi je ne me plaindrais pas. Tant pis pour Compiègne. Tu peux maintenant me voir arriver à tout moment.

Je suis heureux que tu te sois un peu amusée à Angers. Je n'ai le cœur plein que de pensées d'amour pour toi et pour nos petits bien-aimés.

Embrasse-les tous. Je n'ai que le temps de fermer ma lettre. La poste part. Mille bonnes amitiés à Martine.

Ton Victor.

2[illegible] août, [illegible] heure de l'après-midi.

Je t'écris de l'auberge de Pierrefonds, mon Adèle, avec l'admirable ruine sous ma croisée. J'ai eu beaucoup de peine à venir jusqu'ici. Les voitures manquent. Je vais gagner Villers-Cotterets, et, si l'impériale d'une diligence ne me fait pas défaut, je serai peut-être en même temps que cette lettre à Paris. Mon cœur y est depuis longtemps.

V.



1836.

CHARTRES.

La Louppe, 18 juin 1836.

Me voici installé à une table d'auberge à la Louppe, gros bourg à neuf lieues de Chartres, et mon premier soin est de t'écrire, mon Adèle. Depuis notre départ, nous n'avons pas eu une minute, Nanteuil et moi, Nanteuil dessinant, moi explorant. Le premier jour nous avons déjeuné à Chevreuse et couché à Rambouillet.

Je t'ai déjà souvent parlé de Chevreuse, dont le château, quoique coiffé de toits absurdes par un meunier, est encore d'un assez grand aspect. Quant à Rambouillet, hormis le parc, ville et château sont parfaitement insipides. Il y a cependant encore au château une assez belle grosse tour, sur laquelle viennent bêtement s'appuyer deux méchantes façades d'un pauvre goût moderne. La route depuis Bièvre est charmante. Le lendemain nous avons vu Maintenon avec son admirable petit châtelet du quinzième siècle et son immense aqueduc ruiné du dix-septième, et enfin Chartres qui nous est apparu de loin dans l'averse la plus pittoresque du monde.

Ici il faudrait des volumes et des millions de points d'exclamation. La cathédrale de Chartres est une merveille.

Nous avons passé trente-six heures dedans, dessus et dessous, arpentant les nefs, descendant dans la crypte, grimpant dans les clochers, regardant avidement l'édifice dans tous les sens, et nous n'en savons rien, sinon qu'il faudrait six mois d'études pour avoir une idée un peu complète de ce qu'il contient. Moi, j'en suis encore à cette première impression que font les grandes choses et qui est tout éblouissement.

L'intérieur de l'église est d'un effet prodigieux. La nef est haute et sombre, les vitraux fourmillent de diamants, les bas-reliefs du pourtour du chœur avec leurs encadrements à jour forment une des plus admirables broussailles de pierre que l'art ait jamais fait fleurir au point de jonction du quinzième et du seizième siècles. Magnifique église! Autant de détails que dans une forêt, autant de tranquillité et de grandeur. Cet art-là est vraiment fils de la

nature Infini comme elle dans le grand et dans le petit. Microscopique et gigantesque.

O pauvres architectes de nos jours qui ont l'art de faire de si petits édifices avec de si grands amas de pierres, qu'ils viennent donc étudier ceci! qu'ils viennent apprendre, ces bâtisseurs de grandes murailles nues, comment le simple contient le multiple sans en être troublé, comment le petit détail agrandit le grand ensemble. Ce sont véritablement de malheureux artistes qui ont perdu le sens de leur art, et qui ôteraient les feuilles aux chênes comme les arabesques aux cathédrales.

L'extérieur de l'église n'est pas moins sublime. Les deux portails des extrémités du transept sont d'une beauté presque unique. Ils ont de certaines portes latérales à plafonds qui, vus de côté, leur donnent je ne sais quel air de péristyles égyptiens. Les statues sont comme celles d'Amiens, de la plus sévère époque de l'art chrétien.

Quant aux deux clochers, ils forment entre eux la plus admirable et la plus harmonieuse opposition de grâce et de majesté qui se puisse imaginer. Le vieux, qui est le moins haut, est presque roman, est d'une gravité sombre et austère, quoique ornée. L'autre est un gigantesque bijou de quatre cents pieds de haut.

Les trois grandes rosaces, admirables au dehors comme forme, sont admirables au dedans comme couleur.

Quant au dégât causé par l'incendie, quoi qu'on en ait dit dans les journaux, il est immense. J'en parle après avoir vu. J'ai visité l'église avec le plus grand scrupule, parfaitement anonyme, comme je fais toujours pour n'être influencé par aucune politesse. Pour tout voir, j'ai eu à lutter, là comme partout, contre ce sonneur stupide et ce sacristain insolent que j'ai toujours retrouvés dans toutes les églises, maîtres absolus de l'édifice, le barricadant aux curieux, et s'y faisant dans des coins de petits amas de débris précieux qu'ils tiennent sous clef et qu'ils exploitent. A Chartres, c'est encore mieux, le sacristain donne des consignes aux soldats. Vous vous présentez pour entrer, la sentinelle vous crie : Halte-là! avez-vous la permission? — De qui? — Du portier, dit le soldat.

Je dis que le dégât est immense dans toute la partie supérieure de l'église et, qui plus est, irréparable. Pour la *forêt,* cela va sans dire. Où sont les châtaigniers? où sont les charpentiers? La matière première et l'ouvrier manquent. On fera un comble en fer, triste expédient, qui, heureusement au moins, ne se verra pas du dehors comme ce déplorable clocher de Rouen.

Mais dans les flèches le ravage n'est pas moins irrémédiable. Ce n'est pas seulement la charpente qui a brûlé. Ce sont tous les fenestrages de pierre si délicats et si charmants du grand clocher qui se sont dissous dans l'incendie.

Il n'en reste plus que des moignons tout rongés qui font encore des saillies telles quelles sur les grosses nervures des ogives. Quant au vieux clocher, l'ornementation romane est trop massive et trop adhérente à la pierre pour qu'il soit défiguré, mais je crains qu'il ne soit plus ébranlé encore que l'autre. *De tels coups sont trop forts pour un vieillard.* — Et ce vieillard-ci a sept cents ans.

C'est une dévastation étrange à l'intérieur des clochers. Çà et là, d'énormes tas de cendre dans les angles des chambres hautes, des monceaux de ferrailles monstrueuses tordues et rouillées par la flamme parmi lesquelles on distingue des battants de cloche et d'énormes copeaux de bronze; on s'appuie sur une barre de fer, elle tremble dans son alvéole comme une dent déchaussée; on se fie à une voûte, elle est lézardée; les escaliers à jour vacillent presque quand on y marche; et puis de grosses pierres éclatées roulent sous vos pieds, et le granit des balustrades léchées pendant douze heures par la flamme s'en va en écailles sous vos doigts.

Maintenant à qui confiera-t-on cette difficile restauration? M. Duban serait un très bon choix. Qu'on se garde surtout de la main maladroite et ignorante qui vient de manier si fatalement notre irréparable Saint-Denis. Il faut être un bien vaillant maçon pour s'attaquer à des édifices comme Chartres ou Saint-Denis quand on est tout au plus capable de bâtir un pastiche bâtard comme la Bourse ou la Madeleine. Comment osez-vous remuer des pierres vénérables où s'est empreint un art que vous ne comprenez pas? Comment osez-vous conclure de Vignole à André Colomban?

Les ravages à l'intérieur de l'église sont énormes aussi; ceux-là n'ont pas été causés par l'incendie, mais par les architectes restaurateurs. Un des dégâts les plus déplorables, c'est l'introduction dans le chœur d'un gros mauvais groupe rococo de Bridan, lequel, pour passer, a fait une trouée dans la haie d'arabesques gothiques qui hérisse ses mille aiguilles autour du maître-autel.

O braves chartrains, puisque vous restaurez, restaurez donc votre chœur. Chassez-moi Bridan, et son Assomption, et les grilles Louis XVI, et les bas-reliefs Louis XVI, et les stucs Louis XVI, et tout ce misérable goût du dix-huitième siècle agonisant qui déshonore votre sanctuaire. Juste châtiment! le stupide évêque qui a ainsi défiguré le chœur de Chartres n'a pas eu le bonheur d'officier une seule fois au milieu de son absurde arrangement. Au moment où il venait de finir son œuvre, la Révolution est venue qui a balayé d'un souffle l'évêque et le chapitre. Que n'a-t-elle balayé aussi Bridan! — J'oubliais qu'on fait admirer ce groupe aux curieux dans cette cathédrale. C'est comme si l'on vous faisait admirer un quatrain de Jean-Baptiste griffonné sur les marges de la Bible.

Puisque les chartrains restaurent leur cathédrale, et ils ne peuvent mieux faire, ils devraient bien empêcher je ne sais qui de démolir les vieux remparts qui complètent leur belle porte Guillaume.

Du reste, la cathédrale sans toit est d'un effet étrange et qui a sa beauté. Les murs sont si chargés de colonnettes et de piliers en gerbes et de nervures que, de cette même porte Guillaume d'où on la voit dans toute sa magnificence, elle apparaît au-dessus de la ville comme un immense orgue de pierre.

Vue du haut du grand clocher, la croupe incendiée et mise à nu est superbe. On dirait le dos d'un monstre énorme. Ce qui paraît singulier d'abord, quoiqu'on se l'explique ensuite par la réflexion, c'est que le plomb dont est revêtu le promenoir de la haute galerie qui circulait autour du toit est resté parfaitement intact, quoique si voisin de l'embrasement que le plomb de la couverture en fusion a coulé dessus de toutes parts, et y pend encore à l'heure qu'il est en mille stalactites qui brillent d'une façon charmante au soleil.

Du reste la ville de Chartres, prise du côté des vieux remparts, est très pittoresque et devrait être plus visitée des peintres qu'elle ne l'est.

La poste va partir, j'écris tout ceci à la hâte. Chère amie, donne ces détails à ceux de nos amis qui t'en demanderont. Nanteuil est encore avec moi. Le voyage l'a mis en appétit d'aller plus loin, et nous avons gardé notre cabriolet. Il te présente ses respects.

Moi, je vous embrasse tous, et toi avant tous. Je ne sens jamais plus combien je t'aime qu'absent de toi. Embrasse mille fois nos bien-aimés petits. Je te le rendrai. Écris-moi poste restante à Cherbourg. Toujours *M. le Baron Hugo.* — Pas de prénom.

Ton Victor.

Lis tout ceci à ton père que j'aime et à qui je serre la main. Je pense que cette lettre l'intéressera. Il s'occupe de tout cela comme moi et mieux que moi.

Alençon, 19 juin.

C'est sur le coin d'une affreuse nappe d'auberge que je t'écris, mon Adèle. Nous avons quitté notre cabriolet à Nogent-le-Rotrou, et pris la voiture publique jusqu'à Domfront où je pense que Nanteuil me quittera. Nous sommes à Alençon. Nous avons un quart d'heure pour manger un morceau et j'en profite pour t'écrire.

Nous avons dit avant-hier adieu à Chartres où il y a encore une belle église à beaux vitraux dont je ne t'ai pas parlé, offusqué que j'étais de la cathédrale. Nous avons quitté la Beauce dont les plaines au crépuscule ont de magnifiques horizons qu'on devrait bien admirer un peu. Voici maintenant que nous voyons venir la Normandie et que nous la reconnaissons aux tignasses vertes des pommiers qui nous entourent de toutes parts. Il pleut, il vente, il fait un temps affreux. Le soleil pour nous narguer nous regarde de temps en temps par la lucarne d'un nuage.

Nous avons vu et visité à Nogent-le-Rotrou ce château qu'on voulait me vendre il y a six ou sept ans. Nanteuil en fait pour toi un croquis de souvenir pendant que je t'écris. L'extérieur du château est encore très beau et domine superbement un immense horizon de plaines ondulantes. L'intérieur n'est que délabrement.

C'est aujourd'hui dimanche, mon Adèle. Je songe tristement qu'il y a huit jours j'étais bien heureux près de toi. Nous avions fait ensemble cette douce cavalcade dans la forêt de Saint-Germain. Nous étions l'un près de l'autre, heureux l'un par l'autre comme dans nos plus riantes années. Je tenais ton cheval par la bride et je marchais l'œil sur nos chers petits. Mon Adèle, j'aime mieux mon dimanche d'il y a huit jours que mon dimanche d'aujourd'hui.

Dans trois semaines je vous reverrai, je vous embrasserai tous. En attendant, donne mille baisers à Didine, à Dédé, à Toto, qui va bien, j'espère, à mon pauvre Charlot doublement exilé. Je serre la main de ton père et je t'embrasse bien fort, mon Adèle.

V.

Fougères, 22 juin.

Voilà trois jours, mon Adèle, que je ne t'ai écrit, et j'éprouve le besoin de m'entretenir avec toi et de me reposer dans ta pensée.

Nanteuil m'a quitté; il est possible qu'il me rejoigne à Cherbourg. Depuis Alençon, j'ai vu Lassay, charmante petite ville demi-sauvage, plantée tout au beau milieu des chemins de traverse, qui a trois vieux châteaux, dont deux admirables que j'ai dessinés. Tu les verras. Le troisième n'a plus que quelques ruines situées au milieu des arbres les plus beaux et les plus farouches du monde.

Après Lassay, Mayenne. On ne connait vraiment pas cette pauvre Bretagne. Elle vaut mieux que la Suisse, aux Alpes près. Mayenne est une riante et pittoresque ville, posée en travers sur sa rivière, avec un beau château, une haute église incrustée de pierres romaines qui ont deux mille ans, des maisons du quinzième siècle zébrées de bois et de plâtre, et un vieux pont à arches ogives. L'ensemble de tout cela forme un bloc ravissant.

De Mayenne, j'ai été à Jublaire, où il y a un camp de César que j'ai parcouru guidé par la plus jolie fille du monde qui m'offrait des roses fraîches et de vieilles briques, tout en sautant lestement par-dessus les clôtures, sans trop s'inquiéter de ses jupons. Et puis elle m'a montré un temple romain, et beaucoup de choses romaines, et beaucoup de sa personne. En la quittant je lui ai donné un écu, elle m'a demandé un baiser. Pardon, je te raconte la chose comme elle est. Et puis je te rapporte un morceau de marbre du camp de César pour te prouver ma bonne fortune. Je suis un grand fat.

Figure-toi que j'écris tout ceci, brûlé par le soleil et rouge comme une carotte. Il est vrai que j'ai la croix d'honneur et que je disputerais maintenant le pain bénit de Fourqueux à ton père. On me rend mille respects en Bretagne. Les paysans et le gendarme me saluent.

Ce matin j'ai déjeuné à Ernée.

(A propos, je ne suis pas allé jusqu'à Domfront.)

Ernée est une affreuse petite ville bête et plate où il y a une vieillarde hideuse qui tient une horrible auberge. Je n'y ai eu d'autre plaisir que de chasser devant moi un troupeau de commères-oies qui s'en sont allées en faisant cent caquets absurdes sur mon compte.

J'ai vu aussi à Ernée de charmants petits enfants qui ramassaient du crottin de cheval sur la grande route. Je t'assure qu'ils y mettaient toute la grâce imaginable. Cela fera un jour d'affreux paysans.

Je suis à cette heure dans le pays des fougères, dans une ville qui devrait être pieusement visitée par les peintres, dans une ville qui a un vieux château flanqué de vieilles tours les plus superbes du monde, avec des moulins à eau, des ruisseaux vifs, des rochers, des jardins pleins de roses, des rues à pignons qui montent à pic, des églises hautes et basses, de vieux buffets de bois luisant dans les boutiques, toutes sortes de vieilles architectures rongées de lierre. J'ai vu tout cela au soleil, je l'ai vu au crépuscule, je l'ai revu au clair de lune, et je ne m'en lasse pas. C'est admirable.

Il y a çà et là quelques maisons du temps de Louis XV, mais elles ont peu de succès. Le goût pompadour n'a rien à faire avec ses chicorées dans ce pays-ci. Le rococo est malheureux avec le granit.

Du reste l'architecture est en général barbare. La pierre bretonne ne s'est prêtée aux coquetteries d'aucune époque. Pas plus à celles de la Renaissance qu'à celles de Louis XV. Mais certaines églises ont de l'austérité et de la grandeur sombre.

Le temps est redevenu beau, les routes sont charmantes. Tout est verdure, buissons, grands arbres, chaumes fleuris, avec des fumées mêlées aux senteurs des églantiers. Çà et là un champ de ciguë qui exhale une odeur de bête fauve, un mur en ruines où poussent de grands bouillons blancs, des geais qui montrent leurs plumes bleues, des pies qui me font penser au cheval de Turenne; et puis tout cet encadrement de la route magnifiquement doré par les genêts en fleur.

Demain, j'irai à Antrain, je visiterai le fameux champ de bataille de l'armée vendéenne; j'y penserai à toi, mon Adèle bien-aimée, pendant que cette lettre courra vers Fourqueux et ira porter mes baisers, à toi, à vous tous qui êtes ma joie et ma vie.

Mille amitiés à Martine. Embrasse pour moi ton bon père; moi, je t'embrasse mille fois. Un jour je voyagerai avec toi et je serai tout à fait heureux.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Saint-Malo, 25 juin.

Voici deux jours, chère amie, que je ne cesse de songer à toi. Il faudra absolument que nous voyions la mer ensemble et avec tous nos chers petits. Je voudrais voir Toto et Dédé, et même vous, mademoiselle Didine qui allez faire votre première communion, je voudrais les voir à même dans cet immense écrin des coquillages de l'océan que je foulais hier aux pieds entre Dol et Saint-Malo; car, n'ayant pas trouvé de place dans leur hideux tape-cul, je faisais philosophiquement mes six lieues à pied.

Arrivé à Saint-Malo, j'étais pénétré de poussière, j'ai couru à l'océan, et je me suis baigné dans les rochers qui entourent le fort du môle et qui font à la marée basse mille baignoires de granit. J'ai été assez avant dans la mer, courant de roche en roche malgré la lame qui m'a jeté une dizaine de fois à la renverse sur de diaboliques rochers fort pointus. N'importe, c'est une admirable chose chaque fois qu'elle vous enveloppe et vous secoue dans son écume.

Comme j'ai fait une douzaine de lieues à pied au soleil depuis quatre jours, bout par bout, j'ai le visage tout pelé, je suis rouge et horrible.

Du reste, j'avais besoin d'eau. Depuis que je suis en Bretagne je suis dans l'ordure. Pour se laver de la Bretagne il faut bien l'océan. Cette grande cuvette n'est qu'à la mesure de cette grande saleté.

Voici la chambre où je suis censé avoir dormi à Pontorson : un galetas plafonné en poutres et planchéié en terre (dans le pays ils disent *planchié*, ce qui est plus expressif); d'énormes araignées au plafond, de très petites puces par terre. Deux chaises veuves de leur paille. Un matelas qui sent le doux. Vis-à-vis la fenêtre une vieille enseigne où on lit en vieilles lettres presque effacées : *Un tel, tailleur arrivant de Paris.* On vous sert à dîner. Les assiettes bretonnes sont comme des formations. Il faudrait pénétrer plusieurs couches de je ne sais quoi avant d'arriver à la faïence. Si les puces marchaient, elles y laisseraient très certainement l'empreinte de leurs petits pieds. Comme Pontorson touche à la mer, on n'a pas de poisson, on vous sert un gigot à demi rongé. Le tout se passe à la lueur d'une maigre chandelle dans un gros flambeau rococo de cuivre vert-de-grisé, laquelle chandelle se penche mélancoliquement et verse des larmes de suif dans les assiettes. Et puis on se couche, et le lendemain matin on paye cinq francs, non pour avoir mangé, mais pour avoir été mangé.

On arrive à cette chambre et à ce dîner par onze héroïques marches de treize pouces de haut et de trois pouces de large.

Tu communiqueras cette description d'un logis breton à ton père. Il est vrai qu'il te dira que ton Pontorson est en Normandie. Il est vrai, la carte dit : *en Normandie*, mais la saleté dit : *en Bretagne*.

Du reste, dans ce pays-ci, les cochons mangent de l'herbe. Il n'y a qu'eux qui soient propres en Bretagne.

La clôture des champs se fait au moyen d'une espèce de barrière formée d'un tronc d'arbre où sont piqués çà et là des morceaux de bois, laquelle barrière ressemble à un peigne. Cela devrait bien donner aux bretons l'idée de s'en servir (de peignes).

Dol, où j'ai déjeuné hier, a une belle vieille rue presque romane, avec des piliers à chapiteaux sous les maisons. La cathédrale, qui a un beau vitrail à l'abside, n'est qu'un grand délabrement.

Sans les vieilles tours du port et sans la mer, Saint-Malo offrirait peu d'intérêt. J'ai pris dans une anfractuosité du roc hier un animal hideusement beau que les gens du pays appellent *crapaud de mer*.

Je compte aller aujourd'hui à Dinan. Je ne sais trop si le temps me permettra d'aller jusqu'à Cherbourg, mais écris-moi toujours là. Je m'arrangerai de manière à ce que tes lettres viennent me retrouver si je passe par Caen. Je viens d'écrire à Boulanger. Je compte écrire demain à Mlle Louise. Dis aux enfants de lui écrire. Tu sais que cela lui fait plaisir, et elle est si bonne pour eux.

J'espère, mon Adèle, que tu continues de te plaire à Fourqueux. Je veux que tu t'y amuses le plus possible, et je finis en t'embrassant bien tendrement, ainsi que nos bons petits. Ne m'oublie pas auprès de ton père, et de nos bons amis Châtillon, Boulanger, Robelin, Gautier, etc.

A LOUIS BOULANGER.

Saint Malo.

J'ai revu aujourd'hui la mer, mon cher Louis; une pente me ramène là tous les ans. Elle m'est apparue à l'extrême horizon faisant sur les collines une ligne mince et verte comme la cassure d'un carreau de vitre. C'était entre Dol et Saint-Malo. Maintenant je suis à Saint-Malo; j'ai couru en arrivant me jeter à la mer; je m'y suis baigné, et je reviens vite vous écrire tout trempé de la salive du vieil océan.

Il faudra absolument que j'aille un jour vous arracher à votre belle et puissante œuvre, et que nous nous en venions tous deux voir toutes les grandes choses que je vois tout seul et que je verrais doubles avec vous. Vous savez comme nous étions heureux autrefois dans nos promenades du soir à travers la plaine de Montrouge! que serait-ce avec cette plaine de flots sous les yeux?

Une ville qu'il faut aussi que vous voyiez, et que vous voyiez avec moi, c'est Fougères. Pardon de cette brusque transition; mais je ne veux plus vous parler de la mer, je radoterais, et cette lettre aurait cent pages. Eh bien donc, je viens de Fougères comme La Fontaine revenait de Baruch, et je demanderais volontiers à chacun : Avez-vous vu Fougères?

Toute cette Bretagne, au reste, vaut la peine d'être vue. Quelquefois dans une petite bourgade, comme Lassay, par exemple, vous trouvez tout à coup trois admirables châteaux dans le même tas. Pauvre Bretagne! qui a tout gardé, ses monuments et ses habitants, sa poésie et sa saleté, sa vieille couleur et sa vieille crasse par-dessus. Lavez les édifices, ils sont superbes; quant aux bretons, je vous défie de les laver. Souvent, dans un de ces beaux paysages de bruyères, sous des ormes qui se renversent lascivement, sous de grands chênes qui portent leurs immenses feuillages à bras tendu, dans un champ de genêts en fleurs du milieu duquel s'envole à votre passage un énorme corbeau verni qui reluit au soleil, vous avisez une charmante chaumière qui fume gaîment à travers le lierre et les rosiers; vous admirez, vous entrez. Hélas! mon pauvre Louis, cette chaumière dorée est un affreux bouge breton où les cochons couchent pêle-mêle avec les bretons. Il faut avouer que les cochons sont bien sales.

Je reviens à Fougères. Je veux absolument que vous voyiez Fougères. Figurez-vous une cuiller; grâce encore pour ce commencement absurde. La cuiller, c'est le château; le manche, c'est la ville. Sur le château rongé de

verdure, mettez sept tours, toutes diverses de forme, de hauteur et d'époque; sur le manche de ma cuiller entassez une complication inextricable de tours, de tourelles, de vieux murs féodaux chargés de vieilles chaumières, de pignons dentelés, de toits aigus, de croisées de pierre, de balcons à jour, de mâchicoulis, de jardins en terrasses; attachez ce château à cette ville et posez le tout en pente et de travers dans une des plus vertes et des plus profondes vallées qu'il y ait. Coupez le tout avec les eaux vives et étroites du Couasnon sur lequel jappent nuit et jour quatre ou cinq moulins à eau. Faites fumer les toits, chanter les filles, crier les enfants, éclater les enclumes; vous avez Fougères; qu'en dites-vous?

C'est comme cela que vous la verrez quelque jour avec moi du haut de la plate-forme de l'église; et puis vous la peindrez, mon Louis, et la copie sera plus belle que l'original.

Eh bien! il y a dix villes comme cela en Bretagne, Vitré, Sainte-Suzanne, Mayenne, Dinan, Lamballe, etc.; et quand vous dites aux stupides bourgeois, qui sont les punaises de ces magnifiques logis, quand vous leur dites que leur ville est belle, charmante, admirable, ils ouvrent d'énormes yeux bêtes et vous prennent pour un fou. Le fait est que les bretons ne comprennent rien à la Bretagne. Quelle perle et quels pourceaux!

J'ai voulu vous écrire parce que je vous aime, mon Louis, parce que vous êtes une des belles et généreuses rencontres de ma vie, et que j'espère bien que cette rencontre durera jusqu'au bout de notre chemin à tous les deux. De temps en temps je quitte Paris, mais je ne quitte ni ma famille ni mes amis. Mon cœur est toujours avec vous, vous le savez bien, Louis, n'est-ce pas? Mais, dans l'œuvre que j'accomplis et dont vous verrez prochainement, j'espère, quelque nouvel échantillon, je sens parfois le besoin de laisser là Paris et sa criaillerie, plus éternelle que le beau mugissement de mon océan; car je suis souvent las de votre ville et de voir tout ce qu'il peut écumer de sottise humaine sur la proue d'une idée.

Je vous aime du fond du cœur et je vous serre la main.

VICTOR H.

LE MONT-SAINT-MICHEL.

Coutances, 28 juin.

Comme tu vois, mon Adèle, cette lettre est datée de Coutances, l'ancien fief de Martine que j'embrasse de tout mon cœur (non pas le fief, bien entendu). J'ai déjà fait mon tour dans la ville, quoiqu'il soit onze heures du soir, et j'ai vu les beaux clochers de la cathédrale assaisonnés d'un magnifique clair de lune. Du reste, c'est la première belle cathédrale que je vois depuis Chartres. Celle de Dol compte à peine, celle d'Avranches est détruite.

Je viens de rentrer assez fatigué, mais je veux t'écrire, ma pauvre bien-aimée, avant de m'endormir. Cela mettra de bons rêves dans mon sommeil. — On m'apporte un bouillon qui interrompt ma lettre. Je note en passant que ledit bouillon est bon, ce qui est rare pour du bouillon d'auberge. Il faut le boire pour le croire.

Voici ma plus récente aventure : De Saint-Malo, d'où était ma dernière lettre, je suis allé à Châteauneuf. Il y avait, dans ce qu'ils avaient la bonté d'appeler le coupé de la patache, trois humains, un sous-lieutenant en garnison de campement à Châteauneuf, une jeune fille d'une mise bizarrement simple et grave, et puis moi. En sortant de la ville, je dis à la demoiselle: Mademoiselle, désirez-vous que je lève cette glace? Elle me répond, avec une voix très douce et un léger accent anglais ou allemand : *Comme tu voudras*. De quoi le sous-lieutenant demeura grandement ébahi et scandalisé. C'était une façon de quakeresse qui s'en allait faire son éducation à Sainte-Suzanne. Elle a continué la route avec nous, tutoyant avec modestie l'officier qui avait fini par s'apprivoiser, et moi qui vois tout d'un œil philosophique. Elle a dîné une fois à table d'hôte avec nous; puis, à l'embranchement de la route de Vitré, elle a rencontré une autre patache poivrée de poussière qui l'a emportée en boitant.

Moi, je ne suis pas allé à Vitré. De Dinan, je suis revenu à Pontorson. Dinan est une belle vieille ville agglutinée et maçonnée en surplomb sur un précipice comme un nid d'hirondelles. Il y reste encore deux belles églises, une superbe vieille tour que j'ai dessinée, et çà et là quelques maisons sculptées, un magnifique porche roman veuf de son église, quelques façades où l'art de la Renaissance s'est assez bien tiré du granit.

J'étais hier au Mont-Saint-Michel. Ici, il faudrait entasser les superlatifs d'admiration, comme les hommes ont entassé les édifices sur les rochers et

comme la nature a entassé les rochers sur les édifices. Mais j'aime mieux commencer platement par te dire, mon Adèle, que j'y ai fait un affreux déjeuner. Une vieille aubergiste bistre appelée Mme Laloi a trouvé moyen de me faire manger du poisson pourri au milieu de la mer. Et puis, comme on est sur la lisière de la Bretagne et de la Normandie, la malpropreté y est horrible, composée qu'elle est de la crasse normande et de la saleté bretonne qui se superposent à ce précieux point d'intersection. Croisement des races ou des crasses, *comme tu voudras.*

J'ai visité en détail et avec soin le château, l'église, l'abbaye, les cloîtres. C'est une dévastation turque. Figure-toi une prison, ce je ne sais quoi de difforme et de fétide qu'on appelle une prison, installée dans cette magnifique enveloppe du prêtre et du chevalier au quatorzième siècle. Un crapaud dans un reliquaire. Quand donc comprendra-t-on en France la sainteté des monuments?

A l'extérieur, le Mont-Saint-Michel apparaît, de huit lieues en terre et de quinze en mer, comme une chose sublime, une pyramide merveilleuse dont chaque assise est un rocher énorme façonné par l'océan ou un haut habitacle sculpté par le moyen-âge, et ce bloc monstrueux a pour base, tantôt un désert de sable comme Chéops, tantôt la mer comme le Ténériffe.

A l'intérieur, le Mont-Saint-Michel est misérable. Un gendarme est à la porte, assis sur le gros canon rouillé pris aux anglais par les mémorables défenseurs du château. Il y avait un second canon de même origine. On l'a laissé bêtement s'enliser dans les fanges de la poterne. On monte. C'est un village immonde où l'on ne rencontre que des paysans sournois, des soldats ennuyés et un aumônier tel quel. Dans le château, tout est bruit de verrous, bruit de métiers, des ombres qui gardent des ombres qui travaillent (pour gagner vingt-cinq sous par semaine), des spectres en guenilles qui se meuvent dans des pénombres blafardes sous les vieux arceaux des moines, l'admirable salle des chevaliers devenue atelier où l'on regarde par une lucarne s'agiter des hommes hideux et gris qui ont l'air d'araignées énormes, la nef romane changée en réfectoire infect, le charmant cloître à ogives si délicates transformé en promenoir sordide, partout l'art du quinzième siècle insulté par l'eustache sauvage du voleur, partout la double dégradation de l'homme et du monument combinées ensemble et se multipliant l'une par l'autre. Voilà le Mont-Saint-Michel maintenant.

Pour couronner le tout, au faîte de la pyramide, à la place où resplendissait la statue colossale dorée de l'archange, on voit se tourmenter quatre bâtons noirs. C'est le télégraphe. Là où s'était posée une pensée du ciel, le misérable tortillement des affaires de ce monde! C'est triste.

Je suis monté sur ce télégraphe qui s'agitait fort en ce moment. Le bruit courait dans l'île qu'il annonçait au loin des choses sinistres. On ne savait quoi. (Je l'ai su à Avranches. C'était le nouveau meurtre essayé sur le roi.) Arrivé sur la plate-forme, l'homme d'en bas qui tirait les ficelles m'a crié de ne pas me laisser toucher par les antennes de la machine, que le moindre contact me jetterait infailliblement dans la mer. La chute serait rude, plus de cinq cents pieds. C'est un fâcheux voisin qu'un télégraphe sur cette plate-forme qui est fort étroite, et n'a pour garde-fou qu'une barre de fer à hauteur d'appui, de deux côtés seulement pour ne pas gêner le mouvement de la machine. Il faisait grand vent. J'ai jeté mon chapeau dans la cabine de l'homme, je me suis cramponné à l'échelle, et j'ai oublié les contorsions du télégraphe au-dessus de ma tête en regardant l'admirable horizon qui entoure le Mont-Saint-Michel de sa circonférence où la mer se soude à la verdure et la verdure aux grèves.

La mer montait en ce moment-là. Au-dessous de moi, à travers les barreaux d'un de ces cachots qu'ils appellent *les loges*, je voyais pendre les jambes d'un prisonnier qui, tourné vers la Bretagne, chantait mélancoliquement une chanson bretonne que la rafale emportait en Normandie. Et puis il y avait aussi au-dessous de moi un autre chanteur qui était libre, celui-là. C'était un oiseau. Moi, immobile au-dessus, je me demandais ce que les barreaux de l'un devaient dire aux ailes de l'autre. Tout ceci était coupé par le cri aigre des poulies du télégraphe transmettant la dépêche de M. le ministre de l'intérieur à MM. les préfets et sous-préfets.

Il n'y a plus de prisonniers politiques maintenant au Mont-Saint-Michel. Quand n'y aura-t-il plus de prisonniers du tout !

Chère amie, je m'aperçois que je n'ai plus ni papier, ni chandelle. Il faut que je termine ici cette lettre. J'avais pourtant encore mille choses à te conter. Ce sera pour la prochaine fois. Aujourd'hui il me reste à peine l'espace de te dire d'embrasser nos quatre bijoux comme je t'embrasse toi-même, du fond de l'âme, et de serrer la main pour moi à ton père, à Martine et à Boulanger, si tu le vois. Et à tous nos autres amis.

Saint-Jean-de-Day, 30 juin

Il fait une chaleur extrême, et je pense à Fourqueux, où il fait peut-être aussi chaud qu'à Saint-Jean-de-Day. Pauvre amie, je te souhaite tous les bons courants d'air frais qui me manquent ici. Je souffre pour toi de cette chaleur, que je reporte là-bas.

Je viens de suivre, du reste, une route charmante. J'ai quitté hier les admirables clochers de Coutances qui tremblent au vent de mer (ceci sans la moindre exagération). La route est belle et ombragée. A tous moments de délicieuses petites chaumières pleines de fleurs.

C'est une rencontre bien jolie et bien gracieuse qu'une chaumière au bord du chemin. De ces quelques bottes de paille dont le paysan croit faire un toit, la nature fait un jardin. A peine le vilain a-t-il fini son œuvre triviale que le printemps s'en empare, souffle dessus, y mêle mille graines qu'il a dans son haleine, et en moins d'un mois le toit végète, vit et fleurit. S'il est de paille, comme dans l'intérieur des terres, ce sont de belles végétations jaunes, vertes, rouges, admirablement mêlées pour l'œil. Si c'est au bord de la mer, et si le chaume est fait d'ajoncs, comme auprès de Saint-Malo, par exemple, ce sont de magnifiques mousses roses, robustes comme des goëmons, qui caparaçonnent la cabane. Si bien qu'il faut vraiment très peu de temps en un rayon de soleil et un souffle d'air pour que le misérable gueux ait sur sa tête des jardins suspendus comme Sémiramis. Depuis que j'ai quitté Paris, je ne vois que cela. A chaque hoquet du printemps une chaumière fleurit.

A Avranches, que j'ai visitée en quittant le Mont-Saint-Michel, il y a une magnifique vue, mais il n'y a que cela. Autrefois il y avait trois clochers, maintenant il y a trois télégraphes qui se content réciproquement leurs commérages. Or, les bavardages d'un télégraphe font un médiocre effet dans le paysage. Où es-tu, *savant Huet*, évêque d'Avranches, si souvent cité par Voltaire?

J'ai fait une promenade en mer à Granville. Il faut que je te la conte.

Arrivé au bout de la jetée, je saute dans un canot, et me voilà voguant. Je passe la jetée, nous sommes en pleine mer, et c'est alors, au balancement des grosses vagues, que je songe à examiner mon équipage. Deux gamins de douze ans, deux avirons retenus par des ficelles, aucun mât, une coquille de noisette, c'était là mon embarcation. Le temps était beau, le ciel bleu gris, le soleil chaud de plomb, mais la marée descendait et nous entraînait

à la haute mer. Mes petits drôles étaient hardis et parlaient déjà d'aborder le lendemain matin à Jersey. Quatre chiens-de-mer, à demi salés, qui me servaient de tabouret de pied, formaient toute la provision. Te figures-tu la chose? Pratiquer l'océan, la nuit, pendant dix-huit lieues, avec deux enfants, deux allumettes et deux ficelles! Un souffle de vent nous a rejetés dans le port.

D'ailleurs c'est la troisième excursion que je fais en mer, et je supporte bien ce tremblement puissant et compliqué de la vague qui se décompose en mille vagues sous vous.

Sorti de là, j'ai déjeuné. Pendant que je déjeunais, un grand bruit, un flot de peuple emplit tout à coup la rue, une rue longue et étroite qui monte à l'église, bordée de boutiques basses où il y a des grisettes parisiennes. Je regarde, et je vois passer, au milieu des huées et des index braqués de la foule, deux espèces de spectres, couverts, pieds et visages, d'une façon de mante en serge noire, qui marchaient à grands pas au grand soleil. Ces spectres étaient conduits par un gendarme; c'étaient une mère et sa fille qui, disait-on, avaient assassiné l'une son mari, l'autre son père. L'assassinat s'était fait à coups de balai, pendant que l'homme était soûl. On les menait en prison. Cette rue pleine de femmes qui riaient, ce soleil éclatant, ce gendarme, ces deux fantômes d'un noir sale marchant à grands pas, cette rumeur courant sur eux, je t'assure que tout cet ensemble avait une figure sinistre.

En sortant de Granville, le soleil baissait, la brise de mer pénétrait d'un souffle frais les pommiers de la route. La route était belle et riante encore, quoiqu'elle n'eût plus ces riches bordures de tamarins en fleur qui l'embaument autour du Mont-Saint-Michel. A un quart de lieue de la ville, pendant que je regardais l'ombre des chasse-marées sur les flots de l'océan, j'ai vu tout à coup passer un grand épervier qui chassait aux alouettes. J'y aurais fait peu d'attention, si un peu plus loin je n'avais vu sur une haie un charmant petit bouvreuil, tout jeune et gros comme le poing, qui se donnait des airs d'épervier avec les mouches. Tout s'enchaîne et se ressemble ainsi.

Le soir, j'étais à Coutances.

Je suis indigné des dévastations que je rencontre à chaque pas. A Alençon, c'est une belle et grave statue de marbre blanc vêtue comme Marie de Médicis qui se casse le nez au mur le plus noir de l'église sous un tas de chaises. A Mayenne, c'est une vilaine prison blanche bêtement bâtie au beau milieu du vieux château. A Pontorson, c'est un admirable dessus d'autel de la Renaissance sur lequel le curé a plaqué le plus stupide des confessionnaux. On marche aussi à plein pied sur un bas-relief du seizième siècle qui représente la Pentecôte et où il y a encore de vieilles peintures. A Dol, un tombeau de la Renaissance s'en va en poussière.

A Avranches, il restait un pilier de la cathédrale démolie, on l'a jeté bas. A Coutances, toute la cathédrale crie au scandale. On a déformé une ogive du quatorzième siècle pour y encadrer un absurde autel à soleil d'or qui coûte quatre mille francs. Il y a deux gros murs de plâtre tout à travers le transept. L'architecte du département, un nommé Duchêne ou Deschênes, avait commencé à badigeonner la nef en jaune vif, avec voûtes blanches et nervures rouges. Le cri public l'a arrêté au quart de sa bêtise. Je me suis informé, le badigeonnage d'une cathédrale comme Coutances coûte de vingt à vingt-cinq mille francs. A Saint-Lô, on laisse tomber, faute de réparation, l'admirable église qui a deux clochers aussi beaux que la grande flèche de Saint-Denis. J'ai demandé pourquoi. Un prêtre qui se trouvait là m'a répondu qu'on n'avait pas de fonds. J'ai objecté que les chambres confiaient au gouvernement des fonds pour l'entretien des monuments publics. On m'a répondu que l'église de Saint-Lô n'était pas de celles qui sont regardées par le gouvernement comme des monuments. — O ineptie! et l'on expectore les millions le plus aisément du monde pour la Madeleine et le quai d'Orsay!

A cette église de Saint-Lô, il y a un détail unique, je ne l'ai encore vu que là; c'est une chaire extérieure avec porte dans l'église, d'où le prêtre haranguait le peuple, le tout sculpté comme on sculptait au quinzième siècle. Le dernier maire de la ville voulait l'abattre pour un alignement de rue. La fabrique s'y est opposée. — Les vitraux de l'église sont dans un état affreux. Les restaurations qu'on a essayées çà et là sont hideuses.

N'importe, je suis heureux d'être rentré un instant dans les églises et les cathédrales. Coutances et Saint-Lô m'ont récréé les yeux. Il n'y a pas de monuments dans les ports de mer. Les villes de mer sont comme les capitales, elles usent vite leurs édifices. Il y a un trop grand frottement de population pour que la ville ne se renouvelle pas fréquemment.

Je n'en verrai pas moins Cherbourg avec bien de la joie, non seulement parce que j'y retrouverai la mer, mais parce que tes lettres m'y attendent, mon Adèle. J'en ai besoin. Il y a quinze jours, quinze jours que je suis privé de toi, de ton doux sourire indulgent, de la gaieté de mes chers petits bien-aimés. J'ai soif de vous revoir tous! En attendant, j'aurai tes lettres. Je les aurai bientôt; toute ma joie est maintenant dans cette pensée. Adieu, mon Adèle, à bientôt. — Amuse-toi bien.

Au moment où je ferme ma lettre, un monsieur de la diligence demande pour dîner un potage et des fraises. Voilà ce qui s'appelle laisser le dîner entre deux parenthèses.

Barneville, 1er juillet, vendredi.

Tu ne te plaindras pas, j'espère, de la rareté de mes lettres. C'est que j'ai besoin de ta pensée, mon Adèle, quand je n'ai pas ta présence. J'espère que tu es toujours heureuse là-bas, que tu ne laisses pas l'ennui approcher, que tu as de temps en temps quelqu'un de nos bons amis. Moi, je serai heureux demain, je serai à Cherbourg, j'aurai tes lettres.

J'ai vu hier deux beaux clochers de gothique anglais, celui de Carentan et celui de Périers. Dans l'église de Carentan, il y a un chapiteau curieux formé de goëmons entrelacés. Les artistes de ce temps grand et naïf n'allaient chercher ni l'acanthe, ni le lotus. Ils prenaient pour modèle ce qu'ils avaient sous la main, le chou et le chardon dans l'intérieur des terres, le goëmon au bord de la mer.

Toutes les églises de cette partie de la Normandie, Saint-Lô, Carentan, Périers (la progression est décroissante), dérivent de celle de Coutances. Les admirables flèches de Coutances, sévères comme le gros clocher de Chartres, légères comme l'aiguille de Saint-Denis, semblent avoir repoussé de bouture çà et là, avec quelques variantes, sur divers points de ce pays. Je ne m'en plains pas. Quand une de ces flèches, taillées à jour et d'une charmante couleur blonde, surgit tout à coup de derrière une colline, c'est une magnifique aventure dans le paysage.

Je n'ai rien vu de curieux du reste, si ce n'est une grande femme sèche et maigre qui a partagé avec le conducteur et moi l'impériale de Saint-Lô à Carentan, fort prude, fort laide et fort bel esprit, un bas-bleu vêtu de blanc, avec des cheveux rouges, une sorte d'anglaise tricolore. Je dis anglaise parce qu'elle avait l'accent, et aussi parce que l'Angleterre est la terre la plus féconde en ce genre de tulipes. Je me suis figuré que c'était madame Trollope, et j'ai eu tout à coup un fou rire qui a paru la fort scandaliser.

En entrant à Carentan, j'ai eu une impression pénible. Une malheureuse fille crétine, sans front et sans menton, grande et bavant sur ses mains, était assise au seuil d'une maison, et nous regardait passer d'un air triste. On dit que cela ne sent rien, mais je suis sûr que quelque chose souffrait en elle. Pauvre âme prise!

Mais une chose plus triste encore, c'est tout à l'heure, à Port-Bail.

Je faisais la route à pied, faute de voiture. D'affreux chemins de traverse, la honte de cette riche Normandie, des blocs de roche pour pavé, des ornières à faire toucher l'essieu, et, dans d'autres endroits, des landes à

pleines jambes ou du sable jusqu'aux genoux. J'avais doublé le pas vers six heures. Un charretier qui s'en revenait chargé de tangue m'avait averti qu'à sept heures la mer serait sur la route. C'était un beau spectacle quand j'arrivai près de la mer. J'étais sur une colline. J'avais devant moi une immense plaine, jadis façonnée par les flots et couverte de grosses vagues de terre. L'océan l'avait faite à son image. Sur toute cette plaine verdoyait un gazon fin et rare, brouté par quelques moutons maigres. Au fond était la mer qui venait ridée à très petits plis, rapide, et envahissant le sol par larges nappes. A ma droite s'étendait une perte de vue de collines et de bruyères. A ma gauche, sur une hauteur coupée brusquement à la mer, le clocher crénelé de Port-Bail s'estompait dans une vapeur grise. Un gros nuage, durement appuyé sur le soleil couchant, en faisait jaillir les rayons de toutes parts, comme l'eau autour d'une éponge. La route était libre encore. En bas, dans le ravin, un cavalier, à cheval sur un sac plein qui lui écartait les jambes, se hâtait pour arriver au village avant la mer. J'en fis autant. Au moment où j'entrais dans le bourg, le flot me mouillait les talons.

Comme j'entrais, un groupe de paysannes faisait grand bruit dans un angle de murs. Il y avait là une misérable petite créature borgne, rachitique et déguenillée, qui pleurait douloureusement. Les femmes paraissaient la haranguer. Voici ce que c'était. Cette pauvre fille est épileptique depuis sa naissance, paralysée de la moitié du corps depuis dix ans, borgne depuis six mois. Et la misère par-dessus. Depuis dix ans on la tient au lit. Elle était sortie aujourd'hui de sa masure pendant que ses parents étaient aux champs, profitant de leur absence pour s'aller noyer. Ces femmes l'en empêchaient. Je n'ai jamais vu plus amer désespoir. La pauvre enfant, hideuse d'ailleurs, n'est pas si grande que Didine. Je lui ai demandé son âge. — Quinze ans, mon bon monsieur, m'a dit une des femmes. Elle a interrompu d'un ton farouche en regardant ses petits membres : — J'ai seize ans. Je lui ai donné quelque argent, en lui disant d'avoir bon espoir, que le bon Dieu était là. Elle m'a plus remercié de la bonne parole que de l'argent. Du reste, il paraît que ce n'est pas la première fois qu'on l'empêche de se noyer. De temps en temps on la rencontre allant vers la mer à l'heure où la marée monte.

Quand je suis arrivé à Barneville, le soleil était tout à fait couché, de beaux arbres d'encre se découpaient sur le ciel d'argent du crépuscule, la mer imitait à l'horizon le bruit des carrosses de Paris. Je ne savais dans cette ombre où trouver un gîte; mais enfin, la providence aidant, me voici à une table quelconque d'où je t'écris, mon Adèle. J'écris aussi aux enfants. Dis-leur de m'écrire, tous, même Dédé (*à Caen, poste restante*). Je vous

embrasse tous, mes pauvres anges, et ton père et Martine, et je serre la main de tous ceux qui vous aiment.

Ton Victor.

S'il vient pour moi des lettres pressées, réponds en deux lignes que M. Victor Hugo est absent encore pour quinze jours.

Sainte-Mère-Église, 5 juillet.

J'arrive épuisé de fatigue, chère amie. J'ai retrouvé Nanteuil qui m'attendait à Cherbourg. Comme nous avons voulu visiter toute la côte jusqu'ici et qu'il n'y a pas de route, nous avons fait presque tout le chemin à pied, et nous sommes las.

J'ai mille choses à te dire, mais aujourd'hui c'est ta lettre qui m'occupe, ta lettre qui m'a laissé une impression triste. Je suis tout accablé de savoir notre pauvre petit bien-aimé plus malade. Je vais me hâter de revenir pour le revoir, mon Toto si charmant et si doux. J'espère trouver à Caen une lettre de toi qui me rassurera un peu. Ce cher enfant, embrasse-le cent fois pour moi et parle-lui bien de moi, ainsi qu'aux autres.

Et puis, mon Adèle, tu me dis dans ta lettre que tu es un peu triste, et la pensée que tu es triste là-bas m'empêche d'être ici autrement que triste. Tu ne sauras jamais à quel point je t'aime, vraiment, ma pauvre amie. Si tu voyais ce qui est au fond de mon cœur, je crois que tu serais heureuse.

A Barfleur, hier, nous avons voulu, Nanteuil et moi, faire une promenade de nuit en mer. Le maire, un être stupide, appelé M. Salé, s'y est opposé. Furieux, je suis allé ce matin à Valognes avec Nanteuil. J'ai parlé au sous-préfet, M. Clamorgan; j'ai fait donner une chasse au maire qui va m'écrire une lettre d'excuses. Et puis, le sous-préfet, qui a été tout aimable, nous a voulu faire boire de son vin de Champagne, et nous inviter à dîner, et visiter les ruines romaines avec nous. Nous avons esquivé de notre mieux tout cela; mais il a bien fallu que je visitasse la bibliothèque dont on m'a fait feuilleter les manuscrits (il y en a vraiment de fort intéressants), le collège dont on m'a présenté les professeurs, etc., etc. J'ai du reste été dédommagé du tout. Le principal, en souvenir de ma visite, m'a demandé un jour de congé que j'ai accordé, comme tu penses, au milieu des vivats de ces pauvres petits diables qui m'adorent en ce moment. Ils se sont mis à jouer incontinent, et en me promenant rêveur sous les grands murs du collège, j'entendais leurs cris de joie qui me faisaient du bien. — En conséquence de quoi je demande aussi au grand-papa un jour de congé pour mes chers petits le jour où cette lettre t'arrivera.

Tu as oublié de m'envoyer la lettre de ma Didine dont tu me parles.

A bientôt, ma pauvre amie. Me voici en route pour revenir. Je compte sur une bonne lettre de toi à Caen. Et puis je t'embrasse sur tes deux joues si fraîches et si douces, et puis je t'aime bien.

V.

Nanteuil me charge de te présenter ses respects les plus affectueux.

[PROMENADE MANQUÉE.]

— ALBUMS. —

Je ne réponds pas qu'à neuf heures du soir, au moment de partir, sur le port même, vous ne trouverez point en travers de votre fantaisie Jocrisse maire de village, Jocrisse pacha enguirlandé d'un chiffon tricolore qui, nonobstant passeports, visas et autres paperasses officielles, vous prendra, selon le sexe, pour madame la duchesse de Berry déguisée en homme ou pour Robespierre travesti en femme, et, son gendarme au poing, en présence d'une trentaine de pauvres serfs abrutis qu'il appelle ses administrés, vous interdira, quoi? le droit d'aller vous promener.

Vous l'enverrez promener lui-même, sans aucun doute. Mais vous n'en resterez pas moins là, le patron terrifié vous refusera sa barque, le garde champêtre prêtera main-forte au maire, et vous resterez là, vous dis-je, stupéfait et indigné, devant la force bête et triomphante, obligé de renoncer à votre droit, à votre plaisir, à votre embarcation si joyeusement soulevée par la houle, aux poissons et aux filets embrasés de phosphore, à cette nuit si belle, au coucher de la lune, au lever du soleil, spectacles si magnifiques en mer, à tout ce que vous aviez rêvé, arrangé et payé, sans autre consolation que de dire à ce visage de maire qu'il est un imbécile. Maigre dédommagement.

Je déclare que j'ai trouvé un endroit de ce genre en Normandie, que cet endroit s'appelle Barfleur, et que ce Barfleur est plus près de Constantinople que de Paris. Et que ferez-vous? Vous plaindre? A qui? Aux tribunaux? ils vous renverront au conseil d'état. Au conseil d'état? il est présidé par un ministre, et tout ministre s'admire respectueusement dans ses préfets, sous-préfets et maires comme dans autant de petits miroirs coquettement disposés qui lui renvoient sa propre image. A l'opinion? A la presse? Aux journaux? Mais le moment sera-t-il propice à la plainte? Mais le maire écrira aussi, mais le gendarme écrira aussi, et irez-vous vous colleter dans le carrefour des journaux avec les fautes d'orthographe du gendarme et les fautes de français du maire? Si vous avez quelque souci de votre propreté littéraire, irez-vous vous blanchir au meunier ou vous noircir au charbonnier? Ne reculerez-vous pas devant tout ce style de campagne prêt à vous foudroyer?

Que faire donc? Rire. C'est fort bien. Mais ces vexations sont intolérables. Ce maire est un niais, d'accord, mais c'est aussi un tyran. Petit tyran, j'en conviens, mais tyran. L'homme est bouffon, mais l'acte est

IMPRIMERIE NATIONALE.

sérieux. Que faire donc? Rien. Nous sommes tous sujets au gendarme, au douanier, au maire de village, aux tracasseries de police, de passeports et d'octroi. Je sais bien qu'il en est ainsi pour tout le monde, et que cela s'appelle *l'égalité.* Je voudrais bien savoir si cela s'appelle aussi *la liberté.*

....

En général, en France on abandonne trop volontiers la liberté, qui est la réalité, pour courir après l'égalité, qui est la chimère. C'est assez la manie française de lâcher le corps pour l'ombre.

Qu'entendez-vous par égalité, je vous prie?

Courseulles, 7 juillet.

Je continue, chère amie, l'espèce de journal tel quel que je te fais de mon voyage. En quittant Barneville, cette affreuse auberge où je n'ai trouvé que du lait et des puces, la route était horrible, la plus horrible que j'aie vue; aucun moyen de transport jusqu'aux Pieux où je devais trouver un coucou pour Cherbourg. Quatre lieues (*de pays!*) à faire à pied par une chaleur des tropiques. Heureusement, ayant dirigé mes quelques nippes sur Cherbourg, je n'avais pas de paquet à porter. Il était six heures du matin. Je me suis mis bravement en route.

Au-dessus de Barneville, je me suis retourné. La vue s'étend à dix lieues. Le ciel, la terre et la mer étaient superbes. On voit de là un assez large golfe qui forme deux caps aux deux pointes opposées desquels apparaissaient dans la brume le clocher de Port-Bail et le clocher de Barneville, comme deux grands clous aux deux extrémités d'un fer à cheval. Une grosse brume rousse, où entraient des barques de pêcheurs, roulait lourdement sur l'océan et allait s'échouer au fond du golfe d'où il s'en détachait un long convoi de nuages déjà engagé fort avant dans les terres. Vous avez dû avoir une partie de mon paysage en pluie le lendemain.

Après quelques instants d'admiration et de repos, je suis reparti, causant çà et là avec des pêcheurs qui me prenaient pour un propriétaire riverain, et longeant, à cause de la chaleur, les buissons et les mares de très près, au risque de marcher dans les canards.

Or les quatre lieues faisaient huit lieues. A cinq heures du soir j'étais aux Pieux. Depuis la veille onze heures du matin, excepté ma tasse de lait de Barneville, je n'avais rien pris. Trente heures sans manger et une douzaine de lieues à pied, en additionnant celles de la veille avec celles du jour, voilà ma prouesse de la Haie-du-Puits aux Pieux.

Aux Pieux, il y avait une jolie petite hôtesse toute ronde que j'ai aidée à écosser les pois de son jardin, et à qui j'ai dit mille galanteries, tout en sueur que j'étais. Enfin j'ai dîné, et à sept heures je roulais vers Cherbourg dans un coucou dont les roues faisaient entre elles des angles bizarres.

Je roulais depuis deux heures. Il était nuit noire. Tout à coup je lève ou plutôt je baisse les yeux. Il y avait devant nous un immense gouffre d'ombre où la mer faisait de larges échancrures blanchâtres. A droite, sous nos pieds, au fond, brillaient quelques vingtaines de lanternes alignées avec quelques vitres éclairées çà et là dans un tas informe de toits noirs. Au loin

éclataient deux phares. A gauche, au-dessus de nous, les ormes de la route, qui ont des profils si étranges la nuit, se détachaient sur un ciel crépusculaire. La spirale indécise du chemin se perdait à mi-côte. On entendait le bruit mystérieux de la mer. J'arrivais à Cherbourg.

Il est difficile, n'est-ce pas, de mieux arriver dans une ville. N'en rien voir que quelques lumières dans un amas d'ombre, n'en rien entendre dans la rumeur de l'océan, c'est admirable, on la suppose comme on veut. — Le lendemain, j'étais tout désappointé. Excepté l'église, qui a quelques curieuses ciselures, Cherbourg est une plate ville.

J'ai fait là une promenade en mer avec Nanteuil. Nous avons visité le port, la digue, etc. Décidément je fais peu de cas des grands ports de mer. Je déteste toutes ces maçonneries dont on caparaçonne la mer. Dans ce labyrinthe de jetées, de môles, de digues, de musoirs, l'océan disparaît comme un cheval sous le harnais. Vive Étretat et le Tréport! Plus le port est petit, plus la mer est grande.

A huit heures du soir, nous quittions Cherbourg. Nous montions tous les deux à pied lentement la côte de Tourlaville. Derrière nous la mer s'étalait sur l'immense horizon, unie et comme cirée.

Du point où nous étions on voyait trois golfes. La magnifique croupe de granit d'où l'on extrait la digue faisait un bloc sévère au-dessus de Cherbourg qui se voilait de ses fumées. Un canot qui traversait la rade laissait derrière lui un long sillage d'argent qui allait distinctement jusqu'à Cherbourg, quoique l'embarcation en fût à plus d'une lieue. Le crépuscule simplifiait les lignes déjà fort belles des collines et de la mer. L'eau était nacrée par endroits, et tout au fond, au milieu de l'océan mat et sans reflets, on voyait s'éteindre le soleil sur lequel s'abaissait une paupière de nuages.

Du reste Cherbourg n'en avait pas moins une figure médiocre; mais, quand le ciel et la mer font une sauce à une ville quelconque, c'est toujours beau.

Il faut bien que je m'arrête ici, c'est tout au plus si j'ai une plume. Il n'y a pas de poudre pour sécher mon papier, et je suis forcé de me servir pour cela d'un numéro du *Constitutionnel.* Pauvre *Constitutionnel,* forcé de boire ma littérature!

Troane, 9 juillet 1836.

Mon Adèle, je veux t'écrire tout de suite un mot par la poste qui va partir. Il y a une longue lettre que j'avais commencée et que je n'aurais pas le temps d'achever. Tu l'auras la prochaine fois, c'est la suite du compte rendu de mon voyage.

J'ai eu tes deux bonnes lettres et celles des chers petits. Mon Adèle, je ne veux pas que tu sois triste, entends-tu? *Je ne puis être heureux si tu n'es heureuse.* Si ces voyages t'attristent, je n'en ferai plus. Après tout comme avant tout, tu es mon Adèle toujours bien-aimée.

Didine, Toto et Dédé m'ont écrit de bien gentilles lettres, mais j'attends celle de mon Charlot. Écris-moi désormais à Gisors. J'y ferai revenir tes lettres qui pourraient arriver à Caen, comme j'ai fait pour Cherbourg.

J'ai vu avec bien de la joie que notre cher petit va mieux. Il faut qu'il soit bien courageux comme un homme, et qu'il se soigne et qu'il se laisse soigner. Je l'aimerai bien. Dis-lui cela. — Entends-tu, mon Toto?

Je suis charmé aussi que la fête de ton père ait été gaie. J'espère que, l'année prochaine, j'en serai. Je songe beaucoup à lui au milieu des belles choses que je vois, car je sais qu'il en jouirait comme moi.

Dis à ma Didine et à Dédé que j'ai pensé aujourd'hui à elles dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Délivrande. Il y avait de pauvres femmes de marins qui priaient à genoux pour leurs maris risqués sur la mer. J'ai prié aussi moi, à la vérité sans m'agenouiller et sans joindre les mains, avec l'orgueil bête de notre temps, mais du plus profond du cœur j'ai prié pour mes pauvres chers enfants embarqués vers l'avenir que nul de nous ne connaît. — Il y a des moments où la prière me vient. Je la laisse venir et j'en remercie Dieu.

On m'avertit que la boîte va se fermer. Je n'ai que le temps de t'embrasser et tout ce qui t'entoure, et cela aussi *du plus profond du cœur.*

V.

Du 15 au 18 je serai à Paris.

Pont-Audemer, 12 juillet.

Je ne t'écrirai encore, mon Adèle, que quatre lignes aujourd'hui. Ma pauvre lettre est toujours là, inachevée. Je ne sais plus comment je ferai pour te conter tout ce que je vois. Je n'ai pas le temps de respirer entre la cathédrale et l'océan. On me dit que la poste va partir et je me hâte d'y jeter ce mot. Je ne veux pas que tu sois sans lettre de moi.

J'espère que tout va toujours bien là-bas et que je vous trouverai tous bien portants et bien contents à mon retour qui est prochain.

Je crains bien de n'avoir pas le temps de t'écrire tout ce que je vois, mais j'en garderai une partie pour nos bonnes causeries de Fourqueux.

Embrasse pour moi nos chers petits. Mille amitiés à Martine et aux amis. Serre les mains de ma part à ton père, et toi je te garde pour la bonne bouche. La bonne bouche c'est la tienne, à laquelle j'envoie bien des baisers.

Ton Victor.

Yvetot, 13 juillet.

Il faut, chère amie, que je renonce à continuer mon immense journal. Les incidents se pressent tellement dans mon voyage que cela ferait des volumes, et plus j'ai de choses à voir, et moins j'ai le temps de les conter.

J'ai vu toutes les belles villes du littoral de la Manche; Bayeux, qui a une admirable cathédrale, Caen, où j'ai compté en arrivant quinze clochers. A tout moment, dans le moindre village du bord de la mer, on rencontre des flèches de pierre admirables qui sortent, chose étrange, d'une toute petite église, comme ces belles fleurs des champs haut juchées sur une vilaine plante. Le soir, nous nous promenons, Nanteuil et moi, dans les villes, nous nous enfonçons dans les rues tortues, et nous n'avons qu'à lever les yeux pour retrouver à chaque pas les hauts clochers des cathédrales qui font des cheminées magnifiques à des toits misérables.

Quant à notre manière de voyager, elle ne serait commode que pour nous qui voulons tout voir, et qui achetons volontiers un beau paysage au prix d'un mauvais gîte. Nous allons de patache en coucou, nous nous juchons comme nous pouvons sur les impériales, dans les rotondes, n'importe où. Souvent nous avons des voisins bavards avec lesquels il faut causer. Moi je travaille et je fais des vers, ce qui ne m'empêche pas de me mêler par moments à la conversation. Je parle d'un côté et je pense de l'autre.

Nous voici en ce moment à Yvetot. Nous n'avons pu résister au désir de revoir la mer encore une fois et nous allons à Fécamp.

Yvetot est une sotte ville où les maisons sont rouges et les filles aussi.

En revanche nous avons vu Isigny, où nous avons passé la nuit en mer dans une barque de pêcheurs; Honfleur qui est un port ravissant plein de mâts et de voiles, couronné de collines vertes, entouré de maisons étroites plus hautes que Nanteuil; la Bouille où la Seine fait un superbe croissant; et puis Pont-l'Évêque où il y a toutes sortes de jolies maisons; et puis Pont-Audemer, qui a une charmante église inachevée avec de très beaux vitraux du plus grand caractère. Mais tout cela, mon Adèle, ne vaut pas Fourqueux, où il y a une vilaine église neuve, mais où tu es, toi, où vous êtes tous.

Je compte être à Paris le 19. Je t'écrirai d'ici là.

Du reste je t'apprendrai que je suis tout à fait à l'épreuve du mal de mer. J'ai fait sans accident plusieurs excursions en mer, une entre autres à

Barfleur, par une belle mer houleuse qui emplissait le chasse-marée d'écume. Je m'étais cramponné aux cordages, j'étais monté debout sur le bord du petit navire, c'est une des impressions les plus charmantes que j'aie eues de ma vie.

Voilà, j'espère, mon Adèle, un gros paquet de griffonnages. Je me dépêche de le finir en embrassant Didine, Toto, Charlot, Dédé, et toi d'abord, et toi après. Je vous aime tous plus tendrement que jamais. Encore cinq jours, et je vous reverrai!

V.

Yvetot, 16 juillet.

Chère amie, nous étions revenus jusqu'à Yvetot, mais voici qu'une tempête se déclare, il fait un vent affreux, nous allons aller observer la mer à Saint-Valery-en-Caux, ce qui retardera notre retour d'un jour ou deux. Ne m'attends donc que le 21. Je tâcherai pourtant d'être à Paris le 20. Je t'écrirai à temps le jour précis. Écris-moi toujours à Gisors. Voici ma lettre d'hier que je n'avais pas encore eu le temps de mettre à la poste.

Il ne faut rien moins qu'une tempête, chose que je n'ai pas encore vue, pour retarder mon retour, tant j'ai besoin de te revoir. Je t'embrasse bien tendrement.

V.

Barentin, 17 juillet.

Je commence par l'essentiel. Je serai à Paris, mon Adèle, le 20 au soir ou le 21 au matin, selon le bon plaisir de la diligence de Gisors. Comme je veux repartir tout de suite pour aller vous embrasser tous à Fourqueux, fais en sorte que je trouve, en arrivant place Royale, la clef chez le portier, et ma redingote, avec ce qu'il me faut pour m'habiller dans ma chambre. Je te remercierai de ce soin comme de tous ceux que tu as pour moi.

Je viens d'ailleurs de voir un merveilleux spectacle. L'ouragan, qui avait fait rage toute la nuit, était tombé quand je suis arrivé, toujours avec notre bon Nanteuil, à Saint-Valery-en-Caux. Mais la mer était encore émue et toute palpitante de colère. Nous avons passé huit heures à la regarder, courant à la jetée, grimpant aux falaises, crevant nos souliers aux galets de la plage; ceci est à la lettre, tu verras mes souliers de castor. Nanteuil marche sur ses vrais pieds, sans intermédiaire quelconque.

La mer était vraiment belle. Ce n'était, à perte de vue, que longues nappes d'écume déployées comme de grandes ailes blanches sur le fond vert et vitreux de l'eau. Le tout bondissait avec rage, le vert et le blanc pêle-mêle, et hurlait affreusement. Le vent était tel que nous nous tenions aux parapets du musoir. De moment en moment des troupeaux de vagues blondes, d'une hauteur énorme, qui venaient du fond de la mer, débouchaient sous le vent de l'extrémité de la jetée et accouraient éperdument vers nous, le long du mur, comme des cavaleries furieuses qu'on ramène de la charge, puis elles se brisaient aux galets, redescendaient en râlant et se dissolvaient en larges flaques de bave savonneuse. Après chaque assaut de la vague, tous les trous du vieux mur lézardé de la jetée ruisselaient comme des fontaines. Au-dessous de nous, sur un grand banc de rochers, un immense haillon d'écume blanche se déchirait en cent façons aux pointes noires du granit. Pas une voile en mer tant la bourrasque était violente. Le jour était sombre, avec un rayon blafard de temps en temps. A nos pieds, sur nos têtes, tout était tumulte, le ciel plein de nuages, la mer pleine de vagues.

Yvetot est un gîte affreux. J'ai pris une ligne de l'avant-dernière lettre que je t'ai écrite et j'en ai aiguisé l'imprécation que voici, dont j'ai régalé ladite ville en partant :

A YVETOT.

Que le passant te raille!
Qu'en voyant ta muraille

Le voyageur s'en aille
Sur son cheval rétif!
Que, sans entrer, le coche
A ta porte s'accroche!
Que le diable à la broche
Mette ton roi chétif!
Que toujours un blé maigre,
Qu'un raisin à vinaigre
Emplisse tes paniers!
Yvetot la normande,
Où l'on est à l'amende
Chez tous les taverniers!
Logis peuplé de singes,
Où l'on voit d'affreux linges
Pendre aux trous des greniers!
Où le poing d'un bélître
Croit casser une vitre
Et crève un vieux papier!
Où l'on a pour salade
Ce qu'un lapin malade
Laisse dans son clapier!
Ville bâtie en briques!
Triste amas de fabriques
Qui sentent le ranci!
Qui n'as que des bourriques
Et du cidre en barriques
Sur ton pavé moisi!
Groupe d'informes bouges,
Où les maisons sont rouges
Et les filles aussi!

Enfin je m'en retourne à Paris, et, retiens bien ceci, voici le solennel épiphonème qui jaillit de mon voyage : la nature est belle et l'homme est laid.

En effet si d'une part les routes sont couvertes de fleurs, d'arbres, d'oiseaux, de rayons de soleil, d'autre part elles sont encombrées d'affreux paysans en jaquette, de paysannes en bonnets de coton, de marmots immondes dont la bouche suce le nez. Il y a les cathédrales, mais il y a les auberges. Or, sais-tu ce que c'est que les auberges? Ce sont les anciennes cavernes de voleurs, civilisées, perfectionnées et abonnées au *Constitutionnel*.

Je t'assure, mon Adèle, que j'ai le cœur bien content de revenir. A Gisors, j'aurai tes lettres. A Fourqueux, j'aurai toi. J'embrasse Didine, j'embrasse Charlot, j'embrasse Toto, j'embrasse Dédé. Vous êtes tous ma joie et ma vie. Je t'embrasse et je t'aime, mon Adèle. — Mes amitiés à ton père, à Martine, à nos amis.

1837

BELGIQUE

CREIL.

Amiens, 11 août, 9 heures du soir.

Je t'écris bien vite quelques lignes d'Amiens, chère amie. J'arrive et je n'ai que de l'encre blanche sur le marbre d'une commode et ce papier que voici. Je t'aime, mon Adèle, sois-en bien sûre. Je t'écrirai plus au long la prochaine fois.

La route de Paris ici est un grand jardin. Il y a beaucoup d'églises vraiment charmantes. Creil est une jolie ville avec de vieux beaux édifices, un pont coupé par une île et des eaux où tout cela se reflète. Il y a à Breteuil un petit châtelet exquis du quinzième siècle qui sert d'hôtel des postes. C'est comme à Verneuil.

Et puis un charmant clocher qui m'a paru tenir à une belle église.

Je t'écris tout cela dans un bruit affreux, et le cœur fort triste. Je songe à la joie que j'aurai de vous revoir tous, mon Adèle chérie. Il est bien bête de quitter la maison où l'on est si bien pour venir dîner dans des assiettes d'auberge où l'on lit les chansons de Béranger à travers sa soupe. Mais que veux-tu? il faut bien changer l'attitude de son esprit, et les voyages servent à cela.

Adieu, mon pauvre ange, à bientôt. Embrasse pour moi ma Didine que j'aime tant, et Charlot, et Toto, et Dédé, embrasse-les huit fois sur leurs huit joues. — Je t'aime, ma Didine, je t'aime, mon Adèle. Mille baisers.

V.

LA SOMME. — ARRAS.

Arras, 13 août, 6 heures du soir.

J'ai calculé que tu recevrais ma première lettre au moment même où je t'écris la seconde. C'est un bonheur pour moi de songer que j'occupe ta pensée à l'instant précis où la mienne est fixée sur toi.

Me voici à Arras, prêt à pénétrer dans la Belgique. Hier matin, j'ai suivi en bateau à vapeur les bords de la Somme d'Amiens à Abbeville. Au moment où je m'embarquais, le soleil se levait dans une brume épaisse au milieu de laquelle se détachait la silhouette immense de la cathédrale, sans aucun détail dans la masse, par le profil seulement. C'était superbe.

Rien de plus joli que les bords de la Somme. Ce n'est qu'arbres, prés, herbages, et villages charmants. Mes yeux ont pris là un bain de verdure. Rien de grand, rien de sévère; mais une multitude de petits tableaux flamands qui se suivent et se ressemblent; l'eau coulant à rase-bord entre deux berges de roseaux et de fleurs, des îles exquises, la rivière gracieusement tordue au milieu d'elles, et partout de petites prairies heureuses à herbe épaisse, avec de belles vaches pensives sur lesquelles un chaud rayon de soleil tombe entre les grands peupliers. De temps en temps on s'arrête aux écluses; et, pendant que ce petit travail se fait, la machine à vapeur geint comme une bête fatiguée.

On côtoie ainsi Picquigny qui a un beau clocher, et le grand château presque royal à façade de brique et de pierre qui appartient à M. de Boubers. Il y a aussi à droite en descendant, dans une île, des ruines qui m'ont paru remarquables, quoique ruinées un peu trop bas pour le voyageur qui passe en bateau derrière les hautes herbes. Ces herbes et ces roseaux, du reste, font un effet charmant. Quand le sillage du bateau vient les secouer en touchant le bord, elles se mettent à saluer les passants de la façon la plus gracieuse du monde et la plus empressée.

J'ai revu Abbeville avec grand plaisir; et à quatre heures je suis parti pour Doullens où j'arrivais à neuf heures du soir.

Une belle surprise pour qui ne connaît pas bien cette route, c'est Saint-Riquier, merveilleuse abbaye du quinzième siècle, presque en ruine, qui vous apparaît tout à coup à trois lieues d'Abbeville. J'ai mis pied à terre, bien entendu, et j'ai passé une heure à tourner dans les

nefs autour des statues qui sont très nombreuses et la plupart admirables. Quelques-unes sont encore peintes de leur enluminure du seizième siècle. Dans la chapelle de la Vierge, il y a une *Maris Stella* sculptée en console que j'aurais voulu pouvoir dessiner. Malheureusement le temps me manquait. La vierge dans une étoile, les autres astres à l'entour, le vaisseau brisé, la mer furieuse, le port dans le fond, tout cela est ravissant. On répare en ce moment cette magnifique abbaye, mais mal.

Il y a sur la place du village un fort beau beffroi à quatre tourelles engagées. J'aurais bien désiré dessiner au moins cela, mais il fallait passer.

La route jusqu'à Doullens serpente sur les ondulations des grandes plaines, ce qui ennuie en général tout le monde et ce qui me plaît fort. De temps en temps on rencontre un vieux moulin vermoulu à ailes rouges. Les toiles sont coupées de manière à dessiner une étoile au centre de la croix que font les ailes. Il y a là-dessous quelque bonne et douce superstition. *Maris Stella.* — (Fais-toi expliquer ce latin par Toto.)

Doullens n'a rien fait pour son paysage qui est charmant. C'est une assez plate et insignifiante ville, coupée d'eau vive, enfoncée dans les arbres, environnée de belles collines. Pauvre tableau richement encadré. Il y a une citadelle à bastions, zigzags et contrescarpes, ce qui m'est fort égal. Vauban dans le paysage est fort bête. Je ne tolère les triangles et les carrés des forteresses modernes que dans Van der Meulen.

J'attendais mieux d'Arras. Je n'en suis qu'à demi content. Il y a bien deux places curieuses à pignons en volutes dans le style flamand-espagnol du temps de Louis XIII. Mais pas d'églises. — Je me trompe, un ignoble clocher comme celui de Saint-Jacques du Haut-Pas. J'ai voulu entrer dans cette église. Aucun moyen de l'ouvrir. Elle était triplement verrouillée. J'ai comparé cette sotte église revêche à une femme laide, et prude par-dessus le marché. Mais aussi que diable allais-je essayer d'entrer là?

Sur l'une des places, la petite, il y a un charmant hôtel de ville du quinzième siècle accosté par un délicieux logis de la Renaissance. La façade serait admirable si les architectes du cru n'avaient eu l'idée de l'enjoliver, ce qui la fait ressembler à un décor gothique de l'ancien Ambigu. Maintenant ils refont la tour du beffroi. Comme ils vont coiffer ce pauvre édifice!

Je me laisse aller, chère amie, au bonheur de causer avec toi, et je m'aperçois que ma page est pleine. Il y a longtemps que mon dîner est froid, mais qu'importe. Il faut pourtant finir cette longue lettre. Écris-moi, mon Adèle. Donne ceci à Didine. Et puis donne-lui aussi mille baisers,

IMPRIMERIE NATIONALE.

ainsi qu'aux autres, et gardes-en les trois quarts pour toi. Oh! qu'il me tarde déjà de vous revoir tous, et toi surtout. Je t'aime, va.

V.

Mes amitiés à nos bons amis, à notre Louis, à Robelin, à Châtillon, etc.

DOUAI. — VALENCIENNES. — CAMBRAI.

Valenciennes, 15 août.

Demain, chère amie, je serai en Belgique. Je commence à en avoir besoin; car, Douai excepté, la France depuis Arras est d'une rare platitude.

Je n'excepterais même pas Douai s'il n'y avait pas là le plus joli beffroi de ville que j'aie encore vu. Figure-toi une tour gothique, coiffée d'un toit d'ardoise, qui se compose d'une multitude de petites fenêtres coniques superposées; sur chaque fenêtre une girouette, aux quatre coins une tourelle; sur la pointe du beffroi un lion qui tourne avec un drapeau dans les pattes; et de tout cet ensemble si amusant, si fou, si vivant, il sort un carillon. Dans chaque petite lucarne on voit se démener une petite cloche qui fait rage, comme une langue dans une gueule.

J'ai dessiné cette tour, et quand je regarde mon dessin, tout informe qu'il est, il me semble encore entendre ce joyeux carillon qui s'en échappait, comme la vapeur naturelle de cet amas de clochetons.

En passant à Douai j'aurais voulu voir notre pauvre Antony Thouret. Je l'ai demandé dans la ville. Il était absent. Pas d'église à Douai, car je n'appelle pas église un tas hideux qui est dans un coin.

La merveille de l'ennui, c'est Cambrai qui s'appelle en latin *Camaracum*. Il y a là une grande diable de place qui voudrait, avec ses boutiques allumées, ressembler au Palais-Royal et qui ne réussit qu'à ressembler à la place du Châtelet, plus grande et plus laide; un hôtel de ville classique et ignoble coiffé d'un gros horloge que les naturels du pays vous montrent avec orgueil, parce que, disent-ils, il a été fait par un berger (qu'est-ce que cela me fait que Tircis ait fabriqué cette horloge?). Enfin la cathédrale, c'est-à-dire la tour de Saint-Jacques du Haut-Pas juchée sur le portail de Saint-Thomas d'Aquin. Le tout est rempli d'habitants. L'ensemble est hideux.

Il y avait fête aujourd'hui. On devait traîner en procession par la ville de grands chars en carton doré pleins de filles rousses. Je me suis enfui. J'attends de la miséricorde de Dieu qu'il ne remettra jamais sur ma route la capitale du Cygne de Cambrai. J'aimerais mieux relire *Télémaque*.

Valenciennes ne vaut guère mieux que Cambrai. Il y avait un fort noble et fort sévère beffroi du quatorzième siècle; mais, il y a cent ans, on lui a masqué le pied avec un lourd pâté dorique et on lui a mis une tête rococo en pierre bleue la plus vilaine du monde. La pierre bleue écrase la pierre grise, de façon que le beffroi menace ruine. Toutes ces inepties sont risibles

et tristes. Les gens d'ici avaient aussi un curieux hôtel de ville espagnol de 1612. Ils le grattent.

Cela vu, et quelques vieilles maisons bien rares, il n'y a plus rien dans la ville que la citadelle. Décidément Vauban m'assomme, je ne puis sentir ces forteresses que masque une touffe d'herbe. Où sont les donjons, les créneaux et les tours! J'ai dit dans *Notre-Dame* que l'imprimerie a tué les églises, j'aurais pu ajouter que l'artillerie a tué les forteresses.

Ici aussi il y a une grande place, mais plate et bête, surtout si on la compare aux deux places d'Arras que j'ai revues au clair de lune plus admirables encore que le jour. La nuit la couleur s'en va, il ne reste que les lignes.

La couleur de ce pays-ci commence à m'ennuyer. Les maisons sont rouges, les femmes sont blondes, les plaines sont jaunes; il me tarde de revoir de la pierre, de la verdure et des cheveux noirs. — Les tiens surtout, mon Adèle.

Ajoute à cela que la route, de Cambrai ici, est infectée de cippes en marbre bleu, de colonnes doriques en granit gris, etc., que les passants ventrus et roux qui couvrent les chemins prennent pour des monuments. Il y en a un pour la bataille de Denain, avec deux médiocres vers de Voltaire en bandoulière; un autre pour le général Dampierre, colonne avec une urne de bronze sur la tête, qui de loin a l'air d'aller chercher de l'eau à la fontaine. Je m'étais résigné au cippe de M[lle] Duchesnois. Je ne sais comment je l'ai esquivé.

Je me suis arrêté quelque temps sur le champ de bataille de Denain. Il a besoin de ce souvenir, car c'est une plaine comme une autre, et je n'ai trouvé dans ce méchant petit village — qui fait dire à Voltaire : *dans Denain,* comme il eût dit *dans Paris* ou *dans Londres* — je n'y ai trouvé qu'une seule maison assez vieille pour avoir vu *l'audacieux Villars disputer le tonnerre,* etc.

Voici encore une lettre sans fin, mon Adèle. Je me laisse aller à la douceur de te conter tout ce que je vois. Je voudrais te le faire revoir. J'espère que notre Dédé va de mieux en mieux et que vous vous portez tous bien. Quant à moi, je suis affreusement rouge, ce qui me met en harmonie avec les façades de brique et les cheveux des habitantes.

Je pense que cette lettre t'arrivera presque en même temps que ton père. Embrasse-le bien pour moi. Je serai plus heureux de le sentir près de vous. Et puis écris-moi de bonnes lettres.

BRUXELLES.

Bruxelles, 17 août, 8 heures du soir.

Chère amie, je suis tout ébloui de Bruxelles, ou pour mieux dire de deux choses que j'ai vues à Bruxelles : l'hôtel de ville avec sa place, et Sainte-Gudule.

Les vitraux de Sainte-Gudule sont d'une façon presque inconnue en France, de vraies peintures, de vrais tableaux sur verre d'un style merveilleux, avec des figures comme Titien et des architectures comme Paul Véronèse.

La chaire en bois sculpté de Henry Verbruggen qui est dans l'église date de 1699. C'est la création tout entière, c'est toute la philosophie, c'est toute la poésie, figurées par un arbre énorme qui porte dans ses rameaux une chaire, dans ses feuillages tout un monde d'oiseaux et d'animaux, à sa base Adam et Ève chassés par l'ange triste et suivis par la mort joyeuse et séparés par la queue du serpent, à son sommet la croix, la Vérité, l'enfant Jésus et sous le pied de l'enfant la tête du serpent écrasée. Tout ce poëme est sculpté et ciselé à plein chêne de la manière la plus forte, la plus tendre et la plus spirituelle. L'ensemble est prodigieusement rococo et prodigieusement beau. Que les fanatiques du *sévère* arrangent cela comme ils voudront, cela est. Cette chaire est dans l'art un de ces rares points d'intersection où le beau et le rococo se rencontrent. Watteau et Coypel ont trouvé aussi quelquefois de ces points-là.

J'avais déjà vu à Mons une église belge, fort belle vraiment et du quatorzième siècle, Sainte-Waudru. L'intérieur de ces églises-là fait honte à nos cathédrales. C'est partout un luxe, un soin, un zèle, une propreté, un ameublement exquis des chapelles, un ajustement splendide des madones, qui indigne contre nos églises si sales, si nues et si mal tenues. Si ces braves belges ne badigeonnaient pas aussi de temps en temps, on n'aurait qu'à admirer. Sainte-Waudru pourtant n'est pas barbouillée, mais Sainte-Gudule l'est.

Quand je suis entré dans Sainte-Gudule, il était trois heures. On célébrait l'office de la Vierge. Une madone, couverte de pierreries et vêtue d'une longue robe de dentelle d'Angleterre, étincelait sous un dais d'or, au milieu de la nef, à travers une lumineuse fumée d'encens qui se déchirait autour d'elle. Beaucoup de peuple priait immobile à genoux sur le pavé sombre, et au-dessus un large rayon de soleil faisait remuer l'ombre et la clarté sur plu-

sieurs grandes statues d'une fière tournure adossées aux colonnes. Les fidèles semblaient de pierre, les statues semblaient vivre.

Et puis un chant admirable, coupé de voix graves et de voix claires, tombait mystérieusement, avec le bruit de l'orgue, des plus hautes travées perdues dans la vapeur. Moi, pendant ce temps-là, j'avais l'œil vaguement fixé sur la chaire fourmillante de Verbruggen, chaire magique qui parle toujours. — Encadre ceci de vitraux, d'ogives, et de tombes de la Renaissance en marbre noir et blanc, et tu comprendras qu'il résultait de cet ensemble une sensation sublime.

L'hôtel de ville de Bruxelles est un bijou comparable à la flèche de Chartres; une éblouissante fantaisie de poëte tombée de la tête d'un architecte. Et puis, la place qui l'entoure est une merveille. A part trois ou quatre maisons que de modernes cuistres ont fait dénaturer, il n'y a pas là une façade qui ne soit une date, un costume, une strophe, un chef-d'œuvre. J'aurais voulu les dessiner toutes l'une après l'autre.

Je suis monté sur les clochers de Sainte-Gudule. C'était beau. Toute la ville sous mes pieds, les toits tailladés et volutés de Bruxelles à demi estompés par les fumées, le ciel (un ciel orageux) plein de nuages dorés et frisés par le haut, coupés ras comme marbre par le bas; au fond une grosse nuée lointaine d'où tombait la pluie comme du sable fin d'un sac qui se crève; le soleil jouant dans tout cela; la magnifique lanterne à jour du beffroi se détachant sombre sur les vapeurs blanches; et puis le bruit confus de la ville qui montait, et puis la verdure des belles collines de l'horizon, c'était vraiment beau. J'ai tout admiré comme un provincial de Paris que je suis, tout, jusqu'au maçon qui cognait sur une pierre et qui sifflait à côté de moi.

Bruxelles m'a fait oublier Mons, et pourtant Mons vaudra peut-être que je t'en reparle, car c'est une ville charmante. Mais pour aujourd'hui, mon Adèle, tu dois en avoir assez de mes pierres et de mes églises, et je crois t'entendre me gronder gaiement de ma manie. Chère amie, ne t'en plains pas. Les églises me font penser à toi. Je sors de là vous aimant tous plus encore, s'il est possible.

Je t'embrasse ainsi que ton bon père. Dis à Didine et à Dédé, dis à Charlot et à Toto de s'entr'embrasser en mon nom. Je bois de la bière comme un flamand. La bière de Louvain a un arrière-goût douceâtre qui sent la souris crevée. C'est fort bien. — Je t'embrasse.

MONS. — LOUVAIN. — MALINES.

Bruxelles, 18 août.

Je suis encore à Bruxelles, mon Adèle. En attendant la diligence, je te commence une lettre que je finirai à Louvain ou à Malines. Tu vois combien c'est un bonheur pour moi de me rapprocher de toi par la pensée en t'écrivant.

Je t'ai promis de te reparler de Mons. C'est en effet une ville fort curieuse. Pas un clocher gothique à Mons, car l'église chapitrale de Sainte-Waudru n'a qu'un petit clocheton d'ardoise insignifiant; en revanche, la silhouette de la ville est chargée de trois beffrois dans ce goût tourmenté et bizarre qui résulte ici du choc du nord et du midi, de la Flandre et de l'Espagne.

La plus haute de ces trois tours, bâtie sur l'emplacement de l'ancien château, et, je pense, vers la fin du dix-septième siècle, a un toit vraiment étrange. Figure-toi une énorme cafetière flanquée au-dessous du ventre de quatre théières moins grosses. Ce serait laid si ce n'était grand. La grandeur sauve.

Autour de ce genre de clochers, imagine des places et des rues irrégulières, tortues, étroites souvent, bordées de hautes maisons de brique et de pierre à pignons taillés du quinzième siècle et à façades contournées du seizième, et tu auras une idée d'une ville de Flandre.

La place de l'hôtel de ville à Mons est particulièrement jolie. L'hôtel de ville a une belle devanture à ogives du quinzième siècle, avec un assez curieux beffroi rococo, et de la place on aperçoit en outre les deux autres clochers.

Comme je devais partir à trois heures du matin, je ne me suis pas couché pour voir cet ensemble au clair de lune. Rien de plus singulier et de plus charmant, sous un beau ciel clair et étoilé, que cette place si bien déchiquetée dans tous les sens par le goût capricieux du quinzième siècle et par le génie extravagant du dix-huitième; rien de plus original que tous ces édifices chimériques vus à cette heure fantastique.

De temps en temps un carillon ravissant s'éveillait dans la grande tour (la tour des théières); ce carillon me faisait l'effet de chanter à cette ville de magots flamands je ne sais quelle chanson chinoise; puis il se taisait, et l'heure sonnait gravement. Alors, quand les dernières vibrations de l'heure avaient cessé, dans le silence qui revenait à peine, un bruit étrangement doux

et mélancolique tombait du haut de la grande tour, c'était le son aérien et affaibli d'une trompe, deux soupirs seulement. Puis le repos de la ville recommençait pour une heure. Cette trompe, c'était la voix du guetteur de nuit.



Moi, j'étais là, seul éveillé avec cet homme, ma fenêtre ouverte devant moi, avec tout ce spectacle, c'est-à-dire tout ce rêve, dans les oreilles et dans les yeux. J'ai bien fait de ne pas dormir cette nuit-là, n'est-ce pas? Jamais le sommeil ne m'aurait donné un songe plus à ma fantaisie.

Eh bien! ce rêve est fortifié. Mons est une citadelle; et une citadelle plus forte qu'aucune des nôtres. Il y a huit ou dix enceintes avec autant de fossés autour de Mons. En sortant de la ville on est rejeté, pendant plus d'un quart d'heure, de passerelles en ponts-levis, à travers les demi-lunes, les bastions et les contrescarpes. Ce sont les anglais qui ont mis cette chemise à la ville pour le jour où nous aurions le caprice de nous en vêtir.

Cette Flandre est belle d'ailleurs. De grandes prairies bien vertes, de frais enclos de houblon, des rivières étroites coulant à pleins bords; tantôt un herbage plein de vaches, tantôt un cabaret plein de buveurs. On voyage entre Paul Potter et Teniers.

Quant à la propreté flamande, voici ce que c'est : toute la journée, toutes les habitantes, servantes et maîtresses, duègnes et jeunes filles, sont occupées à nettoyer les habitations. Or, à force de lessiver, de savonner, de fourbir, de brosser, de peigner, d'éponger, d'essuyer, de tripoliser, de curer et de récurer, il arrive que toute la crasse des choses lavées passe aux choses lavantes; d'où il suit que la Belgique est le pays du monde où les maisons sont les plus propres et les femmes les plus sales.

Ceci soit dit en exceptant, bien entendu, les belles dames, avec lesquelles je ne veux me faire d'affaires en aucun pays.

Du reste, cette espèce de propreté malpropre donne, quand on oublie les femmes, des résultats charmants. Ainsi, grâce aux plaques de cuivre luisantes comme l'or qui les garnissent ici, je viens de m'apercevoir, pour la première fois depuis que j'existe, que les colliers des chevaux de charrette ont la forme d'une lyre.

Mets des cordes à la place de la tête du cheval, et Viennet pourra se servir de cet instrument.

A propos des chevaux, il paraît qu'ils sont fort méchants en Flandre, ou les flamands fort prudents; car on ne les ferre, dans tous les villages où j'ai passé, que dans un travail des plus solides, non en chêne, mais en granit. (Ils ont ici un granit bleu assez laid qu'ils mettent à toute sauce.) J'ai été contrarié de cette mode, moi qui aime tant à rencontrer en route le beau groupe compliqué du cheval et du maréchal ferrant.

A quelques lieues de Mons, avant-hier, j'ai vu pour la première fois un chemin de fer. Cela passait sous la route. Deux chevaux, qui en remplaçaient ainsi trente, traînaient cinq gros wagons à quatre roues chargés de charbon de terre. C'est fort laid.

Lier, 19 août, 9 heures du soir.

J'ai passé Louvain, j'ai passé Malines, je suis à Lier, et je continue ma lettre. Je pense avec bien de la joie que ton père est près de toi, mon Adèle, depuis hier et que ma Didine a son grand-papa en attendant le petit.

Je suis amplement dédommagé de toutes les sottes villes de la Flandre

française. Louvain, qui est comme situé au fond d'une cuvette, est une charmante cité très complète. L'hôtel de ville, qui est admirable, a la forme d'une châsse gigantesque. C'est un colossal bijou du quinzième siècle. On le peint en jaune gris. L'hôtel de ville de Mons est en gris bleu. Ils ont pour cette dernière couleur cet affreux granit bleu qui leur sert de prétexte. — Nous raccordons, disent-ils. — Ces pauvres welches ont la rage de badigeonner.

La grande église à demi écroulée de Louvain fourmille de belles choses. Les chapelles regorgent de peintures merveilleuses et de sculptures parfaites. Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. Tout cela est disposé au hasard, sans ordre, pêle-mêle, tohu-bohu. Ce sont des chaos que ces églises belges, mais des chaos qui contiennent des mondes.

La cathédrale de Malines est badigeonnée de blanc à l'intérieur et encombrée des fantaisies étranges de l'art au dix-huitième siècle. En revanche, l'extérieur est prodigieux. La tour terrifie. J'y suis monté. Trois cent soixante-dix-sept pieds de haut, cinq cent cinquante-quatre marches! Presque le double des tours de Notre-Dame. Cette œuvre monstrueuse est inachevée. Elle devait être surmontée d'une flèche de deux cent soixante pieds de haut, ce qui lui eût fait passer de plus de cent pieds la grande pyramide de Gisèh. Les hollandais en ont été jaloux, une tradition du pays dit que ce sont eux qui ont emporté en Hollande les pierres destinées à parfaire la grande tour.

A chaque face de cette tour, il y a un cadran de fer doré de quarante-deux pieds de diamètre. Tout cet énorme édifice est habité par une horloge; les poids montent, les roues tournent, les pendules vont et viennent, le carillon chante. C'est de la vie, c'est une âme.

Le chant du carillon se compose de trente-huit cloches, toutes frappées de plusieurs marteaux, et des six gros bourdons de la tour qui font les basses. Ces six bourdons sont d'accord, excepté le maître bourdon, qui est maintenant fêlé, et qui pèse dix-huit mille huit cents livres. La plus petite de ces six cloches pèse trois mille quatre cents. Le cylindre de cuivre du carillon pèse cinq mille quatre cent quarante-deux livres. Il est percé de seize mille huit cents trous d'où sortent les becs de fer qui vont mordre d'instant en instant les fibres du carillon.

A de certains jours, un homme s'assied là à un clavier que j'ai vu, comme Didine se met au piano, et joue de cet instrument. Figure-toi un piano de quatre cents pieds de haut qui a la cathédrale tout entière pour queue.

J'admire, depuis que je suis en Flandre, la ténuité et la délicatesse des meneaux de pierre auxquels s'attachent les verrières des fenêtres. Cette cathédrale de Malines a une vraie chemise de dentelle.

A Malines le chemin de fer passe. Je suis allé le voir. Il y avait là dans la foule un pauvre cocher de coucou, picard ou normand, lequel regardait piteusement les wagons courir, traînés par la machine qui fume et qui geint. — Cela va plus vite que vos chevaux, lui dis-je. — Beau miracle! m'a répondu cet homme. *C'est poussé par une foudre.* — Le mot m'a paru pittoresque et beau.

Outre les wagons, ils ont ici une espèce de voiture singulière. C'est une brouette avec un chien devant et une femme derrière. Le chien tire, la femme pousse.

Je suis toujours ici dans le plus profond incognito, ce qui me plaît beaucoup. Je viens de lire dans un journal belge que *M. Victor Hugo visite en ce moment Rochefort.*

Après-demain je serai à Anvers et j'aurai tes lettres. J'aurai de vos nouvelles à tous. Ce sera bien de la joie. Depuis deux jours je me retiens, car je touche à Anvers, et je brûle d'y être, mais je ne veux rien laisser derrière moi. Il y a deux Rubens admirables à Malines, et j'en vais voir d'autres à Lier et à Turnhout. Je t'embrasse, mon Adèle, ainsi que ton père et nos chers petits. Je vous aime tous. Je continue à cuire au soleil.

N'oublie pas que c'est désormais à Dunkerque, *poste restante*, qu'il faut m'écrire.

ANVERS.

Anvers, 22 août, 4 heures du soir.

Je viens, mon Adèle, de relire ta lettre du 14, bien heureux de la trouver si bonne, et bien triste de la trouver seule. C'est une vive joie pour moi de savoir qu'il y a du bonheur autour de toi. La lettre de ma Didine est bien gentille aussi, et je compte en trouver encore une, et plusieurs de toi, à Dunkerque. La poste de France arrive ici à quatre heures et demie. Je ne quitterai pas Anvers sans aller y voir encore une fois. Peut-être une bonne lettre de toi m'arrivera-t-elle. Elle serait bien venue.

Je suis arrivé hier ici à dix heures du matin. Depuis ce moment je cours d'église en église, de chapelle en chapelle, de tableau en tableau, de Rubens en Van Dyck. Je suis épuisé d'admiration et de fatigue. Ajoute à cela que je suis monté sur le clocher, six cent seize marches, quatre cent soixante-deux pieds, la plus haute flèche du monde après Strasbourg. C'est tout à la fois un édifice gigantesque et un bijou miraculeux. Un titan pourrait y habiter, une femme voudrait l'avoir à son cou.

J'ai vu de là tout Anvers, une ville gothique comme je les aime, et l'Escaut, et la mer, et la citadelle, et la fameuse lunette Saint-Laurent. C'est une pointe de gazon avec deux petites maisons rouges au bout.

Cette ville est admirable. Des peintures dans les églises, des sculptures sur les maisons, Rubens dans les chapelles, Verbruggen sur les façades; l'art y fourmille. On recule pour admirer le portail de l'église, on se heurte à quelque chose, on regarde, c'est un puits : un puits magnifique, en pierre sculptée et en fer ciselé, avec des statuettes et des figurines. De qui est ce puits? De Quentin Metzis. On se retourne. Qu'est-ce que c'est que cet immense édifice avec cette belle devanture de la Renaissance? C'est l'hôtel de ville. On fait deux pas. Qui a dessiné cette grande façade rococo si flamblante et si riche? C'est Rubens. Toute la ville est ainsi.

J'excepte le quartier neuf, qui est bête ici comme partout ailleurs et qui prend des airs de rue de Rivoli.

Je suis réconcilié avec les chemins de fer; c'est décidément très beau. Le premier que j'avais vu n'était qu'un ignoble chemin de fabrique. J'ai fait hier la course d'Anvers à Bruxelles et le retour. Je partais à quatre heures dix minutes et j'étais revenu à huit heures un quart, ayant dans l'intervalle passé cinq quarts d'heure à Bruxelles et fait vingt-trois lieues de France.

C'est un mouvement magnifique et qu'il faut avoir senti pour s'en rendre

compte. La rapidité est inouïe. Les fleurs du bord du chemin ne sont plus des fleurs, ce sont des taches ou plutôt des raies rouges ou blanches; plus de points, tout devient raie; les blés sont de grandes chevelures jaunes, les luzernes sont de longues tresses vertes; les villes, les clochers et les arbres dansent et se mêlent follement à l'horizon; de temps en temps, une ombre, une forme, un spectre debout paraît et disparaît comme l'éclair à côté de la portière; c'est un garde du chemin qui, selon l'usage, porte militairement les armes au convoi. On se dit dans la voiture : C'est à trois lieues, nous y serons dans dix minutes.

Le soir, comme je revenais, la nuit tombait. J'étais dans la première voiture. Le remorqueur flamboyait devant moi avec un bruit terrible, et de grands rayons rouges, qui teignaient les arbres et les collines, tournaient avec les roues. Le convoi qui allait à Bruxelles a rencontré le nôtre. Rien d'effrayant comme ces deux rapidités qui se côtoyaient, et qui, pour les voyageurs, se multipliaient l'une par l'autre. On ne se distinguait pas d'un convoi à l'autre; on ne voyait passer ni des wagons, ni des hommes, ni des femmes, on voyait passer des formes blanchâtres ou sombres dans un tourbillon. De ce tourbillon sortaient des cris, des rires, des huées. Il y avait de chaque côté soixante wagons, plus de mille personnes ainsi emportées, les unes au nord, les autres au midi, comme par l'ouragan.

Il faut beaucoup d'efforts pour ne pas se figurer que le cheval de fer est une bête véritable. On l'entend souffler au repos, se lamenter au départ, japper en route; il sue, il tremble, il siffle, il hennit, il se ralentit, il s'emporte; il jette tout le long de la route une fiente de charbons ardents et une urine d'eau bouillante; d'énormes raquettes d'étincelles jaillissent à tout moment de ses roues ou de ses pieds, comme tu voudras, et son haleine s'en va sur vos têtes en beaux nuages de fumée blanche qui se déchirent aux arbres de la route.

On comprend qu'il ne faut pas moins que cette bête prodigieuse pour traîner ainsi mille ou quinze cents voyageurs, toute la population d'une ville, en faisant douze lieues à l'heure.

Après mon retour, il était nuit, notre remorqueur a passé près de moi dans l'ombre se rendant à son écurie, l'illusion était complète. On l'entendait gémir dans son tourbillon de flamme et de fumée comme un cheval harassé.

Il est vrai qu'il ne faut pas voir le cheval de fer; si on le voit, toute la poésie s'en va. A l'entendre c'est un monstre, à le voir ce n'est qu'une machine. Voilà la triste infirmité de notre temps; l'utile tout sec, jamais le beau. Il y a quatre cents ans, si ceux qui ont inventé la poudre avaient inventé la vapeur, et ils en étaient bien capables, le cheval de fer eût

été autrement façonné et autrement caparaçonné; le cheval de fer eût été quelque chose de vivant comme un cheval et de terrible comme une statue. Quelle chimère magnifique nos pères eussent faite avec ce que nous appelons la chaudière! Te figures-tu cela? De cette chaudière ils eussent fait un ventre écaillé et monstrueux, une carapace énorme; de la cheminée une corne fumante ou un long cou portant une gueule pleine de braise; ils eussent caché les roues sous d'immenses nageoires ou sous de grandes ailes tombantes; les wagons eussent eu aussi cent formes fantastiques, et, le soir, on eût vu passer près des villes tantôt une colossale gargouille aux ailes déployées, tantôt un dragon vomissant le feu, tantôt un éléphant la trompe haute, haletant et rugissant; effarés, ardents, fumants, formidables, traînant après eux comme des proies cent autres monstres enchaînés, et traversant les plaines avec la vitesse, le bruit et la figure de la foudre. C'eût été grand.

Mais nous, nous sommes de bons marchands bien bêtes et bien fiers de notre bêtise. Nous ne comprenons ni l'art, ni la nature, ni l'intelligence, ni la fantaisie, ni la beauté, et ce que nous ne comprenons pas, nous le déclarons inutile du haut de notre petitesse. C'est fort bien. Où nos ancêtres eussent vu la vie, nous voyons la matière. Il y a dans une machine à vapeur un magnifique motif pour un statuaire; les remorqueurs étaient une admirable occasion pour faire revivre ce bel art du métal traité au repoussoir. Qu'importe à nos tireurs de houille! Leur machine telle qu'elle est dépasse déjà de beaucoup la portée de leur lourde admiration. Quant à moi, on me donne Watt tout nu, je l'aimerais mieux habillé par Benvenuto Cellini.

A propos, je te note ici, pendant que j'y songe, qu'il y a dans le clocher d'Anvers quarante cloches en bas et quarante-deux en haut, en tout quatre-vingt-deux. Entends-tu cela, ma Didine? Quatrevingt-deux cloches! Figure-toi le carillon qui sort de cette ruche.

Lier, où j'ai terminé ma dernière lettre, est une assez jolie ville. J'ai dessiné le clocher de l'hôtel de ville, qui est charmant.

De Lier à Turnhout le pays change d'aspect; ce n'est plus la grasse Flandre verte; c'est un banc de sable, une route cendreuse et pénible, une herbe maigre, des forêts de pins, des bouquets de petits chênes, des bruyères, des flaques d'eau çà et là, quelque chose de sauvage et d'âpre, une espèce de Sologne. J'ai fait quatre lieues dans ce désert sans voir autre chose qu'un trappiste qui défrichait, triste laboureur d'un triste sillon. C'était beau d'ailleurs pour la pensée de voir cette robe blanche et ce scapulaire noir pousser deux bœufs.

La solitude était telle que les grives et les alouettes traversaient familièrement la route. Une jolie bergeronnette a suivi la voiture pendant un

quart d'heure, sautant d'arbre en arbre, vive et joyeuse, et s'arrêtant de temps en temps pour piquer une mouche au pied de quelque jeune chêne.

Je suis resté longtemps les yeux fixés sur ce trappiste. La lande était immense et aride comme une plaine de la Vieille-Castille; la terre rousse et brûlée par le soleil faisait çà et là à l'horizon de ces petites dentelures brusques qui figurent des marches d'escalier; pas un clocher au loin, à peine un arbre. La route était bordée à cet endroit-là de quelques chênes morts. Le religieux était assisté d'un paysan qu'il enseignait avec un geste grave et rare sans prendre garde à nous autres passants. De temps en temps il se retournait, et le soleil couchant dessinait vivement par les ombres et par les clairs sa figure austère et sereine. Je ne sais si cet homme pensait, mais je sais qu'il faisait penser.

A quelques lieues de là, passant près de je ne sais quelle bourgade et revenu cette fois dans la belle Flandre, j'ai remarqué un grand peuplier desséché au milieu d'une petite place à l'entrée du village. On m'a dit que c'était un arbre de la constitution. J'en suis fâché pour la constitution, mais cela faisait un piteux effet. Rien de plus chétif que cette idée politique plantée au milieu des paysages. Rien de misérable et d'effronté en même temps comme ce témoignage rendu à la petite puissance de l'homme en présence de la nature et de Dieu. D'un côté des forêts, des plaines, des collines, des rivières, des nuages, la terre et le ciel; de l'autre, une méchante perche desséchée qu'on est obligé d'étayer contre le vent.

Et puis quelles idées cela fait venir! Il y avait un arbre qui avait une racine, des branches et des feuilles, qui était vert et vivant; on a pris cet arbre, on lui a coupé sa racine, les feuilles sont tombées, les branches sont mortes, et l'on a été bêtement le replanter dans un sol qui n'est plus le sien. Fidèle symbole de tant de constitutions modernes qui ne sont ni du passé, ni de l'avenir, ni du climat.

A propos de climat, j'ai quelque peine à me faire à celui-ci. C'est une espèce d'été fort lourd et fort épais, et où l'on respire comme une vapeur de bière. Je suis écrasé par ces chaleurs flamandes.

Je ne m'accoutume pas non plus à ce qu'on boit ici. Rien de nauséabond comme ce faro et ce lambic. Je fais décidément peu de cas du vin de Flandre et du vin de Normandie. J'aime mieux le cidre de Bourgogne et la bière de Bordeaux.

Leurs puits sont singuliers. Ils puisent l'eau avec une grue. Il est assez curieux de les voir tirer un seau de la citerne comme Archimède enlevait les navires de la mer au siège de Messine.

Tu vois, chère amie, comme je bavarde avec toi. Je te dis tout, et je retire ainsi une seconde joie des choses que je vois. J'ai fait tout ce que

ma bourse m'a permis de faire de ta commission. Je te rapporte une demi-douzaine de bas anglais qu'on m'a dit fort beaux. J'ai acheté aussi des chaussettes pour moi. Il paraît qu'un homme ne pourrait sous aucun prétexte faire passer une robe à la frontière. Il ne pourrait exciper de son usage personnel et la douane saisirait. C'est ce qui m'a empêché de t'acheter la robe que tu désirais.

J'ai oublié de te dire que j'ai acheté pour trente sous à Bruxelles une contrefaçon des *Voix intérieures.* Je suis curieux de voir si elle passera. Je me suis vu affiché partout à Bruxelles et à Anvers, et imprimé dans tous les formats.

Au moment où j'achève cette page, j'entends le carillon du grand clocher qui m'avertit de fermer cette lettre. C'est vraiment, à part cela, une musique charmante. Il faut que cette flèche si frêle en apparence ait une solidité énorme. Cela sonne ainsi nuit et jour huit fois par heure depuis trois cents ans.

6 heures du soir.

Je reviens de la poste. Pas de lettres. Je ne t'en embrasse pas moins tendrement, mon Adèle, mais tu me dédommageras à Dunkerque, n'est-ce pas? Embrasse ton père et nos chers petits. Mille amitiés à nos amis. Je pars pour Gand.

A LOUIS BOULANGER.

Anvers, 22 août 1837.

Je vous écris d'Anvers, cher Louis, c'est tout vous dire ; je suis en pleine Flandre, à même les cathédrales, les Rubens et les Van Dyck. C'est un admirable pays.

Hier j'étais au haut de la flèche de cette merveilleuse cathédrale, et je pensais à vous. Je pense à vous toutes les fois qu'une chose contient un tableau ou une pensée.

Je voyais, du même regard, devant moi la mer et Flessingue à vingt-deux lieues, à gauche la Flandre et les tours de Gand, à droite la Hollande et la flèche de Bréda, derrière moi le Brabant et le clocher de Malines ; puis l'Escaut, large et brillant au soleil, et, entre la mer et l'Escaut, les polders inondés, une prairie de cinq lieues de tour changée en lac, à droite une autre prairie toute verte et scintillante de maisons blanches ; à mes pieds les quelques toits de la tête de Flandre bloqués par l'eau ; sous moi Anvers, qui est, au dix-neuvième siècle, comme était Paris au seizième, un amas magnifique d'églises et d'hôtels, de toits taillés, de pignons contournés, de clochers carrés et pointus, avec mille accidents de tourelles et de façades étranges ; de grosses vieilles maisons amusantes, qui sont la Boucherie, qui sont la Draperie, qui sont la Bourse ; un devant d'hôtel de ville qui ressemble à une architecture de Paul Véronèse, un portail d'église qui ressemble à un fond de Rubens et qui est de Rubens ; mille voiles sur l'Escaut, dans un coin du paysage le chemin de fer où disparaissait un convoi de wagons, près du chemin de fer une grande étoile de gazon couchée à plat sur le sol qui est la citadelle, enfin au-dessus de tout cela un ciel de nuages déchiquetés comme dans Albert Dürer avec un beau rayon de pluie qui tombait au loin ; voilà ce que je voyais hier, en regrettant que vous ne le vissiez pas.

Et puis, en descendant de l'église, à chaque pas, des Rubens, des Martin de Vos, des Otto Venius, des Van Dyck ; des sculptures de Verbruggen et de Willemsens, de grands confessionnaux de chêne, d'immenses chapelles de marbre, des chaires qui sont des poëmes. J'ai vu là la *Descente de croix* de Rubens, cette merveille.

Tout cela, il faut le dire, est honteusement exploité. Les bedeaux cachent le plus de tableaux qu'ils peuvent pour faire payer trente sous aux étrangers. En attendant, le maître reste dans l'ombre. Il y a en ce genre à l'église Saint-Jacques, où est le tombeau de Rubens, un drôle qui est suisse de

l'église et qui mériterait d'être fustigé en place publique. Ce misérable dispose de Rubens à sa guise, le cache ou le montre, le prête ou le retire, le tout à son gré, sans contrôle, insolemment, souverainement, absolument. C'est odieux.

Le doyen de la cathédrale, un certain M. Lawez, a fait couvrir d'une serge, sous prétexte d'indécence, un *Jugement dernier* qui est le meilleur tableau de Backers. Impossible de faire lever cette serge. Voilà un stupide doyen, n'est-ce pas?

Je songe souvent à vous, Louis, dans ce pays qui vous plairait tant. Avant-hier, j'étais à Turnhout, une petite ville qui est par là vers le nord. Je me promenais, le soleil était couché. Tout à coup au détour d'une petite rue déserte je me suis trouvé dans la campagne. Il y avait à quelque distance une grosse vieille tour vers laquelle j'ai marché. C'était vraiment beau. Une vieille tour carrée en brique, haute, énorme, massive, cordonnée près du sommet d'une petite dentelure byzantine, adossée à un vieux château refait et gâté, mais le couvrant de son ombre et ayant du reste conservé, elle, sa forme exquise et sévère. Au pied de la tour miroitait un fossé d'eau vive dans lequel sa hauteur se doublait. Toutes les fenêtres étaient masquées de barreaux de fer. C'était une prison.

Je me suis arrêté longtemps près de cette sombre masse que le crépuscule noircissait à chaque instant.

Il sortait d'une des fenêtres d'en haut un chant plein de tristesse et de douceur. Je me souvenais d'en avoir entendu un aussi mélancolique et aussi grave au Mont-Saint-Michel, l'an dernier. Comme c'était la kermesse d'août, il y avait au loin dans la ville un bruit de danses et de rires. Le chant du prisonnier coupait cela sans dureté et sans colère.

Le jour s'éteignait à l'occident, les roseaux du fossé frissonnaient, de temps en temps un gros rat passait rapidement sur la saillie du pied de la tour. Et puis le fond du paysage était un vrai fond flamand, deux ou trois grosses touffes d'arbres, une vieille église rouge à pignon en volutes, à grand toit et à petit clocher, un hameau très bas fumant à côté, une plaine immense et noire, un ciel clair, pas un nuage. Je n'ai jamais rien vu de plus austère et de plus doux.

Mais je me laisse aller à causer avec vous, mon bon Louis, et il n'y a pas de raison pour que cette lettre finisse, surtout si je me mets à vous parler maintenant de ma vieille amitié, vous la connaissez bien, n'est-ce pas, Louis?

Je vous embrasse de toute mon âme.

— ALBUMS.

Où placer le monument de Rubens? à Anvers, ou à Cologne? Cologne a son berceau; Anvers a ses tableaux. Cologne l'a vu naître, Anvers l'a vu peindre. Cologne l'a vu petit, Anvers l'a vu grand.

A Anvers il a eu le sourire de la gloire. A Cologne il avait eu le sourire de sa mère.

Un grand homme a deux naissances; la première, comme homme, la seconde, comme génie. Donc Rubens a deux patries. Faites-lui deux monuments. Une crèche de marbre blanc à Cologne, un sépulcre de bronze à Anvers.

GAND. — AUDENARDE. — TOURNAI.

Audenarde, 24 août, 8 heures du soir.

Il semble, chère amie, que mes imprécations contre la chaleur de ce lourd pays aient fait effet. Comme je fermais ma dernière lettre, le ciel s'est couvert et m'a gratifié de la pire des pluies, la pluie fine et froide qui embrasse tout l'horizon et dure toute la journée.

Pour aller d'Anvers à Gand, il faut traverser l'Escaut. Comme les polders sont inondés, et cela depuis neuf mois, le trajet par eau est plus long, et le bateau à vapeur vous mène prendre un chemin de traverse soudé à la route de Gand une demi-lieue au-dessus de la Tête-de-Flandre. Tu penses bien que je n'ai pas été fâché de cette petite promenade presque en mer. Malgré la pluie, je suis resté sur le pont, écoutant vaguement s'éloigner le chant des matelots qui allaient en mer, et regardant la haute flèche d'Anvers disparaître dans la brume.

Je n'ai fait que passer à Gand (mais je compte y revenir quand j'aurai vu Tournai et Courtrai).

C'est une belle ville que Gand. Gand est à Anvers ce que Caen est à Rouen : une chose belle à côté d'une chose admirable. J'ai cependant pris le temps de visiter Saint-Bavon et, bien entendu, je suis monté sur la tour. Pour moi, il y a deux façons de voir une ville qui se complètent l'une par l'autre; en détail d'abord, rue à rue et maison à maison; en masse ensuite, du haut des clochers. De cette manière on a dans l'esprit la face et le profil de la ville.

Vue du haut de Saint-Bavon, c'est-à-dire de deux cent soixante-douze pieds de haut, et il faut monter quatre cent cinquante marches pour arriver là, Gand a sa configuration gothique presque aussi bien conservée qu'Anvers. La tour du beffroi, surmontée d'un énorme griffon doré, a pour toit un fort amusant entassement de clochetons, de lucarnes et de girouettes. A côté il y a une vieille et noire église, Saint-Nicolas, dont la façade, presque romane, est admirable. C'est une grande ogive sévère, flanquée de deux tourelles crénelées du plus grand style. Un peu plus loin, c'est Saint-Michel qui, comme Saint-Nicolas, se présente par l'abside. Deux ou trois autres églises pyramident plus loin encore au milieu des toits taillés en escaliers. En se retournant, c'est Saint-Jacques, qui a trois aiguilles, dont une en pierre et deux en ardoise. A côté, une belle place à hauts pignons coupés de deux vieux logis de pierre du quatorzième siècle, avec tourelles et grands

toits. Celui qui est au milieu du petit côté de la place était la maison des comtes de Flandre. Cette place est le marché aux toiles; et puis il y a une foule d'autres marchés pittoresques, des couvents, de petits carrefours tortus enclos de maisons crénelées qui ont toutes sortes d'attitudes et brisent leurs lignes les unes sur les autres d'une façon charmante; et puis un toit immense qui couvre une grande nef austère du quatorzième siècle sans tour ni clocher, c'est l'église des Dominicains. En ce moment-là, plusieurs moines y entraient avec leur admirable costume, la robe blanche et le scapulaire noir. A mes pieds l'hôtel de ville avec ses deux façades, l'une du temps de Louis XIII, l'autre du temps de Charles VIII, l'une sévère, l'autre ravissante.

Ajoute à cela hors de la ville un immense horizon de prairies et dans la ville une multitude de petits ponts et de cours d'eau où les maisons se baignent; et tu auras quelque idée de Gand à vol d'oiseau.

C'est vraiment une belle ville; quatre rivières s'y rencontrent, l'Escaut, la Liève, la Moer et la Lys. C'est un réseau d'eau vive qui se noue et se dénoue à tout moment à travers les maisons et qui partage la ville en vingt-six îles; ce qui fait qu'avec ses barques, ses innombrables ponts, ses vieilles façades trempées dans l'eau, Gand est une espèce de Venise du Nord.

Précisément au pied de la cathédrale, dans un pâté de lourdes maisons flamandes, mon guide m'a fait remarquer une jolie cour-jardin, coquette, verte et sablée, entourée d'un portique du dernier siècle, tout rocaille et chicorée, avec colonnade et statues de marbre bleu. Cette maison et ce jardin sont de l'aspect le plus frais et le plus gai. C'était le logis de ce vieux millionnaire Maës qui a été si misérablement assassiné il y a deux ans et qui remplissait d'or ses vieux chapeaux. — Maintenant on bâtit chez lui, on ajoute un étage à sa maison, la joie et la richesse sont là. Je n'ai jamais plaint ce vieux homme.

Il y a beaucoup de façades rocaille à Gand parmi les pignons gothiques, et des plus tourmentées, ce qui les fait passer. Le rococo n'est supportable qu'à la condition d'être extravagant.

Mais est-ce que tout ce bavardage ne t'ennuie pas, ma pauvre bien-aimée? Je cause avec toi comme si j'étais au coin de notre feu de la place Royale. Je te conte tout. Je te mets le plus que je peux de mon voyage. Avertis-moi, mon Adèle, si mon récit ne t'amuse pas.

Voici qui te fera rire pourtant. Tout à l'heure, en sortant de Gand, entre Gand et Audenarde, j'ai vu dans un village une enseigne d'auberge où était peinte la figure d'un homme coiffé à la Titus, avec de gros favoris, des épaulettes d'or, un uniforme bleu à revers blancs, et la croix de Léopold au cou. Au bas il y avait cette inscription : *Louis XIV, roi de France.* Je dis la chose comme elle est, je n'invente rien.

On ne rencontre dans ce pays ni manoirs, ni donjons, ni châteaux. On voit que c'est le pays des communes et non des seigneurs, des bourgeoisies et non des châtellenies. En revanche, il y a partout des hôtels de ville, charmantes fleurs de pierre, que le quinzième siècle surtout a fait épanouir avec splendeur au milieu des villes.

Ici, par exemple, à Audenarde, où je t'écris, et qui n'est qu'une petite ville, je vois de ma fenêtre de l'hôtel du Lion d'or le profil d'une ravissante maison de ville du gothique le plus fleuri, couronnée d'une vraie couronne de pierre que surmonte un géant armé et doré portant le blason de la ville.

Toute la place que j'ai sous les yeux est charmante, quoiqu'elle ait conservé trop peu de ses vieux pignons. Au milieu de la façade de l'hôtel de ville il y a une fort jolie fontaine de 1676. Le duc de Saint-Simon n'avait qu'un an lorsqu'on l'a construite. A côté de la fontaine un beau peuplier; et puis là-bas, au-dessus des maisons, un beau clocher de gothique austère. Le soleil couchant fait de beaux angles d'ombre dans tout cela.

Ils ont en Flandre la sotte habitude de fermer toutes les églises à midi. Passé midi on ne prie plus. Le bon Dieu peut s'occuper d'autre chose. Cela fait que des deux églises d'Audenarde je n'ai pu visiter que la moindre, qui est encore fort remarquable avec son abside romane. Il y a deux beaux tombeaux indignement mutilés. J'ai été obligé, pour les voir, de franchir un bataillon de vieilles femmes, lesquelles lavaient l'église et venaient en bougonnant éponger le pavé jusque sous mes pieds. J'ai eu la satisfaction de faire sortir de leurs bouches diverses imprécations flamandes que j'ai laissées paisiblement voltiger dans l'église.

Ces braves dames flamandes continuent de justifier ce que je t'en disais. Elles consacrent vingt-quatre heures de la journée à laver leur maison, et la vingt-cinquième à se laver elles-mêmes. Du reste, elles sont pour la plupart fort jolies, presque toutes blanches avec des cheveux noirs, comme toi, mon Adèle chérie. Le dimanche elles mettent un fort beau bonnet de dentelle d'une forme charmante. A Lier, elles le soutiennent d'une espèce de ruban d'épingles fort singulier et fort joli. Il va sans dire que je ne te parle ici que des paysannes. Les femmes de Bruxelles portent la faille, presque la mantille, ce qui les drape admirablement.

J'ai vu le gros canon de Gand dont je te fais ici un petit croquis.

C'est un énorme tube, fait en lames de fer forgé, un vrai engin du quinzième siècle. Ceux de Gand en ont fort peu de soin. Ils l'ont juché sur trois façons d'assises rococo sculptées en guirlandes, et toute la gueule de la bombarde n'est qu'un réceptacle d'ordures. Ce canon a dix-huit pieds de long et pèse trente-six mille livres. On distingue très bien, dans l'intérieur, les cannelures que font les lames de fer. La bouche a deux pieds et demi de

diamètre. Cela jetait de gros boulets de granit ou des tonneaux de mitraille. C'est énorme.

Ce n'est rien cependant à côté de ces bombardes de Mahomet II que traînaient quatre mille hommes et deux mille jougs de bœufs, et qui vomissaient d'immenses blocs de rochers. C'étaient des espèces de volcans que ce turc penchait sur Constantinople.

Il y a de beaux tableaux à Saint-Bavon, deux surtout, l'un de Rubens, l'autre de Jean van Eyck, l'inventeur de la peinture à l'huile. Celui de Rubens, qui représente l'admission de saint-Amand au monastère de Saint-Bavon, est admirable. Le groupe d'en bas est de la plus superbe tournure. L'autre, d'un style tout différent, n'est pas moins merveilleux. Van Eyck est aussi calme que Rubens est violent. Il y a encore une belle peinture d'un élève de Van Eyck et une autre, belle de même, du maître de Rubens. Ces quatre peintres font une sorte d'escalier par lequel il est curieux de descendre, d'époque en époque, ou pour mieux dire de monter, de Van Eyck à Rubens. Nous connaissons à peine à Paris cet Otto Venius, qui a été le maître de Rubens. Chose remarquable! c'est aussi un peintre calme.

Au reste, chacune de ces églises flamandes est un musée. J'y voudrais voir notre bon et cher Boulanger.

A part cela, j'aime mieux nos églises de France. Décidément, celles-ci sont trop propres. La propreté excessive, en fait de monuments, est un grand défaut. D'abord elle entraîne le badigeonnage, cette suprême saleté, et puis le grattage, et puis le lavage perpétuel. Or la couleur des siècles est toujours belle et la poussière du jour l'est quelquefois. L'une est la trace des générations, l'autre est la trace de l'homme. Tout est blanc, luisant, poli, épongé, miroitant, dans les églises belges. A chaque pas, l'opposition dure et criarde et prodiguée partout du marbre blanc et du marbre noir. Fort peu de ces belles teintes grises et moisies de nos vieilles cathédrales. Pas de vitraux. Briser les vitraux et badigeonner les églises, souvent aussi jeter bas les jubés, voilà de quoi se compose la dévastation propre aux prêtres. Ils veulent à toute force être vus; pour cela il faut blanchir les vitres, blanchir les murs et renverser les jubés. O coquetterie, où vas-tu te nicher?

Depuis que je suis en Belgique, je n'ai vu que deux ou trois jubés, et encore cruellement peinturlurés, deux ou trois verrières, deux églises seulement non badigeonnées, Sainte-Waudru de Mons et la chapelle de Bruxelles.

En Belgique, point de ces beaux portails encombrés d'admirables statues, comme à Chartres, comme à Reims, comme à Amiens. Les portails des plus belles cathédrales n'ont pas une seule figure sculptée. C'est étrange. Il

est vrai qu'une flèche comme celle d'Anvers rachète bien des choses. Quelle magnifique œuvre! C'est de l'orfèvrerie autant que de l'architecture. Et je fais cas d'une orfèvrerie qui a cinq cents pieds de haut.

Tournai, 26 août.

La diligence avait interrompu ma lettre. C'est à Tournai, mon Adèle, que je la finis. La route d'Audenarde ici est une prairie sans fin, coupée de verdures et de petites rivières. On voit à gauche la charmante colline qui masque le cours de l'Escaut.

Tournai doit tenir son nom des tours dont elle est couverte. La cathédrale seule a cinq clochers. C'est une des plus rares églises romanes que j'aie vues. Il y a dans l'église un admirable *Jugement dernier* de Rubens, et un magnifique reliquaire d'argent doré, énorme, massif, et travaillé en bijou. Les deux portails latéraux de l'église sont du byzantin le plus beau et le plus curieux. Toute cette ville est d'un immense intérêt.

Hier au soir, comme c'était la Saint-Louis, le beffroi, superbe tour presque romane, était illuminé de lanternes de couleur, bariolage charmant et lumineux que commentait le carillon le plus bavard et le plus amusant du monde. Une symphonie de lanciers belges répondait de la place d'armes à ce vacarme aérien. Toutes les cloches étaient en mouvement, et toutes les femmes aussi. Toute cette vieille ville, ainsi livrée à ce joyeux babil de fête, était ravissante à entendre et à voir. Je me suis promené longtemps dans une rue sombre, regardant les cinq aiguilles géantes de la cathédrale, qu'éclairait vaguement la réverbération du beffroi illuminé.

Je pensais à notre place Royale, à tous nos amis, à toi surtout, mon Adèle, et à nos enfants bien-aimés. Je vous aurais tous voulus là en ce moment. Oh! va, le jour où nous éprouverons toutes ces émotions ensemble sera un beau jour pour moi, crois-moi bien, mon pauvre ange, et aime-moi. J'embrasse ma Didine, mon Charlot, et puis Toto et puis Dédé. J'espère que tous sont toujours bons et heureux. Je serre la main à ton excellent père.

TOURNAI — YPRES.

Courtrai, 27 aout, 7 heures du soir.

Hier j'étais à Tournai, je suis parti, j'ai traversé Courtrai, j'ai vu Menin, j'ai visité Ypres, et je reviens à Courtrai. Tu le vois, chère amie, je vais et je viens, je ne veux laisser échapper aucune de ces vieilles villes. Partout où il y a une cathédrale, un hôtel de ville ou un Rubens, j'accours. Cela me fait faire des zigzags sans fin. Mon voyage dessine à travers la Belgique une extravagante arabesque. C'est que, dans ce pays-ci, de six lieues en six lieues il y a une ville comme on en trouve en France toutes les soixante lieues.

Avant de quitter Tournai, j'ai été revoir la cathédrale, qui est vraiment d'une rare beauté. C'est une église romane presque comparable à celle de Noyon, et qui a, de plus que Noyon, un ravissant jubé de la Renaissance tout en marbre de diverses couleurs, avec deux étages de bas-reliefs, l'un de l'Ancien, l'autre du Nouveau Testament, lesquels s'expliquent fort curieusement, ceux d'en bas par ceux d'en haut, le symbole par le fait, la prophétie par l'accomplissement, Isaac portant le bois de son bûcher par Jésus portant sa croix, Jonas dévoré par la baleine et revomi au bout de trois jours par Jésus descendant au tombeau et en ressortant aussi le troisième jour, etc. Tout ce jubé est fouillé du ciseau le plus tendre et le plus spirituel.

C'est une antique ville que Tournai. Presque toutes les églises sont du onzième au treizième siècle. J'y ai vu des maisons romanes. Te rappelles-tu, mon Adèle, celle que nous vîmes ensemble à Tournus dans ce beau voyage de 1825 qui est le plus doux souvenir de ma vie?

Mais je reprends mon journal. Au portail nord de la cathédrale de Tournai, qui est roman, il y a une singularité que je n'ai vue que là. Ce sont deux fenêtres à plein cintre fermées que le sculpteur a figurées dans la pierre. Les volets avec leurs ferrures et leurs verrous sont fort soigneusement travaillés. Du reste, ce portail est dans un état de délabrement déplorable. Le gros clocher qui monte à gauche se lézarde du haut en bas.

Je ne te parle que d'architecture, chère amie, car vraiment mes aventures sont nulles, et les conversations de table d'hôte sont partout les mêmes. — Comprenez-vous M. Raymond? il s'obstine à jouer aux dominos! Il perd chaque fois, ce qui fait qu'il paie l'estaminet tous les soirs à trois personnes.

— On vend à Liège des redingotes à vingt-cinq francs, en drap. — En drap! est-il possible? — En vérité oui, du drap de Luxembourg à trois francs soixante-quinze, cinq aunes, dix-huit francs quinze sous, doublure et fournitures, deux francs, vingt francs quinze, façon, deux francs, vingt-deux francs quinze, commission, cinq sous, vingt-trois francs, deux francs de bénéfice, et allez! — Etc. — Voilà ma conversation d'hier au soir à Menin.

Menin a des souvenirs. Elle a eu l'honneur d'être assiégée par Louis XIV. Voilà tout. C'est une femme laide et commune qui a eu par hasard un bel amoureux. Rien du reste de remarquable sur la façade des maisons ni sur la face des habitants. J'y ai retrouvé de ces brouettes de Bruxelles tirées par un chien et poussées par une femme. Le sire de Canaples, qui craignait tant les puces pour ses chiens, n'eût pas attelé les siens à ces haquets-là.

Je dessine, je rêve et j'étudie, laissant parler les belges autour de moi. J'admire comme ils parlent flamand en français. Ils ont un *n'est-ce pas?* qu'ils mettent à toute sauce. Les femmes disent ce *n'est-ce pas* avec beaucoup de grâce. Elles sont décidément fort jolies en général. Mais il paraît que les plus belles sont celles de Bruges. Un stupide livre que j'ai acheté et qui s'intitule *le Guide du voyageur en Belgique et en Hollande* appelle les femmes de Bruges *les circassiennes de la Belgique.*

On vit assez bien dans les auberges, à la bière près. Pourtant ils ont la rage de mettre du sucre et de la farine dans tout. Vous demandez une omelette, résignez-vous à du flan.

A Tournai, comme à Bruxelles, comme à Anvers, comme à Gand, les modes de Paris, les marchandises de Paris, et même, on dirait, les marchands de Paris, s'étalent dans les boutiques qui, là aussi, s'appellent *magasins.*

Je me promenais le soir dans les rues croyant avoir devant les yeux les étincelantes devantures des boulevards parisiens. Les étranges maisons! Du seizième siècle par le toit et de la rue Vivienne par la boutique; sombres et tragiques par une moitié, fades et bêtes par l'autre; le rez-de-chaussée lit le *Constitutionnel*, le grenier lit la Bible; en bas c'est M. Ternaux, en haut c'est Philippe II; en bas le gaz rit et flamboie dans le magasin à grandes vitres, levez les yeux et vous croirez voir trembler encore confusément sur le vieux pignon le rouge reflet des bûchers du duc d'Albe.

Je faisais, moi, sur ces métamorphoses, cent réflexions amères qui te paraîtront tragi-comiques. — C'est bien la peine d'être une maison du seizième siècle pour faire une pareille fin! commencer par un fronton de la Renaissance et finir par une boutique du Palais-Royal! être, près du

ciel, un pignon taillé en escalier ou sculpté en volutes et, près du ruisseau, un magasin de guingamps et de cotonnades! quelle dégradation! comment a pu aboutir à quelque chose de si misérable une façade, *formosa superne?*

Ceci, chère amie, est du latin d'Horace, qui échoit naturellement à Charlot.

Si ces réflexions se peignaient sur mon visage, elles devaient bien égayer les braves bourgeois brabançons. Car, pour le bourgeois de tout pays, la boutique blanchie, la grande vitre et le comptoir d'acajou sont un progrès. Passe pour les boutiques, pourvu qu'on n'applique pas ce progrès aux églises. Or, elles ont déjà la vitre blanche, la muraille blanche, j'attends un de ces matins l'autel d'acajou.

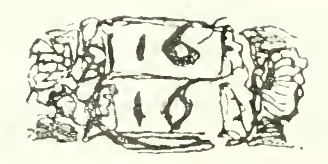
Le badigeonnage belge a trois nuances: le gris, le jaune et le blanc. Il est tricolore, comme il convient à un état constitutionnel. Le blanc s'applique aux églises, le gris aux hôtels de ville, le jaune aux maisons de campagne et aux édifices de fantaisie où le belge vient folâtrer le dimanche. Je voyais tout à l'heure en arrivant à Ypres, à droite de la route, une façon de gros château qui avait l'air d'être taillé dans une motte de beurre. Le propriétaire, un bon flamand rond, l'admirait du milieu d'une couche de concombres parmi lesquels sa grosse figure s'épanouissait.

Le trajet de Menin à Ypres est fort agréable. Ce sont partout de ces gracieux petits enclos verts que les peintres flamands aiment tant. Et puis le chemin traverse un bois, et il est bordé çà et là de longues colonnades de ces beaux peupliers d'Italie dont l'écorce vous regarde passer avec de grands yeux. J'ai refait ce trajet au retour avec grand plaisir. Une route revue à l'envers, c'est presque une nouvelle route.

Ypres est une ville que j'aimerais habiter. On y trouve les maisons de bois mêlées aux maisons de brique. C'est une sorte de rencontre inattendue de la Flandre et de la Normandie.

L'hôtel de ville est une merveille. C'est un édifice gigantesque qui tiendrait tout un côté de la place Royale et qui n'est pas moins grand par le style que par la masse. Un charmant petit hôtel de la Renaissance s'accoude gracieusement à ce sévère palais du treizième siècle. — L'église est fort belle, à étudier surtout. Elle est pleine de sculptures de la Renaissance et j'y ai vu un saint-Martin de Rubens qui est une chose prodigieuse. Joins à cela cent maisons exquises dans la ville. Sur la façade de l'hôtel *de la Châtellenie* où j'ai déjeuné, il y a sept figures en médaillons qui sont admirables et qui représentent avec les plus beaux traits humains du monde les sept astres observés au seizième siècle : *Luna, Mercurius, Venus, Sol, Mars, Jupiter, Saturnus.* A Ypres, comme dans toute la Belgique

au reste, les maisons sont datées. J'aime cette mode. Sur une vieille façade, j'ai vu la date 1616, ainsi écrite :



Cela m'a fait songer à l'année de la mort de Shakespeare.

Shakespeare est mort cette année-là, 1616, le 23 avril. Ce jour-là est mort aussi Michel Cervantes. Coïncidence remarquable! — Dieu a soufflé à la même heure ces deux flambeaux; avec eux s'est éteinte, à l'aurore du dix-septième siècle, la dernière lueur du seizième.

Il y a à Courtrai une magnifique érection de la croix de Van Dyck. Le clocher de l'église principale est beau, quoique coiffé en beffroi. Avec deux tours sur un pont, c'est tout ce que j'ai remarqué dans la ville.

Au moment où je t'écris ceci, on tambourine sur la place le manège *du sieur Alfred, premier écuyer de monsieur Franconi.* Te figures-tu ce que peut être de sa personne *le sieur Alfred, premier écuyer de monsieur Franconi?* — Je viens de faire un médiocre souper. — Demain, chère amie, je repars pour Gand, car je veux revoir *Gand la superbe espagnole,* qui a fait faire un beau vers à Boileau.

28. 6 heures du soir. — Gand.

Me revoici à Gand, mon Adèle. Comprends-tu cela? il fait froid maintenant. Je gèle le 28 août, j'étouffais le 25. La transition est brusque et le climat bizarre.

Je viens de parcourir toute la ville, voyant et revoyant. La cathédrale (Saint-Bavon), dont je t'ai déjà parlé, a une crypte comparable à la crypte de Tournus que nous avons vue ensemble, tu t'en souviens peut-être. C'est un beau et noble souterrain. Van Eyck y est enterré. J'y ai trouvé çà et là des tombes brisées et profanées au temps du duc d'Albe. Les soupiraux jettent sur ces tombes un jour blafard qui se charge de brume en passant sous les piliers trapus du onzième siècle. Comme les lucarnes se croisent, il y a autour de chaque pilier de longs rayonnements de lumière vague et de grandes roues d'ombre. L'effet est sinistre.

J'admirais dans la haute église de gigantesques flambeaux de cuivre de la

Renaissance. On m'a conté leurs aventures. Ces flambeaux étaient dans la cathédrale de Saint-Paul de Londres avant l'incendie de 1666. Ils ont appartenu à Charles I[er], Cromwell les a vendus à un évêque de Gand. Que de réflexions là dedans! Leur église est brûlée, leur maître est mort, leur vendeur est mort, leur acheteur est mort; eux ils sont restés parce qu'ils sont beaux, et on ne les remarque que pour leur beauté. L'histoire passe, l'art reste.

L'art est comme la nature, simple et profond, un et divers. Fouillez et refouillez une cathédrale, c'est touffu comme un bois. Sous la forêt d'arbres il y a la forêt d'arbustes, sous la forêt d'arbustes la forêt d'herbes, sous la forêt d'herbes la forêt de mousses; à toutes les profondeurs vous trouvez des beautés, et vous admirez l'architecte, le poëte, le Dieu.

Et puis pour l'art rien n'est laid, rien n'est impur, c'est ce qu'on n'a pas encore voulu comprendre de nos jours. Les objets de la nature les plus repoussants lui donnent des motifs admirables. Nous estimons une araignée chose hideuse, et nous sommes ravis de retrouver sa toile en rosace sur les façades des cathédrales, et son corps et ses pattes en clef de voûte dans les chapelles.

Gand est plein de maisons du plus beau goût. La plus remarquable est sur un quai. C'est une maison gothique de la dernière époque qui marque la transition du quinzième au seizième siècle. Un navire du temps est sculpté sur la porte. Ainsi on peut retrouver sur l'église de Tournai la serrurerie du onzième siècle, sur la maison de Gand la marine du seizième. L'art conserve tout.

En sortant de la ville par la porte d'Anvers, au milieu de quelques bastions de brique ruinés qui sont l'ancienne citadelle espagnole, on trouve les décombres de l'abbaye de Saint-Bavon. C'est un curieux débris, du quinzième et même du dix-huitième siècle par un bout, roman et presque romain par l'autre. Il y a dans le mur de véritable *opus reticulatum* à l'état barbare. Pardon, mon Adèle, demande ce que veut dire ce latin à ton père, qui sait tant de choses et qui les sait si bien. Charlot ne t'expliquerait pas ceci.

En creusant dans la salle derrière le cloître, on a mis à nu un fort beau pavé en mosaïque de terre cuite. J'y ai distingué des aigles, des coqs, des cerfs, des lions, force rinceaux byzantins, des hommes à cheval et jusqu'à des fleurs de lys, quelques-unes du temps de Charles VII, d'autres plus anciennes. — Du reste, pas de tombeaux. — Il pousse dans l'enclos que font ces vieux murs écroulés des coquelicots doubles qui m'ont paru des fleurs bien civilisées pour un lieu si sauvage. J'en ai cueilli un que je t'envoie, mon Adèle bien-aimée.

Sais-tu qui a acheté ce cloître à la Révolution? Sais-tu qui l'a revendu pierre à pierre, morceau à morceau, plomb, fer, bois et brique? Sais-tu qui a dévasté, ruiné, démantelé, volé et dépouillé sous le ciel cette magnifique abbaye? C'est Maës, ce même vieux Maës dont je te parlais dans ma dernière lettre, cet homme assassiné il y a deux ans pour ses richesses, pour ses richesses mal acquises, ce vieil avare qui en amassant son trésor mal gagné amassait son châtiment. Mon guide, un homme quelconque qui demeure par là et qui exploite l'abbaye, m'avait dit en entrant que c'était ce Maës qui avait fait cette ruine. J'ai parcouru toute la dévastation en silence, sans répondre un mot au concierge, et puis tout à coup, après plus d'une heure d'examen, je me suis levé d'une pierre où je m'étais assis et je n'ai pu m'empêcher de dire à haute voix : « La providence est juste! » Mon guide, qui ne m'a entendu prononcer que ces quatre mots, a dû me prendre pour un fou.

Il y avait en 93 deux espèces de monstres, les uns tuaient les hommes, les autres tuaient les monuments; les uns voulaient du sang, les autres de l'or. Les premiers étaient féroces et souvent désintéressés, les seconds étaient cupides et toujours lâches. Ce Maës était de cette dernière espèce, la plus méprisable à mon gré.

Ainsi ce misérable nous a pris à tous ce beau couvent pour se donner à lui, imbécile et inutile, la maison dont je t'ai parlé et que le maître lui a rudement reprise. Dieu soit loué! il a écrasé cet homme sous son or.

Gand est encore tout plein de Charles-Quint. Ce don Carlos était fort libertin dans sa jeunesse, n'en déplaise aux contradicteurs de *Hernani*. Il paraît qu'il aimait particulièrement les jolies bouchères, car à Gand on appelle encore les bouchers *les enfants du prince*. C'est du reste toute une histoire. Quatre familles seules avaient de père en fils le droit de boucherie à Gand, les familles Van Melle, Vanloo, Minne et Deynoodt. Elles tenaient ce droit de Charles-Quint qui croyait avoir des rejetons dans ces familles. C'est une curieuse chose qu'un roi qui fait de ses bâtards des bouchers. Quelle bonne page bête et pâteuse Dulaure eût fait là-dessus!

Ce matin j'ai quitté Courtrai, qui en flamand s'appelle Kortrik. La route jusqu'à Gand est, comme toutes les routes de la Belgique occidentale, une promenade en plaine avec un horizon de velours vert à droite et à gauche.

Entre Menin et Ypres on rencontre par intervalles des tas de briques qui rompent l'uniformité de la prairie et ont un certain air de ruines babyloniennes. Je ne les ai plus retrouvés sur la route de Gand. En revanche, dans ces environs-ci, les propriétaires des maisons de campagne font un énorme abus de bustes de magistrats du temps de Louis XIV. Ils les juchent

sur les piliers de leurs portes en guise de lions. Remplacer des crinières par des perruques, c'est bien flamand. Cela se fait pourtant ailleurs qu'en Flandre.

J'ai trouvé ici des journaux. J'ai voulu les lire; ce sont les journaux du cru, ils sont tout tapissés de vers néerlandais. Cela est fort agréable à l'œil. On croirait voir des dessins de cailloux et de rocailles dans une grotte rococo. La grotte, c'est *le Messager de Gand*.

Voici une lettre interminable, n'est-ce pas? Écris-m'en de pareilles, et je serai heureux. Il faut pourtant finir, la poste part à neuf heures du soir. Adieu, mon Adèle bien-aimée, adieu, ma Didine, mon Charlot, et les autres, tous mes petits enfants bien-aimés. Je vous embrasse tous et je prie Dieu pour vous. Mes plus tendres amitiés à ton père.

Ton Victor.

Parle de moi à nos amis, à Louis, à Robelin, à Gautier, à Granier, Masson, Brindeau, à tous.

Je serai demain à Bruges.

OSTENDE. — FURNES. — BRUGES.

Furnes, 31 août. — 7 heures 1/2 du soir.

J'ai sous les yeux en commençant cette lettre, chère amie, une des plus jolies places que j'aie encore vues; vis-à-vis de moi un noble hôtel de ville de la Renaissance dont le beffroi est gothique, quoique gâté à son sommet par une balustrade à mollets; à gauche plusieurs logis de divers styles fort bien contrastés; en face, à côté de l'hôtel de ville, quatre ou cinq gracieux pignons du seizième siècle au-dessus desquels se découpe dans le crépuscule le profil d'une nef gothique; enfin, à droite, une belle embouchure de rue ourlée d'un côté d'un petit châtelet fort sévère et fort curieux, de l'autre d'un élégant fronton espagnol à rocailles accouplé à plusieurs autres; le tout dominé par une superbe flèche toute en briques qui est d'une ligne magnifique. Ajoute à ces trois façades mon côté que je ne vois pas et qui les complète, mets au milieu un fort beau pavé à compartiments de couleur, immense mosaïque qui tient toute la place, et tu comprendras, mon Adèle, que si tu y étais, et les enfants avec toi, la place de Furnes n'aurait rien à envier à la place Royale.

J'arrive d'Ostende. Il n'y a rien à Ostende, pas même des huîtres. C'est-à-dire, il y a la mer, et je suis un ingrat de parler d'Ostende comme je fais. Je suis d'autant plus ingrat que j'ai été à Ostende l'objet de toutes sortes de faveurs spéciales de la part de la mer et de la part du ciel. D'abord, comme j'entrais à Ostende, il avait plu toute la matinée, la pluie a brusquement cessé, les nuages se sont envolés, le soleil s'est mis à sécher la grève en diligence, et j'ai pu me promener deux bonnes heures au bord de la mer à la marée descendante. — Hélas! pas un pauvre coquillage, mon Toto! Rien que le sable le plus doux et le plus fin du monde.

Je suis charmé d'avoir vu les dunes. C'est moins beau que les granits de Bretagne et que les falaises de Normandie, mais c'est fort beau encore. La mer ici n'est plus furieuse, elle est triste. C'est une autre espèce de grandeur. Le soir, les dunes font à l'horizon une silhouette tourmentée et pourtant sévère. C'est, à côté des vagues éternellement remuées, une barrière éternelle de vagues immobiles.

C'est en se promenant sur les dunes qu'on sent bien l'harmonie profonde qui lie jusque dans la forme la terre à l'océan; l'océan est une plaine, en effet, et la terre est une mer. Les collines et les vallons ondulent comme des vagues, et les chaînes de montagnes sont des tempêtes pétrifiées.

Je ne cherchais pas de transition, mais puisqu'en voici une, je la prends. Hier au soir, chère amie, j'ai vu une tempête, ou, pour mieux dire, un gros orage, car, nous autres gens de la terre ferme, nous ne nous figurons pas une tempête sans navire en détresse et sans naufrage. Quoi qu'il en soit, tempête ou orage, c'était admirable. J'étais rentré pour dîner à l'hôtel du *Lion d'Or,* où l'on dîne mal par parenthèse, quand j'ai entendu un bruit de tonnerre éloigné. Alors j'ai jeté là ma serviette, et j'ai couru à la mer.

Au moment où j'arrivais sur la levée, quoiqu'il ne fût pas sept heures du soir, il y faisait nuit. En quelques instants une nuée énorme, que de temps en temps un coup de tonnerre faisait voir comme doublée de cuivre rouge, avait rempli le ciel. Je m'avançai fort loin sur la levée. J'étais seul, le phare s'allumait silencieusement derrière moi, quelques gouttes de pluie commençaient à tomber, le vent soufflait si furieusement que parfois j'avais peine à marcher. Je songeais à deux voiles que j'avais longtemps suivies des yeux deux heures auparavant. Ces deux voiles m'avaient paru alors une chose charmante, elles me paraissaient maintenant une chose terrible.

Au bout de quelques moments, je m'arrêtai, je ne sais pourquoi, car il n'y avait aucun danger, mais je n'étais pas sans une secrète épouvante. La pluie tombait alors par tourbillons, le vent soufflait comme par sanglots, tantôt baissant, tantôt redoublant. Je ne voyais plus rien devant moi, sous mes pieds et sur ma tête, qu'un gouffre d'un noir d'encre d'où sortait un bruit effrayant. Dans ce gouffre resplendissait par moments, tout à coup, une mer de feu qui dessinait vivement de son écume de braise toutes les échancrures d'une côte sombre et déchirée. Cette vision apparaissait et disparaissait comme un éclair; c'était un éclair en effet.

En ces instants-là, j'entendais au-dessus de moi le tonnerre crouler de nuée en nuée comme une poutre qui tomberait du toit du ciel à travers les mille étages d'une charpente gigantesque.

Comme mes yeux sont malades, je tournais le dos aux éclairs. Une fois pourtant, je me suis retourné, et j'ai vu distinctement la flèche livide de la foudre.

Il n'y avait plus rien pour moi dans cet immense tumulte qui rappelât le souvenir du ciel et de la terre que nous voyons et de la vie réelle, si ce n'est la ligne froide et géométrique de la jetée vaguement éclairée par ce reflet blafard et sinistre propre aux grandes pluies, et tout à côté de moi un grand poteau indicateur sur lequel chaque éclair me faisait lire cette inscription : *Bain des dames.*

J'ai cherché mes deux voiles dans ce chaos, mais heureusement je ne les ai revues dans aucun éclair.

La nuée a passé sur la ville pendant une heure, puis elle s'est enfoncée à l'horizon et le ciel blanc du crépuscule a reparu. J'ai regardé quelque temps encore courir rapidement sur ce fond livide de grands nuages noirs, mais déchargés, qui allaient échouer sur la grosse nuée comme sur un écueil.

Ce matin, le ciel, qui me fait fête comme tu vois, m'a redonné le soleil et je me suis promené sur les dunes, que l'on croirait au premier coup d'œil couvertes de blé; on regarde, ce n'est que de l'ivraie en pleine prospérité, imitant le blé comme le singe imite l'homme, comme le frelon imite l'abeille, comme la parodie imite l'œuvre, comme le critique imite le poëte, comme l'hypocrite imite le juste. C'est une loi éternelle : ce qui cherche à vous nuire cherche aussi à vous ressembler.

Je t'ai dit qu'on dînait mal au *Lion d'Or*. Si vous voulez manger du veau, allez dans les ports de mer. Pas de poisson à Ostende, pas de crevettes, surtout pas d'huîtres, bien entendu. Au demeurant les huîtres d'Ostende ne sont que des huîtres anglaises qu'on apporte à Ostende pour les y engraisser, comme on porte à Marennes les huîtres de Cancale. A Ostende il n'y a pas de bancs d'huîtres, il n'y a que des parcs.

Vers midi, comme il faisait beau, on se baignait quand j'étais sur la levée. Les hommes et les femmes se baignaient pêle-mêle, les hommes en caleçon, les femmes en peignoir. Ce peignoir est une simple chemise d'étoffe de laine fort légère qui descend jusqu'à la cheville, mais qui, mouillée, est fort collante, et que la vague relève souvent. Il y avait une jeune femme qui était fort belle ainsi, trop belle peut-être. Par moments c'était comme une de ces statues antiques de bronze avec une tunique à petits plis. Ainsi entourée d'écume, cette belle créature était tout à fait mythologique.

Bruges, où j'ai passé un jour avant d'arriver à Ostende, est une superbe ville, moitié allemande, moitié espagnole. On l'appelle *Bruges* à cause de ses ponts (*Brug*, en flamand) comme on appelle la ville de ton père *Nantes* à cause de ses cours d'eau (les cent bras de la Loire), *nant* en celte. T'en souviens-tu, chère amie? nous avons retrouvé ce mot bas-breton en Suisse. On ne dit pas un *torrent*, on dit un *nant*.

Les gens de Bruges sont en train de fort malmener leur clocher, qui est un obélisque de brique du quatorzième siècle, du plus grand style par conséquent. Ils ont déjà coupé la pointe qu'ils ont remplacée par un hideux petit toit, rond, plat et bête. Suppose un pape à qui l'on a ôté sa tiare pour lui mettre une casquette. Voilà le clocher de Bruges maintenant.

En revanche, la tour du beffroi est complète. Elle est du même temps, et admirable, mi-partie en brique et en pierre. La brique a parfois des tons rouillés qui sont magnifiques. Ils en tirent grand parti en Flandre. Ils font en brique jusqu'à des coquilles, jusqu'à des meneaux d'une délicatesse par-

faite. Il faut convenir que les flamands tripotent mieux la brique que les bretons ne tripotent le granit. Je veux toujours parler des vieux architectes, car à présent on ne tire parti de rien; en brique comme en granit on ne fait que des sottises.

Il y a aussi à Bruges force belles maisons à pignons; mais toujours hideusement badigeonnées. Il en est de même de l'intérieur des églises; tout y est blanc dur et noir cru, le tout pour la jubilation des curés, sacristains et vicaires. Il y a longtemps que je l'ai dit, le premier ennemi des églises, c'est le prêtre.

Par exemple, ils ont une sublime statue de Michel-Ange, un des prodiges de l'art; ils la cachent derrière un énorme crucifix. Pour trente sous j'ai fait ôter le crucifix, car pour trente sous on fait bien des choses chez ces braves bedeaux belges, et le crucifix n'a peut-être pas d'autre but.

C'est un chef-d'œuvre miraculeux que cette statue. La tête de la Vierge est ineffable. Elle regarde son enfant avec une douleur fière que je n'ai vue qu'à cette tête et à ce regard. Quant à l'enfant, avec son grand front, ses yeux profonds et la puissante moue que font ses petites lèvres, c'est bien le plus divin enfant qui soit. Napoléon, qui avait dû ressembler à cet enfant-là, l'avait fait transporter à Paris. On l'a repris en 1815, et dans le trajet on a cassé, je devrais dire déchiré, un coin du voile de la Vierge.

Michel-Ange est dans cette église. Rubens, Van Dyck et Porbus y sont aussi. Ils ont laissé là, l'un une *Adoration des Mages,* l'autre un *Mariage mystique de Sainte-Rosalie*, le troisième une *Sainte-Cène*. Je suis resté longtemps comme agenouillé devant ces chefs-d'œuvre. Je crois que c'est là ce que les protestants appellent de l'idolâtrie. Idolâtrie, soit.

Ce n'est pas tout, car cette église est riche, et je n'ai pas gardé le moindre pour la fin. Le tombeau de Charles le Téméraire et celui de sa fille Marie de Bourgogne sont là, dans une chapelle. Figure-toi deux monuments en airain doré et en pierre de touche. La pierre de touche ressemble au plus beau marbre noir, avec quelque chose de plus souple à l'œil et de plus harmonieux. Chaque tombeau a sa statue couchée qui paraît toute d'or, et sur les quatre faces des blasons, des figures et des arabesques sans nombre. La tombe de la duchesse Marie est du quinzième siècle, celle de Charles est du seizième. Le corps du duc fut transporté de Nancy à Bruges par Charles-Quint, cet empereur prudent, fils de Jeanne la Folle et petit-neveu de Charles le Téméraire.

Rien de plus magnifique que ces deux tombes, celle de Marie surtout. Ce sont d'énormes bijoux. Les blasons sont en émail. Aux pieds du duc il y a un lion, aux pieds de Marie deux chiens dont l'un semble gronder de ce qu'on approche sa maîtresse. C'est une chose surprenante, aux quatre faces

du monument, que cette forêt d'arabesques d'or sur fond noir avec des anges pour oiseaux et des blasons pour fruits et pour fleurs.

Napoléon a visité ces tombes. Il a donné dix mille francs pour les restaurer et mille francs à l'honnête bourgeois qui les avait enterrées et sauvées pendant la Révolution. Il paraît qu'il est resté longtemps, *pensif*, m'a dit le vieux sacristain, dans cette chapelle. C'était en 1811. Il a pu lire sur le devant du tombeau de Charles de Bourgogne sa devise : *Je l'ai empris, bien en avienne;* et au revers, dans l'épitaphe, il a pu lire aussi cette phrase : « Lequel prospera longtems en haultes entreprises, batailles et victoires... jusques à ce que fortune lui tournant le doz l'oppressa la nuist des Roys 1476, devant Nancy. » L'empereur rêvait alors Moscou.

Il n'a pas fait porter ces tombes à Paris.

Ces tombeaux sont traités comme Michel-Ange. La fabrique les a fait couvrir d'une ignoble boiserie qui imite le catafalque du Père-Lachaise et dont M. Godde le parisien serait jaloux. Vous voulez voir les tombes, payez. C'est pour l'entretien, c'est-à-dire le badigeonnage de l'église. Pauvre église! ainsi, ces tombes, son joyau, ces tombes qui devraient la parer magnifiquement, servent à l'enlaidir. — O marguilliers!

C'est dans cette église que Philippe le Bon institua la Toison d'or. Ils montrent une ravissante tribune du quinzième siècle, affreusement engluée comme le reste, d'où furent déclarés, disent-ils, les premiers chevaliers. J'en doute, car le style fleuri de cette tribune la fait contemporaine de notre Charles VIII. Et en Flandre ils ont toujours été plutôt en retard qu'en avant. Ils faisaient encore des ogives au temps de Henri IV.

Maintenant, chère amie, quand je t'aurai dit que la dorure de chacune des deux tombes a coûté vingt-quatre mille ducats d'or, somme énorme pour le temps, et que le carillon du beffroi passe pour le plus beau carillon de la Belgique, j'aurai épuisé tout ce que j'ai à te dire de Bruges. Il y a encore une vieille abbaye en ruines, mais je n'ai pas eu le temps de la visiter. Ce sera pour le jour où nous verrons tout cela ensemble, mon Adèle.

Du reste, à partir du dix-septième siècle, l'architecture et la sculpture prennent en Flandre quelque chose de plus massif que partout ailleurs. Les volutes sont lourdes, les statues ont du ventre, les anges ne sont pas joufflus, ils sont bouffis. Tout cela a bu de la bière.

1er septembre, 9 heures du matin.

Je me dépêche d'achever ma lettre. C'est aujourd'hui que je rentre en France, je serai à Dunkerque, j'aurai tes lettres. Ce sera une vive joie, car j'espère que vous êtes tous bien portants et heureux.

C'est aussi aujourd'hui que je verrai ce qui adviendra du petit volume contrefait que j'emporte traîtreusement dans mon portefeuille. Je t'informerai de l'aventure.

Je t'ai peu parlé de la contrefaçon, parce que c'est ennuyeux, mais ce n'en est pas moins déplorable. Seulement en regardant aux vitres des boutiques, j'ai compté cinq contrefaçons différentes des *Voix intérieures* : une en grand in-8°, sur deux colonnes, deux in-18, l'une publiée par Méline, l'autre par la société dite *pour la propagation des bons livres,* deux in-32, dont l'édition de Laurent que j'emporte. Au demeurant, Bruxelles est bien la ville de la contrefaçon. Il y a des *gamins* comme à Paris; le fronton grec de sa chambre des états ressemble au fronton grec de notre chambre des députés; le ruban amarante de Léopold est une contrefaçon de la légion d'honneur; les deux tours carrées de Sainte-Gudule, belles d'ailleurs, ont un faux air de Notre-Dame. Enfin, par un malencontreux hasard, la petite rivière qui passe à Bruxelles s'appelle, pas tout à fait la Seine, mais *la Senne.*

Voilà encore cette fois un volume, chère amie. Pardonne-le-moi et aime-moi. Dis à ma Didine que je compte lui écrire la prochaine fois. Serre la main de ma part à notre père et embrasse nos chers petits qui doivent s'amuser maintenant, j'espère. Fais aussi toutes mes amitiés à notre bon Châtillon que je crois avoir oublié dans ma dernière lettre.

Je t'embrasse mille fois.

A propos, je n'ai pas vu à Bruges une seule circassienne.

LES DUNES.

Cinq heures du soir, 1er septembre, Dunkerque.

Chère amie, je suis à Dunkerque et je n'ai pas encore tes lettres. Je suis arrivé, le bureau des lettres restantes était fermé, il ne s'ouvrira que dans deux heures. Juge de mon impatience. Pour tromper cet ennui dont je suis plein, je t'écris. Ce sera une autre manière de m'occuper de toi, moins charmante pour moi, mais aussi douce.

Mes aventures ont commencé ce matin. Depuis Gand (ma dernière apparition à Gand, cela va sans dire) je faisais route dans une manière de cabriolet-coucou dont le cocher, pauvre diable de picard laissé à Gand par des anglais, était charmé de s'en revenir en France avec un voyageur. Moi, la chose m'accommodait au mieux. Les diligences et la poste vont trop vite; les petites journées, les lents voyages, les chemins de traverse, les itinéraires improvisés par la fantaisie, selon l'église ou la tour qu'on aperçoit à l'horizon, voilà ce qu'il me faut. Je fais, aussi moi, ma course au clocher, mais à ma façon.

Je cheminais donc paisiblement avec mon cocher picard, espèce de personnage grotesque assez amusant, dont je te parlerai peut-être plus au long si le papier ne me manque pas un beau jour comme la terre à Regnard dans son voyage de Laponie. Je comptais bien rentrer en France *en cet équipage*, mais à Furnes, je ne sais quel accident est arrivé au coucou qui exigeait un grand jour de réparation. J'avais trop hâte d'être à Dunkerque pour attendre. Je me suis décidé à quitter mon picard et à chercher place dans la redoutable patache que les naturels du pays appellent *diligence*, car il n'y a pas encore de grande route entre Furnes et Dunkerque; on la fait en ce moment. — Autre évènement. « La diligence » était pleine. Aucun moyen d'y pénétrer. Le cabriolet était envahi, et les six places de l'intérieur occupées par six derrières flamands des mieux conditionnés. Comment faire? On m'offrait bien une vieille chaise pour courir la poste; mais, pour *courir la poste*, il faut deux choses, une chaise d'abord, un chemin ensuite; la chaise était bien là, mais on ne pouvait m'achever le chemin que dans deux mois. Or, en regardant l'horrible enchevêtrement de fondrières, de ravins, de mares, de puits et de pièges à loup qu'ils appellent en ce moment la route, on ne peut comprendre comment cette phrase magnifique : *courir la poste*, a pu germer dans un pareil sillon.

Mon parti a été bientôt pris. Je ne demandais pas mieux que de marcher,

il n'y a que sept lieues de Furnes à Dunkerque par les dunes. Je me suis résolu à les faire à pied. Il le fallait d'abord, et puis je devais avoir constamment la mer sous les yeux, et puis mon harnais de coutil, trempé par l'orage d'Ostende, avait grand besoin pour se sécher complètement d'un souffle de vent et d'un rayon de soleil. Enfin ce n'est rien que sept lieues. — J'ai donc confié mon petit bagage au conducteur afin de m'alléger d'autant. Ici, autre incident.

La diligence pleine de voyageurs était en même temps gonflée de paquets. La bâche de cuir, bouclée sur l'impériale, contenait à grand'peine un énorme ventre d'effets et faisait effort comme le gilet d'un bourgmestre. C'est donc *dans* la diligence qu'il fallait insérer mon paquet. Le conducteur se risque à le glisser timidement dans le cabriolet. Sur ce, une grande dame réclame, une grande dame sèche, maigre, laide, coquette, vêtue de puce en marveillante, laquelle avait quelque chose d'indéfinissable dans le regard et d'indéfrisable dans le tour. Cette respectable voyageuse soutenait qu'elle avait des jambes que ce paquet gênait et molestait. Cris dans la diligence. Un monsieur soutient la dame. Un monsieur rouge et galant, en pantalon couleur amadou, boutonné et décolleté, en redingote d'hiver et en cravate d'été, ayant quelque chose de Colin et je ne sais quoi de Pierre le Grand. Ce mélange de tartarie et de bergerie lui donnait des droits sur le cœur de la dame et n'était pas sans grâce dans le cabriolet de la patache. Et puis il y avait une secrète affinité entre ce pantalon amadou et les jambes de la voyageuse. Il ne manquait qu'un briquet. Qui sait? c'est peut-être mon paquet qui en a fait l'office. Ce qui est certain, c'est que l'étincelle a jailli.

Ils ont fait rage, les braves gens. Mais le conducteur a tenu bon. La pièce de trente sous, qui amollit les bedeaux, endurcit les conducteurs. Mon paquet s'est maintenu triomphalement sous les pieds de tout le monde, et la grande dame indéfrisable a dû se résigner, avec une rougeur pudique, à avoir des chemises d'homme entre les jambes.

J'ai assisté à cette scène orageuse avec impassibilité. J'étais sûr des vertus de ma pièce de trente sous; et la bonne dame ne se doutait pas que j'avais employé ce moyen machiavélique pour mener à bien mon intrigue.

Enfin ils se sont mis en route de leur côté, et moi du mien.

J'ai été cinq heures à faire les sept lieues. Parti de Furnes à dix heures et demie du matin, je suis arrivé à Dunkerque à quatre heures et demie, et je me suis arrêté une heure en route. J'ai fait là, vraiment, une admirable promenade, sur le sable, entre deux marées, par un beau temps de nuée et de soleil.

Devant moi et derrière moi les dunes se fondaient dans les brumes de

l'horizon avec les nuages dont elles ont la forme. La mer était parfaitement gaie et calme, et l'écume des vagues, blanche et pailletée au soleil, faisait tout le long du rivage comme une frange de vermicelles et de chicorées cent fois plus délicatement sculptées que tous les plafonds maniérés du dix-huitième siècle. Quand la mer veut faire du rococo, elle y excelle. Les architectes Pompadour lui ont pillé ses coquillages.

De temps en temps une mouette blanche passait, ou bien un grand cormoran qui nageait puissamment dans l'air avec ses ailes grises à pointes noires. Et puis au loin il y avait des voiles, de toute forme, de toute grandeur, de toute complication, les unes éclatantes de blancheur sur les obscurs bancs de nuées de l'horizon, les autres sombres sur les clairs du ciel. Quelques-unes sont venues complaisamment passer tout près de moi, côtoyant la dune avec une douce brise qui les enflait mollement et m'apportait les voix des matelots. C'était, dans la solitude où j'étais, de ravissantes apparitions que ces belles voiles si bien coupées, si bien étagées, si bien modelées par le vent, si bien peintes par le soleil, et j'admirais qu'on pût faire quelque chose d'aussi charmant, d'aussi fin, d'aussi gracieux, d'aussi délicat, avec de la toile à torchon.

Quelquefois je me tournais vers la terre, qui était belle aussi. Les grandes prairies, les clochers, les arbres, la mosaïque des champs labourés, la coupure droite et argentée d'un canal où glissaient lentement d'autres voiles, le bêlement des vaches qu'on voyait au loin, sur le pré, comme des pucerons sur une feuille, le bruit des charrettes sur la route qu'on ne voyait pas, tout m'arrivait à la fois, aux yeux, aux oreilles et à l'esprit. Et puis, je me retournais, et j'avais l'océan. C'est une belle chose qu'un pareil paysage doublé par la mer.

Par moments je rencontrais un pauvre toit de chaume dont la cheminée, ébréchée par les grands vents, fumait entre les dunes, et puis un groupe d'enfants qui jouaient. Car c'est un des côtés charmants du voyage dans cette saison. A la porte de chaque chaumière il y a un enfant. Un enfant debout, couché, accroupi, endimanché, tout nu, lavé ou barbouillé, pétrissant la terre, pataugeant dans la mare, quelquefois riant, quelquefois pleurant, toujours exquis. Je songe parfois avec tristesse que toutes ces délicieuses petites créatures feront un jour d'assez laids paysans. Cela tient à ce que c'est Dieu qui les commence et l'homme qui les achève.

L'autre jour, c'était charmant. Figure-toi cela, chère amie. Il y avait, sur le seuil d'une masure, un petit qui tenait ses deux sabots dans ses deux mains et me regardait passer avec de beaux grands yeux étonnés. Tout à côté il y en avait un autre, une petite fille grande comme Dédé, qui portait dans ses bras un gros garçon de dix-huit mois, lequel serrait

dans les siens une poupée. Trois étages. En tout, trente-deux pouces de haut.

Tout cela rit et joue au soleil, et réjouit l'âme du voyageur.

Tu comprends, mon Adèle, que mon voyage sur les dunes ne m'a pas ennuyé. J'allais ainsi, regardant et songeant, montant et descendant sans cesse, les talons enfouis dans le sable, arrachant de temps en temps un épi d'ivraie quand il n'y avait ni maison dans la dune ni voile en mer. Tout en rêvant ainsi, à tout et à rien, je me suis figuré que la grande dame qui ne voulait pas de mon paquet était madame Trollope faisant son voyage de Belgique.

Deux navires ont passé assez près de moi pour que j'aie pu lire leur estampille. C'est *la Persévérance* de Dunkerque et le chasse-marée C. 76.

Je marchais depuis deux heures environ, lorsque tout à coup j'ai vu à ma gauche un pauvre amas de chaumières, et dans la dune même une sorte de masure ouverte dont la façade portait cette inscription : EPISSERIE ET LIQUIDES. J'ai reconnu la France.

J'étais en France, j'étais en présence d'un *épissier* français. *Di tanti pa-alpiti!*

En ce moment d'émotion, un douanier m'a accosté en me priant poliment de passer au bureau. La visite a été bientôt faite. Je n'avais aucun bagage. J'ai exhibé mon passe-port et l'on m'a laissé passer. Or, j'avais ma contrefaçon dans mon portefeuille.

Je me suis arrêté dans le cabaret du hameau. J'avais soif, j'ai bu là quelques verres de bière. Comme c'est une espèce de petit port d'échouage, j'espérais aussi trouver là l'occasion que je cherche depuis Anvers de m'embarquer un peu, car il me faut une petite excursion en mer pour compléter mon voyage. J'ai échoué. Pas un pêcheur dans ce port de mer, des rouliers.

Voici une conversation de rouliers que j'ai recueillie tout en buvant mon pot de bière. Je te l'envoie pour servir de pendant au dialogue de commis-voyageurs que je t'ai déjà sténographié. Figure-toi quatre sarraux bleus qui boivent. — Chien de temps! pouvoir pas charger! C'est que je mange ici, mes chevaux mangent, je mange! — Qu'est-ce que tu veux? il n'y a pas de vent! Il y a là des navires en vue depuis six semaines. Pas de vent. Ils sont encloués. Comment faire pour charger? Il faut que le vent change. — Je donnerais six écus pour que le vent change. — Je crois bien. Les navires ne peuvent pas entrer. — J'ai envie d'aller à Saint-Quentin. — Saint-Quentin! tu mangeras plus de soixante-dix francs sur cette route-là, c'est moi qui te le dis. — C'est chiennant, vraiment chiennant, là, quoi!

Lis ceci, bien entendu, avec les *c'te,* les *gnia,* les *quoué,* qui donnent la couleur. Moi, je faisais une réflexion. Ainsi voilà des auberges qui s'emplissent, des bourses qui se vident, des rouliers arrêtés, des affaires engor-

gées, des commerces obstrués, des marchands inquiets, de la gêne, des faillites peut-être. A cause de quoi? à cause de ce navire qui est là-bas, stagnant à l'horizon. Et de quoi dépend ce navire? d'un souffle de vent, d'un nuage.

Qu'on rie maintenant des poëtes qui ont l'esprit dans les nuages; il me semble que les gens d'affaires feraient bien de l'y avoir quelquefois.

Nos pauvres gâcheurs de sociétés qui ne rêvent que l'utile et qui raillent comme poésie et comme *inutilités* la lune, les nuages et Dieu, ne songent pas que la lune règle les marées, que les nuages gouvernent le commerce, et que Dieu suspend de toutes parts leurs spéculations aux fantaisies de l'eau et du vent.

A quatre heures et demie j'étais à Dunkerque. Je t'ai dit ma déconvenue. J'attends encore. J'ai visité la ville qui est insignifiante. Il y a une assez belle tour du quatorzième siècle dont on gâte le sommet en ce moment avec une stupide balustrade d'X à jour pris dans la maçonnerie pleine. Rien de plus laid.

Du reste, j'ai retrouvé mon bagage en bon état, nonobstant le piétinement furieux de madame Trollope.

Me voici donc de retour en France. Du 10 au 15 je serai à Paris. Je cherche une occasion d'embarquement; après quoi je tournerai bride. Ce sera une grande joie de vous revoir tous, mon Adèle, et toi avant tous.

J'ai passé dix-sept jours en Belgique. En dix-sept jours j'ai vu, et fouillé, je crois, assez profondément, le Hainaut, le Brabant, les deux Flandres. J'ai fait une petite excursion dans la Campine. A classer les villes selon l'art, j'en ai vu cinq du second ordre, Mons, Lier, Audenarde, Courtrai, Furnes; huit du premier, Bruxelles, Malines, Gand, Bruges, Louvain, Ypres, Tournai, et par-dessus toutes Anvers, ce magnifique groupe d'édifices, qui, vu géométralement, a la forme d'un arc tendu dont l'Escaut serait la corde; Anvers, ce pistolet que Napoléon voulait tenir toujours chargé sur le cœur de l'Angleterre; Anvers, cette noble capitale de l'art flamand qui peut dire : — Ici sont les os de Pierre-Paul Rubens, sénateur de cette ville.

Je suis sorti de France par le champ de bataille de Denain, j'y suis rentré par le champ de bataille des Dunes. Tout le règne de Louis XIV tient entre ces deux parenthèses.

Sept heures sonnent, je cours chercher tes lettres.

8 heures du soir.

Merci, mon Adèle bien-aimée, merci surtout de tout ce qu'il y a de bon et de charmant dans la manière dont tu effaces ce que tu appelles *tes petits reproches*. Encore deux semaines au plus, pas même deux semaines, et nous nous reverrons.

Remercie bien ton bon père pour moi. Il sait, je pense, combien je l'aime. Il ne pouvait me faire plus de plaisir que de m'écrire ces quelques lignes, si gracieuses et si bien venues du cœur. Dis-lui, puisqu'il veut bien s'y intéresser, que le voyage m'a fait du bien. Mes yeux vont mieux. Je deviens un homme. Je lis sans lunettes!

Je vais écrire à ma Didine qui recevra sa lettre séparément et dont les deux gentilles petites lettres m'ont rendu heureux. Charge-toi de dire à mes deux petits lauréats bien-aimés, Charles et Toto, combien j'ai été heureux de leurs prix. Je leur écrirai aussi très prochainement. — Je suis ravi de tous les détails que me donne Charlot, ravi que Toto *n'ait plus mal à la tête,* et que les écoliers aient caché, pas avec leurs visages, je pense, ce qu'il y avait d'incomplet dans la magnifique décoration de M. Morin. Dis ceci à Charlot, et embrasse-les bien tous les deux, ainsi que ma pauvre Juju. Baise aussi mam'selle Dédé qui est bien aimable d'avoir écrit à son petit papa.

La lettre pour Didine suivra de près celle-ci. A bientôt, mon Adèle bien-aimée. Du 10 au 15 je serai à Paris. Je vous embrasse tous. J'ai lu d'abord mon petit paquet à la poste même, avidement, en demandant au commis si c'était là tout; et puis je suis allé tout relire sur la mer même, au bout de l'estacade, avec un charmant petit vent du soir qui me tournait doucement les feuillets entre les mains. Quand la lanterne s'est allumée à côté de moi, je cherchais encore à lire.

Je t'embrasse, mon Adèle. C'est maintenant à *Gisors* qu'il faut m'écrire. Je pars, je ne pense pas pouvoir mettre cette lettre à la poste avant Calais ou Boulogne.

Et ce pauvre Fossombroni! Quel malheur!

CALAIS. — BOULOGNE.

Bernay, 4 septembre, 5 heures du soir.

Je commence, chère amie, par te remercier encore, car tes lettres et tout le bon petit entourage qui les accompagnait me font société depuis trois jours. Je les ai relues toutes bien des fois, et il me semblait que je revoyais tous vos bons et gracieux visages. C'était comme une charmante apparition de la maison qui galopait avec moi sur la grande route. Je te remercie, mon Adèle. J'ai écrit hier à ma Didi, elle aura ma lettre demain, à peu près vers cette heure-ci.

Puisque mon itinéraire vous amuse, je continuerai de t'envoyer cette odyssée chant par chant. Elle touche à sa fin et je t'assure que j'en suis charmé. Mon Ithaque est au bout.

Ma dernière lettre fermée, j'ai quitté rapidement Dunkerque. Je n'ai vu Gravelines que la nuit, mais la ville m'a paru de médiocre intérêt. Adieu les belles vieilles rues flamandes. Plus de pignons, plus de tourelles, plus de clochers. Le toit des maisons de Gravelines et la tour de l'église faisaient une silhouette misérable sur le ciel. C'est un relais pour les messageries. Je m'étais endormi sur l'impériale de la diligence; la secousse de la voiture qui s'arrêtait m'a réveillé. Il pleuvait. Les lanternes des postillons jetaient de belles lueurs sous les pieds des chevaux.

Au petit jour, j'étais à Calais. Je m'y suis arrêté pour déjeuner, et j'ai repris là ma vie de petites journées et de petites voitures.

Calais est une de ces villes qui s'usent vite; aussi lui met-on tous les jours des pièces de maisons neuves et de façades blanches. En somme, la ville n'a plus rien de sa vieille physionomie. Le beffroi est pourtant un assez amusant galimatias de petits clochetons, de petits pilastres et de petits arcs-boutants. Il en sort un petit carillon nain qui fait son duo comme il peut avec la grande voix de l'océan. L'église, qui est gothique et d'une assez belle époque, aurait du caractère si le clocher ne faisait l'effet d'une lorgnette à moitié rentrée en elle-même. Elle ne contient rien, hors un tableau remarquable de la Flagellation et un maître-autel en marbre qui est du dix-septième siècle par la date et du seizième par le style.

Je n'ai pas visité la citadelle de Calais, ni celle de Dunkerque. Dans mon voyage, je n'ai visité aucune citadelle, quoique la route en fût infestée. Jusqu'au jour où je ferai la guerre, une citadelle ne sera pour moi qu'une colline déformée, coupée au cordeau, taillée à pans droits, murée et

gazonnée géométriquement et passée à l'état classique. Or, j'aime la courbe comme Dieu la fait, l'herbe où elle pousse, le buisson où le vent le sème, la pente capricieuse, la verdure libre, et Shakespeare. J'aime le roc, je hais le mur; j'aime le ravin, je hais le fossé; j'aime l'escarpement, je hais le talus.

A Anvers tout le monde vous demande : Avez-vous visité la citadelle? je répondais : Oui, la cathédrale.

Si l'on me demande : Avez-vous bu de bonne bière dans votre voyage de Belgique? je répondrai : Oui, en France. J'ai bu d'excellente bière en effet à l'hôtel Dessin, à Calais. En Belgique, toute leur bière, bière blanche de Louvain, bière brune de Bruxelles, a un arrière-goût odieux. Les anglais la trouvent trop houblonnée. Va pour *houblonnée*, mais c'est mauvais. Quant à leur vin (aux belges), il sent la violette Il y entre plus d'iris que de raisin. C'étaient, en vérité, de détestables boissons. Je me réfugiais de l'une dans l'autre, mais, à tout prendre, j'aimais encore mieux de la bière blanche que du vin bleu.

De Calais à Boulogne, on ne rencontre que diligences anglaises avec leurs quatre chevaux menés à grandes guides au galop et leur cocher juché obliquement sur la voiture comme une plume sur l'oreille d'un procureur.

La première que j'ai vue s'intitulait *l'Opposition*. Un instant après, il en a passé une autre qui s'appelait *the Telegraph*, et qui avait à son sommet un grand voyageur maigre, lequel gesticulait beaucoup. Je présume que ce monsieur portait à Londres quelque nouvelle importante.

Le trajet de Calais à Boulogne est une ravissante promenade. La route court à travers les plus beaux paysages du monde. Les collines et les vallées s'enflent et s'abaissent en ondulations magnifiques.

Sur les hauteurs on a des spectacles immenses. A perte de vue des étages de champs et de prés cousus les uns aux autres; de grandes plaines rousses, de grandes plaines vertes, des clochers, des villages, des bois qui présentent de cent façons leurs grands trapèzes sombres, et toujours, tout au fond, à l'occident, un bel écartement de collines que la mer emplit comme un vase.

La route descend, tout change, on est dans le petit, dans le limité, dans le charmant; trois arbres vous bornent l'horizon. Ou bien c'est une ferme avec son tas de fumier et sa charrette aux quatre roues boueuses et rouillées; ou bien un cimetière plein de ciguë en fleur, dont le vieux mur fait ventre sur la route. On est sous une allée basse de gros pommiers dont les branches égratignent joyeusement la voiture; on passe près d'une haie d'où sortent comme des doigts crochus ces racines qui empoignent si bien la terre et qu'Albert Dürer aimait tant. On remonte, et l'on retrouve le ciel, la terre,

la mer, l'infini. Vraiment, je suis ébloui, chaque jour, de toutes les merveilles que Dieu fait avec du vert et du bleu.

A peu près à moitié chemin, du sommet d'une côte très élevée que la route gravit, j'ai vu au loin comme un long serpent de brume avec des écailles de soleil çà et là posé sur l'horizon tout au fond de la mer et se détachant sur un nimbe de brume moins sombre. C'était l'Angleterre. Un ramasseur de mythes eût vu là un symbole. Moi, je n'y ai vu tout bonnement qu'une belle falaise, qui est noire de loin et qui de près serait blanche, *Albion*.

L'entrée, ou pour mieux dire, la descente à Boulogne est admirable. On laisse à gauche une vieille forteresse dont les tours, qui avaient une couronne de créneaux, n'ont plus qu'une couronne de grands arbres. C'est encore fort beau. Il est fâcheux seulement que les architectes *de l'endroit* bâtissent là, sur ces vieux arbres et sur ces vieilles tours, je ne sais quoi de bête et de hideux qui a des colonnes.

La forteresse passée, on s'enfonce dans une rue presque à pic qui te ferait crier de peur, mon Adèle, mais qui est fort pittoresque, et, tout en descendant, on voit par-dessus les toits la ville qui est gracieusement adossée à de hautes dunes d'où elle regarde tous les soirs le soleil se coucher dans l'océan.

Il y a dans cette descente un mélange amusant de cris de femmes dans les voitures, de jurements de cochers, et de mâts et de vagues au loin, et de cheminées qui fument et de vitres qui brillent. C'est une sensation très compliquée et charmante.

Quand nous retournerons ensemble à Boulogne, chère amie, je ne te conduirai pas à *l'hôtel du Nord*. *L'hôtel du Nord* est une médiocre auberge à grand fracas, où l'on paie fort cher un maigre gîte et où les garçons sont d'une impudence rare. J'ai été indigné de leurs façons avec une famille de pauvres voyageurs fourvoyée là, laquelle, fort inquiète du haut prix probable des repas, s'ingéniait pour n'en faire qu'un par jour. Sur quoi, ricanements odieux des garçons. Je n'ai pu m'empêcher de les en très fort rudoyer, sans violer mon incognito, bien entendu. Décidément, je hais de plus en plus chaque jour les grands hôtels, les grandes villes, les grands seigneurs et les grands laquais. Tout cela est insolent, vide et creux. Or, lesdits garçons d'auberge, avec leurs airs britanniques, n'étaient même pas des laquais, comme j'ai eu l'honneur de le leur dire. Ce n'étaient que de pauvres rustres picards vernis de je ne sais quel cirage anglais.

Je me suis longtemps promené au bord de la mer à Boulogne. Toujours du sable, et pas de galets par conséquent, mais pas de coquillages non plus, ce qui me fâche très fort, mon Toto. Depuis Ostende le sable de la mer te fait banqueroute.

J'ai vu la place où s'est si affreusement abîmée, il y a deux ans, cette frégate *Amphitrite* qui croyait, en quittant l'Angleterre, porter des femmes à Botany-Bay et qui n'apportait que des cadavres au cimetière de Boulogne. Pauvres femmes! ont-elles perdu au change? je ne sais. Car il paraît que les hommes, qui ne sont que des voleurs en Angleterre, deviennent des anthropophages à Botany-Bay. As-tu lu l'horrible histoire de ce Broughton dans les journaux? Triste chose! nous nous perdons dans nos perfectionnements. Voilà maintenant la civilisation qui fait des sauvages.

A l'endroit où l'*Amphitrite* s'est brisée, j'ai trouvé aussi moi un cadavre, une pauvre mouche naufragée. Je te l'envoie. L'océan s'est amusé à la jeter sur la dune. Il n'avait pas eu beaucoup plus de peine avec la frégate.

N'est-ce pas, ma Didi, qu'elle est encore bien jolie, la pauvre mouche?

La côte est magnifique à Boulogne. Je l'ai longtemps étudiée de la pointe de l'estacade. Ce n'est plus la dune basse et bossue d'Ostende. C'est une haute et noble colline de terre brune, verdie par l'herbe çà et là, où les vagues ont façonné d'énormes degrés et qui descend jusqu'à la mer comme un escalier de Titans. La ville n'en atteint qu'à grand'peine le sommet. Quelques pauvres toits de hameau se pelotonnent au loin dans les mamelons de cette grande dune. Il y a aussi quelques moulins qui se cachent, tournés vers la terre et adossés aux renflements de la côte. Mais ils ont beau s'abriter, le vent de mer les prend en passant par le bout de l'aile et les fait tourner furieusement.

Au moment où j'étais à l'extrémité de l'estacade, le paquebot à vapeur venait de sortir du port. On ne le distinguait plus au loin qu'à la petite nuée noire qui sortait de sa cheminée. Au point opposé du ciel, au faîte le plus reculé de la dune, je voyais fumer en même temps le toit d'une misérable masure. D'un côté c'était une admirable machine qui changera la face du monde; de l'autre, c'était la marmite d'un paysan. Cela ne faisait que deux fumées sur l'horizon.

Je songeais, en cet instant-là, à tous ces amis que je viens de perdre et qui s'en sont allés aussi comme des fumées; les uns superbement comme le navire, les autres modestement comme la cabane. J'étais triste et accablé. Vois, chère amie, sans compter mon pauvre Eugène, qui était bien plus qu'un ami, cela fait quatre en moins de cinq mois. Fontaney, si intelligent, Maynard, si éclatant et si noble, d'Arnay, ce pauvre doux enfant si gracieux, et enfin il y a quelques jours à peine Fossombroni, si jeune, si modeste et si spirituel; tous bons, généreux, dévoués, tous morts ayant à peine commencé à vivre. J'excepte Fontaney, qui avait souffert et par conséquent vécu.

Où sont-ils maintenant? pensent-ils à nous qui songeons à eux? nous regrettent-ils et nous désirent-ils? Ils savent maintenant comme je les ai

réellement aimés; Maynard surtout, qui avait l'injustice d'en douter quelquefois, seul tort que je puisse lui reprocher. Hélas! pauvre amie, comme cet arbre des vivants est rudement secoué autour de nous! comme les feuilles tombent! comme les branches cassent!

J'étais là, en présence de l'océan et de la face de Dieu, et j'étais plein de ces pensées. J'en suis plein encore. Je continuerai dans un autre moment. Laisse-moi finir ici ma lettre. Je ne veux pas t'attrister.

Je t'embrasse tendrement, mon Adèle.

ÉTAPLES.

Bernay, 5 septembre, 9 heures du matin.

Je suis encore à Bernay, je me hâte de t'écrire, car je crains que la fin de ma dernière lettre ne t'ait laissé une impression triste. Je ne veux pas t'envoyer de ces impressions-là. C'est de la joie que je veux t'apporter; le rire et le bonheur te vont si bien, mon Adèle.

J'ai quitté Boulogne avant-hier, par un de ces admirables ciels nuageux et rayonnants qui jettent sur la terre comme une grande peau de tigre faite de lumière et tachée d'ombre. La ville était merveilleusement jolie ainsi éclairée. Il pleut toutes les nuits, mais avec le jour reviennent le soleil, le ciel bleu et les paysages. *Nocte pluit tota, redeunt spectacula mane.* Ceci est du Virgile pour mon lauréat Charlot.

Une seule chose gâtait ce bel ensemble de mer et de terre, de toits, de mâts et de voiles. C'est le hideux pâté à colonnade dont ils ont couronné leur ville. Quant à la colonne de Boulogne, elle ne fait ni bien ni mal. C'est une balise de pierre, rien de plus. Car ils ont une colonne à Boulogne, une façon de colonne Trajane, moins les sculptures, moins la grandeur, moins Rome.

J'ai été favorisé d'un plus beau soleil à Boulogne qu'à Calais où j'ai eu très froid. Calais est dans un courant d'air.

Mais, froid ou chaud, pluie ou soleil, brumes ou étoiles, j'aime passionnément les ports de mer, quoiqu'on y mange trop de beefsteacks et que les barbiers vous y rasent avec des mains qui sentent le poisson.

Tu sais que j'aime encore mieux les petits ports que les grands. Aussi de Boulogne je suis allé à Etaples.

Cette route est encore plus pittoresque que celle de Calais à Boulogne. C'est un enchantement perpétuel.

En sortant de Boulogne on côtoie un bras de mer qui se recourbe dans les terres comme pour aller saisir les villages. A la marée haute il est couvert de petits bateaux à voiles qui croisent leurs triangles jaunes dans tous les sens. A partir de là, le paysage varie superbement à chaque instant. Les collines, tout à la fois molles et sévères, assouplies par le vent robuste de la mer, ont parfois la ligne italienne. De temps en temps de hautes dunes magnifiquement tripotées, comme des vagues que le mouvement de la voiture fait remuer à l'œil, viennent en tumulte au bord de la route. La mer, qui se retire lentement de la côte de France, était là autrefois. Et puis

IMPRIMERIE NATIONALE.

elles s'éloignent et vont appuyer au loin sur l'horizon leurs ondulations courtes et puissantes. Ce sont, au fond du paysage, de fermes et charmantes arabesques, sculptées tour à tour par tous les éléments. L'océan les a ébauchées, l'ouragan les continue.

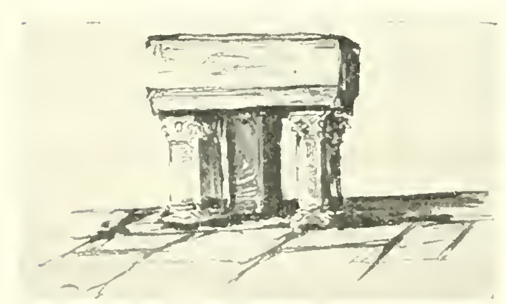
Étaples n'est qu'un village, mais un village comme je les cherche, une colonie de pêcheurs installée dans un des plus gracieux petits golfes de la Manche. La marée était basse quand j'y suis arrivé; toutes les barques étaient échouées au loin sur le sable, noires et luisantes comme des coquilles de moules. J'en ai dessiné quelques-unes, tout en me promenant sur la grève. De temps en temps je rencontrais, sur les seuils des cabanes, de ces dignes figures de marins qui vous saluent noblement. La mer brillait au milieu du golfe, éclatante et déchiquetée, comme un lambeau de drap d'argent. Les hauteurs qui bornent l'horizon au midi ont une forme magnifique et calme. Quelques grands nuages s'y posaient lentement. C'était un spectacle tranquille et grand.

Le soir, il semble que les nuages aussi vont se coucher. Ils s'aplatissent, ils s'allongent, ils s'étendent comme pour dormir.

Le jour ils s'enflent, se dilatent et se gonflent au soleil comme des édredons devant le feu. En général, je les aime mieux le soir. Ils dessinent alors dans l'air des baies et des promontoires qui font du ciel comme un immense miroir où la mer se réfléchirait avec ses côtes sombres et découpées.

Je suis parti d'Étaples de bon matin. Je voulais déjeuner à Montreuil-sur-mer.

Montreuil-sur-mer serait mieux nommé Montreuil-sur-plaine. C'était autrefois une charmante ville. Ce n'est plus maintenant qu'une citadelle. Mais, des remparts, on a une vue admirable de coteaux et de prairies, car la ville est haut située. Et puis il reste encore sur la place deux vieilles églises qui ont un certain aspect. Mais il n'y faut pas entrer. J'ai trouvé pourtant, dans la plus grande, une piscine romane d'un beau goût. N'en juge pas d'après ce gribouillage.



Je me suis promené sur les remparts. J'étais seul avec de vieux canons gisant à terre et un vieux prêtre assis à côté. Une figure vénérable que ce prêtre! il avait l'œil fixé sur son livre, et moi, je regardais la campagne. Il lisait dans son bréviaire, et moi dans le mien.

C'est que, vois-tu, mon Adèle, c'est un beau et glorieux livre que la nature. C'est le plus sublime des psaumes et des cantiques. Heureux qui l'écoute. J'espère que mes enfants le comprendront un jour et qu'ils jouiront religieusement de ces merveilles extérieures qui répondent à la merveille intérieure que Dieu a mise en nous, l'âme. Moi, je ne me lasse pas d'épeler ce grand et ineffable alphabet. Chaque jour il me semble que j'y découvre une lettre nouvelle.

Une chose me frappait hier matin, tout en rêvant sur ces vieux boulevards de Montreuil-sur-mer. C'est la manière dont l'être se modifie et se transforme constamment, sans secousse, sans disparate, et comme il passe d'une région à l'autre avec calme et harmonie. Il change d'existence presque sans changer de forme. Le végétal devient animal sans qu'il y ait un seul anneau rompu dans la chaîne qui commence à la pierre, dont l'homme est le milieu mystérieux, et dont les derniers chaînons, invisibles et impalpables pour nous, remontent jusqu'à Dieu. Le brin d'herbe s'anime et s'enfuit, c'est un lézard; le roseau vit et glisse à travers l'eau, c'est une anguille; la branche brune et marbrée du lichen jaune se met à ramper dans les broussailles et devient couleuvre; les graines de toutes couleurs, mets-leur des ailes, ce sont des mouches; le pois et la noisette prennent des pattes, voilà des araignées; le caillou informe et verdâtre, plombé sous le ventre, sort de la mare et se met à sauteler dans le sillon, c'est un crapaud; la fleur s'envole et devient papillon. La nature entière est ainsi. Toute chose se reflète, en haut dans une plus parfaite, en bas dans une plus grossière, qui lui ressemblent.

Et quel admirable rayonnement de tout vers le centre! Comme les divers ordres d'êtres créés se superposent et dérivent logiquement l'un de l'autre! Quel syllogisme que la création! Où commencent la branche et la racine, l'arbre commence; où commence la tête, l'animal commence; où commence le visage, l'homme commence. Ainsi s'engendrent l'un de l'autre, dans une unité ravissante, les quatre grands faits qui saisissent le globe, la cristallisation, la végétation, la vie, la pensée.

Dis-moi pourquoi je songeais à tout cela sous ces grands arbres de Montreuil. Je ne sais. Mais je cause avec toi, mon Adèle, comme si nous nous promenions bras dessus bras dessous le long du quai de l'Arsenal.

En descendant du rempart, j'ai rencontré un petit enfant qui mordait dans une grosse pomme. — Qui t'a donné cette pomme? lui ai-je dit. Il m'a répondu : — Je ne sais pas, c'est tombé de l'arbre, c'est le vent, c'est personne. — Je lui ai donné dix sous et je lui ai dit : — Mon enfant, quand ce n'est personne, c'est Dieu.

J'aurais pu ajouter : — Et quand c'est quelqu'un, c'est Dieu encore.

De Montreuil je suis allé à Crécy. Il m'a fallu faire trois bonnes lieues à pied. Les chemins sont impraticables. La loi sur les chemins vicinaux n'a encore rien caillouté par ici.

J'ai vu Crécy, j'ai visité ce sombre champ de bataille. J'ai fait le tour du vieux moulin de pierre qui marque la place où l'attaque a commencé. Je suis descendu au fond de ce vallon où les dolabres et les haches d'armes ont si rudement travaillé. Le village est assez pittoresque. J'en ai dessiné l'église, laquelle a vu la bataille. Il y a aussi, au milieu de la place du village, une vieille fontaine romane qui a dû étancher bien du sang ce jour-là. Fontaine curieuse et unique pour moi jusqu'à ce jour. Grosses nervures de briques à plein cintre. Piliers trapus en pierre avec chapiteaux sculptés. Trois étages, dont deux sont déformés.

A Bruxelles, je n'ai pas voulu voir Waterloo. J'ai jugé inutile de rendre cette visite à lord Wellington. Waterloo m'est plus odieux que Crécy. Ce n'est pas seulement la victoire de l'Europe sur la France, c'est le triomphe complet, absolu, éclatant, incontestable, définitif, souverain, de la médiocrité sur le génie. Je n'ai pas été voir le champ de Waterloo. Je sais bien que la grande chute qui a eu lieu là était peut-être nécessaire pour que l'esprit du nouveau siècle pût éclore. Il fallait que Napoléon lui fît place. C'est possible. J'irai voir Waterloo quand un souffle venu de France aura jeté bas ce lion flamand à qui saint-Louis avait déjà arraché les ongles, les dents, la langue et la couronne, et aura posé sur son piédestal un oiseau français quelconque, aigle ou coq, peu m'importe. Je n'ignore pas que tout ce que j'écris ici pourrait se traduire en un couplet de facture, mais cela m'est égal. Albertus sait bien que j'ai tout un grand côté bête et patriote.

Je reviens à Crécy. J'ai donc tout vu; mais j'ai bien des fois donné au diable un grand paysan enchifrené qui me servait de guide, et qui ne savait rien, bien entendu, et qui répondait à toutes mes questions : *Oui, bosieu.* A quoi je répliquais : *Fort bien, bon abi.*

Tout en courant dans les pierres, mes souliers de castor se sont crevés. J'ai mesuré sur-le-champ d'un œil ferme l'étendue de mon malheur. J'ai vu qu'il faudrait mettre mes bottes le lendemain. Or mes bottes me gênent.

Bernay, où je suis en ce moment, n'est qu'un hameau. Il y a six maisons. La cathédrale a quatre murs blancs, dix pieds de haut, trois fenêtres, un toit d'ardoise et un clocher qu'on dirait composé de deux soufflets, l'un horizontal, l'autre vertical. Cet heureux genre d'architecture florit et prospère dans les braves campagnes picardes, qui n'en savent pas plus long. C'est hideux.

Ce n'est donc qu'un hameau, mais le hasard a voulu que ce hameau fût situé au point précis où la diligence qui arrive de Paris a faim pour déjeuner et où la diligence qui arrive de Calais a faim pour dîner. De ces deux diligences qui arrivent là, l'une du sud, l'autre du septentrion, la bouche ouverte, il est résulté une auberge, et une fort bonne auberge, l'Hôtel de la Poste. C'est un des meilleurs logis que j'aie rencontrés sur ma route.

La basse-cour, qui est là sous ma fenêtre, est magnifique. Ce n'est pas une basse-cour, c'est un océan. Il y a là tout un monde de poules, de canards, de coqs, de vaches, de porcs, de dindons, de pigeons et de pintades qui vit bruyamment et joyeusement, sans prendre garde aux sinistres lueurs de la cuisine. De cette immense basse-cour il germe une table d'hôte colossale qui s'épanouit deux fois par jour. Hier soir lundi, le garçon me disait avoir desservi plus de cent vingt couverts depuis samedi. C'est vraiment merveille de trouver une aussi prodigieuse cuisine dans une bourgade de huit ou dix feux. Quoi qu'il en soit, et sans songer à la table d'hôte, ce monstre aux dents de requin, toutes ces omelettes, toutes ces côtelettes, tous ces jambons, tous ces salmis, grouillent, piaillent, bêlent, chantent, roucoulent, grognent, volent, marchent, nagent et flânent parmi des Alpes de fumier où les mares font des lacs; tumulte amusant pour le voyageur qui, comme moi, regarde la basse-cour pendant que le dîner cuit, et ne dédaigne pas Fielding en attendant Chevet.

Chevet ne gâte jamais le paysage. L'idée de la bécassine colore le groupe un peu sec du chasseur et du chien d'arrêt; et il y a, pour le marcheur affamé, un certain charme à penser que dans ces belles eaux vives près desquelles il se repose on pêche d'excellentes truites. Les hommes du quinzième siècle ne peignaient et ne sculptaient jamais une rivière sans en montrer les poissons. Bonne et cordiale habitude!

Au milieu de toutes ces bêtes se traîne et se prélasse, comme l'éléphant au jardin des plantes, une énorme truie pleine et prête à mettre bas. C'est plaisir de la voir se vautrer dans l'ordure. Elle est monstrueuse, elle est gaie, grasse, velue, rose et blonde. Il faut être un fier cochon pour faire la cour à une pareille créature.

Il paraît que les gendarmes et les postillons se font décrotter ici. Il y a là sous la porte un enfant qui cire une botte grande comme un homme. Tu rirais de le voir. Il peint, il frotte, il brosse, il souffle, il sue, il y va de tout cœur, il couche la botte à terre comme un canon, il la met debout comme une colonne, il en fait le tour, il entre dedans, par moments il s'y engloutit et il disparaît tout entier. On n'a jamais accompli une grande œuvre avec plus de bravoure.

Tout est bon, tout est propre, tout est riant dans cette auberge. Il y a

bien çà et là quelques légères verrues. Ils m'ont donné pour écrire une table ronde, haute et étroite, ce qui n'est pas ingénieux; ils font payer six sous trois feuilles de papier; ils sont abonnés à la *Gazette de France*, dont j'ai vu l'infortuné feuilleton traîner dans la cuisine, affirmant, parmi les oignons et les échalotes, que le théâtre est décidément perdu, que la belle langue française, etc., que le drame moderne, etc., grandes vérités que ce brave feuilleton disait là en français de cuisine, ce qui m'a paru de bon goût en pareil lieu. — Somme toute, excellent gîte.

J'ai demandé à la bonne grosse dame du logis : — Vous êtes légitimiste, madame? — Elle m'a répondu : — Hélas oui, monsieur. Il faut bien. La route de Calais souffre, voyez-vous. Il passait plus de monde ici sous les anciens Bourbons. La route de Lille nous fait du tort. Les princes d'Orléans sont toujours fourrés à Bruxelles. — D'où j'ai conclu que le rétablissement de la branche aînée était nécessaire au bonheur de la France et de la route de Calais. La dame, brave et excellente femme d'ailleurs, a réfléchi un instant et a ajouté en soupirant : — Et puis, voyez-vous, depuis 1830, il y a eu le choléra à Paris, et il est encore en Italie, ce qui fait que les anglais passent moins par ici. — Diable! ai-je répondu, je comprends que vous soyez abonnée à la *Gazette de France*.

Pardon de toutes ces histoires de cabaret, chère amie. Mais où il n'y a ni l'océan ni les cathédrales, il faut bien parler des auberges. La tête et l'esprit ont assez bavardé, c'est maintenant le ventre qui raconte ses aventures.

Du Tréport, 6 septembre, onze heures du soir.

Je n'ai pu résister au Tréport. J'en étais trop près. Il m'attirait trop violemment, m'y voici. J'y suis arrivé cette fois à la marée basse. C'est toujours un lieu ravissant.

Hier, j'ai fait à pied une excursion au Crotoy, charmant petit port vis-à-vis Saint-Valery, à l'embouchure de la Somme. Au moment où j'arrivais, c'était le départ des barques, chose toujours admirable et toujours nouvelle. Toutes les voiles, dessinées nettement par les angles, s'enlevaient en noir sur le ciel et sur la mer qui éblouissaient. Je t'aurais voulue là, chère amie.

J'ai revisité à Abbeville Saint-Wulfran et sa vieille façade toute rongée par la bise et par la lune. J'ai revu cette belle église avec autant de plaisir que la première fois, il y a deux ans. Elle a quelques rides de plus et je n'en ai pas de moins. — Il y a à l'angle une sublime statue de vieillard à demi

enfoncée dans un toit. Ils ont bâti là une ignoble maison qui lui monte jusqu'à la ceinture, le vieux saint de pierre les laisse faire sans interrompre sa calme rêverie. A côté de lui, un guerrier que cette honteuse crue de tuiles semble près d'atteindre s'en dégage fièrement. Toutes ces figures sont graves et belles. Il ne faut pas les voir pourtant après celles d'Amiens.

J'ai bien employé ma journée, mon Adèle. J'ai été voir le château de Rambures, beau groupe de tours du treizième siècle. Je l'ai dessiné. La route à travers bois était charmante. Quoique fort cahoté, j'ai pu la faire en voiture. Et puis je suis venu au Tréport. J'ai laissé à ma gauche Blangy, riante petite ville cachée dans les peupliers au fond d'une superbe vallée à grands contours. J'ai également laissé de côté la route d'Aumale, qui traçait sur le revers des collines opposées le geste fulminant et tortueux de Mlle Mars dans Tisbé. J'ai traversé Gamaches. L'église a un charmant portail du quinzième siècle.

J'ai vu passer à Gamaches deux femmes qui n'étaient pas à la noce. C'étaient deux pauvres contrebandières de tabac prises sur le fait. On les menait en prison à Blangy avec leur tabac, leur déconvenue et leur charrette ornée de deux gendarmes. Je leur ai donné la monnaie que j'avais dans ma bourse.

La route de Gamaches à Eu est fort verte et fort bien entourée. Elle court gaiement le long d'une haute colline qui va aboutir aux falaises. On rencontre de temps en temps un de ces carrés de chanvre qui ressemblent à des forêts de petits cocotiers. On se suppose géant, on est en Amérique.

Mais tu dois être bien fatiguée de cette lettre sans fin, ma pauvre amie. Je la ferme en t'embrassant, ainsi que ton père et les chers petits. — As-tu écrit à M. Naudet que j'étais absent? — Je ne sais encore si je passerai par Gisors. Mais écris-moi toujours là. Mon itinéraire dépendra des voitures. Je tâcherai pourtant de le diriger vers Gisors. — A bientôt, mon Adèle bien-aimée. — A bientôt, ma Didine. — Mille baisers.

DIEPPE. — LE TRÉPORT. — LE BOURG-D'AULT.

Dieppe, 8 septembre, 9 heures du soir.

Ceci est probablement, chère amie, l'avant-dernière lettre que tu recevras de moi. Le 12 ou le 13 au plus tard je serai à Paris près de toi, près de vous. Quelle joie de t'embrasser! Va, crois-le bien, je serai heureux, pauvre amie. Le voyage n'est qu'un étourdissement rapide. C'est à la maison qu'est le bonheur.

Chaque jour me rapproche rapidement de vous. Je suis aujourd'hui à Dieppe. J'y étais venu revoir et étudier encore le curieux bas-relief de l'église qui figure en quelque sorte la découverte de l'Amérique. Plusieurs encombres ont retardé la voiture, de sorte que je suis arrivé trop tard. Il était sept heures du soir et l'église était pleine d'ombre quand j'y suis entré. Elle était d'ailleurs admirable à voir ainsi, mais le bas-relief n'offrait à l'œil qu'une croûte de pierre inégale. Impossible d'y rien distinguer. Je venais dans cette église en antiquaire, elle m'a reçu en peintre. Je ne me plains pas.

Il y a une bien belle promenade à faire à Dieppe. Je n'y ai rencontré aucun promeneur. Il faut, à la nuit tombante, suivre le quai méridional, côtoyer un groupe de maisons qui fait la tête d'une rue, et monter derrière le château par un sentier qui grimpe vers la falaise par le bord du fossé. Bien des souvenirs gisent dans ce fossé qu'ont mesuré tant de fois du regard tous ces beaux gentilshommes de la Fronde à la fois si roués et si naïfs. C'est un ravin qui entaille profondément le dos de la falaise et le long duquel descend avec un mouvement ferme et superbe le haut mur du château. Ce mur, encore festonné par endroits de vieux mâchicoulis, laisse à mi-côte une haute tour carrée et en va porter une autre jusqu'au sommet de l'escarpement. Ceci est déjà beau, mais il ne faut pas s'en contenter. Il faut gravir sur la cime même de la falaise, si l'on n'a pas trop peur des formes vagues qu'on voit sauteler lourdement sur l'herbe. Il faut avancer bravement et n'avoir pas horreur des choses de l'ombre. Quand on sera en haut, on verra.

J'y étais tout à l'heure; je m'étais avancé au bord de la falaise, quelques pas au delà d'une vieille barrière de bois qu'on a mise là sans doute pour les vaches, car je n'y ai pas vu un être humain. A ma droite, un peu au-dessous de moi, le château avec ses toits et ses tourelles faisait un bloc de ténèbres. Quand même une grosse douve ne me l'eût pas cachée, il m'eût

été impossible de distinguer la jolie fenêtre de la Renaissance par où s'était enfuie, il y a bientôt deux cents ans, cette belle madame de Longueville qui était de si bon conseil dans l'occasion et qui avait, dit M. de Retz, *une charmante langueur naturelle avec des réveils lumineux et surprenants.*

Au-dessous et au delà du château, un abîme; et dans cet abîme quelques lignes confuses d'ombres et de reflets se coupant à angles droits avec trois ou quatre étoiles rouges éparses et comme noyées dans ce labyrinthe de formes indécises.

C'était Dieppe. A gauche, la mer, la mer infinie, calme, grise, verte, vitreuse, et sur la mer, dispersés à tous les bouts de l'horizon, une vingtaine de bateaux pêcheurs pareils à des points noirs qui commencent à avoir une forme en courant silencieusement sur ce miroir livide comme de gros moucherons. Au-dessus de tout cela, un ciel crépusculaire que couvraient de grands nuages sombres crevés çà et là d'une flaque de lumière pâle. La marée montait avec sa rumeur sinistre, par moments un éclat de voix venait de la ville, derrière moi une vache mugissait je ne sais où, de temps en temps le vent faisait sur la mer le bruit d'un immense rideau qu'on secoue. C'était extraordinaire. Rien ne laisse à l'âme une impression à la fois plus vague et plus poignante que les espèces de rêves qui se dégagent parfois de la réalité. On marche dessus, ils flottent autour de vous.

En redescendant, je me suis promené dans le port. J'ai causé avec un douanier qui surveillait le déchargement d'un navire. Ce navire venait de la Baltique, de Stettin, apporter à Dieppe, quoi? du bois de chauffage; et, ce qui n'est pas moins étrange, c'est qu'il ne remporte rien, absolument rien que des galets dont il fait son lest et qu'il est obligé de jeter plus tard. Ce pauvre port de Dieppe est bien déchu. Il est peut-être le plus amoindri de nos ports de la Manche qui tendent tous à s'engraver.

Ma journée d'hier, chère amie, a été bien remplie. J'étais au Tréport, je voulais voir le point précis où finit la dune et où commence la falaise. Belle promenade, mais pour laquelle il n'y a que le chemin des chèvres et qu'il fallait faire à pied. J'ai pris un guide et je suis parti. Il était midi. A une heure j'étais au sommet de la falaise opposée au Tréport. J'avais franchi l'espèce de dos d'âne de galets qui barre la mer et défend la vallée au fond de laquelle se découpent les hauts pignons du château d'Eu; j'avais sous mes pieds le hameau qui fait face au Tréport.

La belle église du Tréport se dressait vis-à-vis de moi sur sa colline avec toutes les maisons de son village répandues sous elle au hasard comme un tas de pierres écroulées. Au delà de l'église se développait l'énorme muraille des falaises rouillées, toute ruinée vers le sommet et laissant crouler par ses brèches de larges pans de verdure. La mer, indigo sous le ciel bleu, poussait

dans le golfe ses immenses demi-cercles ourlés d'écume. Chaque lame se dépliait à son tour et s'étendait à plat sur la grève comme une étoffe sous la main d'un marchand. Deux ou trois chasse-marées sortaient gaîment du port. Pas un nuage au ciel. Un soleil éclatant.

Au-dessous de moi, au bas de la falaise, une volée de cormorans pêchait. Ce sont d'admirables pêcheurs que les cormorans. Ils planent quelques instants, puis ils fondent rapidement sur la vague, en touchent la cime, y entrent quelquefois un peu, et remontent. A chaque fois ils rapportent un petit poisson d'argent qui reluit au soleil. Je les voyais distinctement et de très près. Ils sont charmants quand ils ressortent de l'eau, avec cette étincelle au bec.

Ils avalent le poisson en remontant, et recommencent sans cesse. Il m'a paru qu'ils déjeunaient fort bien.

Moi j'avais mal déjeuné par parenthèse. Comme c'était un port de mer, j'avais mangé du beefsteack bien entendu, mais du beefsteack remarquablement dur. A la table d'hôte, où les plaisanteries sont rarement neuves, on le comparait à des semelles de bottes. J'en avais mangé deux tranches, et pour cela j'étais fort envié à la table d'hôte, l'un enviait mon appétit, l'autre mes dents. J'étais donc comme un homme qui a mangé à son déjeuner une paire de souliers. Moi, j'enviais les cormorans.

Une heure après, toujours par le sentier tortueux de la falaise, j'approchais du Bourg-d'Ault, but principal de ma course. A un détour du sentier, je me suis trouvé tout à coup dans un champ de blé situé sur le haut de la falaise et qu'on achevait de moissonner. Comme les fleurs d'avril sont venues en juin cette année, les épis de juillet se coupent en septembre. Mais mon champ était délicieux, tout petit, tout étroit, tout escarpé, bordé de haies et portant à son sommet l'océan. Te figures-tu cela? vingt perches de terre pour base, et l'océan posé dessus. Au rez-de-chaussée des faucheurs, des glaneuses, de bons paysans tranquilles occupés à engerber leur blé, au premier étage la mer, et tout en haut, sur le toit, une douzaine de bateaux pêcheurs à l'ancre et jetant leurs filets. Je n'ai jamais vu de jeu de la perspective qui fût plus étrange. Les gerbes faites étaient posées debout sur le sol, si bien que pour le regard leur tête blonde entrait dans le bleu de la mer. A la ligne extrême du champ une pauvre vache insouciante se dessinait paisiblement sur ce fond magnifique. Tout cela était serein et doux, cette églogue faisait bon ménage avec cette épopée. Rien de plus frappant, à mon sens, rien de plus philosophique que ces sillons sous ces vagues, que ces gerbes sous ces navires, que cette moisson sous cette pêche. Hasard singulier qui superposait les uns aux autres, pour faire rêver le passant, les laboureurs de la terre et les laboureurs de l'eau.

Au sortir de ce champ, la scène changeait encore. Le ravin où je marchais se fermait d'un côté, se déchirait brusquement de l'autre, et je ne voyais plus que la terre, la riche terre de Normandie, les plaines à perte de vue que termine un liseré violet, et au loin les têtes rondes des pommiers. Car c'est encore là une de ces harmonies qu'on rencontre partout à chaque pas, le pommier est une pomme. La forme du poirier s'allonge un peu.

Mon guide était un homme d'Étretat, et ne connaissait pas mieux le chemin que moi. Un moment nous avons marché au hasard. Heureusement nous avons vu venir vers nous, à une intersection de sentiers, un gros fagot de bois sec qui avait deux pieds. C'était un pauvre vieillard, plié en deux sous son fardeau bien plus composé encore d'années que de broussailles. Ce vieux brave homme nous a remis dans notre chemin, ce qui fait que j'ai payé deux guides. L'autre se bornait à me donner de sages conseils.

J'ai demandé au vieux fagotier quel âge il avait. Quatrevingt-deux ans. C'est un âge qu'ils atteignent aisément, hommes et femmes, dans ces pauvres hameaux qui nous font tant de pitié. Et pourtant le travail les courbe, le vent les hâle, le soleil les ride, et ils nous semblent vieux à quarante ans. Au fond, à soixante ans ils sont moins vieux que nous à trente. On s'use moins vite par le dehors que par le dedans.

A deux heures et demie, j'entrais au Bourg-d'Ault. On passe quelques maisons, et tout à coup on se trouve dans la principale rue, dans la rue mère d'où s'engendre tout le village, lequel est situé sur la croupe de la falaise. Cette rue est d'un aspect bizarre. Elle est assez large, fort courte, bordée de deux rangées de masures, et l'océan la ferme brusquement comme une immense muraille bleue. Pas de rivage, pas de port, pas de mâts. Aucune transition. On passe d'une fenêtre à un flot.

Au bout de la rue en effet on trouve la falaise, fort abaissée, il est vrai. Une rampe vous mène en trois pas à la mer, car il n'y a là ni golfe, ni anse, pas même une grève d'échouage comme à Étretat. La falaise ondule à peine pour le Bourg-d'Ault.

C'est alors que je me suis expliqué le bruit furieux de serrurerie qui m'avait assourdi en entrant dans le village. *Ferri rigor,* comme dirait Virgile ou Charlot. Les gens du Bourg-d'Ault ne pouvaient être marins ni pêcheurs, ils n'avaient pas de port. Ils se sont faits serruriers. Ils y réussissent, ma foi, car ils ont un gros commerce avec le centre de la France, et ils se vengent de Neptune en lui faisant un tapage infernal aux oreilles.

Il s'envole perpétuellement du Bourg-d'Ault une noire nuée de serrures qui va s'abattre à Paris sur vos portes, mesdames.

En examinant la rue j'ai amnistié les masures. Il y a là deux maisons

curieuses; une, à droite, du quatorzième siècle, l'autre, à gauche, du seizième. Sur la première, j'aurais voulu avoir le temps de dessiner les bouts de poutres qui sont énormes et sculptés en têtes presque égyptiennes. La seconde a des détails ravissants. Les charpentes de la façade ont à de certains endroits des arabesques du goût le plus ferme et le plus pur. La maison du quatorzième siècle est en face. On dirait l'Égypte et l'Italie qui se regardent. Sur celle du seizième siècle, en ne s'arrêtant pas (sans les dédaigner toutefois) aux masques grotesques qui mordent le bout des volutes pour amuser les matelots, on trouve des figures, deux surtout, pleines de style et qui ont pour chevelure et pour collerettes des rinceaux exquis. C'est vraiment une charmante apparition. On est au milieu d'un misérable tas de cabanes, dans une rue à peine pavée, à soixante lieues de Rubens, à quatre cents lieues de Raphaël, à six cents lieues de Phidias, à deux pas d'un huissier qui s'appelle M. Beauvisage, on n'a dans la tête qu'une musique de limes, de scies et d'enclumes, on se retourne, et voilà que l'art vient s'épanouir sur la poutre d'une masure, et vous sourit. — Il est vrai que l'océan est là. Partout où est la nature, sa fleur peut pousser, et la fleur de la nature, c'est l'art.

Il n'y a pas que ces deux maisons au Bourg-d'Ault. Il y a aussi une vieille belle église, bien vieille et bien belle, germée au douzième siècle et éclose au quinzième. On la réparait quand j'y suis entré. Deux maçons rampaient à plat ventre sur une échelle appliquée au toit. Dieu veuille qu'on ne la gâte pas!

Comme les maçons y étaient, on m'a refusé l'entrée du clocher, qui est fort haut placé, et doit avoir une vue admirable. J'ai eu beau insister.

Ce qui m'amenait au Bourg-d'Ault, c'est que c'est là que la falaise commence. Pour mon guide, qui était d'Étretat et qui, bien entendu, faisait de sa bourgade le centre du monde, c'est au Bourg-d'Ault que la falaise finit. — *Voyez, monsieur,* me disait-il, d'une manière assez pittoresque en me montrant la côte qui s'abaissait jusqu'aux plaines, *elle finit en sifflet.*

J'ai fait quelques pas sur les galets du Bourg-d'Ault, puis je suis remonté dans le village pour redescendre avec la falaise dans les plaines de sable où les dunes viennent aboutir de leur côté.

La mer ronge perpétuellement le Bourg-d'Ault. Il y a cent cinquante ans, c'était un bien plus grand village qui avait sa partie basse abritée par une falaise au bord de la mer. Mais un jour la colonne de flots qui descend la Manche s'est appuyée si violemment sur cette falaise qu'elle l'a fait ployer. La falaise s'est rompue et le village a été englouti. Il n'était resté debout dans l'inondation qu'une ancienne halle et une vieille église dont on voyait encore le clocher battu des marées quelques années avant la Révolution,

quand les vieilles femmes qui ont aujourd'hui quatrevingts ans étaient des marmots roses.

Maintenant on ne voit plus rien de ces ruines. L'océan a eu des vagues pour chaque pierre; le flux et le reflux ont tout usé, et le clocher qui avait arrêté des nuages n'accroche même plus aujourd'hui la quille d'une barque.

Ne pouvant voir cette église évanouie, j'ai visité l'autre avec soin; l'intérieur du moins, car je viens de te dire ma déconvenue du clocher. Quelques chapiteaux curieux, quelques frises délicates, et d'horribles peintures à accrocher sur les échoppes, voilà tout ce que renferme l'église. Elle est entourée de tombes. Ces petits monuments lugubres poussent volontiers à l'ombre des églises, comme les superstitions autour de la religion. Pourtant les unes ne contiennent que la cendre et la mort, l'autre contient la vie.

Depuis la catastrophe du bas village, tout le Bourg-d'Ault s'est réfugié sur la falaise. De loin tous ces pauvres toits pressés les uns sur les autres font l'effet d'un groupe d'oiseaux mal abrité qui se pelotonne contre le vent. Le Bourg-d'Ault se défend comme il peut, la mer est rude sur cette côte, l'hiver est orageux, la falaise s'en va souvent par morceaux. Une partie du village pend déjà aux fêlures du rocher.

Ne trouves-tu pas, chère amie, qu'il résulte une idée sinistre de ce village englouti et de ce village croulant? Toutes sortes de traditions pleines d'un merveilleux effrayant ont germé là. Aussi les marins évitent cette côte. La lame y est mauvaise; et souvent, dans les nuits violentes de l'équinoxe, les pauvres gens du Tréport qui vont à la pêche dans leur chasse-marée, en passant sous les sombres falaises du Bourg-d'Ault, croient entendre aboyer vaguement les guivres de pierre qui regardent éternellement la mer du haut des nuées, le cou tendu aux quatre angles du vieux clocher.

Cet endroit est beau. Je ne pouvais m'en arracher. C'est là qu'on voit poindre et monter cette haute falaise qui mure la Normandie, qui commence au Bourg-d'Ault, s'échancre à peine pour le Tréport, pour Dieppe, pour Saint-Valery-en-Caux, pour Fécamp, où elle atteint son faîte culminant, pour Étretat où elle se sculpte en ogives colossales, et va expirer au Havre, au point où s'évase cet immense clairon que fait la Seine en se dégorgeant dans la mer.

Où naît la falaise, la dune meurt. La dune meurt dignement dans une grande plaine de sable de huit lieues de tour qu'on appelle le désert et qui sépare le Bourg-d'Ault, où la falaise commence, de Cayeux, village presque enfoui dans les sables, où finit la dune.

Il m'a fallu traverser *ce désert* à pied. Le nom n'est, en vérité, pas trop grand pour la chose. Figure-toi, chère amie, une immense solitude bornée

à l'horizon par de vagues collines. Pas un homme, pas une cabane, pas un arbre. On marche ainsi trois grandes heures. La mer se rue souvent sur ces plaines et jette sur le sommet de toutes les basses ondulations de sable dont elle est formée comme une lèpre de galets. Dans les petites vallées que ces ondulations laissent entre elles, il pousse un gazon maigre et court. Rien dans ces landes ne rappelle la vie dont nous vivons et le monde auquel nous tenons, si ce n'est une batterie qu'on rencontre de distance en distance au bord de la mer avec quelques canons qui font ce qu'ils peuvent pour avoir un air de force et de puissance; mais à chaque marée l'océan crache dessus.

A six heures, j'entrais à Cayeux. J'étais vraiment las. Depuis midi je marchais au soleil dans les sables et dans les galets. A Cayeux, j'ai quitté mon guide, je l'ai payé et je lui ai indiqué son chemin pour s'en revenir.

J'ai eu là un bonheur. Il me restait deux lieues à faire à pied pour gagner Saint-Valery-sur-Somme, et j'en étais effrayé. Je rêvais assez mélancoliquement à cette route, tout en suivant la trace de petites croix que les pattes d'un pigeon avaient laissées sur le sable. En ce moment-là un bon gros fermier passait dans sa carriole, il m'a aperçu au milieu des monticules de poussière impalpable où s'enlisent les masures de Cayeux; il paraît que je lui ai plu, et il m'a offert l'hospitalité dans sa carriole. Il allait comme moi à Saint-Valery. J'ai accepté vivement, et puis il s'est trouvé que c'était de la vraie hospitalité, plante fort rare; car lorsque j'ai voulu offrir un prix quelconque à ce brave homme, il s'est presque offensé. J'ai dû me résigner à voyager gratis. Cela ne m'était pas encore arrivé.

Le cheval trottait rapidement, la route était redevenue bonne; avant sept heures nous descendions à Saint-Valery. Là j'ai quitté mon excellent fermier. J'arrivais à temps pour prendre la patache qui va à Abbeville.

Le port de Saint-Valery était charmant au crépuscule. On distinguait au loin les dunes du Crotoy et, comme une nébulosité blanchâtre, les vieilles tours arrachées et démolies au pied desquelles j'avais dessiné deux jours auparavant.

Au premier plan, à ma droite, j'avais le réseau noir et inextricable des mâts et des cordages. La lune, qui se couchait hier une heure après le soleil, descendait lentement vers la mer; le ciel était blanc, la terre brune, et des morceaux de lune sautaient de vague en vague comme des boules d'or dans les mains d'un jongleur.

Un quart d'heure après j'étais en route pour Abbeville. J'ai toujours aimé ces voyages à l'heure crépusculaire. C'est le moment où la nature se déforme et devient fantastique. Les maisons ont des yeux lumineux, les ormes ont des profils sinistres ou se renversent en éclatant de rire, la

plaine n'est plus qu'une grande ligne sombre où le croissant de la lune s'enfonce par la pointe et disparaît lentement, les javelles et les gerbes debout dans les champs au bord du chemin vous font l'effet de fantômes assemblés qui se parlent à voix basse; par moments on rencontre un troupeau de moutons dont le berger, tout droit sur l'angle d'un fossé, vous regarde passer d'un air étrange; la voiture se plaint doucement de la fatigue de la route, les vis et les écrous, la roue et le brancard poussent chacun leur petit soupir aigu ou grave; de temps en temps on entend au loin le bruit d'une grappe de sonnettes secouée en cadence, ce bruit s'accroît, puis diminue et s'éteint, c'est une autre voiture qui passe sur quelque chemin éloigné. Où va-t-elle? d'où vient-elle? la nuit est sur tout. A la lueur des constellations qui font cent dessins magnifiques dans le ciel, vous voyez autour de vous des figures qui dorment et il vous semble que vous sentez la voiture pleine de rêves.

Pardon, chère amie, je t'écris toutes mes impressions. Comme elles viennent à moi, elles s'en vont vers toi. Toutes mes sensations comme tous mes sentiments sont à toi.

A onze heures du soir j'étais à Abbeville.

Mon projet était de retourner aujourd'hui par mer à Étaples. Il m'a fallu y renoncer. Les heures de la marée ne s'accommodaient pas avec ma fantaisie. Je ne t'ai pas assez parlé de ce joli hameau d'Étaples. Il y a là une auberge comme je les aime, une petite maison propre, honnête, bourgeoise, deux hôtesses qui sont deux sœurs, jeunes encore, fort gracieuses vraiment, de fort bons soupers de gibier et de poisson, et sur la porte un lion d'or qui a un air tout doux et tout pastoral, comme il convient à un lion mené en laisse par deux demoiselles. Les deux maîtresses du logis font bâtir en ce moment, elles agrandissent leur maison. C'est de la prospérité. J'en ai été charmé.

Je n'ai pas trouvé de meilleure auberge dans toute la Belgique. J'excepte pourtant Louvain et Furnes. A Louvain, c'est l'hôtel du *Sauvage,* tenu par une brave grosse châtelaine flamande, la cordialité même. A Furnes, c'est l'hôtel de *la Noble Rose,* vieux nom de senteur allemande qui m'avait attiré. L'hôtesse ici est une jeune fille, fille des maîtres du logis, jolie et modeste, et pourtant accueillant bien, sans mines et sans pruderie. On ne voit pas ses vieux parents. C'est elle qui fait tout dans la maison et qui gouverne le groupe grossier des servantes comme une petite fée. Elle a un air de dignité singulière que rehausse sa grande jeunesse. Je lui disais entre autres fadaises que la noble rose n'était pas seulement sur son enseigne.

C'est pourtant dans cette charmante auberge que s'est nouée et dénouée une hideuse aventure. Te souviens-tu du procès de ce Mark et de cet

Armand qui avaient assassiné une femme dans les dunes, dans ces mêmes dunes où j'ai fait une si riante promenade, et qui l'y avaient ensevelie ? C'est de l'auberge de Furnes, *la Noble Rose,* qu'ils étaient partis, pour se promener, disaient-ils, avec cette pauvre jeune femme, qui était mariée à l'un deux. Le soir, ils revinrent sans elle et se hâtèrent de partir pour la France. Mais ils avaient oublié quelque chose, leur bourse, je crois, dans l'auberge ; ce qui les força de rétrograder, croyant d'ailleurs leur crime bien enfoui. Mais la mer avait son rôle dans ce drame fatal, elle était montée cette nuit-là jusqu'à la dune et avait déterré la femme morte, si bien qu'au même jour, au même instant, la providence amenait d'un côté, à l'auberge de *la Noble Rose,* la civière où était le cadavre, et de l'autre main la diligence qui portait les assassins. Au moment où ils arrivèrent, le bourgmestre interrogeait le maître de l'auberge sur les deux étrangers inconnus, meurtriers présumés de cette femme ; il n'eut qu'à se retourner vers les voyageurs qui descendaient de la diligence pour dire : — Les voici.

C'étaient deux comédiens. L'un deux, Mark, homme d'une figure assez belle, quoique sinistre, avait joué le duc de Raguse à l'Odéon dans le *Napoléon* de Dumas. C'était le fanfaron, l'homme fort, l'inventeur du crime ; Armand, caractère faible, obéissait. Aux assises, Mark, bâtard d'un ministre, disait-on, fut hautain et hardi, Armand pâle et abattu. Ils furent condamnés. Le brave mourut en lâche, et le lâche en brave. — Toute cette histoire a tourné autour de *la Noble Rose.*

Ne pouvant aller à Étaples, j'ai changé mon itinéraire, et je suis venu à Dieppe. Ce matin je déjeunais à Eu. L'église méritait bien d'être vue deux fois. C'est une belle nef et qui fait de loin un superbe profil à la ville. L'église du collège lui ressemble beaucoup à distance, et, quand on arrive par la route d'Aumale, on voit l'une derrière l'autre ces deux églises, la petite répétant la grande, comme un écho.

Pendant que j'attendais mon déjeuner, je voyais la cuisinière soigner avec inquiétude je ne sais quel ragoût composé d'orties blanches mêlées de jaunes d'œufs écrasés et cuites à petit feu. Je lui ai demandé pour qui ces épinards. Elle m'a répondu : *Pour mes dindons.* Et puis elle m'a expliqué la chose. Ces dindons sont des dindonneaux. Rien n'est plus difficile à élever qu'un dindon, etc. Je l'ai suivie quand elle leur a porté leur déjeuner, et j'ai écouté avec grand plaisir la conversation de ces messieurs, qui valait, je t'assure, bien des conversations de table d'hôte. — Souvent les hommes gloussent et les bêtes parlent.

— ALBUMS. —

Je vous écris dans la rue même du village. J'y suis seul. Les habitants sont dans les maisons, comme s'ils y faisaient une espèce de sieste. A peine entends-je un gazouillement d'enfants dans les cours voisines. Le ciel est de ce bleu tendre qui fait rêver. Jamais du reste poëte ne fut mieux placé pour avoir une vision. J'ai à ma gauche un vieux puits et l'océan à ma droite, si
je m'attends à tout moment à voir surgir subitement
bien que je pourrais voir surgir subitement la beauté à ma droite et à ma gauche la vérité.

Le Bourg-d'Ault.

Le Havre, 9 septembre, 7 heures 1/2 du soir.

Je mets 14 sur cette lettre, mon Adèle, car j'en avais commencé une autre, bien longue, que je finirai demain. Le temps me manque ce soir. Je t'écris seulement que j'arriverai probablement à Paris le 13. Entends-tu, mon Adèle, le 13! entends-tu, ma Didine? Je vous reverrai, je vous embrasserai tous. Je suis suspendu en ce moment aux heures de départ des paquebots et des diligences. Je serre la main à ton bon père que j'aurai tant de joie à revoir. Je t'embrasse mille fois, ma pauvre bien-aimée et ma Didine, et mon Charlot, et mes deux petits anges, Toto et Dédé. A bientôt donc, ma Didine. Mille baisers, mon Adèle. Je t'aime. Je suis heureux de te revoir bientôt.

Elbeuf, 10 septembre, 9 heures du soir.

Je me hâte, chère amie, de finir cette lettre. De Dieppe je suis allé au Havre, et du Havre je suis descendu jusqu'à Elbeuf par le bateau à vapeur. C'est un beau couronnement à mon voyage que ces admirables bords de la Seine.

Ce matin à quatre heures le bateau sortait du Havre. La mer était houleuse, il faisait encore nuit; au point du jour nous atteignions Honfleur et au soleil levant Quillebœuf. A midi nous étions à Rouen.

Je n'avais encore vu le cours de la Seine que par la route de terre. Le papier me manque pour te dire combien c'est beau, je te le dirai de vive voix à Paris. Par moments il y a des petites falaises qui imitent les grandes et des petites vagues qui copient les grosses. Ils ont aussi, vers Tancarville, des petites tempêtes et de grands naufrages. Pendant des lieues les collines, hautes et escarpées, ont des ondulations gigantesques. On croirait côtoyer des fosses de Titans.

Je t'ai déjà dit, dans mes autres voyages, combien Rouen est admirable, je ne t'en reparlerai donc pas. J'ai revu Villequier, Caudebec, la Meilleraye. Il y avait un singe dans le bateau, ce qui fait que personne n'a regardé Jumièges.

La sortie de Rouen est magnifique. On longe une série de quinze à vingt énormes collines qui s'enchaînent comme des vertèbres. Tout ce chemin par eau jusqu'à Elbeuf est merveilleux. Il y a ici deux églises, Saint-Jean et

Saint-Étienne, fort dégradées, Saint Jean plus encore que Saint-Étienne. Dans toutes deux de beaux vitraux. Dans Saint-Étienne j'en ai remarqué un qui est superbe et qui porte cette inscription : « En l'an mil cinq cent vingt et trois, Pierres Grisel et Marion sa femme on donné cette verrière. Priés Dieu pour leurz ames. » Au-dessus sont peints les donateurs, Pierre Grisel dans son digne costume d'échevin, accompagné de son fils, tout jeune enfant, et, dans l'autre panneau, sa femme avec ses trois filles. Marion est charmante. — La verrière représente la généalogie de la Vierge, sujet qui est pour les vitraux ce que la descente de croix est pour les tableaux, une chose souvent traitée et presque toujours réussie. — Je ne sais quel architecte stupide a mis aux vieux piliers de Saint-Étienne des couronnes de marquis en guise de chapiteaux.

Il y a encore quelques vieilles maisons dans Elbeuf, entre autres une boucherie à côté de ma fenêtre. Mais les manufactures prospèrent trop pour que les anciennes maisons ne fassent pas place à des maisons blanches dignes d'un siècle de lumière où le plâtre est en honneur.

Je pars demain pour Louviers. Je finis ma lettre en t'embrassant bien tendrement, mon Adèle. Dis bien à ma chère petite Didine que dans quatre jours je serai près de vous. Dis-le bien à tous.

Louviers, 11 septembre, midi.

Voici la grosse lettre dont je te parlais[1], mon Adèle, dans mon billet du Havre. Ne la lis pas, car je serai à Paris presque en même temps qu'elle. Je vais voir la châsse de Saint-Taurin, et je serai près de toi le 14, *jeudi.* Je suis comme cloué dans ce maudit Louviers, les diligences passent bien, mais pleines. En voilà trois qui se moquent ainsi de moi.

A jeudi donc, mon Adèle bien-aimée. A jeudi, vous tous que j'aime tant, mes chers petits enfants, ma Didine, ma Dédé, et mes deux bons petits lauréats, Toto et Charlot, que je baiserai bien pour leurs prix. — Dis à ton père combien j'aurai de joie à le revoir. Je l'embrasse ainsi que toi. Mille baisers. A jeudi.

[1] Celle de Dieppe, 8 septembre.

— ALBUMS. —

12 septembre 1837, aux Andelys.

Hier, entre Louviers et Pont-de-l'Arche, vers midi, j'ai rencontré sur la route une famille de pauvres musiciens ambulants qui marchait au grand soleil. Il y avait le père, la mère et six enfants, tous en haillons. Ils suivaient le plus possible la lisière d'ombre que font les arbres. Chacun avait son fardeau. Le père, homme d'une cinquantaine d'années, portait un cor en bandoulière et une grande contrebasse sous son bras; la mère avait un gros paquet de bagages; le fils aîné, d'environ quinze à seize ans, était tout caparaçonné de hautbois, de trompettes et d'ophicléides; deux autres garçons plus jeunes, de douze à treize ans, s'étaient fait une charge d'instruments de musique et d'instruments de cuisine où les casseroles résonnaient à l'unisson des cymbales; puis venait une fille de huit ans, avec un porte-manteau aussi long qu'elle sur le dos; puis un petit garçon de six ans affublé d'un havresac de soldat; puis enfin une toute petite fille de quatre à cinq ans, en guenilles comme les autres, marchant aussi sur cette longue route et suivant bravement avec son petit pas le grand pas du père. Celle-là ne portait rien. Je me trompe. Sur l'affreux chapeau déformé qui couvrait son joli visage rose, elle portait — c'est là ce qui m'a le plus ému — un petit panache composé de liserons, de coquelicots et de marguerites, qui dansait joyeusement sur sa tête.

J'ai longtemps suivi du regard ce chapeau hideux surmonté de ce panache éclatant, charmante fleur de gaîté qui avait trouvé moyen de s'épanouir sur cette misère. De toutes les choses nécessaires à cette pauvre famille, la plus nécessaire, c'est à la petite bégayant à peine que la Providence l'avait confiée. Les autres portaient le pain, l'enfant portait la joie. Dieu est grand.

... Donc, je n'aime pas les citadelles; je sais bien que ces collines-là protègent les autres collines. Mais, précisément, ce sont des espèces d'amazones qui me déplaisent et qui m'ennuient. Vous êtes sur un coteau quelconque, c'est le matin, le soleil rit, les oiseaux chantent, vous êtes poëte, vous allez, vous venez, vous errez, vous rêvez, tous les sentiers sont à vous, le ciel, la terre et les nuages font un paysage éclatant dans le miroir de votre fan-

tasie; vous êtes libre dans une nature libre; ce pré est plein de rosée et de boutons d'or, regardez-le; cette fleur est belle, cueillez-la; toute chose s'offre avec douceur, et de tous les buissons et de tous les arbres voisins l'essaim bourdonnant des pensées vient joyeusement s'abattre sur vous. Mais je vous suppose, mon poëte, à Valenciennes, ou à Lille, ou à Doullens, vous sortez de la ville, quelques belles têtes vertes de marronniers sur des remparts rouges vous tentent, vous montez à la citadelle, vous arrivez à une pointe de brique et de gazon, c'est la flèche. — Halte-là! Qui vive? On n'entre pas? Avez-vous une permission? Allez trouver le commandant. Et le soldat croise la bayonnette. Fort bien! l'inspiration s'est envolée. Au diable la colline virago qui vous reçoit en grommelant et la hallebarde au poing! Foin de ces choses sévères et revêches et si bien défendues, et vive la nature, cette beauté bonne, riante, gracieuse, nonchalante, bienveillante et facile!

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

DESSINS DE VICTOR HUGO

ŒUVRES INÉDITES

DE

VICTOR HUGO

EN VOYAGE

—

FRANCE

ET

BELGIQUE

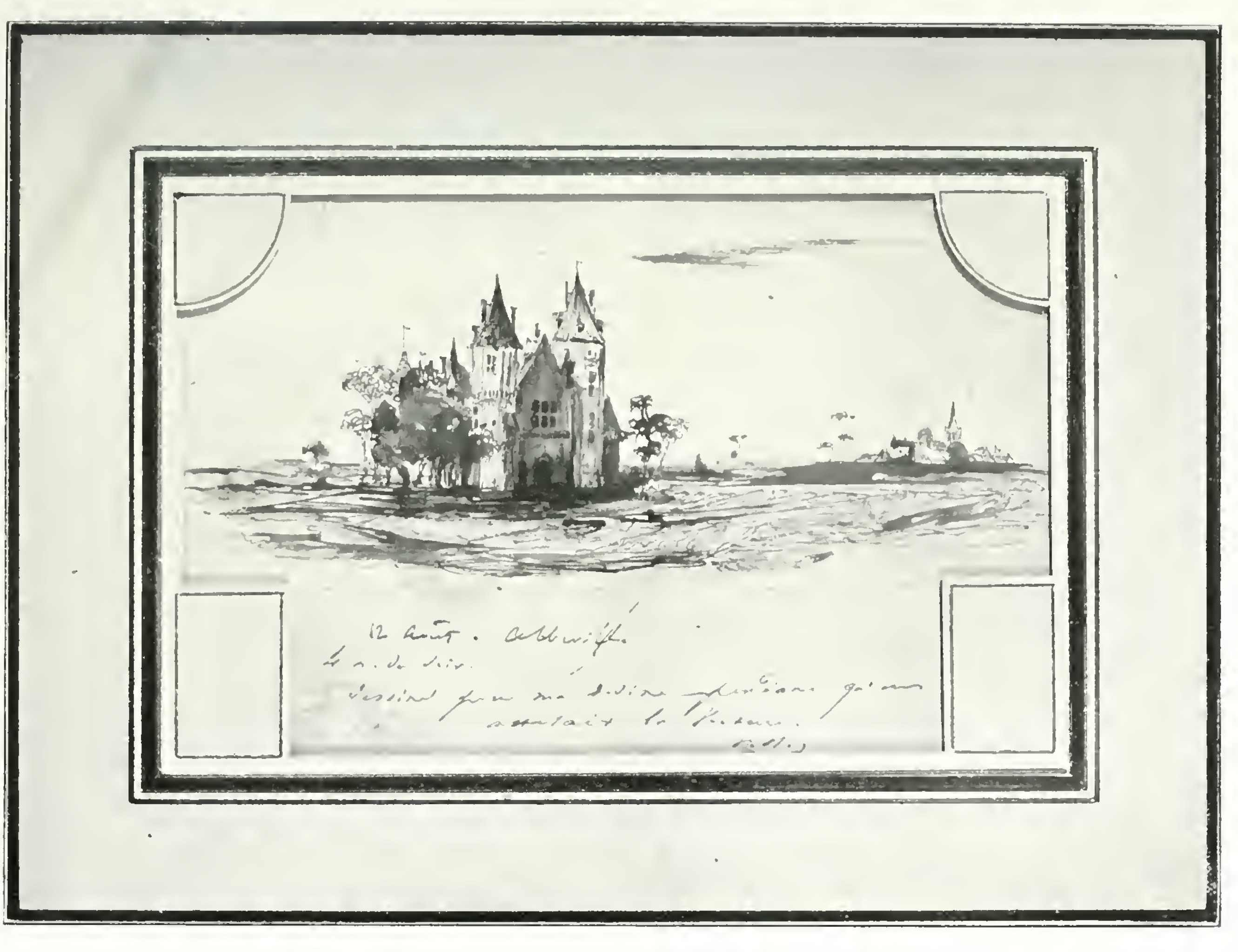
PARIS

J. HETZEL & Cie — 18, RUE JACOB

MAISON QUANTIN — 7, RUE SAINT-BENOIT

1892

Couverture de l'Édition originale.



ABBEVILLE. — MAISON DE VICTOR HUGO



Douai. Beffroi de ville. — Maison de Victor Hugo.



Lier. Lithographie d'André Durand, d'après un dessin de Victor Hugo.
Maison de Victor Hugo.



Gros canon de Gand. — Lettre à Mme Victor Hugo.



Étaples. Barque. — Maison de Victor Hugo.

ils ont pour cette dernière couleur une
affreuse [illegible] bleu au lieu de
de peinture. — Nous sauvons, disent-ils.
— les pauvres Welches, avec la sagesse
de badigeonner.

La grande église à demi-écroulée de [illegible]
fourmille de belles choses. Les chapelles
regorgent de peintures merveilleuses et
de sculptures parfaites. Je ne suis que
peintre, je ne suis qu'astragale. Tout cela
est disposé au hasard, sans ordre, pêle-
mêle, bric-à-brac. [illegible]
que ces églises belges, mais des choses
qui conviennent des mœurs

La cathédrale de Malines est badigeonnée
de blanc à l'intérieur, encombrée des
[illegible] étranges et d'art [illegible]
[illegible]. En revanche l'extérieur est prodigieux
[illegible]. J'y suis monté. [illegible]

Fac-similé de la lettre manuscrite *Mons*. (Voir page 90.)

13.

Dieppe 1er 9h soir.

Tu as probablement reçu, chère amie, l'avant-dernière lettre que tu recevras de moi. Le 12 ou le 13 au plus tard je serai à Paris près de toi, près de tous. Quelle joie de t'embrasser! Va, crois-le bien, j'étais heureux, pourtant le voyage n'est qu'un étourdissement rapide. C'est à la maison qu'est le bonheur.

Chaque jour me rapproche rapidement de vous. Je suis aujourd'hui à Dieppe. J'y étais venu tout exprès pour étudier le curieux bas-relief de l'église qui figure en quelque sorte la Découverte de l'Amérique. Plusieurs incidents ont retardé la voiture de sorte que je suis arrivé trop tard. Il était sept heures du soir et l'église était pleine d'ombre quand j'y suis entré. ~~Elle était~~ d'ailleurs admirable à voir ainsi, mais le bas-relief n'offrait à l'œil qu'une croûte de pierre inégale. Impossible d'y rien distinguer. Je venais dans cette église en antiquaire, elle m'a reçu en peintre. Je ne me plains pas.

FAC-SIMILÉ DE LA LETTRE MANUSCRITE *DIEPPE*. (VOIR PAGE 136.)

TABLE.

FRAGMENT D'UN VOYAGE AUX ALPES.

1825.

FRANCE ET BELGIQUE.

BRETAGNE ET NORMANDIE.

1834.

1835.

1836.

BELGIQUE.

1837.

ALPES ET PYRÉNÉES

1839

ALPES

Le Rhin contient le commencement du voyage de 1839, dont nous publions ici la suite et la fin : ALPES. — MIDI DE LA FRANCE ET BOURGOGNE.

Nous conformant aux manuscrits et aux albums, nous avons rétabli dans cette édition l'ordre chronologique.

LUCERNE. — LE MONT PILATE

Lucerne. — 1 septembre, minuit.

Je vais probablement passer la nuit à t'écrire, chère amie, car j'ai la tête pleine de spectacles et le cœur plein de tendresse.

Je suis arrivé à Lucerne de nuit comme à Zurich [1], mais Lucerne est aussi calme que Zurich est agitée.

Je me suis logé à la pension Lichman, excellent hôtel installé dans une belle vieille tour, à mâchicoulis, ma foi! J'ai soupé, j'ai demandé une chambre, j'ai ouvert ma fenêtre, et je t'écris.

Quand le paysage qui remplit ma croisée ouverte en vaut la peine, j'en fais un croquis et je te l'envoie. Aujourd'hui il est admirable, malgré la nuit, et peut-être en partie à cause de la nuit.

J'ai sous les yeux le lac des Quatre-Cantons, la merveille de la Suisse. L'eau du lac vient jusque sous ma croisée battre doucement les vieilles pierres de la tour. J'y entends sauter les poissons avec un bruit faible. L'obscurité est profonde. Cependant je distingue à ma droite un pont de bois vermoulu à toiture aiguë qui va se rattacher à une grosse tour d'un superbe profil. Des lueurs vagues courent sur l'eau. Quelques hauts peupliers noirs se reflètent dans le lac sombre vis-à-vis de moi, à cinq cents pas de ma tour. Une large brume, versée par la nuit sur le lac, me cache le reste. Cependant elle ne monte pas assez haut pour m'empêcher de voir le développement sinistre du mont Pilate posé devant moi dans toute son immensité. Au-dessus des trois dents de son sommet, Saturne, avec quatre belles étoiles d'or au milieu desquelles il est placé, dessine dans le ciel un gigantesque sablier. Derrière le Pilate et sur les rives du lac se pressent pêle-mêle une foule de vieux monts chauves et difformes, Titlis, Prosa, Crispalt, Badus, Galenstock, Frado, Furka, Mutthorn, Beckenriederberg, Urahorn, Hochstollen, Rothhorn, Thierstock et Brünig. J'entrevois confusément tous ces géants goîtreux et bossus accroupis dans l'ombre autour de moi.

De temps en temps le vent m'apporte à travers les ténèbres un bruit de clochettes éloignées. Ce sont les vaches et les chèvres qui errent en secouant leurs grelots dans les pâturages aériens du Pilate et du Rigi, et cette douce musique qui vient jusqu'à moi tombe de cinq ou six mille pieds de haut.

J'ai vu dans ma journée trois lacs, le lac de Zurich que j'ai quitté ce

[1] On trouvera la lettre précédant celle-ci dans *le Rhin*, voyage de 1839.

matin, le lac de Zug qui m'a gratifié d'une excellente anguille pour mon déjeuner, et le lac de Lucerne qui vient de me donner à souper avec ses admirables truites saumonées.

Vus à vol d'oiseau, le lac de Zurich a la forme d'un croissant qui appuie l'une de ses pointes à Zurich et l'autre à Uznach, le lac de Zug a la forme d'une pantoufle dont la route de Zug à Art ferait la semelle, le lac des Quatre-Cantons figure jusqu'à un certain point une patte d'aigle brisée dont les fractures font les deux golfes de Brunnen et de Buochs, et dont les quatre ongles s'enfoncent profondément, l'un dans Alpnach, l'autre dans Winkel, le troisième dans Lucerne et le dernier dans Küssnacht, où Tell a tué Gessler. Le point culminant du lac est Fluelen.

Avant de quitter le lac de Zurich, je me suis réconcilié avec lui. C'est qu'il était vraiment beau à voir du haut de la côte d'Albis. Les maisons blanches brillaient sur la rive opposée comme des cailloux dans l'herbe, quelques bateaux à voiles ridaient l'eau étincelante, et le soleil levant enlevait l'une après l'autre de la surface du lac toutes les brumes de la nuit, que le vent portait diligemment à un gros tas de nuages amoncelés dans le nord. Le lac de Zurich était magnifique ainsi. Cependant je n'y reviendrai plus.

Quand je te dis que j'ai vu trois lacs dans ma journée, je suis bien bon, car j'en ai vu quatre. Entre Albis et Zug, au milieu des sierras les plus pittoresques du monde, au fond d'un ravin très sauvage, très boisé et très désert, on aperçoit un petit lac d'un vert sombre qui s'appelle Türlersee et dont la sonde n'a pu trouver le fond. Il paraît qu'un village riverain s'y est écroulé et englouti. La couleur de cette flaque d'eau est inquiétante. On dirait une grande cuve pleine de vert-de-gris. — Mauvais lac! m'a dit un vieux paysan en passant.

Plus on avance, plus les horizons deviennent extraordinaires. A Albis il semble qu'on ait sous les yeux quatre chaînes de montagnes superposées; au premier plan les Ardennes vertes, au second plan le Jura sombre et à brusques courbures, au troisième étage les Apennins chauves et abrupts, au fond, au-dessus de tout, les blanches Alpes. On croit voir les quatre premières marches de l'ancien escalier des Titans.

Puis on redescend dans les vallées, on s'enfonce dans les forêts; les branchages chargés de feuilles font sur la route une voûte réticulée dont les crevasses laissent pleuvoir le jour et la chaleur, quelques rares cabanes montrent à moitié leurs façades de bois blond, ragoûtantes et gaies, avec leurs croisées à vitres rondes qu'on dirait grillées de gros tulle; un paysan bienveillant passe avec son chariot attelé de bœufs; les ravins font de larges coupures dans la futaie, le regard s'échappe par ces tranchées, et, s'il est midi, si le

temps est beau, il se fait de toutes parts un magnifique échange d'ombres et de rayons entre le ciel et la terre, les larges rideaux de brume qui pendent sur l'horizon se déchirent çà et là, et, par la déchirure, les montagnes éloignées vous apparaissent tout à coup comme dans un miroir magique au fond d'un gouffre de lumière.

Zug, comme Bruck, comme Baden, est une charmante commune féodale, encore enceinte de tours, avec ses portes ogives blasonnées, crénelées, robustes, et toutes meurtries par les assauts et les escalades. Zug n'a pas l'Aar comme Bruck, Zug n'a pas la Limmat comme Baden, mais Zug a son lac, son petit lac, qui est un des plus beaux de la Suisse. Je me suis assis sur une étroite estacade ombragée de tilleuls, à quelques pas de mon auberge ; j'avais devant moi le Rigi et le Pilate, qui faisaient quatre pyramides monstrueuses ; deux montaient dans le ciel et deux se renversaient dans l'eau.

Les fontaines de pierre, les maisons peintes et sculptées abondent à Zug. L'auberge du Cerf a quelques vestiges de Renaissance. A Zug la fresque italienne prend déjà possession de presque toutes les murailles. Dans tous les lieux où la nature est très ornée, la maison et le costume de l'homme s'en ressentent ; la maison se farde, le costume se colore. C'est une loi charmante. Nos guinguettes de la Cunette et nos paysans-banlieue vêtus de guenilles seraient des monstres ici.

J'ai vu sur une porte à Zug un bas-relief qui représente un troglodyte, avec sa massue. Au-dessous est gravée la date : 1482. Sur une autre porte est inscrite cette légende plus engageante que le troglodyte : *Pax intrantibus, salus exeuntibus,* 1607. (Mon Charlot, explique ce latin à ta bonne mère.)

L'église de Zug est meublée comme une église de Flandre. Les autels à colonnes torses, les lames sépulcrales coloriées et dorées sont appliqués à tous les murs. Un bedeau m'a introduit dans le trésor de l'église qui est splendide, et qui regorge d'argenteries et d'orfèvreries, quelques-unes extrêmement riches, quelques autres extrêmement précieuses. Pour trente sous j'ai vu des millions.

Il y a quinze ans, le chemin de Zug à Art était un sentier impraticable où trébuchait le meilleur cheval. C'est maintenant une grande route excellente, laquelle ne cahote pas même l'espèce d'omnibus-charrette qui la parcourt avec des cargaisons de voyageurs le sac sur le dos. J'avais loué à Zurich un petit cabriolet à quatre roues qui trottait le plus agréablement du monde sur cette jolie route, ayant des escarpements d'arbres et de rochers à gauche, et à droite l'eau du lac à peine ridée par un souffle.

Le lac est gracieux quand on quitte Zug, il devient superbe quand on approche d'Art. C'est qu'au-dessus d'Art, qui est un grand village du canton

de Schwyz, il y a le Rossberg, que les gens du pays appellent le *Sonnenberg* (montagne éclairée par le soleil), et le Rigi qu'ils nomment le *Schattenberg* (montagne exposée à l'ombre).

Le Rossberg a quatre mille pieds de haut, le Rigi en a cinq mille. Ce sont les deux plus hautes montagnes de brèche qu'il y ait dans le monde. Le Rossberg et le Rigi n'ont aucun rapport géologique avec les Alpes qui les entourent. Les Alpes sont de granit; le Rigi et le Rossberg sont faits de cailloux roulés dans une fange aujourd'hui plus dure que le ciment, ce qui donne aux rochers tombés près de la route un air de pans de murs romains. Ces deux énormes montagnes sont deux tas de boue du déluge.

Aussi il advient parfois que la boue se délaie et s'écroule. Cela est arrivé notamment en 1806, après deux mois de pluie. Le 2 septembre, à cinq heures du soir, un morceau du sommet du Rossberg, de mille pieds de front, de cent pieds de haut et d'une lieue de long, s'est détaché tout à coup, a parcouru en trois minutes une pente de trois lieues et a brusquement englouti une forêt, une vallée, trois villages avec leurs habitants et la moitié d'un lac. Goldau, qui a été broyée ainsi, est derrière Art.

A trois heures, j'entrais dans l'ombre du Rigi, laissant sur les collines de Zug un soleil éblouissant. J'approchais d'Art et je songeais à Goldau; je savais que cette jolie ville riante masquait au passant le cadavre de la ville écrasée, je regardais ce lac si paisible où miroitaient les chalets et les prairies. Lui aussi masque des choses terribles. Sous le Rigi il a douze cents pieds de profondeur, et quand elle est saisie par deux vents violents que les bateliers d'Art et de Zug nomment l'Arbis et le Wetter-Föhn, cette charmante flaque d'eau devient plus horrible et plus formidable que l'océan.

Devant moi se dressait à perte de vue le Rigi, sombre et immense muraille à pic où les sapins grimpaient confusément et à l'envi comme des bataillons qui montent à l'assaut.

De tout paysage il sort une fumée d'idées, tantôt douces, tantôt lugubres; celui-ci dégageait pour moi une triple pensée de ruine, de tempête et de guerre, et me faisait rêver, lorsqu'une jeune fille pieds nus, qui était assise au bord du chemin, est accourue, a jeté en passant trois prunes dans mon cabriolet et s'est enfuie avec un sourire. Pendant que je prenais quelques batz dans mon gousset, elle avait disparu. Un moment après, je me suis retourné, elle était revenue au bord du chemin tout en se cachant dans la verdure, et elle me regardait de ses yeux brillants à travers les saules comme Galatée. Tout est possible au bon Dieu, puisqu'on rencontre des églogues de Virgile dans l'ombre du Rigi.

A cinq heures je sortais de l'ombre du Rigi. J'avais parcouru le coude qui fait le fond du lac de Zug, j'avais traversé Art, et je venais de quitter les

bords de l'eau pour une route fort encaissée qui gravit d'un mouvement assez âpre une des croupes basses du mont Rigi. On bâtit à droite et à gauche de cette route quelques maisons neuves d'un goût médiocre. Il paraît que les belles devantures de bois passent de mode ici; le plâtre parisien tend à envahir les façades. C'est fâcheux. Il faudrait avertir la Suisse que Paris lui-même a honte de son plâtre aujourd'hui.

Tout à coup le chemin devient désert, une masure sort d'une touffe d'arbres sur une petite esplanade. Mon cocher s'est arrêté. J'étais dans l'illustre chemin creux de Küssnacht. Il y avait cinq cent trente et un ans, neuf mois et vingt-deux jours qu'à cette même heure, à cette même place, le 18 novembre 1307, une flèche fermement lancée à travers cette même forêt avait frappé un homme au cœur. Cet homme, c'était la tyrannie de l'Autriche; cette flèche, c'était la liberté de la Suisse.

Le soleil baissait, le chemin devenait sombre, les broussailles au haut du talus pétillaient dans la vive lumière du couchant; deux vieux mendiants, l'homme et la femme, qui gardent la masure voisine, tendaient la main à mes sous de France; un bateleur menant en laisse un ours muselé descendait le chemin vers Küssnacht, suivi des cris joyeux de quatre ou cinq marmots émerveillés de l'ours; mon cocher enrayait sa carriole et j'entendais le bruit de ferraille que fait le sabot; deux branches écartées m'ouvraient une fenêtre sur la plaine et je voyais au loin des faneurs bâtir leur meule; les oiseaux chantaient dans les arbres, les vaches mugissaient dans le Rigi. Moi j'étais descendu de voiture, je regardais les cailloux du chemin creux, je regardais cette nature sereine comme une bonne conscience; peu à peu le spectre des choses passées se superposait dans mon esprit aux réalités présentes et les effaçait, comme une vieille écriture qui reparaît sur une page mal blanchie au milieu d'un texte nouveau; je croyais voir le bailli Gessler couché sanglant dans le chemin creux, sur ces cailloux diluviens tombés du mont Rigi, et j'entendais son chien aboyer à travers les arbres après l'ombre gigantesque de Guillaume Tell debout dans le taillis.

Cette masure, qui est une chapelle, marque la place même où s'est accompli ce sublime guet-apens. Excepté la porte, qui est faite d'une vieille membrure d'ogive, la chapelle n'a rien de remarquable. Un intérieur délabré, de misérables fresques sur le mur, un pauvre autel décoré d'une friperie italienne, des vases de bois enluminés et des fleurs artificielles, deux mendiants qui baragouinent et qui vous vendent pour quelques sous le souvenir de Guillaume Tell, voilà le monument du chemin creux de Küssnacht.

Une madone est sur l'autel; devant cette madone est ouvert un livre où les passants peuvent enregistrer leurs noms. Le dernier voyageur entré dans

la chapelle y avait écrit ces deux lignes qui m'ont plus touché que toutes les déclarations de guerre aux tyrans dont le livre est rempli : — « Je prie humblement notre sainte mère de Dieu de daigner, par son intercession, faire « recouvrer un peu de vue à ma pauvre femme. » Je n'ai rien écrit sur le livre, pas même mon nom. Au-dessous de cette douce prière la page était blanche. Je l'ai laissée blanche.

De l'esplanade devant la chapelle, on voit un coin du lac des Quatre-Cantons. En me retournant, j'ai aperçu, sur une éminence couverte de ronces, au pied du Rigi, un tronçon de tour qui a l'aspect d'un pignon démantelé, et qui sort des broussailles comme une dent. Cette ruine, c'était la forteresse de Küssnacht, le donjon habité par Gessler, le cachot préparé pour Guillaume Tell. Guillaume Tell n'y est pas entré, Gessler n'y est pas rentré.

Un quart d'heure après j'étais à Küssnacht. L'ours dansait sur la place, les commères riaient aux fontaines, trois chaises de poste anglaises débarquaient devant l'hôtel maniéré et confortable qui dérange les devantures gothiques des cabanes du quinzième siècle. Deux vieilles femmes soignaient des tombes dans le cimetière devant l'église. C'est là que j'ai fait arrêter ma carriole. J'ai visité l'église, insignifiante comme édifice, mais très coquette et très ornée.

A Zurich les églises sont nues. Ici, comme à Art, comme à Zug, elles sont parées, et parées avec exagération, avec violence, avec colère. C'est une réaction des églises romaines contre les temples calvinistes; c'est une guerre de fleurs, de volutes, de pompons et de guirlandes que font les cantons catholiques aux cantons protestants.

Les cimetières en particulier sont remarquables. Sur chaque fosse il y a une pierre, et de cette pierre sort une croix rococo en fer ouvragé très vernie et très dorée. L'ensemble de toutes ces croix donne au cimetière l'aspect d'un gros buisson noir à fleurs jaunes.

La route de Küssnacht à Lucerne côtoie l'eau comme celle de Zug à Art. Le lac des Quatre-Cantons est encore plus beau que le lac de Zug. Au lieu du Rigi j'avais devant moi le mont Pilate.

Le mont Pilate m'a occupé toute la journée. Je l'ai rarement perdu de vue dans le trajet de Zurich ici. En ce moment je le distingue vaguement devant ma fenêtre.

C'est une montagne étrange que le Pilate. Elle est d'une forme terrible. Au moyen-âge on l'appelait le mont brisé, *Fracmont*. Il y a presque toujours un nuage sur la cime du mont Pilate; de là vient son nom de *mons Pileatus*, mont enchapassé. Les paysans lucernois, qui savent mieux l'évangile que le latin, font du mot *pileatus* le nom *Pilatus* et en concluent que Ponce-Pilate est enterré sous cette montagne.

Quant au nuage, au dire des bonnes femmes, il se comporte d'une façon bizarre; présent, il annonce le beau temps; absent, il annonce la tempête. Le Pilate, en géant singulier qu'il est, met son chapeau quand il fait beau et l'ôte quand il pleut. Si bien que cette montagne-baromètre dispense quatre cantons de la Suisse d'avoir à leurs fenêtres de ces petits ermites à capuchons mobiles que fait vivre une corde à boyau. Le fait du nuage est certain; je l'ai observé toute la matinée; pendant quatre heures le nuage a pris vingt formes différentes, mais il n'a pas quitté le front de la montagne. Tantôt il ressemblait à une grande cigogne blanche couchée dans les anfractuosités du sommet comme dans un nid; tantôt il se dressait sur quatre pieds, ouvrait une gueule, et l'on eût dit un dogue qui aboie; tantôt il se divisait en cinq ou six petits nuages et faisait à la montagne une couronne d'aigles planant en rond.

Tu comprends qu'un pareil nuage sur une pareille montagne a dû faire naître bien des superstitions dans le plat pays. Le mont est à pic, l'escarpement est laborieux, il a six mille pieds de haut, beaucoup de terreurs entouraient le sommet; aussi a-t-il fait hésiter longtemps les plus hardis chasseurs de chamois. — D'où pouvait venir cet étrange nuage? — Il y a deux cents ans, un esprit fort, qui avait le pied montagnard, s'est risqué et a gravi le mont Pilate. Alors le nuage s'est expliqué.

Sur le sommet même de la montagne il y a un lac, un petit lac, verre d'eau de cent soixante pieds de long, de quatrevingts pieds de large et d'une profondeur inconnue. Quand il fait beau, le soleil frappe ce lac et en tire un nuage; quand le temps se gâte, plus de soleil, plus de nuage.

Le phénomène expliqué, les superstitions n'ont pas disparu. Au contraire. Elles n'ont fait que croître et embellir. C'est que la montagne visitée n'était pas moins effrayante que la montagne inexplorée.

Outre le lac, on avait trouvé sur le mont Pilate des choses prodigieuses; d'abord un sapin unique dans toute la Suisse, un sapin colossal qui a neuf branches horizontales et qui, sur chacune de ces branches, porte un autre grand sapin, ce qui doit lui donner la figure d'un créquier gigantesque; puis, dans l'Alpe de Bründlen, qui est la croupe voisine des sept pics du sommet, un écho qui semble plutôt une voix qu'un écho, tant il est complet et tant il répète les paroles jusqu'aux dernières syllabes et les chants jusqu'aux dernières notes; puis enfin, dans un précipice épouvantable, au milieu d'une paroi à pic de roche noire de plus de six cents pieds de haut, la bouche d'une caverne inaccessible; et, à l'entrée de cette caverne, une statue surnaturelle en pierre blanche d'environ trente pieds de haut, assise et accoudée sur une table de granit, jambes croisées, dans l'attitude redoutable d'un spectre qui garde le seuil de l'antre.

Il paraît certain que la caverne traverse toute la montagne et va aboutir de l'autre côté, au-dessous de l'Alpe de Temlis, à une ouverture qu'on nomme *le trou de la Lune* (parce que, dit Ebel, on y trouve beaucoup de lait de lune).

Ne pouvant escalader la muraille de six cents pieds de haut, on a essayé de tourner la statue et d'entrer dans son repaire par le trou de la Lune. Ce trou a seize pieds de diamètre dans un sens et neuf dans l'autre. Il en sort un vent de glace et un torrent. C'était déjà fort dangereux. On s'est aventuré pourtant. On a traversé à tâtons des salles voûtées, on a rampé à plat ventre sous des plafonds horribles pêle-mêle avec des ruisseaux. Peines perdues. Personne n'a pu pénétrer jusqu'à la statue. Elle est toujours là, intacte dans le sens étroit du mot, contemplant l'abîme, gardant la caverne, exécutant sa consigne et rêvant à l'ouvrier mystérieux qui l'a taillée. Les gens de la montagne appellent cette figure *saint-Dominique.*

Le moyen-âge et le seizième siècle ont été préoccupés du Pilate autant que du Mont-Blanc. Aujourd'hui personne n'y songe. Le Rigi est à la mode. Les sombres superstitions du mont Pilate sont tombées dans les bonnes femmes et y croupissent. Le sommet n'est plus redouté que parce qu'il est malaisé d'y monter. Le général Pfiffer y a fait des observations barométriques et affirme qu'avec une lunette on y voit le Munster de Strasbourg.

Une singulière peuplade de bergers s'y est cantonnée et y habite. Ce sont des hommes oisifs, forts et simples, lesquels vivent centenaires et méprisent profondément les fourmis humaines qui sont dans la plaine.

Cependant il y a encore à Lucerne de vieilles lois qui défendent de jeter des pierres dans le petit lac qui est au sommet du Pilate, par ce motif fantastique qu'un caillou en fait sortir une trombe, et que, pour une pierre qu'on lui jette, ce lac rend un orage qui couvre toute la Suisse.

Depuis cent ans, tout terrible qu'il est, le mont Pilate s'est couvert de pâturages. Ainsi ce n'est pas seulement une montagne formidable, c'est une énorme mamelle qui nourrit quatre mille vaches. Cela fait un orchestre de quatre mille clochettes que j'écoute en ce moment.

Voici l'histoire de ces vaches des Alpes. Une vache coûte quatre cents francs, s'afferme de soixante-dix à quatrevingts francs par an, broute six ans dans les montagnes, fait six veaux; puis, maigre, épuisée, exténuée, quand elle a donné toute sa substance dans son lait, le vacher la cède au boucher; elle passe le Saint-Gothard, redescend les Alpes par le versant méridional, et devient bœuf dans la marmite suspecte des auberges d'Italie.

Du reste, si cela continue, le miraculeux mont Pilate se fera prosaïque comme une cathédrale badigeonnée. Une compagnie française a acheté

récemment une forêt de mélèzes qui est à une demi-lieue du sommet, y a pratiqué une route carrossable, et à cette heure la commandite tond le géant. — En outre, un guide m'a affirmé à Küssnacht qu'en 1814 un chasseur de chamois, nommé Ignatius Matt, était entré dans la caverne avec des échelles et des cordes, et, *au péril de sa vie,* il est vrai, avait hardiment abordé la sombre sentinelle de pierre.

Je dois dire qu'une des vieilles femmes du cimetière, qui écoutait l'histoire du guide, a protesté énergiquement, déclarant qu'Ignatius Matt n'était qu'un fat, qu'il s'était vanté d'une bonne fortune impossible et que la statue du *Dominick loch* était encore vierge. — En cette matière, je crois les vieilles femmes.

J'ai fait les trois lieues de Küssnacht à Lucerne en une heure et demie au grand trot. Je n'en suis pas moins arrivé à Lucerne à la nuit close. Mais la promenade des bords du golfe de Küssnacht au crépuscule est admirable.

En quittant Küssnacht, j'avais les yeux encore fixés sur la ruine de Gessler que déjà j'en rencontrais une autre. C'est le donjon de Neu-Habsburg, autre nid d'aigles tombé à mi-côte dans les bruyères. Je voyais de la route un grand pan de muraille qui, comme une tête renversée dont les cheveux pendent en arrière, laissait tremper le bout de ses lierres dans l'eau du golfe. En face de moi les pentes vertes de la Zinne se réfléchissaient avec leur réseau brouillé d'arbres et de cultures dans le miroir du lac déjà sombre et lui donnaient l'aspect d'une agate herborisée. Au pied du Rigi, je ne sais quel reflet renvoyait à l'eau une clarté blanche; une petite barque qui courait à côté dans une flaque obscure s'y doublait en se reflétant et y figurait une longue épée; la barque faisait la poignée, le batelier, la garde, et le sillage étincelant, la lame fine, longue et nue.

11 septembre, 4 heures après midi.

Excepté l'arsenal et l'hôtel de ville, j'ai déjà tout vu à Lucerne.

La ville est bien faite, assise sur deux collines qui se regardent, coupée en deux par la Reuss qui entre dans le lac à Fluelen et qui en sort violemment à Lucerne, murée d'une enceinte du quatorzième siècle, dont toutes les tours sont différentes comme à Bâle, ce qui est une fantaisie propre à l'architecture militaire germanique, pleine de fontaines presque toutes curieuses et de maisons à volutes, à tourelles et à pignons, en général bien conservées. La verdure extérieure déborde par-dessus les créneaux.

Toutes les façades de la ville, disposées en amphithéâtre sur des pentes, voient le lac s'enfoncer magnifiquement dans les montagnes.

Il y a trois ponts de bois couverts, qui sont du quinzième siècle; deux sur le lac, un sur la Reuss. Les deux ponts du lac sont d'une longueur démesurée et serpentent sur l'eau sans autre but apparent que d'accoster en passant de vieilles tours pour l'amusement des yeux. C'est fort singulier et fort joli.

Le toit aigu de chaque pont recouvre une galerie de tableaux. Ces tableaux sont des planches triangulaires emboîtées sous l'angle du toit et peintes des deux côtés. Il y a un tableau par travée. Les trois ponts font trois séries de tableaux, qui ont chacune un but distinct, un sujet dont elles ne sortent pas, une intention bien marquée d'agir par les yeux sur l'esprit de ceux qui vont et viennent. La série du grand pont, qui a quatorze cents pieds de long, est consacrée à l'écriture sainte. La série du pont de Kappel, qui est sur l'écoulement du lac et qui a mille pieds de longueur, contient deux cents tableaux ornés d'armoiries qui racontent l'histoire de la Suisse. La série du pont sur la Reuss, qui est le plus court des trois, est une danse macabre.

Ainsi les trois grands côtés de la pensée de l'homme sont là, la religion, la nationalité, la philosophie. Chacun de ces ponts est un livre. Le passant lève les yeux et lit. Il est sorti pour une affaire et il revient avec une idée.

Presque toutes ces peintures datent du seizième et du dix-septième siècles. Quelques-unes sont d'un fort beau caractère. D'autres ont été gâtées dans le dernier siècle par des retouches pâteuses et lourdes. La danse des morts du pont de la Reuss est partout d'excellente peinture pleine d'esprit et de sens. Chacun des panneaux représente la Mort mêlée à toutes les actions humaines. Elle est vêtue en tabellion et elle enregistre l'enfant nouveau-né auquel sourit sa mère; elle est cocher avec livrée galonnée et elle mène gaillardement le carrosse blasonné d'une jolie femme; un don Juan fait une orgie, elle retrousse sa manche et lui verse à boire; un médecin saigne son patient, elle a le tablier de l'aide et elle soutient le bras du malade; un soldat espadonne, elle lui tient tête; un fuyard pique des deux, elle enfourche la croupe du cheval. Le plus effrayant de ces tableaux, c'est le paradis; tous les animaux y sont pêle-mêle, agneaux et lions, tigres et brebis, bons, doux, innocents; le serpent y est aussi; on le voit, mais à travers un squelette; il rampe en traînant la Mort avec lui. Meglinger, qui a peint ce pont au commencement du dix-septième siècle, était un grand peintre et un grand esprit.

Sur le pont de Kappel il y a une vue charmante, presque à vol d'oiseau, de Lucerne comme elle était il y a deux cents ans. Par bonheur pour elle, la ville a peu changé.

Je n'ai encore vu que l'extérieur de l'hôtel de ville.

C'est un assez bel édifice, quoique de style bâtard, avec beffroi coiffé d'une toiture en forme de heaume, d'un aspect amusant. De Bâle à Baden, les clochers sont pointus à tuiles de couleur; de Baden à Zurich, ils sont peinturlurés en gros rouge; de Zug à Lucerne, ils ressemblent à des casques, avec cimiers et visières, étamés et dorés.

L'église canonicale, qui est hors de la ville, et qu'ils appellent la cathédrale, a deux aiguilles en ardoise d'une belle masse; mais, hormis un portail Louis XIII et un bas-relief extérieur qui est du quinzième siècle et qui représente Jésus aux Oliviers couronné de fleurs de lys et repoussant le calice, l'église par elle-même ne vaut pas la peine d'être cherchée.

Sur le port il y a l'église des Jésuites qui est d'un rococo violent et tapageur, et, derrière les Jésuites, sur une petite place, une autre église qui a plus d'intérêt que toutes les autres, quoiqu'elle se cache. La nef est ornée de drapeaux peints. La chaire, du dix-septième siècle, est d'un beau travail de menuiserie; les stalles du chœur également. J'ai remarqué aussi, à une chapelle rocaille, une magnifique grille du quinzième siècle.

Il y a de tout à Lucerne, du grand et du petit, des choses sinistres et des choses charmantes. Au milieu du port, une troupe de poules d'eau, à la fois sauvages et familières, joue avec l'eau du lac à l'ombre du mont Pilate. La ville a pris ces pauvres poules joyeuses sous sa protection. On ne peut les tuer sous peine d'amende. On dirait un essaim de petits cygnes noirs à becs blancs. Rien de gracieux comme de les voir plonger et voleter au soleil. Elles viennent quand on siffle. Je leur jette des mies de pain de ma fenêtre.

Dans toutes ces petites villes les femmes sont curieuses, craintives et ennuyées. De la curiosité et de l'ennui naît le désir de voir dans la rue; de la timidité naît la peur d'être vues. De là, sur les façades de toutes les maisons, un appareil d'espionnage, plus ou moins discret, plus ou moins compliqué. A Bâle comme en Flandre, c'est un simple petit miroir accroché en dehors de la fenêtre; à Zurich comme en Alsace, c'est une tourelle, quelquefois jolie, prenant jour de tous les côtés, et à demi engagée dans la façade du logis.

A Lucerne, l'espion est tout simplement une sorte de petite armoire percée de trous et placée en dehors des croisées, sur l'appui, comme un garde-manger.

Les femmes de Lucerne ont grand tort de se cacher, car elles sont presque toutes jolies.

A propos, j'ai vu le Lion du 10 août. C'est déclamatoire.

IMPRIMERIE NATIONALE.

15 septembre.

Je suis encore à Lucerne, mon Adèle. Mais je viens de faire deux admirables excursions, le tour du lac et l'ascension du mont Rigi.

Je suis parti pour le Rigi le 12 au matin, après m'être fait préalablement raser par un affreux perruquier appelé Frau Nezer, qui m'a coupé le menton en trois endroits et qui m'a pris seize sous de France pour cette opération chirurgicale.

Je te conterai tout cela. Mais je n'ai pas voulu fermer ma lettre sans t'en dire un mot. Le Rigi est superbe.

Voici un petit dessin pour ma Didine. L'espèce de soucoupe qui est sur la tour est un nid de cigogne. Explique-lui cela.

Et puis embrasse ma Dédé, mon Toto et mon Charles. J'espère qu'ils travaillent bien. Je serre la main à Vacquerie.

Adieu, mon Adèle; je t'écrirai bientôt. Dans un mois je te reverrai, et je vous embrasserai tous, mes bien-aimés.

Ton Victor qui t'aime.

LUCERNE.

— ALBUMS. —

16 septembre.

Il est six heures du matin. Il a plu à verse toute la nuit. Le soleil se lève dans un tas de brume diffuse derrière le Rigi. Toutes les montagnes voisines sont couvertes de neige. Le Pilate est magnifique ainsi avec un rayon de l'aube sur son front blanc. Les barques à quatre rames qui commencent à courir là-bas sur le lac ont l'air de grandes araignées d'eau. J'entends les filles de Lucerne qui vont au marché passer sur le pont de bois de Kappel. Les batelières rient et s'appellent. Les galériens, le carcan et la chaine au cou, balaient le débarcadère. Les poules d'eau du lac font leur toilette sous ma fenêtre.

NOTES. —

16 septembre.

Arsenal de Lucerne. — Canons battus de la pluie à la porte.

Première salle : paysan en habit de Sempach. Pavillon turc, occupant presque tout le plafond de la salle basse. — Salles supérieures : beaux vitraux des seizième et dix-septième siècles figurant les armes des cantons à toutes les fenêtres. Piques. Pertuisanes. A en croire le guide, tout est de la bataille de Sempach. Bottes de flèches de Marignan. Figures grotesquement peintes de Winckelried, de l'avoyer Gundoldingen et du duc d'Autriche. — Cotte de mailles du duc. Masse d'armes de Winckelried, à la main du bonhomme de bois. Collier pour l'avoyer, collier pour les paysans qu'on prendrait. J'ai essayé le collier destiné à l'avoyer. J'ai cherché vainement la bannière de Lucerne teinte de son sang. Arbalète de Guillaume Tell; une corne de bœuf forme l'arc. Fausse probablement. — Canne de Voltaire. — Plume de Fontainebleau.

Dans un coin, costume des gardes-suisses de l'Empereur. Livrée. Il y a loin de là au sayon de Sempach. Le suisse, étrange espèce d'homme moitié spartiate, moitié condottière, se souciant plus de la dignité de la montagne que de la dignité du montagnard, tenant à la virginité de la neige, vendant sa personne, acceptant une cage, esclave et content, pourvu qu'il sente son nid libre.

Départ. La tempête de la nuit a jeté la Reuss hors de son lit, dévasté deux villages et détruit la route de Fluelen à Altorf que j'avais traversée la veille en omnibus. — Arbres déracinés tout le long du chemin; temps charmant d'ailleurs, route admirable, tantôt un vieux pont de bois couvert, du seizième siècle, sur un torrent, tantôt un monastère sur la cime d'un rocher, tantôt une cascade. Villages vivants, route animée, foire, chars de verroteries qui font étinceler les yeux des jeunes filles. Paysans cheminant par troupe en chantant des psaumes. — La rivière arrache la brèche presque partout et laisse le calcaire à nu. — Intlibuch, situation charmante dans les ravins, les torrents et les collines.

Le 17.

Thun à midi. — Délicieuse approche de la ville. Le vieux château. — Visite. — C'est une prison. — Ces exquises tourelles sont des cachots. — Soldat entrevu dans l'un, mélancoliquement tourné vers le lac. *C'est un meurtrier.* — Autre cachot qu'on n'ouvre pas. *Grand brigand,* dit le sergent en baragouin. — Vue ravissante des tourelles. — Belle charpente et grand toit. — Chant du *grand brigand.* Doux et grave.

Lac de Thun. — Mont Niesen. — Château de Chadow, admirable.

Le vieil Olibrius, important et sot, accompagné de deux femmes qui paraissent souffrir.

Il aimait Voltaire pour les préjugés qu'il a combattus et la philosophie qu'il a propagée. Il estimait les Jésuites parce qu'ils ont bâti un beau séminaire à Fribourg (vilaine caserne neuve et blanche, par parenthèse, que j'ai vue le lendemain et qui gâte l'aspect gothique et charmant de la ville); il adorait Don Carlos parce qu'il défend les vrais principes; il détestait les jacobins; il exécrait Buonaparte; il abominait les romantiques; il avait horreur de la France parce qu'elle est le pays de tout cela. Tout cet ensemble, soudé par un solide ciment d'idées absurdes, se tenait parfaitement dans la tête de ce bonhomme et poussait des saillies dans sa conversation. Il était du reste patriote suisse, tout en se déclarant lettré classique français, et je l'avais vu écrire cette phrase textuelle sur le livre des voyageurs à l'hôtel de Bellevue : *que Dieu conserve notre patrie par tous les ans des pièges périculeuses!*

Musique d'omnibus dans le bateau. — Anglais, allemands, suisses.

Ranz des vaches.

Valse allemande.

God save the queen.

Rien pour la France. L'Olibrius le remarque avec satisfaction, puis il se met à déclamer sur Don Carlos en style de *Gazette de France* avec force *horizons politiques, vaisseau de l'État,* etc., et cela en présence du Niesen qui, vu de flanc et faisant un majestueux obstacle au soleil, redoublait de magnificence en ce moment même.

Ce que voyant, j'allai à l'homme de la musique et je lui demandai la Marseillaise.

Pour quinze sous j'eus la Marseillaise.

Après avoir enfoncé cette flèche barbelée dans le cœur de mon homme, je vins me rasseoir à ma place et je me remis à dessiner d'un air indifférent.

Lac très beau. — Grotte d'un ermite. — Cascade. — Village au haut de la montagne.

Entre Langnau et Thun, tombeau : grosse statue de bois peint en armure Louis XIV. Epitaphe :

ROBERTUS ET ALBERTUS DE WATWYLL
GENERALISSIMUS IN FRANCIA COLONELLUS,
NIVEUS HELVETII FLOS NOBILITATIS

Le 17 au soir.

Berne. — Ville à arcades comme Turin. La cathédrale, tour et portail, belle masse. Figures remarquables sous les voussures. Assez belle boiserie dans l'église. — 4 lancettes sur 6 conservées, fort belles. — Beaux fonts baptismaux en marbre noir. Autel primitif en granit noir.

Fontaines innombrables et toutes charmantes. — Jeune fille qui verse de l'eau. — L'ours de Berne armé de pied en cap. — Berger jouant de la flûte. Une troupe d'enfants danse sur le bas-relief autour de la colonne.

La tour de l'horloge avec les figures peintes qui entrent et sortent pour marquer les heures.

La tour de St-Christophe. Un grand soldat de bois peint dans une immense ogive.

Les ours dans leur cave. Les galériens. Pluie. Sur un des vitraux au-dessous d'un blason qui représente une roue de moulin avec ses aubes, remarqué cette inscription :

PURA ME MOVENT

BERNE. — LE RIGI.

Berne, 17 septembre, minuit.

Partout où j'arrive, mon Adèle, mon premier soin est de t'écrire. A peine installé, je me fais apporter une table et un encrier, et je me remets à causer avec toi, avec vous tous, mes enfants bien-aimés. Prenez tous votre part de ma pensée comme vous avez votre part de mon cœur.

Je suis arrivé à Berne de nuit comme à Lucerne, comme à Zurich. Je ne hais pas cette façon d'arriver dans les villes. Il y a dans une ville qu'on aborde la nuit un mélange de ténèbres et de rayonnements, de lumières qui vous montrent les choses et d'ombres qui vous les cachent, d'où il résulte je ne sais quel aspect exagéré et chimérique qui a son charme. C'est une combinaison de connu et d'inconnu où l'esprit fait les rêves qu'il veut. Beaucoup d'objets qui ne sont que de la prose le jour prennent dans l'ombre une certaine poésie. La nuit, les profils des choses se dilatent; le jour, ils s'aplatissent.

Il était huit heures du soir; j'avais quitté Thun à cinq heures. Depuis deux heures le soleil était couché, et la lune, qui est dans son premier quartier, s'était levée derrière moi dans les hautes crêtes déchirées du Stockhorn. Mon cabriolet à quatre roues trottait sur une route excellente. — J'ai toujours mon cabriolet, qui a seulement changé de cocher, je ne sais par quel arrangement.

Mon cocher d'à présent est assez pittoresque; c'est un grand piémontais à favoris noirs et à large chapeau verni, enfoui dans un immense carrick de cocher de fiacre, en cuir fauve doublé de peau de mouton noire et orné au dehors de morceaux de peau, rouge, bleue, verte, qui sont appliqués sur le fond jaune et qui y dessinent des fleurs fantastiques. Quand le carrick s'entr'ouvre, il laisse voir une veste de velours olive, une culotte et des guêtres de cuir, le tout rehaussé par une breloque faite d'une pièce de quarante sous à l'effigie de l'empereur, dans l'épaisseur de laquelle on a vissé une clef de montre.

Donc j'avais devant moi le ciel blanc du crépuscule et derrière moi le ciel gris du clair de lune. Le paysage, vu à ce double reflet, était ravissant. Par intervalles j'apercevais, à ma gauche, l'Aar faisant des coudes d'argent au fond d'un ravin noir. Les maisons, qui ont toutes forme de chalets, et qui sont de petits édifices de bois les plus ouvragés qui soient, montraient

des deux côtes de la route leurs façades faiblement animées par le clair de lune, avec leur grand toit rabattu sur leurs fenêtres rougeâtres.

Note, en passant, que le toit des cabanes est immense dans ce pays d'averses et d'ondées. Le toit se développe sous la pluie : en Suisse, il envahit presque toute la maison; en Italie, il s'efface; en orient, il disparaît.



Je reprends. — Je regardais les contours des arbres, ce qui m'amuse toujours, et je venais d'admirer la touffe énorme d'un noyer dans une prairie à cent pas de la route, quand le cocher est descendu pour enrayer. C'est bon signe quand on enraie; c'est le sifflet du machiniste. Le décor va changer.

En effet la route s'est abaissée comme une croupe, et à ma gauche, à travers la rangée d'arbres qui borde le chemin, aux rayons de la lune, au fond d'une vallée confusément entrevue, une ville, une apparition, un tableau éblouissant, a surgi tout à coup.

C'était Berne et sa vallée.

J'aurais plutôt cru voir une ville chinoise, la nuit de la fête des lanternes. Non que les toits eussent des faîtes très découpés et très fantasques; mais il y avait tant de lumières allumées dans ce chaos vivant de maisons, tant de chandelles, tant de falots, tant de lampes, tant d'étoiles à toutes les croisées; une sorte de grande rue blanchâtre traçait au milieu de ces constellations développées sur le sol une voie lactée si étrange; deux tours, celle-ci carrée et trapue, celle-là svelte et pointue, marquaient si bizarrement les deux extrémités de la ville, l'une sur la croupe, l'autre dans le creux; l'Aar, courbée en fer à cheval au pied des murs, détachait si singulièrement de la terre, comme une faucille qui entame un bloc, cet amas de vagues édifices piqués de trous lumineux; le croissant posé au fond du ciel juste en face, comme le flambeau de ce spectacle, jetait sur tout cet ensemble une clarté si douce, si pâle, si harmonieuse, si ineffable, que ce n'était plus une ville que je voyais, c'était une ombre, le fantôme d'une cité, une île impossible de l'air à l'ancre dans une vallée de la terre et illuminée par des esprits.

En descendant, les belles silhouettes de la ville se sont décomposées et recomposées plusieurs fois, et la vision s'est dissipée à demi.

Puis ma carriole a passé un pont et s'est arrêtée sous une porte ogive; un vieux bonhomme, accosté de deux soldats en uniforme vert, est venu me demander mon passeport; à la lueur du réverbère, j'ai aperçu une

affiche de danseurs de corde ornée d'une gravure et collée sur la muraille, et je suis retombé du haut de mon rêve chinois dans Berne, capitale du plus grand des vingt-deux cantons, chef-lieu de trois cent quatrevingt dix-neuf mille habitants, résidence des ambassadeurs, ville située par les 46° 57′ 14″ de latitude septentrionale et par les 25° 7′ 6″ de longitude, à dix-sept cent huit pieds au-dessus du niveau de la mer.

Un peu remis de cette chute, j'ai continué ma route, et me voici maintenant dans l'hôtel *des Gentilshommes*. — Ce qui est une autre chute, car l'hôtel des Gentilshommes me fait l'effet d'une auberge délabrée; les chambres sentent le moisi, les rideaux blancs sont dorés par les années, les cuivres des commodes sont vert-de-grisés, l'encre est une bourbe noire; bref, l'hôtel des Gentilshommes a son originalité; rien de plus inattendu que cette oasis de saleté bretonne au milieu de la propreté suisse.

Il faut maintenant que je te conte ma promenade au Rigi.

Ce n'était pas le Rigi que je voulais en restant à Lucerne, c'était le Pilate. Le Pilate est un mont abrupt, sauvage, empreint de merveilleux, d'une approche difficile, abandonné par les touristes; il me tentait fort. Le Rigi est moins haut que le Pilate de quatorze cents pieds, se laisse gravir à cheval, n'a des escarpements que ce qu'il en faut aux bourgeois, et se couvre tous les jours d'une peuplade de visiteurs. Le Rigi est la prouesse de tout le monde. Aussi ne m'inspirait-il qu'un médiocre appétit. Cependant le temps défavorable à l'ascension du Pilate s'est obstiné; *Odry*, un guide au nez camard, ainsi surnommé par des voyageurs français, s'est refusé à me conduire; il a fallu que je me contentasse du Rigi. En somme, je ne me plains pas du Rigi, mais j'aurais voulu le Pilate.

Après ma barbe faite chez cet horrible écorcheur appelé Frau Nezer, j'ai quitté Lucerne pour le Rigi le 12 à huit heures du matin; à neuf heures, le bateau à vapeur la *Ville-de-Lucerne* me débarquait à Weggis, joli petit village au bord du lac, où j'ai passablement déjeuné; à dix heures, je quittais le gasthof de Weggis et je commençais à gravir la montagne; j'avais un guide pour la forme et ma canne pour tout bagage.

En route, j'ai rencontré deux ou trois caravanes avec chevaux, mulets, ânes, sacs de provisions, bâtons ferrés, guides pour mener les bêtes, guides pour expliquer les sites, etc. Il y a des voyageurs qui traitent le Rigi comme le Mont-Blanc; des espèces de don Quichottes des montagnes qui sont déterminés à *faire une ascension*, et qui escaladent cette butte avec tout l'attirail de Cachat-le-Géant. — Or le Rigi est très beau, mais on peut y monter et en descendre sa canne à la main. Tu te souviens, mon Adèle, de notre excursion au Montanvert; le Rigi n'a qu'une hauteur double; le

Montanvert a environ deux mille cinq cents pieds, le Rigi environ cinq mille.

L'ascension du Rigi par Weggis dure trois heures et peut se diviser en quatre zones.

D'abord un chemin sous des bois, dont les branches basses accrochent les dentelles des voyageuses anglaises, et où de jolies petites filles, pieds nus, vous offrent des poires et des pêches. Ces bois sont mêlés de vergers; de temps en temps, le bleu du lac perce le vert des arbres, et, entre deux prunes, on voit une barque. Puis un sentier, fort âpre par endroits, qui gravit cet escarpement qu'ont presque toutes les montagnes entre leur base et leur sommet; puis une pente de gazon où le chemin s'élargit à l'aise et qui sépare la maison dite *les bains froids* de la maison dite *le péage;* puis, du péage jusqu'au sommet (*kulm*), un sentier, assez rude çà et là, d'où l'on revoit Lucerne et que borde un précipice au fond duquel est Küssnacht.

Le trajet de chacune des deux premières zones dure à peu près une heure; le trajet de chacune des dernières dure une demi-heure.

La première zone n'est qu'une promenade agréable, la seconde est assez pénible. Il faisait très beau, le soleil chauffait à plomb les parois blanches de la montagne le long desquelles grimpait le sentier, soutenu de place en place par des échafaudages et des maçonneries. La vieille muraille diluvienne est égrenée par les pluies et les torrents, les cailloux roulés couvrent le chemin, et j'avançais assez lentement sur les têtes de clous de la brèche. De temps en temps je rencontrais une méchante peinture accrochée au mur de roche et représentant une des stations de la voie douloureuse.

A mi-côte, il y a une chapelle ornée d'un mendiant, et, deux cents pas plus haut, un grand rocher détaché de la montagne qu'ils appellent la *pierre-tour* et sous lequel passe la route. Beaucoup d'ombre froide et un peu d'eau fraîche tombe de cette voûte sur le passant trempé de sueur; on a mis là un banc traître sur lequel les pleurésies sont assises.

La pierre-tour est du reste curieuse à voir. Elle est couronnée d'une plate-forme inaccessible sur laquelle de hauts sapins ont poussé paisiblement. A quelques pas de là tombe dans le précipice une belle cascade qui rugit en avril et que l'été réduit à quelques cheveux d'argent.

Arrivé au sommet de l'escarpement, j'étais essoufflé; je me suis assis quelques instants sur l'herbe; de gros nuages sombres avaient caché le soleil, toute habitation humaine avait disparu, l'ombre qui tombait du ciel donnait à cet immense paysage désert je ne sais quoi de sinistre; le lac était sous mes pieds avec ses montagnes et ses caps, dont je distinguais nettement les hanches, les côtes et les longs cous, et je croyais voir un troupeau énorme

de monstres poilus, groupé autour de cet abreuvoir bleu, boire à plat ventre, les museaux allongés dans le lac.

Un peu reposé, je me suis remis à monter...

18, 6 heures du matin.

J'interromps cette lettre ici, mon Adèle, pour te l'envoyer tout de suite. Le temps devient affreux, il pleut à verse, il faut que je change mon itinéraire. Impossible de rebrousser chemin vers le nord, je vais descendre au midi afin d'aller retrouver le ciel bleu et le soleil. Je me hâte de t'en prévenir. Écris-moi *à Marseille* (*poste restante* toujours sans prénom). Comme j'ai soif de vos nouvelles à tous, écris-moi sitôt cette lettre reçue, mon Adèle, et toi aussi, ma Didine. Dites-moi tout ce que vous faites et si vous vous amusez bien, comme je l'espère.

Mon Charlot, mon Toto, ma Dédé, écrivez-moi aussi. — Je vais m'occuper de faire revenir les lettres qui sont à Cologne [1]. — Je ferme cette lettre pour qu'elle parte tout de suite; je t'embrasse, mon Adèle toujours aimée, et vous tous. — Au prochain courrier la suite du Rigi.

Ton Victor.

Je pars pour Lausanne.

[1] Lettres adressées par Mme Victor Hugo à son mari pendant le voyage de 1839. (*Le Rhin.*)

(SUITE DE LA PROMENADE AU RIGI.)

J'ai donc continué ma route. J'avais franchi les deux premières zones; j'entrais dans la troisième et j'apercevais à une certaine hauteur, à mi-côte, sur un plan incliné recouvert de gazon, la maison de bois qu'on appelle les bains froids. En cinq minutes j'y étais parvenu.

La maison n'a rien de remarquable; elle est revêtue de petites planchettes taillées en écailles qui imitent l'écorce des sapins. Note en passant que la nature donne des écailles à tout ce qui doit lutter contre l'eau, aux sapins dans la pluie comme aux poissons dans la vague. Quelques anglaises en toilette étaient assises devant la maison.

Je me suis écarté de la route, et au milieu de quelques grosses roches éboulées j'ai trouvé la petite source claire et joyeuse qui a fait éclore là, à deux mille pieds au-dessus du sol, d'abord une chapelle, puis une maison de santé. C'est la marche ordinaire des choses dans ce pays que ses grandes montagnes rendent religieux; d'abord l'âme, ensuite le corps. La source tombe d'une fente de rochers en longs filandres de cristal, j'ai détaché de son clou rouillé la vieille écuelle de fer des pèlerins, et j'ai bu de cette eau excellente, puis je suis entré dans la chapelle qui touche la source.

Un autel encombré d'un luxe catholique assez délabré, une madone, force fleurs fanées, force vases dédorés, une collection d'*ex-voto* où il y a de tout, des jambes de cire, des mains de fer-blanc, des tableaux-enseignes figurant des naufrages sur le lac, des effigies d'enfants accordés ou sauvés, des carcans de galériens avec leurs chaînes, et jusqu'à des bandages herniaires; voilà l'intérieur de la chapelle.

Rien ne me pressait; j'ai fait une promenade aux environs de la source, pendant que mon guide se reposait et buvait quelque kirsch dans la maison.

Le soleil avait reparu. Un bruit vague de grelots m'attirait. Je suis arrivé ainsi au bord d'un ravin très encaissé. Quelques chèvres y broutaient sur l'escarpement, pendues aux broussailles. J'y suis descendu, un peu à quatre pattes comme elles.

Là, tout était petit et charmant; le gazon était fin et doux; de belles fleurs bleues à long corsage se mettaient aux fenêtres à travers les ronces, et semblaient admirer une jolie araignée jaune et noire qui exécutait des voltiges, comme un saltimbanque, sur un fil imperceptible tendu d'une broussaille à l'autre.

Le ravin paraissait fermé comme une chambre. Après avoir regardé

l'araignée, comme faisaient les fleurs (ce qui a paru la flatter, soit dit en passant, car elle a été admirable d'audace et d'agilité tant qu'elle m'a vu là), j'ai avisé un couloir étroit à l'extrémité du ravin, et, ce couloir franchi, la scène a brusquement changé.

J'étais sur une étroite esplanade de roche et de gazon accrochée comme un balcon au mur démesuré du Rigi. J'avais devant moi dans tout leur développement le Bürgen, le Buochserhorn et le Pilate; sous moi, à une profondeur immense, le lac de Lucerne, morcelé par les nases et les golfes, où se miraient ces faces de géants comme dans un miroir cassé. Au-dessus du Pilate, au fond de l'horizon, resplendissaient vingt cimes de neige; l'ombre et la verdure recouvraient les muscles puissants des collines, le soleil faisait saillir l'ostéologie colossale des Alpes; les granits ridés se plissaient dans les lointains comme des fronts soucieux; les rayons pleuvant des nuées donnaient un aspect ravissant à ces belles vallées que remplissent à de certaines heures les bruits effrayants de la montagne; deux ou trois barques microscopiques couraient sur le lac, traînant après elles un grand sillage ouvert comme une queue d'argent; je voyais les toits des villages avec leurs fumées qui montent et les rochers avec leurs cascades pareilles à des fumées qui tombent.

C'était un ensemble prodigieux de choses harmonieuses et magnifiques pleines de la grandeur de Dieu. Je me suis retourné, me demandant à quel être supérieur et choisi la nature servait ce merveilleux festin de montagnes, de nuages et de soleil, et cherchant un témoin sublime à ce sublime paysage.

Il y avait un témoin en effet, un seul, car du reste l'esplanade était sauvage, abrupte et déserte. Je n'oublierai cela de ma vie. Dans une anfractuosité du rocher, assis les jambes pendantes sur une grosse pierre, un idiot, un goîtreux, à corps grêle et à face énorme, riait d'un rire stupide, le visage en plein soleil, et regardait au hasard devant lui. O abîme! les Alpes étaient le spectacle, le spectateur était un crétin.

Je me suis perdu dans cette effrayante antithèse : l'homme opposé à la nature; la nature dans son attitude la plus superbe, l'homme dans sa posture la plus misérable. Quel peut être le sens de ce mystérieux contraste? A quoi bon cette ironie dans une solitude? Dois-je croire que le paysage était destiné à lui crétin, et l'ironie à moi passant?

Du reste, le goîtreux n'a fait aucune attention à moi. Il tenait à la main un gros morceau de pain noir dans lequel il mordait de temps en temps. C'est un crétin qu'on nourrit à l'hospice des capucins situé de l'autre côté du Rigi. Le pauvre idiot était venu là chercher le soleil de midi.

Un quart d'heure après j'avais repris le sentier; et les bains froids et la chapelle et le ravin et le goîtreux avaient disparu derrière moi dans une des ampoules que fait la pente méridionale du Rigi.

Après avoir passé le péage, où l'on demande aux voyageurs six batz (dix-huit sous) par cheval, je me suis assis au bord du précipice, et, de même que le crétin, j'ai laissé pendre mes pieds sur le donjon ruiné de Gessler, enfoui dans les ronces à sept cents toises au-dessous de moi.

A quelques pas derrière moi riaient et jasaient, en se roulant sur l'herbe, trois marmots anglais fort jolis et fort empanachés, jouant avec leur bonne en tablier blanc, comme au Luxembourg, et me disant bonjour en français.

Le Rigi est fort sauvage en cet endroit, le voisinage du sommet se fait sentir; quelques chalets groupés en village s'enfoncent dans un haut ravin qui balafre le faîte du mont, et, du côté de Küssnacht, dans l'abîme, je voyais grimper en foule vers moi ces hauts sapins qui seront un jour des mâts de navires et qui n'auront eu que deux destinées, la montagne et l'océan.

Du point où j'étais, on aperçoit le sommet, il semble tout près, on croit y atteindre en trois enjambées, il est à une demi-lieue.

A deux heures, après une marche de quatre heures, fort coupée de stations et de *caprices* dans le sens étymologique du mot, j'étais sur le Rigi-Kulm.

Au sommet du Rigi, il n'y a que trois choses : une auberge, un observatoire fait de quelques planches clouées sur quelques solives, et une croix. C'est tout ce qu'il faut; l'estomac, l'œil et l'âme ont un triple besoin. Il est satisfait.

L'auberge s'appelle l'*hôtel du Rigi-Kulm* et m'a paru suffisante. La croix est suffisante aussi; elle est de bois, avec cette date : 1838.

Le sommet du Rigi est une large croupe de gazon. Quand j'y suis arrivé, j'étais seul sur la montagne. J'ai cueilli, au bord d'un précipice de quatre mille pieds, en pensant à toi, chère amie, et à toi, ma Didine, cette jolie petite fleur. Je vous l'envoie.

Le Rigi a neuf fois la hauteur du clocher de Strasbourg; le Mont-Blanc n'a que trois fois la hauteur du Rigi.

Sur des sommets comme le Rigi-Kulm, il faut regarder, mais il ne faut plus peindre. Est-ce beau ou est-ce horrible? Je ne sais vraiment. C'est horrible et c'est beau tout à la fois. Ce ne sont plus des paysages, ce sont des aspects monstrueux. L'horizon est invraisemblable, la perspective est impossible; c'est un chaos d'exagérations absurdes et d'amoindrissements effrayants.

Des montagnes de huit cents pieds sont des verrues misérables; des forêts de sapins sont des touffes de bruyères; le lac de Zug est une cuvette pleine d'eau; la vallée de Goldau, cette dévastation de six lieues carrées, est une pelletée de boue; le Bergfall, cette muraille de sept cents pieds le long de

laquelle a glissé l'énorme écroulement qui a englouti Goldau, est la rainure d'une montagne russe; les routes, où peuvent se croiser trois diligences, sont des fils d'araignée; les villes de Küssnacht et d'Art avec leurs clochers enluminés sont des villages-joujoux à mettre dans une boite et à donner en étrennes aux petits enfants; l'homme, le bœuf, le cheval, ne sont même plus des pucerons; ils se sont évanouis.

A cette hauteur la convexité du globe se mêle jusqu'à un certain point à toutes les lignes et les dérange. Les montagnes prennent des postures extraordinaires. La pointe du Rothhorn flotte sur le lac de Sarnen; le lac de Constance monte sur le sommet du Rossberg; le paysage est fou.

En présence de ce spectacle inexprimable, on comprend les crétins dont pullulent la Suisse et la Savoie. Les Alpes font beaucoup d'idiots. Il n'est pas donné à toutes les intelligences de faire ménage avec de telles merveilles et de promener du matin au soir sans éblouissement et sans stupeur un rayon visuel terrestre de cinquante lieues sur une circonférence de trois cents.

Après une heure passée sur le Rigi-Kulm, on devient statue, on prend racine à un point quelconque du sommet. L'émotion est immense. C'est que la mémoire n'est pas moins occupée que le regard, c'est que la pensée n'est pas moins occupée que la mémoire. Ce n'est pas seulement un segment du globe qu'on a sous les yeux, c'est aussi un segment de l'histoire. Le touriste y vient chercher un *point de vue*; le penseur y trouve un livre immense où chaque rocher est une lettre, où chaque lac est une phrase, où chaque village est un accent, et d'où sortent pêle-mêle comme une fumée deux mille ans de souvenirs. Le géologue y peut scruter la formation d'une chaîne de montagnes, le philosophe y peut étudier la formation d'une de ces chaînes d'hommes, de races et d'idées qu'on appelle des nations. Étude plus profonde encore peut-être que l'autre.

Du point où j'étais, je voyais onze lacs (les habiles en voient quatorze), et ces onze lacs, c'était toute l'histoire de la Suisse. C'était Sarnen, qui a vu tomber Landerberg, comme le lac de Lucerne a vu tomber Gessler; Lungern, où la beauté suisse habite parmi les peuplades du Hasli; Sempach, où Winckelried a embrassé les piques, où l'avoyer Gundoldingen s'est fait tuer sur la bannière de sa ville; Heideck, qui reflète un tronçon du château de Waldeck arraché de sa roche en 1386 par les gens de Lucerne; Hallwyll, qu'ont désolé les guerres civiles de Berne et des cantons catholiques et les deux déplorables batailles de Wilmorgen; Egeri, rayonnant du souvenir de Morgarten et dominé par les gigantesques figures de ses cinquante paysans écrasant une armée à coups de pierres; Constance, avec son concile, avec les deux sièges où s'asseyaient le pape et l'empereur, avec son cap qu'on

appelle encore la Corne des romains, *Cornu romanorum*, avec son défilé du Brégenz ensanglanté par la revanche des chevaliers de la Souabe sur les paysans de l'Appenzell; Zurich, qui a vu combattre Nicolas de Flac à la bataille de Wintherthur et Ulrich Zwingle à la bataille de Cappel.

Sous mes pieds, dans l'abîme, c'était Lowerz, où s'est écroulé Goldau; Zug, qui a l'ombre de Pierre Colin et les souvenirs de la bataille de Bellinzone, et sur les bords duquel j'avais vu en passant, la veille, apparaître brusquement entre deux arbres une pierre tumulaire déjà cachée par les ronces, avec cette inscription : KARL-MARIA WEBER; enfin, c'était cet admirable lac dont les rives sont faites par les quatre cantons qui sont comme le cœur même de la Suisse : par Schwyz, le canton patriarcal; par Unterwald, le canton pastoral; par Lucerne, le canton féodal; par Uri, le canton héroïque.

Au nord, à perte de vue, j'avais la Souabe à droite, à gauche la Forêt-Noire, à l'ouest le Jura jusqu'au Chasseral, et, avec une lunette, j'aurais peut-être distingué Bienne, la *Petenissa* d'Antonin, sa forêt de hêtres et de chênes, son lac, sa source profonde qui tressaillit et se troubla le jour du tremblement de terre de Lisbonne, son île charmante d'où Jean-Jacques fut expulsé par Berne en 1765.

Plus près, j'avais une ceinture immense de cantons : Appenzell, où sont les Alpes calcaires et que deux religions divisent en deux peuples : le catholicisme fait des bergers, le calvinisme fait des marchands; — Saint-Gall, qui a remplacé son abbé par un landamman, et qui a servi de théâtre à la bataille de Ragatz; — Thurgovie, qui a vu la bataille de Diessenhofen, et d'où partit Conradin, le dernier des Hohenstaufen, pour aller mourir à Naples, comme est mort de nos jours le duc d'Enghien à Vincennes; — les Grisons, qui sont l'ancienne Rhétie, qui ont soixante vallées, cent quatre-vingts châteaux, les trois sources du Rhin, le mont Julien, avec les colonnes Juliennes, et cette belle vallée d'Engiadina où la terre tremble et où l'eau résiste : les lacs étaient encore gelés le 4 mai 1799, jour où l'artillerie française les traversa; — Schaffhouse, qui a la chute du Rhin, comme Bellegarde a la porte du Rhône, avec les sombres souvenirs de Heinz, de Stern et de la défaite de Paradies en 992; — Argovie, qui a vu tomber en 1415 la forteresse autrichienne d'Aarburg et où les paysans votent encore comme les vieux romains dans leurs comices, en plein air, avec les bras levés et par bandes séparées; — Soleure, que les italiens appellent *Soletta*, qui a des peintures de Dominique Corvi, et dont le régiment ne déparait pas cette infanterie espagnole du dix-septième siècle de laquelle a parlé Bossuet.

Le mont Pilate me cachait Neuchâtel et les champs de bataille de Granson et de Morat; mais les deux ombres de Nicolas de Scharnachtal et de

Charles le Téméraire se levaient dans mon esprit plus haut que le mont Pilate et complétaient cet horizon de grandes montagnes et de grands évènements.

J'avais encore sous les yeux Frutigen d'où fut chassé le bailli de Tellenburg; — l'Entlebuch, où l'on cueille le rosage des Alpes, où les paysans ont les jeux de la Grèce et chantent tous les ans leur chronique scandaleuse et secrète du Hirsmontag; — à l'est, Berne, qui a vu la première bataille des suisses opprimés, Donnerbühl, en 1291; — au nord, Bâle, qui a vu la dernière victoire des suisses libres, Dornach, en 1499.

De l'est au nord, je voyais courir toutes les Alpes calcaires depuis le Sentis jusqu'à la Yungfrau; au midi surgissaient pêle-mêle, d'une façon terrible, les grandes Alpes granitiques.

J'étais seul, je rêvais, — qui n'eût rêvé? — et les quatre géants de l'histoire européenne venaient comme d'eux-mêmes devant l'œil de ma pensée se poser debout aux quatre points cardinaux de ce colossal paysage : Annibal dans les Alpes allobroges, Charlemagne dans les Alpes lombardes, César dans l'Engadine, Napoléon dans le Saint-Bernard.

Au-dessous de moi, dans la vallée, au fond du précipice, j'avais Küssnacht et Guillaume Tell.

Il me semblait voir Rome, Carthage, l'Allemagne et la France, représentées par leurs quatre plus hautes figures, contempler la Suisse personnifiée dans son grand homme; eux capitaines et despotes, lui pâtre et libérateur.

C'est une heure grave et pleine de méditations que celle où l'on a sous les yeux la Suisse, ce nœud puissant d'hommes forts et de hautes montagnes, inextricablement noué au milieu de l'Europe, qui a ébréché la cognée de l'Autriche et rompu la formidable épée de Charles le Téméraire. La providence a fait les montagnes, Guillaume Tell a fait les hommes.

Comment ai-je passé toute cette journée sur le sommet du Rigi? je ne sais. J'ai erré, j'ai regardé, j'ai songé. Je me suis couché à plat ventre au bord du précipice et j'ai avancé la tête pour fouiller du regard dans l'abîme; j'ai fait à vol d'oiseau la visite de Goldau; j'ai jeté quelques pierres dans le trou qu'ils appellent *Kessisbodenloch,* mais je dois dire que je ne les ai pas vues ressortir par le bas de la montagne; j'ai acheté un couteau de bois sculpté à un montagnard; je suis monté sur l'observatoire et de là j'ai dessiné le Mythen, prodigieux cône de granit au sommet duquel il y a une pièce rougeâtre qui fait que le Mythen semble avoir été raccommodé avec du ciment romain comme le pyramidion de Luxor. Vu du Rigi, le Mythen a la forme exacte des pyramides d'Égypte. Seulement Chéops disparaîtrait dans son ombre, comme la tente du bédouin disparaît dans l'ombre de Chéops, comme Rhamsès disparaît dans l'ombre de Jéhovah.

Pendant que je dessinais, le Rigi-Kulm s'est peuplé. Les premiers visiteurs ont gravi la montagne par le chemin d'Art, qui est plus escarpé, mais qui a plus d'ombre que le chemin de Weggis, où j'avais eu à lutter contre le soleil et le sirocco.

C'étaient de jeunes étudiants allemands, le sac sur le dos, le bâton à la main, la pipe de faïence peinte à la bouche, qui sont venus s'asseoir à côté de moi avec leur air à la fois penseur et naïf. Puis une jolie anglaise blonde est montée sur l'observatoire. Elle arrivait de Lombardie et était parvenue à Lucerne par le Saint-Gothard. Les étudiants, qui étaient descendus en Suisse par Zurich et par Schwyz, parlaient de Rapperschwyl, de Herrliberg et d'Affholtern; l'anglaise s'extasiait avec une petite voix mélodieuse sur Giamaglio, Bucioletto, Rima et Rimella.

Tout cela c'est la Suisse. Les voyelles et les consonnes se partagent la Suisse de même que les fleurs et les rochers. Au nord, où est l'ombre, où est la bise, où est la glace, les consonnes se cristallisent et se hérissent pêle-mêle dans tous les noms des villes et des montagnes. Le rayon du soleil fait éclore les voyelles; partout où il frappe, elles germent et s'épanouissent en foule; c'est ainsi qu'elles couvrent tout le versant méridional des Alpes. Elles s'éparpillent gaiement sur toutes ces belles pentes dorées. Le même sommet, le même rocher, ont dans leur côté sombre des consonnes, dans leur côté éclairé des voyelles. La formation des langues apparaît à nu dans les Alpes, grâce à la position centrale de la chaîne. Il n'y a qu'une montagne, le Saint-Gothard, entre Teüfelsbrücke et Airolo.

Vers cinq heures et demie, les visiteurs ont surgi presque à la fois de toutes parts, à pied, à cheval, à âne, à mulet, en chaise à porteurs; des anglais enfouis sous des carricks, des parisiennes en châles de velours, des malades qui passent l'été à la maison des bains froids; un sénateur de Zurich chassé par la petite révolution d'il y a huit jours; un commis voyageur français disant qu'il avait visité Chillon et la prison *où est mort Bolivar*, etc. A deux heures j'étais arrivé seul; à six heures nous étions soixante.

Cette grosse foule, comparée à cette chétive auberge, émut un des jeunes allemands, qui me déclara solennellement que nous allions tous mourir de faim.

En ce moment l'abîme devenait magnifique. Le soleil se couchait derrière la crête dentelée du Pilate. Il n'éclairait plus que les sommets extrêmes de toutes les montagnes, et ses rayons horizontaux se posaient sur ces monstrueuses pyramides comme des architraves d'or. Toutes les grandes vallées des Alpes se remplissaient de brumes. C'était l'heure où les aigles et les gypaètes reviennent à leurs nids.

Je m'étais avancé jusqu'au bord du précipice que domine la croix et qui

regarde Goldau. La foule était restée sur l'observatoire, j'étais seul là, le dos tourné au couchant. Je ne sais ce que voyaient les autres, mais mon spectacle à moi était sublime.

L'immense cône de ténèbres que projette le Rigi, nettement coupé par ses bords et sans pénombre visible à cause de la distance, gravissait lentement, sapin à sapin, rocher à rocher, le flanc rougeâtre du Rossberg. La montagne de l'ombre dévorait la montagne du soleil. Ce vaste triangle sombre, dont la base se perdait sous le Rigi, et dont la pointe s'approchait de plus en plus à chaque instant de la cime du Rossberg, couvrait déjà Art, Goldau, dix vallées, dix villages, la moitié du lac de Zug et tout le lac de Lowerz. Des nuages de cuivre rouge y entraient et s'y changeaient en étain. Au fond du gouffre, Art flottait dans une lueur crépusculaire qu'étoilaient çà et là des fenêtres allumées. Il y avait déjà de pauvres femmes filant à côté de leur lampe.

Art vit dans la nuit; le soleil s'y couche à deux heures.

Un moment après, le soleil avait disparu, le vent était froid, les montagnes étaient grises, les visiteurs étaient rentrés dans l'auberge. Pas un nuage dans le ciel. Le Rigi était redevenu solitaire, avec un vaste ciel blanc au-dessus de lui.

Je t'écrivais, chère amie, dans une de mes premières lettres : « Ces vagues de granit qu'on appelle les Alpes. » Je ne croyais pas dire si vrai. L'image qui m'était venue à l'esprit m'est apparue dans toute sa réalité sur le sommet du Rigi, après le soleil couché. Ces montagnes sont des vagues en effet, mais des vagues géantes. Elles ont toutes les formes de la mer; il y a les houles vertes et sombres qui sont les croupes couvertes de sapins, les lames blondes et terreuses qui sont les pentes de granit dorées par les lichens, et, sur les plus hautes ondulations, la neige se déchire et tombe déchiquetée dans des ravins noirs, comme fait l'écume. On croirait voir un océan monstrueux figé au milieu d'une tempête par le souffle de Jéhovah.

Un rêve épouvantable, c'est la pensée de ce que deviendraient l'horizon et l'esprit de l'homme si ces énormes ondes se remettaient tout à coup en mouvement.

LES BATELEURS.

[A LOUIS BOULANGER.]

Berne.

La salle à manger était au rez-de-chaussée. Selon mon habitude, j'avais installé ma table près de la fenêtre, et, tout en faisant à un excellent déjeuner les honneurs d'un excellent appétit, je regardais dans la place.

Vous savez, j'appelle cela *lire en mangeant*. Tout spectacle a un sens pour les rêveurs. Les yeux voient, l'esprit creuse, commente et traduit : une place publique est un livre. On épèle les édifices, et l'on y trouve l'histoire; on déchiffre les passants, et l'on y trouve la vie.

Au bout de quelques instants, mon attention s'était fixée sur un petit groupe d'aspect étrange, bivouaqué, pour ainsi dire, à quelques pas de la croisée d'où je l'observais. (Pardon, ceci est encore une histoire de charlatan; mais que voulez-vous que j'y fasse? Je prends les choses comme elles viennent. Je n'arrange pas, je raconte.)

Ce groupe, répandu à terre d'une façon assez pittoresque à l'ombre d'une grande bannière fort peu solidement plantée dans le pavé, se composait de quatre personnages : un homme, deux femmes et un animal. L'une des femmes dormait, l'homme dormait, l'animal dormait.

Je ne pouvais rien distinguer de la femme endormie que cachait une large coiffe noire rabattue sur son visage.

Le visage de l'homme, tourné vers le pavé, m'était également caché; je ne voyais que ses mains noires, ses ongles rongés, sa grosse chevelure sale et hérissée, la semelle trouée et feuilletée de ses bottes grises de poussière, et l'un des orteils de son pied gauche à travers cette semelle.

Il était bizarrement accoutré d'un pantalon de grosse cavalerie et d'un habit à la française. Le pantalon, composé de plus de cuir que de drap, paraissait assez neuf quoique souillé de cendre et de boue; l'habit tombait en lambeaux. C'était une souquenille, jadis fort galante et fort coquette, en velours noir semé de paillettes d'or. Le velours avait pris en vieillissant une teinte de fumée rougeâtre; les paillettes s'étaient presque toutes éteintes; ce qui fait que cet habit avait l'air, comme dit Trivelin, d'une illumination à trois heures du matin.

Tout en dormant, l'homme étreignait de la main droite un très gros jonc à pomme d'argent ciselée, lequel s'était probablement promené au boulevard de Gand, comme l'habit à l'Œil-de-Bœuf. Deux époques de l'élé-

gance française se mêlaient aux guenilles de ce misérable. La canne, restée riche et brillante à la poignée, était brûlée et noircie à son extrémité inférieure; on sentait qu'elle avait plus d'une fois attisé et remué des feux nocturnes. Vers le milieu, elle était aplatie et écrasée; on eût dit qu'elle avait servi à des pesées et qu'il lui était arrivé de soulever des portes.

Un vieux chapeau rond, passé à l'état polyédrique, était posé un peu sur le pavé, un peu sur la tête du dormeur. Une assiette d'étain, jetée devant ses pieds, semblait attendre les liards des passants.

Quant à l'animal, sans doute le gagne-pain visible de ces gens, il disparaissait, à demi enfoui dans du sable, sous les barreaux d'une espèce de cage où je l'apercevais à peine. Cependant, tout en dormant, il faisait çà et là quelques mouvements et j'en voyais assez pour reconnaître quelque chose d'horrible, une de ces bêtes qui ne sont pas faites pour être vues par l'homme et qui prouvent l'imagination de la nature, un de ces êtres qui sont des cauchemars, un chardon vivant, un lézard épineux, quelque chose d'effroyable et de pareil au *Moloch horridus* de la Nouvelle-Hollande.

Cinq ou six jolis enfants entouraient ce monstre et le regardaient avec enthousiasme. Parmi eux j'admirais deux charmants marmots français, lesquels appartenaient sans doute à quelque famille parisienne arrêtée dans l'auberge.

La cage était posée sur une caisse carrée dans le panneau antérieur de laquelle je ne sais quel hasard avait incrusté un assez beau bas-relief en bois de chêne représentant saint-François de Sales, la main posée sur une tête de mort. Les petits enfants français regardaient ce panneau. Au bout de quelques secondes d'examen, l'aîné dit au plus jeune : *Ah! c'est le bon Dieu avec sa pomme.*

L'autre femme, celle qui ne dormait pas, était assise sur un vieux morceau de tapis à côté de l'homme. Je voudrais bien pouvoir vous dire qu'elle était laide, car rien n'est plus banal et plus littérairement usé que la beauté des mendiantes et des comédiennes en plein vent; mais je suis à regret forcé d'avouer que celle-ci, quoique hâlée par le soleil et *tachée de son*, comme disent les excellentes métaphores populaires, était vraiment une charmante et délicate créature.

Son front était intelligent; sa bouche, ornée de dents admirables, était gracieuse et bonne; ses yeux, pas très grands, étaient profonds et purs; de riches veines blondes chatoyaient dans ses épais cheveux châtains, très coquettement et surtout très proprement accommodés. Il y avait de la race dans la souplesse de sa taille, dans la saillie de ses hanches, dans la correspondance parfaite de son front, de son nez et de son menton, dans la petitesse de ses pieds et de ses mains, dans la transparence de ses ongles, dans

la finesse de ses chevilles, dans l'élévation de son cou-de-pied. Toute sa personne, toute sa toilette était propre et coquette comme sa coiffure. On sentait qu'elle profitait probablement de tous les ruisseaux qu'elle rencontrait pour s'y laver d'abord, pour s'y mirer ensuite.

Son costume, rehaussé de bijoux de toutes sortes, racontait ses voyages. Elle portait des bas bleus à coins ornés d'arabesques blanches comme en portent les filles de Souabe, un ample jupon de drap brun à mille plis comme les montagnardes de la Forêt-Noire, et un étroit gilet de soie comme les paysannes de la Bresse. Ce gilet, d'une coupe naïve et quelque peu disgracieuse, était presque caché et pour ainsi dire corrigé par une large collerette de Flandre, sur laquelle étaient brodées plusieurs rosaces de cathédrale emmaillées et tricotées les unes dans les autres. Ses bijoux, tous italiens et probablement achetés chacun dans le lieu spécial qui le produit, achevaient et complétaient l'histoire de ses pèlerinages. A ses pendants d'oreilles en filigrane, on devinait qu'elle avait été à Gènes; à son bracelet d'or émaillé et orné de miniatures, qu'elle avait passé à Venise; à son bracelet de mosaïques, qu'elle était allée à Florence; à son bracelet de camées, qu'elle avait traversé Rome; à son collier de corail et de coquillages, qu'elle avait vu Naples.

En somme, c'était une ravissante et superbe fille. Des joyaux d'idole et un air de déesse.

Il était évident que la parure de cette femme couverte de bijoux était la grande affaire de cet homme couvert de haillons.

Du reste, elle n'était pas ingrate. Elle paraissait l'adorer; oui, vraiment, l'adorer, et cela me surprenait fort. Je savais bien que les femmes ont souvent du plaisir à sentir qu'elles font partie d'une antithèse; je n'ignorais pas que les plus belles, les plus jeunes et les plus charmantes se prêtent volontiers, par je ne sais quel sentiment inexplicable, à jouer leur rôle dans cette figure de rhétorique vivante, idolâtrant leur vieux mari à cause de sa vieillesse et leur amant bossu à cause de sa bosse; mais que la propreté, sous la forme d'une femme, ait du goût pour la saleté, sous la forme d'un homme, c'est ce que je n'aurais jamais cru. Entre l'espèce humaine qui se lave et l'espèce humaine qui ne se lave pas, il y a un abîme; et je ne pensais pas qu'on pût jeter un pont sur cet abîme-là. Aujourd'hui, rien en ce genre ne saurait plus me surprendre. J'ai vu, sur cette place publique, une fille de seize ans, nette et jolie comme un caillou mouillé, baiser de minute en minute, avec une sorte d'admiration passionnée, les cheveux gras et les mains noires d'un affreux homme endormi qui ne sentait même pas ces douces caresses; je l'ai vue épousseter avec ses doigts roses l'habit de saltimbanque dont ses gracieuses chiquenaudes faisaient sortir de petites nuées de

poussière ; je l'ai vue chasser les mouches qui importunaient cet immonde dormeur, se pencher sur lui, écouter le bruit de son haleine et contempler tendrement ses bottes éculées ; et maintenant je suis tout prêt à applaudir l'écrivain quelconque qui voudra faire un roman intime intitulé : *Histoire mélancolique des amours d'une colombe et d'un pourceau.*

O mon ami, la nature contient toutes les combinaisons et la femme contient tous les caprices. Tout est possible à la femme comme à Dieu.

Tout en couvant du regard son compagnon gisant près d'elle, elle remettait à neuf et lustrait avec un chiffon de serge une espèce d'épinette de forme antique incrustée de petites roues d'ivoire comme la vielle d'amour du grand Girgiganto.

La bannière qui ombrageait ce couple était bien la plus inintelligible pancarte de charlatan que j'aie jamais rencontrée ; ce qui d'ailleurs ne nuit pas au succès.

Figurez-vous une large toile peinte en bleu et, au milieu de cette toile écaillée par le soleil et sillonnée par les pluies, rien autre chose que cet hiéroglyphe peint en noir :

Si le peu que je crois savoir des récentes explications de feu Champollion ne me trompe pas, cette phrase, parfaitement égyptienne, signifie : *Aujourd'hui comme toujours pendant l'éternité.* Mais quel sens ce saltimbanque y attachait-il? C'est ce que je m'explique moins facilement, à moins pourtant que ce ne soit une déclaration passionnée faite par le porc à la colombe, dans la langue mystérieuse d'Horus, d'Épiphane et d'Amon-Ra.

Contempler une femme qui contemple un homme, même quand la femme est fort jolie et quand l'homme est fort vilain, c'est après tout un plaisir médiocre, et, une fois ces diverses observations faites, je m'étais remis à déjeuner, quand tout à coup un mot français articulé sous ma fenêtre de la façon la plus nette et de la voix la plus aigre rappela mon attention vers la place. Vous me dispenserez de vous le redire. C'est un de ces mots qui sont une injure, un de ces mots malaisés à prononcer à cause du peu de décence des syllabes et dans l'intérieur desquels il y a fort mauvaise compagnie.

Je levai les yeux.

La femme qui dormait s'était réveillée. Elle était sur son séant, sa coiffe rejetée en arrière laissant voir une figure de vieille d'une laideur d'ogresse.

C'était elle qui venait de jeter à la jeune fille le mot que j'avais entendu, et son regard plein de rage semblait le lui adresser encore.

La fille ne répondit pas, sa jolie bouche prit une ineffable expression de dédain, et elle se courba sur l'homme qu'elle baisa. La vieille, exaspérée à cette caresse, répéta l'injure.

Je n'oublierai jamais avec quel coup d'œil rayonnant et superbe, sans dire un mot, la belle fille lui répliqua.

De cette petite scène je tirai deux conclusions : la première, c'est que la vieille s'était probablement réveillée pendant que la jeune faisait quelque tendresse au bateleur endormi; la seconde, c'est que cet homme, ce pourceau, était aimé de ces deux femmes.

Histoire, du reste, qui est un peu celle de tout le monde. Hélas! qui ne s'est trouvé dans la vie pris entre la jeune et la vieille, entre le présent et le passé, entre aujourd'hui et hier, entre cette colombe et cette orfraie!

La tranquillité hautaine de la belle exaspéra l'autre. Et alors, sans faire un geste, sans crier, de peur d'ameuter la foule, parlant à demi-voix, mais d'une façon déterminée et terrible, elle lui dit pendant plus d'un quart d'heure, toujours en français, tout ce que la maîtresse dédaignée, cette triste esclave, peut dire à la sultane favorite, cette reine joyeuse.

Elle lui raconta, avec cette abondance de la fureur qui redit vingt fois les mêmes choses avec un accent différent, leur histoire à toutes deux, et l'histoire de l'homme, et l'histoire de tous les hommes et de toutes les femmes, assaisonnant le tout, je dois le dire, des injures les plus dégradantes, les plus hideuses et les plus obscènes.

Cela arrive d'ailleurs à d'autres qu'à des baladines de carrefour. Il y a, même parmi les classes qui se croient élevées et polies, des gens qui plongent leur colère dans le langage des halles, comme un charretier qui trempe son fouet dans le ruisseau pour rendre le coup plus acéré.

Sous ce débordement de haine la jeune fille souffrait visiblement. Elle était pâle, ses lèvres tremblaient; mais elle ne répondait pas.

Seulement, elle avait posé sa main droite sur l'épaule de l'homme profondément endormi, et elle le poussait avec un mouvement régulier, lent, discret et doux pendant que la vieille parlait. Rien n'était étrange comme cette espèce de tocsin silencieux, à la fois plein de respect, d'alarme, d'angoisse et d'amour.

Enfin la belle réussit, l'homme se réveilla, il se retourna en bâillant et dit en espagnol : *Que demonio de ruido haceis, mugeres?*

Puis, se dressant et regardant la vieille : *Calla te, vieja.* L'ancienne se tut.

Le saltimbanque alors se leva debout, appuyé sur sa canne et écoutant d'un air de supériorité distraite la jeune fille qui, sans répondre à sa

question, lui adressait je ne sais plus quelles paroles affectueuses et décousues.

Pendant ce temps-là, je le considérais à mon aise. Il pouvait avoir quarante-cinq ans. Son visage était bruni comme celui d'un matelot. A ses sourcils froncés presque douloureusement, on voyait qu'il avait souvent marché en plein midi, au grand soleil. C'était une de ces rudes et énergiques faces de gueux, dont les traits prononcés et profonds obligeaient Callot à employer pour ses eaux-fortes le vernis dur des luthiers.

Cependant, tout examen fait, il n'y avait pas dans la figure de cet homme autant de dégradation que dans son costume. Quelque chose de puissant et de généreux y respirait encore. Il appartenait évidemment, ainsi que les deux femmes, à cette société souterraine qui mine la société visible et légale et qui vit dans les sapes. Cependant, à tout prendre, je préférerais encore la physionomie sauvage de ce titan révolté, de ce gladiateur échappé, de ce voleur à profil de lion, vêtu d'un habit de marquis et d'un pantalon de soldat, à la mine polie et traître de tel pamphlétaire-espion, déclamateur populaire ou calomniateur public, qui se chauffe dans l'ombre au feu doux d'une pension secrète.

Rien ne saurait rendre l'accent de tendresse dont la fille parlait au bateleur. Elle parlait en français, il répondait en espagnol. Ce dialogue mi-parti, auquel les passants ne comprenaient rien, ne semblait les gêner ni l'un ni l'autre.

Du reste, il y avait dans les paroles de la belle baladine quelque chose de bizarrement mélangé qui me rendait son origine indéchiffrable. Sa voix, gracieuse et caressante, était sourde et éraillée par moments (vous ne sauriez croire avec quelle peine j'écris ce détail qui révèle, j'en ai peur, le rhum et l'eau-de-vie; mais que voulez-vous? la vérité est inexorable, et je ne veux qu'être vrai).

Son langage, tantôt grossier, tantôt maniéré, était composé de mots ramassés dans la rue et de mots cueillis dans les salons. Figurez-vous une précieuse glissant parfois jusqu'à la poissarde, l'hôtel de Rambouillet modifié par l'échoppe, le corps de garde et la taverne.

Cela faisait le plus étrange style du monde, c'était à la fois l'argot et le jargon. Elle disait *un esbrouf* comme les bohémiennes de la foire Saint-Germain, et un *farimara* comme les duchesses du petit Marly.

A l'égard de sa rivale, elle était parfaitement grande dame. Elle ne lui faisait pas l'honneur de s'occuper d'elle, et dans ce qu'elle disait à l'homme il n'y avait rien pour la vieille, pas une plainte, pas un reproche.

Pourtant le personnage qui ne perd jamais rien, le diable, avait son compte là comme ailleurs. Il était clair que la douce favorite avait la rage

dans l'âme. De temps en temps elle jetait à l'autre un regard de côté, et ce regard qui venait d'un œil si charmant était presque féroce.

Voici, mon ami, une observation que j'ai faite et que je vous permets d'appliquer à tous les lions et à toutes les tourterelles du genre humain : Rien n'a l'air bon comme un lion en repos, rien n'a l'air méchant comme une tourterelle en colère.

Je vous supplie de ne pas donner ici au mot *lion* le sens ridicule qu'on lui a fait prendre à Paris depuis quelques années, mode déplorable et sotte, comme la plupart des modes anglaises, qui déforme un des plus beaux mots de la langue et qui dégrade un des plus nobles êtres de la création.

Cependant, sous le *tais-toi! vieille,* de l'homme, l'autre était restée anéantie et stupide, immobile, son œil fixe attaché au pavé, ne paraissant pas écouter, ne paraissant pas même entendre.

Toutefois, à un certain moment, comme un garçon de l'auberge passait devant la porte à quelques pas d'elle, elle lui fit signe d'approcher. Détail auquel le couple amoureux et heureux ne fit pas la moindre attention.

Le garçon vint et se courba près de la bohémienne, qui lui dit quelques mots à l'oreille.

Le garçon répondit par un signe d'intelligence et rentra dans l'auberge, après quoi elle se remit, d'un air de profonde indifférence, à faire et à défaire du bout du doigt des plis à sa jupe, laquelle, pour le dire en passant, était pareille à celle de la favorite. Seulement la jeune fille avait une jupe neuve, et la vieille femme avait une vieille jupe.

On entendait un cliquetis de vaisselle et d'argenterie dans l'auberge.

L'homme fit signe à la jeune fille de se lever.

— *Vamos. Ahora es menester entrar en la posada.*

— Oui, répondit-elle, c'est le moment. C'est l'heure de la table d'hôte.

Et elle se dressa légère comme un oiseau.

— *Que cantaras?*

— Cette chanson de la vallée de Luiz, tu sais?

— *Muy bien.*

Elle ramassa l'assiette d'étain. Il prit l'épinette dont il passa la bandoulière à son cou, puis il se tourna à demi vers l'autre :

— *Bas a quedar aqui, vieja!*

Et ils entrèrent tous deux dans l'hôtellerie.

Le regard de la vieille était retombé sur le pavé et le mien sur mon assiette ; j'achevais paisiblement mon déjeuner lorsqu'un chant s'éleva dans la salle voisine, longue halle éclairée d'une douzaine de fenêtres où dînait bruyamment la table d'hôte.

Ce chant doux, grave, légèrement enroué, soutenu par une épinette plus enrouée encore, c'était probablement la voix de la jeune fille.

Quoique la porte fût entr'ouverte, je n'entendais pas les paroles, grâce au pantagruélique accompagnement de cuillers et de fourchettes qui les couvrait.

Pour le dire en passant, je n'ai jamais vu sans une sorte d'angoisse les pauvres chanteurs ambulants, ces parias des tavernes et des cabarets, se glisser tremblants et humiliés dans ces pandémonium d'êtres voraces et formidables occupés à banqueter, et livrer leur chétif baryton ou leur maigre contralto à la merci de l'effrayant orchestre de verres, de couteaux, d'assiettes et de bouteilles qui a pour maëstro ce gros diable ventru, aux yeux ouverts, aux oreilles bouchées et aux dents effroyables qu'on appelle l'appétit.

J'étais donc en proie à des réflexions assez mélancoliques, quand tout à coup le bruit joyeux de la table d'hôte se transforma en un tumulte extraordinaire.

Le chant se tut, le choc des verres et des plats cessa brusquement, et je ne sais quel affreux vacarme lui succéda.

Figurez-vous mille cris, une rumeur de voix, de pas, de coups donnés et reçus, des chaises renversées, des tables secouées, des vaisselles brisées, une foule qui se rue, des valets qui font rage, une maison sens dessus dessous, une tempête; enfin ce que les milanais appellent si bien, dans leur dialecte pittoresque, *baratachar per ca.*

Ce cri : *Ein Dieb! ein Dieb!* dominait le tumulte.

Surpris, je me levai et je me dirigeai vers la salle d'où venait le vacarme.

En ce moment-là, mes yeux, qui erraient machinalement dans la place, s'arrêtèrent sur la vieille.

J'avoue que je n'allai pas plus loin.

Cette femme était transfigurée. Elle s'était levée, elle était debout, elle écoutait avidement la rumeur, et elle fixait sur l'auberge un œil éclatant, terrible, presque beau, plein de colère, plein de haine et plein de joie.

Puis cette flamme qu'elle avait dans le regard s'éteignit tout à coup. L'expression de son visage, peu transparent comme celui de tous les vieillards, redevint morne et glaciale.

Un groupe sortant de la maison venait d'apparaître à la porte de l'auberge.

Je me penchai pour voir.

C'était un tas de gens de toute sorte, valets, servantes, voyageurs leur serviette à la main, jeunes garçons, vieilles femmes, entourant, avec un

tourbillon de gestes et de cris, un homme et une femme qui se débattaient.

L'homme, c'était le saltimbanque; la femme, c'était la belle fille.

L'homme, tenu au collet par sept ou huit poings vigoureux, repoussait cette foule, mais avec la mine la plus calme, la plus hardie et la plus indifférente. Il marchait, mais en résistant.

Quant à la pauvre fille, pâle, décoiffée, brutalement maniée et fouillée par cinq ou six palefreniers, ses bijoux arrachés, sa guipure déchirée, elle pleurait, elle parlait d'une voix suppliante, et je dois dire qu'elle se défendait avec tout le trouble de l'innocence.

A ce brouhaha étaient déjà mêlés des espèces de sergents de ville en uniforme venus je ne sais d'où; car c'est le propre des gens de police de surgir brusquement de dessous les pavés. Un voleur maladroit frappe la terre du talon, un gendarme en sort.

Je remarquai que le garçon qui tenait le bras de la jeune fille était le même auquel la vieille avait parlé bas.

Quant à la vieille, elle ne bougeait pas. Elle regardait silencieusement emmener ses deux compagnons. Elle était devenue statue.

En passant devant elle, l'homme lui cria : *Vete, muger!*

Un moment après, tout ce groupe orageux, les deux prisonniers, les valets d'auberge, les gens de police et les passants, avait disparu derrière l'angle de la maison.

— Où vont-ils? demandai-je à un garçon qui s'était approché de moi.

Il me répondit :

— En prison.

Voici l'explication que me donna ce même garçon.

Pendant que la belle fille chantait debout à l'extrémité de la table d'hôte, les yeux levés au ciel, un domestique de l'hôtel — le même, me dit le garçon, qui lui tenait le bras en sortant — avait remarqué derrière elle, dans l'ombre d'un buffet où les sommeliers posaient la desserte, une certaine quantité de poivre et de sel répandue à terre. De temps en temps, l'homme qui accompagnait le chant sur l'épinette s'adossait comme fatigué à ce buffet. Le domestique parla à l'hôte de ce poivre et de ce sel. On visita l'argenterie.

Une grosse salière d'argent avait disparu.

Là-dessus, le domestique s'était précipité sur la belle chanteuse, en criant : — Fouillez cette femme!

Malgré sa résistance et celle de l'homme, on l'avait fouillée, et, dans une poche cachée sous les larges plis de sa jupe, on avait trouvé la salière.

De là ce tumulte, ces cris : *ein Dieb!* cette apparition de la police, et cette prison pour dénouement.

Rirez-vous de moi, mon ami ? Cette aventure m'a serré le cœur.

J'en savais seul le secret.

Pour tout le monde, pour les deux prisonniers eux-mêmes, ce n'était qu'un vol puni ; pour moi, c'était un drame. C'était pour l'amour que cette fille avait volé, c'était par la jalousie qu'elle était punie. Il était évident pour moi que la vieille avait d'avance dénoncé sa rivale à ce même valet d'auberge qui, quelques instants plus tard, avait remarqué le sel jeté, avait fouillé la chanteuse et l'avait menée en prison.

Sombre histoire, triviale en apparence, poétique au fond ; burlesque, si vous voulez, par la bassesse des personnages, tragique, à mon sens, par la grandeur des passions.

Quoi qu'il en soit, malgré l'avis charitable de l'homme, sa victime sans le savoir : *vete, muger!* la vieille était demeurée là.

Elle ne triomphait plus; son œil vitreux était devenu horrible et triste ; l'arrière-goût de la vengeance est mauvais.

Elle était encore à la même place, quand un petit peloton de soldats, conduit par un homme de police et grossi d'une nuée de gamins, parut et l'entoura subitement. Les soldats saisirent la cage, déracinèrent la bannière et intimèrent à la vieille l'ordre de marcher dans leurs rangs.

Sa tête tomba sur sa poitrine et elle obéit sans proférer une syllabe.

Cependant les gamins, joyeux et déchaînés autour d'elle, l'assourdissaient de clameurs et de huées, et l'un d'eux, le plus grand, lequel savait quelques injures en français, la poursuivait avec cet inexplicable acharnement de l'enfance, qui est si douce quand elle est douce, et si cruelle quand elle est cruelle.

L'égyptienne supporta d'abord cette avanie avec un air de dédain ; mais tout à coup, sortant du milieu des soldats stupéfaits et faisant trois pas à travers les enfants, elle dit au plus grand avec sa voix d'orfraie, en étendant le bras : — *Voilà ta potence!*

Elle resta dans cette attitude quelques instants.

Je n'avais pas encore remarqué la haute taille de cette femme. Ainsi vêtue de noir, maigre, pâle, droite parmi ces enfants et le bras étendu, c'était la figure même d'un gibet vivant.

Les soldats la reprirent, les enfants redoublèrent leurs rires et leurs cris, et, un moment après, elle avait disparu, comme les deux autres, à l'angle de la maison.

FRIBOURG.

— NOTES. —

Le 19.

Fribourg. — Ravissante ville suisse et gothique pleine de couvents : Cordeliers, Ursulines, Capucins, Augustins, Jésuites. — Vue de la tour de la cathédrale, a la forme d'un tricorne. La cathédrale est sur une des pointes. — Belle boiserie; quelques beaux vitraux; orgue trompe-l'oreille. Voix humaine. — Le clocher qu'on répare en ce moment a 360 pieds de haut. — Tilleul planté le jour de la bataille de Morat, étayé sur des piliers, entouré de vieillards se chauffant au soleil. — Promenade sur les vieux ponts; aspect ravissant des vieux quais; pont suspendu, curieux et utile. — Les femmes portent des touffes énormes de cheveux.

Sorti de Fribourg au soleil couchant. — Mont Blanc d'un côté parmi des montagnes, une vache de l'autre dans sa prairie. — Deux choses majestueuses.

Gruyères, collines calcaires; le Gibloux, noyau de grès couvert de brèche. — Bulle : vieille ville brûlée en 1805. Il n'en reste que l'ancien donjon. — Il y a là une auberge à l'enseigne : *Hôtel de la Mort.*

SUR LA ROUTE D'AIX LES BAINS.

— ALBUMS.

24 septembre, 7 heures du matin.

En sortant du lac de Genève, le Rhône rencontre la longue muraille du Jura qui le rejette en Savoie jusqu'au lac du Bourget. Là il trouve une issue et se précipite en France. En deux bonds il est à Lyon.

Au loin sur les croupes âpres et vertes du Jura les lits jaunes des torrents desséchés dessinaient de toutes parts des Y.

Avez-vous remarqué combien l'Y est une lettre pittoresque qui a des significations sans nombre? — L'arbre est un Y; l'embranchement de deux routes est un Y; le confluent de deux rivières est un Y; une tête d'âne ou de bœuf est un Y; un verre sur son pied est un Y; un lys sur sa tige est un Y; un suppliant qui lève les bras au ciel est un Y.

Au reste cette observation peut s'étendre à tout ce qui constitue élémentairement l'écriture humaine. Tout ce qui est dans la langue démotique y a été versé par la langue hiératique. L'hiéroglyphe est la racine nécessaire du caractère. Toutes les lettres ont d'abord été des signes et tous les signes ont d'abord été des images.

La société humaine, le monde, l'homme tout entier est dans l'alphabet. La maçonnerie, l'astronomie, la philosophie, toutes les sciences ont là leur point de départ, imperceptible, mais réel; et cela doit être. L'alphabet est une source.

A, c'est le toit, le pignon avec sa traverse, l'arche, *arx;* ou c'est l'accolade de deux amis qui s'embrassent et qui se serrent la main; D, c'est le dos; B, c'est le D sur le D, le dos sur le dos, la bosse; C, c'est le croissant, c'est la lune; E, c'est le soubassement, le pied droit, la console et l'architrave, toute l'architecture à plafond dans une seule lettre; F, c'est la potence, la fourche, *furca;* G, c'est le cor; H, c'est la façade de l'édifice avec ses deux tours; I, c'est la machine de guerre lançant le projectile; J, c'est le soc et c'est la corne d'abondance; K, c'est l'angle de réflexion égal à l'angle d'incidence, une des clefs de la géométrie; L, c'est la jambe et le pied; M, c'est la montagne, ou c'est le camp, les tentes accouplées; N, c'est la porte fermée avec sa barre diagonale; O, c'est le soleil; P, c'est le portefaix debout avec sa charge sur le dos; Q, c'est la croupe avec la queue; R, c'est le repos, le portefaix appuyé sur son bâton; S, c'est le serpent; T, c'est le marteau;

U, c'est l'urne; V, c'est le vase (de là vient qu'on les confond souvent); je viens de dire ce que c'est qu'Y; X, ce sont les épées croisées, c'est le combat; qui sera vainqueur? on l'ignore; aussi les hermétiques ont-ils pris X pour le signe du destin, les algébristes pour le signe de l'inconnu; Z, c'est l'éclair, c'est Dieu.

Ainsi, d'abord la maison de l'homme et son architecture, puis le corps de l'homme, et sa structure et ses difformités; puis la justice, la musique, l'église; la guerre, la moisson, la géométrie; la montagne; la vie nomade, la vie cloîtrée; l'astronomie; le travail et le repos; le cheval et le serpent; le marteau et l'urne, qu'on renverse et qu'on accouple et dont on fait la cloche; les arbres, les fleuves, les chemins; enfin le destin et Dieu, — voilà ce que contient l'alphabet.

Il se pourrait aussi que, pour quelques-uns de ces constructeurs mystérieux des langues qui bâtissent les bases de la mémoire humaine et que la mémoire humaine oublie, l'A, l'E, l'F, l'H, l'I, le K, l'L, l'M, l'N, le T, le V, l'Y, l'X et le Z ne fussent autre chose que les membrures diverses de la charpente du temple.

GENÈVE.

Aix-les-Bains, 24 septembre

Bonjour, maman, bonjour, mon Adèle chérie; je mets le numéro 9 à cette lettre; le numéro 8 est une longue lettre commencée où je te raconte la suite de ma grande ascension du Rigi, et que je n'ai encore pu finir tant je voyage rapidement en ce moment. Je te la finirai et tu la recevras bientôt. En attendant je ne veux pas te laisser sans lettre, et je t'écris en toute hâte ces quelques petites pages. Je suis à Aix-les-Bains. Tu vois comme je descends en hâte vers le midi. Il fait un temps affreux en Suisse. Plusieurs routes vers le nord sont rompues.

J'ai passé à Lausanne avant-hier, mon Adèle, et j'ai bien songé à toi. Nous n'avons qu'entrevu Lausanne, tu t'en souviens, par un beau clair de lune, en 1825. L'église, quoique belle, est au-dessous de l'idée qui m'en était restée. Le soir, par un hasard étrange, précisément le même clair de pleine lune est revenu et j'ai revu l'église aussi belle qu'en 1825. La lune est le cache-sottises des architectes. La cathédrale de Lausanne a un peu besoin de la lune.

Genève a beaucoup perdu et croit, hélas! avoir beaucoup gagné. La rue des Dômes a été démolie. La vieille rangée de maisons vermoulues, qui faisait à la ville une façade si pittoresque sur le lac, a disparu. Elle est remplacée par un quai blanc, orné d'une ribambelle de grandes casernes blanches que ces bons génevois prennent pour des palais. Genève, depuis quinze ans, a été raclée, ratissée, nivelée, tordue et sarclée de telle sotte qu'à l'exception de la butte Saint-Pierre et des ponts sur le Rhône il n'y reste plus une vieille maison. Maintenant, Genève est une platitude entourée de bosses.

Mais ils auront beau faire, ils auront beau *embellir* leur ville, comme ils ne pourront jamais gratter le Salève, recrépir le Mont-Blanc et badigeonner le Léman, je suis tranquille.

Rien de plus maussade que ces petits Paris manqués qu'on rencontre maintenant dans les provinces en France et hors de France. On s'attend à une vieille ville avec ses tours, ses devantures sculptées, ses rues historiques, ses clochers gothiques ou romans, et l'on trouve une fausse rue de Rivoli, une fausse Madeleine qui ressemble à la façade du théâtre Bobino, une fausse colonne Vendôme qui a l'air d'une colonne-affiche.

Le provincial prétend faire admirer cela au parisien; le parisien hausse les

IMPRIMERIE NATIONALE.

épaules, le provincial se fâche. Voilà comment je me suis déjà brouillé avec toute la Bretagne, voilà comment je me brouillerai avec Genève.

Genève n'en est pas moins une ville admirablement située où il y a beaucoup de jolies femmes, quelques hautes intelligences et force marmots ravissants jouant sous les arbres au bord du lac. Avec cela on peut lui pardonner son petit gouvernement inepte, ridicule et tracassier, sa chétive et grotesque inquisition de passeports, ses boutiques de contrefaçons, ses quais neufs, son île de Jean-Jacques chaussée d'un sabot de pierre, sa rue de Rivoli, et son jaune et son blanc et son plâtre et sa craie.

Cependant, encore un peu, et Genève deviendra une ville ennuyeuse.

Hier, c'était une fête, un *ensuissement*, comme ils disent. On tirait des boîtes. Tout le monde parlait génevois. J'avais perdu la clef de ma montre, il m'a été impossible de trouver un horloger travaillant. Genève ne se connaissait plus. On allait sur l'eau malgré les seiches; des gamins polissonnaient dans les bergues; les charrettes descendaient les côtes sans lugeon; et les promeneurs dégradaient les talus-gazonnages.

Je ris; je ne riais pas pourtant. Je me promenais solitairement dans cette ville où je m'étais promené avec toi il y a quatorze ans. J'étais triste et plein de pensées bonnes et tendres dont tu aurais peut-être été heureuse. Mon Adèle, aime-moi.

Depuis Bulle jusqu'au delà de Lausanne j'ai voyagé avec une famille suisse excellente et charmante. Six personnes. Le père est un vieillard distingué, lettré, aimable, plein de renseignements, et, ce qui est mieux encore, d'enseignements utiles, qui m'a rappelé ton père. La fille aînée est une jeune veuve agréable (dans le genre de Mme François). Elle a désiré voir Chillon, je lui ai offert mon bras, elle a accepté; le frère aîné, brave étudiant enthousiaste, s'est mis de la partie et nous avons fait tous les trois l'expédition du château. J'en ai écrit de Lausanne [1] tous les détails à Boulanger. Demande-les-lui s'il est près de vous, comme je le désire pour vous et pour lui. A Coppet ma famille suisse m'a quitté. Je la regrette fort.

Mais ce que je regrette, c'est toi, c'est vous, tous mes bien-aimés. Avant un mois, je vous reverrai. Mon voyage est un travail; sans quoi je l'abrégerais. J'ai bien besoin de vous embrasser tous. Je vous aime tous.

Et, bien entendu, je n'excepte pas mon cher Vacquerie.

[1] *Le Rhin*, lettre 39.

1839.

MIDI DE LA FRANCE
ET BOURGOGNE.

AVIGNON.

— ALBUMS. —

25 septembre.

Arriver à Avignon par un beau soleil couchant d'automne, c'est une admirable chose. L'automne, le soleil couchant, Avignon, ce sont trois harmonies.

La ville des papes s'en va, elle aussi; l'année de Pierre, cette année qui devait être un cycle, est à son automne; le soleil catholique, qui s'est levé dans Avignon comme dans Rome, est à son couchant.

De loin, l'admirable ville, qui a quelque chose du destin de Rome, a quelque chose de la forme d'Athènes. Ses murailles, dont la pierre est dorée comme les ruines augustes du Péloponèse, ont un reflet de la beauté grecque. Comme Athènes, Avignon a son acropolis; le château des papes est son parthénon.

Les collines sont calcaires, les toits sont italiens, ce qui enveloppe la ville d'un horizon plein de tons chauds et de lignes droites, que coupent dans le lointain des groupes de grosses tours rondes. A mesure que vous avancez, le mouvement du bateau à vapeur en marche fait que ces groupes de tours se décomposent et se recomposent, aux rayons du soleil, sans jamais rien perdre de leur unité pittoresque et sévère, comme si Poussin lui-même les dérangeait et les remettait en place.

15.

Quand on approche de la ville, la figure grecque et antique de la vieille Avignon se modifie, sans disparaître pourtant, et l'idée catholique prend forme et se fait jour. Les clochers se multiplient; les aiguilles gothiques percent ce magnifique entassement d'architraves; le château des papes devient pour le regard une sorte de cathédrale romane gigantesque, qui a sept ou huit tours énormes pour façade et une montagne pour abside. Des ogives se dessinent çà et là dans l'enceinte fortifiée; des ailerons arabes s'attachent aux deux côtés des massives portes-donjons; vers le haut des murs apparaissent des meurtrières d'une forme remarquable : la meurtrière des papes est une croix ✝.

Tout cela, c'est de la grandeur ajoutée à de la grandeur; comme je l'ai dit plus haut, c'est Rome surgissant dans Athènes. La meurtrière elle-même ne choque pas. La tiare était casque par un côté. Jules II, qui fut évêque d'Avignon avant d'être pape, l'a souvent montrée de ce côté-là aux rois de l'Europe. La croix catholique n'est pas seulement une croix; elle est quelquefois un marteau; elle est quelquefois une épée.

Maintenant que le flot se retire d'elle, Avignon n'est plus qu'une petite ville, mais c'est une petite ville d'un aspect colossal.

J'y suis arrivé vers le soir. Le soleil venait de disparaître dans une brume ardente; le ciel avait déjà ce bleu vague et clair qui fait si divinement resplendir Vénus; quelques têtes d'hommes, brunes et hâlées, se montraient sur les hautes murailles comme dans une ville turque; une cloche tintait, des bateliers chantaient sur le Rhône, quelques femmes pieds nus couraient vers le port; je voyais par une porte ogive monter dans une rue étroite un prêtre portant le viatique, précédé d'un bedeau chargé d'une croix et suivi d'un fossoyeur chargé d'une bière; des enfants jouaient sur des pierres à fleur d'eau au bas du quai; et je ne saurais dire quelle impression résultait pour moi de la mélancolie de l'heure mêlée au grandiose du spectacle.

Avignon se meurt comme Rome, de la même maladie que Rome, avec autant de majesté que Rome.

Pourtant, si vous voulez conserver l'impression entière, si vous voulez emporter dans votre esprit, dans votre cœur peut-être, Avignon vierge et vénérée, si vous voulez qu'aucun sentiment moindre ne trouble en vous les hautes pensées qui sortent de la contemplation de cette ville, n'abordez pas, n'entrez pas dans Avignon, passez en toute hâte, descendez le Rhône, gagnez Beaucaire ou Marseille, une cité marchande quelconque, et de là retournez-vous vers Avignon pour l'admirer.

Si vous persistez, si vous oubliez cette importante vérité que le voyageur ne connaît jamais des mœurs d'une ville que leur côté hideux, l'hospitalité

vendue, la domesticité momentanée et spoliatrice, l'auberge en un mot, et qu'il n'expérimente jamais la maison cordiale, gratuite, amicale et bienveillante, si vous voulez à toute force dormir, boire et manger dans cette cité-spectre qu'on appelle Avignon, si vous lui manquez de respect à ce point, voici ce qui vous arrivera, voici ce qui m'est arrivé.

Vous abordez, le bateau touche le quai, on jette la planche, vous prenez votre sac de nuit (je suppose que vous savez voyager et que vous ne vous embarrassez que d'un sac de nuit), vous donnez votre carte et vous sautez à terre. Vous êtes leste, joyeux, épanoui, vous regardez les ogives des tours, et vous n'avez pas même vu les horribles figures qui bordaient le quai et qui vous attendaient à votre descente. Vous voilà parmi elles cependant, elles vous entourent, elles vous tiraillent, elles vous assourdissent, et vous êtes bien obligé de vous apercevoir que vous êtes au milieu des portefaix d'Avignon. Or, vous allez savoir ce que c'est que les portefaix d'Avignon.

Ce sont des espèces de géants mal taillés, laids, trapus, robustes, carrés, velus, odieux à voir. Ils s'emparent de vous, vous coudoient en tumulte et vous disent avec un affreux patois et un affreux sourire obligeant : — Monsieur a-t-il du bagage? — Vous répondez innocemment *oui,* et vous montrez votre sac de nuit. — *Que ça!* répliquent les colosses charabia, *c'est bon poúr un vieillard ou pour un enfant.* Et ils vous considèrent, vous et votre bissac, avec un inexprimable dédain.

Comme il est toujours désagréable de traverser une ville, sans savoir où l'on va, avec une sacoche sur l'épaule, vous attendez qu'un de ces drôles prenne votre *bagage.* Personne n'y touche. Vous cherchez des yeux un enfant ou un vieillard. Aucun ne se présente. Vous prenez votre parti, et vous décampez bravement par la ville cherchant un gîte, votre paquet sous le bras. A peine avez-vous fait trois pas qu'un des géants court à vous, vous arrache votre fardeau et se met à marcher devant vous. Vous le suivez. En deux minutes il est à la porte d'un hôtel.

Si c'est l'*hôtel du Palais-Royal,* l'hôtelier vous examine de la tête aux pieds, reconnaît que vous avez une casquette sur la tête, des bottes poudreuses aux pieds, un sac de nuit pour tout bagage, juge d'un coup d'œil le gibier maigre et méprisable, et vous déclare qu'il n'a plus de chambre. Notez que son auberge est déserte. Si c'est l'*hôtel de l'Europe,* qui est en face, le maître vous admet et vous conduit silencieusement à une chambre quelconque.

Votre portefaix est toujours là. Il faut le payer. Il peut arriver que les innombrables pourboires de la journée aient épuisé votre monnaie et qu'il ne vous reste plus que des pièces d'or dans votre bourse. Vous vous tournez tout naturellement vers l'hôtelier avignonnais et vous dites en lui montrant

le porte-balle avignonnais : *Faites donner quinze sous à cet homme.* Ici la scène change. L'hôtelier vous regarde d'un air effaré et conclut de ces quatre petits mots que vous n'avez pas d'argent. Rien de grotesque comme un nuage de ce genre sur une figure d'aubergiste. Son œil va tour à tour avec anxiété de votre sac de nuit à vous, de vous à votre sac de nuit, et le stupide portefaix broche sur le tout. Comme vous avez faim, comme vous tenez à coucher quelque part, vous ne vous fâchez pas, vous tirez un napoléon de votre poche et vous dites à l'hôtelier : Changez-moi ceci. Un moment après, l'hôtelier revient avec la monnaie, rassuré et piteux. Alors vous prenez dans le tas quinze sous, et pour les trois chemises qu'il a portées et pour les trois pas qu'il a faits, vous les donnez au portefaix.

Ici autre péripétie. Le géant refuse. — *Ce n'est pas assez,* dit-il. Vous êtes légèrement surpris. Ah bah! pensez-vous, c'est un sauvage qui ne connaît pas le prix de l'argent; et vous lui donnez vingt sous. — *Il me faut trente sous,* dit l'homme.

Je suis assez indifférent à l'endroit des pièces de trente sous, indifférent comme un millionnaire, indifférent comme un poëte, quoique je ne sois ni poëte ni millionnaire. Cependant je déclare qu'une pièce de trente sous m'a quelquefois donné de la colère pour toute ma vie. Je me souviendrai jusqu'à mon dernier jour de la pièce de trente sous d'Avignon.

Vous essayez quelques observations : — Comment! pour trois pas! pour un paquet qui pèse trois livres! Mais pour quinze sous un commissionnaire traverse tout Paris les crochets sur le dos! mais, mon drôle, tu gagnes donc cinquante francs par jour? — Le géant reste impassible. — *Nous sommes tous associés à Avignon,* dit-il, *et il me faut trente sous.* Vous reprenez : — Mais si j'avais une malle? Il répond : — *Ce serait trois francs.*

Que faire? vous colleter avec cet homme? en référer à l'aubergiste? faire appeler le commissaire de police? Mais l'aubergiste et lui s'entendent; ils partagent sans doute. Mais le commissaire de police vous fera perdre votre temps en niaiseries quasi judiciaires. Mais le combat avec l'homme serait inégal, et puis toute la repoussante cohue des porte-balles d'Avignon est là qui pullule sous les fenêtres. En tout cas ce serait beaucoup de bruit pour peu de chose.

L'homme continue de répéter : *Trente sous! nous sommes tous associés.*

Alors vous lui dites : — *Donc vous êtes une bande,* et vous lui donnez ses trente sous.

Mais vous êtes outré et indigné. La face sinistre et louche du portefaix vous remet d'étranges souvenirs en mémoire; vous vous rappelez les sanglantes prouesses de cette populace d'Avignon, et, à propos d'un sac de nuit et d'une pièce de trente sous, vous voyez apparaître sous le plafond

défoncé de l'auberge du *Palais-Royal* l'ombre pâle du maréchal Brune, et vous entendez ricaner Trestaillon.

Vous voyez bien qu'il aurait mieux valu ne pas entrer dans Avignon.

Un maraud qui réclame le double et le triple de ce qu'on lui doit, cela se voit partout; mais je n'ai vu qu'à Avignon ce sordide portefaix local, avec son air fauve et violent, sa prunelle de renard et son rictus de tigre. On sent que ce lazzarone provençal ne porterait pas une malle pour trois francs, mais qu'il tuerait un homme pour deux sous.

Je ne veux pas être injuste envers cette noble ville. Avignon sans doute, pour ceux qui l'habitent, est plein de familles dignes, honnêtes, probes, hospitalières; mais, pour le voyageur rapide qui ne peut prendre des choses que les aspects et les surfaces, Avignon n'a que deux physionomies bien distinctes. Par le haut c'est la ville des papes, par le bas c'est une caverne de brigands.

Maintenant il va sans dire que j'admets toutes les exceptions et toutes les restrictions. Je viens d'ailleurs de revoir la ville au clair de lune, plus belle et plus surprenante encore qu'au soleil couchant. Et puis l'air est chaud, le vent est doux, le ciel est bleu.

Hier j'étais à Lyon, il pleuvait à verse. A cinq heures ce matin, je quittais Lyon qui grelottait de froid sous un gros nuage; à cinq heures ce soir, j'étais ici. C'est un merveilleux voyage. En douze heures je suis allé, non de Lyon à Avignon, mais de novembre à juillet.

26 septembre.

La lune était dans son plein, quelques étoiles éclatantes piquaient çà et là le bleu du ciel, la brise était chaude. Il y a déjà dans les nuits d'Avignon un souffle du ciel de Grèce et d'Italie. On sent, à ce courant d'air charmant, que la porte de l'orient est là, tout près, entre-bâillée.

Je marchais le long du quai du Rhône sous les sombres remparts d'Innocent IV. J'avais devant moi ce pont d'Avignon que chantent les rondes joyeuses des petites filles, ce vieux pont Bénézet, rompu, tombé, écroulé malgré le saint qui l'a fondé, malgré la chapelle qu'il porte encore au milieu du Rhône.

Les quatre grandes arches se dressaient sur la lune comme une découpure noire avec des silhouettes d'herbes et de ronces à leur sommet. Celle de ces quatre arches qui touche au rivage passe sur la route et la couvre de sa vaste archivolte.

C'est sous cette voûte, dont je regardais les profondes lézardes, que la voiture du maréchal Brune fut arrêtée, en 1815, au moment où il sortait d'Avignon. Quelques misérables saisirent les chevaux à la bride et leur firent rebrousser chemin. Après avoir fait quelques pas hors de l'arche avec cette hideuse populace à la tête de ses chevaux, le maréchal put lire sur la devanture d'une maison du quai cette légende écrite au-dessous d'une madone où elle est encore : *Notre-Dame de la Garde, priez pour nous. 7 septembre 1812.*

Ils forcèrent le maréchal à rentrer dans la ville par la vieille porte-forteresse qui fait face au pont de bois.

Il y avait là, à droite, dans une petite place, une auberge, *l'hôtel du Palais-Royal,* qui existe encore. Le maréchal s'y réfugia. C'est là qu'il fut assailli. C'est là qu'il refusa de s'enfuir. C'est là que Pointu, Farge et Mallaine l'égorgèrent. C'est de cette auberge qu'on tira son cadavre pour le lier à la queue d'un cheval et l'aller jeter dans le Rhône.

Je me suis promené jusqu'à minuit sur cette place sinistre. L'hôtel du Palais-Royal occupe un des côtés. Cinq beaux micocouliers, qui ont vu le crime, donnent leur ombre à ce pavé, deux à gauche, trois à droite.

Près de l'auberge, au fond, au delà des trois arbres, on voit la façade noire, coquette et maniérée d'un édifice du dix-huitième siècle. Les baies contournées de cette façade sont aujourd'hui murées et dénaturées. Dans un encadrement en guirlandes qui est au-dessus de la porte, j'ai aperçu quelques traces d'une inscription effacée. J'ai déchiffré, non sans peine : *Salle des spectacles.* Plus bas, à l'angle du mur au delà duquel s'enfonce une rue, il y a cet écriteau : *Place de la Comédie.*

Au reste, 1815 ne faisait que répéter 93. En 1815, Pointu traînait au Rhône le corps du maréchal Brune; en 93, Jourdan traînait au Rhône un autre cadavre plus illustre encore. C'était celui de Jacques d'Ossa, de Cahors, pape sous le nom de Jean XXII, qui, après avoir dormi quatre cent cinquante-neuf ans sous la voûte byzantine de Notre-Dame des Doms, venait d'être brusquement réveillé dans son tombeau. Quelques déchireurs de bateaux, ivres de gros vin et de passions sauvages, jetèrent en riant dans le fleuve ce pape redoutable qui avait canonisé saint-Thomas d'Aquin, amnistié Nicolas V, antipape, et excommunié Louis de Bavière, empereur.

Qu'on ne s'y méprenne pas, il n'y a dans les villes comme Nîmes et Avignon ni jacobins, ni royalistes, ni catholiques, ni huguenots; il y a des massacres périodiques, comme il y a des fièvres. A Paris on querelle, à Avignon on extermine. Pointu et Jourdan, ce ne sont pas deux hommes, c'est le même homme à deux époques différentes; c'est le bas peuple avignonnais en temps de révolution.

Il y a tout un travail d'enseignement et de moralisation à faire sur cette malheureuse populace. Ici encore, il faut plaindre peut-être plus que blâmer. La nature et le climat sont complices de toutes les choses monstrueuses que font ces hommes. Quand le soleil du midi frappe sur une idée violente contenue dans des têtes faibles, il en fait sortir des crimes.

— NOTES. —

Avignon — huit mois sans pluie cette année. Palais des papes. — Guivres. — Puits Louis XV dans la cour. — 800 salles. — Fresques admirables. — Glacière du pape comblée. Sa galerie détruite pour faire une cour aux soldats. Chapelle de l'inquisition. Ogives-moines.

Cour ruinée en 93. Souterrain qui traverse les deux Rhônes et va jusqu'au fort St-André à Villeneuve (dép. du Gard). — La prison où a été enfermé Rienzi — cachot éclairé d'une fenêtre ogive. Inscriptions sur le mur :

Quis mihi hoc tribunt?

F. Graset.

acvsé fav serment 158.. — IHS. — *Devs est pro nobis.* — *Videont* RANOS — *Longitudine rerum* (illisible).

Jourdan coupe-tête. — 200 personnes sabrées — j'ai vu le trou par où on les a jetées dans la glacière. — Salle de torture vue d'en haut. A la forme d'une tiare. Pas d'échos. — Enfumée par les bûchers — 4 culs de fours aux quatre coins. — Enfoncement où se tenait le juge. — Le bûcher était dans une cage de fer. J'ai vu les trous des barres dans le mur. — Cheval avec une selle rayée peint sur le mur. — Longue avenue de l'inquisition. — Fusillade, en 93. (Jourdan.) Balles sur le mur. Porte par où sont sorties les victimes murée. Cuve de pierre où l'on faisait bouillir les condamnés dans l'huile. Jolie anglaise qui en mesure la profondeur avec son ombrelle. — Chambre de la torture vue à l'intérieur. — Brûlures profondes sur le mur. Arrachement des instruments. — Four à chauffer les outils. — Ouverture ogive par où l'on jetait les corps.

Grandes traces de sang de 93 (Jourdan), tout le mur en est teint. Le génie a fait faire deux plafonds dans cette tour pour y établir la munitionnaire. — Maçon laisse tomber son panier, descend, trouve deux cadavres. — Lanternes cassées, vieux soufflets, marmites du génie dans tout cela. — Ifs de la fête du roi près des brûlures de la muraille. — Spargoule, herbe médicinale; — tonneaux défoncés, vieilles semelles, vieux tessons. — Crevasse en haut par où l'on voit les ruines. — Tuyaux de poêle, vieux châssis, etc. — Tour de Taurias, 4 étages effondrés. — Ogives. — Monté

l'escalier dans le mur. — C'est le squelette d'un palais. — Entrées de couloirs qu'on entrevoit. — Chauve-souris. — Consoles sculptées sous les arcs doubleaux des ogives. — *N° 5 cuisine pour 1600 hommes* (cuisine du pape). Église changée en magasin. Elle était immense. Le prêtre y paraissait un nain, dit la vieille.

Sept papes à Avignon. — Chapelle particulière du pape. Admirables fresques, badigeonnées en 1827. On n'en a laissé qu'une travée pour échantillon de la stupidité. Salle du conclave où l'on exposait magnifiquement le pape mort entouré des cardinaux, lits des soldats couchés dans leurs capotes grises. Gerbe d'ogives. Balcon de la bénédiction du légat, buffleteries pendues à des clous. — Oubliettes. Roues hérissées de lames. Comblées. — Tour-prison. — Charmantes baies romanes grillées par où l'on voit des bonnets de police et des têtes de soldats.

Palais-forteresse-prison.

Cathédrale. — *N.-D. des Doms.* — Dôme roman octogone; beau. Portique romain dans lequel est un portail byzantin avec de belles peintures sur le tympan. — *Simon de Sienne.* (Dans la révolution on y mit cette inscription : *Monument antique et curieux*, que j'ai lue.) Avignon AVE . IO. Statue de Jupiter dans les fondations du château. — Tour principale gâtée, balustrade à mollets, tout l'édifice est *architecturalement* mal restauré. — Les meneaux qu'on fait aux fenêtres attestent l'ignorance odieuse de l'architecte. — Barrettes sculptées sur les murs de la métropole. — Chaire de l'évêque. — Affreuse croix de la mission qui gâte l'esplanade du portail.

MARSEILLE.

Marseille, 30 septembre, 5 heures du soir.

Je suis à Marseille, je débarque, j'ai déjà couru à la poste rue Saint-Anacharsis, la poste ne sera ouverte que dans deux heures. Deux heures, c'est bien long, voilà trente jours, mon Adèle, que je n'ai eu de lettre de toi. Il faut attendre encore deux heures! Que faire? Je comptais les employer à te lire, je vais les passer à t'écrire. Je te les avais données dans ma pensée, je ne te les reprendrai pas.

Après les montagnes, j'avais besoin de voir la mer, une mer quelconque, la Méditerranée à défaut de l'Océan. Au reste, je ne me plains pas, la Méditerranée est belle autrement que l'Océan, mais elle est aussi belle. L'Océan a ses nuées, ses brumes, son flot glauque et vitreux, ses dunes en Flandre, ses falaises en Normandie, ses granits en Bretagne, ses vents immenses, ses magnifiques marées; la Méditerranée est tout entière sous le soleil, on le sent à l'unité inexprimable qui est au fond de sa beauté; elle a une côte fauve et sévère dont les collines et les roches semblent arrondies ou taillées par Phidias; l'austérité de la rive s'accouple harmonieusement à la grâce du flot; les arbres, là où il y a des arbres, trempent leur pied dans la vague; le ciel est d'un bleu clair, la mer est d'un bleu sombre; ciel et mer sont d'un bleu profond.

Du lac de Lucerne je suis allé au lac Léman, du lac Léman à la Méditerranée. C'est un crescendo. Maintenant il me faut l'Océan, ou Paris.

Je suis arrivé à la Méditerranée par le Rhône. J'ai vu le Rhône entrer dans la Méditerranée, large de deux lieues, jaune, trouble, fangeux, grand et sale. Il y a six jours je l'avais vu sortir du Léman, sous le vieux pont de moulins de Genève, clair, transparent, limpide, bleu comme un saphir.

Au Léman, le Rhône est comme un jeune homme; à la Méditerranée, il est comme un vieillard. Là-bas il n'a encore vu que des montagnes, ici il a traversé des villes. Dieu lui donne de la neige, les hommes lui donnent de la fange.

Voilà ce que c'est, mes enfants, que de vivre et de courir. Après avoir vécu, après avoir écumé, rugi, dévoré des torrents et des rivières, brisé des rochers, lavé des ponts, traîné des fardeaux, nourri des villes, reflété le ciel et les nuages, le fleuve, parti étroit et violent du Léman, arrive, immense et calme, à la Méditerranée et s'y ensevelit. Là il retrouve, sous un soleil éblouissant, avec un horizon sans borne, l'azur profond, serein et splen-

dide du lac de Genève. La tombe ressemble au berceau, seulement elle est plus grande.

Je suis descendu ce matin d'Arles à dix heures par le paquebot à vapeur. A partir d'Arles, les embarcations marines se montrent sur le fleuve, les rivages reculent et s'aplatissent, puis l'énorme plaine déserte de la Camargue s'empare de la rive gauche, puis l'horizon devient immense au midi, le ciel semble se lever comme si sa voûte grandissait. Tout à coup une ligne bleue apparaît. C'est la Méditerranée.

Le vent soufflait de terre, les matelots avaient largué les voiles du paquebot qui avançait rapidement; les rives basses des issues du Rhône se repliaient derrière le navire, et s'évasaient à droite et à gauche comme les bords de la bouche d'une conque; la terre ne nous montrait déjà plus que les hautes collines où vint s'abriter la colonie phocéenne et le mont Cerdon qui fait une magnifique ampoule dans l'horizon de Marseille comme le mont Ventoux dans l'horizon d'Avignon. L'atmosphère était si transparente que, bien qu'à une distance de douze ou quinze lieues, j'apercevais distinctement toutes les nervures de la montagne, les pentes verdâtres des pâturages et les capricieuses déchirures des torrents.

La vague se gonflait; cependant l'eau était encore fangeuse, mais nous voyions devant nous grandir, s'épaissir et s'approcher la ligne bleue où apparaissaient d'éclatantes flaques d'écume. De temps en temps nous rencontrions des espèces de croix penchées au loin au milieu des vagues. Ce sont des mâts de navires naufragés que le hunier coupe vers le haut comme la traverse d'une croix.

Nous étions encore dans le dégorgement du Rhône. Le moment où l'on entre dans le flot de la Méditerranée est admirable. Le flot de la mer est séparé du flot du fleuve d'une manière si distincte et si tranchée qu'il y a un instant appréciable où la proue du navire est dans l'eau bleue tandis que l'arrière est encore dans l'eau jaune. Je ne comprends pas comment le Rhône fait pour venir à bout de se mêler à cette chaste mer.

Une fois qu'on est dans le flot bleu, le Rhône devient à son tour une ligne blonde qui s'enfonce et se perd derrière les vagues et l'on a sous les yeux un spectacle ravissant. La mer est un saphir, comme je te disais tout à l'heure, le ciel est une turquoise.

Ce matin le vent était violent, la Méditerranée bondissait joyeusement; il y avait *de la mer,* comme disent les matelots.

Ce n'étaient pas les larges lames de l'Océan, qui vont devant elles et qui se déroulent royalement dans l'immensité; c'étaient des houles courtes, brusques, furieuses. L'Océan est à son aise, il tourne autour du monde; la Méditerranée est dans un vase où le vent la secoue. C'est ce qui lui donne

cette vague halelante, brève et trapue. Le flot se ramasse et lutte. Il a autant de colère que le flot de l'Océan et moins d'espace. De là ces effrayantes tempêtes de la Méditerranée.

Il n'y avait pas tempête, mais il y avait émotion. Quelques nuages bas rampaient à l'extrême horizon. C'était un vent d'équinoxe avec un soleil de solstice. La mer par places était violet foncé; en d'autres endroits elle était d'un vert d'émeraude. Une pluie fine arrachée aux vagues par le vent passait par instants en bouffées sur le paquebot.

J'étais debout sur l'avant. Vers deux heures, le soleil et le vent étaient derrière nous, l'un rayonnant à droite, l'autre soufflant à gauche. Ce réseau de pluie impalpable, violemment emporté par le vent, passait sous l'avant du paquebot, et là il rencontrait le rayon du soleil, ce qui faisait courir sous mes yeux, comme attaché à la proue du navire, un charmant arc-en-ciel sur l'azur sombre de la mer.

Une belle felouque nous suivait à quelque distance, plus secouée encore que nous. Le vent et le soleil faisaient aussi de ses deux voiles latines deux choses ravissantes, en les gonflant et en les dorant. Tantôt sa coque disparaissait comme dans une vallée, tantôt elle surgissait gracieusement sur le dos des vagues. Autour d'elle s'enflait un flot d'écume énorme et éblouissant, ce qui faisait que, vue par l'avant, elle ressemblait à un casque renversé laissant frissonner son panache blanc au-dessous de lui.

Cette felouque, mieux servie par sa voilure que nous par nos roues, lesquelles à certains moments ne touchaient pas le flot, nous a dépassés. Elle s'est approchée de nous si près que j'ai pu lire sur sa poupe cette inscription : *Confiance en Dieu;* puis elle s'est enfuie en bondissant sur la houle avec un mouvement admirable.

A quatre heures et demie, après avoir fait dix lieues en mer, nous débarquions à Marseille. — Je m'interromps, on m'annonce que la poste est rouverte, j'y cours.

7 heures du soir.

Je suis bien triste, mon Adèle bien-aimée; pas de lettres! ni de toi, ni de Didine. Ma Didine, écris-moi; écrivez-moi, vous aussi, mes chers petits bien-aimés, Charles, Toto, Dédé. J'irai demain à Toulon, puis je reviendrai à Marseille exprès et j'espère que j'y trouverai des lettres de toi, chère amie. J'en ai vraiment bien besoin! Écris-moi maintenant, *et tout de suite,* à *Chalon-sur-Saône,* toujours *poste restante* et toujours *sans prenom.* J'ai écrit à Co-

logne pour avoir tes lettres, je les attends. Ma prochaine lettre te portera la fin du Rigi. J'ai fait demander Méry, il n'est pas à Marseille en ce moment. A bientôt, mon Adèle, écris-moi; dis à notre excellent Vacquerie de m'écrire. A bientôt. Je vous embrasse tous mille et mille fois.

Ton Victor.

MARSEILLE.

— ALBUMS. —

Excepté les beaux bas-reliefs de David à la porte d'Aix et deux autres bas-reliefs, l'un romain, l'autre byzantin, dans la Majore, Marseille n'a plus rien de monumental. Marseille est un amas de maisons sous un beau ciel, voilà tout.

La vieille porte-forteresse sur laquelle était cette fière inscription biffée par Louis XIV : *Sub quocumque imperio summa libertas*; le boulevard des Dames, qui rendait témoignage à la bravoure des femmes marseillaises; la tour Sainte-Paule, dont la coulevrine, longue de vingt-quatre pieds, avait jeté ce fameux boulet qui tua sur l'autel le prêtre disant la messe au connétable de Bourbon et fit éclater de rire le marquis de Pescaire, tout cela a disparu.

De la ville grecque, il ne reste rien; de la ville romaine, rien; de la ville gothique, rien.

Voilà de quelle façon les conseils municipaux de France traitent les cités illustres. Un marchand quelconque a eu besoin de pierre pour bâtir une fabrique de savon, on lui a donné la tour Sainte-Paule. Ainsi, partout, à l'heure où j'écris, dans presque toutes les villes de France, une douzaine de quincailliers ou de bimbelotiers stupides, dûment autorisés par la loi, font à leur gré des ratures à l'histoire.

LES GORGES D'OLLIOULES.

La route de Marseille à Toulon sort de Marseille par la porte de Rome, passe près d'un obélisque insignifiant, et s'éloigne, un peu comme les routes qui s'en vont de Paris, plus côtoyée de murs que d'arbres. Jusqu'à Cuges, les bastides éparses dans la campagne avec leur puits et leur inévitable mûrier, les jardins plantés d'oliviers et garantis du vent du nord par un paravent de cyprès, de grands roseaux qui ont un faux air de bambous, quelques pins d'Italie çà et là, des collines à têtes crépues couvertes de petits chênes kermès bas comme la bruyère et épineux comme le houx, l'Aubagne, chétive rivière bourbeuse ombragée de micocouliers, des vignes — sans échalas, — des buissons d'une espèce d'atriplex qu'ils appellent le *buis blanc*, bordent le chemin.

Je suis descendu dans une charmante prairie piquée de mille étoiles, jaunes et blanches en septembre comme les nôtres en avril; je croyais n'y trouver que des boutons d'or et des marguerites, il y avait plus de vingt espèces de fleurs différentes. En Provence, le rayon du soleil fait pétiller dans l'herbe une végétation éblouissante.

L'horizon, qui est fort beau, se compose des dernières articulations des Alpes Cottiennes.

Cuges est un assez joli bourg posé dans une sorte de grande terrine verte formée de hautes collines et sans la moindre cassure. On ne peut arriver à Cuges qu'en descendant, on n'en peut sortir qu'en montant. L'eau, qui descend, mais qui ne monte pas, s'amasse l'hiver au fond de la terrine et y fait une façon de lac.

On déjeune admirablement à Cuges. On y a bien des clovisses au lieu d'huîtres, du fromage de brebis au lieu de beurre et des jujubes au lieu de prunes; mais la table est couverte de becfigues et de rouges-gorges, de tranches de thon grillé, de dorades et de rougets, de figues violettes et de raisins roses, le tout convenablement assaisonné d'ail et d'huile.

C'était hier. Pendant que je déjeunais, le marché se tenait sous la fenêtre de l'auberge, dans une petite place, autour d'un grand arbre dont le tronc fait le dossier d'un banc de pierre circulaire. Hommes et femmes s'accostaient bruyamment avec tous ces gestes provençaux qui accentuent la moindre causerie. Les figues et les pastèques abondaient. De magnifiques poissons, amoncelés en pyramides, emplissaient les paniers de roseaux de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Quelques enfants, à côté de moi,

agaçaient gaîment un pauvre pince-pigne suspendu au mur dans une cage. Dans un coin de la place murmurait une vieille fontaine-vasque chargée à son sommet de conferva rivularis, dont les cheveux verts laissaient tomber goutte à goutte des perles d'eau étincelante. Tout cet ensemble était aimable et doux. Chère amie, je t'aurais voulue là, près de moi, avec nos enfants bien-aimés.

Après Cuges, la route gravit des hauteurs assez âpres. C'est ici une vraie route apennine, roide, sauvage, encaissée. Il y a quarante ans on y arrêtait les diligences. De temps en temps on y rencontre une paysanne avec son vaste feutre noir, ou un gendarme à cheval, ou un mulet bâté, chargé de ballots, coiffé de grelots et de touffes de laine rouge, dont la tête plonge jusqu'aux yeux dans une large muselière en sparterie. Par-dessus les collines de Cuges on aperçoit les crêtes pelées de la Sainte-Baume.

Quelques instants après avoir laissé à sa droite une éminence aride qui résume toute sa sève en un pin magnifique debout à son sommet, on arrive au point culminant de la muraille naturelle qui enveloppe Cuges de toutes parts. L'horizon s'ouvre, une grande vallée creuse le paysage, la Méditerranée apparaît au loin dans les écartements des montagnes.

Deux lieues plus loin, on ne voit plus la mer; on a dépassé deux anciens villages fortifiés qui sont assis vis-à-vis l'un de l'autre chacun sur sa colline et qui se regardent comme deux nids d'aigles; on a traversé le Beausset, bourg où j'ai remarqué quelques portes à maîtres-claveaux sculptés du temps de Henri IV; le chemin s'enfonce tout à coup dans des terrains étranges.

A gauche, les roches calcaires usées, morcelées et aiguisées par les orages, se dressent comme les aiguilles d'une cathédrale; à droite, les grès prennent des formes et des attitudes singulières. Ce sont des titans à demi enfouis dans la terre, dont on distingue les épaules, les omoplates, les hanches et la colonne vertébrale; ce sont des crânes énormes dont il semble que des vautours géants aient fouillé les yeux; ce sont des tortues monstrueuses que le déplacement de la voiture fait ramper à travers les bruyères sous leur carapace de quatrevingts pieds de long.

Puis la route tourne, une forteresse gothique en ruine se dresse au sommet d'une montagne, d'immenses escarpements de roches nues et déchiquetées envahissent tout l'horizon, le chemin se resserre, un lit de torrent desséché vient le côtoyer; on est dans les gorges d'Ollioules. — Là, j'ai mis pied à terre.

Il ne manque qu'un évènement aux gorges d'Ollioules pour avoir la célébrité des Fourches Caudines ou des Thermopyles.

C'est vraiment un lieu formidable. L'œil n'y voit plus rien qu'une roche jaune, abrupte, déchirée, verticale, à droite, à gauche, devant, derrière,

barrant le passage, obstruant le retour, pavant la route et masquant le ciel. On est dans les entrailles d'une montagne, ouvertes comme d'un coup de hache et brûlées d'un soleil à plomb. A mesure qu'on avance, toute végétation disparaît. A peine çà et là on voit sortir entre deux blocs l'anis ou la sabine qui servait aux philtres des sorcières. Pourtant derrière une grosse pierre j'ai cueilli une petite sarriette des montagnes qui sent très bon et dont la fleur est jolie. Des lierres maigres, des figuiers nains, des pistachiers sauvages, quelques pins d'Alep tordus par le mistral pendent misérablement aux crevasses des roches supérieures.

Des bouches de cavernes, la plupart inaccessibles, sont béantes à toutes les hauteurs et de tous les côtés. Plusieurs ressemblent à des galeries éventrées. On y distingue des entablements, des consoles, des impostes, toute une architecture surnaturelle et mystérieuse. Sur les crêtes mêmes de la montagne, çà et là, des roches se courbent en arches et font des ponts aériens pour des passants impossibles.

Pas un oiseau, pas un animal, pas un frôlement de feuilles. L'hiver, le torrent passe là tout seul avec son bruit effrayant.

Autrefois il n'y avait dans les gorges d'Ollioules qu'un sentier pour les mulets et les piétons. Maintenant, grâce à Napoléon, les voitures trouvent là, comme au Simplon, une belle route soutenue par une maçonnerie presque romaine. Mes compagnons de voyage s'extasiaient sur celui qui a fait cette route; moi je songeais à celui qui a fait ces montagnes.

Quelle œuvre et quel édifice! que d'ouvriers, qui ne sont pas aux ordres de l'homme, y travaillent encore sans relâche et tous les jours! La pluie pourrit la roche, le torrent la ronge, le vent la pétrit, la cascade y creuse des cannelures, la racine de l'arbre y perce des soupiraux, le soleil dore le tout.

Vis-à-vis d'un coude que fait le chemin, à un endroit où la route passe sous une demi-voûte taillée au pic dans la pierre vive, on voit de l'autre côté du ravin, à une hauteur très abordable, l'entrée d'une caverne profonde. C'est un porche ogival, flanqué à droite et à gauche de quelques ouvertures obstruées de roches, et surmonté d'une sorte de grande voussure presque régulièrement taillée dans la paroi perpendiculaire du mont. Cette sombre casemate, où l'œil s'enfonce et entrevoit des piliers bruts perdus dans l'ombre, parcourt toute la montagne comme un intestin et a, dans les endroits les plus sauvages, plusieurs issues connues des chevriers.

Il y a quarante ans, Gaspard Bès en avait fait sa forteresse.

Ce Gaspard Bès était un de ces condottieri, propres au moyen-âge et absurdes dans notre siècle, qui voulaient se faire un petit état dans le grand, être rois dans un coin du royaume, et établir des péages à leur profit sur les

routes, ayant des brigands pour soldats et des contrebandiers pour collecteurs. Il avait profité de la Révolution pour se faire bandit. Il luttait de vive force avec les douaniers et les gendarmes, étendait ses frontières jusqu'à Antibes et jusqu'à Barcelonnette et tenait quarante lieues de côtes. Il avait sa flotte de pirates et son armée de voleurs. Du reste, plein de bonnes fortunes comme Mandrin et de générosités soudaines comme Jean Sbogar. Cuges était sa capitale et la caverne d'Ollioules était son Louvre. Il régna depuis la mort de Louis XVI jusqu'à l'avènement de Bonaparte.

Le premier consul lui fit la guerre et le prit. Gaspard Bès fut exécuté à Cuges et beaucoup de femmes le pleurèrent, entre autres, dit-on, une princesse italienne qu'il avait dévalisée avec grâce, lui prenant ses bagues et lui baisant les mains.

Gaspard Bès n'est pas encore oublié à Cuges, où il se mêle aux chansons populaires. Le temps estompe ces figures violentes et leur donne je ne sais quoi d'héroïque. Beaucoup de familles princières ont commencé par des Gaspard Bès. Il y a mille ans, un homme pareil dans une caverne était la graine d'où sortait dans un temps donné un château comme Habsburg ou Bourbon-l'Archambault.

Après la crypte de Gaspard Bès la route tourne encore. Ici la végétation est complètement effacée. On pénètre dans le cœur même de la déchirure. Une seconde gorge, plus petite que la première, mais plus horrible encore, se précipite perpendiculairement sur elle et ouvre au regard un abîme horizontal, plein de silence et pourtant plein de désordre et de fureur. Il y a des vacarmes pour l'œil comme pour l'oreille. De toutes parts, les épines dorsales des ravins sortent de dessous le lit du torrent et grimpent en se tordant vers le haut de la montagne. Si l'on avance un peu dans cette gorge secondaire, il semble que ce ne soient plus des roches; ce sont des écailles, des squames, des ossements. On croirait voir un tas gigantesque de crocodiles morts, les uns gisant à plat ventre, la tête enfouie, les autres couchés sur le dos et tournant vers le ciel d'affreux tronçons de pattes et de mâchoires. Les Alpes n'ont rien de plus hideusement effrayant.

Autrefois, il n'y a encore que dix ans, quand la chaîne partie de Paris, après vingt-cinq jours de marche sous la pluie et le soleil, était sur le point d'arriver à Toulon, traînant sur huit charrettes, avec un exécrable bruit de ferrailles, ses trois cents galériens épuisés, livides, horribles, elle s'arrêtait là pour se reposer. C'était bien une halte de damnés dans le vestibule de l'enfer.

A peine a-t-on franchi cette rencontre des deux gorges que la scène change brusquement. Comme Dante, comme Shakespeare, comme tous les grands poëtes, le bon Dieu fait beaucoup d'antithèses et les fait admirables.

En vingt pas, sans nuance, sans transition, comme si un mur se crevait tout à coup, de l'épouvantable on passe au charmant. Le défilé s'ouvre, la montagne s'évase, l'éclatante rade de Toulon surgit au milieu d'un paysage magnifique. Les gorges s'éclipsent, un éblouissement les remplace. Ici tout est soleil fécondant, verdure dorée, eau splendide, maisons, jardins, voiles gonflées, chant, murmure, vie et joie.

A peine ai-je songé à remarquer un vieux château écroulé du douzième siècle, qui dresse ses trois tours à l'entrée méridionale des gorges comme un cerbère de granit. J'avais à ma droite un champ plein d'orangers, de jujubiers, de grenadiers entr'ouvrant leurs grenades mûres, des lilas en fleurs mêlés à des citronniers, des vignes courant dans les arbres; à ma gauche, une maison blanche ombragée de deux palmiers. Les câpriers sortaient joyeusement du pied des murs; une source abondante et gonflée se répandait hors du rocher au grand soleil comme un dégorgement de pierreries liquides.

La plaine entière se composait de cette façon : au fond, les montagnes nues et grises qui s'entassent derrière Toulon comme des monceaux de cendre prenaient je ne sais quel charme sévère et doux en se mêlant à la ravissante beauté de la mer. La place de la ville était marquée au milieu des plaines vertes par une forêt de mâts.

Après les gorges d'Ollioules, le paysage de Toulon, c'est une revanche que prend la nature.

Dix ou douze forts entourent Toulon. Lors du siège de la ville en 1794, tous ces points furent investis sans succès l'un après l'autre, excepté un petit fort placé vis-à-vis du port et qu'on avait négligé comme insignifiant. Un jeune officier d'artillerie, encore inconnu dans l'armée, obtint du représentant du peuple la permission d'attaquer ce fort. Il le prit. C'était la clef de Toulon. Une fois le fort emporté, les anglais délogèrent et Toulon s'ouvrit.

Ce bastion s'appelle aujourd'hui le fort-l'Empereur. On le voit, en débouchant des gorges d'Ollioules, étinceler dans la rade comme une étoile à l'extrémité d'un cap. C'est là que la providence a placé le commencement de Bonaparte. Les chevaux descendaient rapidement vers Toulon, et moi je regardais ce petit point lumineux d'où s'est envolé Napoléon et une nuée d'aigles avec lui.

TOULON.

— NOTES. —

Toulon. — Cariatides de Puget. — Fontaine de la place au Foin, trois dauphins. Admirable.

Entrée de l'Arsenal, vers le soir; arc de triomphe rococo du goût le plus épicé.

Voiture cellulaire : omnibus jalousies jaunes. Mauvais. — La peine doit avoir l'air sévère; moins dure au dedans, plus sombre au dehors.

A quelques pas sous la corderie, trois voitures du roi attendant le retour d'Alger de M. le duc d'Orléans. — Vieux forçat en cheveux blancs, assis sur une borne, sa grosse chaîne au côté. Pensif et las.

Musée de l'Arsenal. Modèles de tous les navires. — Bas-reliefs dorés de Puget. — Galères faites par Louis XIV pour les chevaliers de Malte; trois canons à la proue; deux mâts, grandes voiles latines; deux cents rameurs, quatre par banc et par aviron. Cales couvertes, six étages. Vaisseaux sous cloche, comme dit Méry. Cette poutre énorme, une vergue; cette grosse colonne de bois couchée à terre à perte de vue, le grand mât (trois cent soixante pieds de haut et trois pieds de diamètre à la base). Plus de câbles, des chaînes. Tas de chaînes d'un vaisseau de cent canons, quatre pieds de haut, vingt pieds de large, huit pieds de profondeur. — Nous prenons la forme anglaise, les anglais prennent la nôtre. — Notre bord s'avance, le leur se retire; nous cherchons l'abordage, ils le fuient, disait le marin.

Du reste laid au dehors. Noir et blanc. Où sont les vaisseaux pourpre et or avec le château d'arrière! Les progrès de l'artillerie ont gâté le vaisseau comme la forteresse. — Stupides et plates sculptures de la poupe et de la proue.

Vu *la Bellone*, qui a reçu cent soixante coups de canon dans sa coque à St Jean-d'Ulloa. Pas un n'a pénétré. Mauvais canons ou bonne frégate?

LE BAGNE DE TOULON

— ALBUMS. —

Entrée du bagne. — Bac. — Forçats polis offrant des tabourets et des coussins. — Embarcations où rament des forçats. Rapides. — Soleil couchant. — Avenue de gros vaisseaux acculés au quai du bagne. — Bandes de forçats rentrant au ponton, fatigués, trainant leurs chaînes, montant l'étroit escalier, s'engouffrant sous le guichet bas du vaisseau. — Bagnes flottants. Ce sont deux frégates démâtées, *la Thémis* et *la Néréide*. Deux amours grossièrement sculptés et peints en jaune jouent sur l'arrière de *la Néréide*. — Visite des forçats au passage du port dans le bagne.

Aspect de leurs dortoirs au moment où ils viennent d'y rentrer. On passe une tringle de fer assujettie par un cadenas dans l'anneau extrême de toutes les chaînes. — Lits de camp. Une caisse, un matelas, une couverture pour les bons. Le lit du trappiste est une faveur pour le forçat. — Au-dessus de la porte, peinture d'un forçat figurant l'arrivée au bagne, le gendarme, le criminel sombre, l'innocent qui se jette à genoux, etc. Autre peinture dans une autre salle, représentant le crime. Un désert, la victime à terre, le meurtrier la regarde effaré; au fond du paysage, deux anges le voient (Prudhon).

Salle des éprouvés. — N'ont pas de chaîne. Vont quelquefois en ville. Ont un peu de viande et de vin.

Visite au bagne flottant *la Thémis*. — Escalier ferré de gros clous comme les souliers des forçats. — Aspect du ponton. Entrepont d'un navire démeublé, les écoutilles triplement grillées. — Sept nouveaux venus dont trois arabes. Figures graves et regards perçants. On leur a coupé la barbe la veille. Ils sont patients et résignés. L'un d'eux, d'assez haute taille, maigre, est un marabout. Il tient son chapelet à la main.

Dans un coin, au fond, sous une lucarne, trois tas de forme étrange couverts d'un haillon de laine. De chacun de ces tas sort une chaîne qui rampe sur le sol et va se cramponner six pieds plus loin à une barre de fer transversale scellée dans le plancher. — Ce sont trois hommes, trois forçats, deux incurables et un fou. — Un fou au bagne! — Les trois tas restent immobiles. On n'en voit rien, ni têtes, ni bras, ni pieds.

En sortant, un forçat montre un chien monstrueux enchaîné dans une niche, sculpture grossière en bois peint faite par un forçat.

Au bout d'un dortoir, salle de la double chaîne. Guichet grillé.

Odeur infecte qui en sort. Salle oblongue. Au milieu, une arête formée de deux rangs de lits de camp opposés par la tête. — Au pied de chaque lit un homme est enchaîné. Sa chaîne, d'un poids double des autres chaînes, lui permet une promenade dont le rayon a six pieds. — Je passe au milieu d'eux. Respectueux, mais menaçants. Sombres. Je leur fais donner quelque argent. Pas de remercîments. Ce sont les incorrigibles. Quelques-uns sont là pour trois ans. « Bagne dans le bagne », comme dit Méry.

A la porte de la double chaîne, en sortant, un forçat douceâtre me dit : *C'est de la canaille.*

Forge. Les forçats forgent eux-mêmes leurs chaînes.

Chapelle nue et triste. On est en train de la réparer. Le confessionnal à droite, près de la porte. — *Est-il visité? Quelquefois.*

Hôpital. Pareil à tous les hôpitaux. Longue salle bordée de lits en fer. Seulement on entend des bruits de chaîne dans les lits des malades. — Très propre.

Homme, dix ans au bagne pour *six liards faux changés sachant qu'ils étaient faux.*

Homme au bagne pour crime de traite. Ce faiseur d'esclaves n'a abouti qu'à se faire forçat.

Le forçat se lève à cinq heures du matin, au jour en été, travaille aux choses les plus dures; sous le bâton; jamais de récréation; ne s'interrompt que pour manger, vers midi; retourne tout de suite au travail jusqu'à la nuit, rentre épuisé de fatigue, mange, se couche sur une planche, dort et recommence. Quelquefois jusqu'à la mort. — Jamais de dimanche. — Ne mange que du pain noir et de la soupe aux fèves, ne boit que de l'eau. — Ni vin, ni viande. — Vit vieux, se porte bien. — En ce moment 37 malades sur 2,250.

Il y a maintenant des bonnets *verts* à Toulon; les bonnets à ganse jaune, long terme; manche jaune à la casaque, récidive. — Lettre sur la casaque indiquant le lieu des travaux : *A*, arsenal, *P*, port, *C*, corderie, etc.

Pénalité formidable : rébellion ou la tentative, meurtre ou blessure sur un camarade ou tout autre, coups à un supérieur (depuis l'argousin jusqu'à l'amiral, depuis le mendiant jusqu'au pair de France) : *La mort.* — Évasion ou la tentative, coups à un camarade, injures à un supérieur, vol au-dessus de cinq francs : *Trois ans de double chaîne.* — Jurer, fumer, chanter, refus d'obéir, refus de travail, ne pas se découvrir devant un supérieur (c'est-à dire devant quiconque passe), etc. : *Cachot ou bastonnade.*

Violente compression extérieure qui refoule tout l'homme à l'intérieur. Est-ce un bien? est-ce un mal? Oui pour les uns, non pour les autres.

Pour les uns, cela crée une habitude de discipline qui finit par s'incruster dans la nature même la plus révoltée. Dans d'autres, cela doit creuser des gouffres de rage et d'hypocrisie.

Aucune peine n'est prononcée sans enquête ni contrôle. Toutes les peines prononcées et subies inscrites dans le registre à côté du nom, avec le motif et les circonstances. Beaucoup d'ordre dans cet arbitraire. Les forçats ont une boîte aux lettres à part pour le bagne et peuvent y jeter secrètement leurs plaintes contre qui ils veulent. Elles parviennent toujours, et *secrètement,* au commissaire du bagne, qui s'informe et décide. Sévérité, mais justice.

Visite aux cachots. — Quelque hésitation. J'insiste, on ouvre. Salle oblongue. Deux rangées de compartiments, quatre de chaque côté. Chaque compartiment a six pieds de long, sept de haut, quatre de profondeur, une porte armée de fer, un petit guichet de huit pouces carrés. A l'intérieur, un lit de camp, une cruche et un baquet. C'est le cachot. On y peut rester sept ou huit jours. Pas de clarté. Peu d'air.

Pendant que je visite deux cachots occupés, en me retournant j'aperçois une tête rasée et hideuse au guichet du fond au-dessus de ma tête. C'est le forçat au cachot. Air impassible. Cette tête ressemble à celle d'un condamné au trou de la guillotine. Horrible.

Cachot des condamnés à mort. Salle voûtée d'environ dix pieds carrés; malsaine; elle est sur le chemin de ronde et l'eau y suinte.

Cachot des condamnés à Brest, plus terrible. — Un lit de camp. Lucarne grillée par où regarde une sentinelle.

Il n'y a pas eu d'exécution depuis deux ans. Pas d'évasion depuis huit mois. Dans ce cachot on met une vieille échelle, de vieilles caisses, etc., comme dans un grenier.

Sur une cellule, dans une salle contiguë, on lit : *Disparus.* C'est là qu'on met les effets non réclamés des forçats morts ou évadés sans qu'on sache comment.

En somme, bagne propre, lavé et bien tenu. Le comparer à celui de Brest. Faire la part des deux climats.

Traiter la grande question : isolement cellulaire ou travail en plein air?

L'esprit nouveau a déjà pénétré dans le bagne et l'améliore. — Introduire la division *passion* ou *intérêt.* Oter l'infamie aux passionnés. Ne la prononcer qu'en récidive ou pour certains crimes définis.

Le travail moralise. La fatigue du corps ôte à l'esprit le loisir de mal penser. Le bagne, retouché, peut être bon. Meilleur que les maisons pénitentiaires. — A Brest ils font sortir et travailler leurs forçats. Je les ai vus.

ROUTE DE DRAGUIGNAN.

3 octobre.

J'ai quitté Marseille de grand matin dans la diligence de la veuve Avon. J'étais dans le coupé. J'avais à ma gauche un jeune homme convalescent du typhus, à ma droite un officier sarde. Chacun d'eux, voulant dormir, avait baissé le store placé devant lui. Par la lucarne qui me faisait face, je ne voyais qu'un très beau morceau du cocher assis et me tournant le dos en manière de vis-à-vis. J'ai pris le parti de baisser aussi mon store et de dormir.

A deux lieues d'Aix, mes voisins ont levé leurs stores et je me suis réveillé.

Comme beaucoup de villes de Provence, Aix est bâtie en pierres grises qui se confondent avec les tons poudreux des paysages méridionaux. De loin, Aix se mêle aux collines et l'on a quelque peine à la distinguer.

J'ai remarqué peu d'oliviers aux environs de la ville de l'huile. En revanche, j'ai recueilli sur le mur d'une auberge cette inscription en sanscrit, dont les lettres rentraient presque les unes dans les autres : ALALTEMILITERE. Après une longue étude, j'ai fini par découvrir que c'était une agacerie aux soldats altérés.

Aix a deux clochers; l'un n'est qu'une tour carrée sans caractère; l'autre est une flèche du quinzième siècle d'un assez bon style.

A Aix, j'ai changé de voiture et je me suis dirigé vers Draguignan. Après deux heures de marche j'ai arrêté le cocher et je suis descendu. J'étais dans le champ de bataille où, il y a vingt siècles, Marius extermina la formidable cohue des teutons et des cimbres. Ils étaient trois cent mille.

C'est une immense plaine sereine et tranquille, cultivée avec soin, plantée de vignes, d'oliviers et de mûriers, coupée çà et là de cours d'eau qui se dessèchent en été, et des deux côtés de laquelle se traînent, au nord et au midi, les dernières vertèbres des Alpes. Cela fait deux longues rangées parallèles de collines d'un bel aspect, assez hautes pour accrocher les nuées.

Le temps était couvert. Des brumes pleines de pluie se posaient mollement dans les gorges des collines. Cependant un vif rayon de soleil faisait étinceler, à l'autre bout de la plaine, un gros village groupé sur une éminence.

Je m'étais arrêté près d'une ferme chétive, au bord d'un ruisseau sans eau. Un paysan en blouse bleue poussait dans le champ voisin sa charrue attelée d'un âne. Une fille juchée sur un mulet muselé cheminait du côté d'Aix, son tricot à la main. Du côté opposé, une vieille charrette chargée de

futailles et menée par un enfant traversait un pont en cahotant. Les dindons et les poules picotaient la terre autour de moi. A quelques pas de la ferme, une femme tendait sa cruche à une fontaine de pierre surmontée d'un buste en perruque dont le visage, mutilé au marteau, mêlait les traces de 93 au souvenir de Marius.

Moi, je fouillais dans mon esprit, y cherchant mes anciens textes et les confrontant aux lieux, et tâchant de retrouver, tantôt dans ma mémoire, tantôt à l'horizon, les postes de bataille des légions.

Mais un orage approchait. Une grosse nuée prenait lentement position sur la plus haute des cimes qui dominent la plaine au midi. Il m'a fallu remonter en voiture. Le vent était si violent qu'un pauvre vieux homme qui marchait dans les champs sa fourche sur le dos avait peine à avancer.

J'ai observé le reste de la plaine à travers la pluie. Le gisement calcaire qui en fait le fond y perce la croûte labourable de temps en temps, et couvre de sa couche supérieure comme d'une table des éboulements de sable et des terrains d'alluvion hérissés de bruyères.

Vers l'est, j'y ai remarqué des monticules d'un aspect singulier. Ce sont des verrues et des loupes d'une terre molle et rose qu'on dirait par endroits gonflée et tuméfiée avec des étranglements; le vent, la pluie et le tourbillon l'ont à la longue modelée en lobes et en lobules, y ont creusé des stries et figuré des cœcums. Des marbrures de sable y font des veines jaunes, et l'ocre y dessine des fibrilles rougeâtres. On dirait des foies et des poumons gigantesques épars çà et là sur le sol.

L'orage ne s'était pas étendu jusqu'à Brignolles. On y faisait les vendanges. Une foule bruyante, où il y avait autant de gaîté que de travail, fourmillait dans la place autour du gros arbre et de la charmante fontaine que l'architecte avait laissée nue et triste, et que la nature a couverte de feuilles et de fleurs comme eussent fait Benvenuto ou Jean Goujon. Jusqu'au Luc, la campagne était en fête. De gros tas de raisins noirs et blancs s'amoncelaient au bord de la route. J'entendais des chants dans les treilles.

Au Luc, il faisait nuit noire. Une diligence qui passait sans lanterne s'est heurtée violemment à un pressoir qui barrait la rue et a failli verser. Le postillon avait une fureur provençale qu'il expectorait en jurons prodigieux : — Canaille de bon Dieu! capon de bon Dieu! brigand de bon Dieu! — Je n'avais jamais vu assaisonner le bon Dieu de cette façon.

DRAGUIGNAN.

— ALBUMS. —

4 octobre.

Le conseil municipal de Draguignan mériterait d'être le conseil municipal de Paris. En matière d'art et d'histoire, il est inepte. Il profite de son éloignement et de son obscurité pour démolir les vieilles murailles de la ville, la seule chose illustre et monumentale qu'eût Draguignan. Malgré la nuit très sombre et la pluie très épaisse, j'ai distingué une fort belle porte-forteresse en entrant par la route d'Aix. Avant peu elle aura disparu.

La tempête a continué toute la nuit. La route courait à travers une forêt que je crois être une des ramifications de la forêt de l'Estérel. De temps en temps, tout en dormant à demi, j'ouvrais les yeux, et, à travers des bouffées d'eau et de vent, j'apercevais au loin dans les branchages des lueurs vagues. Puis je me rendormais et ces lueurs se mêlaient à mes rêves.

Une fois, — j'étais éveillé, — la voiture, enveloppée jusque-là d'arbres très noirs, a débouché brusquement dans une clairière. Un vif reflet rougeâtre, qui rampait sur les bruyères, m'a fait tourner la tête.

Au centre de la clairière brûlait un petit édifice bâti en branches, en forme de hutte. L'intérieur de cette hutte était un brasier; sur le faîte, comme sur un énorme bol de punch, frissonnait une grande flamme bleue. Quatre hommes, coiffés de larges chapeaux, se tenaient immobiles devant le feu, battus par la pluie et empourprés par la braise. Ces fantômes étaient tout simplement des charbonniers.

Même pour ceux qui ont vu la Suisse et la Savoie, c'est une belle chose que la montagne de Fréjus, couverte par les sombres verdures de l'Estérel. Il était six heures du matin quand j'atteignais le sommet de la montée. Le soleil allait se lever, la pluie avait cessé. Je me suis assis sur une pierre détachée du parapet.

J'avais devant moi un précipice dans lequel s'engouffrait un nuage qui ne me permettait d'apercevoir que quelques pins voisins du bord. Au delà de ces pins, tout n'était qu'une vapeur mate et blanchâtre, comme si la terre venait de crouler subitement dans cet abîme et me laissait voir le dessous du monde enveloppé d'un ciel d'hiver.

Par moments cependant, un vent remuait cette nuée et la montagne opposée, avec ses forêts et ses ravins, tremblait indistincte dans la brume.

Derrière moi, le spectacle était extraordinaire.

Un immense nuage noir, nettement coupé de toutes parts comme un toit, me cachait le ciel et l'horizon, et au-dessous de son bord inférieur les plaines, la mer et les montagnes, les forêts, les villages et les voiles, tout un paysage magique, blanchi par l'aube, m'apparaissait comme une décoration de théâtre qu'on entrevoit par-dessous le rideau à demi soulevé.

Peu à peu le nuage s'est fendu, un rayon du soleil, plongeant par la crevasse comme un bras d'or, a emporté les brumes, et j'ai pu admirer le fond du précipice composé de collines tumultueuses.

La plupart de ces collines avaient un aspect sinistre. Elles étaient couvertes de troncs de pins brûlés et noirs qui de loin se hérissaient comme les soies d'un sanglier. Il arrive quelquefois dans ce pays qu'un berger, pour faire brouter à l'aise quatre chèvres, brûle douze lieues de forêt.

Quelques granits rouillés, quelques fougères dorées par l'automne, rattachaient au précipice la pierre où j'étais assis.

Les Alpes meurent ici dignement. Les pins ont remplacé les sapins, les chênes verts ont remplacé les mélèzes, mais la belle ligne granitique, quoique amoindrie, s'est conservée. Ces collines sont encore des montagnes.

Du point où j'étais, j'apercevais les cimes de la chaîne secondaire qui va de Cannes à Digne et que Napoléon traversa à son retour de l'île d'Elbe.

Napoléon a passé les Alpes deux fois. La destinée semble avoir mis une sorte d'harmonie mystérieuse entre ces montagnes et cet homme. La première fois, il traversa les Alpes au Saint-Bernard, lui dans toute sa croissance, elles dans toute leur hauteur; la deuxième fois, il les traversa entre Cannes et Digne, elles expirantes, lui déclinant.

Au Saint-Bernard, il allait de France en Italie; à Cannes, il revenait d'Italie en France. Au Saint-Bernard, il avait une jeune armée pieds nus, en haillons, joyeuse, presque indisciplinée, enflée des grandes choses qu'elle allait faire; à Cannes, il avait une poignée de vétérans, tristes, fidèles, accablés des choses immenses qu'ils avaient faites. Au Saint-Bernard, c'était Bonaparte se transfigurant en Napoléon. A Cannes, c'était Napoléon transformé en Buonaparte. Sa fortune s'était retournée.

LE GOLFE JUAN.

— ALBUMS. —

J'avais mis la tête à la portière et, aussi loin que mes yeux pouvaient s'étendre, de l'est à l'ouest, du cap d'Antibes au cap Roux, je regardais cette admirable mer qui a vu toute l'histoire, depuis les flottes de Salomon jusqu'aux armements d'Annibal, depuis la galère de Pompée jusqu'au brick de Napoléon.

Il semble que l'Océan soit trop vaste pour l'homme; l'Océan est plein de mystère comme il est couvert de brumes. La mémoire humaine ne le traverse pas. Il avait le secret d'un monde et il ne le disait point; il a fallu que Christophe Colomb allât le lui arracher. La Méditerranée, au contraire, est propre à la civilisation; c'est la mer illustre et rayonnante, éclairée à la fois, et dans tous ses recoins, par l'histoire et par le soleil. Toutes ses rives ont fait quelque chose et savent ce qu'elles ont fait.

Nous suivions une route posée à mi-côte sur une pente d'ocre rouge, parmi des pins et des bruyères, et traversée de distance en distance par de petits torrents. Au-dessous de nous, les vagues écumaient magnifiquement sur des roches sculpturales et sévères.

Il n'y avait pas une voile en mer. Une grande mouette pêchait à quelque distance de la côte. Je considérais vaguement, à quelques toises plus bas que la route, une vieille enceinte de pierre qui est une batterie côtière. Deux gros canons de fonte étaient là, couchés sur l'herbe, la bouche vers la mer. Un rosier du Bengale chargé de roses obstruait la gueule du four à rougir les boulets.

Quelques instants après la route a tourné, la perspective a changé tout à coup. J'avais sous les yeux le golfe Juan.

Le golfe Juan est une petite baie mélancolique et charmante, abritée à l'est par le cap d'Antibes dont le phare et la vieille église font une assez belle masse à l'horizon, à l'ouest par le cap de la Croisette chargé à sa pointe d'une vieille forteresse écroulée qui se mêle aux rochers. Un demi-cercle de hautes croupes vertes entoure le golfe et le ferme aux vents de terre.

Je me suis arrêté, et j'ai contemplé cette mer qui vient mourir doucement au fond de la baie sur un lit de sable au pied des oliviers et des mûriers et qui a apporté là Napoléon. Quelques vieilles masures qui ont vu ce grand spectacle y sont encore et semblent regarder au loin en mer si elles ne verront rien venir.

Le ciel était sombre. Il pleuvait vers Nice. Une felouque, voiles repliées, était amarrée au rivage à l'endroit même où aborda la chaloupe de l'empereur. Du reste, je ne voyais pas un être humain. Tout semblait désert.

L'empereur débarqua près de la maison de la douane, haute bâtisse carrée et blanche qui ressemble à une tour recrépie. Il déboucha, à deux cents pas de là, sur la route de Cannes, par un petit chemin mal pavé et couvert d'arbres. Là, il s'assit sous un des oliviers centenaires qui ombragent la route.

Je me suis promené longtemps dans ce lieu illustre. Vis-à-vis du petit chemin, au bord de la route de Cannes, sur un étroit plateau autour duquel la terre a croulé, il y a deux mûriers. C'est entre ces deux mûriers que l'empereur se plaça pour passer en revue ce bataillon qui sera dans l'histoire aussi grand que la grande armée. Puis il se dirigea vers l'ouest, passa près de cette vieille batterie basse que je venais de voir, traversa les torrents que je venais de traverser, et une heure après son débarquement il entrait dans Cannes.

Ceci se passait le 24 février 1815. Toute cette scène semble vivre encore là.

A quelque distance des deux mûriers, on a bâti un cabaret où les soldats viennent boire et sur le mur duquel j'ai déchiffré cette enseigne presque effacée par la pluie : *Au débarqument de l'empereur.*

Arrivé à Cannes, Napoléon laissa à sa gauche le château démantelé de Montgrand, dont la tour carrée, quoique crevassée par la foudre, est encore debout sur la colline qui domine le port. Lui qu'attendait cette prison appelée l'île Sainte-Hélène, il laissa derrière lui cette prison appelée l'île Sainte-Marguerite. Peut-être se retourna-t-il un moment pour donner en passant une pensée au Masque de fer; mais, trop occupé des mystères de l'avenir pour songer longtemps à ceux du passé, il continua sa marche, entra droit par les montagnes dans la terre de France et se plongea hardiment dans l'inconnu.

L'inconnu, pour Napoléon, à cette époque, c'était trois mois d'empire, six ans de captivité, et une tombe gardée par un soldat anglais.

Pendant deux heures, j'ai marché sur le sable où cet homme a marché il y a vingt-quatre ans, je me suis mouillé les pieds dans ce flot où est tombée sa rêverie pleine d'anxiété; la mer jetait sous mes pas des roseaux et des algues. Derrière une petite dune j'ai ramassé une bille d'enfant. Puis j'ai quitté cette solitude comme le jour baissait et j'ai continué ma route vers Antibes.

En sortant des collines qui bordent le golfe Juan, j'ai enfin rencontré une figure humaine. C'était une vieille femme qui faisait sécher du linge sur un aloës.

ILE SAINTE-MARGUERITE.

— NOTES. —

9 octobre.

Forêt de pins. — Odeur. — Fourmilière. — Fort moderne. Piles de boulets et de bombes; obusiers Louis XV (1746); toutes les tours ont été rasées. — Six chambres voûtées sur la mer, dont on peut voir de Cannes les six fenêtres.

La cinquième, prison du masque. — Pas de cheminée. — Lieux d'aisance par où il jeta l'assiette d'argent. — Triples barreaux *du temps* à la fenêtre, d'où l'on voit le golfe Juan et la maison blanche. — Épaisseur du mur. — Porte *du temps*, déchiquetée par les anglais. Un morceau coupé par le caporal. — Prison de soldats. Un d'eux a dessiné le masque sur le mur. — Giroflée dans la fenêtre. — Mur blanchi à la chaux. — Inscription effacée sur le mur de la cour.

Vue admirable en sortant. Soleil couchant derrière le cap Roux. Felouques à l'ancre.

La Méditerranée a une petite marée de 80 centimètres, fort dérangée par le vent.

Pêcheurs napolitains; couchent sur leur bateau. — Chaudière à teindre les filets. — Feu sous les pins. — Sauterelles dans les rochers. — Rouge-gorge presque familier.

FRÉJUS.

— ALBUMS. —

10 octobre.

Pour le voyageur qui arrive du côté de Cannes, Fréjus apparaît de loin au milieu de sa plaine, qui était un port du temps de César; cependant il commençait déjà à s'engraver; je crois me souvenir que César dit quelque part : *Le port de Fréjus est encore bon.* Aujourd'hui quelques maisons, rehaussées de deux ou trois grosses tours de couleur sombre et dominées par un clocher pointu, voilà Fréjus. La mer est à une demi-lieue.

La plaine est ravissante, tant elle est verte et ombragée. Tous ces arbres-là font quelque chose pour l'homme; ils sont utiles en même temps que charmants. L'olivier donne son fruit, l'oranger sa fleur, le mûrier sa feuille, le chêne-liège son écorce, le pin sa sève.

Vu aux environs de Marseille, où on le maintient à l'état de jeune plant afin de pouvoir récolter les olives à la main, l'olivier est laid. C'est un petit arbre rond et rabougri qui semble toujours couvert de poussière et qui salit le paysage. Vers Antibes et Nice, l'olivier est un arbre magnifique. Là on l'abandonne à lui-même. Il pousse en haute futaie; il a un tronc énorme, un branchage bizarre et irrité, un feuillage fin et soyeux qui, à distance, vu en touffes, ressemble à une fourrure de chinchilla. Il se pose dramatiquement sur la hanche comme le châtaignier, porte ses rameaux et ses fruits à bras tendu, et offre, comme le cèdre et le chêne, ce mélange de grâce et de majesté propre à tous les arbres qui ont le tronc large et la feuille petite.

A trois quarts de lieue de Fréjus, d'énormes tronçons de ruines commencent à poindre çà et là parmi les oliviers. C'est l'aqueduc romain.

L'aqueduc neuf et complet était beau sans doute il y a deux mille ans, mais il n'était pas plus beau que cet écroulement gigantesque répandu sur toute la plaine, courant, tombant, se relevant, tantôt profilant trois ou quatre arches de suite à moitié enfouies dans les terres, tantôt jetant vers le ciel un arc isolé et rompu ou un contrefort monstrueux debout comme un peulven druidique, tantôt dressant avec majesté au bord de la route un grand plein-cintre appuyé sur deux massifs cubiques, et de ruine se transfigurant tout à coup en arc de triomphe. Le lierre et la ronce pendent à toutes ces magnificences de Rome et du temps.

Chose singulière et qui m'a fait rêver, c'est par l'ouverture d'un de ces

IMPRIMERIE NATIONALE.

mélancoliques arcs de triomphe qu'un paysan appuyé sur sa bêche m'a montré, sur le revers du cap qui borne le golfe de Fréjus à l'orient, Saint-Raphaël, le petit port où Bonaparte s'embarqua pour l'île d'Elbe en 1814, avec quelques soldats vieillis comme leur général, déchus comme leur empereur.

Saint-Raphaël est un village riant, semé de maisons blanches et entouré de pins d'Italie qui illuminent le paysage de leur vert lumineux. Vis-à-vis Saint-Raphaël la mer blanchit sur un îlot de rochers noirs qu'on appelle *le lion de mer.*

Ainsi, c'est à travers la ruine de Rome que je voyais la chute de Napoléon. Le hasard arrange quelquefois les grandes choses avec la prétention d'un artiste.

En approchant de Fréjus l'aqueduc se bifurque; une branche continue son chemin du côté de la ville; l'autre s'enfonce dans la campagne vers le rivage.

Il y a vingt siècles, Fréjus était baignée, d'un côté par une rivière que lui apportait son aqueduc, et de l'autre par la mer. La mer s'en est allée; la rivière est tombée dans la plaine avec l'aqueduc; et Fréjus maintenant est à sec sur la grève comme une barque échouée.

Avant d'entrer dans la ville, j'ai aperçu au milieu des terres une espèce de tourelle de pierre à couronnement conique. C'est l'ancien phare romain qui marquait l'entrée du port et la pointe du môle. L'écume le battait autrefois; les oliviers l'ombragent aujourd'hui.

Je ne pouvais passer qu'une heure à Fréjus. Le chétif clocher aigu de la cathédrale de Massillon me mettait peu en goût de visiter l'église; je suis allé voir à *l'hôtel de la Poste* la chambre où l'empereur a couché la veille de son embarquement à Saint-Raphaël, le 26 avril 1814.

C'est une chambre d'auberge à deux lits, meublée de fauteuils cabriolets du temps de Louis XV.

On avait ôté un des lits. Celui où l'empereur a dormi est le plus éloigné de la porte et fait face à une fenêtre. C'est une couchette en bois de merisier, à colonnes, comme on les faisait sous l'empire. Il y avait au lit ainsi qu'à la chambre une tenture de damas que les anglais qui passent à Fréjus, me dit l'hôte, ont déchiquetée pieusement et emportée miette à miette. Aujourd'hui la chambre a un papier et le lit des rideaux blancs. Au fond de la cheminée sur laquelle s'est accoudé longtemps Napoléon, il y a une plaque en fonte représentant une bergère à côté d'un pot de fleurs.

L'empereur s'assit pour écrire et pour dîner dans un grand fauteuil à bras revêtu de pékin satiné à raies rouges et à fleurs. On lui présenta une petite

table en bois teint que j'ai vue encore dans un coin de la chambre, mais il la trouva trop étroite et se mit à écrire sur une console contournée en marbre bleu turquin qui est à côté du lit. Une glace à cadre Louis XV surmonte cette console; deux branches de fer la supportent. Pendant qu'il écrivait, les généraux Bertrand et Drouot se tenaient debout et immobiles près de la porte.

Napoléon écrivait rapidement, il paraissait complètement absorbé, et ne jeta pas un seul instant les yeux autour de lui. Une fois seulement, à ce que me racontait l'hôte qui était présent, il se leva, alla jusqu'à la fenêtre, puis revint s'asseoir et se remit à écrire. Ce dégorgement de pensées amères dura deux heures. En deux heures il fit deux lettres qu'il plia et cacheta lui-même.

Qu'écrivait-il et à qui écrivait-il? Personne ne le sait maintenant. Tout cela s'en est allé. Ces deux lettres, où il y avait peut-être tout l'empire et tout l'empereur, ne sont plus que de l'ombre. Qui les a ouvertes? qui les a lues? Où sont-elles? Les a-t-on recueillies? Questions qui ne seront peut-être jamais résolues. Mais l'esprit est effrayé en songeant à tout ce qu'il devait y avoir de choses poignantes et profondes entre cette date : *Fréjus, 26 avril 1814*, et cette signature : *Napoléon.*

Comme je le disais tout à l'heure, le hasard met de la recherche dans la composition des grands évènements. On dirait qu'il veut contraindre l'homme à penser. N'est-il pas étrange qu'il ait apporté l'empereur découronné dans la cité démantelée, et que pour dernière étape en France il ait donné à Napoléon cette Fréjus, autrefois ville romaine et ville maritime, d'où Rome s'est retirée comme la mer?

Il sort de tous les lieux pleins de souvenirs une rêverie qui enivre et qui fait qu'on marche ensuite longtemps au hasard. Après avoir quitté l'hôtel de la Poste, je me suis trouvé tout à coup hors de la ville, sans trop savoir par quel chemin j'étais venu. Deux ou trois archivoltes romaines qui s'enfonçaient à ma droite derrière une masure m'ont réveillé.

Je me suis avancé sous cette voûte, et au bout de quelques pas j'entrais dans une vaste enceinte circulaire qu'entoure de toutes parts un entassement magnifique de gradins défoncés, d'arcades rompues, de vomitoires comblés.

Ce sont les arènes de Fréjus.

Entre les blocs réticulaires croissent pêle-mêle des figuiers sauvages et des térébinthes, rattachés par des guirlandes de ronces. Les caves des bêtes fauves, fermées avec des claies de roseaux, abritent de vieilles futailles. Je voyais un paysan descendre les marches encore presque neuves de l'escalier des empereurs. J'étais sur la place même où se tordaient, il y a deux mille ans, les lions, les gladiateurs et les tigres. Il y pousse maintenant une herbe

haute que broutaient paisiblement autour de moi une troupe de chevaux maigres, errant dans le cirque la clochette au cou.

Que de sang, et que de sang humain, il y a dans les racines de cette herbe!

Un quart d'heure après, j'étais loin de Fréjus; les chétives maisons et les grandes ruines avaient disparu derrière les oliviers; je ne voyais plus rien de la ville morte; mais un bruit vague et doux m'arrivait encore : c'est le bourdonnement de clochettes qui sort aujourd'hui de ce cirque qu'emplissaient autrefois les acclamations de la foule et le rugissement des panthères.

LE RHÔNE. — SAINT-ANDÉOL.

Sur le Rhône, 12 octobre, 2 heures après-midi.

Comme je compte, mon Adèle, trouver une bonne lettre de toi à Chalon, je vais t'en écrire moi-même une bien bonne. Après avoir visité Toulon, je suis allé de Marseille à Nice par Draguignan et Antibes. J'étais tellement pressé de revenir près de toi que je n'ai fait que toucher Nice. Arrivé le 5 à 4 heures du soir, je suis reparti le 6 à 5 heures du matin. Une visite au golfe Juan, à l'île Sainte-Marguerite et à l'île Saint-Honorat m'a retenu deux jours à Cannes. Avant-hier 10 j'ai visité Fréjus et j'ai gagné Aix en passant une nuit en malle-poste. Hier, autre nuit en voiture et ce matin à 5 heures je suis débarqué à Avignon. Maintenant je suis dans le bateau à vapeur l'*Aigle* et je vais remonter le Rhône jusqu'à Lyon. Toutes les diligences et les malles-postes sont encombrées. Chacun se hâte comme moi de regagner Paris.

Je naviguerai aujourd'hui 12, demain 13, après-demain 14 et 15, et mercredi 16 je serai à Lyon. Le lendemain 17 je compte être à Chalon-sur-Saône où tes lettres que j'espère me donnent tant d'impatience d'arriver.

A Chalon je ne séjournerai que le temps d'aller à la poste, et si je trouve une place dans une diligence quelconque, fût-ce sur l'impériale, je pense toujours pouvoir être à Paris le 19 ou le 20 au plus tard. — Tu vois mon itinéraire, je crois l'avoir bien réglé; il n'y a que le temps qui puisse le déranger. — Il est devenu tout à coup mauvais en ce moment, un orage s'est jeté sur ce beau pays, où il n'avait pas plu depuis huit mois. Dimanche dernier, Marseille était sous une trombe; la Canebière était un lac; à Avignon le Rhône est entré dans les rues. Il y avait hier encore trois pieds d'eau de trop pour que les bateaux à vapeur pussent passer sous le pont; ce matin le Rhône a un peu baissé et ils ont pu venir s'amarrer sous le quai. Celui où je suis va partir dans une heure, et le fleuve est si rapide que le capitaine ne compte guère pouvoir dépasser aujourd'hui le pont Saint-Esprit. Il faudra passer la nuit dans le bateau sur un banc. Jouissance médiocre. — Mais, si j'avais attendu une place dans les diligences, je courais risque de rester huit jours à Avignon. Il y a quinze jours, je descendais le Rhône comme une flèche, je vais le remonter comme une tortue. L'envers des choses rapides est toujours lent.

J'emploie comme toujours les heures d'attente à t'écrire. J'ai dérangé un tas d'oranges et de grenades qui était sur la table de la cabine; j'ai mis dans

l'encrier fort sec du capitaine un peu de l'eau du Rhône, et me voilà. Mon Adèle, reçois cette lettre comme je te l'écris, de bon cœur.

J'ai bien songé à toi tous ces jours-ci; tu étais dans tous les tracas de ton retour à Paris; j'espère que tu es tout à fait installée maintenant et que tu ne te seras pas trop fatiguée. J'espère aussi que nos chers enfants ne t'auront donné que de la joie; tu me conteras tout cela à mon arrivée, n'est-ce pas?

13. — Nous allons toucher Saint-Andéol. Je cours mettre cette lettre à la poste et je t'embrasse mille fois, et vous tous, chers enfants.

Saint-Andéol, 13 octobre, 8 heures du soir.

Chère amie, tu recevras cette lettre probablement en même temps que la précédente. Le bateau à vapeur est arrêté à Saint-Andéol par le Rhône qui est débordé. Le capitaine ne sait pas s'il pourra repartir avant quatre heures du matin. Le *Vésuve* autre bateau à vapeur, qui est parti d'Avignon avant-hier, est amarré au quai. Le capitaine ne sait plus s'il arrivera à Lyon avant le 18 ou le 19. Ne t'inquiète donc pas si mon arrivée était retardée de deux ou trois jours. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour arriver bien vite. J'ai tant besoin de vous revoir tous.

Ce retard possible me désole. Je viens de faire trois quarts de lieue à pied sous la pluie afin de gagner la route directe de Paris, espérant trouver place dans les diligences pour Lyon. Toutes les voitures ont passé pleines devant moi. A Montélimar ou à Valence, si je puis me colloquer dans quelque patache, je quitterai le bateau à vapeur et, dans ce cas-là, mon retour ne serait peut-être pas retardé. Mais je n'ose l'espérer. Tout le monde revient des vacances, et les voitures sont retenues partout huit ou dix jours d'avance.

Du reste, si je n'étais si contrarié, j'aurais un admirable spectacle sous les yeux. Le Rhône est comme une mer. Les plaines sont couvertes, parfois à perte de vue. De temps en temps on voit passer des bateaux chavirés emportés au hasard par le courant.

L'eau a miné une culée du pont suspendu de Roquemaure, le pont est tombé, et ce matin nous avons vu en passant la moitié du tablier qui traînait dans le Rhône. Deux bateaux de charbon ont échoué sur cet écroulement il y a trois jours.

Je n'ai vu Saint-Andéol qu'en passant et en courant ailleurs. Mais c'est une ville que je visiterais avec plaisir, si j'étais dans un autre état d'esprit. Ennuyé et impatient d'être auprès de vous comme je suis, il n'y a plus de belles choses pour moi. A bientôt, chère amie. Plains-moi pour ce retard et aime-moi. Je vais lutter contre le mauvais temps et le mauvais sort de toutes mes forces. Du reste, sois parfaitement tranquille. Le Rhône n'est redoutable que pour les bateaux plats. Les bateaux à vapeur ne courent aucun danger. C'est même une des causes de la lenteur de leur marche. Ils sont lourds et grands, la vague les respecte,

mais ils ne font guère qu'une lieue à l'heure. En descendant ils en font sept.

Ma Didine, je t'embrasse, ainsi que Charlot, Toto et Dédé, tous mes bien-aimés. Bientôt je serai près de vous et je serai heureux. Entends-tu, mon Adèle? Aime-moi.

Ton Victor.



— ALBUMS. —

Saint-Andéol, près Avignon, est un tronçon de ville romaine et byzantine dans les crevasses de laquelle a poussé un pauvre bourg de pêcheurs et de bateliers.

Le clocher de l'église, à part la pyramide dont le parement a été arraché, est une des plus belles tours romanes octogones à dentelures byzantines que j'aie vues, sans même excepter Tournus et Saint-Germain-des-Prés. Un joli clocheton gothique fleuri surmonte le méchant portail Louis XV. L'intérieur de l'église est misérablement défiguré.

Dans un coin sombre, à gauche de la grande porte, dans un endroit où le grand jour ne pénètre jamais, j'ai vu un beau tombeau romain avec épitaphe et bas-reliefs. A cause de l'emplacement, l'épitaphe est illisible, les bas-reliefs sont invisibles. Je n'avais qu'un instant et le temps me manquait pour faire apporter une lumière. Le tombeau est bêtement scellé le long du mur, de façon à cacher deux faces sur quatre. Il est là oublié comme un vieux coffre vermoulu.

J'ai remarqué encore à Saint-Andéol une charmante lanterne d'escalier du quinzième siècle, une tour romane carrée, tronquée par le sommet, et un vieux mur romain réticulaire mêlé à une masure habitée.

— ALBUMS. —

15 octobre.

Hier, nous remontions le Rhône débordé. Nous arrivions entre le Pouzin et la Voulte. Nous avancions lentement; le courant était si violent que par moments le bateau, malgré l'effort des roues, demeurait immobile au milieu du fleuve. C'était vers le soir. L'admirable antithèse de la lune et du soleil occupait les deux extrémités du ciel. Les hautes murailles calcaires de la rive droite s'estompaient dans une brume légère; de belles lueurs de pourpre se traînaient sur les prairies de la rive gauche et y rougissaient magnifiquement des arbres d'une forme gracieuse et superbe.

Le Rhône, sale et jaune jusque dans son écume, courait furieusement autour de nous, charriant avec un bruit lugubre des arbres déracinés, des meubles rompus et des bateaux chavirés. La dévastation de cinquante villages roulait pêle-mêle dans le fleuve. La veille, trois bateaux avaient disparu sous les vagues, avec les gens qui les montaient, à l'endroit même où nous étions, près de l'embouchure de l'Ouvèze.

Il n'y avait pas un nuage sur nos têtes. Le rivage du côté de la Drôme était charmant. Une grosse charrette chargée de foin passait sur la route qui borde le Rhône. Le fouet du charretier claquait dans le silence de la plaine prête à s'endormir. Une femme et un enfant jouaient assis sur le foin, et à chaque cahot de la charrette leurs deux visages m'apparaissaient dans un rayon du soleil couchant.



CHALON-SUR-SAONE.

Chalon-sur-Saône, 18 octobre.

J'arrive, j'ai tes lettres. Merci, mon Adèle, merci pour celle que tu m'as écrite directement ici. Si tu avais pu me voir au moment où je la lisais, tu aurais eu le cœur bien tranquille et bien content.

D'après ce que tu m'écris de tous tes arrangements (j'approuve tout ce que tu as fait), je supporte avec moins d'impatience le retard qu'apporte à mon retour la plénitude des diligences. Je suis encore cloué ici pour un jour. Je n'ai pu avoir de place que dans une voiture qui part demain matin, et pour Dijon seulement. Écris-moi maintenant à *Fontainebleau, poste restante.* Je pense que je pourrai être à Paris du 23 au 25.

Nous avons pourtant remonté le Rhône plus vite que le capitaine du bateau ne l'espérait d'abord. En somme, nous avons mis quatre jours pleins pour aller d'Avignon à Lyon. Un autre bateau à vapeur, l'*Hirondelle,* m'a mené en un jour de Lyon à Chalon. Je vais profiter de mon séjour forcé ici pour prendre un bain dont j'ai grand besoin et pour visiter la ville, bien entendu.

J'ai vu avec joie que vous vous étiez bien amusés en vacances. Remercie pour moi Vacquerie et son excellente famille. Je pense que tu lui as fait tenir ma lettre. — Ne t'occupe ni de l'académie ni du théâtre. Je verrai moi-même ce qu'il y aura à faire quand je serai à Paris. — Je pense que mes bons petits garçons se sont remis courageusement au travail et te donnent déjà toute satisfaction. Embrasse-les bien pour moi ainsi que ton bon père, puisqu'il est de retour.

J'ai fait route sur le bateau du Rhône avec un bon et spirituel vieillard qui lui ressemble. C'est M. Boury, ancien pasteur protestant. Il était déjà venu nous voir à Paris avec une lettre de Lamartine. Je l'avais oublié, il m'a reconnu. C'est un homme doux et charmant et que j'ai été heureux de trouver. Il m'a aussi bien parlé de toi.

Adieu, mon Adèle, à bientôt. Écris-moi encore une bonne lettre. J'ai soif de vous revoir et de vous embrasser tous.

A toi toujours.

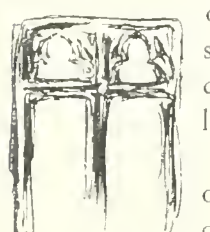
V.

Fais-moi réserver avec soin les lettres et les journaux.

— ALBUMS. —

18 octobre.

Chalon-sur-Saône. — Peu de chose d'abord. Cherchez pourtant. Grand'-rue. — Maison dite *du jeu de paume*. Du quatorzième siècle. Belle façade. Des ogives sont gracieusement inscrites dans les quadrilatères supérieurs des croisées. Aujourd'hui masure habitée par des tanneurs. Des cuirs de bœuf pendent aux poutres sous la grande porte.



Cathédrale. — On lui bâtit deux clochers *faux-gothique* ornés en guise de lucarnes de croix de templiers de Tivoli d'hiver, rue Grenelle-St-Honoré. Bel intérieur des treizième et quatorzième siècles, hideusement badigeonné ici en jaune, là en blanc, là en rose, etc. — Admirable tapisserie du seizième siècle employée à masquer les travaux. Quatre panneaux sur fond bleu fleurdelysé, avec les armes de France au chef. Don royal évident. 1er panneau : Melchissédech, cette mystérieuse figure que la bible ne laisse qu'entrevoir, *prêtre et roi,* coiffure faite d'un turban, d'une couronne et d'une mitre. Donnant le vin et le pain à *Abraham*. 2ème panneau : Moïse et la manne pleuvant sur les hébreux. 3ème panneau : l'agneau pascal partagé à tous. 4ème panneau : Jésus donnant la communion aux apôtres tous à genoux autour de la table, excepté Judas qui s'en va sa bourse à la main.

Seule légende répétée partout : *Spes mea deus.*

Vilain pont Louis XV hérissé d'obélisques. — Au delà un noble pignon du quatorzième siècle. C'est l'Hôpital militaire, hôpital désirable pour les poëtes. Intérieur admirable. La plus belle salle d'hôpital que j'aie vue. — Deux rangées de lits enfermés dans une belle boiserie Louis XIV, luisante comme du bronze et exhaussée sur une marche de bois qui porte pour chaque lit un escabeau frotté et brillant. Grands rideaux blancs de neige. Près de chaque lit une porte qui fait de chaque alcôve une chambrette. Au fond de la nef, la chapelle séparée de la salle par un grand rideau rouge. Entre les deux rangées de lits une rangée de choses meublantes belles et sévères, une grande fontaine-lavoir avec vasque de pierre, un vaste poële en cuivre, un immense crucifix les deux bras étendus sur les deux rangées de malades. Une ligne de lampes espacées traverse la salle dans le même sens et lie tous ces objets au plafond à poutres saillantes. A la rangée de droite s'adosse

une belle chaire Louis XIV digne presque de Verbruggen, portée par une figure d'homme fièrement taillée à plein dans le chêne. Un double rang de fenêtres ogives éclaire la salle d'en haut au-dessus des lits. Deux ou trois belles verrières sont conservées. Au fond on aperçoit les trois admirables verrières de la chapelle : Jésus enfant, Jésus crucifié, Jésus juge (au milieu). La chapelle éblouissante de propreté pavée de belles tombes dont une en cuivre reluit comme de l'or. C'est de l'or en effet qu'elle contient, les restes des deux bienfaiteurs de l'hôpital, un gentilhomme de Chalon et sa femme, Abigaël Mathieu. Plaques de cuivre sur les murs. — Buste de Pie VII.

DIJON.

— NOTES. —

19 octobre.

Tout le Chalonnais, le Beaunois, le Dijonnais, architecture romane. Souvent, dans un petit village, une belle tour byzantine, digne d'une métropole. Après Chagny, au bord de la route, un portail roman avec cette inscription : *Bon vin, bon logis.* Hélas! cette même maison donnait jadis l'hospitalité aux âmes! A Chagny, remarquable clocher roman, tour carrée, large, basse, trapue et superbe.

Beaune, charmant tas de maisons gothiques en pierre dans les arbres. Beffroi de ville du quinzième siècle, belle nef du quatorzième, à porche revêtu d'ardoises, qui sert de remise à des diligences. Église à tour romane, coiffée d'un ridicule toit-casquette.

Grande cheminée flambante. Vieux vigneron qui m'explique la vendange. Vieillard du Galèse. — Le cep jeune donne beaucoup de fruits, mais médiocres; plus tard, moins, mais meilleurs; vieux, une grappe ou deux, mais excellentes. On l'arrache alors, le vigneron n'y trouvant pas de profit. Donc le cep mûrit comme la grappe. Ne pas cueillir le raisin pendant la pluie, ni sous la rosée, il pourrit. Oter les grains verts qui font aigrir le vin promptement, les grains pourris qui lui donnent mauvais goût, les grains secs qui le boivent. Ainsi, dans une seule grappe, trois mauvais éléments, dont l'un attaque le vin dans la durée, l'autre dans la qualité, le troisième dans la quantité.

Après Nuits, à gauche de la route, longue rangée de collines basses et nues à leur sommet, surmontées de grands plateaux et coupées par des ravins étroits, verts et profonds. Au débouché de chaque ravin, un hameau. Vignes partout.

Pour qui arrive de Chalon, la situation de Dijon rappelle un peu celle de Paris pour qui arrive par la barrière du Maine. Grande plaine entourée de collines, route bordée d'ormes; à gauche, à l'horizon, deux collines imitant en petit, l'une le mont Valérien, l'autre la butte Montmartre.

20 octobre.

Délicieuse ville d'ailleurs, mélancolique et douce. Promenade sur les vieux remparts. L'automne leur va bien. Saison charmante. Les arbres y

sont beaux; on voit le feuillage comme en été et le branchage comme en hiver.

Saint-Bénigne, cathédrale du troisième ordre. Belle masse pourtant. Treize et quatorzième siècles. Deux tours pour façades. Une aiguille (ardoises) sur la croisée. Fenestrage qui entoure la baie, retouché dans un pauvre goût. Sous le portail l'ogive de M. Soufflot. C'était un portail roman. Indignement défiguré.

Intérieur : à droite et à gauche du portail principal, deux nobles tombeaux Louis XIII. Legoux, seigneur de la Bercherie. L'homme et la femme, chacun taillé en marbre, à genoux sur sa tombe. Belles statues pleines de rêverie. 1631. *Quos idem quondam thalamus, idem quoque tumulus excepit.*

L'intérieur de l'église est insignifiant aujourd'hui. Pas un tableau de valeur, pas un vitrail, pas une chapelle conservée.

Vers 1820, l'évêque d'alors, M. de Boisville, a refusé les tombeaux des deux ducs de Bourgogne qui sont au musée, ne leur trouvant pas de place dans son église. Pauvre bonhomme qui expulsait de sa cathédrale, non seulement Philippe le Hardi et Jean sans Peur, deux grands princes qui sont morts, mais encore Jean de la Huerta et Claus Sluter, deux grands artistes qui vivent toujours.

A côté de Saint-Bénigne, Saint-Philibert, belle flèche de pierre du treizième siècle, magasin de fourrages; j'ai regardé par le trou de la serrure, tas de foin dans le chœur.

Saint-Jean, autre magasin de fourrages.

Tour du douzième siècle, au Vieux-Palais, mont-de-piété; au rez-de-chaussée, Robin, menuisier.

Porte-forteresse, caserne de gendarmerie.

Tour d'enceinte, salle des pansements publics.

Saint-Étienne, patron de la Bourgogne, ancienne cathédrale, nef : halle au blé. Abside, magasin de décors du théâtre. Les vitraux pendent défoncés.

Notre-Dame, treizième et quatorzième siècles. — Façade remarquable, haute muraille faisant porche, portant à l'un de ses angles une horloge avec jacquemart : un paysan, une paysanne avec leur enfant, en bois peint dans une cage de fer. Le père avec un gros marteau sonne les heures, la femme les demi-heures, l'enfant les quarts. Sur cette muraille, deux galeries-ogives à colonnettes superposées. Dans la croisée à droite, j'ai vu la *Vierge noire* qui reçut toutes les balles des suisses dans son tablier, lors du siège de la ville. Elle était vêtue d'une robe de satin vert, avec une grosse chaîne d'or au cou, qu'on vient de lui donner pour un miracle qu'elle a fait le mois dernier. Sous le porche, vestiges d'un magnifique portail roman

complètement arraché. — Le clocher principal est sur la croisée, les deux extrémités du transept surmontées de tourelles romanes. Vue par l'abside, l'église est d'un bel aspect. Intérieur fort dévasté, beaux vitraux du chœur; admirables verrières du douzième siècle au bras gauche de la croisée. Prêtre prêchant un sermon appris par cœur; se reprenant, recommençant ses phrases, etc.

Saint-Michel. — Porche-Renaissance François I[er]. Charmant et ravagé. Façade Henri III, jolie et amusante. Portails latéraux gothique-fleuri. Fort beaux. — Intérieur défiguré. Plus de vitraux.

Palais des ducs travesti en hôtel de ville, admirables restes. Vu par derrière, offre quatre architectures, comme la cour du château de Blois, mais moins remarquables pourtant : une tour flanquée de tourelles du douzième siècle; la grande tour du quinzième, avec le corps de logis à croisées et à couronnement gothique fleuri qui s'y rattache; un corps de logis Henri IV, avec une jolie porte; un autre Louis XIV, avec des trophées sur l'entablement, comme les Invalides. — Intérieur : une jolie cour, avec escalier de la Renaissance dévasté. On y lit : *École des Beaux-Arts.*

Musée. Cheminée 1504, après l'incendie de 1502, « par Jean Dangers, maçon, moyennant 120 francs, pierres fournies ». Sur les 120 francs, deux sols par jour aux ouvriers. Dossier de Jean sans Peur, incrusté dans la cheminée. Encorbellement de pierre, porte le hérisson Louis XII et les croissants Henri II, soutenant les poutres.

Tombeau de Philippe le Hardi, fin du quatorzième siècle. Peint et doré, couché sur son tombeau, deux anges à la tête, un lion aux pieds. Nez busqué. Tombeau de marbre noir, figurines d'albâtre. Quarante statuettes circulent autour du tombeau sous une charmante galerie; naïves : moine qui se nettoie l'oreille avec l'ongle; moine qui se mouche avec ses doigts. — Fi donc! semble dire une religieuse à côté de lui. Ouvrage de Claus Sluter de Hollande.

Tombeau de Jean sans Peur et de sa femme Marguerite de Bavière. Peint et doré. Ressemble au premier, plus fleuri, plus orné, plus quinzième siècle. Quarante figurines, quatre anges, ailes déployées, les deux grandes statues, deux lions, vingt-huit angelets, la galerie qui est de l'orfèvrerie d'albâtre. — A été payé quatre mille livres, c'est-à-dire 28,500 francs environ à Jean de la Huerta, dit d'Aroca, du pays d'Aragon, *tailleur d'imaiges.*

François I[er] se fit ouvrir ce tombeau, y trouva Jean sans Peur, le crâne largement entaillé par le coup de hache de Tanneguy-Duchâtel sur le pont de Montereau. S'étonna de la grandeur du trou : « *Sire,* lui dit le prieur des Chartreux qui l'accompagnait, *c'est par ce trou que les anglais sont entrés en France.* »

Sur la robe du duc, *le rabot* qu'il avait pris pour emblème, le duc d'Orléans ayant pris *un bâton noueux*.

Il n'y a que trente-neuf figurines; la quarantième est remplacée par un monsieur en redingote le plus plaisant du monde. Qui est ce monsieur? — A la Révolution, le peuple exigea la destruction des tombeaux. On les cassa soigneusement en quatre blocs qu'on enfouit. Il a été facile de les restaurer depuis. On peut suivre sur le marbre noir la trace de la voie de fait révolutionnaire.

Quatre ducs de Bourgogne. — Le premier est Philippe le Hardi, le dernier est Charles le Téméraire. — En effet, les hardis fondent les dynasties, les téméraires les précipitent.

Charles X est un autre Charles le Téméraire.

Débris romains et romans sous l'escalier du musée. Dans l'escalier, admirable tombeau du quatorzième siècle provenant d'une église démolie. — Belle tapisserie du seizième siècle représentant le siège de Dijon par les suisses en 1513.

21 octobre.

Il y a un mois, le 21 septembre, j'étais à Lausanne. Il était cinq heures après midi. — Je montais lentement vers la cathédrale par les rues étroites de la ville. L'heure du dîner approchait pour les bourgeois qui se hâtaient de rentrer chez eux. Je voyais par les lucarnes des rez-de-chaussée flamber les âtres des cuisines, et les ménagères et les servantes s'empresser autour des chaudières et des tourne-broches. La fumée débordait par plus d'une fenêtre, et l'odeur des lèchefrites remplissait les rues. J'entendais à toutes les portes les éclats de rire bienveillants et grossiers de l'appétit.

Un quart d'heure après, j'avais atteint la haute esplanade qui entoure l'église. Toute la ville était sous mes pieds. Les fumées se jouaient sur les toits, un rayon du soleil couchant les pénétrait, et elles faisaient un admirable nuage d'or qui se déchirait aux cheminées et aux pignons comme à des îles. C'était un noble et ravissant spectacle.

Mêlez une idée grande, lumineuse et sainte aux choses vulgaires de la vie, comme le soleil aux fumées de vos marmites, et ces choses vulgaires deviendront des choses sublimes.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LA SEINE.

— ALBUMS. —

21 octobre.

Val-Suzon, charmant et sauvage, rappelle le Jura. — Plateau de Langres, grande plaine nue. — Saint-Seine, joli bourg entre deux collines vertes. Église du quinzième siècle avec abside carrée à rosace, chose rare.

Deux lieues plus loin, on traverse un autre village au bas d'une autre vallée. Ce village s'appelle Coursault. Une assez grande maison délabrée, posée en travers au fond du ravin, borde la route. Sous cette maison est percée une chétive arche de pierre qui livre passage à un petit ruisseau. Ce ruisseau, c'est la Seine. Elle prend sa source à un quart de lieue de là dans la colline. A Coursault, elle rencontre son premier pont, cette arche sous cette masure. Les enfants l'enjambent. Un buisson la cache. A peine distingue-t-on, entre deux pentes vertes, dans l'ombre de trois ou quatre peupliers, ce maigre filet d'eau qui aura deux lieues de large à Quillebœuf.

Six lieues après Coursault, à Aizay-le-Duc, on trouve le second pont. Le ruisseau est déjà une rivière, et l'on sent que cette rivière sera un fleuve. Le second pont a quatre arches. Le courant a douze pieds de profondeur. Jamais les moulins n'y manquent d'eau. Un petit fleuve, comme un petit chêne, a tout de suite quelque chose de robuste.

Parlons un peu de Jean.

Jean est le factotum de la diligence de Dijon à Châtillon-sur-Seine, qu'on prend rue du Château, à la *Clef de France.* Jean cumule; il est tout à la fois cocher, postillon et conducteur. C'est un robuste gaillard d'une trentaine d'années, chaussé de sabots et coiffé d'un chapeau galonné, paysan par les pieds et laquais par la tête, buvant à tous les bouchons, empilant volontiers, si le hasard de la route les lui donne, six ou sept voyageurs de contrebande sous la bâche de l'impériale, haïssant les gendarmes, abhorrant les gabelous, bon diable d'ailleurs. Il pousse son attelage, il parle, il jure, il improvise. Il ne manque pas de quelque imagination; il compare les arbres qu'il vous montre au bout de l'horizon à des gens qui se querellent ou à des conscrits en marche le sac sur le dos. Il désigne les chevaux qu'il mène par les noms des maîtres de poste. — Ah! ah! monsieur, les Bossu ne valent pas les

Chaudron. Le père Chaudron a l'air un peu bêta, mais il achète de bons chevaux. M. Bossu n'y entend rien. Il vous a payé 500 francs un grand cheval rouge qui ne vaut pas douze écus. Ça a de la mine, ça se dresse dans le brancard, ça trotte, mais ça ne veut pas tirer. — Cela dit, Jean fouette ses chevaux. Jean donne, l'un dans l'autre, dix coups de fouet par minute, ce qui fait six cents coups de fouet par heure, à répartir entre trois chevaux. Les chevaux trottent trois heures d'un relais à l'autre et reçoivent ainsi chacun six cents coups de fouet. Ils servent deux fois dans la journée, ce qui leur fait une ration de douze cents coups de fouet par jour. Jean met quinze heures pour aller de Dijon à Châtillon; une heure pour le déjeuner, une heure pour *les stations,* Jean fouette treize heures durant et distribue royalement sept mille huit cents coups de fouet depuis Dijon jusqu'à Châtillon. Le lendemain, il recommence. Ajoutez les jurons, les imprécations, les hu ho, les dia hu, et voyez ce que peut devenir le cerveau de Jean. Ce n'est plus une créature humaine, c'est un manche de fouet vivant. Jean ne rencontre pas un charretier sans lui témoigner une cordialité bienveillante qui se manifeste par un violent coup de fouet magistralement appliqué sur un des chevaux de la charrette. Il fait ainsi cadeau d'un coup de fouet à chaque roulier qui passe. Le cheval piaffe, l'homme salue, le coup est toujours bien reçu; c'est une attention généralement appréciée. Quelquefois le roulier réplique à l'instant même par une sanglée en sous-verge à tour de bras au timonier de Jean; quelquefois il se contente de remercier Jean par un sourire aimable.

TROYES.

— ALBUMS. —

Troyes, 22 octobre.

J'ai voulu voir le lieu où a été exécuté Claude Gueux. Un enfant m'a conduit au Vieux-Marché, qu'ils appellent maintenant la Halle au Blé.

C'est une place triangulaire ajustée à l'extrémité d'une longue rue comme le fer d'une pertuisane au bout de la hampe; cette forme triangulaire éveille l'idée hideuse du couperet, et j'ai déjà observé que le hasard l'a donnée à plusieurs places fatales.

La place du Vieux-Marché est en pente, pavée de grès comme les rues de Paris, égayée de boutiques, entourée d'anciennes maisons à pignons pointus et à toits en abat-vent, obstruée à son milieu par une grande vieille baraque en bois d'un aspect horrible, à l'un des côtés de laquelle s'appuie un vieux puits banal orné de cannelures torses. C'est devant cette baraque qu'on a dressé l'échafaud de Claude Gueux, et qu'on le dresse encore pour d'autres, chaque fois que la loi commet ses meurtres à Troyes.

De là le condamné peut distinguer, sur la façade méridionale du Vieux-Marché, une figure de saint-Nicolas sculptée dans les solives d'une maison du quinzième siècle. A l'époque où Claude Gueux fut exécuté, en se retournant il pouvait voir l'église même de Saint-Nicolas dont l'abside gothique occupe un des bouts du côté occidental de la place. Cette église est masquée aujourd'hui par une grande vilaine halle au blé toute blanche, dans le chétif goût officiel d'à présent, qu'on a bâtie il y a deux ans et qui donne au Vieux Marché son nouveau nom.

Le jour tombait, je suis entré dans l'église, elle était pleine de ténèbres; une lampe éclairait deux ou trois arches énormes que l'ombre revenait dévorer à chaque balancement de la petite flamme perdue dans la grande nef. Au-dessus de ma tête, au fond de l'église, la lueur crépusculaire changeait les vitraux de l'abside en spectres blafards; deux ou trois vieilles femmes, le visage enfoui sous leur cagoule, priaient dans un coin sombre; je me suis accoudé près de l'autel sur une balustrade qui porte le reliquaire doré de Sainte-Pompée, et j'ai fait comme elles.

Quand je suis sorti de l'église, il était nuit close. Le ciel était brumeux, la sphère de la lune apparaissait vaguement dans les nuages. Je suis retourné près de la vieille baraque à l'endroit lugubre où s'appuient les quatre pieds de l'échafaud; là, j'ai songé longtemps à ce pauvre ouvrier intelligent et

noble, mort il y a sept ans en ce même lieu, par la faute de la société qui ne sait ni élever l'enfant ni corriger l'homme. Une large forge béante, allumée dans un rez-de-chaussée à ma droite, illuminait confusément toute la place et jetait une clarté rougeâtre sur ce pavé sinistre. J'ai fait quelques pas pour m'éloigner, et, en m'en allant, un mélange de lune et de reflet de forge m'a montré, au coin d'une rue qui débouche sur le Vieux-Marché, cet écriteau : *Rue des Trois-Têtes.*

VILLENEUVE-L'ARCHEVÊQUE.

Villeneuve-l'Archevêque, 23 octobre.

Je suis à Villeneuve-l'Archevêque, j'espère arriver à Sens cette nuit; ce n'est pas sans peine, chère amie, car on se bat à la porte des diligences, l'encombrement est incroyable. Nous étions quinze tout à l'heure sur un affreux coucou, *sept sur l'impériale.*

Je compte que je serai à Paris le 27 ou le 28, vers deux heures après midi. Je tâcherai bien que ce soit le 27, car je ne puis te dire à quel point je suis impatient d'arriver et de vous embrasser tous.

Je pense avec joie que je trouverai à Fontainebleau une bonne lettre de toi, et de toi aussi, ma Didine, n'est-ce pas?

Chère amie, aie bien soin, dans tous tes petits travaux intérieurs, qu'on ne dérange rien dans mon cabinet. En partant, j'ai mis dans mes armoires et dans mes tiroirs, que j'ai fermés, tous mes manuscrits qui sont des papiers volants, comme tu sais. J'ai serré dans un des placards le tiroir de la table où j'écris avec tout ce qu'il contenait. Aie bien soin qu'on n'ouvre rien et qu'on ne déplace rien, car un seul papier perdu serait irréparable.

C'est la dernière fois que je t'écris. Maintenant c'est moi-même qui te porterai de mes nouvelles, mon Adèle. Je vais donc vous revoir tous, mes bien-aimés. Soyez-en joyeux comme moi-même. A bientôt. Je vous embrasse tous tendrement, et toi la première, chère amie. A toi.

V.

— ALBUMS. —

De Troyes à Sens, 23 octobre.

A Villeneuve-l'Archevêque, remarquable église de bourg — église type. — Moins qu'une cathédrale, plus qu'une paroisse. — Clocher à toit-flèche en ardoise d'une belle masse. — Portail latéral orné de statues dans le beau style sévère d'Amiens et de Chartres.

— — —

Le cocher dort. Un grand cri d'une femme sur un seuil. — Enfant de trois ans sous les pieds des chevaux. — Exclamations d'horreur dans la voiture. — Les chevaux, pauvres rosses intelligentes, écartent les jambes, la mère se précipite, l'enfant échappe par miracle; les femmes s'embrassent et pleurent d'émotion dans la voiture qui continue son chemin et ne s'est pas même arrêtée; le cocher se réveille et demande : *Qu'est-ce que c'est?*

LA CATHÉDRALE DE SENS.

— ALBUMS. —

24 octobre

On pourrait dire que *tout est par paire* dans la cathédrale de Sens; toute chose belle ou curieuse y a son pendant. Il y a la tour de pierre et la tour de plomb; la chapelle romane et l'église gothique; à l'extrémité septentrionale du transept, la grande rose de Jean Cousin, qui représente le ciel; à l'extrémité méridionale, la grande rose de Robert Pinaigrier, qui figure l'enfer; dans le chœur, le tombeau du grand dauphin par Coustou; dans les bas-côtés, le tombeau du cardinal Duprat par Primatice; le chanoine Nicolas Richer, qui a légué à l'église un autel où est sculptée la Passion dans le style exquis de la Renaissance; l'archevêque Tristan de Salazar, qui lui a laissé son admirable tombe en gothique flamboyant; l'épitaphe du maréchal du Muy et le jubé du cardinal de Luynes; dans le trésor, il y a la tapisserie de Nancy où sont peintes les histoires d'Esther et de Bethsabée, et la tapisserie de Bruges où est figurée l'adoration des mages; le chef de saint-Romain, abbé, et le chef de saint-Victor, soldat; un ivoire byzantin, bible naïve et charmante, près d'un ivoire de Girardon, admirable Christ vivant et douloureux; le fauteuil de bois de saint-Loup et le contre-retable soie et or du cardinal de Bourbon; le doigt d'un pape Grégoire qui était du septième siècle et l'anneau d'un autre pape Grégoire qui était du quatorzième; le manteau du sacre de Charles X, encore tout neuf et reluisant d'or, et la vieille chasuble trouée de Thomas Becket, cet autre exilé; la croix de vrai bois donnée par Charlemagne à l'évêque Magnus, et la chapelle en vermeil donnée par Napoléon au cardinal Maury; l'humble signature de *Vincent de Paul, indigne prêtre de la Mission*, et la violente devise du cardinal de La Fare : *Lux nostris hostibus ignis.*

Tous ces contrastes se mêlent dans l'admirable église et s'y résolvent en harmonies; toutes sortes de cicatrices s'y confondent et s'y croisent; toutes sortes de pensées y sortent de chaque pierre; 93 a dévasté le sépulcre de Tristan de Salazar; une salve d'artillerie, tirée à l'entrée de je ne sais plus quel roi, a brisé la grande rose de la façade; la stupidité révolutionnaire d'une part, la stupidité monarchique de l'autre. A gauche de l'entrée du chœur, voici l'emplacement de l'autel où l'évêque Gaultier Cornu maria saint-Louis le 27 mai 1234; dans le chœur, ces quatre figures si tendrement sculptées par Coustou, c'est le cénotaphe du grand dauphin. Sous ce marbre,

il n'y a pas seulement le fils insignifiant de Louis XV, il y a Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, c'est-à-dire la race de saint-Louis éteinte et résumée en trois rois, le roi décapité, le roi exilé et le roi chassé. La grande branche royale née de Louis IX sort de cet autel et finit sous ce tombeau. Entre le tombeau et l'autel, il y a quatre pas et six siècles.

Après avoir vu cet autel et ce sépulcre, cet alpha et cet oméga, on entre dans le trésor, et l'impression est complète quand on a lu sur la superbe tapisserie de Charles de Bourbon le vieux cri d'armes de sa maison : *Ni espoir ni peur;* devise qui oublie Dieu et qui semble faite pour une famille morte.

En 93, le monument de Coustou disparut; on le cacha, pour le sauver, sous un hangar de l'archevêché. Les bêtes fauves déchaînées alors, à défaut des statues de Coustou, violèrent les ossements du dauphin et de la dauphine. Les deux cercueils fleurdelysés furent ouverts et vidés dans le cimetière commun. Mais dans les époques violentes il y a toujours de ces piétés hardies qui espionnent le crime et qui le suivent partout. Des mains fidèles marquèrent religieusement la place où gisaient les deux squelettes royaux, et en 1814, quand Louis XVIII rentra dans son Louvre, le dauphin son père rentra dans son tombeau. Cette restauration a eu meilleure fin que l'autre; et quand on considère les pas que les esprits font chaque jour vers la pensée et vers la raison, on peut dire hardiment que désormais aucune révolution ne dérangera les quatre fantômes de marbre qui pleurent sur la maison de Bourbon devant le maître-autel de Sens.

Il faut le dire ici, Charles X, en 1825, eut une idée touchante et qui eût été digne d'un roi penseur. Il fit faire un service solennel au grand dauphin, et il envoya son manteau du sacre pour couvrir le cercueil de son père. Avant que l'exil lui arrachât ce manteau, il l'avait donné à la mort.

J'ai indiqué plus haut que ce pallium royal est conservé dans le trésor; il est en velours violet, fleurdelysé, avec des abeilles brodées çà et là dans les fleurs de lys. Ce n'est pas sans tristesse que je le regardais accroché au panneau d'une vieille armoire dans cette cathédrale de Sens; je l'avais vu le 29 mai 1825, dans la cathédrale de Reims, sur les épaules du roi de France. Tout se mêlait à mon émotion, le vent d'automne, le jour brumeux, la pluie d'octobre qui battait la froide vitre blanche de la chambre du trésor, et le souvenir de la magnifique journée du sacre, de cette éblouissante matinée de printemps, de cet admirable soleil de mai qui pénétrait la grande rose de Reims et qui la faisait resplendir au-dessus de nos têtes à travers des nuages d'encens comme la roue de flamme du char d'Élie.

Où tout cela est-il maintenant?

Cette cathédrale de Sens est ainsi d'un bout à l'autre. C'est de l'art com-

plique d'histoire; c'est la religion de l'âme puissamment combinée avec la philosophie des faits.

Les anciens chanoines sont enterrés au-dessous du chœur, les anciens évêques dans le chœur même. Une simple plaque de marbre noir incrustée dans le dallage de marbre blanc indique le gisement de chacun avec son nom. — *Jacob Davy du Perron Card^lis M. 1618.* — *Gualter Cornu. ob. 1241.* — Rien de plus. Tous sont là pêle-mêle, ossements méconnaissables, poussières confondues, les saints près des ambitieux, les martyrs avec les mondains, saint-Loup avec Duprat. Au-dessus de ce pavé, et comme un arbre qui y serait enraciné, s'élève debout sur sa colonne une grave horloge du quinzième siècle dont on entend le balancier dans l'ombre comme le bruit des pas du temps. Sur un pinacle qui surmonte le cadran, un ange frappe les heures, et l'horloge, parlant comme une voix humaine, semble adresser aux vivants ce conseil des morts inscrit sur sa plinthe : *Vigilate quia nescitis diem neque horam.*

Comme je le disais en commençant, tout est contraste dans cette église. Si tout n'était pas enveloppé dans la grande unité mystérieuse du monument, ce serait un chaos d'impressions contradictoires. Thomas Germain a ciselé sur argent la figure vénérable de saint-Loup, et Primatice a sculpté sur marbre blanc la face grasse, large et plate de Duprat. Il l'a fait ressemblant. C'est bien là cet homme que Beaucaire qualifiait *bipedum omnium nequissimus.* Les quatre bas-reliefs sont du reste admirables. Ils représentent Duprat comme chancelier présidant une cour, comme cardinal présidant un chapitre, comme légat faisant son entrée à Paris, comme archevêque faisant son entrée à Sens. Duprat était mort lorsqu'il fit cette entrée à Sens. La cérémonie en fut à peine dérangée. On pourrait dire qu'il n'y parut pas. On mit le cadavre à cheval, mains jointes, mître en tête, chape sur le dos, et on le promena ainsi processionnellement par la ville sous un dais porté par quatre chanoines. Le bas-relief le représente de la sorte et l'on entrevoit derrière l'archevêque l'homme qui le soutenait pendant la chevauchée. 93 s'est rué sur ce sépulcre comme sur celui du dauphin. Des fêlures brutales défigurent par endroits cette sculpture si sévère et si délicate. C'est triste. A la rigueur, on pouvait maltraiter le cercueil, mais il fallait épargner le tombeau; on pouvait insulter Duprat, il fallait respecter Primatice. L'histoire elle-même n'a plus le droit de toucher à ce que l'art lui prend.

J'admirais dans une des armoires du trésor un élégant ciboire à couvercle du seizième siècle, en vermeil, orné d'arabesques et de feuillages. Ici encore un souvenir lugubre est mêlé à une chose charmante. Ce ciboire fut volé en 1531 par un jeune fou de dix-neuf ans nommé Jean Pagnat. Il y avait une aventure d'amour au fond de ce vol. Le ciboire fut retrouvé sous un tas de

pierres, le jeune homme fut brûlé vif devant le portail de la cathédrale. Ainsi cette gracieuse coupe de la Renaissance contient une tragédie. Par moments, dans les reflets dorés de cette orfèvrerie exquise, on croit voir trembler la flamme d'un bûcher.

Au bout d'un certain temps, quand je me promène dans une cathédrale, je suis toujours gagné peu à peu par une de ces rêveries profondes qui sont comme un crépuscule qui tombe dans l'esprit. Une cathédrale est pour moi comme une forêt; les piliers sont les larges troncs au faîte desquels les gerbes de nervures se croisent ainsi que des branchages chargés de ténèbres; les chapelles de la Renaissance s'épanouissent dans l'ombre des grandes arches comme des buissons en fleurs au pied des chênes. Rien ne m'absorbe comme la contemplation de cette étrange œuvre de l'homme dans laquelle se reflètent si mystérieusement la nature et Dieu. Là, tout m'occupe et rien ne me distrait. L'orgue passe comme le vent; les clochetons noirs et inextricables se hérissent sur les tombes comme des cyprès; les verrières étincellent au fond des absides comme des étoiles dans des feuillages. Après les premiers instants je ne vois plus rien en détail, tout m'arrive en masse. Le bedeau erre en éteignant des cierges, les confessionnaux chuchotent, un prêtre marche dans la pénombre des bas-côtés, les bruits se dilatent sous la voûte et retombent avec des prolongements ineffables; une porte qui se ferme dans les profondeurs du sanctuaire jette un écho à la fois doux comme un soupir et terrible comme un tonnerre. Moi, je rêve.

Pendant que je rêvais ainsi dans la cathédrale de Sens, on a posé deux tréteaux devant l'autel d'une chapelle, puis on a disposé des cierges autour de ces tréteaux; un moment après, les cierges se sont allumés, on a placé une bière courte et étroite sur les tréteaux et l'on a jeté un drap blanc sur cette bière. Dans le même instant, — je n'arrange rien et je dis les choses comme je les ai vues, — dans le même instant, un groupe tout différent traversait l'église. C'était un maillot porté par des femmes, entouré d'hommes, et conduit par un prêtre qui allait à la chapelle du baptistère. Il y avait là, dans cette église, deux enfants. On allait baptiser l'un, on allait enterrer l'autre. Ce n'était pas un nouveau-né et un vieillard, ce n'était pas le commencement et la fin de la vie; je le répète, c'étaient deux enfants, deux robes blanches portées l'une par une nourrice, l'autre par un cercueil; deux innocents qui allaient commencer à vivre tous les deux en même temps, mais de deux façons différentes, l'un sur la terre, l'autre dans le ciel. Il y avait dans cette ombre une mère ravie et une mère désespérée. Pour ne pas troubler cette grande rencontre de deux mystères, je m'étais retiré près de la porte, derrière des planches qui masquent les réparations qu'on fait à l'église. Je ne voyais plus rien, mais j'entendais, tout au fond de la cathédrale,

dans la vapeur des chapelles lointaines de l'abside, des voix divines, des voix d'enfants, des voix d'anges, qui chantaient le chant des morts; et tout à côté de moi, derrière la barrière de planches, une voix d'homme, lente et basse, qui murmurait à l'oreille du nouveau-né les graves recommandations du baptême. Dans l'état de rêverie presque visionnaire où j'étais tombé, je croyais voir les deux portes du ciel entr'ouvertes. Par l'une une âme revenait vers Dieu, par l'autre une âme s'en allait vers nous. Les séraphins saluaient l'une, Jéhovah parlait à l'autre. Le chant de rentrée me paraissait joyeux; les conseils du départ me semblaient tristes.

J'ai suivi l'enfant qu'on a porté en terre. On l'a mis dans un cimetière vert et fleuri de marguerites qui entoure une vieille église au bout d'un faubourg, — une pauvre église de campagne. Puis on a dressé sur la fosse une pierre blanche. On y gravera sans doute son nom. En attendant, j'ai pris mon crayon et j'ai écrit sur cette pierre ces quatre vers :

Enfant! que je te porte envie!
Ta barque neuve échoue au port.
Qu'as-tu donc fait pour que ta vie
Ait si tôt mérité la mort?

1843

PYRÉNÉES

LA LOIRE. — BORDEAUX.

Bordeaux, 20 juillet.

Vous qui ne voyagez jamais autrement que par l'esprit, allant de livre en livre, de pensée en pensée, et jamais de pays en pays, vous qui passez tous vos étés à l'ombre des mêmes arbres et tous vos hivers au coin de la même cheminée, vous voulez, dès que je quitte Paris, que je vous dise, moi vagabond, à vous solitaire, tout ce que j'ai fait et tout ce que j'ai vu. Soit. J'obéis.

Ce que j'ai fait depuis avant-hier 18 juillet? Cent cinquante-cinq lieues en trente-six heures. Ce que j'ai vu? J'ai vu Étampes, Orléans, Blois, Tours, Poitiers et Angoulême.

En voulez-vous davantage? Vous faut-il des descriptions? Voulez-vous savoir ce que c'est que ces villes, sous quels aspects elles me sont apparues, quel butin d'histoire, d'art et de poésie j'y ai recueilli chemin faisant, tout ce que j'ai vu enfin? Soit. J'obéis encore.

Étampes, c'est une grosse tour entrevue à droite dans le crépuscule au-dessus des toits d'une longue rue, et l'on entend des postillons qui disent : « *Encore un malheur au chemin de fer! deux diligences écrasées, les voyageurs tués. La vapeur a enfoncé le convoi entre Étampes et Étrechy. Au moins, nous autres, nous n'enfonçons pas.* »

Orléans, c'est une chandelle sur une table ronde dans une salle basse où une fille pâle vous sert un bouillon maigre.

Blois, c'est un pont à gauche avec un obélisque pompadour. Le voyageur soupçonne qu'il peut y avoir des maisons à droite, peut-être une ville.

Tours, c'est encore un pont, une grande rue large, et un cadran qui marque neuf heures du matin.

Poitiers, c'est une soupe grasse, un canard aux navets, une matelote d'anguilles, un poulet rôti, une sole frite, des haricots verts, une salade et des fraises.

Angoulême, c'est une lanterne éclairée au gaz avec une muraille portant cette inscription : CAFÉ DE LA MARINE, et à gauche une autre muraille ornée d'une affiche bleue sur laquelle on lit : LA RUE DE LA LUNE, *vaudeville.*

Voilà ce que c'est que la France quand on la voit en malle-poste. Que sera-ce lorsqu'on la verra en chemin de fer?

J'ai quelque idée de l'avoir déjà dit ailleurs, on a beaucoup trop vanté la Loire et la Touraine. Il est temps de faire et de rendre justice. La Seine est beaucoup plus belle que la Loire; la Normandie est un bien plus charmant « jardin » que la Touraine.

Une eau jaune et large, des rives plates, des peupliers partout, voilà la Loire. Le peuplier est le seul arbre qui soit bête. Il masque tous les horizons de la Loire. Le long de la rivière, dans les îles, au bord de la levée, au fond des lointains, on ne voit que peupliers. Il y a pour mon esprit je ne sais quel rapport intime, je ne sais quelle ineffable ressemblance entre un paysage composé de peupliers et une tragédie écrite en vers alexandrins. Le peuplier est, comme l'alexandrin, une des formes classiques de l'ennui.

Il pleuvait, j'avais passé une nuit sans sommeil, je ne sais si cela m'a mis de mauvaise humeur, mais tout sur la Loire m'a paru froid, triste, méthodique, monotone, compassé et solennel.

On rencontre de temps en temps des convois de cinq ou six embarcations qui remontent ou descendent le fleuve. Chaque bateau n'a qu'un mât et une voile carrée. Celui qui a la plus grande voile précède les autres et les traîne, et le convoi est disposé de façon que les voiles vont diminuant de grandeur d'un bateau à l'autre du premier au dernier, avec une sorte de décroissance symétrique que n'interrompt aucune saillie, que ne dérange aucun caprice. On se rappelle involontairement la caricature de la famille anglaise, et l'on croirait voir voguer à pleines voiles une gamme chromatique. Je n'ai vu cela que sur la Loire; et je préfère, je l'avoue, ces sloops et ces chasse-marée normands, de toutes formes et de toutes grandeurs, qui volent comme des oiseaux de proie, et qui mêlent leurs voiles jaunes et rouges dans la bourrasque, la pluie et le soleil, entre Quillebœuf et Tancarville.

Les espagnols appellent le Manzanarès *le vicomte des fleuves;* je propose d'appeler la Loire *la douairière des rivières.*

La Loire n'a pas, comme la Seine et le Rhin, une foule de jolies villes et de beaux villages bâtis au bord même du fleuve et mirant leurs pignons, leurs clochers et leurs devantures dans l'eau. La Loire traverse cette grande alluvion du déluge qu'on appelle la Sologne; elle en rapporte des sables que son flot charrie et qui obstruent souvent et encombrent son lit. De là, dans ces plaines basses, des crues et des inondations fréquentes qui refoulent au loin les villages. Sur la rive droite, ils s'abritent derrière la levée; mais là ils sont à peu près perdus pour le regard; le passant ne les voit pas.

Pourtant la Loire a ses beautés. Mme de Staël, exilée par Napoléon à cinquante lieues de Paris, apprit qu'il y avait sur les bords de la Loire, exactement à cinquante lieues de Paris, un château appelé, je crois, Chaumont.

Ce fut là qu'elle se rendit, ne voulant pas aggraver son exil d'un quart de lieue. Je ne la plains pas. Chaumont est une noble et seigneuriale demeure. Le château, qui doit être du seizième siècle, est d'un beau style; les tours ont de la masse. Le village, au bas de la colline couverte d'arbres, présente précisément un aspect peut-être unique sur la Loire, l'aspect d'un village du Rhin, une longue façade développée au bord de l'eau.

Amboise est une gaie et jolie ville, couronnée d'un magnifique édifice. A une demi-lieue de Tours, vis-à-vis de ces trois précieuses arches de l'ancien pont qui disparaîtront un de ces jours dans quelque embellissement municipal, c'est une belle et grande chose que la ruine de l'abbaye de Marmoutier. Il y a particulièrement, à quelques pas de la route, une construction du quinzième siècle la plus originale que j'aie vue, maison par sa dimension, forteresse par ses mâchicoulis, hôtel de ville par son beffroi, église par son portail-ogive. Cette construction résume et rend pour ainsi dire visible à l'œil l'espèce d'autorité hybride et complexe qui, dans les temps féodaux, s'attachait aux abbayes en général et en particulier à l'abbaye de Marmoutier.



Mais ce que la Loire a de plus pittoresque et de plus grandiose, c'est cette immense muraille calcaire, mêlée de grès, de pierre meulière et d'argile à potier, qui borde et encaisse sa rive droite, et qui se développe au regard de Blois à Tours avec une variété et une gaieté inexprimables, tantôt roche sauvage, tantôt jardin anglais, couverte d'arbres et de fleurs, couronnée de ceps qui mûrissent et de cheminées qui fument, trouée comme une éponge, habitée comme une fourmilière.

Il y a là des cavernes profondes où se cachaient jadis les faux monnoyeurs qui contrefaisaient l'E de la monnaie de Tours et inondaient la province de faux sous tournois. Aujourd'hui les rudes embrasures de ces antres sont fermées par de jolis châssis coquettement ajustés dans la roche, et de temps en temps on aperçoit à travers la vitre le gracieux profil d'une jeune fille bizarrement coiffée, occupée à mettre en boîte l'anis, l'angélique et la coriandre. Les confiseurs ont remplacé les faux monnoyeurs.

Et, puisque j'en suis à ce que la Loire a de charmant, je remercie le hasard de m'avoir naturellement amené à vous parler des belles filles qui travaillent et qui chantent au milieu de cette belle nature.

La terra molle, e lieta, e dilettosa,
Simili a se gli habitatori produce.

IMPRIMERIE NATIONALE

Au rebours de la Loire, on n'a pas assez vanté Bordeaux, ou du moins on l'a mal vanté.

On loue Bordeaux comme on loue la rue de Rivoli : régularité, symétrie, grandes façades blanches et toutes pareilles les unes aux autres, etc.; ce qui pour l'homme de sens veut dire architecture insipide, ville ennuyeuse à voir. Or, pour Bordeaux, rien n'est moins exact.

Bordeaux est une ville curieuse, originale, peut-être unique. Prenez Versailles et mêlez-y Anvers, vous avez Bordeaux.

J'excepte pourtant du mélange — car il faut être juste — les deux plus grandes beautés de Versailles et d'Anvers, le château de l'un et la cathédrale de l'autre.

Il y a deux Bordeaux, le nouveau et l'ancien.

Tout dans le Bordeaux moderne respire la grandeur comme à Versailles; tout dans le vieux Bordeaux raconte l'histoire comme à Anvers.

Ces fontaines, ces colonnes rostrales, ces vastes allées si bien plantées, cette place Royale qui est tout simplement la moitié de la place Vendôme posée au bord de l'eau, ce pont d'un demi-quart de lieue, ce quai superbe, ces larges rues, ce théâtre énorme et monumental, voilà des choses que n'efface aucune des splendeurs de Versailles, et qui dans Versailles même entoureraient dignement le grand château qui a logé le grand siècle.

Ces carrefours inextricables, ces labyrinthes de passages et de bâtisses, cette rue des Loups qui rappelle le temps où les loups venaient dévorer les enfants dans l'intérieur de la ville, ces maisons-forteresses jadis hantées par les démons d'une façon si incommode qu'un arrêt du Parlement déclara en 1596 qu'il suffisait qu'un logis fût fréquenté par le diable pour que le bail en fût résilié de plein droit, ces façades couleur amadou sculptées par le fin ciseau de la renaissance, ces portails et ces escaliers ornés de balustres et de piliers tors peints en bleu à la mode flamande, cette charmante et délicate porte de Caillau bâtie en mémoire de la bataille de Fornoue, cette autre belle porte de l'hôtel de ville qui laisse voir son beffroi si fièrement suspendu sous une arcade à jour, ces tronçons informes du lugubre fort du Hâ, ces vieilles églises, Saint-André avec ses deux flèches, Saint-Seurin dont les chanoines gourmands vendirent la ville de Langon pour douze lamproies par an, Sainte-Croix qui a été brûlée par les normands, Saint-Michel qui a été brûlé par le tonnerre, tout cet amas de vieux porches, de vieux pignons et de vieux toits, ces souvenirs qui sont des monuments, ces édifices qui sont des dates, seraient dignes, certes, de se mirer dans l'Escaut comme ils se mirent dans la Gironde, et de se grouper parmi les masures flamandes les plus fantasques autour de la cathédrale d'Anvers.

Ajoutez à cela, mon ami, la magnifique Gironde encombrée de navires,

un doux horizon de collines vertes, un beau ciel, un chaud soleil, et vous aimerez Bordeaux, même vous qui ne buvez que de l'eau et qui ne regardez pas les jolies filles.

Elles sont charmantes ici avec leur madras orange et rouge comme celles de Marseille avec leurs bas jaunes.

C'est un instinct des femmes dans tous les pays d'ajouter la coquetterie à la nature. La nature leur donne la chevelure, cela ne leur suffit pas, elles y ajoutent la coiffure; la nature leur donne le cou blanc et souple; c'est peu de chose, elles y attachent le collier; la nature leur donne le pied fin et petit; ce n'est point assez, elles le rehaussent par la chaussure. Dieu les a faites belles, cela ne leur suffit pas, elles se font jolies.

Et au fond de la coquetterie, il y a une pensée, un instinct, si vous voulez, qui remonte jusqu'à notre mère Ève. Permettez-moi un paradoxe, un blasphème qui, j'en ai bien peur, contient une vérité : c'est Dieu qui fait la femme belle, c'est le démon qui la fait jolie.

Ah ça, mais il me semble que je prêche. Cela ne me va guère, car j'aime la femme, même avec ce que le diable y ajoute.

Revenons, s'il vous plaît, à Bordeaux.

La double physionomie de Bordeaux est curieuse; c'est le temps et le hasard qui l'ont faite; il ne faut point que les hommes la gâtent. Or on ne peut se dissimuler que la manie des rues « bien percées », comme on dit, et des constructions « de bon goût » gagne chaque jour du terrain et va effaçant du sol peu à peu la vieille cité historique. En d'autres termes, le Bordeaux-Versailles tend à dévorer le Bordeaux-Anvers.

Que les bordelais y prennent garde! Anvers, à tout prendre, est plus intéressant pour l'art, l'histoire et la pensée que Versailles. Versailles ne représente qu'un homme et un règne; Anvers représente tout un peuple, et plusieurs siècles. Maintenez donc l'équilibre entre les deux cités; mettez le holà entre Anvers et Versailles; embellissez la ville nouvelle, conservez la ville ancienne. Vous avez eu une histoire, vous avez été une nation, souvenez-vous-en, soyez-en fiers!

Rien de plus funeste et de plus amoindrissant que le goût des démolitions. Qui démolit sa maison, démolit sa famille; qui démolit sa ville, démolit sa patrie; qui détruit sa demeure, détruit son nom. C'est le vieil honneur qui est dans ces vieilles pierres.

Toutes ces masures dédaignées sont des masures illustres; elles parlent, elles ont une voix; elles attestent ce que vos pères ont fait.

L'amphithéâtre de Gallien dit : J'ai vu proclamer empereur Tetricus, gouverneur des Gaules; j'ai vu naître Ausone, qui a été poëte et consul romain; j'ai vu saint-Martin présider le premier concile; j'ai vu passer Abdérame, j'ai

vu passer le Prince Noir. Sainte-Croix dit : J'ai vu Louis le Jeune épouser Éléonore de Guyenne, Gaston de Foix épouser Madeleine de France, Louis XIII épouser Anne d'Autriche. Le Peyberland dit : J'ai vu Charles VII et Catherine de Médicis. Le beffroi de ville dit : C'est sous ma voûte qu'ont siégé Michel Montaigne qui fut maire, et Montesquieu qui fut président. La vieille muraille dit : C'est par ma brèche qu'est entré le connétable de Montmorency. Est-ce que tout cela ne vaut pas une rue tirée au cordeau? Tout cela, c'est le passé; le passé, chose grande, vénérable et féconde.

Je l'ai dit ailleurs, respectons les édifices et les livres; là seulement le passé est vivant; partout ailleurs il est mort. Or, le passé est une partie de nous-mêmes, la plus essentielle peut-être. Tout le flot qui nous porte, toute la sève qui nous vivifie nous vient du passé. Qu'est-ce qu'un arbre sans sa racine? Qu'est-ce qu'un fleuve sans sa source? Qu'est-ce qu'un peuple sans son passé?

M. de Tourny, l'intendant de 1743, qui a commencé la destruction du vieux Bordeaux et la construction du nouveau, a-t il été utile ou funeste à la ville? C'est une question que je n'examine pas. On lui a élevé une statue, il y a la rue Tourny, le quai Tourny, le cours Tourny, c'est fort bien. Mais, en admettant qu'il ait si grandement servi la cité, est-ce une raison pour que Bordeaux se présente au monde comme n'ayant jamais eu que M. de Tourny?

Quoi! Auguste vous avait érigé le temple de Tutelle; vous l'avez jeté bas. Gallien vous avait édifié l'amphithéâtre; vous l'avez démantelé. Clovis vous avait donné le palais de l'Ombrière; vous l'avez ruiné. Les ducs d'Aquitaine vous avaient fait une enceinte de tours; vous l'avez renversée. Les rois d'Angleterre vous avaient construit une grande muraille du fossé des Tanneurs au fossé des Salinières; vous l'avez arrachée de terre. Charles VII vous avait bâti le Château-Trompette; vous l'avez démoli. Vous déchirez l'une après l'autre toutes les pages de votre vieux livre, pour ne garder que la dernière. Vous chassez de votre ville et vous effacez de votre histoire Charles VII, les rois d'Angleterre, les ducs de Guyenne, Clovis, Gallien et Auguste, et vous dressez une statue à M. de Tourny! C'est renverser quelque chose de bien grand pour élever quelque chose de bien petit.



21 juillet.

Le pont de Bordeaux est la coquetterie de la ville. Il y a toujours sur le pont quatre hommes occupés à rejointoyer le pavé et à fourbir le trottoir. En revanche, les églises sont fort tristement délabrées.

Pourtant n'est-il pas vrai que tout dans une église mérite religion, jusqu'aux pierres? C'est ce qu'oublient volontiers les prêtres, qui sont les premiers démolisseurs.

Les deux principales églises de Bordeaux, Saint-André et Saint-Michel, ont au lieu de clochers des campaniles isolés de l'édifice principal comme à Venise et à Pise.

Le campanile de Saint-André, qui est la cathédrale, est une assez belle tour dont la forme rappelle la tour de Beurre de Rouen et qu'on nomme le Peyberland, du nom de l'archevêque Pierre Berland, lequel vivait en 1430. La cathédrale a en outre les deux flèches hardies et percées à jour dont je vous ai déjà parlé. L'église, commencée au onzième siècle, comme l'attestent les piliers romans de la nef, a été laissée là pendant trois siècles, pour être reprise sous Charles VII et terminée sous Charles VIII. La ravissante époque de Louis XII y a mis la dernière main et a construit, à l'extrémité opposée à l'abside, un porche exquis qui supporte les orgues. Les deux grands bas-reliefs appliqués à la muraille sous ce porche sont deux tableaux de pierre du plus beau style, et on pourrait presque dire, tant le modelé en est puissant, de la plus magnifique couleur. Dans le tableau de gauche l'aigle et le lion adorent le Christ avec un regard profond et intelligent, comme il convient que les génies adorent Dieu.

Le portail, quoique simplement latéral, est d'une grande beauté; mais j'ai hâte de vous parler d'un vieux cloître en ruine qui accoste la cathédrale au midi et où je suis entré par hasard.

Rien n'est plus triste et plus charmant, plus imposant et plus abject. Figurez-vous cela. De sombres galeries percées d'ogives à fenestrages flamboyants; un treillis de bois sur ces ogives; le cloître transformé en hangar, toutes les dalles dépavées, la poussière et les toiles d'araignées partout; des latrines dans une cour voisine; des lampadaires de cuivre rouillé, des croix noires, des sabliers d'argent, toute la défroque des corbillards et des croque-morts dans les coins obscurs; et, sous ces faux cénotaphes de bois et de toile peinte, de vrais tombeaux qu'on entrevoit avec leurs sévères statues trop bien couchées pour qu'elles puissent se relever et trop bien endormies pour

qu'elles puissent se réveiller. N'est-ce pas scandaleux? Ne faut-il pas accuser le prêtre de la dégradation de l'église et de la profanation des tombeaux? Quant à moi, si j'avais à tracer aux prêtres leur devoir, je le ferais en deux mots : *Pitié pour les vivants, piété pour les morts.*

Au milieu, entre les quatre galeries du cloître, les débris et les décombres obstruent un petit coin, jadis cimetière, où les hautes herbes, le jasmin sauvage, les ronces et les broussailles croissent, et se mêlent, on pourrait presque dire, avec une joie inexprimable. C'est la végétation qui saisit l'édifice; c'est l'œuvre de Dieu qui l'emporte sur l'œuvre de l'homme.

Pourtant cette joie n'a rien de méchant ni d'amer. C'est l'innocente et royale gaieté de la nature. Rien de plus. Au milieu des ruines et des herbes, mille fleurs s'épanouissent. Douces et charmantes fleurs! Je sentais leurs parfums venir jusqu'à moi, je voyais s'agiter leurs jolies têtes blanches, jaunes et bleues, et il me semblait qu'elles s'efforçaient toutes à qui mieux mieux de consoler ces pauvres pierres abandonnées.

D'ailleurs, c'est la destinée. Les moines s'en vont avant les prêtres, et les cloîtres s'écroulent avant les églises.

De Saint-André, je suis allé à Saint-Michel... — Mais on m'appelle, la voiture de Bayonne va partir, je vous dirai la prochaine fois ce qui m'est arrivé dans cette visite à Saint-Michel.



Tour de Saint-Michel. Bordeaux.

DE BORDEAUX A BAYONNE.

Bayonne, 23 juillet.

Il faut être un voyageur endurci et coriace pour se trouver à l'aise sur l'impériale de la diligence Dotézac, laquelle va de Bordeaux à Bayonne. Je n'avais de ma vie rencontré une banquette rembourrée avec cette férocité. Ce divan pourra du reste rendre service à la littérature et fournir une métaphore nouvelle à ceux qui en ont besoin. On renoncera aux antiques comparaisons classiques qui exprimaient depuis trois mille ans la dureté d'un objet; on laissera reposer l'acier, le bronze, le cœur des tyrans. Au lieu de dire :

Le Caucase en courroux,
Cruel, t'a fait le cœur plus dur que ses cailloux!

les poëtes diront : *Plus dur que la banquette de la diligence Dotézac.*

On n'escalade pourtant pas cette position élevée et rude sans quelque difficulté. Il faut d'abord payer quatorze francs, cela va sans dire; et puis il faut donner son nom au conducteur. J'ai donc donné mon nom.

Quand on m'interroge touchant mon nom dans les bureaux de diligences, j'en ôte volontiers la première syllabe, et je réponds *M. Go,* laissant l'orthographe à la fantaisie du questionneur. Lorsqu'on me demande comment la chose s'écrit, je réponds : *Je ne sais pas.* Cela contente en général l'écrivain du registre, il saisit la syllabe que je lui livre, et il brode ce simple thème avec plus ou moins d'imagination, selon qu'il est ou n'est pas homme de goût. Cette façon de faire m'a valu, dans mes diverses promenades, la satisfaction de voir mon nom écrit des manières variées que voici :

M. Go. — M. Got. — M. Gaut. — M. Gault. — M. Gaud. — M. Gauld. — M. Gaulx. — M. Gaux. — M. Gau.

Aucun de ces rédacteurs n'a encore eu l'idée d'écrire *M. Goth.* Je n'ai, jusqu'à présent, constaté cette nuance que dans les satires de M. Viennet et les feuilletons du *Constitutionnel.*

L'écrivain du bureau Dotézac a d'abord écrit M. Gau, puis il a hésité un instant, a regardé le mot qu'il venait de tracer, et, le trouvant sans doute un peu nu, y a ajouté un x. C'est donc sous ce nom, M. Gaux, que je suis monté sur la redoutable sellette où MM. Dotézac frères promènent leurs patients pendant cinquante-cinq lieues.

J'ai déjà observé que les bossus aiment l'impériale des voitures. Je ne

veux pas approfondir ces harmonies, mais le fait est que sur l'impériale de la diligence de Meaux j'en avais rencontré un, et que sur l'impériale de la diligence de Bayonne j'en ai trouvé deux. Ils voyageaient ensemble, et, ce qui rendait l'accouplement curieux, c'est que l'un était bossu par derrière et l'autre par devant. Le premier paraissait exercer je ne sais quel ascendant sur le second, qui avait son gilet entr'ouvert et débraillé, et au moment où j'arrivai, il lui dit avec autorité : *Mon cher, boutonnez votre difformité.*

Le conducteur de la voiture regardait les deux bossus d'un air humilié. Ce brave homme ressemblait parfaitement à M. de Rambuteau. En le contemplant, je me disais qu'il suffirait peut-être de le raser pour en faire un préfet de la Seine, et qu'il suffirait aussi que M. de Rambuteau ne se rasât plus pour faire un excellent conducteur de diligences.

L'assimilation, comme on dit aujourd'hui dans la langue politique, n'a du reste rien de fâcheux ni de blessant. Une diligence, c'est bien plus qu'une préfecture; c'est l'image parfaite d'une nation avec sa constitution et son gouvernement. La diligence a trois compartiments comme l'état. L'aristocratie est dans le coupé; la bourgeoisie est dans l'intérieur; le peuple est dans la rotonde. Sur l'impériale, au-dessus de tous, sont les rêveurs, les artistes, les gens déclassés. Le roi, c'est le conducteur, qu'on traite volontiers de tyran; le ministère, c'est le postillon qu'on change à chaque relais. Quand la voiture est trop chargée de bagages, c'est-à-dire quand la société met les intérêts matériels par-dessus tout, elle court risque de verser.

Puisque nous sommes en train de rajeunir les métaphores antiques, je conseille aux dignes lettrés qui embourbent si souvent dans leur style le *char de l'état* de dire désormais la *diligence de l'etat.* Ce sera moins noble, mais plus exact.

Du reste la route était fort belle et l'on allait grand train. Cela tient à une lutte qu'il y a en ce moment entre la diligence Dotézac et une autre voiture que les postillons Dotézac appellent dédaigneusement *la concurrence,* sans la désigner autrement. Cette voiture m'a paru bonne; elle est neuve, coquette et jolie. De temps en temps elle nous *passait,* et alors elle trottait une heure ou deux devant nous à vingt pas, jusqu'à ce que nous lui rendissions la pareille. C'était fort désagréable. Dans les anciens combats classiques, on faisait « mordre la poussière » à son ennemi; dans ceux-ci, on se contente de la lui faire avaler.

Les Landes, de Bazas à Mont-de-Marsan, ne sont autre chose qu'une interminable forêt de pins, semée çà et là de grands chênes, et coupée d'immenses clairières que couvrent à perte de vue les landes vertes, les genêts jaunes et les bruyères violettes. La présence de l'homme se révèle dans les

parties les plus désertes de cette forêt par de longues lanières d'écorce enlevées au tronc des pins pour l'écoulement de la résine.

Point de villages; mais d'intervalles en intervalles deux ou trois maisons à grands toits, couvertes de tuiles creuses à la mode d'Espagne et abritées sous des bouquets de chênes et de châtaigniers. Parfois le pays devient plus âpre, les pins se perdent à l'horizon, tout est bruyère ou sable; quelques chaumières basses, enfouies sous une sorte de fourrure de fougères sèches appliquées au mur, apparaissent çà et là, puis on ne les voit plus, et l'on ne rencontre plus rien au bord de la route que la hutte de terre d'un cantonnier, et par instants un large cercle de gazon brûlé et de cendre noire indiquant la place d'un feu nocturne.

Toutes sortes de troupeaux paissent dans ces bruyères, troupeaux d'oies et de porcs conduits par des enfants, troupeaux de moutons noirs et roux conduits par des femmes, troupeaux de bœufs à grandes cornes conduits par des hommes à cheval. Tel troupeau, tel berger.

Sans m'en apercevoir, en croyant ne peindre qu'un désert, je viens d'écrire une maxime d'état.

Et à ce propos, croirez-vous qu'au moment où je traversais les Landes, tout y parlait politique? Cela ne va guère à un pareil paysage, n'est-ce pas? Un souffle de révolution semblait agiter ces vieux pins.

C'était l'instant précis où Espartero s'écroulait en Espagne. On ne savait encore rien, et l'on pressentait tout. Les postillons, en montant sur leur siège, disaient au conducteur : — *Il est à Cadix.* — *Non, il s'est embarqué.* — *Oui, pour l'Angleterre.* — *Non, pour la France.* — *Il ne veut ni de la France ni de l'Angleterre. Il va dans une colonie espagnole.* — *Bah!*

Les deux bossus mêlaient leur politique à la politique du postillon, et le bossu par devant disait avec grâce : *Espartero a pris Lafuite et Caillard.*

A mesure que nous approchions de Mont-de-Marsan, les routes se couvraient d'espagnols, à pied, à cheval, en voiture, voyageant par bandes ou isolément. Sur une charrette chargée d'hommes en guenilles, j'ai vu une jeune paysanne, vêtue d'une mode gracieuse, et qui avait sur sa jolie tête grave et douce le chapeau le plus exquis qu'on pût voir; quelque chose de noir bordé de quelque chose de rouge, c'était charmant. Qu'est-ce que c'est donc qu'une politique qui a des coups de vent capables de chasser de son pays une pauvre jolie fille si bien coiffée?

Pendant que de nouveaux réfugiés arrivent, les anciens réfugiés s'en vont. Dans deux berlines de poste qui galopaient en sens inverse et qui avaient dû se croiser, j'ai rencontré Mme la duchesse de Gor qui s'en allait vers Madrid et Mme la duchesse de San Fernando qui s'en allait vers Paris. Deux diligences pleines d'espagnols se sont croisées à moitié chemin entre

Captieux et les Traverses et, suivant une habitude des postillons en pareil cas, ont échangé leurs attelages. Les mêmes chevaux qui venaient de ramener vers la patrie les proscrits d'hier ont remmené vers l'exil les proscrits d'aujourd'hui.

Du reste, quelle que fût la nouvelle révolution qui s'accomplissait si près de nous, elle ne troublait qu'à la surface cette nature sévère et tranquille. Ce vent qui déplace les puissances et qui remue les trônes ne faisait pas tomber plus vite de l'arbre la pomme de pin qui tremble au bout de la branche. Les chariots attelés de bœufs passaient avec leur gravité antique à travers ces chaises de poste en fuite et ces diligences effarées.

Rien de plus étrange, pour le dire en passant, que ces attelages de bœufs. Le chariot est en bois, à quatre roues égales, ce qui indique qu'il ne tourne jamais sur lui-même et va toujours droit devant lui. Les bœufs sont entièrement couverts d'une grande toile blanche qui traîne à terre; ils ont, entre les cornes, une sorte de perruque faite d'une peau de mouton, et sur le mufle un filet blanc à franges qui parodie à merveille une barbe. Quelques branches de chêne roulées autour de leur tête complètent l'accoutrement. Les bœufs, ainsi accommodés, ont un faux air de grands prêtres de tragédie; ils ressemblent, à s'y méprendre, aux comparses du Théâtre-Français déguisés en flamines et en druides.

A Bazas, comme nous avions mis pied à terre, un de ces bœufs passa auprès de moi d'une allure si majestueuse et si pontificale que je fus tenté de lui dire :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

Je crois même le lui avoir dit. Je dois ajouter, pour être exact, qu'il ne m'a mugi aucune réplique.

Au delà de Roquefort, les landes sont égayées par des tuileries qu'on rencontre de temps à autre; les unes abandonnées et fort anciennes, remontant jusqu'à Louis XIII, ce qu'atteste le maître claveau de leurs archivoltes; les autres en plein travail et en plein rapport, et fumant de toutes parts comme un fagot de bois vert sur un grand feu.

Il y a trente ans, étant tout enfant, j'ai voyagé dans ce pays. Je me rappelle que les voitures marchaient au pas, les roues ayant du sable jusqu'au moyeu. Il n'y avait pas de voie tracée. De temps en temps on trouvait un bout de chemin formé de troncs de pins juxtaposés et noués ensemble comme le tablier des ponts rustiques. Aujourd'hui ces sables sont traversés, de Bordeaux à Bayonne, par une large chaussée, bordée de peupliers, qui a presque la beauté d'un empierrement romain.

Dans un temps donné cette chaussée, effort d'industrie et de persévérance,

descendra au niveau des sables, puis disparaîtra. Le sol tend à s'enfoncer sous elle et à l'engloutir comme il a englouti la voie militaire faite par Brutus qui allait du cap Breton, *Caput Bruti,* à Boïos, aujourd'hui Buch, et l'autre voie, ouvrage de César, qui traversait Gamarde, Saint-Géours et Saint-Michel de Jouarare.

Je note en passant que ces deux mots, *Jovis ara, ara Jovis,* ont engendré bien des noms de villes, lesquels, bien qu'ayant la même origine, ne se ressemblent guère aujourd'hui, depuis Jouarre en Champagne et Jouarare dans les Landes jusqu'à Aranjuez en Espagne.

De Roquefort à Tartas, les pins font place à une foule d'autres arbres. Une végétation variée et puissante s'empare des plaines et des collines, et la route court à travers un jardin ravissant. On passe, à chaque instant, sur de vieux ponts à arches ogives, de charmantes rivières. D'abord la Douze, puis le Midou, puis la Midouze, formée, comme le nom l'indique, de la Douze et du Midou, puis l'Adour. La syllabe *dour* ou *dou,* qui se retrouve dans tous ces noms, vient évidemment du mot celte *our* qui signifie cours d'eau.

Toutes ces rivières sont profondément encaissées, limpides, vertes, gaies. Les jeunes filles battent le linge au bord de l'eau ; les chardonnerets chantent dans les buissons; une vie heureuse respire dans cette douce nature.

Cependant, par moments, entre deux branches d'arbre que le vent écarte joyeusement, on aperçoit au loin à l'horizon les bruyères et les piñadas voilées par les rougeurs du couchant, et l'on se souvient qu'on est dans les Landes. On songe qu'au delà de ce riant jardin, semé de toutes ces jolies villes, Roquefort, Mont-de-Marsan, Tartas, coupé de toutes ces fraîches rivières, l'Adour, la Douze, le Midou, à quelques heures de marche, est la forêt, puis au delà de la forêt la bruyère, la lande, le désert, sombre solitude où la cigale chante, où l'oiseau se tait, où toute habitation humaine disparaît, et que traversent silencieusement, à de longs intervalles, des caravanes de grands bœufs vêtus de linceuls blancs; on se dit qu'au delà de ces solitudes de sable sont les étangs, solitudes d'eau, Sanguinet, Parentis, Mimizan, Léon, Biscarosse, avec leur fauve population de loups, de putois, de sangliers et d'écureuils, avec leur végétation inextricable, surier, laurier franc, robinier, cyste à feuilles de sauge, houx énormes, aubépines gigantesques, ajoncs de vingt pieds de haut, avec leurs forêts vierges où l'on ne peut s'aventurer sans une hache et une boussole; on se représente au milieu de ces bois immenses le grand Cassou, ce chêne mystérieux dont le branchage hideux secoue sur toute la contrée les superstitions et les terreurs. On pense qu'au delà des étangs il y a les dunes, montagnes de sable qui marchent, qui chassent les étangs devant elles, qui engloutissent les piñadas,

les villages et les clochers, et dont les ouragans changent la forme; et l'on se dit qu'au delà des dunes il y a l'océan. Les dunes dévorent les étangs; l'océan dévore les dunes.

Ainsi, les landes, les étangs, les dunes, la mer, voilà les quatre zones que la pensée traverse. On se les figure l'une après l'autre, toutes plus farouches les unes que les autres. On voit les vautours voler au-dessus des landes, les grues au-dessus des lagunes, et les goëlands au-dessus de la mer. On regarde ramper sur les dunes les tortues et les serpents. Le spectre d'une nature morne vous apparaît. La rêverie emplit l'esprit. Des paysages inconnus et fantastiques tremblent et miroitent devant vos yeux. Des hommes appuyés sur un long bâton et montés sur des échasses passent dans les brumes de l'horizon sur la crête des collines comme de grandes araignées; on croit voir se dresser dans les ondulations des dunes les pyramides énigmatiques de Mimizan, et l'on prête l'oreille comme si l'on entendait le chant sauvage et doux des paysannes de Parentis, et l'on regarde au loin comme si l'on voyait marcher pieds nus dans les vagues les belles filles de Biscarosse coiffées d'immortelles de mer.

Car la pensée a ses mirages. Les voyages que la diligence Dotézac ne fait pas, l'imagination les fait.

Cependant on atteint Tartas, l'ancien chef-lieu des Tarusates, qui est une jolie ville sur la Midouze. C'était au moyen-âge une des quatre sénéchaussées du duché d'Albret. Les trois autres étaient Nérac, Castel-Moron et Castel-Jaloux. En passant, j'ai salué à gauche de la route un pan encore debout de la vénérable muraille qui résista, en 1440, au redoutable captal de Buch et donna à Charles VII le temps d'arriver. Les gens de Tartas font des auberges et des guinguettes avec ce mur qui leur a fait une patrie.

Comme nous sortions de Tartas, un lièvre énorme sortit d'un taillis voisin et traversa la chaussée, puis s'arrêta à une portée de pistolet dans une prairie et regarda hardiment la diligence. Cette bravoure des lièvres dans ce pays tient sans doute à ce qu'ils savent que ce sont eux qui ont donné leur nom à la maison d'Albret. La fierté les a pris, et ils se comportent, le cas échéant, en lièvres gentilshommes.

Cependant la nuit tombait. Le soir, qui a fourni à Virgile tant de beaux vers, tous pareils par l'idée, tous différents par la forme, versait l'ombre sur le paysage et le sommeil sur les paupières des voyageurs. A mesure que les ténèbres s'épaississaient et estompaient les informes silhouettes de l'horizon, il me semblait — était-ce une illusion de la nuit? — que le pays devenait plus sauvage et plus rude, que les piñadas et les clairières reparaissaient, et que nous faisions en réalité, dans une obscurité profonde, ce voyage des

Landes que j'avais fait en imagination quelques heures auparavant. Le ciel était étoilé, la terre n'offrait à l'œil qu'une espèce de plaine ténébreuse où vacillaient çà et là je ne sais quelles lueurs rougeâtres, comme si des feux de pâtres étaient allumés dans les bruyères; on entendait, sans rien voir ni rien distinguer, ce tintement fin et grêle des clochettes qui ressemble à un fourmillement harmonieux; puis tout rentrait dans le silence et dans la nuit, la voiture semblait rouler aveuglément dans une solitude obscure, où seulement, de distance en distance, de larges flaques de clarté apparaissant au milieu des arbres noirs révélaient la présence des étangs.

Moi, je me sentais heureux, j'avais traversé plusieurs fois l'odeur des liserons qui me rappelle mon enfance, je songeais à tous ceux qui m'aiment, j'oubliais tous ceux qui me haïssent, et je regardais dans cette ombre, pour ainsi dire, à regard perdu, laissant se mêler à ma rêverie les figures vagues de la nuit qui passaient confusément devant mes yeux.

Les deux bossus m'avaient quitté à Mont-de-Marsan, j'étais seul sur ma banquette, le froid venait; je m'enveloppai de mon manteau, et peu à peu je m'endormis.

Le sommeil que permet une voiture qui vous emporte au galop est un sommeil clair à travers lequel on sent et l'on entend. A un certain moment le conducteur descendit, la diligence s'arrêta; la voix du conducteur disait : *Messieurs les voyageurs, nous voici au pont de Dax;* puis les portières s'ouvrirent et se refermèrent comme si les voyageurs mettaient pied à terre, puis la voiture s'ébranla et repartit. Quelques moments après, le sabot des chevaux résonna comme s'ils marchaient sur du bois; la diligence, brusquement inclinée en avant, fit un soubresaut violent; j'ouvris un œil; le postillon, courbé sur ses chevaux, semblait regarder devant lui avec une précaution inquiète. J'ouvris les deux yeux.

La lourde voiture, pesamment chargée, traînée par cinq chevaux attelés de chaînes, marchait au pas sur un pont de bois, dans une sorte de voie étroite bornée à gauche par le parapet qui était fort bas, à droite par un amas de poutres et de charpentes; au-dessous du pont, une rivière assez large coulait à une assez grande profondeur qu'augmentait encore l'incertitude de la nuit. A de certains moments, la diligence penchait; à de certains endroits, le parapet manquait. Je me dressai sur mon séant. J'étais seul sur l'impériale, le conducteur n'était pas remonté à sa place; la voiture marchait toujours; le postillon, toujours courbé sur son attelage que la lanterne du coupé éclairait à peine, grommelait je ne sais quelles exclamations énergiques. Enfin les chevaux gravirent une petite pente, un nouveau soubresaut ébranla la voiture, puis elle s'arrêta. Nous étions sur le pavé.

Les voyageurs qui avaient passé le pont à pied avant la voiture rentrèrent

dans les trois compartiments, et, tout en ouvrant et refermant les portières, j'entendais le conducteur qui disait :

— Diable de pont! toujours en réparation! — Quand donc sera-t-il solide? — La police est bien mal faite à Dax. Les charpentiers laissent leurs outils sur le passage de la voiture pour la verser. — J'ai vu le moment où la diligence était dans la rivière. — On ne peut se figurer le danger qu'il y a. — Vous verrez qu'un de ces jours il arrivera un malheur. — N'est-ce pas, messieurs les voyageurs, que j'ai bien fait de vous faire descendre?

Cela dit, il remonta, et m'apercevant il poussa un cri : — *Tiens, monsieur! je vous avais oublié!*

BAYONNE. — LE CHARNIER.

26 juillet.

Je n'ai pu entrer à Bayonne sans émotion. Bayonne est pour moi un souvenir d'enfance. Je suis venu à Bayonne étant tout petit, ayant sept ou huit ans, vers 1811 ou 1812, à l'époque des grandes guerres. Mon père faisait en Espagne son métier de soldat de l'empereur et tenait en respect deux provinces insurgées par l'Empecinado, Avila, Guadalaxara, et tout le cours du Tage.

Ma mère, allant le rejoindre, s'était arrêtée à Bayonne pour attendre un convoi, car alors, pour faire le voyage de Bayonne à Madrid, il fallait être accompagné de trois mille hommes et précédé de quatre pièces de canon. J'écrirai quelque jour ce voyage qui a son intérêt, ne fût-ce que pour préparer des matériaux à l'histoire.

Ma mère avait emmené avec elle mes deux frères Abel et Eugène et moi, qui étais le plus jeune des trois.

Je me rappelle que le lendemain de notre arrivée à Bayonne une espèce de signor ventru, orné de breloques exagérées, et baragouinant l'italien, se présenta chez ma mère. Cet homme nous fit, à nous enfants qui le regardions entrer à travers une porte vitrée, l'effet d'un charlatan de place. C'était le directeur du théâtre de Bayonne.

Il venait prier ma mère de prendre une loge à son théâtre. Ma mère loua une loge pour un mois. C'était à peu près le temps que nous devions rester à Bayonne.

Cette loge louée nous fit sauter de joie. Nous enfants, aller au spectacle tous les soirs pendant tout un mois, nous qui n'étions encore entrés dans un théâtre qu'une fois par an, et qui n'avions dans l'esprit d'autre souvenir dramatique que *la Comtesse d'Escarbagnas!*

Le soir même, nous tourmentâmes ma mère, qui nous obéit, comme les mères font toujours, et nous mena au théâtre. Le contrôleur nous installa dans une magnifique loge de face ornée de draperies de calicot rouge à rosaces safran. On jouait *les Ruines de Babylone,* fameux mélodrame qui avait en ce temps-là un immense succès par toute la France.

C'était magnifique, à Bayonne du moins. Des chevaliers abricot et des arabes vêtus de drap de fer de la tête aux pieds surgissaient à chaque instant, puis s'engloutissaient, au milieu d'une prose terrible, dans des ruines de

carton pleines de chausse-trapes et de pièges à loups. Il y avait le calife Haroun et l'eunuque Giafar. Nous étions dans l'admiration.

Le lendemain, le soir venu, nous tourmentâmes encore notre mère qui nous obéit encore. Nous voici au spectacle dans notre loge à rosaces. — Que va-t-on donner? Nous étions dans l'anxiété. La toile se lève. Giafar paraît. On donnait *les Ruines de Babylone.* Cela ne nous fâcha point. Nous étions satisfaits de revoir ce bel ouvrage, qui nous amusa très fort encore cette fois.

Le surlendemain, ma mère fut excellente, comme toujours, et nous retournâmes au théâtre. On donnait *les Ruines de Babylone.* Nous vîmes la pièce avec plaisir, cependant nous aurions préféré quelque autre ruine.

Le quatrième jour, à coup sûr le spectacle devait être changé; nous y allâmes; ma mère nous laissait faire et nous accompagnait en souriant. On donnait *les Ruines de Babylone.* Cette fois nous dormîmes.

Le cinquième jour, nous envoyâmes dès le matin Bertrand, le valet de chambre de ma mère, voir l'affiche. On donnait *les Ruines de Babylone.* Nous priâmes ma mère de ne point nous y mener. Le sixième jour, on donnait encore *les Ruines de Babylone.* Cela dura ainsi tout le mois. Un beau jour l'affiche changea. Ce jour-là, nous partions.

C'est ce souvenir-là qui m'a fait parler quelque part de *ce hasard taquin qui joue avec l'enfant.*

Du reste, aux *Ruines de Babylone* près, je me rappelle avec bonheur ce mois passé à Bayonne.

Il y avait au bord de l'eau, sous des arbres, une belle promenade où nous allions tous les soirs. Nous faisions en passant la moue au théâtre où nous ne mettions plus les pieds et qui nous inspirait une sorte d'ennui mêlé d'horreur. Nous nous asseyions sur un banc, nous regardions les navires, et nous écoutions notre mère nous parler, noble et sainte femme qui n'est plus aujourd'hui qu'une figure dans ma mémoire, mais qui rayonnera jusqu'à mon dernier jour dans mon âme et sur ma vie.

La maison que nous habitions était riante. Je me rappelle ma fenêtre où pendaient de belles grappes de maïs mûr. Pendant tout ce long mois, nous n'eûmes pas un moment d'ennui; j'excepte toujours *les Ruines de Babylone.*

Un jour nous allâmes voir un vaisseau de ligne mouillé à l'embouchure de l'Adour. Une escadre anglaise lui avait donné la chasse; après un combat de quelques heures il s'était réfugié là, et les anglais le tenaient bloqué. J'ai encore présent, comme s'il était sous mes yeux, cet admirable navire qu'on voyait à un quart de lieue de la côte, éclairé d'un beau rayon de

soleil, toutes voiles carguées, fièrement appuyé sur la vague, et qui me paraissait avoir je ne sais quelle attitude menaçante, car il sortait de la mitraille et il allait peut-être y rentrer.

Notre maison était adossée aux remparts. C'est là, sur les talus de gazon vert, parmi les canons retournés la lumière sur l'herbe et les mortiers renversés la gueule contre terre, que nous allions jouer dès le matin.

Le soir, Abel, mon pauvre Eugène et moi, groupés autour de notre mère, barbouillant les godets d'une boîte à couleurs, nous enluminions à qui mieux mieux, de la manière la plus féroce, les gravures d'un vieil exemplaire des *Mille et une nuits*. Cet exemplaire m'avait été donné par le général Lahorie, mon parrain, qui mourut, quelques mois après l'époque dont je parle, à la plaine de Grenelle.

Eugène et moi, nous achetions aux petits garçons de la ville tous les chardonnerets et tous les verdiers qu'ils nous apportaient. Nous mettions ces pauvres oiseaux dans des cages d'osier. Quand une cage était remplie, nous en achetions une autre. Nous avions ainsi cinq cages pleines. Lorsqu'il fallut partir, nous donnâmes la volée à tous ces jolis oiseaux. Ce fut tout à la fois pour nous une joie et un crève-cœur.

C'était une personne de la ville, une veuve, je crois, qui louait cette maison à ma mère. Cette veuve habitait elle-même un pavillon voisin de notre logis. Elle avait une fille de quatorze ou quinze ans. Ma mémoire, après trente années, n'a perdu aucun des traits de cette angélique figure.

Je la vois encore. Elle était blonde et svelte, et me paraissait grande. C'était un regard doux et voilé, un profil virgilien, comme on rêve Amaryllis ou la Galatée qui s'enfuit vers les saules. Elle avait le cou admirablement attaché et d'une pureté adorable, la main petite, le bras blanc et le coude un peu rouge, ce qui tenait à son âge; détail que le mien ignorait alors. Elle était habituellement coiffée d'un madras thé à bordure verte, étroitement serré du sommet de la tête à la nuque, de façon à laisser le front à découvert et à ne cacher que la moitié de la chevelure. Je ne me rappelle pas la robe qu'elle portait.

Cette belle enfant venait jouer avec nous. Quelquefois Abel et Eugène, mes aînés, plus grands et plus sérieux que moi, et « faisant les hommes », comme disait ma mère, allaient voir l'exercice à feu sur le rempart ou montaient dans leur chambre pour étudier Sobrino et feuilleter Cormon. Alors j'étais seul, je sentais l'ennui venir, que faire? Elle m'appelait et me disait : *Viens, que je te lise quelque chose.*

Il y avait dans la cour une porte exhaussée de quelques marches et fermée d'un gros verrou rouillé que je vois encore, un verrou rond, à poignée en

IMPRIMERIE NATIONALE.

queue de porc, comme on en trouve parfois dans les vieilles caves. C'était sur ces marches qu'elle allait s'asseoir. Je me tenais debout derrière elle, le dos appuyé à la porte.

Elle me lisait je ne sais plus quel livre ouvert sur ses genoux. Nous avions au-dessus de nos têtes un ciel éclatant et un beau soleil qui pénétrait de lumière les tilleuls et changeait les feuilles vertes en feuilles d'or. Un vent tiède passait à travers les fentes de la vieille porte et nous caressait le visage. Elle était courbée sur son livre et lisait à voix haute.

Pendant qu'elle lisait, je n'écoutais pas le sens des paroles, j'écoutais le son de sa voix. Par moments mes yeux se baissaient, mon regard rencontrait son fichu entr'ouvert au-dessous de moi, et je voyais, avec un trouble mêlé d'une fascination étrange, sa gorge ronde et blanche qui s'élevait et s'abaissait doucement dans l'ombre, vaguement dorée d'un chaud reflet du soleil.

Il arrivait parfois dans ces moments-là qu'elle levait tout à coup ses grands yeux bleus, et elle me disait : *Eh bien, Victor! tu n'écoutes pas?*

J'étais tout interdit, je rougissais et je tremblais, et je faisais semblant de jouer avec le gros verrou.

Je ne l'embrassais jamais de moi-même; c'était elle qui m'appelait et me disait : Embrasse-moi donc.

Le jour où nous partîmes, j'eus deux grands chagrins : la quitter et lâcher mes oiseaux.

Qu'était-ce que cela, mon ami? Qu'est-ce que j'éprouvais, moi si petit, près de cette grande belle fille innocente? Je l'ignorais alors. J'y ai souvent songé depuis.

Bayonne est restée dans ma mémoire comme un lieu vermeil et souriant. C'est là qu'est le plus ancien souvenir de mon cœur. O époque naïve, et pourtant déjà doucement agitée! C'est là que j'ai vu poindre dans le coin le plus obscur de mon âme cette première lueur inexprimable, aube divine de l'amour.

Ne trouvez-vous pas, ami, qu'un pareil souvenir est un lien, et un lien que rien ne peut détruire!

Chose étrange que deux êtres puissent être liés de cette chaîne pour toute la vie, et ne pas se manquer pourtant, et ne pas se chercher, et être étrangers l'un à l'autre, et ne pas même se connaître! La chaîne qui m'attache à cette douce enfant ne s'est pas rompue, mais le fil s'est brisé.

A peine arrivé à Bayonne, j'ai fait le tour de la ville par les remparts, cherchant la maison, cherchant la porte, cherchant le verrou; je n'ai rien retrouvé, ou du moins rien reconnu.

Où est-elle? que fait-elle? est-elle morte? vit-elle encore? Si elle vit, elle est mariée sans doute, elle a des enfants. Elle est veuve peut-être, et vieillit à son tour. Comment se peut-il que la beauté s'en aille et que la femme reste? Est-ce que la femme d'à présent est bien le même être que la jeune fille d'autrefois?

Peut-être viens-je de la rencontrer? Peut-être est-elle la femme quelconque à laquelle j'ai demandé mon chemin tout à l'heure, et qui m'a regardé m'éloigner comme un étranger?

Qu'il y a une amère tristesse dans tout ceci! Nous ne sommes donc que des ombres. Nous passons les uns auprès des autres, et nous nous effaçons comme des fumées dans le ciel profond et bleu de l'éternité. Les hommes sont dans l'espace ce que les heures sont dans le temps. Quand ils ont sonné, ils s'évanouissent. Où va notre jeunesse? où va notre enfance, hélas! Où est la belle jeune fille de 1812? où est l'enfant que j'étais alors? Nous nous touchions dans ce temps-là, et maintenant nous nous touchons encore peut-être, et il y a un abîme entre nous. La mémoire, ce pont du passé, est brisée entre elle et moi. Elle ne connaîtrait pas mon visage, et je ne reconnaîtrais pas le son de sa voix. Elle ne sait plus mon nom, et je ne sais pas le sien.

27 juillet.

J'ai peu de chose à vous dire de Bayonne. La ville est on ne peut plus gracieusement située, au milieu des collines vertes, sur le confluent de la Nive et de l'Adour, qui fait là une petite Gironde. Mais de cette jolie ville et de ce beau lieu il a fallu faire une citadelle.

Malheur aux paysages qu'on juge à propos de fortifier! Je l'ai déjà dit une fois, et je ne puis m'empêcher de le redire : le triste ravin qu'un fossé en zigzag! la laide colline qu'une escarpe avec sa contrescarpe! C'est un

chef-d'œuvre de Vauban. Soit. Mais il est certain que les chefs-d'œuvre de Vauban gâtent les chefs-d'œuvre du bon Dieu.

La cathédrale de Bayonne est une assez belle église du quatorzième siècle couleur amadou et toute rongée par le vent de la mer. Je n'ai vu nulle part les meneaux décrire dans l'intérieur des ogives des fenestrages plus riches et plus capricieux. C'est toute la fermeté du quatorzième siècle qui se mêle, sans la refroidir, à toute la fantaisie du quinzième. Il reste çà et là quelques belles verrières, presque toutes du seizième siècle. A droite de ce qui a été le grand portail, j'ai admiré une petite baie dont le dessin se compose de fleurs et de feuilles merveilleusement roulées en rosace. Les portes sont d'un grand caractère; ce sont de grandes lames noires semées de gros clous, rehaussées d'un marteau de fer doré. Il ne reste plus qu'un de ces marteaux, qui est d'un beau travail byzantin.

L'église est accostée au sud d'un vaste cloître du même temps, qu'on restaure en ce moment avec assez d'intelligence, et qui communiquait jadis avec le chœur par un magnifique portail, aujourd'hui muré et blanchi à la chaux, dont l'ornementation et les statues rappellent par leur grand style Amiens, Reims et Chartres.

Il y avait dans l'église et dans le cloître beaucoup de tombes, qu'on a arrachées. Quelques sarcophages mutilés adhèrent encore à la muraille. Ils sont vides. Je ne sais quelle poussière hideuse à voir y remplace la poussière humaine. L'araignée file sa toile dans ces sombres logis de la mort.

Je me suis arrêté dans une chapelle où il ne reste plus d'un de ces sépulcres que la place, encore reconnaissable aux arrachements de la muraille; et cependant le mort avait pris ses précautions pour garder sa tombe. *Cette sepulture lui appartient,* comme le dit encore aujourd'hui une inscription sur marbre noir scellé dans la pierre. «Le 22 avril 1664», s'il faut en croire la même inscription que je cite textuellement, «E. Reboul, notaire royal et messieurs du chapitre» avaient donné à «Pierre de Baraduc, bourgeois et homme d'armes au château vieux de cette ville, titre et pocestion de cette sépulture, *pour en jouir lui et les siens*».

Et à ce propos, ma visite à Saint-Michel de Bordeaux me revient à la pensée.

Je venais de sortir de l'église, qui est du treizième siècle et fort remarquable, par les portails surtout, et qui contient une exquise chapelle de la Vierge, sculptée, je devrais dire ouvrée, par les admirables figuristes du temps de Louis XII. Je regardais le campanile qui est à côté de l'église et que surmonte un télégraphe. C'était jadis une superbe flèche de trois cents



Bordeaux, 20 juillet. Campanile de Saint-Michel.

pieds de haut; c'est maintenant une tour de l'aspect le plus étrange et le plus original.

Pour qui ignore que la foudre a frappé cette flèche en 1768 et l'a fait crouler dans un incendie qui a dévoré en même temps la charpente de l'église, il y a tout un problème dans cette énorme tour, qui semble à la fois militaire et ecclésiastique, rude comme un donjon et ornée comme un clocher. Il n'y a plus d'abat-vent aux baies supérieures. Plus de cloches, ni de carillons, ni de timbres, ni de marteaux, ni d'horloge. La tour, quoique couronnée encore d'un bloc à huit pans et à huit pignons, est fruste et tronquée à son sommet. On sent qu'elle est décapitée et morte. Le vent et le jour passent à travers ses longues ogives sans fenestrages et sans meneaux comme à travers de grands ossements. Ce n'est plus un clocher; c'est le squelette d'un clocher.

J'étais donc seul dans la cour, plantée de quelques arbres, où s'élève ce campanile isolé. Cette cour est l'ancien cimetière.

Je contemplais, quoiqu'un peu gêné par le soleil, cette morne et magnifique masure, et je cherchais à lire son histoire dans son architecture et ses malheurs dans ses plaies. Vous savez qu'un édifice m'intéresse presque comme un homme. C'est pour moi en quelque sorte une personne dont je tâche de savoir les aventures.

J'étais là fort rêveur, quand tout à coup j'entends dire à quelques pas de moi : Monsieur! monsieur! Je regarde, j'écoute. Personne. La cour était déserte. Quelques passereaux jasaient dans les vieux arbres du cimetière. Une voix pourtant m'avait appelé, voix faible, douce et cassée, qui résonnait encore dans mon oreille.

Je fais quelques pas, et j'entends la voix de nouveau : — Monsieur! Cette fois je me retourne vivement, et j'aperçois, à l'angle de la cour, près de la porte, une figure de vieille sortant d'une lucarne. Cette lucarne, affreusement délabrée, laissait entrevoir l'intérieur d'une chambre misérable.

Près de la vieille il y avait un vieux.

Je n'ai de ma vie rien vu de plus décrépit que ce bouge, si ce n'est ce couple. L'intérieur de la masure était blanchi de ce blanc de chaux qui rappelle le linceul, et je n'y voyais d'autres meubles que les deux escabeaux où étaient assises, me regardant avec leurs petits yeux gris, ces deux figures tannées, ridées, éraillées, qui étaient comme enduites de bistre et de bitume et paraissaient enveloppées, plutôt que vêtues, de vieux suaires raccommodés.

Je ne suis pas comme Salvator Rosa qui disait :

Me figuro il sepulcro in ogni loco.

Pourtant, même en plein jour, à midi, sous ce chaud et vivant soleil, l'apparition me surprit un moment, et il me sembla que je m'entendais appeler du fond d'une crypte antédiluvienne par deux spectres âgés de quatre mille ans.

Après quelques secondes de réflexion, je leur donnai quinze sous. C'étaient tout simplement le portier et la portière du cimetière. Philémon et Baucis.

Philémon, ébloui de la pièce de quinze sous, fit une effroyable grimace d'étonnement et de joie, et mit cette monnaie dans une façon de vieille poche de cuir clouée au mur, *autre injure des ans,* comme dirait La Fontaine; et Baucis me dit, avec un sourire aimable : — Voulez-vous voir le charnier?

Ce mot, *le charnier,* réveilla dans mon esprit je ne sais quel vague

souvenir d'une chose qu'en effet je croyais savoir, et je répondis : — Avec plaisir, madame. — Je le pensais bien, reprit la vieille. Et elle ajouta : — Tenez, voici le sonneur qui vous le montrera; c'est fort beau à voir. — En parlant ainsi, elle posait amicalement sur ma main sa main rousse, diaphane, palpitante, velue et froide comme l'aile d'une chauve-souris.

Le nouveau personnage qui venait d'apparaître et qui avait senti sans doute l'odeur de la pièce de quinze sous, le sonneur, se tenait debout à quelques pas sur l'escalier extérieur de la tour, dont il avait entr'ouvert la porte.

C'était un gaillard d'environ trente-six ans, trapu, robuste, gras, rose et frais, ayant tout l'air d'un bon vivant, comme il sied à celui qui vit aux dépens des morts. Mes deux spectres se complétaient d'un vampire.

La vieille me présenta au sonneur avec une certaine pompe : — Voilà un monsieur anglais qui désire voir le charnier.

Le vampire, sans dire un mot, remonta les quelques pas qu'il avait descendus, poussa la porte de la tour et me fit signe de le suivre. J'entrai.

Toujours silencieux, il referma la porte derrière moi. Nous nous trouvâmes dans une obscurité profonde. Cependant il y avait une veilleuse dans le coin d'une marche derrière un gros pavé. A la lueur de cette veilleuse, je vis le sonneur se courber et allumer une lampe. La lampe allumée, il se mit à descendre les degrés d'une étroite vis de Saint-Gilles; je fis comme lui.

Au bout d'une dizaine de marches, je crois que je me baissai pour franchir une porte basse et que je montai, toujours conduit par le sonneur, deux ou trois degrés; je n'ai plus ces détails présents à l'esprit; j'étais plongé dans une sorte de rêverie qui me faisait marcher comme dans le sommeil. A un certain moment le sonneur me tendit sa grosse main osseuse, je sentis que nos pas résonnaient sur un plancher; nous étions dans un lieu très-sombre, une sorte de caveau obscur.

Je n'oublierai jamais ce que je vis alors.

Le sonneur, muet et immobile, se tenait debout au milieu du caveau, appuyé à un poteau enfoncé dans le plancher, et, de la main gauche, il élevait sa lampe au-dessus de sa tête. Je regardai autour de nous. Une lueur brumeuse et diffuse éclairait vaguement le caveau, j'en distinguais la voûte ogive.

Tout à coup, en fixant mes yeux sur la muraille, je vis que nous n'étions pas seuls.

Des figures étranges, debout et adossées au mur, nous entouraient de

toutes parts. A la clarté de la lampe, je les entrevoyais confusément à travers ce brouillard qui remplit les lieux bas et ténébreux.

Imaginez un cercle de visages effrayants, au centre duquel j'étais. Les corps noirâtres et nus s'enfonçaient et se perdaient dans la nuit; mais je voyais distinctement saillir hors de l'ombre et se pencher en quelque sorte vers moi, pressées les unes contre les autres, une foule de têtes sinistres ou terribles qui semblaient m'appeler avec des bouches toutes grandes ouvertes, mais sans voix, et qui me regardaient avec des orbites sans yeux.

Qu'était-ce que ces figures? Des statues sans doute. Je pris la lampe des mains du sonneur, et je m'approchai. C'étaient des cadavres.

En 1793, pendant qu'on violait le cimetière des rois à Saint-Denis, on viola le cimetière du peuple à Bordeaux. La royauté et le peuple sont deux souverainetés; la populace les insulta en même temps. Ce qui prouve, soit dit en passant aux gens qui ne savent pas cette grammaire, que *peuple* et *populace* ne sont point synonymes.

Le cimetière de Saint-Michel de Bordeaux fut dévasté comme les autres. On arracha les cercueils du sol, on jeta au vent toute cette poussière. Quand la pioche arriva près des fondations de la tour, on fut surpris de ne plus rencontrer ni bières pourries, ni vertèbres rompues, mais des corps entiers, desséchés et conservés par l'argile qui les recouvrait depuis tant d'années. Cela inspira la création d'un musée-charnier. L'idée convenait à l'époque.

Les petits enfants de la rue Montfaucon et du chemin de Bègles jouaient aux osselets avec les débris épars du cimetière. On les leur reprit des mains; on recueillit tout ce qu'on put retrouver, et l'on entassa ces ossements dans le caveau inférieur du campanile Saint-Michel. Cela fit un monceau de dix-sept pieds de profondeur sur lequel on ajusta un plancher avec balustrade.

On couronna le tout avec les cadavres si étrangement intacts qu'on venait de déterrer. Il y en avait soixante-dix. On les plaça debout contre le mur dans l'espace circulaire réservé entre la balustrade et la muraille. C'est ce plancher qui résonnait sous mes pieds; c'est sur ces ossements que je marchais; ce sont ces cadavres qui me regardaient.

Quand le sonneur eut produit son effet, car cet artiste met la chose en scène comme un mélodrame, il s'approcha de moi, et daigna me parler. Il m'expliqua ses morts. Le vampire se fit cicerone. Je croyais entendre jaser un livret de musée. Par moments c'était la faconde d'un montreur d'ours.

— Regardez celui-ci, monsieur, c'est le numéro un. Il a toutes ses dents.

— Voyez comme le numéro deux est bien conservé; il a pourtant près de quatre cents ans. — Quant au numéro trois, on dirait qu'il respire et qu'il nous entend. Ce n'est pas étonnant. Il n'y a guère que soixante ans qu'il est mort. C'est un des plus jeunes d'ici. Je sais des personnes de la ville qui l'ont connu.

Il continua ainsi sa tournée, passant avec grâce d'un spectre à l'autre, et débitant sa leçon avec une mémoire imperturbable. Quand je l'interrompais par une question au milieu d'une phrase, il me répondait de sa voix naturelle, puis reprenait sa phrase à l'endroit même où je l'avais coupée. Par instants il frappait sur les cadavres avec une baguette qu'il tenait à la main, et cela sonnait le cuir comme une valise vide. Qu'est-ce en effet que le corps de l'homme quand la pensée n'y est plus, sinon une valise vide?

Je ne sache pas plus effroyable revue. Dante et Orcagna n'ont rien rêvé de plus lugubre. Les danses macabres du pont de Lucerne et du Campo-Santo de Pise ne sont que l'ombre de cette réalité.

Il y avait une négresse suspendue à un clou par une corde passée sous les aisselles qui me riait d'un rire hideux. Dans un coin se groupait toute une famille qui mourut, dit-on, empoisonnée par des champignons; ils étaient quatre. La mère, la tête baissée, semblait encore chercher à calmer son plus jeune enfant qui agonisait entre ses genoux; le fils aîné, dont le profil avait gardé quelque chose de juvénile, appuyait son front à l'épaule de son père. Une femme morte d'un cancer au sein repliait étrangement le bras comme pour montrer sa plaie élargie par l'horrible travail de la mort. A côté d'elle se dressait un portefaix gigantesque, lequel paria un jour qu'il porterait de la porte Caillau aux Chartrons deux mille livres. Il les porta, gagna son pari, et mourut. L'homme tué par un pari était coudoyé par un homme tué en duel. Le trou de l'épée par où la mort est entrée était encore visible à droite sur cette poitrine décharnée.

A quelques pas se tordait un pauvre enfant de quinze ans qui fut, dit-on, enterré vivant. C'est là le comble de l'épouvante. Ce spectre souffre. Il lutte encore après six cents ans contre son cercueil disparu. Il soulève le couvercle du crâne et du genou; il presse la planche de chêne du talon et du coude; il brise aux parois ses ongles désespérés; la poitrine se dilate; les muscles du cou se gonflent d'une manière affreuse; il crie. On n'entend plus ce cri, mais on le voit. C'est horrible.

Le dernier des soixante-dix est le plus ancien. Il date de huit cents ans. Le sonneur me fit remarquer avec quelque coquetterie ses dents et ses cheveux. A côté est un petit enfant.

Comme je revenais sur mes pas, je remarquai un de ces fantômes assis à terre près de la porte. Il avait le cou tendu, la tête levée, la bouche lamentable, la main ouverte, un pagne au milieu du corps, une jambe et un pied nus, et de son autre cuisse sortait un tibia dénudé posé sur une pierre comme une jambe de bois. Il semblait me demander l'aumône.

Rien de plus étrange et de plus mystérieux qu'un pareil mendiant à une pareille porte.

Que lui donner? Quelle aumône lui faire? Quel est le sou qu'il faut aux morts? Je restai longtemps immobile devant cette apparition, et ma rêverie devint peu à peu une prière.

Quand on se dit que toutes ces larves, aujourd'hui enchaînées dans ce silence glacé et dans ces attitudes navrantes, ont vécu, ont palpité, ont souffert, ont aimé; quand on se dit qu'elles ont eu le spectacle de la nature, les arbres, la campagne, les fleurs, le soleil, et la voûte bleue du ciel au lieu de cette voûte livide; quand on se dit qu'elles ont eu la jeunesse, la vie, la beauté, la joie, le plaisir, et qu'elles ont poussé comme nous dans les fêtes de ces longs éclats de rire pleins d'imprudence et d'oubli; quand on se dit qu'elles ont été ce que nous sommes et que nous serons ce qu'elles sont; quand on se trouve ainsi, hélas! face à face avec son avenir, une morne pensée vous vient au cœur, on cherche en vain à se retenir aux choses humaines qu'on possède et qui toutes successivement s'écroulent sous vos mains comme du sable, et l'on se sent tomber dans un abîme.

Pour qui regarde ces débris humains avec l'œil de la chair, rien n'est plus hideux. Des linceuls en haillons les cachent à peine. Les côtes apparaissent à nu à travers les diaphragmes déchirés; les dents sont jaunes, les ongles noirs, les cheveux rares et crépus; la peau est une basane fauve qui sécrète une poussière grisâtre; les muscles, qui ont perdu toute saillie, les viscères et les intestins se résolvent en une sorte de filasse roussâtre d'où pendent d'horribles fils que dévide silencieusement dans ces ténèbres l'invisible quenouille de la mort. Au fond du ventre ouvert on aperçoit la colonne vertébrale.

— Monsieur, me disait l'homme, comme ils sont bien conservés!

Pour qui regarde cela avec l'œil de l'esprit, rien n'est plus formidable.

Le sonneur, voyant se prolonger ma rêverie, était sorti à pas de loup et m'avait laissé seul. La lampe était restée posée à terre. Quand cet homme ne fut plus là, il me sembla que quelque chose qui me gênait avait disparu. Je me sentis, pour ainsi dire, en communication directe et intime avec les mornes habitants de ce caveau.

Je regardais avec une sorte de vertige cette ronde qui m'environnait, im-

mobile et convulsive à la fois. Les uns laissent pendre leurs bras, les autres les tordent; quelques-uns joignent les mains. Il est certain qu'une expression de terreur et d'angoisse est sur toutes ces faces qui ont vu l'intérieur du sépulcre. De quelque façon que le tombeau le traite, le corps des morts est terrible.

Pour moi, comme vous avez déjà pu l'entrevoir, ce n'étaient pas des momies; c'étaient des fantômes. Je voyais toutes ces têtes tournées les unes vers les autres, toutes ces oreilles qui paraissent écouter penchées vers toutes ces bouches qui paraissent chuchoter, et il me semblait que ces morts arrachés à la terre et condamnés à la durée vivaient dans cette nuit d'une vie affreuse et éternelle, qu'ils se parlaient dans la brume épaisse de leur cachot, qu'ils se racontaient les sombres aventures de l'âme dans la tombe, et qu'ils se disaient tout bas des choses inexprimables.

Quels effrayants dialogues! que peuvent-ils se dire? O gouffres où se perd la pensée! Ils savent ce qu'il y a derrière la vie. Ils connaissent le secret du voyage. Ils ont doublé le promontoire. Le grand nuage s'est déchiré pour eux. Nous sommes encore, nous, dans le pays des conjectures, des espérances, des ambitions, des passions, de toutes les folies que nous appelons sagesses, de toutes les chimères que nous nommons vérités. Eux, ils sont entrés dans la région de l'infini, de l'immuable, de la réalité. Ils connaissent les choses qui sont et les seules choses qui soient. Toutes les questions qui nous occupent nuit et jour, nous rêveurs, nous philosophes, tous les sujets de nos méditations sans fin, but de la vie, objet de la création, persistance du moi, état ultérieur de l'âme, ils en savent le fond; toutes nos énigmes, ils en savent le mot. Ils connaissent la fin de tous nos commencements. Pourquoi ont-ils cet air terrible? Qui leur fait cette figure désespérée et redoutable?

Si nos oreilles n'étaient pas trop grossières pour entendre leur parole, si Dieu n'avait pas mis entre eux et nous le mur infranchissable de la chair et de la vie, que nous diraient-ils? Quelles révélations nous feraient-ils? Quels conseils nous donneraient-ils? Sortirions-nous de leurs mains sages ou fous? Que rapportent-ils du tombeau?

Ce serait de l'épouvante, s'il fallait en croire l'apparence de ces spectres. Mais ce n'est qu'une apparence, et il serait insensé d'y croire. Quoi que nous fassions, nous rêveurs, nous n'entamons la surface des choses qu'à une certaine profondeur. La sphère de l'infini ne se laisse pas plus traverser par la pensée que le globe terrestre par la sonde.

Les diverses philosophies ne sont que des puits artésiens; elles font toutes jaillir du même sol la même eau, la même vérité mêlée de boue humaine et échauffée de la chaleur de Dieu. Mais aucun puits, aucune philosophie

n'atteint le centre des choses. Le génie lui-même, qui est de toutes les sondes la plus puissante, ne saurait toucher le noyau de flamme, l'être, le point géométrique et mystique, milieu ineffable de la vérité. Nous ne ferons jamais rien sortir du rocher que tantôt une goutte d'eau, tantôt une étincelle de feu.

Méditons cependant. Frappons le rocher, creusons le sol. C'est accomplir une loi. Il faut que les uns méditent comme il faut que les autres labourent.

Et puis résignons-nous. Le secret que veut arracher la philosophie est gardé par la nature Or, qui pourra jamais te vaincre, ô nature?

Nous ne voyons qu'un côté des choses; Dieu voit l'autre.

La dépouille humaine nous effraie quand nous la contemplons; mais ce n'est qu'une dépouille, quelque chose de vide et de vain et d'inhabité. Il nous semble que cette ruine nous révèle des choses horribles. Non. Elle nous effraie, et rien de plus. Voyons-nous l'intelligence? Voyons-nous l'âme? Voyons-nous l'esprit? Savons-nous ce que nous dirait l'esprit des morts, s'il nous était donné de l'entrevoir dans son glorieux rayonnement? N'en croyons donc pas le corps qui se désorganise avec horreur, et qui répugne à sa destruction; n'en croyons pas le cadavre, ni le squelette, ni la momie, et songeons que, s'il y a une nuit dans le sépulcre, il y a aussi une lumière. Cette lumière, l'âme y est allée pendant que le corps restait dans la nuit; cette lumière, l'âme la contemple. Qu'importe que le corps grimace, si l'âme sourit?

J'étais plongé dans ce chaos de pensées. Ces morts qui s'entretenaient entre eux ne m'inspiraient plus d'effroi; je me sentais presque à l'aise parmi eux. Tout à coup, je ne sais comment il me revint à l'esprit qu'en ce moment-là même, au haut de cette tour de Saint-Michel, à deux cents pieds sur ma tête, au-dessus de ces spectres qui échangent dans la nuit je ne sais quelles communications mystérieuses, un télégraphe, pauvre machine de bois menée par une ficelle, s'agitait dans la nuée, et jetait l'une après l'autre à travers l'espace, dans la langue mystérieuse qu'il a lui aussi, toutes ces choses imperceptibles qui demain seront le journal.

Jamais je n'ai mieux senti que dans ce moment-là la vanité de tout ce qui nous passionne. Quel poëme que cette tour de Saint-Michel! quel contraste et quel enseignement! Sur son faîte, dans la lumière et dans le soleil, au milieu de l'azur du ciel, aux yeux de la foule affairée qui fourmille dans les rues, un télégraphe, qui gesticule et se démène comme Pasquin sur son tréteau, dit et détaille minutieusement toutes les pauvretés de l'histoire du jour et de la politique du quart d'heure, Espartero qui tombe, Narvaez qui surgit, Lopez qui chasse Mendizabal, les grands évènements microscopiques, les infusoires qui se font dictateurs, les volvoces qui se font tribuns, les vibrions

qui se font tyrans, toutes les petitesses dont se composent l'homme qui passe et l'instant qui fuit, et pendant ce temps-là, à sa base, au milieu du massif sur lequel la tour s'appuie, dans une crypte où n'arrive ni un rayon ni un bruit, un concile de spectres, assis en cercle dans les ténèbres, parle tout bas de la tombe et de l'éternité.

BIARRITZ.

25 juillet.

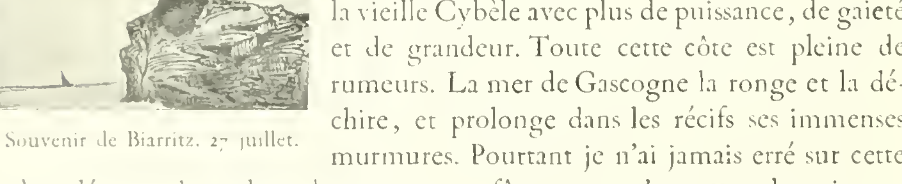
Vous connaissez, mon ami, les trois points de la côte normande qui m'agréent le mieux, le Bourg-d'Ault, le Tréport et Étretat; Étretat avec ses arches immenses taillées par la vague dans la falaise, le Tréport avec sa vieille église, sa vieille croix de pierre et son vieux port où fourmillent les bateaux pêcheurs, le Bourg-d'Ault avec sa grande rue gothique qui aboutit brusquement à la haute mer. Eh bien, rangez désormais Biarritz avec le Tréport, Étretat et le Bourg-d'Ault parmi les lieux que je choisirais *pour le plaisir de mes yeux,* comme parle Fénelon.

Je ne sache point d'endroit plus charmant et plus magnifique que Biarritz. Il n'y a pas d'arbres, disent les gens qui critiquent tout, même le bon Dieu dans ce qu'il a fait de plus beau. Mais il faut savoir choisir : ou l'océan, ou la forêt. Le vent de mer rase les arbres.

Biarritz est un village blanc à toits roux et à contrevents verts posé sur des croupes de gazon et de bruyère, dont il suit les ondulations. On sort du village, on descend la dune, le sable s'écroule sous vos talons, et tout à coup on se trouve sur une grève douce et unie au milieu d'un labyrinthe inextricable de rochers, de chambres, d'arcades, de grottes et de cavernes, étrange architecture jetée pêle-mêle au milieu des flots, que le ciel remplit d'azur, le soleil de lumière et d'ombre, la mer d'écume, le vent de bruit.



Souvenir de Biarritz. 27 juillet.



Je n'ai vu nulle part le vieux Neptune ruiner la vieille Cybèle avec plus de puissance, de gaieté et de grandeur. Toute cette côte est pleine de rumeurs. La mer de Gascogne la ronge et la déchire, et prolonge dans les récifs ses immenses murmures. Pourtant je n'ai jamais erré sur cette grève déserte, à quelque heure que ce fût, sans qu'une grande paix me montât au cœur. Les tumultes de la nature ne troublent pas la solitude.

Vous ne sauriez vous figurer tout ce qui vit, palpite et végète dans ce désordre apparent d'un rivage écroulé. Une croûte de coquillages vivants recouvre les roches; les zoophytes et les mollusques nagent et flottent, transparents eux-mêmes, dans la transparence de la vague. L'eau filtre goutte à goutte et pleut en larges perles de la voûte des grottes; les crabes et les limaces rampent parmi les varechs et les goëmons, lesquels dessinent sur le sable mouillé la forme des lames qui les ont apportés. Au-dessus des

cavernes croît toute une botanique curieuse et presque inédite, l'astragale de Bayonne, l'œillet gaulois, le lin de mer, le rosier à feuilles de pimprenelle, le muflier à feuilles de thym.

Il y a des anses étroites où de pauvres pêcheurs, accroupis autour d'une vieille chaloupe, dépècent et vident, au bruit assourdissant de la marée qui monte ou descend dans les écueils, le poisson qu'ils ont pêché la nuit. Les jeunes filles, pieds nus, vont laver dans la vague les peaux des chiens de mer, et, chaque fois que la mer blanche d'écume monte brusquement jusqu'à elles, comme un lion qui s'irrite et se retourne, elles relèvent leur jupe et reculent avec de grands éclats de rire.

On se baigne à Biarritz comme à Dieppe, comme au Havre, comme au Tréport; mais avec je ne sais quelle liberté que ce beau ciel inspire et que ce doux climat tolère. Des femmes, coiffées du dernier chapeau venu de Paris, enveloppées d'un grand châle de la tête aux pieds, un voile de dentelle sur le visage, entrent en baissant les yeux dans une de ces baraques de toile dont la grève est semée; un moment après, elles en sortent, jambes nues, vêtues d'une simple chemise de laine brune qui souvent descend à peine au-dessous du genou, et elles courent en riant se jeter à la mer. Cette liberté, mêlée de la joie de l'homme et de la grandeur du ciel, a sa grâce.

Les filles du village et les jolies grisettes de Bayonne se baignent avec des chemises de serge, souvent fort trouées, sans trop se soucier de ce que les trous montrent et de ce que les chemises cachent.

Le second jour que j'allai à Biarritz, comme je me promenais à la marée basse au milieu des grottes, cherchant des coquillages et effarouchant les crabes qui fuyaient obliquement et s'enfonçaient dans le sable, j'entendis une voix qui sortait de derrière un rocher et qui chantait le couplet que voici en patoisant quelque peu, mais pas assez pour m'empêcher de distinguer les paroles :

Gastibelza, l'homme à la carabine,
Chantait ainsi :
Quelqu'un a-t-il connu doña Sabine,
Quelqu'un d'ici?
Dansez, chantez, villageois, la nuit gagne
Le mont Falù.
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

C'était une voix de femme. Je tournai le rocher. La chanteuse était une baigneuse. Une belle jeune fille qui nageait vêtue d'une chemise blanche et d'un jupon court dans une petite crique fermée par deux écueils à l'entrée d'une grotte. Ses habits de paysanne gisaient sur le sable au fond de la grotte. En m'apercevant, elle sortit à moitié de l'eau et se mit à chanter sa

seconde stance, et, voyant que je l'écoutais immobile et debout sur le rocher, elle me dit en souriant dans un jargon mêlé de français et d'espagnol :

— Señor estrangero, conoce usted cette chanson ?

— Je crois que oui, lui dis-je. Un peu.

Puis je m'éloignai, mais elle ne me renvoyait pas.

Est-ce que vous ne trouvez pas dans ceci je ne sais quel air d'Ulysse écoutant la sirène? La nature nous rejette et nous redonne sans cesse, en les rajeunissant, les thèmes et les motifs innombrables sur lesquels l'imagination des hommes a construit toutes les vieilles poésies et toutes les vieilles mythologies.

Somme toute, avec sa population cordiale, ses jolies maisons blanches, ses larges dunes, son sable fin, ses grottes énormes, sa mer superbe, Biarritz est un lieu admirable.

Je n'ai qu'une peur, c'est qu'il ne devienne à la mode. Déjà on y vient de Madrid, bientôt on y viendra de Paris.

Alors Biarritz, ce village si agreste, si rustique et si honnête encore, sera pris du mauvais appétit de l'argent; *sacra fames.* Biarritz mettra des peupliers sur ses mornes, des rampes à ses dunes, des escaliers à ses précipices, des kiosques à ses rochers, des bancs à ses grottes, des pantalons à ses baigneuses. Biarritz deviendra pudique et rapace. La pruderie, *qui n'a dans tout le corps de chaste que les oreilles,* comme dit Molière, remplacera la libre et innocente familiarité de ces jeunes femmes qui jouent avec la mer. Et puis il y aura cabinet de lecture et théâtre. On lira la gazette à Biarritz; on jouera le mélodrame et la tragédie à Biarritz. O Zaïre, que me veux-tu? Le soir on ira au concert, car il y aura concert tous les soirs, et un chanteur en *i,* un rossignol pansu d'une cinquantaine d'années, chantera des cavatines de soprano à quelques pas de ce vieil océan qui chante la musique éternelle des marées, des ouragans et des tempêtes.

Alors Biarritz ne sera plus Biarritz. Ce sera quelque chose de décoloré et de bâtard comme Dieppe et Ostende.

Rien n'est plus grand qu'un hameau de pêcheurs, plein des mœurs antiques et naïves, assis au bord de l'océan; rien n'est plus grand qu'une ville qui semble avoir la fonction auguste de penser pour le genre humain tout entier et de proposer au monde les nouveautés, souvent difficiles et redoutables, que la civilisation réclame. Rien n'est plus petit, plus mesquin et plus ridicule qu'un faux Paris.

Les villes que baigne la mer devraient conserver précieusement la physionomie que leur situation leur donne. L'océan a toutes les grâces, toutes les beautés, toutes les grandeurs. Quand on a l'océan, à quoi bon copier Paris?

Déjà quelques symptômes semblent annoncer cette prochaine transformation de Biarritz. Il y a dix ans on y venait de Bayonne en cacolet; il y a deux ans on y venait en coucou; maintenant on y vient en omnibus. Il y a cent ans, il y a vingt ans, on se baignait au port vieux, petite baie que dominent deux anciennes tours démantelées. Aujourd'hui, on se baigne au port nouveau. Il y a dix ans, il y avait à peine une auberge à Biarritz; aujourd'hui, il y a trois ou quatre « hôtels ».

Ce n'est pas que je blâme les omnibus, ni le port nouveau où la lame brise plus largement que dans le port vieux et où le bain est par conséquent plus efficace, ni les «hôtels» qui n'ont d'autre tort que de n'avoir pas de fenêtres sur la mer; mais je crains les autres perfectionnements possibles, et je voudrais que Biarritz restât Biarritz. Jusqu'ici tout est bien, mais demeurons-en là.

Du reste l'omnibus de Bayonne à Biarritz ne s'établit pas sans résistance. Le coucou se débat contre l'omnibus, comme sans doute, il y a dix ans, le cacolet a lutté contre le coucou. Tous les voituriers de la ville se révoltent contre deux selliers, Castex et Anatol, qui ont imaginé les omnibus. Il y a ligue, concurrence, coalition. C'est une iliade de cochers de fiacre qui expose la bourse du voyageur à des soubresauts bizarres.

Le lendemain de mon arrivée à Bayonne, je voulus aller à Biarritz. Ne sachant pas le chemin, je m'adressai à un passant, paysan navarrais qui avait un beau costume, un large pantalon de velours olive, une ceinture rouge, une chemise à grand col rabattu rattachée d'un anneau d'argent, une veste de gros drap chocolat toute brodée de soie brune, et un petit chapeau à la Henri II bordé de velours et rehaussé d'une plume d'autruche noire et frisée. Je demandai à ce magnifique passant le chemin de Biarritz.

— Prenez la rue du Pont-Mayour, me dit-il, et suivez-la jusqu'à la porte d'Espagne.

— Est-il aisé, ajoutai-je, de trouver des voitures pour aller à Biarritz?

Le navarrais me regarda, souriant d'un sourire grave, et me dit, avec l'accent de son pays, cette parole mémorable dont je ne compris que plus tard toute la profondeur :

— Monsieur, il est facile d'y aller, mais difficile d'en revenir.

Je pris la rue du Pont-Mayour.

Tout en la montant, je rencontrai plusieurs affiches de couleurs variées par lesquelles des voituriers offraient des voitures au public pour Biarritz à divers prix honnêtes; je remarquai, mais fort négligemment, que toutes ces affiches se terminaient par l'invariable protocole que voici : *Les prix resteront ainsi fixés jusqu'à huit heures du soir.*

J'arrivai à la porte d'Espagne. Là se groupaient et s'entassaient pêle-mêle une foule de voitures de toutes sortes, chars à bancs, cabriolets, coucous,

IMPRIMERIE NATIONALE

gondoles, calèches, coupés, omnibus. J'avais à peine jeté un coup d'œil sur cette cohue d'attelages qu'une autre cohue m'entourait déjà. C'étaient les cochers. En un moment je fus assourdi. Toutes les voix, tous les accents, tous les patois, tous les jurons et toutes les offres à la fois.

L'un me prit le bras droit :

— Monsieur, je suis le cocher de monsieur Castex; montez dans le coupé; une place pour quinze sous. L'autre me prit le bras gauche : — Monsieur, je suis Ruspil; j'ai aussi un coupé; une place pour douze sous. Un troisième me barra le chemin : — Monsieur, c'est moi Anatol. Voilà ma calèche; je vous mène pour dix sous.

Un quatrième me parlait dans les oreilles :

— Monsieur, venez avec Momus; je suis Momus; ventre à terre à Biarritz pour six sous!

— Cinq sous! criaient d'autres têtes autour de moi.

— Voyez, monsieur, la jolie voiture : *la Sultane de Biarritz!* une place pour cinq sous!

Le premier qui m'avait parlé et qui me tenait le bras droit domina enfin tout ce vacarme :

— Monsieur, c'est moi qui vous ai parlé le premier. Je vous demande la préférence.

— Il vous demande quinze sous! crièrent les autres cochers.

— Monsieur, reprit l'homme froidement, je vous demande trois sous.

Il se fit un grand silence.

— J'ai parlé à monsieur le premier, ajouta l'homme.

Puis, profitant de la stupeur des autres combattants, il ouvrit vivement la portière de son coupé, m'y poussa avant que j'eusse le temps de me reconnaître, referma le coupé, monta sur son siège, et partit au galop. Son omnibus était plein. Il semblait qu'il n'attendît plus que moi.

La voiture était toute neuve et fort bonne; les chevaux excellents. En moins d'une demi-heure, nous étions à Biarritz.

Arrivé là, ne voulant pas abuser de ma position, je tirai quinze sous de ma bourse et je les donnai au cocher. J'allais m'éloigner. Il me retint par le bras :

— Monsieur, me dit-il, ce n'est que trois sous.

— Bah! repris-je, vous m'avez dit quinze sous d'abord. Ce sera quinze sous.

— Non pas, monsieur, j'ai dit que je vous mènerais pour trois sous. C'est trois sous.

Il me rendit le surplus et me força presque de le recevoir.

— Pardieu, disais-je en m'en allant, voilà un honnête homme.

Les autres voyageurs n'avaient, comme moi, donné que trois sous.

Après m'être promené tout le jour sur la plage, le soir venu, je songeai

à regagner Bayonne. J'étais las, et je ne pensais pas sans quelque plaisir à l'excellente voiture et au vertueux cocher qui m'avaient amené. Huit heures sonnaient aux lointaines horloges de la plaine comme je remontais l'escarpement du port-vieux. Je ne pris pas garde à une foule de promeneurs qui accouraient de tous les points et semblaient se hâter vers l'entrée du village où s'arrêtent les voituriers.

La soirée était superbe; quelques étoiles commençaient à piquer le ciel clair du crépuscule; la mer, à peine émue, avait le miroitement opaque et lourd d'une immense nappe d'huile.

Un phare à feu tournant venait de s'allumer à ma droite sur un cap voisin; il brillait, puis s'éteignait, puis se ravivait tout à coup et jetait brusquement une éclatante lumière, comme s'il cherchait à lutter avec l'éternel Sirius qui resplendissait dans la brume à l'autre bout de l'horizon. Je m'arrêtai, et je considérai quelque temps ce mélancolique spectacle, qui était pour moi comme la figure de l'effort humain en présence du pouvoir divin.

Cependant la nuit s'épaississait, et, à un certain moment, l'idée de Bayonne et de mon auberge traversa subitement ma contemplation. Je me remis en marche et j'atteignis la place des voitures. Il n'y en avait plus qu'une seule; un falot posé à terre me la montra. C'était une calèche à quatre places; trois places étaient déjà occupées. Comme j'approchais :

— Hé, monsieur, venez donc, me cria une voix, c'est la dernière place, et nous sommes la dernière voiture.

Je reconnus la voix de mon cocher du matin. Je retrouvais cet homme antique. Le hasard me parut providentiel. Je louai Dieu. Un moment plus tard, j'étais forcé de faire la route à pied, une bonne lieue de pays.

— Pardieu, lui dis-je, vous êtes un brave cocher, et je suis aise de vous revoir.

— Montez vite, monsieur, reprit l'homme.

Je m'installai en hâte dans la calèche.

Quand je fus assis, le cocher, la main sur la clef de la portière, me dit :

— Monsieur sait que l'heure est passée ?

— Quelle heure ? lui dis-je.

— Huit heures.

— C'est vrai, j'ai entendu sonner quelque chose comme cela.

— Monsieur sait, repartit l'homme, que passé huit heures du soir le prix change. Nous venons chercher ici les voyageurs pour les obliger. L'usage est de payer avant de partir.

— A merveille, répondis-je en tirant ma bourse. Combien est-ce ?

L'homme reprit avec douceur :

— Monsieur, c'est douze francs.

Je compris sur-le-champ l'opération. Le matin on annonce qu'on mènera les curieux à Biarritz pour trois sous par personne : il y a foule; le soir, on remmène cette foule à Bayonne pour douze francs par tête.

J'avais éprouvé le matin même la rigidité stoïque de mon cocher; je ne répliquai pas un mot, et je payai.

Tout en regagnant Bayonne au galop, la belle maxime du paysan navarrais me revint à l'esprit, et j'en fis, pour l'enseignement des voyageurs, cette traduction en langue vulgaire : VOITURES POUR BIARRITZ. Prix, par personne, pour aller : *Trois sous;* pour revenir : *Douze francs.* — Ne trouvez-vous pas que c'est là une belle oscillation?

A quelque distance de Bayonne, un de mes compagnons de route me montra dans l'ombre sur une colline le château de Marrac, ou du moins ce qui en reste aujourd'hui.

Le château de Marrac est célèbre pour avoir été, en 1808, le logis de l'empereur, à l'époque de l'entrevue de Bayonne. Napoléon avait en cette occasion une grande pensée; mais la providence ne l'accepta pas; et, quoique Joseph Ier ait gouverné les Castilles comme un bon et sage prince, l'idée, si utile pourtant à l'Europe, à la France, à l'Espagne et à la civilisation, de donner une dynastie neuve à l'Espagne fut funeste à Napoléon comme elle l'avait été à Louis XIV.

Joséphine, qui était créole et superstitieuse, accompagnait l'empereur à Bayonne. Elle semblait avoir je ne sais quels pressentiments, et, comme Nuñez Saledo dans la romance espagnole, elle répétait souvent : *Il arrivera malheur de ceci.*

Aujourd'hui qu'on voit le revers de ces évènements déjà enfoncés dans l'histoire à une distance de trente années, on distingue, dans les moindres détails, tout ce qu'ils ont eu de sinistre, et il semble que la fatalité en ait tenu tous les fils.

En voici une particularité tout à fait inconnue et qui mérite d'être recueillie.

Pendant son séjour à Bayonne, l'empereur voulut visiter les travaux qu'il faisait exécuter au Boucaut. Les bayonnais qui avaient alors âge d'homme se souviennent que l'empereur, un matin, traversa à pied les allées marines pour aller gagner le brigantin mouillé dans le port qui devait le transporter à l'embouchure de l'Adour.

Il donnait le bras à Joséphine. Comme partout il avait là sa suite de rois, et, dans cette conjoncture, c'étaient les princes du midi et les Bourbons d'Espagne qui lui faisaient cortège; le vieux roi Charles IV et sa femme; le prince des Asturies, qui depuis a été roi et s'est appelé Ferdinand VII; don Carlos, aujourd'hui prétendant sous le nom de Charles V.

Toute la population de Bayonne était dans les allées marines et entourait l'empereur, qui marchait sans gardes. Bientôt la foule devint si nom-

breuse et si importune dans sa curiosité méridionale que Napoléon doubla le pas. Les pauvres Bourbons essoufflés le suivaient à grand'peine.

L'empereur arriva au canot du brigantin d'une marche si précipitée qu'en y entrant Joséphine, voulant saisir en hâte la main que lui tendait le capitaine du navire, tomba dans l'eau jusqu'aux genoux. En toute autre circonstance elle n'aurait fait qu'en rire. — *C'eût été pour elle,* me disait en me contant la chose M[me] la duchesse de C***, *une occasion de montrer sa jambe, qu'elle avait charmante.* Cette fois, on remarqua qu'elle secoua la tête tristement. Le présage était mauvais.

Tout ce qui assistait à cette aventure a fait une triste fin. Napoléon est mort proscrit; Joséphine est morte répudiée; Charles IV et sa femme sont morts détrônés. Quant à ceux qui étaient alors de jeunes princes, l'un est mort, Ferdinand VII; l'autre, don Carlos, est prisonnier. Le brigantin qu'avait monté l'empereur s'est perdu deux ans après, corps et biens, sous le cap Ferret dans la baie d'Arcachon; le capitaine qui avait donné la main à l'impératrice, et qui s'appelait Lafon, a été condamné à mort pour ce fait, et fusillé. Enfin le château de Marrac, où Napoléon avait logé, transformé successivement en caserne et en séminaire, a disparu dans un incendie. En 1820, pendant une nuit d'orage, une main, restée inconnue, y mit le feu aux quatre coins.



Bayonne. Le château-vieux.
26 juillet, 2 heures après-midi. Ciel gris.

LA CHARRETTE A BŒUFS.

Saint-Sébastien, 28 juillet.

C'est le 27 juillet 1843, à dix heures et demie du matin, qu'au moment d'entrer en Espagne, entre Bidart et Saint-Jean-de-Luz, à la porte d'une pauvre auberge, j'ai revu une vieille charrette à bœufs espagnole. J'entends par là la petite charrette de Biscaye, à deux bœufs et à deux roues pleines qui tournent avec l'essieu et font un bruit effroyable qu'on entend d'une lieue dans la montagne.

Ne souriez pas, mon ami, du soin tendre avec lequel j'enregistre si minutieusement ce souvenir. Si vous saviez comme ce bruit, horrible pour tout le monde, est charmant pour moi! Il me rappelle des années bénies.

J'étais tout petit quand j'ai traversé ces montagnes et quand je l'ai entendu pour la première fois. L'autre jour, dès qu'il a frappé mon oreille, rien qu'à l'entendre, je me suis senti subitement rajeuni, il m'a semblé que toute mon enfance revivait en moi, je ne saurais vous dire par quel étrange et surnaturel effet ma mémoire était fraîche comme une aube d'avril, tout me revenait à la fois; les moindres détails de cette époque heureuse m'apparaissaient nets, lumineux, éclairés comme par le soleil levant. A mesure que la charrette à bœufs s'approchait avec sa musique sauvage, je revoyais distinctement ce ravissant passé, et il me semblait qu'entre ce passé et aujourd'hui il n'y avait rien. C'était hier.

Oh! le beau temps! les douces et rayonnantes années! J'étais enfant, j'étais petit, j'étais aimé. Je n'avais pas l'expérience, et j'avais ma mère!

Les voyageurs autour de moi se bouchaient les oreilles; moi, j'avais le ravissement dans le cœur. Jamais chœur de Weber, jamais symphonie de Beethoven, jamais mélodie de Mozart n'a fait éclore dans une âme tout ce qu'éveillait en moi d'angélique et d'ineffable le grincement furieux et bizarre de ces deux roues mal graissées dans un sentier mal pavé.

La charrette s'est éloignée, le bruit s'est affaibli peu à peu, et, à mesure qu'il s'éteignait dans la montagne, l'éblouissante apparition de mon enfance s'éteignait dans ma pensée; puis tout s'est décoloré, et quand la dernière note de ce chant harmonieux pour moi seul s'est évanouie dans la distance, je me suis senti retomber lentement dans la réalité, dans le présent, dans la vie, dans la nuit.

Qu'il soit béni, le pauvre bouvier inconnu qui a eu le pouvoir mysté-

rieux de faire rayonner ma pensée, et qui, sans le savoir, a fait cette magique évocation dans mon âme! Que le ciel soit avec le passant qui réjouit d'une clarté inattendue le sombre esprit du rêveur!

Mon ami, ceci a rempli mon cœur. Je ne vous écrirai rien de plus aujourd'hui.

DE BAYONNE A SAINT-SÉBASTIEN.

29 juillet.

Je suis parti de Bayonne au soleil levant. La route est charmante; elle court sur un haut plateau, ayant Biarritz à droite et la mer à l'horizon. Plus près, une montagne; plus près encore, une grande mare salée et verte. Un enfant tout nu y fait boire une vache. Le paysage est magnifique; ciel bleu, mer bleue, soleil éclatant. Du haut d'une colline un âne regarde tout cela

Dans le mol abandon
D'un mandarin lettré qui mange du chardon.

Un joli châtelet Louis XIII, le dernier qu'ait la France de ce côté au midi.

A Bidart, on change de chevaux. Une sorte d'idole bizarre à la porte de l'église, vénérée à présent comme autrefois. La destinée de ce caillou est d'être adoré : dieu pour les payens, saint pour les chrétiens. Il faut des fétiches à qui ne pense pas.

Puis Saint-Jean-de-Luz, village cahoté dans les anfractuosités d'une montagne. Bras de mer dans les sables. Flaques d'eau glauque qui sent le poisson; laveuses. Air de joie. Un petit hôtel à tourelles dans le genre de celle de l'hôtel d'Angoulême au Marais, sans doute bâti pour Mazarin à l'époque du mariage de Louis XIV.

La Bidassoa, jolie rivière à nom basque, qui semble faire la frontière de deux langues comme de deux pays et garder la neutralité entre le français et l'espagnol.

Je traverse le pont. A l'extrémité méridionale la voiture s'arrête. On demande les passeports. Un soldat en pantalon de toile déchirée et en veste de vert rapiécée de bleu au coude et au collet apparaît à la portière. C'est la sentinelle; je suis en Espagne.

Me voici dans le pays où l'on prononce *b* pour *v;* ce dont s'extasiait cet ivrogne de Scaliger : *Felices populi,* s'écriait-il, *quibus* VIVERE *est* BIBERE.

Il n'y a pas de faisans dans l'île des Faisans, qui n'est qu'une façon de plateau vert. Une vache et trois canards représentent les faisans; comparses loués sans doute pour faire ce rôle à la satisfaction des passants.

C'est la règle générale. A Paris, au Marais, il n'y a pas de marais; rue

des Trois-Pavillons, il n'y a pas de pavillons; rue de la Perle, il y a des gotons; dans l'île des Cygnes, il n'y a que des savates naufragées et des chiens crevés. Quand un lieu s'appelle l'île des Faisans, il y a des canards. O voyageurs, curieux impertinents, n'oubliez pas ceci !

Je n'en ai pas moins regardé l'île des Faisans. Où la maison de France a épousé la maison d'Autriche, où Mazarin, l'athlète de l'astuce, a lutté corps à corps avec Louis de Haro, l'athlète de l'orgueil, une vache broute l'herbe. Le spectacle est-il moins grand ? la prairie est-elle déchue ? Machiavel dirait oui; Hésiode dirait non.

Nous sommes à Irun.

Mes yeux cherchaient avidement Irun. C'est là que l'Espagne m'est apparue pour la première fois et m'a si fort étonné, avec ses maisons noires, ses rues étroites, ses balcons de bois et ses portes de forteresse, moi l'enfant français élevé dans l'acajou de l'empire. Mes yeux, accoutumés aux lits étoilés, aux fauteuils à cous de cygne, aux chenets en sphinx, aux bronzes dorés et aux marbres bleu turquin, regardaient avec une sorte de terreur les grands bahuts sculptés, les tables à pieds tors, les lits à baldaquins, les argenteries contournées et trapues, les vitres maillées de plomb, tout ce monde vieux et nouveau qui se révélait à moi.

Hélas ! Irun n'est plus Irun. Irun est maintenant plus empire et plus acajou que Paris. Ce ne sont que maisons blanches et contrevents verts. On sent que l'Espagne, toujours arriérée, lit Jean-Jacques Rousseau en ce moment. Irun a perdu toute sa physionomie. O villages qu'on embellit, que vous devenez laids ! Où est l'histoire ? où est le passé ? où est la poésie ? où sont les souvenirs ? Irun ressemble aux Batignolles.

A peine y a-t-il encore deux ou trois maisons noires à balcons en surplomb. J'ai cru reconnaître pourtant et j'ai salué du fond de l'âme la maison qui faisait face à celle qu'occupait ma mère, cette vieille maison que je considérais pendant de longues heures avec tant d'étonnement et déjà, quoique enfant, français, et nourri dans l'acajou, avec une sorte de sympathie. La maison où ma mère a logé a disparu dans un embellissement.

Il y a encore sur la place une vieille colonne aux armes d'Espagne du temps de Philippe II. L'empereur Napoléon, passant à Irun, s'est adossé à cette colonne.

En sortant d'Irun, j'ai reconnu la forme de la route dont un côté monte pendant que l'autre descend. Je me la rappelle comme si je la voyais. C'était le matin. Les soldats de notre escorte, gais comme le sont toujours les soldats en temps de guerre lorsqu'ils partent avec des vivres pour trois

jours, montaient par la route qui s'élève, et nous suivions la route qui descend.

Fontarabie m'avait laissé une impression lumineuse. Elle était restée dans mon esprit comme la silhouette d'un village d'or, avec clocher aigu, au fond d'un golfe bleu, dans un éloignement immense. Je ne l'ai pas revue comme je l'avais vue. Fontarabie est un assez joli village situé sur un plateau avec une promenade d'arbres au bas et la mer à côté, et assez près d'Irun, une demi-lieue.

La route s'enfonce dans des montagnes superbes par la forme, charmantes par la verdure. Les collines ont des casaques de velours vert, usé çà et là. Une maison se présente, grande maison de pierre à balcon, avec un vaste blason qu'on prend d'abord pour l'écusson d'Espagne, tant il est pompeux et impérialement bigarré. Une inscription avertit : *Estas armas de la casa Solar. Año 1759.*

Un torrent côtoie le grand chemin. A chaque instant des ponts d'une arche couverts de lierre, branlant sous quelque chariot à bœufs qui le traverse. Cri affreux des roues dans les ravins.

Depuis quelques instants un homme armé d'une escopette court à côté de la diligence, vêtu comme un faubourien de Paris; veste ronde et pantalon large en velours de coton couleur cuir; cartouchière sur le ventre; chapeau rond ciré comme nos cochers de fiacre, avec cette inscription : CAZADORES DE GUIPUZCOA. C'est un gendarme. Il escorte la diligence.

Est-ce qu'il y a des voleurs? Pas possible. On sort de France. On hausse les épaules. Cependant on arrive dans un village. Comment s'appelle cet endroit? Astigarraga. Qu'est-ce que c'est que cette longue voiture peinte en vert à la porte de cette auberge? C'est la malle-poste. Pourquoi est-elle arrêtée, dételée et déchargée? Elle est déchargée parce qu'elle n'a plus de chargement; dételée parce qu'elle n'a plus de chevaux; arrêtée parce qu'elle a été arrêtée. Arrêtée? par qui? Par des voleurs, qui ont tué le postillon, emmené les chevaux, dévalisé la voiture et détroussé les voyageurs. Et les pauvres diables qui sont là sur le seuil de l'auberge avec cet air piteux? Ce sont les voyageurs. Ah! vraiment? On se réveille. Cela est donc possible. Décidément on voit qu'on est sorti de France.

Le cazador vous quitte. Un autre se présente. Celui qui vous quitte vient à la portière et vous demande l'aumône. C'est sa paie.

On songe aux pièces d'or qu'on a dans sa poche et l'on donne une pièce d'argent. Les pauvres donnent un sou, les avares un liard. Le cazador reçoit la peseta, prend le sou et accepte le liard. Le cazador ne sait guère que courir sur la route, porter un fusil et demander l'aumône. C'est là toute son industrie.

Je me suis posé ce problème : que deviendrait le cazador s'il n'y avait pas de voleurs? Belle question ! il se ferait voleur.

J'en ai peur du moins. Il faut bien que le cazador vive.

Les deux tiers des villages sont ruinés. Carlistes, cristinos. La guerre civile chouannait dans le Guipuzcoa et la Navarre, il y a six ans. En Espagne, la grande route appartient à la guerre civile de temps en temps, aux voleurs toujours. Les voleurs sont l'ordinaire.

Au moment d'entrer à Ernani, la route tourne à droite brusquement. Trottoir pour le piéton qui longe le chemin. Force paysans en béret allant au marché vendre leur bétail.

Comme la diligence descendait une côte au galop, un pauvre bœuf effrayé s'est jeté dans une broussaille. Un petit garçon de quatre ou cinq ans qui le conduisait lui a pris la tête et la lui a cachée dans sa poitrine en le flattant doucement de la main. Il faisait à ce bœuf ce que sa mère lui fait sans doute à lui enfant. Le bœuf, tremblant de tous ses membres, enfonçait avec confiance sa grosse tête armée de cornes énormes entre les petits bras de l'enfant, et jetait de côté un coup d'œil effaré sur la diligence emportée par six mules avec un horrible bruit de grelots et de chaînes. L'enfant souriait et lui parlait tout bas. Rien de touchant et d'admirable comme de voir cette force brutale et aveugle gracieusement rassurée par la faiblesse intelligente.

La diligence parvient au sommet d'une colline; spectacle magnifique.

Un promontoire à droite, un promontoire à gauche, deux golfes; un isthme au milieu, une montagne dans la mer; au pied de la montagne, une ville. Voilà Saint-Sébastien.

Le premier coup d'œil est magique; le second est amusant. Un vieux phare sur le promontoire à gauche. Une île dans la baie sous ce phare. Un couvent ruiné. Une plage de sable. Les chariots à bœufs déchargent sur la plage les navires chargés de minerai de fer. Le port de Saint-Sébastien, curieux enchevêtrement de musoirs compliqués.

St-Sébastien.
Juillet.

A droite, la vallée de Loyola pleine de rouges-gorges, où l'Urumea, belle rivière couleur d'acier, dessine un fer à cheval gigantesque. Sur le promontoire nord, quelques pans de murs rasés, restes du fort d'où Wellington bombarda la ville en 1813. La mer brise admirablement.

Entrée de la ville. Pont-levis. Forteresse. Sur la porte de la ville, un beau cartouche fruste du temps de Philippe II qui contenait sans doute les armes de la ville, effacées par quelque révolution à la française. En dedans de cette même porte, au-dessus du corps de garde et de la sentinelle, un grand

christ de bois peint saignant à larges gouttes sous sa couronne d'épines. Un bénitier à côté. Les soldats de garde jouent de la guitare et des castagnettes. Affreux pavé de petits cailloux.

L'aspect de Saint-Sébastien est celui d'une ville rebâtie à neuf, régulière et carrée comme un damier.

Tout en dînant, j'entendais des rires dans la rue et des castagnettes. Je sors, une nuée d'hommes étranges m'entoure; déguenillés, drapés de haillons, fiers et élégants comme les figures de Callot; chapeaux d'incroyables du Directoire; petites moustaches; air noble, spirituel et effronté. On crie autour de moi : *los estudiantes! los estudiantes!* Ce sont des écoliers de Salamanque en vacances. L'un d'eux s'approche de moi, me salue, et me tend son chapeau. J'y jette une peseta. Il se relève. Tous crient : Viva! Ils courent ainsi le pays demandant l'aumône. Quelques-uns sont riches. Cela les amuse. En Espagne, demander l'aumône n'a rien de choquant. Cela se fait.

J'entre chez un barbier. Cet artiste habite une façon de caverne. Trois grands murs et un plafond; pas de fenêtres; une porte au fond. Le logis est meublé d'un miroir Louis XV exquis, de deux gravures coloriées d'Austerlitz et de Marengo, d'un petit enfant, et de quatre ou cinq grandes roues comme il pouvait y en avoir jadis au logis du bourreau. Cet homme parle quatre langues, sent très mauvais et rase admirablement.

Voici son histoire. Il est né à Aix-la-Chapelle, et parle allemand. L'empereur en a fait un français et l'empire un soldat, il parle français. Les espagnols en 1811 l'ont fait prisonnier, il parle espagnol. Il s'est marié dans le pays et a épousé une *basquaise,* comme il dit. Il parle basque. Voilà ce que c'est que d'avoir des aventures en quatre langues différentes.

Couvent ruiné près de Saint-Sébastien. Ruine assez belle, de loin surtout. L'église est du seizième siècle. La tour croule. Les pierres de la voûte se détachent et tombent à mes pieds pendant que je dessine. Une pauvre famille s'y est installée dans un coin de ce qui a été le jardin. Elle a muré à demi la porte d'une chapelle et en a fait une étable. Il y a des anges peints sur le mur. Comme dans la crèche on y voit le râtelier, le bœuf et l'âne.

Auster Oyarbide, basque spirituel, se charge de porter mes effets. Il les soupèse. — C'est lourd! — Combien veux-tu? — Une peseta. — C'est dit. — Il charge le tout sur sa tête et semble gémir du poids. A la porte de la ville, en sortant, il rencontre une femme, une pauvre vieille femme, pieds nus, déjà chargée. Il va à elle, lui dit en basque je ne sais quoi; la femme s'arrête. Il lui charge tout son paquet sur la tête dans le vaste panier

qu'elle porte déjà à moitié rempli, puis il vient près de moi. La femme chemine devant. Auster, les mains derrière le dos, marche à mon côté et me fait la conversation. Il a un cheval; il me l'offre pour une excursion à Renteria et à Fontarabie; un jour, huit piécettes. Nous arrivons. La vieille femme pose le paquet aux pieds d'Oyarbide et lui fait la révérence. Je donne à Oyarbide sa peseta. — Est-ce que vous ne donnerez rien à cette pauvre femme? me dit-il.

SAINT-SÉBASTIEN.

Saint-Sébastien, 2 août.

Je suis en Espagne. J'y ai un pied du moins. Ceci est un pays de poëtes et de contrebandiers. La nature est magnifique; sauvage comme il la faut aux rêveurs, âpre comme il la faut aux voleurs. Une montagne au milieu de la mer. La trace des bombes sur toutes les maisons, la trace des tempêtes sur tous les rochers, la trace des puces sur toutes les chemises; voilà Saint-Sébastien.

Mais suis-je bien en Espagne? Saint-Sébastien tient à l'Espagne comme l'Espagne tient à l'Europe, par une langue de terre. C'est une presqu'île dans la presqu'île; et ici encore, comme dans une foule d'autres choses, l'aspect physique est la figure de l'état moral. On est à peine espagnol à Saint-Sébastien; on est basque.

C'est ici le Guipuzcoa, c'est l'antique pays des fueros, ce sont les vieilles provinces libres vascongadas. On parle bien un peu castillan, mais on parle surtout *bascuence*. Les femmes ont la mantille, mais elles n'ont pas la basquine; et encore cette mantille, que les madrilènes portent avec tant de coquetterie et de grâce jusque sur les yeux, les guipuzcoanes la relèguent sur l'arrière-sommet de la tête, ce qui ne les empêche pas d'ailleurs d'être très coquettes et très gracieuses. On danse le soir sur la pelouse en faisant claquer ses doigts dans le creux de sa main; ce n'est que l'ombre des castagnettes. Les danseuses se balancent avec une souplesse harmonieuse, mais sans verve, sans fougue, sans emportement, sans volupté; ce n'est que l'ombre de la cachucha.

Et puis les français sont partout; dans la ville, sur douze marchands tenant *boticas*, il y a trois français. Je ne m'en plains pas; je constate le fait. Au reste, à ne les considérer, bien entendu, que sous le côté des mœurs, toutes ces villes-ci, en deçà comme au delà, Bayonne comme Saint-Sébastien, Oloron comme Tolosa, ne sont que des pays mixtes. On y sent le remous des peuples qui se mêlent. Ce sont des embouchures de fleuves. Ce n'est ni France ni Espagne, ni mer ni rivière.

Aspect singulier d'ailleurs, et digne d'étude. J'ajoute qu'ici un lien secret et profond, et que rien n'a pu rompre, unit, même en dépit des traités, ces frontières diplomatiques, même en dépit des Pyrénées, ces frontières naturelles, tous les membres de la mystérieuse famille basque. Le vieux mot *Navarre* n'est pas un mot. On naît basque, on parle basque, on vit basque et l'on meurt basque. La langue basque est une patrie, j'ai presque dit une

religion. Dites un mot basque à un montagnard dans la montagne; avant ce mot, vous étiez à peine un homme pour lui; ce mot prononcé, vous voilà son frère. La langue espagnole est ici une étrangère comme la langue française.

Sans doute cette unité vascongada tend à décroître et finira par disparaître. Les grands états doivent absorber les petits; c'est la loi de l'histoire et de la nature. Mais il est remarquable que cette unité, si chétive en apparence, ait résisté si longtemps. La France a pris un revers des Pyrénées, l'Espagne a pris l'autre; ni la France ni l'Espagne n'ont pu désagréger le groupe basque. Sous l'histoire nouvelle qui s'y superpose depuis quatre siècles, il est encore parfaitement visible comme un cratère sous un lac.

Jamais la loi d'adhésion moléculaire sous laquelle se forment les nations n'a plus énergiquement lutté contre les mille causes de toutes sortes qui dissolvent et recomposent ces grandes formations naturelles. Je voudrais, soit dit en passant, que les faiseurs d'histoire et les faiseurs de traités étudiassent un peu plus qu'ils n'en ont l'habitude cette mystérieuse chimie selon laquelle se fait et se défait l'humanité.

Cette unité basque amène des résultats étranges. Ainsi le Guipuzcoa est un vieux pays de communes. L'antique esprit républicain d'Andorre et de Bagnères s'est répandu depuis des siècles dans les monts Jaitzquivel, qui sont en quelque façon le Jura des Pyrénées. Ici l'on vivait sous une charte, tandis que la France était sous la monarchie absolue très chrétienne et l'Espagne sous la monarchie absolue catholique. Ici, depuis un temps immémorial, le peuple élit l'alcade, et l'alcade gouverne le peuple. L'alcade est maire, l'alcade est juge, et il appartient au peuple. Le curé appartient au pape. Que reste-t-il au roi? le soldat. Mais si c'est un soldat castillan, le peuple le rejettera; si c'est un soldat basque, le curé et l'alcade auront son cœur; le roi n'aura que son uniforme.

Au premier abord, il semblerait qu'une nation pareille était admirablement préparée pour recevoir les nouveautés françaises. Erreur. Les vieilles libertés craignent la liberté nouvelle. Le peuple basque l'a bien prouvé.

Au commencement de ce siècle, les cortès, qui faisaient à tout propos, et souvent d'ailleurs à propos, des traductions de la Constituante, décrétèrent l'unité espagnole. L'unité basque se révolta. L'unité basque, acculée à ses montagnes, entreprit la guerre du nord contre le midi. Le jour où le trône rompit avec les cortès, c'est dans le Guipuzcoa que la royauté effrayée et traquée se réfugia. Le pays des droits, la nation des fueros cria: *Viva el rey neto!* L'antique liberté basque fit cause commune contre l'esprit révolutionnaire avec l'antique monarchie des Espagnes et des Indes.

Et sous cette contradiction apparente il y avait une logique profonde et

un instinct vrai. Les révolutions — insistons sur ceci — ne traitent pas moins rudement les anciennes libertés que les anciens pouvoirs. Elles remettent tout à neuf, et refont tout sur une grande échelle; car elles travaillent pour l'avenir, et elles prennent dès à présent la mesure de l'Europe future.

De là ces immenses généralisations qui sont, pour ainsi dire, les cadres des nations de l'avenir et qui s'approprient si difficilement aux vieux peuples, et qui tiennent si peu compte des vieilles mœurs, des vieilles lois, des vieilles coutumes, des vieilles franchises, des vieilles frontières, des vieux idiomes, des vieilles habitudes, des vieux empiétements, des vieux nœuds que toutes les choses font, des vieux principes, des vieux systèmes, des vieux faits.

Dans la langue révolutionnaire, les vieux principes s'appellent *préjugés*, les vieux faits s'appellent *abus*. Cela est tout à la fois vrai et faux. Quelles qu'elles soient, républicaines ou monarchiques, les sociétés vieillies se remplissent d'abus, comme les vieux hommes de rides et les vieux édifices de ronces; mais il faudrait distinguer, arracher la ronce et respecter l'édifice, arracher l'abus et respecter l'état. C'est ce que les révolutions ne savent, ne veulent ni ne peuvent faire. Distinguer, choisir, élaguer, elles ont bien le temps vraiment! elles ne viennent pas pour sarcler le champ, mais pour faire trembler la terre.

Une révolution n'est pas un jardinier; c'est le souffle de Dieu.

Elle passe une première fois, tout s'écroule; elle passe une seconde fois, tout renaît.

Les révolutions donc malmènent le passé. Tout ce qui a un passé les craint. Aux yeux des révolutions, l'antique roi d'Espagne était un abus, l'antique alcade basque en était un autre. Les deux abus ont senti le péril, et se sont ligués contre l'ennemi commun. Le roi s'est appuyé sur l'alcade; et voilà comment il s'est fait qu'au grand étonnement de ceux qui ne voient que les surfaces des choses, la vieille république guipuzcoane a lutté pour le vieux despotisme castillan contre la constitution de 1812.

Ceci du reste n'est pas sans analogie avec le fait de la Vendée. La Bretagne était un pays d'états et de franchises. Le jour où la République une et indivisible fut décrétée, la Bretagne sentit confusément que l'unité bretonne allait se perdre dans la grande unité française; elle se leva comme un seul homme pour défendre le passé, et lutta pour le roi de France contre la Convention nationale.

Les anciens peuples qui combattent de la sorte sont trop faibles pour descendre en plaine et livrer des batailles rangées aux races nouvelles, aux idées nouvelles, aux armées nouvelles; ils appellent la nature à leur aide; ils font la guerre de bruyères, la guerre de montagnes, la guerre du désert.

La Vendée fit la guerre de bruyères; le Guipuzcoa fit la guerre de montagnes; l'Afrique fait la guerre du désert.

Cette guerre a laissé ici sa trace partout. Au milieu de la plus belle nature et de la plus belle culture, parmi des champs de tomates qui vous montent jusqu'aux hanches, parmi des champs de maïs où la charrue passe deux fois par saison, vous voyez tout à coup une maison sans vitres, sans porte, sans toit, sans habitants. Qu'est cela? Vous regardez. La trace de l'incendie est sur les pierres du mur. Qui a brûlé cette maison? ce sont les carlistes. Le chemin tourne. En voici une autre. Qui a brûlé celle-ci? les cristinos. Entre Ernani et Saint-Sébastien, j'avais entrepris de compter les ruines que je voyais de la route. En cinq minutes, j'en ai compté dix-sept. J'y ai renoncé.

En revanche, la petite révolution anti-espartériste, qu'on appelle *el pronunciamiento,* s'est faite à Saint-Sébastien le plus paisiblement du monde. Saint-Sébastien ne bougeait pas, laissant les autres villes de la province «se prononcer» à leur fantaisie. Sur ce, arrive une menace des gens de Pampelune, qu'il faut un pronunciamiento à Saint-Sébastien, ou qu'autrement ils y descendront. Saint-Sébastien n'a pas peur, mais cette pauvre ville est fatiguée. La guerre civile d'Espartero après la guerre civile de don Carlos, c'était trop. Les principaux de la ville se sont réunis à l'ayuntamiento; on a convoqué les deux officiers de chaque compagnie de la milice urbaine; on a dressé dans une salle une table avec un tapis vert; sur cette table on a rédigé une chose quelconque, on a lu cette chose par une fenêtre aux passants qui étaient dans la place; quelques enfants qui jouaient aux marelles se sont interrompus un instant et ont crié : Vivat. Le soir même on a signifié cet évènement à la garnison qui était dans le castillo. La garnison a adhéré à la chose écrite sur la table de la mairie et lue à la fenêtre de la place. Le lendemain le général a pris la poste, le surlendemain le chef politique a pris la diligence; deux jours après le colonel s'en est allé. La révolution était faite.

Voilà du moins l'histoire telle qu'on me l'a contée.

Je faisais route, en traversant ce beau pays dévasté, avec un ancien capitaine carliste, juché comme moi sur l'impériale de *las diligencias peninsulares* de Bayonne. C'était un homme de bonnes manières, distingué, silencieux, pensif. Je lui demandai à brûle-pourpoint en espagnol : *Que pensa usted de don Carlos?* (Que pensez-vous de don Carlos?) Il me répondit coup pour coup en français : *C'est un imbécile.* Prenez imbécile dans le sens d'*imbecillis,* débile. Vous aurez un jugement vrai qui ne tombera pas sur l'homme, mais sur le moment donné où l'homme a vécu.

Cette guerre de 1833 à 1839 a été sauvage et violente. Les paysans ont

IMPRIMERIE NATIONALE.

vécu cinq ans, dispersés dans les bois et dans la montagne, sans mettre le pied dans leurs maisons. Tristes instants pour une nation que ceux où le *chez soi* disparaît. Les uns étaient enrôlés, les autres en fuite. Il fallait être carliste ou cristino. Les partis veulent qu'on soit d'un parti. Les cristinos brûlaient les carlistes, et les carlistes les cristinos. C'est la vieille loi, la vieille histoire, le vieil esprit humain.

Ceux qui s'abstenaient étaient traqués aujourd'hui par les carlistes et fusillés demain par les cristinos. Toujours quelque incendie fumait à l'horizon.

Les nations en guerre connaissent le droit des gens, les partis, non.

Ici la nature fait tout ce qu'elle peut pour rasséréner l'homme, et l'homme fait tout ce qu'il peut pour assombrir la nature.

Don Carlos ne prenait, de sa personne, aucune part à la guerre. Il résidait tantôt à Tolosa, tantôt à Ernani. Quelquefois, il allait d'une ville à l'autre, tenant une petite cour, ayant des levers, et vivant selon l'étiquette espagnole la plus rigoureuse. Quand il arrivait dans quelque village où il n'avait pas encore logé, on lui choisissait la meilleure maison; mais il savait se contenter de peu. Il allait ordinairement vêtu d'une redingote de couleur sombre, sans épaulettes ni broderies, avec la toison d'or et la plaque de Charles III. Son fils, le prince des Asturies, portait le béret basque, et avait fort bonne mine ainsi. Don Carlos, madame la princesse de Beïra sa femme, et le prince des Asturies, voyageaient à cheval; et madame la princesse de Beïra donnait l'exemple du courage dans le péril et de la gaieté dans la fatigue. Plusieurs fois le groupe royal faillit être surpris par Espartero; la princesse alors montait allègrement à cheval, et disait en riant : *Vamos.*

Ferdinand VII n'aimait pas don Carlos, et le craignait. Il l'accusait de conspirer sous son règne; ce qui n'était pas. Pourtant, la dernière personne que le roi Ferdinand voyait tous les soirs avant de s'endormir, c'était son frère. A minuit don Carlos entrait, baisait la main du roi, et sortait, souvent sans que les deux frères eussent échangé une parole.

Les gardes du corps avaient ordre de ne laisser entrer à cette heure dans la chambre royale que don Carlos et le fameux père Cyrillo. Ce père Cyrillo avait de l'esprit et des lettres. C'est un profil qui eût valu la peine d'être dessiné entre deux pareils princes et deux pareils frères. Les partis l'ont défiguré à fantaisie avec une étrange fureur.

Il y avait beaucoup d'anglais parmi les gardes du corps de Ferdinand VII. C'était à eux que le roi parlait le plus volontiers quand il allait jouer, après la messe, cette partie de billard qui était sa plus grande affaire, et qui durait presque toute la journée. Lorsqu'il était en belle humeur, il leur donnait des cigares.

A vrai dire, don Carlos fut perdu comme prétendant le jour où Zumalacarragui mourut. Zumalacarragui était un vrai basque. Il était le nœud du faisceau carliste. Après sa mort, l'armée de « Charles V » ne fut plus qu'un *fagot délié*, comme dit le marquis de Mirabeau. Il y avait deux partis autour de don Carlos, le parti de la cour, *el rey neto*, et le parti des droits, *los fueros*. Zumalacarragui était l'homme des « droits ». Il neutralisait près du prince l'influence cléricale; il disait souvent : *El demonio los frayles!* Il tenait tête au père Larranaga, confesseur de don Carlos. La Navarre adorait Zumalacarragui. Grâce à lui, l'armée de don Carlos compta un moment trente mille combattants réguliers et deux cent cinquante mille insurgés auxiliaires, répandus dans la plaine, dans la forêt et dans la montagne.

Le général basque traitait d'ailleurs « son roi » assez cavalièrement. C'était lui qui plaçait et déplaçait à sa fantaisie cette pièce capitale de la partie d'échecs qu'on jouait alors en Espagne. Zumalacarragui écrivait sur un chiffon de papier : *Hoy su magestad ira a tal parte!* Don Carlos allait.

La guerre de Navarre finit en 1839, brusquement. La trahison de Maroto, payée, dit-on, un million de piastres, brisa l'armée carliste. Don Carlos, obligé de se réfugier en France, fut conduit jusqu'à la frontière à coups de fusil.

Ce jour-là, quelques familles de Bayonne étaient allées pour se divertir précisément à ce point de la frontière où le hasard amena don Carlos. Elles assistèrent à l'entrée du prince et à la dernière lutte de la petite troupe fidèle qui l'entourait. Dès que le prince eut mis le pied sur le territoire français, la fusillade cessa.

Il y avait là une pauvre masure de chevrier. Don Carlos y entra. En entrant, il dit à madame la princesse de Beïra qui l'accompagnait : — Avez-vous eu peur? — Non, seigneur, répondit-elle.

Puis le prince demanda une chaise et se fit dire la messe par son chapelain. La messe entendue, il prit le chocolat et fuma un cigare.

La poignée d'hommes qui avait combattu pour lui jusqu'au dernier moment ne se composait que de navarrais. Elle fut entourée et saisie par un détachement français. Ces pauvres soldats s'en allèrent d'un côté et don Carlos de l'autre. Il ne leur adressa pas une parole; il ne les regarda même pas. Le prince et l'armée se séparèrent sans un adieu.

Elio, qui avait passé dix-sept mois en prison par ordre de don Carlos, était de cette troupe. Quand il arriva à Bayonne, le général Harispe lui dit : — Général Elio, j'ai l'ordre de faire une exception pour vous. Demandez-moi tout ce que vous voudrez. Que désirez-vous pour vous et votre famille? — Du pain et des souliers pour mes soldats, dit Elio. — Et pour votre famille? — Je viens de vous le dire. — Vous n'avez parlé

que de vos soldats, reprit le général Harispe. — Mes soldats, répondit Elio, c'est ma famille. — Elio était un héros.

Saint-Sébastien a vu tous ces évènements, et bien d'autres encore. Il a été bombardé par les français en 1719, et brûlé en 1813 par les anglais.

Mais on m'annonce que le courrier part. Je jette à la hâte, et sans le relire, tout ce griffonnage sous enveloppe. Il me semble que je puis finir cette lettre par un bombardement et un incendie.

PASAGES.

L'autre jour j'étais sorti de Saint-Sébastien à l'heure de la marée. J'avais pris à gauche, à l'extrémité de la promenade, par le pont de bois sur l'Urumea, qu'on passe pour un quarto. Une route s'était présentée, je l'avais acceptée au hasard, et j'allais. Je marchais dans la montagne sans trop savoir où j'étais; peu à peu le paysage extérieur, que je regardais vaguement, avait développé en moi cet autre paysage intérieur que nous nommons la rêverie; j'avais l'œil tourné et ouvert au dedans de moi, et je ne voyais plus la nature, je voyais mon esprit. Je ne pourrais dire ce que je faisais dans cet état auquel vous me savez sujet; je me rappelle seulement d'une manière confuse que je suis resté quelques minutes arrêté devant un liseron dans lequel allait et venait une fourmi et que dans ma rêverie ce spectacle se traduisait en cette pensée : — Une fourmi dans un liseron. Le travail et le parfum. Deux grands mystères, deux grands conseils.

Je ne sais depuis combien de temps je marchais ainsi quand tout à coup un bruit aigu composé de mille cris bizarres m'a réveillé. J'ai regardé; j'étais entre deux collines avec de hautes montagnes pour horizon, et j'allais droit à un bras de mer auquel la route que je suivais aboutissait brusquement à vingt toises devant moi. Là, au point où le chemin plongeait dans le flot, il y avait quelque chose de singulier.

Une cinquantaine de femmes, rangées sur une seule ligne comme une compagnie d'infanterie, semblaient attendre quelqu'un, et l'appeler, et le réclamer, avec des glapissements formidables. La chose m'a fort émerveillé; mais ce qui a redoublé ma surprise, ça été de reconnaître, au bout d'un instant, que ce quelqu'un, si attendu, si appelé, si réclamé, c'était moi. La route était déserte, j'étais seul, et toute cette bourrasque de cris s'adressait vraiment à moi.

Je me suis approché, et mon étonnement s'est encore accru. Ces femmes me jetaient toutes à la fois les paroles les plus vives et les plus engageantes: *Señor frances, benga usted con migo! — Con migo, caballero! — Ven, hombre, muy bonita soy!*

Elles m'appelaient avec les pantomimes les plus expressives et les plus variées, et pas une n'avançait vers moi. Elles semblaient des statues vivantes enracinées dans le sol auxquelles un magicien eût dit : Faites tous les cris, faites tous les gestes; ne faites point un pas. Du reste, elles étaient de tout

âge et de toute figure, jeunes, vieilles, laides, jolies, les jolies coquettes et parées, les vieilles en haillons. Dans ces pays rustiques, la femme est moins heureuse que le papillon de son champ. Il commence par être chenille; ici c'est par là que la femme finit.

Comme elles parlaient toutes à la fois, je n'en entendais aucune, et j'ai été quelque temps avant de comprendre. Enfin des barques amarrées au rivage m'ont expliqué la chose. J'étais au milieu d'un groupe de batelières qui m'offraient de me faire passer l'eau.

Mais pourquoi des batelières et non des bateliers? Que signifiait cette obsession si ardente qui semblait avoir une frontière et ne jamais la franchir? Enfin, où voulaient-elles me conduire? Autant d'énigmes, autant de raisons pour aller en avant.

Je demandai son nom à la plus jolie; elle s'appelait Pepa. Je sautai dans son bateau.

En ce moment j'aperçus un passager qui était déjà dans une autre barque; nous courions risque d'attendre longtemps chacun de notre côté; en nous réunissant nous pouvions partir tout de suite. Comme le dernier venu, c'était à moi de rejoindre l'autre. Je quittai donc le bateau de Pepa. Pepa faisait la moue; je lui donnai une peseta; elle prit l'argent, et continua de faire la moue, ce qui me flatta singulièrement; car une peseta, c'était, comme me l'expliqua mon compagnon de route, le double du prix *maximum* du passage. Elle avait donc l'argent, sans la peine.

Cependant nous avions quitté le bord, et nous voguions dans un golfe où tout était vert, la vague et la colline, la terre et l'eau. Notre nacelle était conduite par deux femmes, une vieille et une jeune, la mère et la fille. La fille, fort jolie et fort gaie, avait nom Manuela et surnom la Catalana. Les deux batelières ramaient debout, d'arrière en avant, chacune avec un seul aviron, d'un mouvement lent, souple et gracieux. Toutes deux parlaient passablement français. Manuela, avec son petit chapeau de toile cirée orné d'une grosse rose, sa longue natte tressée et flottante sur le dos à la mode du pays, son fichu jaune vif, son jupon court, sa jambe bien faite, montrait les plus belles dents du monde, riait beaucoup et était charmante. Quant à la mère, hélas! elle aussi avait été papillon.

Mon compagnon était un espagnol silencieux, qui, me trouvant plus silencieux que lui, prit, comme il arrive toujours, le parti de m'adresser la parole. Il commença, bien entendu, par achever son cigare. Puis il se tourna vers moi. En Espagne, cigare qui finit, causerie qui commence. Moi, comme je ne fume pas, je ne cause pas. Je n'ai jamais la grande raison qui fait le commencement d'une conversation, la fin d'un cigare.

— Seigneur, me dit mon homme en espagnol, l'avez-vous déjà vu?

Je lui répondis en espagnol :

— Non, seigneur.

Remarquez ce *non,* et admirez-le. Si j'avais dit : *Quoi?* ce qui eût été plus naturel, j'aurais eu une explication, et j'aurais eu probablement tout de suite la clef de mes énigmes; or je voulais garder mon petit mystère le plus longtemps possible, et je tenais à ne pas savoir où j'allais.

— En ce cas, seigneur, reprit mon compagnon, vous allez voir quelque chose de très beau.

— En vérité? fis-je.

— Cela est fort long.

— Fort long! pensai-je; qu'est-ce que cela peut être?

L'espagnol repartit : — C'est la plus longue qu'il y ait dans la province.

— Bon, me dis-je à moi-même, la chose est du féminin.

— Seigneur, reprit mon compagnon, en avez-vous déjà vu d'autres?

— Quelquefois, répondis-je. Autre réponse dans le goût de la première.

— Je gage que vous n'en avez point vu de plus longue.

— Oh! oh! vous pourriez perdre.

— Voyons, quelles sont celles que le seigneur cavalier a déjà vues?

La question devenait pressante. Je répondis : Celle de Bayonne, sans savoir de quoi je parlais.

— Celle de Bayonne! s'écria mon homme, celle de Bayonne! Eh bien, monsieur, celle de Bayonne a trois cents pieds de moins que celle-ci. L'avez-vous mesurée?

Je répondis avec le même sang-froid : — Oui, seigneur.

— Eh bien, mesurez celle-ci.

— J'y compte bien.

— Vous serez édifié. Un escadron de cavalerie y tiendrait sur une seule file.

— Pas possible.

— Comme je vous le dis, cavalier. Je vois que le seigneur cavalier est un amateur.

— Forcené.

— Vous êtes français, reprit mon homme, et, s'épanouissant, il ajouta :

— Vous venez peut-être de France tout exprès pour la voir.

— Précisément. Tout exprès.

Mon espagnol était rayonnant. Il me tendit la main, et me dit :

— Eh bien, monsieur (il dit ce mot *monsieur* en français, grande courtoisie), vous allez être content. C'est droit comme un I, c'est tiré au cordeau, c'est magnifique.

— Diable! pensai-je, est-ce que ce joli golfe aurait pour prolongement

une rue de Rivoli? Quelle amère dérision! fuir la rue de Rivoli jusque dans le Guipuzcoa et l'y retrouver emmanchée à un bras de mer, ce serait triste!

Cependant notre barque avançait toujours. Elle doubla un petit cap qu'une grande maison ruinée domine de ses quatre murailles percées de portes sans battants et de fenêtres sans châssis.

Tout à coup, comme par magie, et sans que j'eusse entendu le sifflet du machiniste, le décor changea, et un ravissant spectacle m'apparut.

Un rideau de hautes montagnes vertes découpant leurs sommets sur un ciel éclatant; au pied de ces montagnes, une rangée de maisons étroitement juxtaposées; toutes ces maisons peintes en blanc, en safran, en vert, avec deux ou trois étages de grands balcons abrités par le prolongement de leurs larges toits roux à tuiles creuses; à tous ces balcons mille choses flottantes, des linges à sécher, des filets, des guenilles rouges, jaunes, bleues; au pied de ces maisons, la mer; à ma droite, à mi-côte, une église blanche; à ma gauche, au premier plan, au pied d'une autre montagne, un autre groupe de maisons à balcons aboutissant à une vieille tour démantelée; des navires de toute forme et des embarcations de toute grandeur rangées devant les maisons, amarrées sous la tour, courant dans la baie; sur ces navires, sur cette tour, sur ces maisons, sur ces guenilles, sur cette église, sur ces montagnes et dans ce ciel, une vie, un mouvement, un soleil, un azur, un air et une gaieté inexprimables; voilà ce que j'avais sous les yeux.

Cet endroit magnifique et charmant comme tout ce qui a le double caractère de la joie et de la grandeur, ce lieu inédit qui est un des plus beaux que j'aie vus et qu'aucun « tourist » ne visite, cet humble coin de terre et d'eau qui serait admiré s'il était en Suisse et célèbre s'il était en Italie, et qui est inconnu parce qu'il est en Guipuzcoa, ce petit éden rayonnant où j'arrivais par hasard, et sans savoir où j'allais, et sans savoir où j'étais, s'appelle en espagnol *Pasages* et en français *le Passage*.

La marée basse laisse la moitié de la baie à sec et la sépare de Saint-Sébastien qui est lui-même presque séparé du monde. La marée haute rétablit « le Passage ». De là ce nom.

La population de ce bourg n'a qu'une industrie, le travail sur l'eau. Les deux sexes se sont partagé ce travail selon leurs forces. L'homme a le navire, la femme a la barque; l'homme a la mer, la femme a la baie; l'homme va à la pêche et sort du golfe, la femme reste dans le golfe et « passe » tous ceux qu'une affaire ou un intérêt amène de Saint-Sébastien. De là les batelerās.

Ces pauvres femmes ont si rarement un passager qu'il a bien fallu s'entendre. A chaque passant, elles se seraient dévorées et auraient peut-être

dévoré le passant. Elles se sont fait une limite qu'elles ne franchissent pas, et une charte qu'elles ne violent pas. C'est un pays extraordinaire.

Dès que la marée monte, elles amènent leurs bateaux à l'endroit où la route s'inonde, et se tiennent là dans les rochers, filant leur quenouille, attendant.

Chaque fois qu'un étranger se présente, elles courent à la limite qu'elles se sont fixée, et chacune tâche d'appeler sur elle le choix de l'arrivant. L'étranger choisit. Son choix fait, toutes se taisent. L'étranger qui a choisi est sacré. On le laisse à celle qui l'a. Le passage ne coûte pas cher. Les pauvres donnent un sou, les bourgeois un real, les seigneurs une media-peseta, les empereurs, les princes et les poëtes une peseta.

Cependant la barque avait touché le débarcadère. J'étais tellement ébloui du lieu que j'ai jeté en hâte ma peseta à Manuela, et que j'ai sauté sur le rivage, oubliant tout ce que m'avait dit l'espagnol, et l'espagnol lui-même, qui a dû, j'y songe maintenant, me regarder partir d'un air fort ébahi.

Une fois à terre, j'ai pris la première rue qui s'est présentée; procédé excellent et qui vous mène toujours où vous voulez aller, surtout dans les villes qui, comme Pasages, n'ont qu'une rue.

J'ai parcouru cette rue unique dans toute sa longueur. Elle se compose de la montagne, à droite, et à gauche de l'arrière-façade de toutes les maisons qui ont leur devanture sur le golfe.

Ici, nouvelle surprise. Rien n'est plus riant et plus frais que le Passage vu du côté de l'eau; rien n'est plus sévère et plus sombre que le Passage vu du côté de la montagne.

Ces maisons si coquettes, si gaies, si blanches, si lumineuses sur la mer, n'offrent plus, vues de cette rue étroite, tortueuse et dallée comme une voie romaine, que de hautes murailles d'un granit noirâtre, percées de quelques rares fenêtres carrées, imprégnées des émanations humides du rocher, morne rangée d'édifices étranges sur lesquels se profilent, sculptés en ronde-bosse, d'énormes blasons portés par des lions et des hercules et coiffés de morions gigantesques. Par devant ce sont des chalets; par derrière ce sont des citadelles.

Je me faisais mille questions. Qu'est-ce que ce lieu extraordinaire? Que peut signifier une rue écussonnée d'un bout à l'autre? On ne voit de ces rues-là que dans les villes de chevaliers comme Rhodes et Malte. D'ordinaire les armoiries ne se coudoient pas. Elles veulent l'isolement; elles ont besoin d'espace comme tout ce qui est grand. Il faut tout un donjon à un blason comme toute une montagne à un aigle. Quel sens peut avoir un village armorié? Cabanes par devant, palais par derrière, qu'est-ce que cela veut dire? Quand vous arrivez par la mer, votre poitrine se dilate, vous

croyez voir une bucolique; vous vous écriez : Oh! la douce et candide et naïve peuplade de pêcheurs! Vous entrez, vous êtes chez des hidalgos, vous respirez l'air de l'Inquisition; vous voyez se dresser à l'autre bout de la rue le spectre livide de Philippe II.

Chez qui est-on quand on est à Pasages? Est-on chez des paysans? est-on chez des grands seigneurs? Est-on en Suisse ou en Castille? N'est-ce pas un endroit unique au monde que ce petit coin de l'Espagne où l'histoire et la nature se rencontrent et construisent chacune un côté de la même ville, la nature avec ce qu'elle a de plus gracieux, l'histoire avec ce qu'elle a de plus sinistre?

Il y a trois églises à Pasages, deux noires et une blanche.

La principale, qui est noire, est d'un caractère surprenant. A l'extérieur, c'est un bloc de pierres; à l'intérieur, c'est la nudité d'un sarcophage. Seulement, sur ces murailles moroses que ne relève aucune sculpture, que n'égaye aucune fresque, que ne traverse aucun vitrail, vous voyez tout à coup reluire et resplendir un autel, qui est à lui seul toute une cathédrale.

C'est une immense boiserie appliquée au mur, ciselée, peinte, menuisée, ouvrée, dorée, avec des statues, des statuettes, des colonnes torses, des rinceaux, des arabesques, des volutes, des reliques, des roses, des cires, des saints, des saintes, du clinquant et des passequilles. Cela part du pavé, et cela ne s'arrête qu'à la voûte. Nulle transition entre la nudité du mur et la parure de l'autel. C'est une magnifique architecture vermeille et fleurie qui végète, on ne sait comment, dans l'ombre de cette cave de granit, et qui, au moment où l'on s'y attend le moins, fait dans les coins obscurs des broussailles d'or et de pierreries.

Il y a quatre ou cinq de ces autels dans l'église de Pasages. Cette mode est, du reste, propre à toutes les églises de la province; mais c'est à Pasages qu'elle produit son contraste le plus singulier.

La première chose qui m'a frappé en sortant de l'église, c'est une tête sculptée dans une muraille qui fait face au portail. Cette tête est peinte en noir, avec des yeux blancs, des dents blanches et des lèvres rouges, et regarde l'église d'un air de stupeur. Comme je considérais cette sculpture mystérieuse, *el señor cura* a passé; il s'est approché de moi; je lui ai demandé s'il savait ce que signifiait ce masque de nègre devant le seuil de son église. Il ne le sait pas, et, m'a-t-il dit, personne dans le pays ne l'a jamais su.

Au bout de deux heures, ayant tout vu ou du moins tout effleuré, je me suis rembarqué. Manuela m'attendait. Car c'était fini, elle avait pris possession de moi, je lui appartenais, j'étais sa chose.

Comme j'enjambais le rebord du bateau, quelqu'un m'a saisi le bras; je me suis retourné. C'était le digne homme avec lequel j'avais passé, le matin,

le bras de mer, et dont j'ai oublié de vous faire le portrait; je répare mon oubli : chapeau râpé à haute forme et à bords étroits, redingote bleue usée aux coutures, boutonnée de deux boutons l'un, grosse chaîne de montre avec clef de cornaline, figure de juif sans le sou qui prête son nom pour des opérations douteuses. Voici maintenant notre dialogue sur le bord du bateau. Figurez-vous-le dans le castillan le plus rapide que vous pourrez imaginer :

— Eh bien, seigneur français?

— Eh bien?

— Qu'en dites-vous?

— De quoi?

— L'avez-vous vue?

— Quoi?

— L'avez-vous mesurée?

— Quoi?

— N'est-ce pas la plus longue de la province?

— De quelle province et qu'est-ce qui est long?

— Pardieu! la corderie!

— Quelle corderie?

— La corderie que vous venez de voir! La corderie d'ici, donc!

— Il y a une corderie ici?

— Ah! le seigneur cavalier français est de belle humeur et veut s'amuser; mais il sait bien qu'il y a une corderie, puisqu'il a fait deux cents lieues exprès pour la voir.

— Moi? pas du tout.

— N'est-ce pas que c'est beau? tiré au cordeau? long? magnifique? droit comme un I?

— Je n'en sais rien.

— Ah çà! reprit l'homme en me regardant entre les deux yeux, sérieusement, cavalier, vous ne l'avez donc pas vue?

— Quoi?

— La corderie?

— Apprenez, seigneur, répliquai-je avec majesté, que je hais particulièrement les choses longues, magnifiques et tirées au cordeau, et que je ferais deux cents lieues pour ne pas voir une corderie.

Je dis ces paroles mémorables d'une façon si solennelle et avec un accent si profond que mon homme en recula. Il me regarda d'un air effaré; et, tandis que la barque s'éloignait du bord, je l'entendis qui disait aux bateleras restées sur l'escalier, en me désignant d'un haussement d'épaules : *Un loco!* Un fou.

De retour à Saint-Sébastien, j'ai annoncé dans mon auberge que j'irais le lendemain m'installer à Pasages.

Ceci a causé un effroi général.

— Qu'allez-vous faire là, monsieur? Mais c'est un trou. Un désert. Un pays de sauvages. Mais vous n'y trouverez pas d'auberge!

— Je me logerai dans la première maison venue. On trouve toujours une maison, une chambre, un lit.

— Mais il n'y a pas de toit aux maisons, pas de porte aux chambres, pas de matelas aux lits.

— Cela doit être curieux.

— Mais que mangerez-vous?

— Ce qu'il y aura.

— Il n'y aura que du pain moisi, du cidre gâté, de l'huile rance et du vin de peau de bouc.

— J'essayerai de cet ordinaire.

— Comment, monsieur, vous êtes décidé?

— Décidé.

— Vous faites ce que personne n'oserait faire ici.

— En vérité? cela me tente.

— Aller coucher à Pasages, cela ne s'est jamais vu!

Et l'on faisait presque des signes de croix.

Je n'ai voulu rien entendre, et le lendemain, à l'heure de la marée, je suis parti pour Pasages.

Maintenant, voulez-vous connaître le résultat? Voici où m'a mené mon imprudence.

Je commence par vous dire ce que j'ai sous les yeux au moment où je vous écris.

Je suis sur un long balcon qui donne sur la mer. Je m'accoude à une table carrée recouverte d'un tapis vert. J'ai à ma droite une porte-fenêtre qui s'ouvre dans ma chambre, car j'ai une chambre, et cette chambre a une porte. A ma gauche j'ai la baie. Sous mon balcon sont amarrés deux navires, dont un vieux, dans lequel travaille un matelot bayonnais qui chante du matin au soir. Devant moi, à deux encablures, un autre navire tout neuf et très beau qui va partir pour les Indes. Au delà de ce navire, la vieille tour démantelée, le groupe de maisons qu'on appelle *el otro Pasage,* et la triple croupe d'une montagne. Tout autour de la baie, un large demi-cercle de collines dont les ondulations vont se perdre à l'horizon et que dominent les faîtes décharnés du mont Arun.

La baie est égayée par les nacelles des batelerás qui vont et viennent sans

cesse, et se hèlent d'un bout à l'autre du golfe avec des cris qui ressemblent au chant du coq. Il fait un temps magnifique et le plus beau soleil du monde. J'entends mon matelot qui fredonne, des enfants qui rient, les batelières qui s'appellent, les laveuses qui frappent le linge sur des pierres selon la mode du pays, les chariots à bœufs qui grincent dans les ravins, les chèvres qui bêlent dans la montagne, les marteaux qui résonnent dans le chantier, les câbles qui se déroulent sur les cabestans, le vent qui souffle, la mer qui monte. Tout ce bruit est une musique, car la joie le remplit.

Si je me penche à mon balcon, je vois à mes pieds une étroite terrasse de pierre où l'herbe pousse, un escalier noir qui descend dans la mer et dont la marée escalade les degrés, une vieille ancre enfoncée dans la vase, et un groupe de pêcheurs, hommes et femmes, dans le flot jusqu'aux genoux, qui tirent leurs filets de l'eau en chantant.

Enfin, si vous voulez que je vous dise tout, là, sous mes yeux, sur la terrasse et l'escalier, des constellations de crabes exécutent avec une lenteur solennelle toutes les danses mystérieuses que rêvait Platon.

Le ciel a toutes les nuances du bleu depuis la turquoise jusqu'au saphir, et la baie toutes les nuances du vert depuis l'émeraude jusqu'à la chrysoprase.

Aucune grâce ne manque à cette baie; quand je regarde l'horizon qui l'enferme, c'est un lac; quand je regarde la marée qui monte, c'est la mer.

Qu'en dites-vous? Et à ce sujet, — j'y songe et vous me le rappelez dans votre lettre, — depuis trois semaines que je voyage, j'ai été infidèle à ma manie de vous envoyer le paysage de ma fenêtre. Je répare tout de suite cet oubli. A Bordeaux, ma fenêtre donnait sur un grand mur; à Bayonne, sur une rue plantée d'arbres; à Saint-Sébastien, sur une vieille femme qui tuait ses puces. Vous voilà satisfait. Je reviens en hâte à Pasages.

La maison que j'habite est à la fois une des plus solennelles qui regardent la rue, et une des plus gaies qui regardent le golfe. Au-dessus du toit, je vois dans les rochers des escaliers qui grimpent à travers des touffes de verdure jusqu'à la vieille église blanche, laquelle semble une génisse de plus agitant sa cloche à son cou dans la montagne. Car, dans les églises du Guipuzcoa, on voit à nu la cloche suspendue au bord du toit de l'église sous une espèce d'arcade qui ressemble à un collier.

La maison où je suis a deux étages et deux entrées. Elle est curieuse et rare entre toutes, et porte au plus haut degré le double caractère si original des maisons de Pasages. C'est le monumental rapiécé avec le rustique. C'est une cabane mêlée et soudée à un palais.

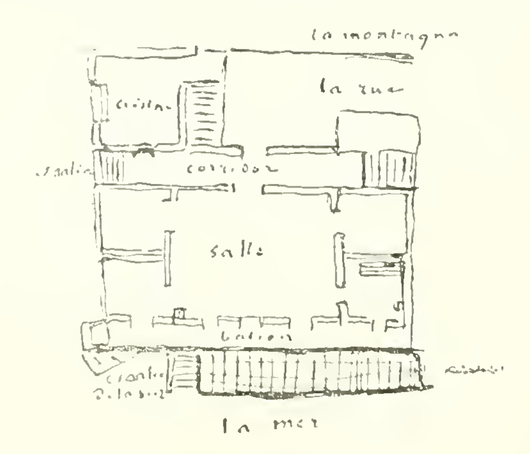
La première entrée est un portail à colonnes du temps de Philippe II, sculpté par les ravissants artistes de la renaissance, mutilé par le temps et les

enfants qui jouent, rongé par les pluies, la lune et le vent de mer. Vous savez que le grès fruste se ruine admirablement. Ce portail est d'une belle couleur chamois. L'écusson reste, mais les années ont effacé le blason.

Vous poussez la petite porte à droite du portail, et vous trouvez un escalier en poutres et en planches, poutres et planches noires comme le charbon, rudement taillées, à peines équarries. Au haut de l'escalier, dont les marches séculaires offrent de larges brèches, une lourde porte de forteresse, au centre de laquelle s'ouvre une étroite lucarne grillée, grince sur ses gonds de fer massif et vous introduit dans le logis.

L'antichambre est un corridor blanchi à la chaux, tapissé d'énormes toiles d'araignées, car je ne veux rien vous dissimuler, éclairé d'une fenêtre sur la rue. Vis-à-vis de cette fenêtre, l'escarpement du mont dresse à perte de vue son mur gigantesque.

Le corridor, qui aboutit à l'escalier du second étage, est percé de deux portes; l'une à droite mène à la cuisine, où l'on monte par deux marches de bois moisi; l'autre à gauche s'ouvre sur une grande salle flanquée aux quatre coins de quatre petites chambres, laquelle compose à elle seule, avec ces quatre cabinets et la cuisine, le premier étage de la maison. Deux de ces cabinets sont obscurs et n'ont d'autre ouverture que leur porte sur la salle. On y couche pourtant. Les deux autres chambres sont, comme la salle, de plain-pied avec le balcon auquel elles communiquent par des portes-fenêtres peintes en vert, garnies de petites vitres à volets. Chaque chambre a une de ces portes-fenêtres. La grande salle en a deux entre lesquelles s'ouvre une jolie croisée presque carrée.



Les intérieurs sont blancs d'un lait de chaux comme la façade sur le lac; les parquets, noirs et pourris comme l'escalier, ressemblent au tablier de bois d'un pont rustique; les portes ressemblent aux parquets. Une table ronde,

quelques bahuts, quelques chaises de paille, voilà l'ameublement de la grande salle. Un blason, peu héraldique d'ailleurs, est grossièrement peint au-dessus de la porte du milieu. Pas de cheminées. Le climat s'en passe. Les murs sont de pierre et d'une épaisseur de donjon.

J'occupe la chambre sur le balcon à l'angle de la salle à gauche. Les autres cabinets sont les cellules des divers habitants de la maison, desquels je vous parlerai tout à l'heure.

Le second étage est pareil au premier. Une chambre à coucher occupe la place de la cuisine. Le balcon du deuxième étage abrite le balcon du premier et est lui-même protégé par le large rebord du toit qu'égayent de charmantes solives contournées et ciselées. Les balcons sont carrelés en briques rouges et peints en vert.

Mais il semble que tout cela va s'effondrer. Les murs ont des lézardes qui laissent voir le paysage; les briques du balcon d'en haut laissent voir le balcon d'en bas; les planchers des chambres plient sous le pied.

L'escalier qui mène du premier au second est des plus étranges.

> Tout l'escalier branlait du haut jusques en bas,

dit Régnier de je ne sais plus quel logis. Cet escalier-ci est tout ensemble branlant et massif. Ce sont de gros madriers, de grosses planches, de gros clous, ajustés et assemblés d'une façon sauvage il y a trois cents ans, qui tremblent de vieillesse et ont pourtant quelque chose de robuste et de redoutable. Cela menace dans la double acception du mot. Aucune lucarne, si ce n'est un rayon oblique d'en haut. Les marches, raccommodées à la serpe avec des planches posées de travers et comme jetées au hasard, semblent des pièges à loups. C'est à la fois croulant et formidable. D'immenses araignées vont et viennent dans cet enchevêtrement ténébreux. Une porte en chêne, épaisse de quatre pouces, garnie d'armatures solides quoique rongées de rouille, ferme cet escalier et isole au besoin le deuxième étage du premier. Toujours la forteresse dans la cabane.

Que dites-vous de cet ensemble? Cela est triste? repoussant? terrible? Eh bien non, cela est charmant.

D'abord, rien n'est plus inattendu. C'est là une maison comme on n'en voit nulle part. Au moment où vous vous croyez dans une masure, une sculpture, une fresque, un ornement inutile et exquis vous avertit que vous êtes dans un palais; vous vous extasiez sur ce détail qui est un luxe et une grâce, le cri rauque d'un verrou vous fait songer que vous habitez une prison; vous allez à la fenêtre, voici le balcon, voici le lac, vous êtes dans un chalet de Zug ou de Lucerne.

Et puis un jour éclatant pénètre et remplit cette singulière demeure; la distribution en est gaie, commode et originale; l'air salé de la mer l'assainit; le pur soleil de midi la sèche, la chauffe et la vivifie. Tout devient joyeux dans cette lumière joyeuse.

Partout ailleurs la poussière est de la malpropreté. Ici la poussière n'est que de la vétusté. La poussière d'hier est odieuse; la cendre de trois siècles est vénérable. Que vous dirai-je enfin? dans ce pays de pêcheurs et de chasseurs, l'araignée qui chasse et qui tend ses filets a droit de bourgeoisie. Elle est chez elle. Bref, j'accepte ce logis tel qu'il est.

Seulement je fais balayer ma chambre, et j'ai donné congé aux araignées qui l'occupaient avant moi.

Ce qui complète la physionomie étrange de cette maison, c'est que je n'y ai pas vu d'homme. Quatre femmes et un enfant l'habitent; la maîtresse du logis, ses deux filles, sa servante Iñacia, belle fille basque aux pieds nus, et son petit-fils, joli marmot de dix-huit mois.

L'hôtesse, madame Basquetz, est une excellente femme aux yeux spirituels, avenante, cordiale et gaie, qui est un peu française d'origine, tout à fait française de cœur, et qui parle très bien français. Ses deux filles ne parlent qu'espagnol et basque.

L'aînée est une jeune femme malade, douce et pensive. La cadette s'appelle Pepa comme toutes les espagnoles. Elle a vingt ans, la taille svelte, le corsage souple, la main bien faite, le pied petit, chose rare en Guipuzcoa, les yeux noirs et grands, les cheveux superbes, et elle s'accoude le soir sur le balcon dans une attitude triste, et elle se retourne, si sa mère l'appelle, avec une vivacité joyeuse. Elle est à cet âge où l'insouciance de la jeune fille commence à disparaître, insensiblement voilée sous la mélancolie de la femme.

L'enfant, qui rampe dans l'escalier d'un étage à l'autre, va et vient tout le jour, rit, remplit la maison, et la réchauffe avec son innocence, sa grâce et sa naïveté. Un enfant dans une maison, c'est un poële de gaité.

Comme il couche près de ma chambre, le soir je l'entends qui murmure doucement pendant que les quatre femmes l'endorment avec une chanson.

Je vous ai dit que la maison avait une autre entrée. C'est un escalier sans rampe, formé de grosses pierres de taille, qui monte de la rue à la cuisine et va de là rejoindre d'autres escaliers de pierre qui s'en vont dans la montagne à travers les feuillages.

La maison est posée en travers sur la rue comme le château de Chenonceaux sur le Cher, et la rue passe dessous au moyen d'une espèce d'arche de pont longue, étroite, voûtée et obscure, qu'une lanterne éclaire la nuit et où brûle dans une niche, à côté d'un soupirail fermé d'une grille du quinzième

siècle, une cire bénie recommandée aux pauvres matelots qui passent par l'inscription que voici :

VNA LIMOSNA PARA
ALVMBRAR AL S^{TO} C^{TO}
D. BVEN BIAJE
AÑO 1756

« Une aumône pour éclairer le Saint-Christ du bon voyage. — An 1756. »

Maintenant vous connaissez la maison, vous connaissez les habitants. Je vous ai dit où est ma chambre; mais je ne vous ai pas dit ce qu'elle est.

Figurez-vous quatre murs blancs, deux chaises de paille, une cuvette sur trépied, un chapeau d'enfant orné de plumes et de verroteries suspendu à un clou, une tablette portant quelques pots de pommade et trois volumes dépareillés de Jean-Jacques Rousseau, un lit à baldaquin antique de fort belle perse, avec deux matelas durs comme marbre et un chef de bois peint le plus joli du monde, un miroir penché à encadrement exquis accroché au mur, et une porte de cave qui ne ferme pas. Voilà ma chambre. Ajoutez-y la porte-fenêtre dont je vous ai déjà parlé et ma table qui est sur le balcon. De mon lit je vois la mer et la montagne.

Vous voyez que, malgré les prédictions sinistres des gens civilisés de Saint-Sébastien, j'ai réussi à me loger chez les hurons de Pasages.

Maintenant ai-je réussi à y vivre? Jugez-en.

Sur ma table à tapis vert qui ne quitte pas le balcon, la gracieuse Pepa, qui s'éveille avec l'aube, vient, vers dix heures, poser une serviette blanche; puis elle m'apporte des huîtres détachées le matin même des rochers de la baie, deux côtelettes d'agneau, une loubine frite qui est un délicieux poisson, des œufs sur le plat sucrés, une crème au chocolat, des poires et des pêches, une tasse de fort bon café et un verre de vin de Malaga. Je bois d'ailleurs du cidre, ne pouvant me faire au vin de peau de bouc. Ceci est mon déjeuner.

Voici mon dîner, qui a lieu le soir vers sept heures, quand je suis revenu de mes courses dans la baie ou sur la côte. Une excellente soupe, le puchero avec le lard et les pois chiches sans le safran et les piments, des tranches de merluche frites dans l'huile, un poulet rôti, une salade de cresson cueilli dans le ruisseau du lavoir, des petits pois aux œufs durs, un gâteau de maïs au lait et à la fleur d'oranger, des brugnons, des fraises et un verre de vin de Malaga.

Pendant que Pepita me sert, allant et venant autour de moi, toutes ces

IMPRIMERIE NATIONALE.

choses qui sollicitent mon appétit de montagnard, le soleil se couche, la lune se lève, un bateau pêcheur sort de la baie, tous les spectacles de l'océan et des montagnes se déploient devant moi mariés à tous les spectacles du ciel. Je parle basque et espagnol à Pepita. Je lui conte des histoires de sorciers que j'invente incroyables et auxquelles j'ai l'air de croire, elle rit et tâche de me dissuader, j'entends chanter au loin les batelières, et je ne m'aperçois pas que la porcelaine est en faïence et l'argenterie en étain.

Tout cela me coûte cinq francs par jour.

A Saint-Sébastien, on me croit probablement mort de faim et dévoré par les sauvages.

Du reste, rien ne m'a été plus facile que de m'installer ici. J'ai demandé à Manuela si elle connaîtrait à Pasages une maison où je pusse me loger pendant quelques jours. La fantaisie a d'abord un peu surpris Manuela; mais j'ai insisté, et elle m'a conduit où je suis. La digne madame Basquetz m'a accueilli avec un sourire; je lui ai donné le prix qu'elle m'a demandé. C'est fort simple, comme vous voyez.

La baie du Passage, abritée de toutes parts et de tous les vents, pourrait faire un port magnifique. Napoléon l'avait pensé, et, comme il était bon ingénieur, il avait lui-même crayonné un plan des travaux à faire. Le bassin a plusieurs lieues de tour et le goulet qui mène à la mer est tellement étroit qu'il ne peut y passer qu'un seul bâtiment à la fois. Ce goulet, resserré entre deux hautes croupes de rochers, est lui-même partagé en trois petits bassins que séparent des étranglements faciles à fortifier et à défendre.

Au seizième siècle, la compagnie de Caracas, réunie depuis à celle des Philippines, avait son entrepôt et ses magasins à Pasages. Elle avait fait construire pour protéger la baie la belle tour qui en est aujourd'hui l'ornement. Cette tour a été démantelée il y a quelques années par les carlistes.

Les carlistes, soit dit en passant, ont laissé de tristes traces à Pasages. Ils ont démoli et brûlé plusieurs maisons. Celle où je demeure n'a été que pillée. — Grand bonheur! me disait mon hôtesse en joignant les mains.

Les anglais aussi ont occupé Pasages à diverses époques, et tout récemment encore.

Ils avaient bâti sur les points élevés de la côte quelques forts, aujourd'hui détruits. Ceux-là ont été brûlés par les habitants. Et, s'il faut tout dire, ces incendies ont été des feux de joie. Les anglais ne sont pas aimés dans le Guipuzcoa. Le débarquement de lord Wellington avec les portugais en 1813 est pour les basques un sinistre souvenir. Les cœurs de ces montagnards ont comme ces montagnes de longs et profonds échos, et le bombardement de Saint-Sébastien y retentit encore.

Les anglais n'ont laissé dans la ville de Pasages d'autres vestiges que les deux syllabes OLD. COLD. qui faisaient partie de quelque enseigne de marchand et qui sont encore lisibles, à côté du portail de Philippe II, sur le mur de la maison que j'habite.

Maintenant le port de Pasages est à peu près désert. Les bateaux pêcheurs seuls y séjournent. Des armateurs bayonnais y font construire, sous des noms espagnols qu'on leur prête à Bilbao ou à Santander, des navires destinés au commerce de l'Espagne et qui ne jouiraient pas des franchises s'ils n'étaient point bâtis en Espagne. Pasages sert à cela. Et voilà pourquoi on y a établi, en 1842 je crois, la grande corderie qui est dans le chantier, et que j'avais tant dédaignée. Cette corderie est un long boyau et une belle corderie. J'ai fini par la visiter. Vous voyez que je me civilise.

Le port n'est plus protégé militairement que par un petit castillo installé sur le rocher à mi-côte, à l'entrée de la seconde articulation de la gorge. Cette forteresse est défendue par d'innombrables puces et aussi par quelques soldats.

Pasages, du reste, se garderait presque tout seul. La nature l'a admirablement fortifié. L'entrée du port est redoutable. Tous les ans quelque bâtiment s'y perd. L'an dernier, un navire chargé de planches pour une cinquantaine de mille francs, cherchant à s'y réfugier par un gros temps, fut pris en travers au moment où il entrait dans le second bassin du détroit, et jeté par une lame sur le rocher à plus de soixante pieds au-dessus de la mer. Il ne retomba pas. Les ongles du rocher le saisirent et s'y enfoncèrent de toutes parts. Une croix de fer qui tremble au vent marque aujourd'hui l'endroit où ce grand navire resta cloué.

Voulez-vous savoir à présent la vie que je mène ici? Comme je ne ferme pas ma fenêtre et que ma porte ne ferme pas, dès l'aube le soleil qui brille et l'enfant qui jase me réveillent. Je n'ai pas le chant du coq, mais j'ai le cri des bateleras, ce qui revient au même. Si la marée monte, tout en me levant je les vois de mon balcon qui se hâtent vers le fond du golfe.

Elles sont toujours deux dans un bateau, un peu à cause de la pesanteur du bateau, beaucoup à cause de la jalousie des maris et des amants. Cela fait des couples, et chaque couple a son nom; la Catalana y su madre, Maria Juana et Maria Andres, Pepa et Pepita, las compañeras et las evaristas. Les evaristas sont très jolies; les officiers de la garnison de Saint-Sébastien se font volontiers promener par elles, mais elles sont sages, elles promènent en effet les officiers. Elles ont toujours un bouquet sur leur chapeau ciré, et, quand elles se penchent sur l'aviron, leur court jupon de drap noir à gros plis laisse voir leur jambe bien faite et bien chaussée.

Elles sont du petit nombre de celles qui ont des bas; c'est l'aristocratie des batelières.

Pepa et Pepita, les deux sœurs, sont peut-être plus jolies encore.

Rien n'est vif et pur comme cette baie le matin. J'entends sonner derrière moi les cloches des trois églises; le soleil marque les rides de la vieille tour. Chaque barque fait son sillage dans le golfe et semble traîner après soi un long sapin d'argent avec toutes ses branches.

Avant déjeuner je fais un tour dans le village, ou la ville, comme vous voudrez, car je ne sais quel nom donner à ce lieu à part. J'y découvre toujours quelque chose que je n'avais pas vu la veille. Ce sont des hangars pratiqués sous les rochers qui percent la rue et se font jour entre les maisons; dans ces hangars est la provision de bois, souches d'arbres hérissées comme des châtaignes, déchirures de bateaux, carcasses de navires. C'est une femme qui file devant la porte; le fil part de sa main et remonte jusqu'au toit de la maison, d'où il retombe, portant à son extrémité le fuseau qui pend devant la fileuse. Ce sont des persiennes orientales à des fenêtres gothiques, et de frais visages derrière ces mailles serrées de bois noir. Ce sont de belles petites filles, jambes nues et déjà bronzées par le climat, qui dansent et qui chantent :

Gentil muchacha,
Toma la derecha.
Hombre de noda,
Toma la izquierda.

ce que je traduirais volontiers ainsi, plutôt selon l'esprit que selon la lettre :

Fille adroite,
Prends la droite.
Homme gauche,
Prends la gauche.

A Pasages, on travaille, on danse et on chante. Quelques-uns travaillent, beaucoup dansent, tous chantent.

Comme dans tous les lieux primitifs et rustiques, il n'y a à Pasages que des jeunes filles et des vieilles femmes, c'est-à-dire des fleurs et... — ma foi, cherchez l'autre mot dans Ronsard. La femme proprement dite, cette rose magnifique qui s'épanouit de vingt-cinq à quarante ans, est un produit exquis et rare de la civilisation extrême, de la civilisation élégante, et n'existe que dans les villes. Pour faire la femme il faut de la culture; il faut, passez-moi l'expression, ce jardinage que nous nommons l'esprit de société.

Où l'esprit de société n'est pas, vous n'aurez pas la femme. Vous aurez Agnès, vous aurez Gertrude; vous n'aurez pas Elmire.

A Pasages il y a toujours des filles qui lavent et des linges qui sèchent; les filles lavent dans les ruisseaux, les linges sèchent sur les balcons. Cela égaie l'oreille et les yeux.

Ces balcons sont les plus curieuses choses du monde à regarder et à étudier. Vous ne pouvez vous figurer tout ce qu'il y a, outre les linges séchant en plein air, sur un balcon de Pasages.

La balustrade elle-même, qui est presque toujours ancienne, c'est-à-dire torse ou ciselée, vaut déjà la peine d'être examinée. Puis, au plafond du balcon, — car tout balcon a un plafond qui est le balcon supérieur ou le rebord du toit, — à ce plafond, dis-je, se balancent des lignes, des nasses, des filets, des rouleaux de corde, des éponges, un perroquet dans une cage de bois, des caisses suspendues pleines d'œillets rouges sous lesquelles s'enchevêtrent des nœuds de corde, petits jardins aériens qui vous font songer à Sémiramis. Au mur, entre les fenêtres, s'accrochent des bouquets d'immortelles liés en croix, des haillons, de vieilles vestes brodées, des drapeaux, des torchons; puis des choses fantastiques dont on ne peut deviner l'utilité et qui sont là pour l'ornement, quatre lattes attachées en carré, un fil de fer en cerceau, un tambour de basque crevé. Quelques dessins charbonnés sur le mur blanchi, des seaux à cercles de fer brillant pour puiser l'eau, et une jeune fille qui rit accoudée à la balustrade, complètent l'ameublement du balcon.

Dans le vieux Pasages, de l'autre côté de la baie, j'ai vu une maison du quinzième siècle dont le balcon, plus fourmillant d'objets et plus encombré qu'une basse-cour de Normandie, est encadré entre deux sévères profils de chevaliers sculptés sur de larges planches de chêne.

Le jour où j'arrivai, comme pour fêter ma bienvenue, un vieux jupon, composé de plusieurs guenilles de toutes couleurs cousues ensemble, flottait comme une bannière à l'un de ces balcons. Ce bariolage éclatant se gonflait au vent avec un orgueil et un faste inexprimables. Je n'ai jamais vu plus magnifique manteau d'arlequin.

A midi, le soleil abat sous tous les toits et sous tous les balcons de larges bandes d'ombre horizontale qui font ressortir la blancheur des façades et qui font que cette ville, si on l'aperçoit de loin se détachant sur le fond vert et sombre des montagnes, semble vivre d'une vie lumineuse et extraordinaire.

La place surtout est éclatante. Car il y a une place à Pasages, laquelle, comme toutes les places espagnoles, s'appelle *plaza de la Constitucion.* En dépit de ce nom parlementaire et pluvieux, la place de Pasages étincelle et reluit avec une verve admirable. Cette place n'est autre chose que le prolongement de la rue, élargi et ouvert sur la mer. Quelques-unes des hautes maisons qui l'entourent sont juchées sur de colossales arcades. La maison centrale

porte sur sa devanture le blason colorié de la ville. Tous les rez-de-chaussée sont des boutiques.

A de certains dimanches, la ville se paie à elle-même un combat de taureaux, et cette place lui sert d'amphithéâtre, ce qu'indiquent des assemblages de solives plantés dans le pavé le long du parapet. D'ailleurs, place de taureaux ou place de la constitution, rien, je vous le répète, n'est plus allègre, plus curieux, plus divertissant à l'œil.

La vie surabondante qui anime Pasages se résume dans cette place et y atteint son paroxysme. Les bateleras se tiennent à un bout, les majos et les matelots à l'autre; des enfants rampent, grimpent, marchent, chancellent, crient et jouent sur tous les pavés; les façades peintes étalent toutes les couleurs du perroquet, le jaune le plus vif, le vert le plus frais, le rouge le plus vermeil. Les chambres et les boutiques sont des cavernes pleines de clairs-obscurs magiques, où l'on entrevoit parmi les lueurs et les reflets toutes sortes de mobiliers fantasques, des bahuts comme on n'en voit qu'en Espagne, des miroirs comme on n'en voit qu'à Pasages.

De bonnes figures honnêtes et cordiales s'épanouissent sur tous ces seuils.

Je vous parlais tout à l'heure du *Vieux Passage* qu'on appelle aussi *el otro Pasage*. Il y a en effet deux Passages, un jeune et un vieux. Le jeune a trois cents ans. C'est celui que j'habite.

J'ai voulu l'autre matin passer l'eau et voir le vieux. C'est une sorte de Bacharach méridional.

Là, comme au Bacharach du Rhin, «l'étranger est étrange». Des enfants hâves et des vieilles blêmes vous regardent passer avec stupeur.

Une m'a crié comme je m'arrêtais devant sa maison : *Hijo, dibuja eso. Viejas cosas, hermosas cosas* (Fils, dessine ceci. Vieilles choses, belles choses). Le logis en effet était une magnifique masure du treizième siècle, la plus délabrée et la plus croulante qu'on pût voir.

La rue du vieux Pasages est une vraie rue arabe; maisons blanchies, massives, cahotées, à peine percées de quelques trous. S'il n'y avait les toits, on se croirait à Tétuan. Cette rue, où le lierre va d'un côté à l'autre, est pavée de dalles, larges écailles de pierre qui ondulent comme le dos d'un serpent.

L'église gâte cet ensemble. Elle est moderne et rebâtie du dernier siècle. Je me la suis fait ouvrir pour une demi-peseta. Une inscription sur l'orgue en donne la date, qui n'est d'ailleurs que trop écrite dans l'architecture :

MANVEL MARTIN
CARRERA ME HIZO
AÑO 1774

Cette église est maussade; le vieux Pasages est triste. Rien n'est moins d'accord: La maussaderie est la tristesse de ce qui est petit. Le vieux Pasages a de la grandeur.

Vous voyez, mon ami, que ma promenade du matin n'est pas inoccupée. Cette promenade faite, je rentre, je déjeune, et je m'en vais par les chemins des rochers. Je donne le matin à la ville et le jour à la montagne.



Je monte dans la montagne par des escaliers perpendiculaires, aux marches très hautes et très étroites, solidement maçonnés dans l'escarpement et mêlés à la rude végétation du rocher. Quand on est au haut d'un escalier, on en trouve un autre. Ils s'ajoutent ainsi bout à bout et s'en vont vers le ciel, comme ces effrayantes échelles qu'on voit trembler dans les architectures impossibles et mystérieuses de Piranèse. Cependant les échelles de Piranèse s'enfoncent dans l'infini, et les escaliers de Pasages ont une fin.

Quand je suis au haut des escaliers, je trouve d'ordinaire une corniche, un sentier de chèvres, une manière de gouttière pratiquée par les torrents et

les pluies et qui fait un rebord à la montagne. Je m'en vais par là, au risque de choir sur les toits du village, de tomber par une cheminée dans une marmite, et de m'ajouter comme un ingrédient de plus à quelque olla-podrida.

Les sommets des montagnes sont pour nous des espèces de mondes inconnus. Là végète, fleurit et palpite une nature réfugiée qui vit à part. Là s'accouplent, dans une sorte d'hymen mystérieux, le farouche et le charmant, le sauvage et le paisible. L'homme est loin, la nature est tranquille. Une sorte de confiance, inconnue dans les plaines où la bête entend les pas humains, modifie et apaise l'instinct des animaux. Ce n'est plus la nature effarée et inquiète des campagnes. Le papillon ne s'enfuit pas; la sauterelle se laisse prendre; le lézard, qui est aux pierres ce que l'oiseau est aux feuilles, sort de son trou et vous regarde passer. Pas d'autre bruit que le vent, pas d'autre mouvement que l'herbe en bas et le nuage en haut. Sur la montagne l'âme s'élève, le cœur s'assainit; la pensée prend sa part de cette paix profonde. On croit sentir l'œil de Jéhovah tout près ouvert.

Les montagnes de Pasages ont pour moi deux attraits particuliers. Le premier, c'est qu'elles touchent à la mer qui à chaque instant fait de leurs vallées des golfes et de leurs croupes des promontoires. Le second, c'est qu'elles sont en grès.

Le grès est assez dédaigné des géologues qui le classent, je crois, parmi les parasites du règne minéral. Quant à moi, je fais grand cas du grès.

Vous savez, mon ami, que, pour les esprits pensifs, toutes les parties de la nature, même les plus disparates au premier coup d'œil, se rattachent entre elles par une foule d'harmonies secrètes, fils invisibles de la création que le contemplateur aperçoit, qui font du grand tout un inextricable réseau vivant d'une seule vie, nourri d'une seule sève, un dans la variété, et qui sont, pour ainsi parler, les racines mêmes de l'être. Ainsi, pour moi, il y a une harmonie entre le chêne et le granit, qui éveillent, l'un dans l'ordre végétal, l'autre dans la région minérale, les mêmes idées que le lion et l'aigle entre les animaux, puissance, grandeur, force, excellence.

Il y a une autre harmonie, plus cachée encore, mais pour moi aussi évidente, entre l'orme et le grès.

Le grès est la pierre la plus amusante et la plus étrangement pétrie qu'il y ait. Il est parmi les rochers ce que l'orme est parmi les arbres. Pas d'apparence qu'il ne prenne; pas de caprice qu'il n'ait; pas de rêve qu'il ne réalise; il a toutes les figures, il fait toutes les grimaces. Il semble animé d'une âme multiple. Pardonnez-moi ce mot à propos de cette chose.

Dans le grand drame du paysage, il joue le rôle fantasque; quelquefois grand et sévère, quelquefois bouffon; il se penche comme un lutteur,

il se pelotonne comme un clown; il est éponge, pudding, tente, cabane, souche d'arbre; il apparaît dans un champ parmi l'herbe à fleur du sol par petites bosses fauves et floconneuses, et il imite un troupeau de moutons endormi; il a des visages qui rient, des yeux qui regardent, des mâchoires qui semblent mordre et brouter la fougère; il saisit les broussailles comme un poing de géant qui sort de terre brusquement. L'antiquité, qui aimait les allégories complètes, aurait dû faire en grès la statue de Protée.

Une plaine semée d'ormes n'est jamais ennuyeuse; une montagne de grès est toujours pleine de surprise et d'intérêt. Toutes les fois que la nature morte semble vivre, elle nous émeut d'une émotion étrange.

C'est le soir surtout, à l'heure inquiétante du crépuscule, que commence à prendre forme cette partie de la création qui se fait fantôme. Sombre et mystérieuse transfiguration!

Avez-vous remarqué, à la tombée de la nuit, sur nos grandes routes des environs de Paris, les profils monstrueux et surnaturels de tous les ormes que le galop de la voiture fait successivement paraître et disparaître devant vous? Les uns bâillent, les autres se tordent vers le ciel et ouvrent une gueule qui hurle affreusement; il y en a qui rient d'un rire farouche et hideux, propre aux ténèbres; le vent les agite; ils se renversent en arrière avec des contorsions de damnés, ou se penchent les uns vers les autres et se disent tout bas dans leurs vastes oreilles de feuillages des paroles dont vous entendez en passant je ne sais quelles syllabes bizarres. Il y en a qui ont des sourcils démesurés, des nez ridicules, des coiffures ébouriffées, des perruques formidables; cela n'ôte rien à ce qu'a de redoutable et de lugubre leur réalité fantastique; ce sont des caricatures, mais ce sont des spectres; quelques-uns sont grotesques, tous sont terribles. Le rêveur croit voir se ranger au bord de sa route en files menaçantes et difformes et se pencher sur son passage les larves inconnues et possibles de la nuit.

On est tenté de se demander si ce ne sont pas là les êtres mystérieux qui ont pour milieu l'obscurité, et qui se composent d'ombre comme le crocodile se compose de pierre, comme le colibri se compose d'air et de soleil.

Tous les penseurs sont rêveurs; la rêverie est la pensée à l'état fluide et flottant. Il n'est pas un grand esprit que n'aient obsédé, charmé, effrayé, ou au moins étonné, les visions qui sortent de la nature. Quelques-uns en ont parlé et ont, pour ainsi dire, déposé dans leurs œuvres, pour y vivre à jamais de la vie immortelle de leur style et de leur pensée, les formes extraordinaires et fugitives, les choses sans nom qu'ils avaient entrevues «dans l'obscur de la nuit». *Visa sub obscurum noctis.* Cicéron les nomme *imagines,* Cassius *spectra,* Quintilien *figuræ,* Lucrèce *effigies,* Virgile *simulacra,* Charle-

magne *masca* [1]. Dans Shakespeare, Hamlet en parle à Horatio. Gassendi s'en préoccupait, et Lagrange y rêvait après avoir traduit Lucrèce et médité Gassendi.

Je pense avec vous tout haut, mon ami. Une idée me mène à l'autre. Je me laisse aller. Vous êtes bon et sympathique et indulgent. Vous êtes accoutumé à mon allure et vous me laissez penser la bride sur le cou. Me voici pourtant assez loin du grès, en apparence du moins. J'y reviens.

Les aspects que présente le grès, les copies singulières qu'il fait de mille choses ont cela de particulier que la clarté du jour ne les dissipe pas et ne les fait pas évanouir. Ici, à Pasages, la montagne, sculptée et travaillée par les pluies, la mer et le vent, est peuplée par le grès d'une foule d'habitants de pierre, muets, immobiles, éternels, presque effrayants. C'est un ermite encapuchonné, assis à l'entrée de la baie, au sommet d'un roc inaccessible, les bras étendus, qui, selon que le ciel est bleu ou orageux, semble bénir la mer ou avertir les matelots. Ce sont des nains à becs d'oiseau, des monstres à forme humaine et à deux têtes dont l'une rit et l'autre pleure, tout près du ciel, sur un plateau désert, dans la nuée, là où rien ne fait rire et où rien ne fait pleurer. Ce sont des membres de géant, *disjecti membra gigantis;* ici le genou, là le torse et l'omoplate, la tête plus loin. C'est une idole ventrue, à mufle de bœuf avec des colliers au cou et deux paires de gros bras courts, derrière laquelle de grandes broussailles s'agitent comme des chasse-mouches. C'est un crapaud gigantesque accroupi au sommet d'une haute colline, marbré par les lichens de taches jaunes et livides, qui ouvre une bouche horrible et semble souffler la tempête sur l'océan.

(1) *Stryga vel masca.*

— NOTES. —

Pasages. Le soir, danses, rires, guitares. Tout à coup une sonnette passe et une voix dit : *paralme almas del purgaterio.* Tout le monde tombe à genoux.

Le dimanche musique payée par la ville. Deux ménétriers en haillons et l'air triste jouent du violon et cognent du tambour de basque. Toujours la même cadence ; la danse des ours. A cette musique dansent avec un bonheur grave et profond les plus belles filles du monde. Pepa et Pepita, les deux batelières, les deux sœurs, belles ; toutes deux ont quelque chose de pur et de noble. L'aînée a l'air chaste, la cadette a l'air virginal. On croirait voir une madone danser vis-à-vis d'une diane.

Beaux pâtres ; beaux pêcheurs ; bruns, basanés, robustes. Respectueux et tendres dans leurs gestes avec ces filles pudiques. Cette danse pourtant ressemble à nos danses défendues.

Les enfants dansent aussi ; marmots de deux ans qui chaloupent de façon à effaroucher des sergents de ville parisiens.

Ces paysans dansant ainsi avec leurs costumes pittoresques, chemises blanches, ceintures rouges, bérets bleus, vestes sur l'épaule, sont beaux, nobles, gracieux, presque antiques.

Des gnomes ventrus à faces larges et plates, en redingotes et en chapeaux tromblons, les regardent d'un air dédaigneux. Ce sont les bourgeois.

AUTOUR DE PASAGES.

PROMENADES DANS LA MONTAGNE.
ÉCRIT EN MARCHANT.

I

3 août. — 3 heures après midi.

En me promenant dans la rade, j'ai aperçu une espèce de ruine au haut d'une montagne. Cette ruine n'a en aucune façon le profil d'une ruine ancienne. C'est une démolition moderne er probablement récente. Les anglais pendant leur séjour à Pasages, les carlistes et les cristinos pendant la dernière guerre, ont bâti des forts sur les hauteurs; c'est sans doute un de ces forts qu'on aura jeté bas depuis. Je vais le visiter.

Je gravis la montagne. Il y a apparemment un sentier, mais je ne le connais pas. Je vais à l'aventure à travers les genêts. L'ascension est longue, presque à pic, assez pénible. A mi-côte, je m'assieds dans les grès.

L'horizon s'est élevé, la mer reparaît là-bas. Les grelots des chèvres qui broutent dans le précipice viennent jusqu'à moi. Je vois près de mon pied un beau bupreste vert semé de taches d'or.

Je reprends l'escalade du mont; le sommet se courbe et s'arrondit; elle devient plus facile.

J'arrive à la ruine. Une cheminée de pierre, noire de fumée, se dresse au-dessus de la muraille.

Immense tas de pierres de taille démolies. Fossé plein de décombres. J'escalade les pierres. Elles sont mêlées de tuiles et de briques cassées. Je suis sur le plateau.

Voie à rouler les canons, dallée, toute neuve et qu'on dirait faite d'hier. L'herbe croît pourtant dans les intervalles des dalles.

J'entre dans la première masure. — Chambre carrée en pierre. — Gros mur épais. — Trois meurtrières sur les maisons de Pasages. — Au milieu une énorme cheminée en pierre et en brique, celle dont j'apercevais le tuyau, toute démolie, d'un aspect étrange. — Plusieurs compartiments en briques, cubiques et circulaires; probablement un four à rougir les boulets.

L'intérieur n'est qu'un amas de décombres. Aucun bruit humain ne parvient ici. On n'entend que le vent et la mer. Il commence à pleuvoir. Les pierres roulent sous mes pieds. Je sors avec peine.

Deuxième chambre carrée d'environ dix pieds dans tous les sens; pareille à la première. Trois meurtrières sur le village. Une fenêtre sur la mer. Reste d'une poutre dans une embrasure; elle est pourrie; j'en prends un morceau. Deux autres petites chambres sans fenêtre; l'une toute noircie de fumée. J'en fais le plan, accoudé sur le haut du mur. Bois brûlé mêlé aux décombres. Les trois chambres n'ont plus de toit; il n'en reste même pas de vestiges.

J'entre dans la deuxième masure. Une grande chambre, moins encombrée de ruines, avec une petite cheminée au fond. A côté, une chambre moins grande; toutes deux carrées. Tout est arraché, détruit, écroulé. Des insectes hideux fuient sous les pierres que je soulève du bout de ma canne. La pluie redouble. Le brouillard couvre la mer et la montagne. Je vais redescendre.

Je me décide à gravir le reste de la ruine. Monceau de pierres qui a dû être un troisième corps de logis. Derrière ce monceau, un petit champ cultivé de douze pieds carrés couvert de tronçons de bois brûlé. Le fossé borde le champ et entoure les trois masures. — Il pleut à verse. Une espèce de nuit se forme. La brume s'épaissit de plus en plus. Tout disparaît autour de moi. Je ne vois plus que les masures, la voie dallée et le plateau. — Je ne pourrai reconnaître mon chemin et je me perdrai dans les escarpements. A la garde de Dieu!

Un magnifique papillon chassé par la pluie vient se réfugier derrière moi, sur une pierre. Il a moins peur de moi que de l'orage. Il a raison; je le laisse en paix. Je redescends au hasard.

Il s'est fait une éclaircie. La pluie diminue, le jour revient. — J'aperçois la petite rade. — Elle est peuplée de nacelles de pêcheurs à quatre rames qui courent sur l'eau. De la hauteur où je suis, la rade pleine de ces nacelles figure une mare couverte d'araignées d'eau.

II

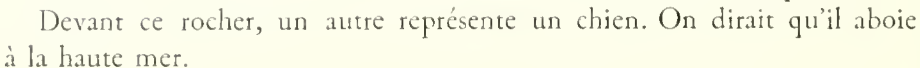
4 août. — 2 h. 1/2, sur la montagne.

Nature désolée. — Vent violent. — Petite baie étroitement resserrée entre les deux caps de Pasages. — La mer brise avec fureur sur un banc de rochers qui ferme la baie à moitié. La haute mer est sombre et agitée. Ciel de plomb. Le soleil et l'ombre errent sur les flots.

Au loin, une trincadoure de Fontarabie lutte, ses deux voiles au vent, pour entrer dans la baie. Elle met le cap sur la passe. Le flot la secoue d'avant en arrière. Tout à l'heure, un pâtre me disait dans la montagne : *Iguraldia gaiztoa* [1]. — Voici la barque; elle touche presque les rochers que la mer couvre d'écume. Elle passe. Elle a passé. — Une cigale chante dans l'herbe à côté de moi.

3 heures, sur la pente du précipice.

Rochers décharnés comme des têtes de mort. Bruyères. Je pique ma canne dans la lande où elle se tient debout. Des fleurs partout, et des sauterelles de mille couleurs, et les plus beaux papillons du monde. J'entends rire dans l'abîme des jeunes filles que je ne vois pas.



L'un des rochers devant moi a un profil. Je le dessine. La joue semble avoir été dévorée, ainsi que l'œil et l'oreille, et l'on croirait voir à nu l'intérieur du pavillon de la trompe.

Devant ce rocher, un autre représente un chien. On dirait qu'il aboie à la haute mer.

5 heures.

Je suis sur une pointe de rocher à l'extrémité d'un cap. J'ai tourné autour de la roche en gravissant l'escarpement. Je mettais mes mains et mes pieds pour grimper dans ces trous étranges dont la roche de ce rivage est criblée et qui ressemblent à des empreintes de semelles énormes. Je suis parvenu ainsi jusqu'à une espèce de console avec dossier qui fait saillie sur l'abîme. Je m'y assieds; mes pieds pendent dans le vide.

La mer, rien que la mer. — Magnifique et éternel spectacle! Elle blanchit là, en bas, sur des roches noires. L'horizon est brumeux, quoique le soleil me brûle. Toujours grand vent. — Un goëland passe majestueusement dans l'abîme à cent toises au-dessous de mon regard. — Le bruit est continu et grave. De temps en temps, on entend des éclats soudains, des espèces de chutes brusques et lointaines, comme si quelque chose s'écrou-

[1] En basque, mauvais temps.

lait; puis ce sont des rumeurs qui ressemblent à une multitude de voix humaines; on croirait entendre une foule parler.

Une frange d'argent, mince et éclatante, serpente à perte de vue au bas de la côte. — Derrière moi, un grand rocher debout figure un aigle immense qui se baisse vers son nid, ses deux griffes posées sur la montagne. Sombre et superbe sculpture de l'océan.

6 heures.

Me voici à la pointe même d'une haute montagne, sur le sommet le plus élevé que j'aie atteint dans la journée. Là encore il m'a fallu escalader avec les mains et les genoux.

Je découvre un immense horizon. Toutes les montagnes jusqu'à Roncevaux. Toute la mer de Bilbao à gauche, toute la mer de Bayonne à droite. J'écris ceci accoudé sur un bloc en forme de crête de coq qui fait l'arête extrême de la montagne. Sur ce rocher, on a gravé profondément avec le pic trois lettres à gauche :

L. R. H.

et deux lettres à droite :

V. H.

Autour de ce rocher, il y a un petit plateau triangulaire couvert de landes desséchées et entouré d'une espèce de fossé fort âpre. J'aperçois pourtant dans une crevasse une jolie petite bruyère rose en fleur. Je la cueille.

7 heures.

Autre castillo beaucoup plus grand que celui d'hier. Mille insectes m'importunent. Je suis dans l'enceinte, après avoir escaladé le fossé. Grand carré de murailles de pierre surmontées d'une muraille de terre, encore debout çà et là, et que l'herbe recouvre. Quatre pâtres basques, en béret et en veste rouge, dorment à l'ombre dans le fossé. Un gros chien blanc dort sur le haut du mur.

Restes de chambres. Dans l'une d'elles, arrachements d'une cheminée encore visibles. Au milieu de la grande enceinte, une plus petite, dont un angle est brûlé et noir de fumée. Derrière cette petite enceinte, une terrasse où conduit un escalier de quatre marches.

Un des pâtres s'est réveillé et s'est approché de moi. Je lui ai dit d'un air grave : *Jaincoa berorrecrequin*[1]. Il s'éloigne étonné. — Il a été réveiller les

[1] Dieu avec vous.

autres; — je les vois par les embrasures qui me regardent d'un air singulier. — Est-ce un air inquiet? est-ce un air menaçant? je ne sais; peut-être les deux. Je suis sans autre arme que ma canne. Le chien s'est réveillé aussi et gronde.

Un merveilleux tapis de gazon vert, épais comme une fourrure, semé d'un million de pâquerettes ou de camomilles en fleur, emplit toute la ruine jusque dans les derniers recoins. Je vais monter sur la terrasse.

M'y voici. Je suis assis en haut du mur de briques sèches. Derrière moi la mer, devant moi un cirque de montagnes. A ma gauche, j'aperçois au loin sur une croupe qui touche aux nuages le fort démoli que j'ai visité hier; à ma droite plus loin encore, le fort Wellington et l'ancienne tour du phare au delà de Saint-Sébastien. Dans un enfoncement, la vallée de Loyola; dans un autre enfoncement, la vallée de Ernani.

Un des pâtres vient de s'approcher encore de moi; je l'ai regardé fixement; il s'est enfui en criant : — Ahuatlacouata! ahuatlacouata!

Je vais redescendre.

En redescendant.

Spectacle le plus étrange du monde. Un petit triangle d'eau dans un énorme cercle de montagnes; dans cette eau quelques pucerons. Cette eau, c'est la baie; ces pucerons, ce sont les navires.



III

5 août, midi.

En suivant toujours la route à mi-côte, après avoir passé le castillo, sa guérite et sa sentinelle, je rencontre un lavoir.

Ce lavoir est la plus charmante caverne qu'il y ait. Une roche énorme, qui est une des arêtes vives de la montagne et qui se prolonge assez au-dessus de ma tête, forme là une sorte de grotte naturelle. Cette grotte distille une source dont l'eau tombe abondamment, quoique goutte à goutte, de toutes les fentes de la voûte. On dirait une pluie de perles. L'entrée de la grotte est tapissée d'une végétation si riche et si épaisse que c'est comme un énorme porche de verdure. Toute cette verdure est pleine de fleurs. Au milieu des branches et des feuilles, un long brin d'herbe forme une sorte d'aqueduc microscopique et sert de conduit à un petit filet d'eau qui le parcourt dans toute sa longueur et tombe par son extrémité, en s'arrondissant sur le fond obscur de la grotte, comme un filet d'argent. Une nappe d'eau limpide que resserre un parapet remplit toute la grotte. Les pierres non cimentées donnent issue à l'eau qui s'enfuit dans les cailloux.

Le sentier passe à quelque distance du parapet, dont il est séparé par une large et fraîche pelouse de cresson. On voit l'eau à travers les feuilles et l'on entend murmurer la source sous la verdure. Si l'on se retourne, on aperçoit la baie du Passage et à l'horizon la pleine mer.

Trois femmes, les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux, lavent leur linge dans le lavoir. On ne peut pas dire qu'elles le battent, mais qu'elles le frappent. Leur procédé consiste à fouetter violemment, du linge qu'elles tiennent dans la main, la pierre du parapet. L'une est une vieille femme. Les deux autres sont deux jeunes filles. Elles s'arrêtent quelques instants, me regardent, puis se remettent à la besogne.

Après quelques moments de silence : — Monsieur, me dit la vieille en mauvais français, vous venez de la montagne? Je lui réponds en basque médiocre : — *Buy, bicho nequesa* [1]. Les jeunes filles se regardent en dessous et se mettent à rire.

L'une est blonde, l'autre est brune. La blonde est la plus jeune et la plus jolie. Ses cheveux nattés en une seule queue par derrière, selon la mode du pays, prennent sur le sommet de la tête une teinte fauve, comme

[1] Oui, chemin difficile.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ces tresses de soie qu'on a laissées exposées à l'air et dont la couleur a passé. Du reste, la jeune laveuse est pleine de grâce avec son jupon rouge et son corset bleu, les deux couleurs favorites des basques.

Je m'approche d'elle, et je lie la conversation en espagnol :

— Comment vous appelez-vous?

— Maria-Juana, pour vous servir, cavalier.

— Quel âge avez-vous?

— Dix-sept ans.

— Vous êtes de ce pays?

— Oui, seigneur.

— Fille de bourgeois?

— Non, seigneur, je suis batelera.

— Batelera! et vous n'êtes pas à la mer?

— La marée est basse; et puis il faut bien laver son linge.

Ici la jeune fille s'enhardit et continue d'elle-même :

— J'étais sur le rivage l'autre jour, cavalier, quand vous êtes arrivé. Je vous ai vu. Vous aviez d'abord pris Pepa pour vous passer; mais, comme vous étiez avec le seigneur Léon, comme le seigneur était déjà embarqué et que Manuela la catalane est sa batelière, vous avez passé avec Manuela. Cette pauvre Pepa! Mais vous lui avez donné une piécette. — Te rappelles-tu, dit-elle en se tournant vers sa compagne, te rappelles-tu, Maria Andrès? le seigneur cavalier avait choisi d'abord Pepa.

— Et pourquoi l'avais-je choisie?

La jeune fille m'a regardé avec ses grands yeux naïfs et a répondu sans hésiter :

— Parce qu'elle est la plus jolie.

Puis elle s'est remise à frapper son linge. La vieille, qui avait fini sa tâche et qui s'en allait, a dit en passant près de moi :

— La *muchacha* a raison, seigneur.

Et en disant cela, elle a posé sa corbeille à terre et s'est assise sur le rebord du sentier, fixant sur les deux jeunes filles et sur moi ses petits yeux gris, percés comme avec une vrille au milieu des rides.

— Voulez-vous, lui ai-je dit, que je vous aide à remettre ce panier sur votre tête?

— Mille grâces, cavalier! personne ne m'a aidée hier, personne ne m'aidera demain; il vaut mieux que personne ne m'aide aujourd'hui.

— Comment nommez-vous cette herbe en espagnol? ai-je dit en désignant le cresson du bout de ma canne.

— *Berros,* seigneur.

— Et en basque?

Elle m'a répondu un mot très long dont je ne me souviens pas assez pour l'écrire.

Je me suis tourné vers les jeunes filles :

— Maria Juana, comment s'appelle votre querido?

— Je n'en ai pas.

— Et Maria Andrès?

— Maria Andrès en a un.

La jeune fille dit cela délibérément, sans hésiter, sans paraître surprise de la question ni embarrassée de la réponse.

— Comment s'appelle le querido de Maria Andrès?

— Oh! c'est un pêcheur, un pauvre mozzo. Il est très jaloux. Tenez, il est là dans la baie; on le voit d'ici dans son bateau.

Ici, la vieille a repris la parole :

— Et heureusement il ne vous voit pas, vous autres! Il serait content s'il voyait Maria Andrès rire et causer avec ce seigneur! Parler avec un français, doux Jésus! Mieux vaudrait jaser avec les quatre démons du levant et du couchant, du nord et du midi.

Un soldat a passé; j'ai fait aux jeunes filles un salut de la main; elles me l'ont rendu avec le sourire, et j'ai poursuivi mon chemin.

IV

6 août. — 5 heures.

J'entendais un jeune coq chanter dans l'éloignement, et je continuai à marcher. Je suis arrivé ici, par une route très âpre taillée dans le roc pour les chariots à bœufs, jusqu'à un ravin étrangement sauvage. Les rochers qui sortent des bruyères sur la pente escarpée de la montagne figurent presque tous des têtes gigantesques; il y a des têtes de mort, des profils égyptiens, des silènes barbus qui rient dans l'herbe, de mornes chevaliers au masque sévère. Tout y est jusqu'à Odry, qui ricane sous une perruque de broussailles.

Par la brisure des deux montagnes, à droite, j'aperçois un bras de mer, trois villages, deux ruines, dont un couvent, une admirable vallée, une chaîne de hauts sommets couverts de nuages.

Le village de Leso, qui est le plus près des trois villages, a une belle église gothique d'une masse simple et grande; on dirait une forteresse. Dieu lui-même habite des citadelles dans ce pays où la guerre ne s'éteint jamais à un coin de l'horizon sans se rallumer à l'autre.

5 heures 1/2.

Ici le spectacle est d'une magnificence formidable. L'horizon est en deux morceaux, mer et montagne. Le rivage se prolonge devant moi à perte de vue. Il a l'angle et la forme de l'immense escarpe d'un immense retranchement que la bruyère gazonne. Un précipice qui a le même angle forme la contrescarpe.

Du côté de la terre, la mer assiège avec rage et brise ce retranchement, sur l'arête duquel la nature a posé un parapet qu'on dirait bâti avec l'équerre. Le retranchement s'écroule çà et là par grandes lames qui tombent d'un seul bloc dans l'océan. Figurez-vous des ardoises de quatrevingts pieds de long. Où je suis, l'assaut a été furieux, le ravage est terrible. Il s'est fait une brèche monstrueuse.

Je suis assis à la pointe extrême du rocher en surplomb qui domine cette brèche. Une forêt de fougères remplit le haut de l'écroulement. Une foule de chênes-nains, que le vent de mer fauche à la hauteur d'un gazon, croissent autour de moi. Je cueille une jolie feuille rouge.

D'imperceptibles bateaux pêcheurs nagent au fond du gouffre à mes pieds; les maquereaux, les lubines et les sardines brillent au soleil dans le fond des barques comme des tas d'étoiles. Les nuages donnent à la mer des reflets d'airain.

7 heures.

Le soleil se couche. Je redescends. Un enfant chante dans la montagne. Je le vois qui passe au fond d'un chemin creux, chassant six vaches devant lui. Les créneaux de la montagne découpent leurs larges ombres sur un champ roux où paissent des moutons.

La mer est d'un vert de chrysoprase. Elle devient plus sombre. Le ciel s'éteint.

LESO.

8 août.

J'avais depuis plusieurs jours remarqué dans la montagne un village d'un aspect étrange et sévère. Ce village s'appelle, je crois, Leso. Il est situé à l'extrémité du bras de mer de Pasages, à un endroit que la marée laisse à sec en se retirant. Hier, comme le soleil déclinait, j'ai pris à mi-côte une route à bœufs qui y conduit.

Cette route est souvent fort âpre, pavée par places de dalles de grès et de dalles de marbre, et coupée çà et là par des espèces d'escaliers abrupts que font les dalles en s'écroulant. Du reste, elle court sur la pente de deux montagnes que les bruyères violettes et les genêts jaunes couvrent en ce moment d'une immense chape de fleurs.

J'ai laissé à ma droite une grande ferme bâtie en pierre à porte ogive, puis à ma gauche une gorge très sauvage, où un torrent se fait jour de la façon la plus furieuse et la plus étrange à travers une masure qui a été une maison. J'ai passé ce torrent sur un petit pont d'une arche, et j'ai gravi la pente de la montagne opposée.

Des femmes chantaient ; des enfants se baignaient dans des flaques d'eau ; des ouvriers français venus de Bayonne, qui construisent en ce moment un bâtiment dans la baie, passaient dans un ravin, portant à sept une longue charpente ; j'entendais la clochette des bœufs et le frémissement des arbres ; le paysage était d'une gaîté magnifique ; le vent faisait tout vivre ; le soleil dorait tout.

Puis j'ai rencontré une ruine à droite, une ruine à gauche, une autre encore, puis un groupe de trois ou quatre derrière un bouquet de pommiers, et je me suis trouvé brusquement à quelques pas du village.

Je me sers ici à tort du mot ruine ; je ne devrais jamais employer que le mot masure. Ces « ruines » se composent ordinairement de quatre murailles sans toit percées de quelques fenêtres, la plupart bouchées d'un tablier de briques et converties en meurtrières, avec des traces d'incendie partout, et dans l'intérieur une vache ou une chèvre qui broute paisiblement l'herbe du pavé et le lierre du mur. Ces masures sont les œuvres de la dernière guerre.

Comme j'entrais au village, une mendiante solennelle, pour le moins centenaire, s'est levée à l'angle d'un mur, et m'a demandé l'aumône avec un geste de protection formidable. J'ai donné un sou à ce siècle.

Je suis entré dans une rue lugubre, bordée de grandes maisons noires,

toutes en pierre, quelques-unes avec des balcons de fer massif d'un travail ancien, quelques autres avec d'énormes blasons sculptés en ronde-bosse au milieu de la façade.

Des faces livides, et qui semblaient éveillées en sursaut, apparaissaient sur les seuils à mon passage. Presque toutes les fenêtres avaient, au lieu de rideaux, de vastes toiles d'araignées. Par ces fenêtres longues et étroites, je regardais dans les maisons, et je voyais des intérieurs de sépulcres.

En un instant il y eut une tête à chaque fenêtre, mais une tête plus vieille encore que la fenêtre. Toutes ces têtes mornes, cadavéreuses, comme éblouies par un jour trop vif, s'agitaient, se penchaient, chuchotaient. Ma venue avait mis cette fourmilière de spectres en rumeur. Il me semblait être dans un village de larves et de lamies, et toutes ces ombres regardaient avec colère et terreur un vivant.

La rue où j'entrais était tortueuse et coupée, pour ainsi dire, en deux étages. Le côté droit s'adossait à la montagne, le côté gauche s'enfonçait dans la vallée.

Il y avait beaucoup de maisons du quinzième siècle, avec deux grandes portes; sur le maître-claveau de la première porte était sculpté, de la manière la plus délicate et la plus élégante, le numéro de la maison mêlé de quelque signe religieux, une croix, une colombe, une branche de lys; sur le maître-claveau de la seconde étaient ciselés les attributs du métier de l'habitant, une roue pour un charron, une cognée pour un bûcheron. Dans ce village, tout avait une sombre et singulière grandeur. Une enseigne était un bas-relief.

C'était une misère profonde, mais ce n'était pas une misère vulgaire. C'était une misère dans des maisons de pierre de taille; une misère qui avait des balcons de fer ouvré comme le Louvre et des armoiries sur lames de marbre comme l'Escurial. Une peuplade de gentilshommes en haillons dans des cabanes de granit.

Je ne voyais pas un jeune visage, excepté quelques enfants déguenillés qui me suivaient de loin, et qui, dès que je me retournais, reculaient sans fuir comme de jeunes loups effarouchés.

De deux en deux maisons il y avait une ruine, la plupart du temps couverte de lierre et obstruée de broussailles, quelquefois ancienne, le plus souvent récente.

En enjambant les pans de mur, je suis arrivé jusqu'à une maison qui paraissait inhabitée. Toute la façade sur ce qui avait été la rue avait cet air morne d'un logis sans maîtres, portes soigneusement closes, aux fenêtres des volets verts d'une boiserie du temps de Louis XIII fermés partout. J'ai escaladé une petite clôture pour tourner autour de cette maison, et de

l'autre côté je l'ai trouvée ouverte, mais ouverte affreusement, ouverte de haut en bas par l'arrachement entier d'une façade dont la muraille gisait à terre d'un seul morceau dans un champ de maïs écrasé. J'ai marché sur cette muraille comme sur un pavé, et je suis entré dans la maison.

Quelle désolation! Je voyais d'un seul coup d'œil les quatre étages éventrés. L'escalier a été brûlé; la cage de l'escalier n'est plus qu'un large trou où toutes les chambres viennent aboutir. Les murs, roux et hideux, montrent partout les marques de la flamme.

Je n'ai pu parcourir que le rez-de-chaussée, l'escalier manquant.

Cette maison était très grande et très haute; elle n'est plus portée que par quelques piliers et quelques poutres amincies par le feu. Je la voyais pendre et trembler au-dessus de ma tête; de temps en temps une pierre, une brique, un plâtras se détachait et tombait à mes pieds, ce qui faisait un bruit de vie sinistre dans cette maison morte. Au troisième étage, une planche à demi brûlée est restée suspendue à un clou; le vent l'agite et la fait grincer tristement. Je revoyais dans les chambres les volets solidement verrouillés. Il y a quelques lambeaux de papier sur les murs. Une chambre est peinte en rose. Dans la cuisine, à un endroit maintenant inaccessible, j'ai remarqué, sur le chambranle blanc de la haute cheminée, un petit navire dessiné au charbon par une main d'enfant.

D'une ruine séculaire on sort l'âme agrandie et dilatée. D'une ruine d'hier on sort le cœur serré. Dans la ruine antique, je me figure le fantôme; dans la ruine récente, je me représente le propriétaire. Le fantôme est moins triste.

Une église haute, énorme, granitique, lugubre, domine ce village farouche.

De loin, ce n'est pas une église, c'est un bloc. En approchant, on distingue quelques trous dans la muraille, et à l'abside trois ou quatre ogives du quinzième siècle. Comme on a trouvé sans doute que cela donnait trop de jour dans cette boîte de pierre, on a muré ces ogives, et on n'a laissé au centre de chacune d'elles qu'un étroit œil-de-bœuf. La muraille est rousse, âpre, rongée de lichen.

La façade est un grand mur coupé carrément, sans rosace, sans fenêtre, sans baie, et n'offrant à l'œil d'autre ouverture que le portail, qui est bas et triste, avec deux colonnes frustes et un fronton nu. Deux longs arrachements de pierres noires balafrent cette façade du haut en bas. Elle est accostée à droite d'une longue et étroite tour, laquelle dépasse à peine le faîte de l'édifice.

Sept ou huit vieilles hideuses étaient accroupies solitairement de distance en distance autour de l'église. Je ne sais si cet arrangement était l'effet du

hasard, mais chacune de ces vieilles paraissait s'accoupler à une gargouille qui tendait le cou au-dessus de sa tête, au bord du toit. Par instants, les vieilles levaient les yeux au ciel et semblaient échanger de tendres regards avec les gargouilles.

Une de ces mendiantes sauvages attachait sur moi un œil plus fixe et plus fauve que les autres. Je suis allé droit à elle, ce qui a paru l'étonner; puis je lui ai montré l'église et je lui ai dit : *Guiltza*, ce qui signifie en basque : la clef. La gargouille vivante, apprivoisée par ce mot magique et par une demi-piécette que j'ai jetée dans son tablier, s'est dressée debout et m'a dit : *Bay*, c'est-à-dire : oui. Elle a disparu derrière l'église.

Je suis resté seul devant le porche. Les autres vieilles s'étaient toutes levées et s'étaient groupées à un angle d'où elles me regardaient.

Quelques moments après, celle qui s'était éloignée a reparu tenant une clef. Elle a ouvert la porte de l'église, et j'y suis entré.

Était-ce l'heure, la nuit qui s'approchait? la disposition de mon esprit ou l'émanation même de l'édifice? jamais je n'ai ressenti impression plus glaçante qu'en pénétrant dans cette église.

C'était une haute nef, nue au dedans comme elle l'était au dehors, sombre, froide, misérable et grande, à peine éclairée par les reflets blafards et terreux d'un jour crépusculaire.

Au fond, derrière le tabernacle, sur une estrade de pierre, se développait du pavé à la voûte un immense dessus d'autel, chargé de statues et de bas-reliefs, jadis doré, maintenant rouillé, étageant sur une surface de soixante pieds de haut les formidables saints de l'Inquisition mêlés à l'architecture tragique et sinistre de Philippe II. Cet autel, entrevu dans cette ombre, avait je ne sais quoi d'impitoyable et de terrible.

La vieille avait allumé un lumignon, qui scintillait dans une grande lampe de fer blanc estampé, d'un beau goût, suspendue devant l'autel. Ce lumignon n'ôtait rien à l'obscurité et ajoutait quelque chose à l'horreur.

Le prêtre monte à cet autel par un large degré qu'encaisse une rampe de pierre massive admirablement ouvrée dans ce goût sombre et élégant de Charles-Quint, qui répond à ce que nous nommons en France le style François Ier, et à ce qu'on nomme en Angleterre l'architecture Tudor.

J'ai monté cet escalier, et de là j'ai regardé l'église, qui est vraiment majestueuse et funèbre.

La vieille était je ne sais où dans quelque coin ténébreux.

La porte était restée entr'ouverte, et je voyais au loin la campagne déjà couverte d'ombre, le ciel assombri, le bras de mer, vaste grève à sec en ce moment; sur le premier plan, une ruine qui était une cabane; sur le second

plan, une ruine qui était une maison d'alcade; au fond, une ruine qui était un couvent. La cabane ruinée, la maison ruinée, le couvent ruiné, ce ciel d'où le jour s'en va, cette plage d'où la mer se retire, n'était-ce pas un symbole complet? Il me semblait que, du fond de cette mystérieuse église, je voyais, non une campagne quelconque, mais la figure de l'Espagne.

En ce moment, un bruit singulier est venu jusqu'à moi. J'ai écouté, ne pouvant en croire mes oreilles, et écouté encore. Chose surprenante et qui annonce combien est déjà profonde la révolution qui se fait en ce pays : la bande d'enfants qui m'avait suivi de loin avait vu l'église ouverte; elle s'était installée sous le porche, et là elle chantait à tue-tête, et avec dérision et avec de longs éclats de rire, la messe et les vêpres, parodiant le prêtre à l'autel et les chantres dans le chœur.

Vous le dirai-je, ami? en ce moment-là, je me suis senti dans l'âme une pitié infinie pour ces pauvres enfants à qui la religion va manquer avant qu'on leur ait donné la civilisation.

Et puis, des enfants ma pitié est allée à cette pauvre vieille nef du saint-office, obligée de subir cet affront en silence. Quel châtiment! quelle réaction! des enfants raillent ce qui a si longtemps fait trembler les hommes! Oh! si les pierres ont des entrailles, si l'âme des institutions se communique aux édifices qu'elles construisent, quelle morne et inexprimable colère devait en ce moment-là remuer jusqu'en leurs fondements ces austères et formidables murailles! Et songer que ceci se passait auprès du berceau de saint-Ignace, à deux lieues de la vallée de Loyola! — A mesure que les enfants chantaient, la nef devenait plus sombre, et cette nuit qui se faisait dans l'église semblait être l'image de la nuit qui se faisait dans leur foi.

Triste église de Saint-Dominique, tu avais cru vaincre Satan, et tu es vaincue par Voltaire!

Voilà donc que tout est masure en Espagne! la maison, demeure de l'homme, est ruinée dans les campagnes; la religion, cette demeure de l'âme, est ruinée dans les cœurs.

Il faisait nuit quand je suis sorti de l'église. Toutes les fenêtres et toutes les portes étaient closes dans le village. Pas une lumière, pas un habitant. On eût dit que ces sépulcres s'étaient refermés et que ces spectres s'étaient rendormis.

Cependant, dans une place, j'ai distingué une lueur. Je m'y suis dirigé. Un volet était entre-bâillé à un rez-de-chaussée, et j'ai vu dans une chambre basse une vieille femme accroupie, immobile, adossée à un mur fraîchement blanchi. Au-dessus de sa tête brûlait une lampe attachée à un clou, la vieille lampe espagnole qui a la forme d'une lampe sépulcrale. J'ai cru voir rêver lady Macbeth.

La reverbération de cette lampe m'a permis de lire sur la porte de la maison d'en face cette inscription :

POSADA

I HABII

Je m'attendais à tout, excepté à trouver là une auberge.

La lune se levait derrière les monts Jaitzquivel comme je sortais du village. Il m'a été facile de retrouver mon chemin. Pourtant, dans la disposition d'esprit où ma visite à ce lieu étrange m'avait laissé, j'avais peine à reconnaître cette campagne qui m'avait charmé quelques heures auparavant. Ce paysage, si gai au soleil, était devenu lugubre à la lune. La solitude de la nuit emplissait l'horizon.

J'approchais de Pasages. Quelques passants commençaient à se montrer sur la route.

J'avais l'œil fixé sur la ruine d'un castillo qui se dessinait au loin au clair de lune sur la crête d'une assez haute montagne, au fond d'une vallée étroite, sauvage et déserte.

Ce qui m'occupait, c'était une lumière qui venait d'apparaître dans cette ruine, à l'extrémité du pignon. Cette lumière avait quelque chose d'inexplicable et de singulier, d'abord à cause du lieu où elle brillait, ensuite à cause de la façon dont elle brillait. Elle se comportait comme un phare, s'allumant, puis s'éteignant, puis se rallumant et jetant tout à coup l'éclat d'une grosse étoile. Qu'était-ce que ce feu, et que signifiait-il?

Comme j'arrivais à la gorge où est le pont, une pauvresse qui se tient habituellement à l'entrée de la corderie et à laquelle je fais l'aumône à peu près chaque matin, traversait la chaussée pour monter jusqu'à sa cabane à mi-côte. En m'apercevant, elle se retourna, fit un signe de croix et me montra la lumière en disant : *Los demonios.* Je passai outre.

Un peu plus loin, à l'entrée du dallage rapide qui descend à Pasages, un homme, un pêcheur, était debout sur un bloc de marbre rouge, et, comme la vieille, il regardait la lumière. *Que es eso?* lui dis-je en m'approchant. L'homme ne quitta pas la lumière des yeux, et me répondit : — *Contrabandistas.*

Comme je montais mon escalier, mon hôtesse, l'excellente madame Basquetz, vint à moi :

— Ah! monsieur, comme vous voilà tard! Vous n'avez pas soupé? D'où venez-vous donc ainsi?

— De Leso.

— Ah! vous êtes allé à Leso?

— Oui, madame.

Elle répéta un moment après, d'un air pensif :

— De Leso?

— Mais oui, repris-je. Et vous, n'y êtes-vous jamais allée?

— Non, monsieur.

— Et pourquoi?

— Parce que, dans le pays, on ne va jamais à Leso.

— Et pourquoi n'y va-t-on jamais?

— Je ne sais pas.

PAMPELUNE.

11 août.

Je suis à Pampelune, et je ne saurais dire ce que j'y éprouve. Je n'avais jamais vu cette ville, et il me semble que j'en reconnais chaque rue, chaque maison, chaque porte. Toute l'Espagne que j'ai vue dans mon enfance m'apparaît ici. Comme le jour où j'ai entendu passer la première charrette à bœufs, trente ans s'effacent dans ma vie; je redeviens l'enfant, le petit français, *el niño, el chiquito frances*, comme on m'appelait. Tout un monde qui sommeillait en moi s'éveille, revit et fourmille dans ma mémoire. Je le croyais presque effacé; le voilà plus resplendissant que jamais.

Ceci est bien la vraie Espagne. Je vois des places à arcades, des pavés à mosaïques de cailloux, des balcons à bannes, des maisons peintes à falbalas, qui me font battre le cœur. Il me semble que c'était hier. Oui, je suis entré hier sous cette grande porte cochère qui donne sur un petit escalier; j'ai acheté l'autre dimanche, en allant à la promenade avec mes jeunes camarades du séminaire des nobles, je ne sais quelles gimblettes poivrées (*rosquillas*) dans cette boutique au fronton de laquelle pendent des peaux de bouc à porter le vin; j'ai joué à la balle le long de ce haut mur, derrière une vieille église. Tout cela est pour moi certain, réel, distinct, palpable.

Il y a des bas de murailles coloriés en marbre extravagant qui me ravissent l'âme. J'ai passé deux heures délicieuses tête à tête avec un vieux volet vert à petits panneaux qui s'ouvre en deux morceaux de façon à faire une fenêtre si on l'ouvre à moitié et un balcon si on l'ouvre tout à fait. Ce volet était depuis trente ans, sans que je m'en doutasse, dans un coin de ma pensée. J'ai dit : Tiens! voilà mon vieux volet!

Quel mystère que le passé! Et comme il est vrai que nous nous déposons nous-mêmes dans les objets qui nous entourent! Nous les croyons inanimés, ils vivent cependant; ils vivent de la vie mystérieuse que nous leur avons donnée. A chaque phase de notre vie nous dépouillons notre être tout entier, et nous l'oublions dans un coin du monde. Tout cet ensemble de choses indicibles qui a été nous-mêmes reste là dans l'ombre ne faisant qu'un avec les objets sur lesquels nous nous sommes empreints à notre insu. Un jour enfin, par aventure, nous revoyons ces objets; ils surgissent devant nous brusquement, et les voilà qui sur-le-champ, avec la toute-puissance de la réalité, nous restituent notre passé. C'est comme une lumière subite; ils nous reconnaissent, ils se font reconnaître de nous, ils nous rapportent, entier et éblouissant, le dépôt de nos souvenirs, et nous rendent un char-

mant fantôme de nous-mêmes, l'enfant qui jouait, le jeune homme qui aimait.

J'ai donc quitté hier Saint-Sébastien.

Les montagnes produisent deux sortes de routes : celles qui serpentent à plat sur le sol comme les vipères, celles qui serpentent en ondulant par soubresauts comme les boas. Passez-moi ces deux comparaisons qui rendent ma pensée sensible. La route de Saint-Sébastien à Tolosa est de la dernière espèce; celle de Tolosa à Pampelune est de la première. C'est-à-dire que la route de Saint-Sébastien à Tolosa monte et descend sur la croupe des collines et que la route de Tolosa à Pampelune suit les sinuosités des vallées. L'une est charmante, l'autre est sauvage.

En quittant Saint-Sébastien, j'ai donné un dernier coup d'œil à la presqu'île, à la mer qui blanchissait superbement sur le sable, au mont Urgoll, et aux trois couvents qui ont été brûlés aux portes de la ville, un par les cristinos, deux par les carlistes.

Ernani n'a pas de monuments, — une église quelconque dont le portail pompadour est pourtant assez riche, un *ayuntamiento* insignifiant; — mais Ernani a un admirable paysage et une rue qui vaut une cathédrale. La grande rue d'Ernani, toute bordée de blasons en saillie, de balcons-bijoux, de portails seigneuriaux, fermée par une vieille poterne ruinée qui porte en ce moment, au lieu de créneaux, des touffes de capucines en fleur, est un livre magnifique où l'on peut lire page à page, maison à maison, l'architecture de quatre siècles.

J'ai regretté en traversant la ville que rien n'indiquât au passant la maison où est né Jean de Urbuta, ce capitaine espagnol auquel échut, dans la journée de Pavie, l'honneur de faire François Ier prisonnier. Urbuta fit la chose en gentilhomme et François Ier la subit en roi. L'Espagne doit à Urbuta une plaque de marbre dans la grande rue d'Ernani.

Au reste, ces montagnes sont pleines de noms illustres. Motrico est la patrie de Churruca qui mourut à Trafalgar. Sébastien de Elcano, qui fit le tour du monde en 1519 (notez la date), et Alonzo de Ercilla, qui fit un poëme épique, naquirent, l'un à Guetaria, l'autre à Bermeo. La vallée de Loyola a vu naître en 1491 Ignace qui de page se fit saint, et le port de Loredo a vu débarquer, venant d'Allemagne pour aller à Saint-Just, Charles-Quint qui d'empereur se fit moine.

Tolosa, qui est l'ancienne Iturissa, a plus de grâce que Ernani, et plus de vie et plus de richesse, mais moins de grandeur et de solennité.

Malgré la pluie fine qui tombait depuis le matin, j'ai vu toute la ville. Quelques vieilles maisons, dont une bâtie sous Alphonse le Sage, le roi astronome; une assez belle église, dont on a fait un grenier à fourrage; les

deux jolies rivières, l'Oria et l'Araxa, voilà tout ce que j'ai eu pour ma peine.

Il y a sur la devanture d'un premier étage dans la grande rue une inscription sur marbre noir qui commence par *Sic visum, superis* et qui se termine par *el emperador le armo caballero.* J'avais commencé à la copier, mais cette action inouïe a produit en quelques minutes un tel attroupement autour de moi que j'ai renoncé à l'inscription. Dans ce moment où les ayuntamientos tremblent comme la feuille, j'ai craint de faire par mégarde une révolution à Tolosa.

Ernani, où j'avais passé étant enfant et dont le souvenir m'était resté, a bien plus que Tolosa la physionomie espagnole. Les quatorze diligences qui partent tous les jours de Tolosa emportent chaque matin quelque chose des vieilles mœurs, des vieilles idées, des vieilles coutumes, de ce qui fait la vieille Espagne enfin.

Et puis on travaille à Tolosa. Il y a la fabrique de chapeaux d'Urbieta, une manufacture de papier, force corroieries, force fabriques de clous, de fers à cheval, de marmites en fer battu, de grilles de balcon en fer poli, de sabres et de fusils; toute la montagne est pleine de forges. Or, si quelque chose peut déformer l'Espagne, c'est le travail.

L'Espagne est essentiellement le peuple gentilhomme qui, pendant trois siècles, s'est fait nourrir à ne rien faire par les Indes et les Amériques. De là les rues blasonnées. En Espagne on attendait le galion comme en France on vote le budget. Tolosa avec son activité, son industrie, ses moulins, ses torrents, ses ombrages, ses enclumes et son bruit, ressemble à une jolie ville française. Il semble qu'elle doive importuner par son bourdonnement la Castille-Vieille, sa voisine, et que celle-ci a dû être plus d'une fois tentée de se retourner, à demi assoupie comme elle est, pour lui dire : Tais-toi donc!

Au moment où je descendais à Tolosa sous la porte de la fonda, une nuée de servantes en jupon court et jambes nues, empressées, cordiales et quelques-unes jolies, m'a entouré et s'est emparée de mon bagage. Toutes essayaient de me dire quelques mots en français.

Ce matin, à trois heures, bien avant le jour comme vous voyez, je me suis installé dans le coupé de la diligence de la *Coronilla de Aragon,* et je suis sorti de Tolosa.

Nous avons traversé la rue et le pont et abordé la grande route dans la nuit noire, au galop furieux de huit mules pressées, excitées, fouettées, éperonnées, aiguillonnées, exaspérées par trois hommes.

L'un de ces trois hommes était un enfant, mais il valait à lui seul les deux autres.

Il ne paraissait pas avoir plus de huit à neuf ans. Ce farouche marmot, qu'avant de partir j'avais entrevu sous la lanterne de l'écurie, avec son chapeau à la Henri II, sa blouse de paillasse et ses guêtres de cuir, avait un profil arabe, des yeux fendus en amande et la plus gracieuse allure du monde. Sitôt qu'il fut à cheval, il se transfigura; il me sembla voir un gnome qui se serait fait postillon. Il était presque imperceptible sur son immense mulet, semblait vissé sur sa selle, brandissait à son petit bras un fouet monstrueux dont chaque coup faisait bondir l'attelage et précipitait tête baissée à corps perdu dans les ténèbres tout cet énorme équipage sonnant, cahoté, bondissant, roulant sur les ponts et les chaussées avec le bruit d'un tremblement de terre. C'était la mouche du coche, mais quelle formidable mouche!

Figurez-vous un démon traînant le tonnerre.

Le mayoral, assis à droite sur le siège, grave comme un évêque, secouait ainsi qu'un sceptre un fouet gigantesque dont la pointe atteignait la huitième mule à l'extrémité de l'attelage, et dont la piqûre semblait de feu. De temps en temps il criait : *Anda, niño!* va, enfant! Et le petit postillon se courbait furieux sur sa mule, et tout bondissait comme si la voiture allait s'envoler.

A gauche du mayoral se tenait un grand gueux d'une vingtaine d'années presque aussi fantastique que le postillon. C'était le sagal. Cet étrange gaillard, sanglé d'une corde, chaussé d'une loque, vêtu d'une guenille et coiffé d'un béret, risquait sa vie vingt fois par heure. A chaque minute il se ruait à terre, sautait d'un bond à la tête de l'équipage, insultait les mules, les appelait par leurs noms avec des cris effrayants : *La capitana! la gaillarda! la generale! Leona! la carabinera! la collegiana! la carcaña!* fouettait, piquait, pinçait, mordait, frappait du poing et du pied, poussait au triple galop la diligence, qu'il semblait ne pouvoir plus suivre et qui le dépassait avec la vitesse de l'éclair, et au moment où on le croyait à un quart de lieue en arrière, à l'instant le plus rapide de la course, un homme qui semblait lancé par une bombe tombait tout à coup sur le siège à côté du mayoral. C'était le sagal qui se rasseyait.

Et qui se rasseyait le plus tranquille du monde, sans être ému, ni haletant, sans une goutte de sueur sur le front. Un avare qui vient de donner un liard à un pauvre est, à coup sûr, plus essoufflé. Qui n'a pas vu courir un sagal navarrais sur la route de Tolosa à Pampelune ne sait pas tout ce que contient le fameux proverbe : *courir comme un basque.*

J'avais la tête alourdie par cette espèce de sommeil où la fatigue d'une mauvaise nuit, l'air frais du matin et le roulement de la voiture plongent le voyageur. Vous connaissez cette somnolence à la fois opaque et transparente

où l'esprit flotte à demi noyé, où les réalités qu'on perçoit confusément tremblent, grandissent, chancellent, s'effarent, et deviennent des rêves tout en restant des réalités. Une diligence devient un tourbillon, et reste une diligence. Les bouches des gens qui parlent sonnent comme des trompes; au relais la lanterne du postillon flamboie comme Sirius : l'ombre qu'elle projette sur le pavé semble une immense araignée qui saisit la voiture et la secoue entre ses antennes. C'est à travers cette rêverie grossissante que mes huit mules et mes trois postillons m'apparaissaient.

Mais n'y a-t-il pas quelquefois de la raison dans les hallucinations, de la vérité dans les rêves? et les états étranges de l'âme ne sont-ils pas pleins de révélations?

Eh bien, vous le dirai-je? dans cette situation où tant de philosophes ont vainement essayé de s'étudier eux-mêmes, des doutes singuliers, des questions bizarres et neuves se présentaient à ma pensée. Je me demandais : Que peut-il se passer et que se passe-t-il en ces pauvres mules, qui, dans l'espèce de somnambulisme où elles vivent, vaguement éclairées des lueurs vacillantes de l'instinct, assourdies par cent grelots à leurs oreilles, presque aveuglées par le guarda-ojos, emprisonnées par le harnais, épouvantées par le bruit de chaînes, de roues et de pavés qui les suit sans cesse, sentent s'acharner sur elles dans cette ombre et dans ce tumulte trois satans qu'elles ne connaissent pas, mais qu'elles sentent, qu'elles ne voient pas, mais qu'elles entendent? Que signifie pour elles ce songe, cette vision, cette réalité? Est-ce un châtiment? mais elles n'ont pas fait de crime. Que pensent-elles de l'homme?

Mon ami, l'aube commençait à poindre; un coin du firmament blanchissait de cette blancheur sinistre qu'a toujours la première lueur du matin; tout ce qui vit de la vie distincte et précise dormait encore dans les nids perdus sous les feuilles et dans les cabanes enfouies dans les bois; mais il me semblait que la nature ne dormait pas; les arbres entrevus dans l'obscurité comme des fantômes se dégageaient peu à peu de la brume dans les gorges profondes de Tolosa et apparaissaient au-dessus de nous au bord du ciel comme s'ils avançaient la tête par-dessus le sommet des collines; les herbes frissonnaient sur la berge du chemin; sur les rochers, des broussailles noires et confuses se tordaient comme avec désespoir; je n'entendais aucun bruit, aucune voix, aucune plainte; mais, je vous le dis, il me semblait que la nature ne dormait pas; il me semblait qu'elle se réveillait peu à peu autour de nous, et que, dans ces arbres, dans ces herbes, dans ces broussailles, c'était elle, la mère commune, qui se penchait avec une douleur ineffable et une inexprimable pitié, du bord du chemin et du haut des montagnes, pour voir passer et souffrir dans cette route pleine de ténèbres ces pauvres mules

épouvantées, ces animaux abandonnés et misérables qui sont ses enfants comme nous, et qui vivent plus près d'elle que nous.

O mon ami, si la nature en effet nous regarde à de certaines heures, si elle voit les actions brutales que nous commettons sans nécessité et comme par plaisir, si elle souffre des choses méchantes que les hommes font, que son attitude est sombre et que son silence est terrible!

Nul n'a sondé ces questions. La philosophie humaine s'est peu occupée de l'homme en dehors de l'homme, et n'a examiné que superficiellement et presque avec un sourire de dédain les rapports de l'homme avec la chose et avec la bête qui à ses yeux n'est qu'une chose. Mais n'y a-t-il pas là des abîmes pour le penseur?

Doit-on se croire insensé parce qu'on a dans le cœur le sentiment de la pitié universelle? N'existe-t-il pas de certaines lois d'équité mystérieuse qui se dégagent de l'ensemble des choses, et que blessent les voies de fait inintelligentes et inutiles de l'homme sur les animaux? Sans doute la souveraineté de l'homme sur les choses ne peut être niée; mais la souveraineté de Dieu passe avant celle de l'homme. Or, pensez-vous, par exemple, que l'homme ait pu, sans violer quelque intention secrète et paternelle du créateur, faire du bœuf, de l'âne et du cheval les forçats de la création? Qu'il les fasse servir, c'est bien; mais qu'il ne les fasse pas souffrir! Qu'il les fasse mourir même, s'il le faut, c'est son besoin et c'est son droit, mais qu'il ne les fasse pas souffrir. Du moins, et j'insiste sur ceci, qu'il ne leur fasse souffrir rien d'inutile.

Quant à moi, je pense que la pitié est une loi comme la justice, que la bonté est un devoir comme la probité. Ce qui est faible a droit à la bonté et à la pitié de ce qui est fort. L'animal est faible, puisqu'il est inintelligent. Soyons donc pour lui bons et pitoyables.

Il y a dans les rapports de l'homme avec les bêtes, avec les fleurs, avec les objets de la création, toute une grande morale à peine entrevue encore, mais qui finira par se faire jour et qui sera le corollaire et le complément de la morale humaine. J'admets les exceptions et les restrictions, qui sont innombrables, mais il est certain pour moi que, le jour où Jésus a dit : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît », dans sa pensée *autrui* était immense; *autrui* dépassait l'homme et embrassait l'univers.

L'objet principal pour lequel a été créé l'homme, son grand but, sa grande fonction, c'est d'aimer. Comprendre ne vient qu'après. Dieu veut que l'homme aime. L'homme qui n'aime pas est au-dessous de l'homme qui ne pense pas. En d'autres termes, l'égoïste est inférieur à l'imbécile, le méchant est plus bas dans l'échelle humaine que l'idiot.

Chaque chose dans la nature donne à l'homme le fruit qu'elle porte, le

IMPRIMERIE NATIONALE.

bienfait qu'elle produit. Tous les objets servent l'homme, selon les lois qui leur sont propres; le soleil donne sa lumière, le feu sa chaleur, l'animal son instinct, la fleur son parfum. C'est leur façon d'aimer l'homme. Ils suivent leur loi, et ne s'y refusent pas et ne s'y dérobent jamais; l'homme doit obéir à la sienne. Il faut qu'il donne à l'humanité et qu'il rende à la nature ce qui est sa lumière à lui, sa chaleur, son instinct et son parfum, l'amour.

Sans doute, c'était le premier devoir — et c'est par là qu'on a dû commencer, et les divers législateurs de l'esprit humain ont eu raison de négliger tout autre soin pour celui-là — il fallait civiliser l'homme du côté de l'homme. La tâche est avancée déjà et fait des progrès chaque jour. Mais il faut aussi civiliser l'homme du côté de la nature. Là, tout est à faire.

Voilà ma rêverie. Prenez-la pour ce qu'elle est; mais quoi que vous en disiez, je vous déclare qu'elle vient d'un sentiment profond que j'ai en moi. Maintenant, pensons-y, mais n'en parlons plus. Il faut jeter la graine, et laisser le sillon faire.



Muletier aragonais.
Gorges de Tolosa. 11 août.

12 août.

Que vous dirai-je? je suis charmé. C'est un admirable pays, et très beau, et très curieux, et très amusant. Pendant que vous avez la pluie à Paris, j'ai le soleil ici, et le ciel bleu, et tout juste ce qu'il faut de nuages pour faire de magnifiques fumées sur les montagnes.

Tout ici est capricieux, contradictoire et singulier; c'est un mélange de mœurs primitives et de mœurs dégénérées; naïveté et corruption; noblesse et bâtardise; la vie pastorale et la guerre civile; des gueux qui ont des airs de héros, des héros qui ont des mines de gueux; une ancienne civilisation qui achève de pourrir au milieu d'une jeune nature et d'une nation nouvelle; c'est vieux et cela naît, c'est rance et c'est frais; c'est inexprimable. Surtout, c'est amusant.

Pays unique où l'incompatible se marie à tout moment, à tout bout de champ, à tout coin de rue. Les servantes de tables d'hôte se cambrent comme des duchesses pour recevoir deux sous. Regardez cette fille de village qui passe; elle est jolie à miracle, coiffée à ravir, coquette et parée comme une madone; baissez les yeux, c'est une horrible jupe déguenillée d'où sortent d'affreux grands pieds nus et sales. La madone se termine en muletier. Le vin est exécrable, il sent la peau de bouc; l'huile est abominable, elle sent je ne sais quoi; l'enseigne de toutes les boutiques vous offre du vin et de l'huile : *Vino y aceyte*. Les grandes routes ont des trottoirs, les mendiantes ont des bijoux, les cabanes ont des armoiries, les habitants n'ont pas de souliers. Tous les soldats jouent de la guitare dans tous les corps de garde. Les prêtres grimpent sur l'impériale, fument des cigares, regardent les jambes des femmes, mangent comme des tigres et sont maigres comme des clous. Les chemins sont semés de gredins pittoresques.

O Espagne décrépite! ô peuple tout neuf! Grande histoire! grand passé! grand avenir! présent hideux et chétif! O misères! ô merveilles! On est repoussé, on est attiré. Je vous le dis, c'est inexprimable.

Le soir, on les revoit, ces mêmes gredins, debout sur le sommet des collines, une carabine au dos, faisant des silhouettes sur le ciel.

Somme toute, admirable pays.

La gorge qui mène de Tolosa à Pampelune serait célèbre si on la voyait. Mais c'est une de ces routes que personne ne prend. Un voyage en zigzag en Espagne serait un voyage de découvertes. Il y a sept ou huit grandes routes; tout le monde les suit. Personne ne connaît les lieux intermédiaires.

Au reste, l'Europe est menacée de quelque chose de pareil. Le délaissement des régions intermédiaires, c'est là un des résultats probables et redoutables des chemins de fer. La civilisation trouvera certainement le remède, mais il faut qu'elle le cherche.



Gorges des Pyrénées espagnoles. 12 août. Brume et pluie.

Il y a une classe de gens, d'esprits, si vous voulez, que l'enthousiasme fatigue ou dépasse, et qui se tirent d'affaire, devant toutes les beautés de l'art ou de la création, avec cette phrase toute faite : C'est toujours la même chose. Pour ces contempteurs profonds, qu'est-ce que la mer? Une falaise ou une dune et une grande ligne bleue ou verte fort monotone. Qu'est-ce que le Rhin? De l'eau, un rocher et une ruine; puis de l'eau, un rocher et une ruine; et ainsi de suite, de Mayence à Cologne. Qu'est-ce qu'une cathédrale? Une flèche, des ogives, des vitraux et des arcs-boutants. Qu'est-ce qu'une forêt? Des arbres, et puis des arbres. Qu'est-ce qu'une gorge? Un torrent entre deux montagnes. « C'est toujours la même chose! »

Braves imbéciles qui ne se doutent pas du rôle immense que jouent en ce monde le détail et la nuance! Dans la nature, c'est la vie; dans l'art, c'est le style. Superbes niais dédaigneux, qui ne savent pas que l'air, le soleil, le ciel gris ou serein, le coup de vent, l'accident de lumière, le reflet, la saison, la fantaisie de Dieu, la fantaisie du poëte, la fantaisie du paysage, sont des mondes! Le même motif donne la baie de Constantinople, la baie de Naples et la baie de Rio-Janeiro. Le même squelette donne Vénus et la Vierge. Toute la création, en effet, ce spectacle multiple, varié, éblouissant et mélancolique, que tous les penseurs étudient depuis Platon, que tous les poëtes contemplent depuis Homère, peut se réduire à deux choses : du vert et du bleu. Oui, mais Dieu est le peintre. Avec ce vert il fait la terre; avec ce bleu il fait le ciel.

La gorge de Tolosa est donc une gorge comme toutes les gorges, « toujours la même chose », un torrent entre deux montagnes; mais ce torrent pousse un cri si horrible, mais ces montagnes ont des attitudes si hautaines qu'en y pénétrant l'homme se sent faible et petit. Une forêt se mêle aux rochers, et il y a de larges nappes de roc vif qui descendent des plus hauts sommets toutes semées de grands chênes presque inexplicables. On voit l'arbre, on voit le rocher, on se demande où est la racine et de quoi elle vit.

Comme dans tout le terrible que fait la nature, il y a des coins charmants, des gazons, des ruisseaux détachés du torrent qui murmurent à côté avec ce doux gazouillement que doivent avoir les aiglons dans le nid de l'aigle, des herbes pleines de fleurs et de parfums, mille reposoirs gracieux

pour l'œil et pour la pensée. L'homme seul reste morne. Les paysans qui passent ont l'air rêveur; point de villages; çà et là de hautes maisons de pierre percées de trois ou quatre petites fenêtres qu'on a encore trouvées trop grandes, car on en a muré la moitié.

Dans ce pays, je suis forcé de le répéter, la fenêtre n'est plus une fenêtre; c'est une meurtrière. La maison n'est plus une maison; c'est une forteresse. A chaque pas, une ruine. C'est que toutes les guerres civiles de la Navarre, depuis quatre siècles, ont roulé dans ce ravin pêle-mêle avec ce torrent. C'est que cette eau blanche d'écume a été bien des fois rouge de sang. Voilà peut-être pourquoi le torrent hurle si tristement. Voilà à coup sûr pourquoi l'homme rêve.

Une haute montagne, une grande montée, en style de voyageur, une mauvaise côte, en langage de postillon, coupe en deux cette gorge. La route, fort belle d'ailleurs, se tord et se replie au flanc du précipice avec des tournants effrayants. On avait ajouté deux bœufs à nos huit mules, et la diligence, remorquée par cet immense attelage, montait au pas. Au milieu de l'ascension, une grande borne de pierre vous avertit que vous êtes à six lieues de Pampelune, *seis leguas a Pamplona*. Les montagnes font autour du précipice d'admirables entassements. Des moissonneurs gros comme des fourmis fauchaient leur blé dans l'abîme.

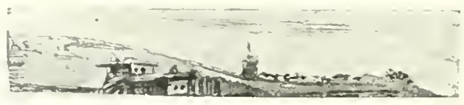
J'étais descendu de voiture, et, tout en cheminant au bruit des chaînes des bœufs et des mules, j'ai cueilli un bouquet de fleurs sauvages. Au haut de la montagne, j'ai rencontré un mendiant, je lui ai donné un réal. Puis j'ai rencontré une petite cascade, j'y ai jeté mon bouquet. Il faut faire aussi l'aumône aux naïades.

Là, je suis remonté sur l'impériale, et l'on a dételé les bœufs. En ce moment les six mules de devant, se sentant libres, sont parties au galop. Le mayoral, le postillon et le sagal ont couru après les mules, jurant et laissant là la voiture. La diligence était encore sur un plan très incliné. Les deux mules timonières restées seules pour la retenir n'en ont pas eu la force; elles ont lâché pied, et la voiture s'est mise à reculer lentement vers le précipice. Les voyageurs fort effarés appelaient les conducteurs qui ne les entendaient pas. La roue de derrière n'était plus qu'à quelques pouces du versant, lorsque le mendiant, pauvre vieux tout courbé et presque paralytique, s'est approché et a poussé une pierre du pied. Cela a suffi. La pierre a fait obstacle à la roue et la voiture s'est arrêtée.

Il y avait un prêtre à côté de moi sur la banquette. Il a fait un signe de croix, et m'a dit : — Dieu vient de sauver vingt personnes. J'ai répondu : Avec un caillou et un vieillard.

Les conducteurs ont ramené les mules qui étaient déjà loin.

Une heure après, nous débouchions entre deux promontoires énormes, qui sont les dernières tours qu'ait la montagne de ce côté, sur la plaine de Pampelune.



Environs de Pampelune.

Pampelune est une ville qui tient plus qu'elle ne promet. De loin on hoche la tête, aucun profil monumental n'apparaît; lorsqu'on est dans la ville l'impression change. Dans les rues, on est intéressé à chaque pas; sur les remparts, on est charmé.

La situation est admirable. La nature a fait une plaine ronde comme un cirque et l'a entourée de montagnes; au centre de cette plaine, l'homme a fait une ville. C'est Pampelune.

Ville vasconne selon les uns avec le nom antique de Pompelon, ville romaine selon les autres avec Pompée pour fondateur, Pampelune est aujourd'hui la cité navarraise dont la maison d'Évreux a fait une ville gothique, dont la maison d'Autriche a fait une ville castillane, et dont le soleil fait presque une ville d'orient.

Tout à l'entour, les montagnes sont chauves, la plaine est desséchée. Une jolie rivière, l'Arga, y nourrit quelques peupliers. Les molles ondulations qui vont de la plaine aux montagnes sont couvertes de fabriques du Poussin. Ce n'est pas seulement une grande plaine, c'est un grand paysage.

Vue de près, la ville a le même caractère. Les rues à maisons noires égayées de peintures, de balcons, de rideaux flottants, sont tout ensemble riantes et sévères.

Une magnifique tour carrée en briques sèches, de la ligne la plus simple et la plus fière, domine la promenade plantée d'arbres. C'est le treizième siècle modifié par le goût arabe, comme il l'est en Allemagne et en Lombardie par le goût byzantin. Un portail dans le style de Philippe IV meuble richement la partie inférieure de cette tour qui sans lui serait peut-être un peu nue. Ce portail, qui n'a rien de criard ni d'excessif, est ajouté là avec bonheur. Cela est presque rococo, et c'est encore de la renaissance.

Au reste, le rococo espagnol est un rococo arriéré comme tout ce que produit l'Espagne; il emprunte au seizième siècle et conserve dans le dix-septième et jusque dans le dix-huitième la petitesse des colonnes et la brisure compliquée des frontons, cette grande grâce du style de Henri II. Ces formes de la renaissance, mêlées aux chicorées et aux rocailles, donnent

au rococo castillan je ne sais quelle originalité qui se compose de noblesse et de caprice.



Cette magnifique tour est un clocher. La vieille église à laquelle elle adhérait a disparu. Qui l'a détruite? N'a-t-elle pas été incendiée dans quelqu'un des nombreux sièges qu'a soutenus Pampelune?

Je me disais cela, et un angle du clocher, où une brèche profonde semble avoir été creusée par les bombes, confirmait dans mon esprit cette conjecture. Cependant j'ai poussé une porte au pied de la tour, et je suis entré dans une affreuse église de bon goût, du style le plus chétif et le plus pauvre, dans le genre de la Madeleine et du corps de garde du boulevard du Temple. Ceci m'a rendu perplexe. Ne serait-ce pas pour bâtir cette platitude décorée de triglyphes et d'archivoltes qu'on aurait démoli la vieille église demi-romane et demi-moresque du treizième siècle ?

La « bonne école », hélas! a pénétré jusqu'en Espagne, et cette prouesse serait digne d'elle. Elle a plus défiguré les vieilles cités que tous les sièges et tous les incendies. Je souhaiterais plutôt une grêle de bombes à un monument qu'un architecte de la bonne école. Par pitié, bombardez les anciens édifices, ne les restaurez pas! La bombe n'est que brutale; les maçons classiques sont bêtes. Nos vénérables cathédrales bravent fièrement les obus, les grenades, les boulets ramés et les fusées à la congrève; elles tremblent jusqu'à leurs fondements devant M. Fontaine. Du moins les fusées, les boulets, les grenades et les obus ne sculptent pas de chapiteaux corinthiens, ne creusent pas de cannelures, et ne font pas éclore autour d'un plein cintre roman des oves taillés à neuf accompagnés de leur chapelet de patenôtres. Saint-Denis vient d'être restauré et n'est plus Saint-Denis; le Parthénon a été bombardé et est encore le Parthénon.

Les maisons presque toutes bâties en briques jaunes, les toits obtus en tuiles creuses, la poussière qui est dans l'air, les plaines rousses et les montagnes brûlées qui sont à l'horizon, donnent à Pampelune je ne sais quel aspect terreux qui attriste l'œil au premier abord; mais, comme je vous le disais, dans la ville tout le réjouit. Ce goût fantasque de l'ornement, propre aux peuples méridionaux, prend sa revanche sur la devanture de toutes les maisons. Le bariolage des tentures, la gaîté des fresques, les groupes de jolies femmes à demi penchées sur la rue et causant par signes d'un balcon à l'autre, l'étalage varié et bizarre des boutiques, la rumeur joyeuse et le coudoiement perpétuel des carrefours ont quelque chose de vivant et de rayonnant.

A chaque instant se révèle ce goût à la fois sauvage et élégant propre aux nations à demi civilisées. C'est un puits banal dont la margelle en pierre à peine taillée supporte six petites colonnes de marbre blanc surmontées d'une coupole qui sert de piédestal à la statue d'un saint; c'est une madone poupée, entourée de peintures, chargée de colifichets, de clinquants et de paillettes, installée sous un dais de damas rouge à l'angle d'un promenoir à arcades blanchies à la chaux.

Ce goût, empreint dans la décoration et l'ameublement des églises, y jette

de la grâce et de la lumière. A Pampelune, l'architecture extérieure des monuments étant très austère, l'architecture intérieure évite surtout d'être ennuyeuse. Quant à moi, je lui en sais gré; et à mon sens le plus grand mérite de l'art rocaille et chicorée, ce qui doit lui faire pardonner tous ses vices, c'est l'effort continuel qu'il fait pour plaire et pour amuser.

En mettant à part la cathédrale, dont je vous parlerai tout à l'heure, les églises de Pampelune, quoique vieilles nefs presque toutes, ont conservé peu de traces de leur origine gothique. J'ai pourtant remarqué dans l'une d'elles, au milieu d'une haute muraille, au-dessus d'une porte, un bas-relief du quatorzième siècle qui représente un chevalier partant pour la croisade. L'homme et le cheval disparaissent sous leur caparaçon de guerre. Le chevalier, fièrement morionné, la croix sur l'écu, presse son cheval qui se hâte et qui va en avant. Derrière le baron, sur une colline, on aperçoit son château à tours crénelées, dont la herse est encore levée, dont la porte est encore ouverte, dont il vient de sortir et où peut-être il ne doit jamais rentrer. Au-dessus du donjon est une grosse nuée qui s'entr'ouvre et laisse passer une main, main toute-puissante et fatale, dont le doigt étendu indique au chevalier la route et le but. Le châtelain tourne le dos à cette main, et ne la voit pas, mais on devine qu'il la sent. Elle le pousse, elle le tient. Cela est plein de mystère et de grandeur. J'ai cru voir revivre, rudement et superbement taillée dans le granit, la belle romance castillane qui commence ainsi : — « Bernard, la lance au poing, suit en courant les rives de l'Arlanza. Il est parti, l'espagnol gaillard, vaillant et déterminé ! »

Toutes les églises ont un autel à saint-Saturnin qui a été le premier apôtre de Pampelune, et un autre autel à saint-Firmin qui en a été le premier évêque. Pampelune est la plus ancienne ville chrétienne de l'Espagne, et en fait vanité, si ce peut jamais être là une vanité. Ces deux noms, Firmin et Saturnin, ne sont pas seulement dans toutes les églises, ils sont aussi sur toutes les boutiques. A chaque coin de rue on lit : SATURNINO, ROPERO. — FERMIN, SASTRE.

Il y a dans je ne sais plus quelle rue un portail d'hôtel qui m'a frappé. Figurez-vous une large archivolte autour de laquelle rampent, grimpent et se tordent comme une végétation de pierre toutes les tulipes bizarres et tous les lotus extravagants que le rococo mêle aux coquilles et aux volutes; maintenant faites sortir de ces lotus et de ces tulipes, au lieu de sirènes écaillées et de nymphes toutes nues, des timbaliers coiffés de tricornes et des hallebardiers moustachus, vêtus comme les fantassins du chevalier de Folard; ajoutez à cela des rocailles et des guirlandes au milieu desquelles des canonniers chargent leurs pièces, et des arabesques qui portent délicatement à l'extrémité de leurs vrilles des tambours, des bayonnettes et des grenades

qui éclatent; mettez sur cet ensemble le style un peu rond et lourd, mais assez souple, du temps de Charles II, et vous aurez quelque idée du petit poëme militaire et pastoral ciselé sur cette porte. C'est une églogue ornée de boulets de canon.

Le premier objet qu'on cherche du regard quand on voit pour la première fois une ville à l'horizon, c'est la cathédrale. En arrivant à Pampelune, j'avais aperçu de loin, vers l'extrémité orientale de la ville, deux abominables clochers du temps de Charles III, époque qui correspond à notre plus mauvais Louis XV. Ces deux clochers, qui ont l'intention d'être des flèches, sont pareils. Si vous tenez à vous figurer une de ces flèches, imaginez quatre gros tire-bouchons supportant on ne sait quelle vascule pansue et turgescente, laquelle est couronnée d'un de ces pots classiques, vulgairement nommés urnes, qui ont l'air d'être nés du mariage d'une amphore et d'une cruche. Tout cela en pierre. J'étais parfaitement en colère.

— Comment! disais-je, voilà ce qu'ils ont fait de cette cathédrale presque romane de Pamplona qui a vu bâtir la citadelle de Philippe II, qui a vu une arquebuse française blesser Ignace de Loyola, et que Charles d'Évreux, roi de Navarre, avait trouvée si belle qu'il voulut y mettre son tombeau!

J'étais tenté de n'y point aller. Cependant, arrivé à Pampelune et apercevant au bout d'une rue la mine piteuse des deux clochers, un scrupule m'a pris, et je me suis dirigé vers le portail.

Vu de près, il est pire encore. Les deux excroissances taillées en trognons de choux et décorées du nom de flèches que je viens de vous esquisser sont portées par une colonnade à laquelle je ne puis rien comparer si ce n'est la colonnade de Saint-Denis du Saint-Sacrement, dans notre rue Saint-Louis à Paris. Et ces turpitudes se donnent dans les écoles pour de l'art grec et romain! O mon ami, que le laid est laid quand il a la prétention d'être beau!

J'ai reculé devant cette architecture, et j'allais laisser là l'église lorsqu'en tournant à gauche, j'ai aperçu derrière la façade les hautes murailles noires, les ogives à fenestrages flamboyants, les clochetons délicats, les contreforts robustes de la vénérable cathédrale de Pampelune. J'ai reconnu l'église que j'avais rêvée.

Elle se tient là, comme si elle subissait je ne sais quelle punition, cachée, sombre, triste, humiliée, derrière l'odieux portail dont le « bon goût » l'a affublée. Quel masque que cette façade! Quel bonnet d'âne que ces deux clochers!

Réconcilié et satisfait, je suis entré dans l'édifice par un portail latéral qui est du quinzième siècle, simple, peu orné, mais élégant. Les portes sont

semées de clous et de fleurs de lys, et le marteau de fer, composé de dragons qui se mordent, est d'une belle forme byzantine.

L'intérieur de l'église m'a ravi. Il est gothique avec de magnifiques vitraux.

Je vous parlais tout à l'heure d'une entrée d'hôtel qui est un joli petit poëme. La cathédrale de Pampelune est un poëme aussi, mais un poëme grand et beau, et, puisque j'ai été amené à cette assimilation qui naît si naturellement entre les choses de l'architecture et les choses de la poésie, permettez-moi d'ajouter que ce poëme est en quatre chants, que j'intitulerais : le maître-autel, le chœur, le cloître, la sacristie.

Au moment où j'entrais dans la cathédrale, il était un peu plus de cinq heures du matin. On venait de l'ouvrir; elle était encore déserte et obscure. Les premiers rayons du soleil levant traversaient horizontalement les vitraux de la haute nef et jetaient d'une ogive à l'autre de grandes poutres d'or qui se découpaient nettement sur le fond sombre et resplendissaient dans la ténébreuse église. Un vieux prêtre tout courbé disait la première messe devant le maître-autel.

Le maître-autel, à peine éclairé par quelques cierges allumés, à demi entouré d'une muraille flottante de tapisseries et de tentures qui se rattachaient aux piliers de l'abside et interceptaient le jour, semblait, dans cette brume qui l'enveloppait, un monceau de pierreries. A l'entour se dressaient toutes sortes de meubles étincelants qu'on ne voit que dans les églises espagnoles, crédences, cabinets, bahuts, buffets en gaine à petits tiroirs. Au fond, derrière des touffes de lys, au-dessus du maître-autel, au milieu d'une espèce de gloire qui n'était peut-être que du bois doré, mais à laquelle l'heure et le lieu donnaient une majesté étrange, entre les parois éclatantes d'une armoire d'or ouverte à deux battants, rayonnait une madone en robe d'argent, la couronne impériale en tête et l'enfant Jésus dans les bras. J'entrevoyais cela à travers une merveilleuse grille de fer du temps de Jeanne la Folle, ouvragée par les ciseleurs magiciens du quinzième siècle, toute chargée de fleurs, d'arabesques et de figurines. Cette grille, haute de plus de vingt pieds et à laquelle on monte par un degré de quelques marches, ferme le sanctuaire du seul côté où le regard puisse y pénétrer.

Rien de plus saisissant, à cette heure sacrée et sublime du matin, que cet homme en cheveux blancs, seul au milieu de cette grande église, vêtu d'habits splendides, parlant à voix basse, feuilletant un livre et faisant une chose mystérieuse dans ce lieu magnifique, obscur, silencieux et voilé. Cette messe se disait pour Dieu, pour l'immensité, et pour une vieille femme qui l'écoutait, blottie derrière un pilier à quelques pas de moi.

Tout cela était grand. Cette vieille église, ce vieux prêtre et cette vieille

femme semblaient être une sorte de trinité et ne faire qu'un. Les deux sexes et l'édifice, c'était un symbole auquel rien ne manquait. Le prêtre avait été fort, et était brisé, la femme avait été belle, et était flétrie, l'édifice avait été complet, et était mutilé. L'homme vieilli dans sa chair et dans son œuvre adorant Dieu en présence de ce soleil éblouissant que rien n'attiédit, que rien n'éteint, que rien ne ride, que rien n'altère, dites, ne trouvez-vous pas que cela était grand ?

J'étais ému jusqu'au fond du cœur. Aucune pensée discordante ne sortait de ce mélancolique contraste; je sentais au contraire qu'une inexprimable unité s'en dégageait. Certes, il n'y a qu'un mystère bien insondable et bien profond qui puisse unir ainsi dans une intime et religieuse harmonie la décrépitude incurable de la créature et l'éternelle jeunesse de la création.

La messe finie, je me suis retourné et j'ai vu le chœur, qui dans les églises du nord de l'Espagne fait face à l'autel.

Le chœur de la cathédrale de Pampelune, haute et sombre menuiserie du seizième siècle, se compose de deux rangs de stalles qui occupent les trois côtés d'un carré long, dont une grille en fer, magnifique serrurerie du même temps, remplit et ferme le quatrième côté. Derrière chaque stalle est sculpté en plein dans le chêne un des saints de la liturgie. Tout ce bois est coupé du ciseau souple et spirituel de la renaissance. Au milieu du petit côté du carré qui fait face à la grille et par conséquent à l'autel, se dresse le trône de l'évêque surmonté d'un charmant clocheton à jour. L'évêque actuel de Pampelune, qui vivait peu d'accord avec Espartero, est en ce moment en France, à Pau, je crois, où il s'est réfugié depuis deux ans.

J'étais fatigué d'avoir marché toute la matinée, je me suis assis sur ce trône vacant. Un trône ! ne trouvez-vous pas ce lieu de repos singulièrement choisi ? Je l'ai fait pourtant. Le livre de chœur de l'évêque était devant moi sur son pupitre. Je l'ai ouvert. Il était déchiré presque à chaque page.

La grille du chœur, dans laquelle des anges voltigent et des guivres se tordent comme dans un feuillage magique, fait face à la grille du maître-autel. L'art du quinzième siècle et l'art du seizième sont en présence, tous deux avec leurs caractères les plus tranchés et les plus contraires; l'un est plus délicat, l'autre est plus copieux; on ne sait quel est le plus charmant.

Au centre du chœur, une autre grille de fer, qui ressemble à une grande cage, recouvre et protège, tout en le laissant voir, le cénotaphe de Charles III d'Évreux, roi de Navarre.

C'est un admirable tombeau du quinzième siècle, qui serait digne d'être à Bruges avec les tombes de Marie de Flandre et de Charles le Téméraire, à Dijon avec les tombes des ducs de Bourgogne, ou à Brou avec les tombes

des ducs de Savoie. Le motif ne varie pas, mais il est si simple et si beau! Le roi avec son lion, la reine avec son lévrier, sont couchés côte à côte, couronne en tête, sur un lit de marbre, touchant tombeau conjugal, autour duquel tourne, sous de petites architectures du travail le plus exquis, une procession de figurines éplorées. Cette partie du tombeau est odieusement mutilée. Presque toutes les statuettes sont en deux morceaux.

Sept ou huit missels énormes, de ce format infortiat qui a fourni à Boileau une si belle rime et un si charmant vers, reliés en parchemin et armés de coins de cuivre, sont rangés autour du cénotaphe et posés à terre comme des boucliers de soldats au repos. Ils sont dressés contre la grille du sépulcre. Il semble que le hasard ait eu une pensée en appuyant les livres de l'église au tombeau.

Un large buffet d'orgue, dans le goût du dernier siècle, fort riche et très doré, domine tout le chœur et ne le gâte pas. Au-dessous on lit ce verset qui est d'ailleurs inscrit sur presque toutes les orgues en Espagne : *Laudate Deum in chordis et organo.* Plus bas est la date : AÑO 1742.

Les chapelles qui entourent le maître-autel et le chœur sont ornées, on pourrait presque dire encombrées, de ces immenses dessus d'autels sculptés et dorés qu'a toujours aimés ce vieux pays catholique. La mode en est ancienne. J'ai vu dans une chapelle un de ces dessus d'autels qui était du quinzième siècle, et dans un bas côté un autre du treizième. Au milieu de ce retable pendait à trois clous un grand Christ byzantin tout noir, à barbe frisée et à côtes saillantes, affublé d'un vaste jupon de dentelle blanche. Où diable la dentelle va-t-elle se nicher?

Des bannières appliquées au mur, des madones dans des niches de damas rouge, et des tombeaux sculptés dans la muraille à diverses hauteurs complètent l'ameublement de l'église.

En sortant du chœur, je ne sais plus quel effet de clair-obscur m'a attiré à droite vers la porte latérale qui fait face à celle par laquelle j'étais entré, et je me suis trouvé tout à coup dans un des plus beaux cloîtres que j'aie vus de ma vie.

C'est un vaste quadrilatère, entouré de grandes ogives dont les meneaux dessinent de riches et robustes fenestrages du quatorzième siècle. Quelques-unes de ces ogives portent les traces d'une restauration récente, et intelligente, je m'empresse de le dire. Au-dessus de la galerie ogivale, une deuxième galerie plus basse, à solives sculptées, soutient le toit à tuiles creuses que dépassent çà et là des clochetons de pierre noire d'une forme exquise. La cour du cloître est un jardin, fort bien entretenu, où des buis taillés tracent toutes ces charmantes arabesques des jardins du dix-septième siècle.

Tout est beau dans ce cloître, la dimension et la proportion, la forme et la couleur, l'ensemble et le détail, l'ombre et la lumière. Tantôt c'est une vieille fresque qui anime et fait vivre la muraille, tantôt un sépulcre de marbre rongé par les années, tantôt une porte de chêne raccommodée et rapiécée de façon à mêler curieusement les menuiseries de toutes les époques.

Pendant que je passais, le vent faisait vaciller sur les clôtures de fer du jardin de vieilles fleurs de lys navarraises à demi arrachées, à côté desquelles s'épanouissaient dans tout leur parfum et dans toute leur splendeur les éternelles fleurs de lys du bon Dieu.

Le pavé sur lequel on marche est formé de longues dalles noires. Chaque dalle porte un chiffre et couvre un mort. Il y a quelque chose d'aride et de glacé dans cette façon d'étiqueter les trépassés. Je consens à devenir une poussière, une cendre, une ombre; il me répugne de devenir un chiffre. C'est le néant sans sa poésie; c'est trop le néant.

A l'un des angles du cloître, quelques ogives lancettes, en partie murées, se développent autour d'une sorte de chambre mystérieuse. C'est une chapelle. Mais pourquoi l'avoir séparée de l'église?

Je n'y voyais qu'un ameublement assez délabré, un crucifix, un autel de bois, une lampe de fer-blanc estampé. Cependant j'admirais la grille de fer qui ferme les deux côtés de la chapelle ouverts sur le cloître et qui est un précieux échantillon de la serrurerie drue et compliquée du quatorzième siècle. Cette grille est la curiosité de la chapelle, et par le travail, et par la matière. Ce n'est que du fer pourtant, mais c'est du fer illustre.

A la bataille de Tolosa, le miramolin fit entourer son camp d'une chaîne de fer, que le roi de Navarre brisa d'un coup de hache. Comme la chevelure de Bérénice qui prit rang parmi les étoiles, cette chaîne est devenue une des constellations du blason. Elle a composé les armoiries du royaume de Navarre, et naguère encore elle avait la moitié de l'écu de France. Or c'est avec le fer de cette chaîne qu'on a fait cette grille. Voilà du moins ce que révèle au passant et ce qu'affirme, dans un écriteau placé au-dessus de la grille, ce quatrain d'un latin un peu barbare et énigmatique :

CINGERE QVÆ CERNIS CRVCIFIXVM FERREA VINCLA
BARBARICÆ GENTIS FVNERE RVPTA MANENT.
SANCTIVS EXVVIAS DISCERPTAS VINDICE FERRO
HVC, ILLVC SPARSIT STEMATA FRVSTA PIVS.
AÑO 1212

Je n'ai rien à répliquer à ce quatrain, sinon que le travail de la grille dénonce le quatorzième siècle et point du tout le treizième.

Ce qui est aussi le quatorzième siècle tout entier, c'est le portail intérieur par lequel j'étais entré de l'église au cloître. Là, tympans, voussures, chapiteaux, colonnettes, médaillons, statuettes, tout est du plus beau style de cette belle époque. Ajoutez à cela que, protégé par le cloître contre l'action de l'air et par le hasard contre les badigeonneurs, ce portail a conservé dans tout leur lustre et presque dans toute leur fraîcheur la dorure et la peinture du temps. J'étais émerveillé. — Pardieu, pensais-je, c'est à se mettre à genoux devant!

Je me retourne et je vois quelqu'un en effet qui était « à genoux devant », et à genoux sur la dalle, et qui? une femme d'une quarantaine d'années, belle encore, d'un visage noble, et enveloppée d'une riche mantille de dentelle noire. Comme je la regardais avec surprise, une autre femme, celle-là vieille et déguenillée, entre dans le cloître et vient s'agenouiller près de la première. Puis une troisième. Notez que nous étions hors de l'église. — Voilà, disais-je, qui est adorer bien dévotement l'architecture! — Un peu d'attention m'a tout expliqué. Il y avait sur le meneau du portail une madone-poupée, et à côté sur la muraille cette inscription :

EL EMINEN^{MO} S^{R} CARDE
NAL PEREIRA CONCEDIO
80 DIAS DE YNDVLGEN^{A}
Y EL S^{R} OBISPO MURILLO
40 AL QVE REZARE VNA
SALVE DE RRODILLAS DE
LANE ESTA S^{MA} YMAGEN
DE N^{RA} S^{RA} DE EL AMPARO[1]

Il est probable que cette inscription est le hasard dont je parlais tout à l'heure et qui a empêché le badigeonnage. La poupée a sauvé le portail.

Comme j'achevais de copier l'inscription, la belle dévote agenouillée s'est levée, et en passant près de moi, presque sans se détourner, m'a dit par-dessus l'épaule : *Cavalier français qui regardez tout, allez donc voir la sacristie.* Puis elle s'est éloignée rapidement.

Je suis rentré dans l'église, j'ai fureté partout, et enfin, à force de pousser toutes les portes, je suis arrivé à la sacristie.

Oh! que c'était bien là en effet une sacristie selon le cœur d'une belle dévote espagnole! Figurez-vous un immense boudoir rocaille, doré,

[1] Le très éminent seigneur cardinal Pereira a concédé 80 jours d'indulgences et le seigneur évêque Murillo 40 à celui qui récitera un salut à genoux devant cette très sainte image de Notre-Dame de l'Amparo.

contourné, fleuri, coquet, ambré, charmant. Le papier-tenture imite le damas qu'il a remplacé; le pavé en briques et en pierre imite la mosaïque. Partout de beaux Christs d'ivoire, des Madeleines pâmées, des miroirs penchés, des sofas à gros coussins, des toilettes à pieds de bouc, des encoignures à tablettes de brèche d'Alep; un jour éclatant, des recoins mystérieux; des meubles inconnus et variés; les prêtres qui vont et viennent; les chasubles étincelantes dans les tiroirs entr'ouverts; je ne sais quel parfum de marquis, je ne sais quelle odeur d'abbé, voilà la sacristie de Pampelune.

C'est un digne évêque, le cardinal Antonio Zapata, qui a fait cette galanterie à la cathédrale. La transition est brusque; c'est presque un choc. Dante est dans le cloître, madame de Pompadour est dans la sacristie.

Après tout, là encore, une chose complète l'autre, et l'harmonie est au fond. La sacristie invite au péché, et le cloître à la pénitence.

Déjà les messes se disaient dans toutes les chapelles, et l'église se remplissait de fidèles, de femmes surtout. J'en ai fait le tour une dernière fois.

Du côté du grand portail, le chœur est garanti par une grosse muraille à laquelle est adossé un tombeau de marbre blanc. L'épitaphe, en lettres d'or presque effacées, indique que là est la dépouille de ce brave Jean Bonaventure Dumont, comte de Gages, qui battit en maintes rencontres les impériaux et M. de Savoie en personne.

L'une de ces rencontres fait une très belle bataille qu'on voit sculptée en bas-relief au-dessus de l'épitaphe. Il y a là des canons braqués, des chevaux qui se cabrent, des officiers qui commandent, d'épais bataillons qui croisent leurs piques et ressemblent à des broussailles que mêlerait un vent furieux. Rien d'étrange comme cette mêlée pétrifiée et muette, immobile à jamais dans cette sombre église où l'on entend de temps en temps la crécelle faible et intermittente de l'enfant de chœur.

Ce grand tumulte que fait la bataille et ce grand silence que fait le tombeau laissent dans le cœur un grave enseignement. Voilà donc ce que c'est que la gloire des hommes de guerre dans la mort! Elle se tait. La gloire des poëtes et des penseurs chante et parle éternellement.

Tandis que je rêvais je ne sais quelle rêverie devant cette sépulture, un bruit d'orgue et un chant violent, lugubre et sauvage, éclatant tout à coup à ma gauche dans une chapelle voisine, m'ont fait tourner la tête.

Une bière, que sans doute on venait d'apporter, était posée à terre sur la dalle. On en voyait le bois, à peine caché par un drap noir râpé et troué. Quatre cierges brûlaient à l'entour; trois pains ronds étaient rangés sur une planche à terre, à côté de la tête du cercueil. A quelques pas vers la droite flamboyaient quatre grosses torches de résine dont la réverbération me montrait confusément, dans une chapelle obscure, le prêtre en chasuble

noire à croix blanche disant la messe des morts. Les chants et l'orgue venaient d'en haut comme un bruit surnaturel. On ne pouvait distinguer d'où ils partaient. Autour de moi, une foule de femmes de tout âge, disposées en une sorte de demi-cercle à quelque distance de la bière, toutes gracieusement coiffées et enveloppées de la mantille de soie noire, accroupies sur le pavé de l'église, selon la mode espagnole, dans la molle et charmante attitude des femmes du sérail, l'œil plus souvent levé que baissé jouaient de l'éventail, écoutaient la messe et regardaient les passants.

Je regardais tour à tour le sépulcre du comte de Gages et ce pauvre enterrement d'un inconnu, deux néants, l'un honoré, l'autre dédaigné. O mon ami, si les choses que nous appelons inanimées pouvaient tout à coup prendre la parole, quel dialogue entre cette tombe de marbre et cette bière de sapin!

Le soir, je me suis promené sur les remparts, seul et pensif.

Il y a des journées dans la vie qui remuent en nous tout le passé. J'étais plein d'idées inexprimables. L'herbe des contrescarpes agitée par le vent sifflait faiblement à mes pieds. Les canons passaient leur cou entre les créneaux comme pour regarder dans la campagne. Les montagnes de l'horizon estompées par le crépuscule avaient pris des formes magnifiques; la plaine était sombre; l'Arga, ridée de mille reflets lumineux, se glissait sous les arbres comme une couleuvre d'argent.

En passant devant l'entrée de la ville, j'ai entendu le grincement des chaînes du pont-levis et l'ébranlement sourd de la herse qui tombait. On venait de fermer la porte. En ce moment la lune se levait. Alors, pardonnez-moi le ridicule de me citer moi-même, ces vers que j'écrivais il y a quinze ans me sont revenus à l'esprit :

Toujours prête au combat, la sombre Pampelune,
Avant de s'endormir aux rayons de la lune,
Ferme sa ceinture de tours.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Août.

Dans les villes d'Espagne, il y a beaucoup de *ventas,* c'est-à-dire beaucoup de cabarets, quelques *posadas,* c'est-à-dire quelques auberges, et fort peu de *fondas,* c'est-à-dire fort peu d'hôtels. A Saint-Sébastien, il n'y a que la *fonda Ysabel,* ainsi nommée pour la distinguer de l'hôtellerie à la française, tenue par un honnête et brave homme nommé Laffitte. A Tolosa et à Pampelune, la *fonda* n'a ni nom ni enseigne. Elle s'appelle simplement la *fonda;* ce qui dit clairement qu'elle est unique.

La chambre que j'occupe dans la *fonda* de Pampelune, *al segundo piso* (au second étage), a deux larges fenêtres qui donnent sur la grande place.

Cette place n'a rien de remarquable. On y bâtit en ce moment, à l'une des extrémités, à l'est, je ne sais quoi de hideux qui ressemble à un théâtre et qui sera en pierre de taille. Je recommande cette chose au premier homme d'esprit qui bombardera Pampelune.

Pardonnez-moi, mon ami, cette lugubre plaisanterie. Je ne l'efface pas, parce qu'elle sort de la nature même des choses. La destinée de toutes les villes d'Espagne n'est-elle pas d'être périodiquement bombardées? L'an dernier Espartero bombardait Barcelone. Cette année Van-Halen bombarde Séville. Qui bombardera l'année prochaine et que bombardera-t-on? je l'ignore. Mais tenez pour certain qu'il y aura un bombardement. Cela étant, je prie pour les habitants, pour les maisons et pour les cathédrales; et, comme il faut faire la part des bombes, je leur abandonne avec joie toutes les copies que je rencontre de notre laide et sotte Bourse de Paris.

Cela dit, revenons à Pampelune, et remontons dans ma chambre.

C'est une façon de halle blanchie à la chaux, avec deux lits, dont un large, que les servantes appellent *el matrimonio.* Sur le mur quelques cadres enluminés représentant des amants qui sourient et des époux qui boudent. Une petite table, deux chaises de paille, et une énorme porte, à panneaux contre-butés d'une charpente de chêne, à verrous de prison, à serrure de citadelle.

Il semble qu'en Espagne le cas d'une prise d'assaut soit prévu à chaque étage de chaque maison. Armer sa croisée et son balcon de persiennes à mailles serrées pour défendre sa femme des galants, et sa porte de ferrures robustes pour défendre sa maison du pillage, voilà le double souci des bourgeois en Espagne; la jalousie fait la fenêtre, et la crainte fait la porte.

La moitié de la grande place de Pampelune est occupée en ce moment, c'est-à-dire envahie, par un colossal échafaudage dressé pour des courses de taureaux qui doivent avoir lieu dans une dizaine de jours, et qui mettent la ville en rumeur. Cette *corrida* durera quatre jours, du 18 au 22 août. Le premier jour il y aura une course de *novillos,* et le dernier jour une *espada* fameuse dans le pays, Muchares, tuera le taureau.

L'amphithéâtre est carré; il masque les rez-de-chaussée de deux côtés de la place, dont les balcons et les fenêtres feront, le jour de la *corrida,* autant de premières et de secondes loges; les greniers seront le paradis. Ce théâtre, car c'en est bien un, est tout simplement bâti en menuiserie et en charpente, avec d'innombrables gradins, les plus rudes qui soient, et de ma fenêtre je puis distinguer le numérotage des planches.

Ajoutez à cet ensemble deux ou trois diligences dételées et un corps de garde dont le soldat se promène devant la *fonda,* et vous aurez le «paysage» de ma fenêtre.

L'hôtel de ville de Pampelune est un élégant petit édifice du temps de Philippe III. La façade offre un curieux échantillon d'un genre d'ornementation propre au dix-septième siècle en Espagne. Ce sont des arabesques et des volutes plates qu'on dirait découpées sur la pierre à l'emporte-pièce. J'avais déjà vu une maison de cette mode dans l'étrange et lugubre village de Leso en Guipuzcoa. Le fronton de cet hôtel de ville est surmonté de lions, de cloches et de statues qui font un tumulte amusant à l'œil.

Ce qui ne m'a pas moins amusé, c'est la foire qui se tient en ce moment sur une petite place précisément en face de l'hôtel de ville. Les boutiques en plein vent pleines de doreloteries et de passequilles, les marchandes pleines de paroles joyeuses, les passants coudoyés, les acheteurs affairés, tout ce tourbillon de cris, de rires, d'injures et de chansons qu'on appelle une foire, a sous le soleil d'Espagne plus de rumeur et de gaieté.

Au milieu de cette foule se tenait debout, adossé à un pilier de l'hôtel de ville, un formidable gaillard de haute stature. Ses larges pieds nus sortaient de ses jambières de tricot rouge; une *muleta* de laine blanchâtre à raies garance lui couvrait la tête, l'enveloppait tout entier de ses plis sculpturaux, et ne laissait voir que son visage basané aux pommettes saillantes, au nez carré, aux mâchoires anguleuses, au menton avancé, à la barbe noire et hérissée; figure de bronze florentin, avec des yeux de chat sauvage. Au centre de ce bruit et de ce mouvement, cet homme restait immobile, grave et muet. Ce n'était plus un espagnol, c'était déjà un arabe.

A deux pas de cette statue, un italien grimacier, de grosses lunettes sur le nez, montrait des marionnettes et tapait sur un tambour, en chantant

26.

sur son tréteau cette antique cadence de Polichinelle, *Fantoccini, burattini, puppi,* dont nous avons fait en France la villanelle :

Le pantalon
De Toinon
N'a pas d'fond.

Le Pantalon et le Sauvage se regardaient sans se comprendre, comme deux habitants de deux lunes différentes.

On ne traverse pas une foire, celle-là surtout, sans acheter. Je me suis laissé faire, j'ai ouvert ma bourse, et j'ai envoyé à la *fonda* tout ce qu'on m'a vendu.

A mon retour, j'ai trouvé sur ma table une pacotille complète de colporteur : des amulettes de Saragosse en or, en vermeil, en filigrane, des jarretières à devises de Ségovie, des bénitiers en verre de Bilbao, des veilleuses en fer-blanc de Cauterets, une boîte d'allumettes chimiques de Ernani, une botte de bâtons résineux qui tiennent lieu de chandelles à Elizondo, du papier de Tolosa, une ceinture de montagnard du col de Pantacose, un bâton de bois ferré, des souliers de corde, et deux *muletas* de Pampelune qui sont d'une laine magnifique, d'un travail grossier et d'un goût exquis.

A part cette foire et quelques carrefours, Pampelune reste morne et silencieuse tout le jour; mais, dès que le soir vient, dès que le soleil est couché, dès que les vitres et les lanternes s'allument, la ville s'éveille, la vie tressaille partout, la joie étincelle; c'est une ruche en rumeur. Une fanfare à trompettes et à cymbales éclate sur la grande place; ce sont les musiciens de la garnison qui donnent une sérénade à la ville. La ville répond. A tous les étages, à toutes les fenêtres, à tous les balcons, on entend des chants, des voix, des bruits de guitares et de castagnettes. Chaque maison sonne comme un énorme grelot. Ajoutez à cela les angelus de tous les clochers de la ville.

Vous croyez peut-être que cet ensemble est discordant, et que de tous ces concerts mêlés il ne sort qu'un immense charivari parfaitement réussi. Vous vous tromperiez. Quand une ville se fait orchestre, il en sort toujours une symphonie. Le vent adoucit les tons criards, l'espace éteint les sons faux, tout s'estompe dans l'ensemble, et le résultat est harmonieux. En petit, ce serait un vacarme; en grand, c'est une musique.

Cette musique égaie la population. Les enfants jouent devant les boutiques; les habitants sortent des maisons; la grande place se couvre de promeneurs; les prêtres et les officiers abordent les femmes en mantilles; les

causeries se cachent derrière les éventails; sous les arcades les muletiers taquinent les maritornes; une douce lueur qui vient de cent fenêtres grandes ouvertes et vivement illuminées éclaire vaguement la place. Cette foule va et vient et se croise dans cette ombre, et rien n'est charmant comme cette discrète mêlée de jolis visages entrevus et de joyeux rires étouffés.

La liberté des prêtres sous ce beau climat n'a rien qui doive scandaliser. C'est une familiarité que les mœurs admettent. Pourtant, de ma croisée d'où j'observais tout, j'entendais trois prêtres, coiffés de leurs prodigieux sombreros et enveloppés de leurs vastes capes noires, causer devant la fonda, et je dois avouer que l'un d'eux prononçait le mot *muchachas* d'une façon qui eût fait sourire Voltaire.

Vers dix heures du soir, la place se vide et Pampelune s'endort. Mais la rumeur ne s'éteint pas tout de suite; elle se prolonge, elle ne finit pas avec le sommeil qui commence. On dirait, pendant les premières heures, que ce sommeil vibre encore de toutes les joies de la soirée.

A minuit pourtant le silence se fait, et l'on n'entend plus que la voix des serenos criant l'heure qui, au moment où vous vous endormez, éclate brusquement sur la tour voisine, puis se répète éloignée et amoindrie sur une autre tour au bout de la place, puis va s'affaiblissant de clocher en clocher, et s'évanouit dans les ténèbres.

LA CABANE DANS LA MONTAGNE.

Le soleil se couchait, les brumes commençaient à monter des torrents qu'on entendait bruire profondément dans des ravins perdus. Le col devenait de plus en plus sauvage. Nulle trace d'habitation. J'étais excédé de fatigue. J'avisai à droite à mi-côte, à quelques pas du sentier, au pied d'une haute roche à pic, un bloc de marbre blanc à demi enfoncé dans la terre. Un grand sapin mort de vieillesse et tombé de l'escarpement s'était arrêté à ce bloc en roulant sur la pente et le couvrait de son branchage desséché et hideux. Harassé comme je l'étais, ce bloc et cet arbre mort, sur lesquels dans ma pensée j'accrochais, comme des tentes, nos muletas et nos couvertures, me parurent constituer une chambre à coucher très confortable.

J'appelai mes compagnons, qui me devançaient d'une vingtaine de pas, et je leur expliquai mon architecture nocturne, leur déclarant que mon intention était de bivouaquer là. Azcoaga se mit à rire. Irumberri, pour toute réponse, regarda la fumée de son cigare s'envoler au soleil. Escumuturra el Puño (le poing) me prit la main :

— Y pensez-vous, seigneur français? et y êtes-vous résolu?

— Je ne suis pas résolu, dis-je, je suis éreinté.

— Vous voulez coucher là!

— Je me résigne à coucher là.

— Bah! mais regardez donc de quoi votre logis sera fait. Il n'y a que les morts qui couchent dans des chambres de marbre et de sapin.

Les montagnards comme les marins sont superstitieux. Or, je déclare que dans la montagne je suis montagnard et que sur mer je suis marin, c'est-à-dire superstitieux dans les deux cas, et, sans raisonner, superstitieux tout bonnement, de la façon dont on l'est autour de moi. La réflexion sépulcrale d'Escumuturra me fit rêver.

— Allons, reprit-il, quelques pas encore, amigo. Je vous jure, seigneur, qu'à un demi-quart de lieue d'ici nous allons trouver bon gîte.

— Un demi-quart de lieue d'Espagne! m'écriai-je. Il est six heures du soir, nous arriverons à minuit.

Escumuturra me répondit avec gravité :

— Nous arriverons à minuit si le diable allonge le chemin, et dans vingt minutes si le français allonge le pas.

— *Andamos*, dis-je.

La caravane se remit en marche.

Le soleil se coucha, le crépuscule vint; pourtant je dois dire que le diable n'allongea pas le chemin. Nous gravissions depuis environ une demi-heure un sentier escarpé serpentant entre des blocs de granit dont on eût dit qu'un géant avait ensemencé le flanc de la montagne. Tout à coup une pelouse se présenta, la pelouse la plus douce, la plus fraîche, la plus agréable au pied et la plus inattendue.

Escumuturra se tourna vers moi.

— Nous voici arrivés, me dit-il.

Je regardai devant moi pour voir où nous étions arrivés, et je ne vis rien que la ligne sombre et nue de la montagne. La pelouse était resserrée comme une avenue entre deux murailles basses de pierres sèches que je n'avais pas aperçues d'abord.

Cependant mes compagnons avaient doublé le pas, j'avais fait comme eux.

Bientôt je vis monter peu à peu comme une chose qui sort de terre et se dessiner sur le ciel clair du crépuscule une sorte de bosse anguleuse et obscure qui ressemblait à un toit surmonté d'une cheminée.

C'était en effet une maison cachée dans un pli de la montagne.

Tout en approchant, je la regardais. Le jour n'était pas entièrement éteint. Je faisais ce qu'on appelle en style stratégique une reconnaissance.

La maison était assez grande et bâtie, comme les clôtures de la pelouse, en pierres sèches mêlées de blocs de marbre; le toit de chaume tailladé imitait un escalier. J'ai retrouvé depuis cette mode dans de pauvres hameaux des Pyrénées.

Au bas du mur tourné vers la pente de la montagne, il y avait un trou carré par où sortait une petite nappe d'eau limpide et fraîche qui tombait sur le rocher et allait se perdre dans le ravin avec un bruit vivant et joyeux.

La porte massive et basse était fermée. Il n'y avait qu'une fenêtre, percée à côté de la porte, très étroite et bouchée aux trois quarts avec des briques grossièrement maçonnées.

Ce pauvre logis avait, comme toutes les habitations isolées du Guipuzcoa et de la Navarre, un air de forteresse; mais c'était plutôt de la défiance que de la sûreté, car le toit de chaume était à hauteur d'appui, et l'on pouvait forcer la place à se rendre sans autre artillerie qu'une allumette chimique.

Du reste aucune lumière à l'intérieur, aucune voix, aucun pas, aucun bruit. Ce n'était pas une maison; c'était une masse noire, muette et morte comme une tombe.

Escumuturra mit pied à terre, s'approcha de la porte, et se mit à siffler doucement la première partie d'une mélodie bizarre et charmante; puis il s'arrêta court, et attendit.

Rien ne bougea dans la cabane. Pas un souffle ne répondit. La nuit, qui était tout à fait tombée, ajoutait je ne sais quoi de morne et de funèbre à ce silence si mystérieux et si profond.

Escumuturra recommença sa mélodie; puis, arrivé à la même note, il s'arrêta. La cabane garda le silence. Escumuturra recommença une troisième fois, plus doucement encore, sifflant pour ainsi dire tout bas.

Nous étions tous les quatre inclinés vers la porte et nous prêtions l'oreille. J'avoue que je retenais mon haleine et que le cœur me battait un peu.

Tout à coup, comme Escumuturra finissait, l'autre partie de la mélodie se fit entendre derrière la porte dans la maison, mais sifflée si faiblement et si bas que cela était plus singulier peut-être et plus effrayant encore que le silence. C'était lugubre à force d'être doux. On eût dit le chant d'un esprit dans un sépulcre.

El Puño frappa trois fois dans ses mains.

Alors une voix d'homme s'éleva dans la cabane, et voici le dialogue laconique et rapide qui s'échangea dans l'ombre en langue basque entre cette voix qui interrogeait et Escumuturra qui répondait :

— *Zuec?* (Vous?)

— *Guc.* (Nous.)

— *Nun?* (Où?)

— *Emen.* (Ici.)

— *Cembat?* (Combien?)

— *Lau.* (Quatre.)

Une étincelle brilla dans l'intérieur du logis, une chandelle s'alluma, et la porte s'ouvrit. Lentement et bruyamment, car elle était barricadée.

Un homme parut sur le seuil de la porte.

Il tenait à la main et il élevait au-dessus de sa tête un gros chandelier de fer dans lequel brûlait une torche de résine.

C'était un de ces visages basanés et brûlés qui n'ont point d'âge; il pouvait avoir trente ans, il en pouvait avoir cinquante. Du reste, de belles dents, l'œil vif et un sourire agréable, car il souriait. Un mouchoir rouge lui ceignait le front, selon la mode des muletiers aragonais, et serrait sur ses tempes ses cheveux épais et noirs. Il avait le sommet de la tête rasé, une large muleta blanche qui le couvrait du menton jusqu'aux genoux, une culotte courte de velours olive, des jambières de laine blanche à boutonnières noires, des souliers de corde et les pieds nus.

La grosse mèche de résine agitée par le vent déplaçait rapidement l'ombre et la lumière sur cette figure. Rien de plus étrange que ce sourire cordial sous ce flamboiement sinistre.

Tout à coup il m'aperçut, et son sourire disparut comme s'éteint une lampe sur laquelle on souffle. Son sourcil s'était froncé, son regard restait fixé sur moi. Il ne prononçait pas une parole.

Escumuturra lui toucha l'épaule de la main, et lui dit à demi-voix en me désignant du pouce :

— *Adisquidea.* (Un ami.)

L'homme se rangea pour me laisser entrer; mais son sourire ne reparut pas.

Cependant Azcoaga et Irumberri avaient poussé les mules dans la cabane; Escumuturra et l'hôte causaient à voix basse dans un coin. La porte s'était refermée et Irumberri en avait soigneusement refait la barricade comme s'il était habitué à cette besogne; et pendant qu'Azcoaga déchargeait sa mule, je m'étais assis sur un ballot d'où je considérais l'intérieur du logis.

La maison ne contenait qu'une chambre, où nous étions, mais cette chambre contenait un monde.

C'était une grande salle basse dont le plafond, composé de lattes et de voliges appuyées çà et là sur des poutres faisant piliers, laissait passer et pendre par longs brins le foin dont était rempli le haut de la maison sous l'angle du toit. Des cloisons à claire-voie, ressemblant plutôt à des treillis qu'à des cloisons, dessinaient dans cette salle des compartiments capricieux.

L'un de ces compartiments, à gauche de la porte, comprenait un angle de la cabane, la fenêtre, la cheminée, énorme caverne de pierre noircie par le feu, et le lit, c'est-à-dire une façon de cercueil dans lequel grimaçaient les mille plis d'une paillasse bistre et d'une couverture rousse. C'était la chambre à coucher.

Vis-à-vis la chambre à coucher, un autre compartiment contenait un veau couché sur du fumier et quelques poules endormies dans une espèce de boîte. C'était l'étable.

A l'angle opposé, dans un troisième compartiment, s'amoncelait une pyramide informe de souches hérissées et de fagots épineux, provision de bois pour l'hiver. Quelques outres de vin et des harnachements de mulets étaient rangés avec quelque soin auprès des fagots. C'était le cellier.

Il y avait une carabine dans l'angle du mur voisin de la fenêtre; mais, entre le cellier et l'étable, dans un dernier compartiment encombré de fouillis de toutes sortes, vieilles muletas, vieux paniers, tambour de basque crevé, guitare sans cordes, je vis reluire sous une hottée de guenilles la poignée d'une navaja, fine, noire et galonnée de cuivre comme la manche d'un andalou. Je distinguai dans l'ombre à côté deux ou trois canons de carabines enfouies sous des haillons, et une sorte de trompe de métal évasée et

large que je pris d'abord pour l'extrémité d'un clairon de montagne, et qui était un tromblon. Ce tas de chiffons était l'arsenal.

Un grand bloc de rocher qui emplissait l'angle à droite de la porte, et sur lequel le mur était maçonné, faisait une pente de granit dans l'intérieur de la cabane et servait de chevet à quelques bottes de paille jetées à terre. C'était là sans doute l'hôtellerie.

Un enfant tout nu, qui dormait probablement sur cette paille et que notre arrivée avait réveillé, s'était accroupi sur la pente de granit, les genoux serrés contre la poitrine et les bras croisés sur les genoux, et nous regardait avec des yeux effarés. Dans le premier moment je le pris pour un gnome; puis je reconnus que c'était un singe; enfin je découvris que c'était un enfant.

Deux hauts chenets de fer ouvragé, rouillés par le feu et la pluie, apparaissaient dans la cheminée debout sur leurs quatre pieds massifs et dressant à l'extrémité de leurs longs cous deux gueules ouvertes. On eût dit les deux dragons du logis prêts à aboyer et à mordre.

Du reste, il n'y avait dans la cabane d'autre ustensile de cuisine qu'une poêle à frire suspendue dans la cheminée, laquelle, avec le chandelier de fer, les chenets et le lit, composait tout le mobilier.

Une jarre d'huile était près du lit, et à côté de la porte une autre jarre pleine de lait. Au rebord de la jarre de lait s'accrochait une sébile de bois de la forme la plus élégante et la plus pure. C'était presque une écuelle étrusque.

Deux chats maigres et jaunes et que, comme l'enfant, nous avions réveillés, rôdaient autour de nous d'un air menaçant. A la façon dont ils nous regardaient, il était clair qu'ils n'eussent pas mieux demandé que d'être des tigres.

J'ai quelque idée qu'un porc grognait dans un coin noir.

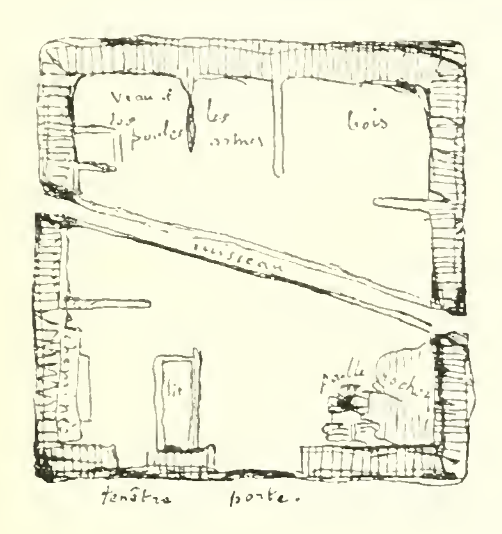
La maison avait cette odeur sucrée et fade qui s'exhale de toutes les cabanes espagnoles.

Du reste ni une table, ni une chaise. Qui entrait là restait debout ou s'asseyait à terre. Qui avait un ballot s'asseyait dessus. Dans ce logis, le mot *se mettre à table* n'avait aucun sens; je restai quelques instants abîmé dans cette réflexion mélancolique. Je mourais de faim.

En pareil cas, les pensées tristes viennent de l'estomac.

Un petit bruit gracieux, une sorte de gazouillement discret et continu que j'avais entendu depuis mon entrée dans la cabane me tira de cette rêverie. Quand on n'a pas de quoi dîner, que faire en un gîte à moins qu'on ne regarde? Je regardai donc, mais je ne pouvais découvrir d'où venait ce bruit.

Enfin, comme mes yeux se baissaient vers la terre, je distinguai dans l'obscurité une sorte de frémissement métallique, une ligne de moire lumineuse, et je reconnus qu'un ruisseau traversait la cabane de part en part.



Ce ruisseau, qui coulait rapidement, sur un plan oblique et incliné, dans une poutre creuse enfoncée à fleur de terre, débouchait dans la cabane par un trou fait dans un mur et sortait par le mur opposé. Là il faisait dans le ravin la petite chute d'eau que j'avais remarquée en arrivant.

Chambre singulière où la montagne semblait se sentir chez elle et entrait familièrement : le rocher s'y logeait; le ruisseau y passait.

Pendant que je faisais ces observations dans l'attitude élégiaque d'un rêveur qui n'a pas soupé, les mules, déchargées et démuselées, arrachaient paisiblement les longs brins de foin qui pendaient du plafond.

Ce que voyant, Escumuturra fit signe à l'hôte, qui les poussa vers le fond de la cabane et leur jeta à chacune une botte de fourrage.

Cependant mes compagnons s'étaient installés, qui sur un ballot, comme moi, qui sur une selle posée à terre; Azcoaga s'était couché tout de son long, enveloppé dans sa muleta.

L'hôte avait échafaudé dans la cheminée deux fagots de genêts sur un monceau de fougères sèches. Il en approcha son flambeau de résine; en un clin d'œil un grand feu pétillant monta dans l'âtre avec des tourbillons d'étincelles, et une belle lueur flambante et vermeille, emplissant la cabane, fit saillir en relief sur les enfoncements sombres les croupes des mules, la cage aux poules, le veau endormi, les espingoles cachées, le rocher, le ruisseau, les brins de paille pendant du plafond comme des fils d'or, les âpres visages de mes compagnons et les yeux hagards de l'enfant effarouché.

Les deux chenets noirs à gueules de monstres se détachaient sur un fond de braise ardente et semblaient deux chiens de l'enfer haletant dans la fournaise.

Mais rien de tout cela, je l'avoue, n'attirait mon attention; elle était ailleurs tout entière.

Un grand évènement venait de s'accomplir dans la cabane.

L'hôte avait détaché du clou la poèle à frire!

NOTES SUR L'ESPAGNE.

— ALBUMS. —

Le passeport. Vous exécutez toujours à la fois en Espagne deux voyages, celui que vous faites et celui que fait votre passeport. Or, quel terrible voyageur qu'un passeport en Espagne! Il ne peut rester un moment tranquille. A chaque instant il s'envole de votre poche, se déplie et disparaît. Courez après.

Il est *à la gefetara?*
puis *à la politica?*
puis en *casa del alcade!*
puis *al alyuntamiento.*
puis *à la referendacion.*
Et chaque fois une *media-peseta.* Vous avez déjà payé pour l'Espagne 1 franc à Paris, 5 francs à Bayonne pour le consul, 2 francs à Irun pour entrer. Maintenant vous payez dix sous au gendarme chaque fois qu'il bouge, et il faut faire viser le passeport dans chaque ville pour chaque porte de la ville. Si vous changez d'avis et de porte, nouveau voyage du passeport. Dix sous. — On paye dix sous à tout propos en Espagne. Hier j'ai été arrêté par un sergent de ville-Odry et traîné à travers la ville chez l'alcade. Reconnu innocent, le sergent de ville m'a demandé, pour la peine qu'il avait prise et l'honneur qu'il m'avait fait, *dix sous.*

Pauvre et noble Espagne! Tout à l'heure un gredin en chienlit me suivait dans la rue, criant après moi : *Caballero! señor caballero!* Je me retourne, j'avise le pauvre diable, je fouille dans ma poche et je lui tends un sou. Il prend le sou et me demande mon passeport. Je l'avais pris pour un mendiant; c'était un fonctionnaire public, l'état fait homme.

Et puis c'était aussi un mendiant. Car il a pris le sou. Il me demandait mon passeport, mais il ne refusait pas l'aumône.

Prêtre espagnol qui s'obstine à me parler français. Affreux baragouin. A un certain moment, il m'entretenait de grammaire et de linguistique et je n'y comprenais pas un mot. J'entendais revenir à chaque instant cette phrase peu claire : *les tigres morts au logis.* Je me creusais le cerveau. Au bout

d'un certain temps je m'aperçus que le bon prêtre voulait dire : *l'étymologie.*

Il écrit sur le livre des voyageurs à la fonda : — *Songe ici, ô mortel, que mort tu seras mangé des vers.*

J'ai pris la plume et j'ai ajouté : *et que vivant tu es mangé des puces.*

(Texte : *pensa aqui, ô hombre mortal, que muerto comido eras de las viermes.* — *Y que vivo comido eras de las pulgas.*)

MULES ET MULETIERS.

Mules tondues, à la queue près dont on se sert pour dessiner un T sur la croupe de l'animal.

Mules avec plaques de cuivre sur le museau, harnachées de caparaçons de laine à glands rouges, portant d'énormes poissons, thons ou esturgeons, dont la queue passe sous la housse. Ce poisson qui va au pas au soleil dans la montagne doit arriver frais.



Muletiers. Têtes tondues. Un mouchoir noué autour.

Plus au sud, têtes rasées, et le mouchoir devient un turban.

C'est la meilleure coiffure à cause de la sueur qui coulerait des cheveux sur les yeux.

1er muletier. — Culotte courte, bas bleus, veste de velours, grand chapeau rond à larges bords. Couverture blanche à carreaux rouges sur l'épaule. Espadrilles.

2e. — Chapeau de paille avec ruban noir, culotte courte, bas blancs à dessins en relief. Paquet au bout d'un bâton. La muleta, bariolage de jaune, de bleu, de vert et de rouge, sur l'épaule.

Leurs culottes déboutonnées vers le genou laissent voir leurs jarrets rudes et velus.

Les muletiers basques auxquels je me joins.

Passage formidable. Tournant effrayant. Sentier étroit semé de petites pierres rondes, dont le coude se dessine abrupt sur l'abîme et sur le ciel. La

mule s'arrêta court, je la sentais trembler sous moi de tous ses membres. Mais il fallait avancer. *And' usted,* me cria Escumuturra. Je pousse la mule, elle s'appuie sur ses jarrets de derrière, s'élance, les pierres roulent sous ses pieds dans le précipice; elle passe d'un bond.

CUISINE.

On ne sait quelle viande on mange. C'est rouge, mince et dur. — Est-ce du bœuf, du cochon, du mouton, du chien, du cheval, du chameau, de l'ours? — C'est du veau.

Pamplona. — Qu'est-ce que cela? m'écriai-je avec horreur. On me répondit avec calme : *de la langosta.* Je me rappelai alors que la marée vient à mulet.

Une chose à l'huile. On mâche. Les dents s'enchevêtrent dans des cheveux. Perruque à la barigoule.

Des herbes à goût pharmaceutique apprêtées à l'huile rance en guise de haricots verts à l'anglaise.

Pas de sucre. Une sorte de cassonnade jaune mêlée de fourmis et de mouches.

La servante, jambes nues, chasse les mouches avec un bâton orné d'un plumeau pendant que vous dînez.

Pas de beurre. Ni de lait. Ni de café possible. Et cela dans les meilleures auberges.

Partout le safran, le piment, la canelle et le poivre. Toujours du porc sous toutes les formes.

HABITANTS.

Beaucoup de jolies filles, pas de jolies femmes. — Femme aragonaise. Visage basané. Coiffe-fichu d'une blancheur éclatante. Veste d'homme en velours vert-bronze à manches serrées. Jupe noire en drap, mille plis autour de la taille. Bas bleus à reliefs.

Quand on entre ici dans une cabane et qu'on voit cet intérieur indigent et nu, si l'on jette un coup d'œil sur le pays, sur cette nature admirable qui donne tout, qui prodigue tout, blé, maïs, vignes, pommiers, chênes, ormes, pins, montagnes, fleuves, torrents, golfes, mines d'or, d'argent, de plomb, de fer, carrières de grès, de chaux, de plâtre, de granit, de marbre,

on se demande comment l'homme a pu faire pour extraire de tant de richesse tant de misère!

Oh! si cette grande nation trouvait un grand homme, comme elle ferait de grandes choses! quelle misère! avoir besoin d'un Napoléon et tomber sur un Espartero!

Ces officiers coquets et busqués aiment trop la parure pour ne pas aimer la gloire.

DE BAYONNE A PAU

— NOTES. —

14 août.

Quatre heures du matin. — Impériale. — Brumes. — Grandes plaines. — Le soleil dans les yeux. — Une traînée de vapeurs marque à droite le gave de Pau. — Vers midi on ne distinguait les Pyrénées qu'à quelques stries blanches à l'horizon, comme si la robe bleue du ciel éraillée par places laissait voir sa trame d'argent. A un gros bourg, à Bianvos, je crois, colline surmontée d'une belle ruine. Plus loin Peyrehorade. Le nom semble indiquer un ancien gnomon, peut-être un peulven dont l'ombre en tournant disait l'heure.

Orthez. — Belle et haute tour carrée des anciens vicomtes. Ville gaie et ouverte au soleil. A l'entrée de la ville, des paysannes allant au marché mettaient naïvement leurs bas dans la rue.



Dans une jolie vallée déserte deux femmes menaient paître un troupeau composé d'une oie. Chacune de ces deux femmes semblait fort affairée à garder sa moitié d'oie. L'oie goguenarde avait l'air de se moquer d'elles.

Pau. — Le château. On n'en voit que trois ou quatre salles médiocrement restaurées, mais admirablement meublées, avec les vieux bahuts et les vieilles tapisseries du garde meuble. Comme on attend M. le duc de Montpensier, on a frotté les salles. Un laquais chargé de protéger le parquet veut m'empêcher d'aller voir une statue de Henri IV dans le grand salon du premier étage. Je houspille le laquais et je vais regarder la statue. Belle, fine, spirituelle et délicate sculpture du 16e siècle. Pourtant c'en est la fin. Déjà la lourdeur de Louis XIII se fait sentir.

Je me fais ouvrir d'autorité la grosse tour. Admirable vue de la plate-

forme. Toutes les Pyrénées. Toute la ville. Toits d'ardoise. Une jeune dame anglaise que j'avais fait monter avec les personnes qui l'accompagnaient, dont un habitant de la ville, considérait avec beaucoup de curiosité une maison basse, fermée, isolée dans un jardin. Pas une fenêtre ouverte. Les vignes et les lierres cachant les murs. Un homme travaillant dans le jardin. C'est la maison du bourreau de Pau. Cet homme, c'était le bourreau. Il est riche, disait l'habitant de la ville.

Porte de la chapelle, renaissance; restaurée d'une façon charmante, complète, exquise. Gâtée pourtant par une croix de mauvais goût qui remplace le chou de l'imposte. Admirables escaliers à vis, bien restaurés.

Berceau de Henri IV. L'écaille de tortue rongée par les bords. Est-elle bien authentique? (*Voir le livre Saget.*) Ridiculement affublé d'un faisceau de piques en bois doré, et d'un casque en carton à panaches blancs style Louis XVIII. Une relique du 16e siècle et le royalisme à fleurs de lys ventrues de 1814. Rencontre criarde et fâcheuse.

Pau — ville gaie, jolie, propre. Un peu trop refaite et remaniée, ce qui lui ôte son air historique. La tranchée que fait le vieux fossé à travers la ville a conservé seule l'ancienne physionomie du Pau d'Antoine de Bourbon. Vieilles maisons d'ardoise. Cahotées, coupées d'accidents curieux d'architecture, et étalant à tous leurs étages les verrues originales et bizarres de la maçonnerie domestique du quinzième siècle.

DE PAU A CAUTERETS.

— NOTES. —

Six heures du matin. Il pleut. La pluie en haut, le gave en bas, mêlent leur bruit. Route pittoresque, ombragée, verte et gaie malgré le mauvais temps. Les Pyrénées à l'horizon. Sommets cassés, mâchés, tordus, pétris, comme tripotés par la main formidable d'un géant. Petits lacs de neige dans les trous.

On n'entend plus ici ces appellations éclatantes jetées à toute voix par les muletiers espagnols à leurs mules : *la generala! la capitana!* Le cocher béarnais dit à ses juments en patois et à demi-voix avec l'accent tantôt goguenard, tantôt caressant : *Yo grisa! yo blonda!*

Dans un village cette inscription sur une porte :

LO QUE HA DE SE NO PUEDE FALTAR

On sent le voisinage de l'Espagne.

Ici les toits d'ardoise partout; toits aigus, inclinés pour l'écoulement des neiges et des pluies. Faites quelques lieues, traversez ces montagnes, vous trouvez les toits plats, les tuiles creuses. Ici les villages des Ardennes; là les villages de la Calabre. Le nord est sur un versant des Pyrénées, le midi sur l'autre.

St-Pé. — Charmante ville avec des vestiges du 15e et du 16e siècles. Les paysannes sortent de la messe en longues files, vêtues de noir, avec des capuchons gris, blancs, rouges. On dirait des processions de religieuses de tous les ordres. (A Cauterets l'effet est encore plus étrange. Elles ont le capuchon gris et les pieds nus. St-Antoine par le haut. Goton par le bas.)

Lourdes. — Arrivée magique. Magnifique donjon du treizième siècle sur un rocher. Le gave d'un côté, la ville de l'autre. Au fond les montagnes, hautes, abruptes, coupées de tranchées profondes d'où montent les brumes, le vent, le bruit.

A Lourdes commence la grande gorge des hautes Pyrénées qui s'épanouit à Vidalos, s'écarte et se divise en quatre ravins, et forme cette immense patte d'oie dont le centre est Argelès et dont les quatre ongles vont atteindre à l'occident Arbeost par la vallée d'Estrem de Salle et Aucun par le val d'Azun, au midi Cauterets par le détroit de Pierrefitte, et au levant

Barèges par le défilé de Luz. — La gorge de Lourdes à Argelès en est pour ainsi dire le manche. Comme le bras de cette main ouverte.

Lourdes est la porte des Hautes-Pyrénées. En 1755 elle ressentit le contre-coup du tremblement de terre de Lisbonne.

Le réseau central des Pyrénées était gardé au moyen-âge. Chaque articulation des vallées avait son château qui apercevait les deux châteaux des deux vallées voisines, et correspondait avec eux par des feux. On en voit aujourd'hui les ruines qui ajoutent un immense intérêt au paysage; rien de plus poignant que les ruines de l'homme mêlées aux ruines de la nature.

Le donjon de Lourdes voyait les trois tourelles du château de Pau qui apercevait la tour carrée de Vidalos, laquelle pouvait communiquer par des signaux avec l'antique Castrum Emilianum bâti par les romains et relevé par Charlemagne sur la colline de S[t]-Savin, qui se rattachait à travers les montagnes à la forteresse féodale de Beaucens. Les signaux s'enfonçaient ainsi de tours en tours dans la vallée de Luz jusqu'au château de S[te]-Marie, dans la vallée de Gavarnie jusqu'à la citadelle des Templiers. Les châtelains des Pyrénées comme les burgraves du Rhin s'avertissaient les uns les autres. En quelques heures les bailliages étaient sur pied, la montagne était en feu.

Les paysans, chose remarquable et toute locale, ne haïssaient pas ces châteaux. Ils avaient le sentiment que ces forteresses, tout en les dominant, en les opprimant même, protégeaient la frontière. C'est le peuple des montagnes qui a donné à l'un de ces châteaux près du col d'Ossau le nom de *Bon-Château* qu'il garde encore : *Castelloubon.*

CAUTERETS.

A LOUIS B.

Cauterets.

Je vous écris, cher Louis, avec les plus mauvais yeux du monde. Vous écrire pourtant est une douce et vieille habitude que je ne veux pas perdre. Je ne veux pas laisser tomber une seule pierre de notre amitié. Voilà vingt ans bientôt que nous sommes frères, frères par le cœur, frères par la pensée. Nous voyons la création avec les mêmes yeux, nous voyons l'art avec le même esprit. Vous aimez Dante comme j'aime Raphaël. Nous avons traversé ensemble bien des jours de lutte et d'épreuve sans faiblir dans notre sympathie, sans reculer d'un pas dans notre dévouement. Restons donc jusqu'au dernier jour ce que nous avons été dès le premier. Ne changeons rien à ce qui a été si bon et si doux. A Paris, serrons-nous la main; absents, écrivons-nous.

J'ai besoin quand je suis loin de vous qu'une lettre vous aille dire quelque chose de ce que je vois, de ce que je pense, de ce que je sens. Cette fois elle sera plus courte, c'est-à-dire moins longue qu'à l'ordinaire. Mes yeux me forcent à ménager les vôtres. Ne vous plaignez pas, vous aurez moins de grimoire et autant d'amitié.

Je viens de la mer et je suis dans la montagne. Ce n'est, pour ainsi dire, pas changer d'émotion. Les montagnes et la mer parlent au même côté de l'esprit.

Si vous étiez ici (je ne puis m'empêcher de faire constamment ce rêve), quelle vie charmante nous mènerions ensemble! quels tableaux vous remporteriez dans votre pensée pour les rendre ensuite à l'art plus beaux encore que la nature ne vous les aurait donnés!

Figurez-vous, Louis, que je me lève tous les jours à quatre heures du matin, et qu'à cette heure sombre et claire tout à la fois je m'en vais dans la montagne. Je marche le long d'un torrent, je m'enfonce dans une gorge la plus sauvage qu'il y ait, et, sous prétexte de me tremper dans de l'eau chaude et de boire du soufre, j'ai tous les jours un spectacle nouveau, inattendu et merveilleux.

Hier, la nuit avait été pluvieuse, l'air était froid, les sapins mouillés étaient plus noirs qu'à l'ordinaire, les brumes montaient de toutes parts des ravins comme les fumées des fêlures d'une solfatare; un bruit hideux et terrible sortait des ténèbres, en bas, dans le précipice, sous mes pieds; c'était

le cri de rage du torrent caché par le brouillard. Je ne sais quoi de vague, de surnaturel et d'impossible se mêlait au paysage; tout était ténébreux et comme pensif autour de moi; les spectres immenses des montagnes m'apparaissaient par les trous des nuées comme à travers des linceuls déchirés. Le crépuscule n'éclairait rien; seulement, par une crevasse au-dessus de ma tête, j'apercevais au loin dans l'infini un coin du ciel bleu, pâle, glacé, lugubre et éclatant; tout ce que je distinguais de la terre, rochers, forêts, prairies, glaciers, se mouvait pêle-mêle dans les vapeurs et semblait fuir, emporté par le vent à travers l'espace dans un gigantesque réseau de nuages.

Ce matin, la nuit avait été sereine. Le ciel était étoilé; mais quel ciel et quelles étoiles! vous savez, cette fraîcheur, cette grâce, cette transparence mélancolique et inexprimable du matin, les étoiles claires sur le ciel blanc, une voûte de cristal semée de diamants. A cette voûte lumineuse s'appuyaient de toutes parts les énormes montagnes, noires, velues, difformes. Celles de l'orient découpaient à leur sommet sur le plus vif de l'aube leurs sapins qui ressemblaient à ces feuilles dont les pucerons ne laissent que les fibres et font une dentelle. Celles de l'occident, noires à leur base et dans presque toute leur hauteur, avaient à leur cime une clarté rose. Pas un nuage, pas une vapeur. Une vie obscure et charmante animait le flanc ténébreux des montagnes; on y distinguait l'herbe, les fleurs, les pierres, les bruyères, dans une sorte de fourmillement doux et joyeux. Le bruit du gave n'avait plus rien d'horrible; c'était un grand murmure mêlé à ce grand silence. Aucune pensée triste, aucune anxiété ne sortait de cet ensemble plein d'harmonie. Toute la vallée était comme une urne immense où le ciel, pendant les heures sacrées de l'aube, versait la paix des sphères et le rayonnement des constellations.

Il me semble, mon ami, que ces choses-là sont plus que des paysages. C'est la nature entrevue à de certains moments mystérieux où tout semble rêver, j'ai presque dit penser, où l'arbre, le rocher, le nuage et le buisson vivent plus visiblement qu'à d'autres heures et semblent tressaillir du sourd battement de la vie universelle.

Vision étrange et qui pour moi est bien près d'être une réalité, aux instants où les yeux de l'homme sont fermés, quelque chose d'inconnu apparaît dans la création. Ne le voyez-vous pas comme moi? Ne dirait-on pas qu'aux moments du sommeil, quand la pensée cesse dans l'homme, elle commence dans la nature? Est-ce que le calme est plus profond, le silence plus absolu, la solitude plus complète, et qu'alors le rêveur qui veille peut mieux saisir, dans ses détails subtils et merveilleux, le fait extraordinaire de la création? ou bien y a-t-il en effet quelque révélation, quelque manifestation de la grande intelligence entrant en communication

avec le grand tout, quelque attitude nouvelle de la nature? La nature se sent-elle mieux à l'aise quand nous ne sommes pas là? se déploie-t-elle plus librement?

Il est certain qu'en apparence du moins, il y a pour les objets que nous nommons inanimés une vie crépusculaire et une vie nocturne. Cette vie n'est peut-être que dans notre esprit; les réalités sensibles se présentent à nous à de certaines heures sous un aspect inusité; elles nous émeuvent; il s'en fait un mirage au dedans de nous, et nous prenons les idées nouvelles qu'elles nous suggèrent pour une vie nouvelle qu'elles ont.

Voilà les questions. Décidez. Quant à moi, je me borne à rêver. Je voue mon esprit à contempler le monde et à étudier le mystère. Je passe ma vie entre un point d'admiration et un point d'interrogation.



BORDS DU GAVE DE MARCADAU.

— CARNETS. —

18 août. Cauterets.

Immense éboulement. Les pierres éparses ont roulé jusque dans le gave. Elles ont encore tout le désordre de la chute. On les croirait tombées d'hier si elles n'étaient rongées de lichens. L'une d'elles, la plus grosse, est fendue par le milieu. Un pâtre rêve dans ces rochers au bruit de cette nature en tumulte. Les chèvres bêlent et pendent. Je prends une grosse sauterelle verte qui se laisse faire. Puis je la pose sur le rocher, elle reste à la place où je l'ai mise. Un lézard sort d'une fente. La sauterelle et le lézard se regardent. Le lézard s'approche. La sauterelle s'envole comme un oiseau et va tomber au loin dans les grandes herbes.

Je passe le pont de bois au confluent des deux gaves de Marcadau et de Laitour. Une odeur de soufre sort du torrent. Ici il est effrayant. C'est un écroulement de neige liquide. Bruit furieux. Sur les côtés les fleurs croissent en foule; de petits bras du torrent font sur de petits blocs des cascades microscopiques. Il y a de petits bassins tranquilles avec fond de cailloux qu'on dirait arrangés par un enfant pour son jardin. Un rayon de soleil passe à travers les nuages et fait de chaque goutte d'eau une étincelle. — Belles flaques vertes. Tous les verts. Vert-clair, vert-noir. Les granits et les marbres tachés de rose qu'on aperçoit à travers l'eau glauque veinée de lumière ressemblent à des agates gigantesques.

Je suis sorti par un soleil ardent, et voici qu'un nuage gris et lourd envahit tout le ciel. Il va pleuvoir. Je me réfugie sous la porte des bains du pré. Une vieille femme qui tricote me voit entrer en grondant. Figure délabrée et hideuse misère; visage en guenilles sous une cape en haillons. Voyant que je m'obstine à rester et que j'ai pris une chaise, elle se lève, se traîne appuyée sur deux bâtons vers un couloir obscur, et s'en va. — Je cueille dans une fente du mur extérieur une belle fleur jaune qui a la forme de la tulipe et l'odeur de l'abricot.

L'orage approche. De larges et sonores gouttes de pluie tombent sur les arbres et les rochers. Un éclair. Coup de tonnerre. Un coup de tonnerre dans ces gorges n'est plus un coup de tonnerre; c'est un coup de pistolet, mais un coup de pistolet monstrueux qui éclate dans la nuée, tombe sur le sommet le plus voisin, et rebondit de montagne en montagne avec un bruit sec, sinistre et formidable. — Voici qu'il pleut affreusement. Toute

autre chose que la nuée et la pluie a disparu. C'est une sorte de nuit blafarde entrecoupée d'éclairs dans laquelle on n'entend plus que deux rugissements; le torrent qui hurle sans cesse et le tonnerre qui gronde par instants. Je rêvais à ce double bruit, et je me disais : le torrent ressemble à la rage et le tonnerre à la colère.



— NOTES [1].

23 août. 3 heures. — Après deux heures de montée, immense prairie avec deux ou trois pauvres cabanes dont les jardins ont quelque maigre salade et des enclos de marbre. A droite un torrent. Devant moi un énorme bloc de marbre blanc et une vieille souche desséchée. Autour de moi montagnes magnifiques. Les rayons du soleil y découpent de larges scies de lumière et d'ombre. Petits lacs de neige près du ciel dans les anfractuosités. D'immenses glissements d'ardoises étincellent là-bas au soleil autrement que de l'eau, autrement que de la glace. C'est comme le dos d'un énorme dragon. Larges pans de sombre et de clair. Plans immenses et simples. Quatre montagnes emplissent l'horizon. Rien qu'une herbe courte et rare et quelques bruyères. Cela fait pourtant une gigantesque housse de verdure qui couvre les monts jusqu'à l'endroit où les cols se dressent. Le torrent coule à plat et presque paisible au fond du ravin. Aucun bruit. Aucune voix. Ciel bleu. Calme profond. Solitude absolue. Je n'ai rien vu encore de plus beau et de plus grand dans les Pyrénées.

24. — Deux torrents forment l'Y. Sur cet Y pont circulaire à triple articulation, en sapins jetés de rochers en rochers. Sur le premier gave quatre autres ponts aux quatre étages de la monragne formés de troncs d'arbres. Écroulement de rochers.

Torrent d'eau sur un torrent de pierres.

1er pont. Sapins desséchés avec leurs branches brisées court pouvant servir de mâts de perroquet aux ours. Dans un de ces sapins qui est creux, on a fait du feu. C'est encore une assez large cheminée. Des lichens chevelus vivent sur ces squelettes. Végétation à plusieurs couches. Toutes les fleurs de la montagne.

Eau verte et paisible dans une anse au-dessous de la chute avec des sapins morts qui pendent dessus.

2e pont. Deux murailles noires. La lumière s'accroche aux saillies et y fait de petites terrasses éclatantes couvertes d'herbes et de fleurs. L'eau est lumineuse, la lumière est mouillée. Entre les deux murs noirs, le gave blanc. Au fond une cascade à quatre étages. Arbres coupés par les bûcherons. Forêt. Monts immenses au-dessous.

[1] De Cauterets, où il est resté plusieurs jours, Victor Hugo a fait de petites excursions dans les montagnes des environs. Voici quelques-unes des notes inutilisées de son album.

3e pont. Autre cascade. Arc-en-ciel. La chute tombe sur un plateau, puis se rue dans le gouffre. J'y descends en me tenant aux racines des arbres jusque sur un rocher qui avance. Le pont est au-dessus de ma tête. Le rocher qui reçoit le rejaillissement de la chute est troué comme une éponge. Brume et pluie.

Je remonte. Les branches pourries cassent aisément.

Lac de Gaube. — Treize cents pieds. Notre vieille Notre-Dame s'y entasserait six fois sur elle-même avant que la haute balustrade de ses tours parvînt à la surface de l'eau. On y plongerait la grande pyramide, on poserait sur Chéops le Munster de Strasbourg et sur le Munster la flèche d'Anvers que c'est à peine si l'extrémité de la flèche d'Anvers surgirait au-dessus du lac comme la pointe du mât d'un vaisseau naufragé.

Vallée très sauvage. Forêt de pins écrasée par une montagne écroulée.

Arbres étêtés, arbres morts. Ici les années, les coups de tonnerre et les avalanches sont les seuls bûcherons.

Le lac; 4 heures après midi. — Une flaque d'eau la plus verte, la plus gracieuse, la plus jolie, la plus gaie, entourée de rochers hideux, mâchés, déformés, ruinés, terribles. Au fond les neiges du Vignemale, la plus haute montagne française, font un immense Y renversé sur l'orient. Au bord une transparence sous laquelle on voit les granits, mais qui s'enfonce rapidement. Les grandes ombres du rocher tombent sur l'escarpement occidental comme des ombres de créneaux.

Premier plan. — Cabane où l'on boit du kirsch, une cage pleine de poules; canards; rocher qui fait une petite presqu'île. On y voit une espèce de tombeau en marbre blanc entouré d'une grille. Ce sont des anglais qui se sont noyés ici et dont voici l'épitaphe :

A LA MEMOIRE
DE
WILLIAM HENRI PATTISON, ECUYER,
AVOCAT DE LINCOLN'S INN, A LONDRES,
ET DE SARAH FRENCES, SON EPOUSE,
ÀGÉS L'UN DE 31 ANS ET L'AUTRE DE 26 ANS,
MARIES DEPUIS UN MOIS SEULEMENT.
UN ACCIDENT AFFREUX LES ENLEVA A LEURS PARENTS
ET A LEURS AMIS INCONSOLABLES.
ILS FURENT ENGLOUTIS DANS CE LAC
LE 20 SEPTEMBRE 1842.
LEURS RESTES TRANSPORTÉS EN ANGLETERRE
REPOSENT A WILHAM DANS LE COMTE D'ESSEX.

Eau glaciale. Qui y tombe y meurt. Depuis quatrevingt-dix ans que le vieux pêcheur était là, il n'avait vu personne assez hardi pour s'y baigner. Il en coûte *trois sous* par personne pour entrer dans l'enclos du tombeau. J'y ai cueilli des cinéraires dans le granit en surplomb sur le lac. J'ai glissé et failli tomber dans l'eau. Cela eût fait une deuxième tombe. On eût pris six sous.

Cauterets, 26 août. — La vallée est paisible, l'escarpement est silencieux. Le vent se tait. Tout à coup, à un coude de la montagne, le gave apparaît. C'est le bruit d'une mêlée, c'en est l'aspect. Les combattants hurlent de rage et l'on croit voir voler les projectiles. — On s'approche. — De larges entonnoirs forment de grandes cuves où l'eau saute et bout, couverte d'écume comme dans une marmite énorme chauffée à un feu qui ne s'éteint jamais.

Des souches d'arbres monstrueuses, des racines hideuses, décharnées et difformes, roulent dans le torrent comme des carcasses d'hydres. — L'horrible est là partout.

Ces chevaux de montagnes sont admirables, patients, doux, obéissants, pleins d'instincts variés. Ils montent des escaliers et descendent des échelles. Ils vont sur le gazon, sur le granit, sur la glace. Ils côtoient le bord extrême des précipices. Ils marchent délicatement et avec esprit, comme des chats. De vrais chevaux de gouttières.

Le mien était curieux et avait son originalité. Il semblait aimer les émotions. Il choisissait toujours pour y cheminer le petit bord de tous les abîmes que nous rencontrions. Il avait l'air de se dire : ce monsieur est un artiste, un amateur. Il faut lui faire bien voir tout. Ah! tu veux des torrents, parisien! tu veux des gaves, des cascades, des gouffres, des précipices, des émotions! eh bien, en voilà. Tiens, regarde, penche-toi, ici, et ici, et ici. En as-tu assez?

Je trottais ainsi en surplomb sur des escarpements de huit cents pieds de profondeur avec un petit gave bleu et sombre en bas sous les yeux. J'essayai d'abord de lui faire prendre des directions moins pittoresques, mais il s'obstina, et quand je vis que c'était son goût, j'avais trop d'intérêt à rester bien avec lui pour le contrarier, et je le laissai faire.

LUZ.

Luz, charmante vieille ville, — chose rare dans les Pyrénées françaises, — délicieusement située dans une profonde vallée triangulaire. Trois grands rayons de jour y entrent par les trois embrasures des trois montagnes.

Quand les miquelets et les contrebandiers espagnols arrivaient d'Aragon par la brèche de Roland et par le noir et hideux sentier de Gavarnie, ils apercevaient tout à coup à l'extrémité de la gorge obscure une grande clarté, comme est la porte d'une cave à ceux qui sont dedans. Ils se hâtaient et trouvaient un gros bourg éclairé de soleil et vivant. Ce bourg, ils l'ont nommé *Lumière*, Luz.

Château de Ste-Marie. J'en ai fait quatre dessins [1].

Église bâtie par les Templiers; rare et curieuse; forteresse autant qu'église; enceinte crénelée, porte-donjon.

J'ai tourné autour, entre l'église et le mur crénelé. Là est le cimetière, semé de grandes ardoises où des croix et des noms de montagnards creusés avec un clou s'effacent sous la pluie, la neige et les pieds des passants.

Porte des *cagots*, dans le cimetière; murée; les goîtreux étaient parias. Ils avaient leur porte. Basse, autant qu'on en peut juger par la ligne vague que les pierres qui la murent dessinent.

Le bénitier extérieur est un charmant petit tombeau byzantin auquel adhèrent encore deux chapiteaux presque romains. On y cache la clef du cimetière, afin de faire payer les étrangers pour le voir. Car tout se paie.

Inscription du tombeau; illisible, effacée par le temps, rayée au couteau, couverte de poussière. On y distingue quelques mots espagnols. *Aqui. Abris.* Cependant les mots *filla de...* semblent indiquer le patois. J'ai à peu près déchiffré la dernière ligne, qui du reste n'a aucun sens :

SUB DESERA LO FE

Les corbeaux du mur extérieur de l'abside portent des dessins curieux et charmants. Le portail principal, qui représente Jésus entre les quatre animaux symboliques, est du plus beau roman; ferme, robuste, puissant, sévère. Restes de peintures sur le mur figurant des mosaïques et des édifices. L'intérieur de l'église est une grange quelconque.

[1] Voir page 459.

Sous la voûte du portail de la tour d'entrée, peintures byzantines, restaurées et à demi blanchies à la chaux; ont perdu beaucoup de leur caractère. Au haut de la voûte, le Christ, avec la couronne impériale. Au-dessous, les anges du jugement soufflant de leurs trompettes cette inscription : SVRGYTE·MORTVY·BENYTE·AD·JVDYCIVM. Aux quatre coins, quelques vestiges des quatre évangélistes. Le bœuf, avec l'inscription SANC·LUC. L'aigle, avec SANC... La moisissure a fait une nuée où le reste se perd. Le lion ailé, d'un beau style, avec l'inscription SANT·MARC. Dans l'ombre, une tête d'ange avec ce reste de légende : ...CTE MYCHAEL.

GAVARNIE.

Lorsqu'on a passé le pont des Dourroucats et qu'on n'est plus qu'à un quart d'heure de Gèdre, deux montagnes s'écartent tout à coup et, de quelque façon que vous préoccupe l'approche de Gavarnie, vous découvrent une chose inattendue.

Vous avez visité peut-être les Alpes, les Andes, les Cordillères; vous avez depuis quelques semaines les Pyrénées sous les yeux; quoi que vous ayez pu voir, ce que vous apercevez maintenant ne ressemble à rien de ce que vous avez rencontré ailleurs. Jusqu'ici vous avez vu des montagnes; vous avez contemplé des excroissances de toutes formes, de toutes hauteurs; vous avez exploré des croupes vertes, des pentes de gneiss, de marbre ou de schiste, des précipices, des sommets arrondis ou dentelés, des glaciers, des forêts de sapins mêlées à des nuages, des aiguilles de granit, des aiguilles de glace; mais, je le répète, vous n'avez vu nulle part ce que vous voyez en ce moment à l'horizon.

Au milieu des courbes capricieuses des montagnes hérissées d'angles obtus et d'angles aigus, apparaissent brusquement des lignes droites, simples, calmes, horizontales ou verticales, parallèles ou se coupant à angles droits, et combinées de telle sorte que de leur ensemble résulte la figure éclatante, réelle, pénétrée d'azur et de soleil, d'un objet impossible et extraordinaire.

Est-ce une montagne? Mais quelle montagne a jamais présenté ces surfaces rectilignes, ces plans réguliers, ces parallélismes rigoureux, ces symétries étranges, cet aspect géométrique? Est-ce une muraille? Voici des tours en effet qui la contre-butent et l'appuient, voici des créneaux, voilà les corniches, les architraves, les assises et les pierres que le regard distingue et pourrait presque compter, voilà deux brèches taillées à vif et qui éveillent dans l'esprit des idées de sièges, de tranchées et d'assauts; mais voilà aussi des neiges, de larges bandes de neige posées sur ces assises, sur ces créneaux, sur ces architraves et sur ces tours; nous sommes au cœur de l'été et du midi; ce sont donc des neiges éternelles; or, quelle muraille, quelle architecture humaine s'est jamais élevée jusqu'au niveau effrayant des neiges éternelles? Babel, l'effort du genre humain tout entier, s'est affaissée sur elle-même avant de l'avoir atteint.

Qu'est-ce donc que cet objet inexplicable qui ne peut pas être une mon-

tagne et qui a la hauteur des montagnes, qui ne peut pas être une muraille et qui a la forme des murailles?

C'est une montagne et une muraille tout à la fois; c'est l'édifice le plus mystérieux du plus mystérieux des architectes; c'est le colosseum de la nature; c'est Gavarnie.

Représentez-vous cette silhouette magnifique telle qu'elle se révèle d'abord à une distance de trois lieues : une longue et sombre muraille dont toutes les saillies, toutes les rides sont marquées par des lignes de neige, dont toutes les plates-formes portent des glaciers. Vers le milieu, deux grosses tours; l'une qui est au levant, carrée et tournant un de ses angles vers la France; l'autre qui est au couchant, cannelée comme si c'était moins une tour qu'une gerbe de tourelles; toutes deux couvertes de neige. A droite, deux profondes entailles, les brèches, qui découpent dans la muraille comme deux vases qu'emplissent les nuées; enfin, toujours à droite et à l'extrémité occidentale, une sorte de rebord énorme plissé de mille gradins, qui offre à l'œil, dans des proportions monstrueuses, ce qu'on appellerait en architecture la coupe d'un amphithéâtre.

Représentez-vous cela comme je le voyais : la muraille noire, les tours noires; la neige éclatante, le ciel bleu; une chose complète enfin, grande jusqu'à l'inouï, sereine jusqu'au sublime.

C'est là une impression qui ne ressemble à aucune autre, si singulière et si puissante à la fois qu'elle efface tout le reste, et qu'on devient pour quelques instants, même quand cette vision magique a disparu dans un tournant du chemin, indifférent à tout ce qui n'est pas elle.

Le paysage qui vous entoure est cependant admirable; vous entrez dans une vallée où toutes les magnificences et toutes les grâces vous enveloppent. Des villages en deux étages, comme Tracy-le-Haut et Tracy-le-Bas, Gèdre-Dessus et Gèdre-Dessous, avec leurs pignons en escaliers et leur vieille église des Templiers, se pelotonnent et se déroulent sur le flanc de deux montagnes, le long d'un gave blanc d'écume, sous les touffes gaies et fantasques d'une végétation charmante. Tout cela est vif, ravissant, heureux, exquis; c'est la Suisse et la Forêt-Noire qui se mêlent brusquement aux Pyrénées. Mille bruits joyeux vous arrivent comme les voix et les paroles de ce doux paysage, chants d'oiseaux, rires d'enfants, murmures du gave, frémissement des feuilles, souffles apaisés du vent.

Vous ne voyez rien; vous n'entendez rien; à peine percevez-vous de ce gracieux ensemble quelque impression douteuse et confuse. L'apparition de Gavarnie est toujours devant vos yeux, et rayonne dans votre pensée comme ces horizons surnaturels qu'on voit quelquefois au fond des rêves. Le soir, en revenant de Gavarnie, moment admirable. De ma fenêtre :

une grande montagne remplit la terre; un grand nuage remplit le ciel. Entre le nuage et la montagne, une bande mince de ciel crépusculaire, clair, vif, limpide, et Jupiter étincelant, caillou d'or dans un ruisseau d'argent. Rien de plus mélancolique et de plus rassurant et de plus beau que ce petit point de lumière entre ces deux blocs de ténèbres.

CATHÉDRALE D'AUCH.

4 septembre.

Quelque analogie avec la cathédrale de Pampelune. Riche au dedans, pauvre au dehors. Hideux portail plaqué à la vieille nef par quelque architecte abruti par « le bon goût ». Les portails latéraux du 15e siècle beaux et bien conservés.

Intérieur : admirables vitraux qui sont, je crois, d'Arnaud de Moles[1]. La sybille de Delphes à côté du prophète Élisée. La sybille Tiburtine en regard de saint-Mathieu et à côté du prophète Habacuc. La sybille Agrippine entre les prophètes Nahum et Jérémie. La sybille de Cumes à côté de Daniel faisant face aux prophètes Sophonias, Élie, Urias. La sybille Europe, la gorge presque nue et l'épée à la main, entre le prophète Amos et le patriarche Josué. La sybille lybique entre Énoch et Moïse. Elle prédit l'enlèvement de la Vierge au ciel. Costumes superbes.

Énorme fleur de lys au vitrail de l'abside, répétée à la lancette supérieure. La révolution les a respectées. Chose étrange.

Joseph vendu. Admirable compartiment. Joseph innocent et doux, en chemise blanche. Le marchand fouille dans ses sacs en regardant Joseph de côté avec une mine de juif qui chicane le prix. Au fond les ânes chargés comme nous voyons encore les mulets des arrieros.

Christ au tombeau. 15e siècle. Plus grand que nature. Admirable Gardé par quatre fières statues, une avec une immense épée à la main sur laquelle elle s'appuie de toute sa hauteur. Comme je passais, une belle jeune femme triste et grave faisait nettoyer cette magnifique œuvre par une servante agenouillée.

On n'accorde rien pour entretenir l'église. Quand l'empereur la vit, il s'extasia sur les vitraux et le chœur et s'écria : *il y a des cathédrales qu'on voudrait pouvoir mettre dans les musées.* Il renta l'église de 6,000 fr. par an que la révolution de 1830 a supprimés. Autrefois *libéral* voulait dire magnifique; maintenant *libéral* veut dire ladre.

Chœur. Porte de la renaissance gâtée d'un gros chérubin Louis XV. Inscription :

HÆC·PORTA·DOMINI·IVSTI·INTRABVN·IN·EAM·PSAL·117

[1] Vérifier dans le petit livre que vend le suisse. (*Note de Victor Hugo.*)

Dans le chœur, au-dessus de cette porte, les commandements de l'église ainsi traduits en latin :

FESTOS DIES CELEBRATO.
MISSAM IN FERIIS AUDITO.
JEJUNIA INDICTA OBSERVATO.
QUOT ANNIS SACERDOTI
CONFITETOR
IN PASCHATE
COMMUNICATO.

De l'autre côté les commandements de Dieu :

UNUM COLE DEUM.
NON JURES VANA
PER IPSUM.
SABBATHA SANCTIFICES.
HABEAS IN HONORE
PARENTES.
NON SIS OCCISOR.
FUR MÆCHUS.
TESTIS INIQUUS.
ALTERIUS NUPTAM
NEC REM CUPIAS
ALIENAM.

Au-dessus on lit :

PRÆCEPTA EJUS COR TUUM CUSTODIANT

Affreuses balustrades en S autour de la nef. Dans le chœur, charmant maître-autel de la renaissance où sont pratiquées dans le marbre les deux chaires de l'évangile et de l'épître.

Devant l'autel, pierre sépulcrale de trois archevêques : le comte de Morlhon. Le cardinal Isoard. Léonard Destrappes dont voici l'épitaphe dictée par lui-même :

LEONARDUS DESTRAPPES · ARCHIEPS · AUXITANUS.
VERMIS ET NON HOMO.
OPPROBRIUM HOMINUM
ET ABJECTIO PLEBIS.

Mort en odeur de sainteté.

On a mis 246 ans à bâtir la cathédrale, cinquante à faire la boiserie du chœur, qui a été terminée en 1529. Chose admirable, comparable aux menuiseries de Chartres et d'Amiens. Statues dans le style fier et charnu de Rubens. Détails remarqués çà et là : Quatre démons qui se disputent une tête et la tiennent aux cheveux. — Saint-Luc écrivant sur la planche de cire, le style à la main, le pouce passé dans la palette. — La justice et sa balance, l'abondance et la corne de la chèvre Amalthée, mêlées aux saints et aux apôtres.

Cette cathédrale est remarquable par le culte des sybilles. Il y a des sybilles dans les vitraux, il y en a dans le chœur. — La sybille de Samos, qui prédit la naissance de Jésus-Christ, tient une crèche dans sa main. — La sybille de Tibur prédit qu'un soldat souffletterait J.-C., elle tient à la main la main de ce soldat. — La sybille Delphique prédit qu'il serait couronné d'épines. Elle tient la couronne. La sybille Europa prédit la fuite en Égypte et le massacre des Innocents. Elle tient l'épée. Toutes ces figures, grandes comme nature, sculptées en demi-relief, forment les dossiers des stalles des chanoines. Il y a tous les personnages de l'ancien et du nouveau testament. Dans les vitraux il n'y a que l'ancien testament. Des allégories payennes ont place parmi les personnages. Entr'autres *la Mort.* Belle, grave, vêtue en religieuse, à demi voilée, elle tient d'une main une tête de squelette et de l'autre un miroir où elle se regarde. Elle semble comparer la beauté à la mort. — Le prophète Habacuc, avec un bicoquet, des bottines, un arc à la main et une barbe germanique. Un arc d'arbalétrier figurant au triomphe de Maximilien. — Quatre stalles font un petit drame d'un effet étrange dans le grave chœur : Uri conte son aventure à saint-Georges et lui montre du doigt Bethsabée qui regarde tendrement le roi David. — Quelques stalles se distinguent par des blasons et des attributs. Stalle du cardinal de Maupeou, avec son blason. On en a gratté les fleurs de lys. Il n'en reste qu'un lion. — Stalle du cardinal d'Armagnac, à gauche de la porte en entrant, faisant pendant, quoique plus basse, au trône de l'archevêque. Plus grande que les autres stalles canonicales, avec Adam et Ève pour dossier, et le serpent dans l'ombre. Ç'a été depuis la stalle du roi de France qui avait le titre de premier chanoine de la cathédrale d'Auch.

Stalle de l'archevêque. Haute et splendide. Avec saint-Pierre et saint-Paul pour dossier.

Au milieu du chœur un immense lutrin aux quatre faces duquel sont gravés les quatre noms cardinaux : *Petrus, Paulus, Joannes, Jacobus.* On a partout gratté les fleurs de lys.

D'AUCH A AGEN.

(4 septembre.)

Nuit. — La voiture roulait rapidement. Je dormais. Cependant je percevais tout confusément le bruit des roues et le galop des chevaux, la clarté de la lune, le vent frais de la nuit. Puis mon sommeil devint profond. Un cahot m'éveilla. J'entr'ouvris les yeux.

Il y avait un précipice à ma droite. Je ne voyais de terre que le bord du chemin. Le ciel m'apparut sous un aspect si étrange qu'encore à demi plongé dans les rêves je fus un instant sans me rendre compte de ce que je voyais. Les vapeurs montaient à droite à l'horizon; quelques nuages bruns et déchirés s'y mêlaient. Je ne sais quelle clarté composée de la lune qui déclinait et de l'aube qui se levait flottait sur tout. Je pris d'abord le ciel marbré de nuages noirs et de brumes blanches, et dont je ne voyais qu'un coin par le carré étroit de la portière, pour une immense montagne dont l'escarpement se perdait dans l'infini. Les étoiles me semblaient des feux de pâtres allumés çà et là sur cette pente gigantesque.

Puis je m'éveillai tout à fait, et je sortis de cette étrange illusion d'optique, mais le spectacle resta admirable.

Je voyais se coucher à l'horizon les constellations que nous ne regardons d'ordinaire que pendant les heures où elles sont sur nos têtes. La grande ourse, déjà engagée à demi dans les brumes, était devenue d'une grandeur monstrueuse. Ses sept étoiles brillaient comme sept petites lunes, et cet immense char incliné à pic sur la terre, derrière laquelle son splendide attelage allait disparaître, donnait au ciel tout entier une figure extraordinaire et terrible.

Effet de brouillard. Encore endormi en arrivant à Agen, j'ai cru voir la mer. C'était la Garonne qui me faisait cette gasconnade.

PÉRIGUEUX. — SAINTES.

[5 septembre.]

St-Front (cathédrale). Une première tour carrée servait de porche. Elle est aujourd'hui enfouie dans un pâté de maisons. Un boulanger l'habite et en loue les quatre étages à de pauvres familles qui font sécher leur linge à ces fenêtres bâties par les Templiers. Église-forteresse pour des moines-soldats. Cette première tour franchie, on est dans une cour étroite où se dresse le clocher. Admirable tour romane. Pilastres presque romains. Au sommet, cordon de colonnettes serrées les unes contre les autres, portant une tiare de pierre. Forme rude, originale et rare. — Dans l'intérieur de l'église, à gauche, magnifique autel de bois du temps de Louis XIII. Assomption. Figures éblouies des apôtres. Colonnes torses où grimpent et montent en spirales des anges, des oiseaux, des écureuils, des aigles, tout un monde fantastique.

Toute l'église blanchie à la chaux. Colonnes corinthiennes du 9e siècle. Quatre énormes piliers carrés, percés de couloirs en croix, archivoltés, portent la coupole centrale qui est ovale comme en Orient.

L'église a la forme d'une croix grecque et a cinq coupoles.

Dans le chœur, sous le lutrin, la pierre sépulcrale de saint-Front. Le lutrin permet de lire les premiers mots de l'épitaphe :

SEPVL
CHRVM
BEATI
FRON

et cache le reste. Saint-Front a été le premier apôtre du Périgord.

En montant au clocher, il faut s'arrêter à moitié chemin et visiter le dessus de la voûte de l'église. Très curieux. Charpentes. Poussière. Cavernes. Sculptures frustes, colonnes tronquées qui ressemblent à des momies debout dans leur étui et adossées au mur. Des échelles. Des trous carrés, anciennes alvéoles de clochers rasés. Les cinq coupoles étaient découvertes. Au siècle dernier, on a bâti un toit dessus. De là cet intérieur étrange, mélange de hasard et d'architecture, qui rappelle les cauchemars de Piranèse. (Le dernier évêque, M. Gousset, aujourd'hui archevêque de Reims, a démoli le chœur roman pour agrandir son jardin.)

Du haut de la tour on voit toute la ville, vénérable amas de pignons et

de tourelles, un de ces labyrinthes de toits aigus où apparaît dans toute sa fantaisie le génie fantasque et riche du quinzième siècle. Le paysage est en deux parts, une ville rousse, une plaine verte; l'Isle, jolie rivière, marque la séparation; un cercle de collines borde et clôt le bassin. Au fond on aperçoit, à l'extrémité d'une rue qu'on appelle la rue des Vieux-Cimetières, la tour de Vésune, ancien temple de Vénus, et sur la hauteur les vagues contours du camp de César.

Le toit, bâti au dernier siècle, cache les coupoles et gâte la silhouette de l'église. L'herbe croît sur le clocher. On monte d'échelle en échelle jusqu'au cordon de colonnettes. Quelques-unes sont en marbre. Au dehors le temps a creusé dans la pierre des bénitiers que la pluie prend soin de tenir pleins.

Sous l'église une crypte pleine d'ossements.

Tour de Vésune. — Temple de Vénus dont le moyen-âge avait fait un lieu patibulaire. C'est là qu'on pendait les criminels. Énorme tour bâtie en petites pierres. Il y avait un revêtement de marbre qui est tombé. Cette tour, éventrée au levant, perpendiculairement comme les châteaux que faisait démanteler le cardinal de Richelieu, est si grande qu'on dirait un petit cirque. Elle est dans une vigne où l'on entre par une porte qui met une sonnette en mouvement. Le propriétaire en tire ainsi quelques sous. Tronçons de colonnes romaines. Champ de maïs. Ceps. Verger. — J'ai trouvé dans l'intérieur de la tour de charmants débris de la renaissance mêlés aux décombres antiques. Gazon. Petite éminence gazonnée où l'on plantait la potence. Quatre plafonds, indiqués encore par des arrachements dans la muraille, se sont effondrés successivement. Au lieu même où fut le gibet, à côté d'une pierre qui ressemble à un autel romain, gît un ravissant débris de la renaissance que le hasard a brisé en forme de croix. La salamandre est au milieu et deux anges prient de chaque côté. Le seizième siècle avait donc construit quelque chose, chapelle ou autel sans doute, à côté même de la tour de Vésune. Le gazon est couvert de scabieuses et de ciguës en fleur. Il y avait autour de ce qui reste debout de la tour neuf baies archivoltées qu'on a murées avec de la brique.

Château des Barrières. — A côté de la tour de Vésune. Belle ruine. Intérieur charmant. 15e siècle. Débris romains. Entablements. Colonnes creusées dont on a fait des auges pour le réservoir. Chapiteaux romains pour siège. Le lierre tient lieu de tapisserie. Le haut chambranle d'une large cheminée à colonnettes. Autel romain dans une croisée. Jolie porte à imposte ornée. Trace de fouilles. Pavé de briques. Cette ruine paraît appartenir à un propriétaire intelligent.

Après Périgueux. — Château-l'Évêque, charmant châtelet du 15e siècle. Résidence d'été des évêques de Périgueux. Appartient à un avocat juge de paix.

Angoulême. — Entrevue. Jour levant. Cinq heures du matin. Un beau château des 13e et 15e siècles au centre de la ville. Sert à quelque chose. Il y a un factionnaire. Tant mieux, on ne le démolira pas. Cathédrale romane. Admirable portail à cinq étages de bas-reliefs, muraille chargée d'arabesques et de statues, gâté par un volet bleu au beau milieu. Beau clocher roman à cinq étages, comme le portail.

Après Angoulême. — Jarnac. Aucun vestige du lieu historique. Un long village blanc avec cette affiche jaune sur le mur : *Bal chez M. Baraud.* — Je me rappelle avoir vu chez le duc de Rohan à Laroche-Guyon, en 1821, dans l'antichambre, un beau et rare tableau qui représentait le duel de Jarnac et de la Châtaigneraye peint sur bois.

Cognac. — Vieille ville curieuse et assez bien conservée.

Saintes. — Le vieux pont a perdu tout son caractère. Châtré et rejointoyé. On démolit en ce moment l'arc de triomphe pour le transporter ailleurs, dit-on. Opération barbare et dérisoire. Le pont est encombré des débris de l'arc mis en poussière. J'ai vu emporter la pierre numérotée C 5 ; un cahot a failli faire verser la charrette. Un peu plus, la pierre tombait sur le pavé et s'en allait en miettes, comme les deux tiers du monument. Il ne reste plus que les deux arches d'en bas. Les ouvriers dessus, la charpente dessus et autour, la grue en haut. Les vieilles pierres vermiculées par l'âge et la pluie s'écrasent sous la pression des échelles. Là, à l'angle à droite, une colonne engagée, cannelée, en porte à faux, sera évidemment refaite ou manquera. On appelle cela sauver un monument. Le pont, à ce qu'il paraît, gênait la navigation. A l'époque où il fut construit, la mer, comme me disait un vieux marin, *se faisait sentir* à Saintes plus qu'à présent. Maintenant le pilotis est trop élevé de trois ou quatre pieds. On a essayé de le couper sous une arche. Mais c'est une charpente si savamment nouée que tout s'y tient. On n'eût pu l'entamer sur un point sans que tout le reste ne s'infiltrât. De là cette démolition si regrettable.

A Saintes, trois beaux clochers ; un, roman, sur la rive droite. Les deux autres, gothiques, sur la rive gauche. De ces deux clochers le premier est le moins ancien. Il est du 15e siècle, fort riche et très noble, on l'a coiffé d'une coupole malheureuse. Il tient à l'église St-Pierre, qui a un beau portail.

Point de vitraux, des murs badigeonnés et au fond de l'abside une jolie chapelle de la renaissance. Sur le mur extérieur du chevet cet écriteau : *Bossuet, huissier audiencier.* L'autre est S[t]-Eutrope, du 14[e] siècle et hors de la ville. Auprès est un cirque romain (je ne l'ai pas vu).

Rien n'est charmant comme la Charente de Saintes à Rochefort. Rivière étroite, claire, vive. Prairies et collines. De vieux châteaux comme Taillebourg, de vieilles villes comme Saint-Savinien. Quelques lieues plus loin, cette rivière entre dans les marais et devient une flaque de boue que la marée remue et rend fétide.

L'ÎLE D'OLÉRON.

8 septembre.

Figurez-vous une glace appliquée sur le sol et une échelle couchée sur cette glace, ou mieux encore une fenêtre posée à plat avec son châssis et ses vitres; donnez à cette fenêtre un quart de lieue de tour, vous avez un marais salant. Quand la vitre se dépolit, c'est que le sel se fait.

Représentez-vous une langue de terre longue, plate, étroite, qui, vue à vol d'oiseau, apparaîtrait au regard couverte de ces immenses fenêtres laissant à peine entre elles d'étroites bandes de terre aux ajoncs et aux tamarins; çà et là quelques prairies, quelques champs de vigne, qu'on engraisse avec des varechs et qui donnent un vin huileux et amer, quelques bouquets d'arbres, quelques sentiers; de loin en loin, des villages blancs le long de la plage; du côté de la France, une bordure de fortifications; du côté de l'Océan, un escarpement qu'on appelle la côte sauvage; à la pointe sud, des dunes semées de pins qui annoncent le voisinage des grandes landes; couvrez cette terre de brumes grises et sales qui montent des marais de toutes parts; vous avez l'île d'Oléron.

Si, après avoir contemplé l'ensemble, vous considérez le détail, la tristesse croît à chaque pas que vous faites, et vous vous sentez étreindre peu à peu d'un morne serrement de cœur.

Une grève de boue, un horizon désert, deux ou trois moulins qui tournent pesamment; un bétail maigre dans un pâturage chétif; sur le bord des marais les tas de sel, cônes gris ou blancs selon qu'ils sont recouverts de chaume pour passer l'hiver ou exposés au soleil pour sécher; sur le seuil des maisons les filles belles et pâles, les enfants livides, les hommes abattus et frissonnants, peu de vieillards, la fièvre partout; voilà le petit monde lugubre dans lequel vous vous enfoncez.

On n'arrive pas aisément à l'île d'Oléron. Il faut le vouloir. On ne conduit le voyageur à l'île d'Oléron que pas à pas; il semble qu'on veuille lui donner le temps de réfléchir et de se raviser.

De Rochefort on le mène à Marennes, dans une façon d'omnibus qui part de Rochefort deux fois par jour. C'est une première initiation.

Trois lieues dans les marais salants. De vastes plaines où s'élèvent, comme deux obélisques dans un cimetière, les beaux clochers anglais à aiguilles de pierre de Moise et de Marennes; tout le long de la route, des flaques d'eau verdissante; à tous les champs, qui sont des marais, d'énormes clôtures cadenassées; aucun passant; de temps en temps un douanier le fusil au

poing debout devant sa cahute de terre et de broussailles avec un visage blême et consterné; pas d'arbres; nul abri contre le vent et la pluie si c'est l'hiver, contre le soleil si c'est la canicule; un froid glacial ou une chaleur de fournaise; au milieu des marais, le village malsain de Brouage enfermé dans son carré de murailles, avec ses ruines du temps des guerres de religion, ses maisons basses, blanchies comme les sépulcres dont parle la bible, et ses spectres qui grelottent devant les portes en plein midi. C'est là le premier trajet.

Si vous persistez, à Marennes un cocher de coucou s'empare de vous, vous introduit, vous quinzième, dans un récipient fait pour contenir au plus six personnes; et ces quinze patients dans l'intérieur et une montagne de paquets sur l'impériale s'en vont, au trot boiteux et chancelant d'un unique cheval, à travers les landes et les bruyères jusqu'à la Pointe.

Là, si vous persistez encore, on vous débarque ou l'on vous embarque, choisissez le mot que vous voudrez, dans un de ces bacs chanceux que les gens du pays appellent des *risque-tout*. Cela a trois matelots, quatre avirons, deux mâts et deux voiles dont l'une se nomme le taille-vent. Vous avez deux lieues de mer à faire sur cette planche. Les marins qui chargent le bateau commencent par mettre en sûreté dans le meilleur compartiment les bœufs, les chevaux, les charrettes; puis on case les bagages; puis dans les espaces qui restent, entre les cornes d'un bœuf et les roues d'un chariot, on insère les voyageurs.

Là vous rêvez, à la discrétion du vent, du soleil ou de la pluie. Pendant le trajet, vous entendez râler les passagers fiévreux et mugir le pertuis de Maumusson qui est à la pointe de l'île et que les marins écoutent de quinze lieues. Pour distraction, on vous explique ce bruit.

Le pertuis de Maumusson est un des nombrils de la mer. Les eaux de la Seudre, les eaux de la Gironde, les grands courants de l'Océan, les petits courants de l'extrémité méridionale de l'île pèsent là à la fois de quatre points différents sur les sables mouvants que la mer a entassés sur la côte et font de cette masse un tourbillon. Ce n'est pas un gouffre, la mer paraît plane et unie à la surface, à peine y distingue-t-on une flexion légère; mais on entend sous cette eau tranquille un bruit formidable.

Tout gros navire qui touche le pertuis est perdu. Il s'arrête court, puis s'enfonce lentement, s'enfonce toujours, et décroît en hauteur peu à peu. Bientôt on ne voit plus les sabords, puis le pont plonge sous la vague, puis les vergues et les huniers, on ne distingue plus que la pointe du mât, puis une petite ride se fait dans la mer; tout a disparu. Rien ne peut arrêter dans son mouvement lent et terrible la redoutable spirale qui a saisi le navire.

Cependant les embarcations qui calent peu d'eau traversent hardiment le pertuis. Sans danger, vous disent les marins. Un moment après ils ajoutent : Pourtant le vieux Monier, le pilote du château, n'eut un jour que le temps de se jeter à la mer, laissant sa barque s'abîmer, et nagea quatre heures avant de se tirer du pertuis.

A travers ces causeries, on arrive, on amène le taille-vent, on jette le câble, on pose le pont.

A droite une forteresse qui est une prison, à gauche une plage hideuse qui est la fièvre; on débarque entre les deux.

De jolies servantes charentaises, avec leur immense coiffe blanche qu'elles portent avec grâce, vous attendent sur le musoir, prennent votre valise et votre sac de nuit et s'en vont devant vous.

Vous passez le long d'un rempart, au pied duquel fourmillent dans toutes les attitudes du travail quelques centaines d'hommes vêtus de gris, hâves, silencieux, gardés par des gendarmes, creusant des tranchées dans une vase infecte. Ce sont les condamnés au boulet, pauvres soldats, la plupart déserteurs par le mal du pays, que la loi ne flétrit pas, qu'un code d'exception punit sévèrement, et qui viennent mourir là quoiqu'ils ne soient pas condamnés à mort.

Tout en faisant ces réflexions, vous arrivez au *Cheval Blanc,* qui est l'auberge du lieu. Une bonne auberge, puisque je dis tout. On vous introduit dans une vaste chambre blanchie à la chaux, au milieu de laquelle s'avance un grand lit à baldaquin faisant promontoire à la mode du dix-septième siècle. Les murs sont blancs, les draps sont blancs; l'hôte est cordial, l'hôtesse est gracieuse; tout convient et plaît en ce logis. Seulement ne regardez pas l'eau qu'on a mise dans votre pot à l'eau et qu'on appelle l'eau douce dans le pays.

Le soir de mon arrivée à Oléron, j'étais accablé de tristesse.

Cette île me paraissait désolée, et ne me déplaisait pas. Je me promenais sur la plage, marchant dans les varechs pour éviter la boue. Je longeais les fossés du château. Les condamnés venaient de rentrer, on faisait l'appel, et j'entendais leurs voix répondre successivement à la voix de l'officier inspecteur qui leur jetait leurs noms. A ma droite les marais s'étendaient à perte de vue, à ma gauche la mer couleur de plomb se perdait dans les brumes qui masquaient la côte.

Je ne voyais dans toute l'île d'autre créature humaine qu'un soldat en faction, immobile à la corne d'un retranchement et se dessinant sur le brouillard. A peine pouvais-je distinguer au loin à l'horizon la petite forteresse, isolée dans la mer entre la terre et l'île, qu'on appelle le pâté. Aucun

bruit au large. Aucune voile. Aucun oiseau. Au bas du ciel, au couchant, apparaissait une lune énorme et ronde qui semblait dans ces brumes livides l'empreinte rougie et dédorée de la lune.

J'avais la mort dans l'âme. Peut-être voyais-je tout à travers mon accablement. Peut-être un autre jour, à une autre heure, aurais-je eu une autre impression. Mais ce soir-là tout était pour moi funèbre et mélancolique. Il me semblait que cette île était un grand cercueil couché dans la mer et que cette lune en était le flambeau.

NOTE
DE L'ÉDITION HETZEL-QUANTIN.

Le 8 septembre, Victor Hugo écrivait :

« J'avais la mort dans l'âme. » — « Ce soir-là, tout était pour moi funèbre. » — « Il me semblait que cette petite île était un grand cercueil couché dans la mer. »

Le lendemain, Victor Hugo, fuyant l'île malsaine où il avait vécu sous cette oppression, était à Rochefort. En attendant le départ de la diligence, il entra dans un café, où il demanda de la bière. Ses yeux tombèrent sur un journal.

Tout à coup, un témoin le vit pâlir, porter la main à son cœur comme pour l'empêcher d'éclater, se lever, sortir de la ville et marcher comme un fou le long des remparts.

Le journal qu'il avait lu racontait la catastrophe de Villequier.

Cinq jours auparavant — le 4 septembre 1843 — sa fille Léopoldine avait péri dans une promenade sur la Seine.

Elle était mariée, depuis six mois à peine, à Charles Vacquerie, qui, ne pouvant la sauver, avait voulu mourir avec elle.

Ils sont enterrés à Villequier, dans le même cercueil.

C'est ainsi que fut interrompu le voyage des Pyrénées. Le malheureux père revint précipitamment à Paris.

On a lu, et on lira éternellement, dans *les Contemplations*, les admirables et douloureux poèmes intitulés : PAUCA MEÆ.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

DESSINS DE VICTOR HUGO

ŒUVRES INÉDITES

DE

VICTOR HUGO

EN VOYAGE

ALPES ET PYRÉNÉES

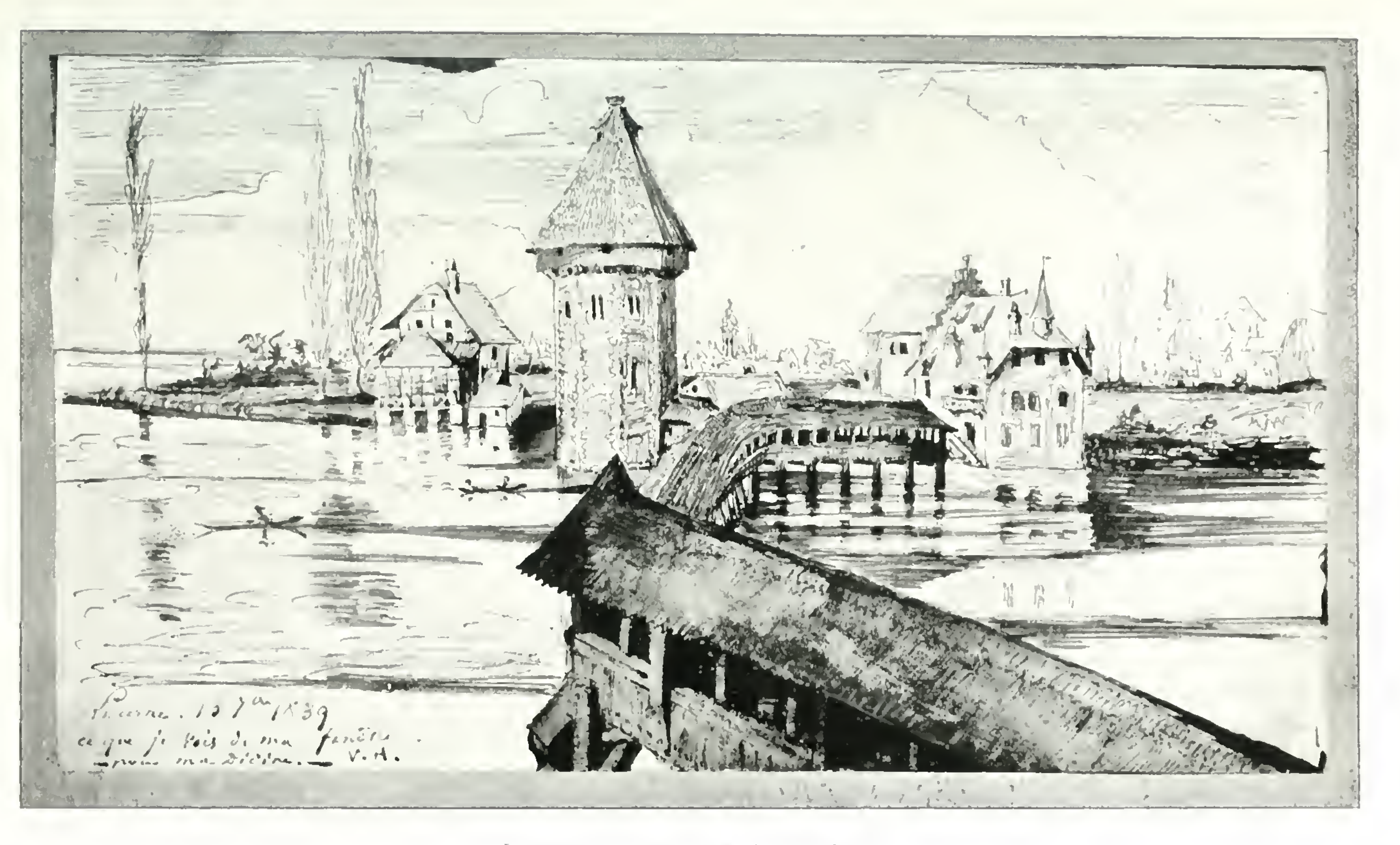
PARIS

J. HETZEL & Cie
18, RUE JACOB

MAISON QUANTIN
7, RUE SAINT-BENOIT

1890

Couverture de l'Édition originale.



LUCERNE. — MAISON DE VICTOR HUGO.



Fontaine d'Altorf. — Maison de Victor Hugo.



Ile Sainte-Marguerite et Château-Gaillard. — Albums, 1839.



Ile Saint-Honorat. Château des Moines. — Albums, 1839.



LE MULETIER BORGNE. — ALBUMS, 1843.



PAYSAGE. DU HAUT DE LA MONTAGNE EST. — 3 HEURES APRÈS MIDI, 3 AOÛT. — ALBUMS, 1843



Pasajes, 4 août, midi : La baie de Pasages. — Album, 1843.

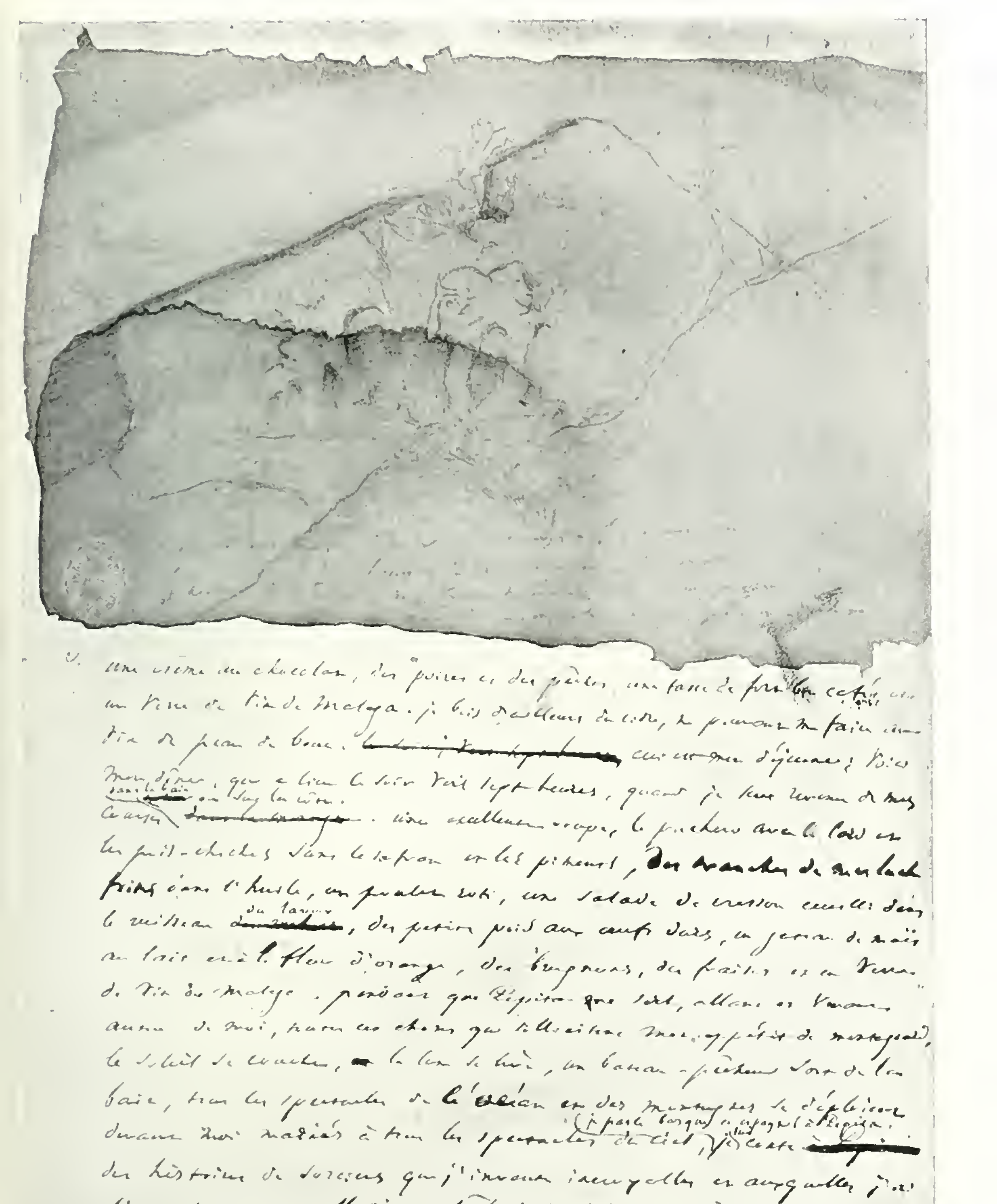
ÉGLISE DE LUZ. — ALBUMS, 1843.



Château de Sainte-Marie, Luz. — Albums, 1843.

entrée du bagne — bac — forçats jolis offrant des
embarcations où s'amarrent les forçats l'après-m.
tabourets en des coussins. — Soleil couchant — avenue
de gros vaisseaux accolés au quai du bagne — bordés
fatigués
de forçats rentrant au ponton, traînant leur chaîne,
montant l'étroit escalier, s'engouffrant dans le
guichet bas du vaisseau — le bagne flottant
le dire des frégates désarmées, la Thémis et la
Néréide. deux amours grossièrement sculptés en
peints en jaune jouant sur l'arrière de la Néréide.
du ponton au bagne
— Visite des forçats au passage — aspect de leur
~~dortoir~~ au moment où ils viennent s'y coucher.
assujettie
— on passe une triangle de fer ~~[illegible]~~ par un cadenas dans
l'anneau extrême de toutes les chaînes. lits-de-camp —
une caisse, un matelas, une couverture pour les bons;
le lit de sapin est une faveur pour le forçat — au
dessus de la porte portrait d'un forçat figurant
l'arrivée au bagne, le jardin, le ... ,
l'innocent qui se jette à genoux, etc — autre portrait
dans une autre salle représentant le crime. un sœur,
la victime à terre, le meurtrier la regarde effaré,
au fond du paysage deux anges le voient. (Ecrit...)

Toulon. Fac-similé d'une page de notes. (Voir *Alpes*, page 239.)



une crème au chocolat, des poires et des pêches, une tasse de fort bon café, un verre de vin de Malaga. Je bois d'ailleurs du cidre, de peur de me faire avec du vin de peau de bouc. C'est mon déjeuner; voici mon dîner, qui a lieu le soir vers sept heures, quand je reviens de mes courses dans la baie ou sur la côte. Une excellente soupe, le puchero avec le lard et les petits-choux sans le safran et les piments, des tranches de merluche frites dans l'huile, un poulet rôti, une salade de cresson cueilli dans le milieu du torrent, des petits pois aux œufs durs, un gâteau de maïs au lait et à la fleur d'orange, des bigarreaux, des fraises et un verre de vin de Malaga. Pendant que Pepita me sert, allant et venant autour de moi, toutes ces choses qui sollicitent mon appétit de montagnard, le soleil se couche, la lune se lève, un bateau-pêcheur sort de la baie, tous les spectacles de l'océan et des montagnes se déploient devant moi mêlés à tous les spectacles du ciel, (je parle lorsque je suis en Espagne.) Si je conte à Pepita des histoires de sorciers qui l'inquiètent et auxquelles j'ai l'air de croire, elle rit et tâche de me dissuader, j'aurais changé au loin les barrières, et je ne m'aperçois pas que la porcelaine est en faïence et l'argenterie en étain.

PASAGES. (VOIR *PYRÉNÉES*, PAGE 355.)

TABLE.

ALPES ET PYRÉNÉES.

ALPES.

1839.

MIDI DE LA FRANCE ET BOURGOGNE.

IMPRIMERIE NATIONALE

PYRÉNÉES.

1843.

VOYAGES ET EXCURSIONS

(CARNETS ET ALBUMS

DE 1840 A 1871

Nous publions toute une série d'excursions et de voyages extraits des Albums et des Carnets de Victor Hugo : promenades en France, excursions en Suisse, voyages en Zélande et sur les bords du Rhin. Ce sont de simples notes qui devaient sans doute être rédigées et développées plus tard. Elles ne pouvaient fournir la matière d'un volume, elles trouvent donc tout naturellement leur place ici comme complément des volumes posthumes de voyages ; elles sont accompagnées de croquis de Victor Hugo.

1840.

LA FORÊT-NOIRE[1].

Lorsque j'étais enfant, ce mot, *Forêt-Noire,* éveillait dans mon esprit une de ces idées complètes comme l'enfance les aime. Je me figurais une forêt prodigieuse, impénétrable, effrayante, une futaie pleine de ténèbres avec des profondeurs brumeuses, des sentiers étroits cheminant à travers une herbe épaisse peuplée de reptiles invisibles, sous des arbres géants; partout des racines tortueuses sortant à demi de terre comme des poignées de serpents; de sinistres branchages épineux, des fouillis de sarments hideux se découpant comme des filets d'encre sur le ciel livide et y traçant çà et là l'inextricable paraphe du démon; des silhouettes immobiles de chats-huants perchées dans ces réseaux noirs; des yeux de braise flambant dans l'ombre comme des trous au mur de l'enfer; tantôt forêt lugubre d'Albert Dürer, tantôt forêt sinistre de Salvator Rosa; tantôt des bruits affreux, tantôt un silence horrible; les râles des chouettes, les huées des hiboux ou la morne taciturnité du sépulcre; le jour, une vague lueur; la nuit, une obscurité effroyable, avec quelques étoiles, pareilles à des prunelles effarées, dans les intervalles des arbres ou un blanc rayon de pleine lune au bout des branches.

Du reste les arbres de cette forêt de mes rêves n'étaient ni des sapins, ni des ormes, ni des chênes; c'étaient des arbres.

Plus tard, quand un peu plus de vie réelle commença à pénétrer dans mon imagination et à s'y mêler aux fantômes, ce ne fut plus la Forêt-Noire, ce fut la Forêt-Sombre. Elle était bien encore formidable et lugubre par endroits, mais un fantastique rayon de soleil y tombait dans des clairières

[1] Cette description de la Forêt-Noire est prise dans l'Album emporté par Victor Hugo, en 1840, pendant son second voyage au Rhin.

Nous avons dû, en publiant *le Rhin,* écrit sous forme de *Lettres à un ami,* respecter dans cette édition et la classification établie par l'auteur, et l'ordre chronologique suivi dans l'édition originale. Nous nous sommes contentés d'indiquer les raisons qui avaient poussé Victor Hugo à antidater les *Lettres du Rhin* (*Le Rhin,* Historique, p. 505 et 507).

Mais dans ce volume nous nous croyons autorisés à reproduire ces quelques pages, sorte de complément intime aux *Lettres* publiées par Victor Hugo.

profondes entrevues à travers une colonnade d'énormes troncs d'arbres. Dans ces clairières paissaient des troupeaux frissonnants de biches et de daims, et de petits ruisseaux d'argent, où les fées venaient la nuit laver leurs pieds nus, y coulaient sur un joyeux gazon vert. Les arbres avaient pris un feuillage distinct, et étaient devenus des chênes immenses. Sous ces branchages qui avaient encore je ne sais quoi de surnaturel, erraient des figures, des visions, des apparitions tantôt charmantes, tantôt redoutables. C'était la duchesse Ottilia, ou l'abbesse Margeretha, ou le sévère Hermann Ier, rhingrave de Freiburg au onzième siècle, marchant gravement, le casque en tête, avec sa longue barbe, vêtu d'une robe blanche et d'un scapulaire noir, un bâton dans une main, un livre dans l'autre, ou l'antique Berthold, landgrave du Brisgau, duc de Souabe, marquis de Vérone et de Bade, entièrement habillé de fer et secouant un lion sur sa bannière, ou le jeune margrave Jacob passant sous les futaies avec son morion ducal d'où sortaient deux cornes de cerf; ou le Freischutz avec ses spectres, ou Schinderhannes avec ses bandits.

C'était encore, comme vous voyez, une Forêt-Noire fort peu habitable. Cependant j'y voyais des bûcherons et j'y entendais le bruit des cognées. Cette seconde Forêt-Noire de mes rêves était évidemment située sur un plateau de l'enfer moins éloigné du ciel que la première.

LÉGENDE.[1]

Bôhdan, le formidable chef zaporavien, vient de traverser Vlemiki. D'une main il a semé l'incendie et de l'autre il a semé les sépulcres, ces pierres froides que le soleil blanchit çà et là dans la plaine. Le village florissant n'est plus. La grande tour carrée bâtie par les princes payens de Circassie est fendue comme d'un coup de sabre jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, et les cabanes écroulées l'une sur l'autre fument autour de sa base comme le tas de cendre où cuisent les châtaignes.

Quel jour tomberas-tu, ô tour de Vlemiki?

Si les pierres pouvaient parler, la tour répondrait : J'étais déjà tombée depuis longtemps, puisque l'esprit des anciens hommes est mort. Je suis tombée depuis longtemps, ô passants qui questionnez les pierres. Ce n'est que mon spectre qui est debout.

La désolation est immense. Le village est brûlé, les forêts de pins sont brûlées, les champs de maïs sont brûlés. A peine, à une ligne pâle qui serpente dans le paysage noir, reconnaît-on le sentier de Vlemiki, le sentier fleuri de Vlemiki où les jeunes filles riaient le matin, où les vieillards riaient le soir, car l'alouette chante dès l'aube et le hibou ne devient joyeux qu'à la nuit. La cendre et le charbon, voilà maintenant la verdure et les fleurs de Vlemiki. Toute cette grande plaine est comme le dessus d'une maison incendiée. L'église, brûlée avec sa haie d'aubépine, n'est plus qu'un sombre amas de décombres tombé sur la croix disparue.

Quel jour te relèveras-tu, ô église de Vlemiki?

Si les pierres pouvaient parler, l'église répondrait : Je ne suis pas tombée, je suis toujours debout. Je ne suis pas une église, je suis l'église. La maison où vivent les hommes meurt avec les hommes; la maison où vit Dieu ne peut mourir qu'avec Dieu. Je suis debout, ô passants qui interrogez les choses. Ce que vous voyez gisant à terre, ce n'est pas moi, c'est mon ombre.

St-Goar, 19 septembre 184 .

— NOTES. —

I

19 octobre.

Forêt-Noire. — Merisiers au bord de la route. — Ouragan. — Les feuilles volent comme des essaims d'oiseaux, les sapins agitent éperdument leurs guirlandes funèbres.

Les immenses vagues de l'air, molles et calmes dans les plaines, se heurtent, se déchirent, se brisent, tourbillonnent et, pour ainsi dire, écument aux crêtes des hautes chaînes de montagnes comme les flots de la mer aux bancs de rochers. De là les grands vents furieux des Alpes et des Andes.

Il pleut à verse. Les paysans, accoutrés pour l'orage, apparaissent sous les aspects les plus fantastiques. Les uns arborent des houppelandes inexprimables, des paletots dantesques, des parapluies dont aucun rêve n'approcherait, ou surgissent au-dessus d'une énorme cravate que le vent dénoue et qui leur fait une barbe rouge ou bleue. Les autres s'engloutissent sous de prodigieux chapeaux qui leur donnent l'air de passants absurdes coiffés d'un chaudron. Les femmes marchent dans les flaques d'eau en relevant gracieusement leur jupe sous laquelle on aperçoit une paire de bottes.

Il fait beau, charmants costumes. Il pleut, affreuses guenilles.

Papillons au soleil, dans l'orage chenilles.

Spaïchingen, village calviniste; le dimanche, grave et superbe costume des femmes. Veste de velours noir, cravate noire nouée derrière le cou, coiffe-calotte de soie noire tombant jusque sur les sourcils avec deux longs rubans et deux longues nattes de cheveux par derrière. Jupe très grosse et très courte de laine noire, et tablier de taffetas noir à mille plis, bas rouges. Elles sont charmantes ainsi. De beaux paysans de Watteau, coiffés du tricorne équilatéral, en culotte courte, en gilet à ramages et en bas blancs serrent de fort près les jolies filles dantesques. On s'en va par couples dans la Forêt-Noire.

On rencontre souvent en Allemagne des églises coupées en deux longitudinalement par une espèce de barrière en bois à claire-voie. D'un côté

sont les catholiques romains, de l'autre les luthériens. La messe agite sa clochette à droite, le prêche élève la voix à gauche; l'église reste parfaitement tranquille.

Des religions qui se coudoient sans s'indigner sont des religions bien malades. Cette paix des églises partagées, c'est le bon voisinage de deux lits d'hôpital où chacun agonise de son côté.

II

— DE DONAUESCHINGEN A HAUSACH. —

22 octobre.

Hautes colonnades grises des pins avec leurs chapiteaux verts. Bras noirs du chêne secouant au vent d'automne les rouges haillons de son feuillage

Il a neigé cette nuit. La route court sur un haut plateau défriché. On ne voit autour de soi dans un immense horizon que des plaines blanches et des bois noirs où volent par nuées des pies et des corbeaux. Une fumée de charbonnerie sortant çà et là d'entre les sapins raie ce paysage demi deuil.

Goût d'ornement de ces paysans. — Dans les villages, pots de fleurs peints sur les chaumières les plus misérables, ou paysages naïfs à perspective chinoise. Des entrelacements de jones de diverses couleurs font des arabesques aux paniers des servantes. Les manches à balai rubannés de rouge et de bleu. Les seaux et les baquets peints. Les coffres coloriés avec rosaces et compartiments bleus et rouges. Une madone peinte sur le tamis.

Jolis costumes des femmes. Calottes brodées, jupes noires, corsets galonnés lacés par devant avec des rubans bouton d'or, bas mi-partis bleu et blanc, chemises à grosses manches blanches; bras nus, même sous le givre et la glace. La coquetterie est une perce-neige.

Rouliers à dix chevaux. Aigles à deux têtes imprimés sur les plaques de cuir des harnais.

Solitudes profondes. De temps en temps passe un roi homérique avec son ministre et son peuple, c'est-à-dire un berger avec son chien et son troupeau de moutons.

Toujours des paysans Louis XV. Un ruban moiré et un large anneau d'argent à leur chapeau.

Dans les auberges, on vous change vos pièces d'or contre des cuivrailles quelconques. Plus je vois les liards étrangers, plus j'apprécie les napoléons français.

Midi. La Forêt-Noire devient de plus en plus une plaine blanche. Çà et là, quelques sapins sombres faisant tache. Le bon Dieu a renversé son encrier sur le paysage.

Voici des vallons. Voici la vie. Un ravin s'ébauche sur la croupe du plateau. Une petite rivière à pleins bords y serpente. Roues écumantes sous toutes les cabanes. — Maisons à toits de planches ou de chaume, vermoulus, chargés de mousse. Des pigeons sur le faîte, un chien-loup au seuil. Dans l'intérieur, on entrevoit des chats rêveurs sur des échelles-escaliers.

Admirable descente! Ah! voici le beau : vallée verte, mille ruisseaux. Replis sans fin de la route au flanc de la montagne. Grands toits noirs au bord de l'eau dans les arbres, ce sont des saboteries qui cognent à l'ombre de leurs merisiers, des distilleries qu'on voit fumer, des scieries qu'on entend haleter. Vaches et chèvres broutant dans les rochers. Souches d'arbres que les montagnards traînent avec des chaînes. Troncs des sapins qui glissent par le ravin du haut de la montagne.

— Hornberg (montagne-corne). Une tour carrée, ruinée, dominant un joli village vivant. — Avant d'y arriver, arche dans le rocher au milieu du chemin. C'est ici, plutôt qu'à Gernsbach qu'on aurait dû inscrire sur le rocher l'inscription :

EX RUPE FRACTA
HÆC VIA FACTA

Brisures du granit imitant des escaliers penchés. Ombre profonde et croissante des montagnes. Cavernes inaccessibles. Ici on a pris Schinderhannes. Grâce riante de la vallée.

La nuit — pluie battante. La terre tremble tout à coup sous la voiture. Un bruit effrayant. C'est un torrent qu'on passe sur un pont de bois. De hautes gerbes d'étincelles secouées par le vent jaillissent du milieu de la forêt. Le paysage apparaît modelé vaguement par une réverbération rougeâtre. Ce sont des charbonneries qui flambent.

III

23 octobre, matin.

La route est charmante entre les arbres. — Ce torrent, qu'elle côtoie, c'est la Gutach. Le piquebois, son petit ventre blanc collé contre l'écorce, épluche l'un après l'autre tous les arbres des vergers.

Rivières. — Cascades à chaque pas. — Bœufs buvant au torrent.

Enseignes des auberges : Un cerf. Un cor de chasse. — Un lion tenant un verre de bière dans sa griffe. — Un archer Louis XII ajustant une cible (*le tireur*).

Le costume de l'homme ressemble au milieu dans lequel il est placé. Dans la Champagne pouilleuse, où la campagne n'est qu'un rapiéçage hideux de guenilles rousses ou grises, le costume du paysan n'est qu'un haillon de plus. Dans la Forêt-Noire, où tout est vie, végétation, ruissellement, parfum, pistil frémissant, corolle ouverte, pétale peint, la paysanne est habillée comme une fleur.

Maisons telles que la montagne les fait, basées sur le rocher du mont, couvertes de la paille de la vallée, bâties et revêtues du sapin de la forêt; bravant la pluie sous leur grand toit rabattu sur leurs yeux, le vent sous leur empierrage, l'inondation sur leurs piliers; ajustées comme des vaisseaux de ligne. Un compartiment pour chaque objet. Chaque chose a sa place. Meules à repasser les haches et les faulx. Niche coloriée du saint à l'angle. Fenêtres à coulisses. Vitres lavées, châssis peints. Trois ou quatre étages. En bas le bois, en haut le fourrage. Galerie à jour entourant la maison. Balcon-sécherie. Linge. Maïs. Citrouilles. Balcon de plaisance, au midi, sur la belle vue. Compartiment des mousses et des fougères séchées. Oignons tressés en couronnes. Toits charmants de forme et de couleur. Pièces neuves aux vieux toits, de chaume aux toits de bois, de bois aux toits de chaume, de chaume et de bois aux toits de tuile. Je ne sais quel goût capricieux et vif dans ce bariolage. Pots de fleurs partout. Vitrages carrés et ronds. Châssis bleu-ciel ou vert-tendre sur les façades noires ou rouge sombre. Femmes et enfants, heureux et actifs. A défaut du saint, le chiffre JHS en rouge sur le mur blanc. Cabanes-palais devant lesquelles se promènent majestueusement l'oie et le coq d'Inde, ce cygne et ce paon du paysan.

On voit dans l'intérieur pendu à un clou le chapeau de fête de la paysanne, gracieuse rondache de paille grossière ornée de roses en laine rouge qui font sur ce jaune d'or un fracas charmant.

Fagots noirs et copeaux blancs. — Devant la porte, les roues, les montants et la flèche du chariot démonté. La fontaine tombe en filet d'argent de son aqueduc de bois. — En passant sur la route entre le torrent et la montagne on entend faire la prière à voix haute dans les chaumières. Les vieux toits de chaume devenus gris sont comme de grandes peaux de chevreuil. Ils écrivent sur la façade de la maison le nom de l'homme et de la femme et la date du mariage. Dans un endroit sauvage, cabane isolée et riante avec cette inscription : *Fidelius Meid. — Thekla Merckel 1793.*

1793! date de bonheur! Ils ont ignoré les révolutions, ils ont été heureux! Philémon et Baucis.

Au moment où je passais, je m'arrêtai devant la cabane, sept carreaux s'ouvrirent l'un après l'autre et sept blondes têtes d'enfants joyeux y apparurent. Au fond je voyais une belle jeune femme assise et filant. Auprès d'elle deux vieillards, Fidelius et Thekla, sans doute, les ancêtres de tout ce petit monde, l'Adam et l'Ève de ce paradis.

Vieillard calme, vieille femme souriante. Elle se hâtait de dresser une vieille table près de son mari pour son déjeuner.

> Baucis en étaya les appuis chancelants
> Des débris d'un vieux vase, autre injure des ans

Un rayon de soleil dorait la tête d'un huitième petit enfant assis comme sous un porche entre les jambes vénérables de l'aïeul.

Je contemplais cette famille de patriarches, je me disais : l'année de la terreur s'est mêlée à cette églogue. C'est le jour des révolutions que leur bonheur a commencé. Ils ne savent pas qu'un tourbillon de ténèbres couvrait l'Europe à l'heure même où leur aube se levait. Le monde était bouleversé, ils l'ignorent, leur vallée était tranquille. Ils ont écrit cette date sur ce mur et ils la bénissent tous les jours. 1793! chiffre flamboyant pour l'univers entier! chiffre rayonnant pour cette chaumière!

IV

— DE HAUSACH A FREUDENSTADT. —

Matin. — Dans ma chambre, odeur des sapins fraîchement coupés. Un torrent fume et bout sous ma fenêtre avec le bruit d'une marmite de géant.

Cherté des auberges.

Le vieil esprit de la Forêt-Noire est là tout entier, mêlé au progrès européen. Heureuse combinaison de Jean l'Écorcheur avec Robert Macaire. Il semble que la fameuse bande de 1799 se soit dispersée dans tous les Gasthaus, s'y soit établie homme par homme, et y prospère comme autrefois, — au bord des grands chemins. Aujourd'hui le voyageur, à son débotté, est reçu sur des perrons ombragés d'une grande enseigne-potence en fer doré par des hommes gras et souriants, — voleurs sous Schinderhannes et aubergistes après sa mort.

Des auberges-cavernes excepter *Rippoldsau*. Excellente et honnête. Hospitalité plutôt qu'hôtellerie.

Midi. — En montant le Kniabis.

Il a neigé. On croirait voir des milliers de colombes perchées sur les sapins décrépits rongés par le lichen.

En bas de la montagne le printemps, en haut, trois pieds d'hiver. De vastes plaines blanches. Le toit blanc des chaumières enfoncé dans la brume. Des balises bordent la route. Sous la neige une terre noire. Çà et là des flaques d'eau qui ont l'air de mares d'encre.

V

DE FREUDENSTADT [illegible]

[illegible]

Au cœur de la Forêt-Noire, il y a une ville. Au centre de cette ville il y a une immense place carrée bordée sur ses quatre côtés de vieilles maisons basses et larges, presque uniformes, surmontées de hauts pignons aigus et portées par des arcades écrasées ou par des piliers accroupis. Au milieu de cette place il y a une ravissante fontaine du quinzième siècle. Cette place, entourée de sa quadruple galerie d'arcades et de piliers, rappelle, avec je ne sais quoi d'étrange, d'antique et de grand, la place Royale de Paris et la place ducale de Charleville. Les rues de la ville sont larges, les maisons n'ont qu'un étage sous le pignon, les baies des portes offrent toutes les coupes depuis l'architrave à consoles du treizième siècle jusqu'à l'anse de panier du quinzième. Devant chaque maison s'élève une grosse pile de bois. La ville est sur un grand plateau nu, défendu et rendu presque inabordable par d'âpres escarpements et de profondes vallées, blanchi par la neige dès le mois d'octobre, et bordé de toutes parts par les crêtes noires des sapins. Presque aucun voyageur ne passe là.

Cette Tombouctou de la Forêt-Noire s'appelle Freudenstadt.

Orage. Des tourbillons de feuilles grises s'envolent des arbres furieusement secoués par le vent comme des essaims d'oiseaux effrayés. — Rouliers. — Chapeaux coniques qui ont la forme du long moyeu de leur voiture.

Murg. — Rochers, — blocs, — écume. Figurez-vous un immense mur cyclopéen écroulé à travers lequel roule une eau furieuse.

Prodigieux sapins (80, 100 pieds). Les rochers ronds et moussus descendent pêle-mêle de la montagne à travers la forêt comme un troupeau d'énormes crapauds verts. De temps en temps un gros rocher debout et arrondi au sommet se dresse comme un pouce de titan avec un doigtier de mousse.

On a exploité autrefois dans la Forêt-Noire des mines de cuivre, de

plomb, de bismuth et d'argent. A la rigueur après un grand orage on pourrait voir étinceler sous les pieds des chevaux des dodécaèdres de sulfure de cuivre, des stalactites de cuivre gris et des cristaux de phosphate de plomb vert.

Verrerie de Schwazenberg. On y parle encore de Schinderhannes.

Pêcheries. — Pêcheurs à la ligne dans le torrent.

Précipices profonds. Rochers vert-de-grisés par le lichen.

Sapins écorcés roulés par la Murg, qui seront assemblés en radeaux à Mannheim et iront faire des mâts de navire à Rotterdam et à Dordrecht. La Murg les jette au Rhin qui les emporte à l'océan.

Haut sommet d'où les détours de la Murg dessinent dans la vallée une tête de taureau avec les cornes.

Apres chemins creux qui servent l'été aux chariots à bœufs et l'hiver aux torrents. — La végétation copie l'homme. Le chou coiffé de son immense chapeau caresse la betterave en jupon vert sombre et à bas rouges.

Vers midi les nuages s'enlèvent en laissant à nu sur les montagnes les sapins poudrés de neige. A chaque instant admirables torrents de toutes les couleurs, vert-bouteille, bleu-saphir, cristal-fumé, topaze-brûlée.

Manie des kiosques. Où la vallée est le plus admirable, on est sûr de trouver un affreux petit belvédère à colonnades, niché dans les arbres sur de magnifiques rochers qui n'en peuvent mais. Cela est partout en Suisse comme en Allemagne. Si j'étais M. de Bade, je ferais écrire en grosses lettres sur la vieille muraille granitique de la Murg : *Défense de déposer des rotondes et des temples grecs le long de cette vallée.*

VI

25 octobre.

Rastadt, ville des congrès. On y fabrique, dit l'annuaire commercial, de jolis ouvrages en papier mâché. Épigramme du hasard qui les fait souvent bonnes. Mélancolique palais de la margrave sybille. Le gracieux devenu grave, le joli devenu lugubre, le coquet devenu sépulcral. On s'attend à rencontrer sous ces bosquets en ruine des spectres de poupées.

Jardin, grands marronniers. Je me suis promené dans ces allées dont le tracé se dérobait.

Statues tristes au-dessus d'une treille, brutalisées par des vignerons; elles, ces Pomones et ces Dianes, qui, il y a cent ans à peine, étaient courtisées par des seigneurs. Charmant fronton rococo exhaussé sur perron de la cha-

pelle bâtie par la margrave sybille. Triple blason de la margrave dans le tympan. Dédicace où la vierge est qualifiée comme je ne l'ai vu nulle part, d'une façon qui sent un peu l'hérésie, ce me semble : *Filiæ dei patris, matri dei filii et sponsæ dei spiritus sancti, beatæ Mariæ Virgini.* Dans la chapelle une lampe qui brûle. Une madone, vraie madone espagnole, entourée d'ex-voto, vêtue de brocart d'or et de perles derrière son grillage, avec le bambino couronné dans ses bras. Devant la madone prie une pauvre femme en haillons qui tient aussi un enfant.

Sous les feuilles jaunes, fontaines taries, bassin effacé. Grand gazon devant la façade coupé par une allée en croix qui le fait ressembler à un blason de la croisade posé à terre. Volets dorés par le haut, noircis de vétusté par le bas, fermés. Un promeneur dans le jardin. Un seul. Un vieillard. A l'aile gauche, porte de fer, volets de fer fermés. Effet sinistre.

Façade sur la ville, copie de celle de Versailles. Guérites creusées dans les piédestaux des statues qui font que Minerve et Hercule ont un soldat badois entre les jambes.

Pendant que j'errais dans le jardin, l'horloge de ce château, si joyeux et si brillant jadis, maintenant sombre, muet et désert, a frappé lentement et tristement douze coups. On eût dit qu'elle sonnait minuit à midi.

VII

27 octobre.

J'ai traversé la plaine du Rhin en ligne directe, dans sa largeur, de Heidelberg à Dürkheim, des montagnes du Neckar aux collines d'Eisenach, dix lieues dont j'ai fait une moitié le matin en chemin de fer et l'autre le soir en voiturin. A Mannheim j'ai passé le Rhin sur un pont de bateaux.

Dans les champs, vaste plaine plate et nue en automne, les grands faisceaux des perches du houblon imitent les tentes d'un camp, et quand on approche de Philippshall les baraques de la Saline ajoutent à l'illusion.

A Dürkheim, pendant que le cocher fait manger l'avoine à son cheval, ascension aux ruines de l'abbaye de Limbourg, à la nuit tombante. — Fondée en 1030 par l'empereur Conrad II et l'impératrice Gisèle sur l'emplacement de leur château où leur fils Conrad s'était tué par accident. Dévastée en 1504 par Enrich VIII, comte de Linange-Dabo. Brûlée. — Le tombeau du jeune Conrad est dans ces décombres. On dit que son ombre y revient. Je n'ai rien vu.

Le ciel visible par vingt-trois fenêtres crevées. Rires des enfants dans les

vignes au bas de la colline. J'arrache un échalas et je m'en aide pour monter.

Une étoile à la haute fenêtre de la tour comme une lampe allumée.

Voyage de nuit dans les montagnes jusqu'à Kaiserlautern. Aspects étranges du paysage. Eaux entrevues. On ne sait si ce sont des lacs ou des rivières. J'aperçois sur les collines dans les broussailles, dans l'ombre, des ruines hideuses et bizarres, de vieux châteaux écroulés et déformés par le lierre, habités par des spectres, disent les légendes; la plupart de ces ruines dont on ne sait ni l'âge, ni l'origine, ni l'histoire, portent des noms singuliers dans le pays : *Ne grognez pas!* (Murr' mir nicht viel!). — *Ne regardez pas en arrière!* (Schau dich nicht um!). — Un canton de la forêt s'appelle : *Ne vous souciez de rien!* (Kehr dich an nichts!).

Un ciel blafard apparaît à travers les ogives noires. Le vent agite les broussailles sur les tronçons de vieilles tours. Comme les Septs-Monts, ces montagnes ont leur *Drachenfels* où Sigefroi-le-Cornu assiégea le dragon; comme Lorch elles ont leur *Heidenmauer* (mur des payens), un camp d'Attila sur une colline; comme le Wisperthal, elles ont leur pierre du diable, leur *Teufelstein,* roche percée où les druides faisaient leurs sacrifices. — Là aussi la caverne de Barberousse.

(Raconter la légende [1].)

VIII

Il y a un Rhin que tout le monde connaît ou du moins désire connaître. C'est le Rhin célèbre qui coule de Mayence à Cologne, ou pour parler plus exactement, de Bingen à Kœnigswinter, entre deux murailles de basalte. Mais il y a un autre Rhin qu'aucun voyageur ne côtoie et dont personne ne parle; c'est celui qui coule du lac de Constance à Bâle entre deux collines de roche calcaire. A mon sens, le Rhin supérieur n'est pas moins beau que le Rhin inférieur. Le Rhin inférieur traverse un bouleversement volcanique, le Rhin supérieur traverse une formation diluvienne. Le Rhin inférieur est plus large, plus vivant, plus superbe, a plus de villes, plus de navires, plus de ruines, plus d'histoire, plus de souvenirs, plus de grandeur. Le Rhin supérieur est plus vert, plus sauvage, plus écumant, tout aussi encaissé; il n'a pas les ponts de bateaux, mais il a les ponts de bois couverts; il a l'ombre de la Forêt-Noire, et les quatre villes-forestières, Waldshut, Laufenburg, Sæckingen, Rheinfelden, qui égalent peut-être, sinon en grandeur monu-

(1) Cette légende est racontée dans *les Burgraves,* acte I, scène des esclaves.

mentale, du moins en beauté pittoresque, les quatre villes impériales du Rhin inférieur, Spire, Mayence, Coblentz et Cologne; il n'a pas le Mein et la Moselle, mais il a la Murg et le Neckar; il n'a pas les Sept-Monts, mais il a Schaffhouse.

IX

J'ai vu la Meuse, le Rhin, le Neckar, la Moselle. J'ai étudié les questions de guerre et de paix, d'équilibre et de perturbation, les soldats prussiens, autrichiens, hessois, badois, tous les aigles et tous les lions et tous les griffons de la confédération germanique; maintenant, dans une auberge-métairie, je passe ma journée à contempler une basse-cour où il y a un chat.

Rien ne me divertit comme un chat dans une basse-cour. C'est un spectacle charmant. Le chat est un philosophe distingué, un poëte, un penseur, un fabuliste. Il vit parmi les animaux. Regardez un peu ma basse-cour, je vous prie. Le dogue, qui a veillé toute la nuit, dort tout le jour dans sa niche. Le pourceau grogne dans sa souille. Le lapin est bête, le dindon est sot, l'oie est stupide. Les uns cancannent, les autres caquettent. Tous bavardent au hasard sans écouter leur voisin. La poule, cette commère, jalouse la pintade qui prend des façons pincées de créole et d'étrangère. Le canard, ce porc de la gent volatile, se goberge hideusement dans la mare. Le coq, cet hidalgo, fait le bravache, promène et varie ses allures de capitan et s'épuise en dévouement, en désintéressement et en galanterie pour son sérail comme un chevalier arabe.

Le chat, lui, est dans son coin, dans sa fourrure, il a chaud, il est bien, il est seul; il a la meilleure place au soleil, il ne dit rien. S'il s'absente une heure ou deux, c'est pour aller chasser dans le verger, chasser non en chien, mais en chat, non pour les autres, mais pour lui. Que voulez-vous? La vie a des besoins misérables, il faut dîner tous les jours, et puis il est un peu gourmand, et puis un chat de basse-cour est un chat honorable et décent qui laisse les souris, fi donc! aux tigres de gouttière. Il a donc déjeuné discrètement, dans l'ombre, d'un moineau ou d'un chardonneret. Il revient, il reprend sa place, il se rassied, il rêve, il observe, et toujours et dans tous ses mouvements et dans toutes ses actions il déploie avec son grossier entourage ces manières de bonne compagnie, cette réserve, cette propreté en toutes choses, cette politesse légèrement ironique, ce demi-dédain indulgent, cette bienveillance à griffes cachées, cette supériorité voilée, cette résignation élégante, cet égoïsme savant, gracieux et sournois d'un homme d'esprit fourvoyé dans une réunion d'imbéciles.

IMPRIMERIE NATIONALE.

1844.

NEMOURS ET MONTARGIS.

NEMOURS.

2 octobre.

Nemours n'est pas dans la montagne, mais il a des collines et des ravins; Nemours n'est pas dans la plaine, mais les lignes y sont tranquilles et l'horizon y est calme; Nemours n'est point dans la forêt, mais il a des arbres; Nemours n'est point au bord de la mer ni au bord d'un lac, mais il a de l'eau; Nemours n'a pas un palais ruiné comme Heidelberg ou Tancarville, mais il a un vieux fort du treizième siècle avec tour carrée et châtelet flanqué de quatre tourelles, aujourd'hui logis de fermier; les poules jouent dans les fossés, les pigeons nichent dans les mâchicoulis, et, de même que le soldat se fait laboureur, le donjon s'est fait colombier. C'est une loi; tout ce qui vieillit s'apaise. Nemours n'a pas une cathédrale comme Amiens ou Chartres, mais la paroisse est une de ces magnifiques églises de campagne, qui sont, dans leur genre et toute proportion gardée, aussi rares, aussi complètes, et on pourrait presque dire aussi belles que les cathédrales. Nemours n'a pas de vieilles rues à maisons sculptées comme Nuremberg, Rouen, Vitré ou Ernani, ni d'admirables places à devantures gothiques comme Francfort ou Bruxelles; mais les rues, la place et les maisons de Nemours, quoique un peu bien défigurées et engluées de badigeons variés, ont conservé la disposition, la dimension, l'irrégularité et la gaîté du moyen-âge.

Le Loing, qui passe à Nemours, a le sommeil d'un étang et la vie d'une rivière; les truites y fourmillent, les joncs y poussent, la rive y miroite. Aucun bateau à vapeur ne vient tuer le poisson, couper les roseaux et briser le miroir.

Nemours a des rochers comme Fontainebleau, des ombrages comme Montmorency, une ruine comme Montfort-l'Amaury, une flèche comme

Saint-Denis, des moulins comme Chaudfontaine, des tanneries comme Louviers, des maisons au bord de l'eau comme Saint-Goar. Ce qui est dispersé ailleurs est réuni à Nemours. Seulement c'est un groupe de choses modestes et paisibles, vieillies et riantes, dont aucune ne vous émerveille, dont aucune ne vous ennuie. Rien n'y est sublime, tout y est charmant. A l'âge de l'ambition, des soucis et des affaires, Nemours n'a rien à vous dire. Cela est trop doux, trop serein, trop retiré, trop solitaire. Il faut être à Nemours jeune et amoureux, et courir avec la joie des anges dans le cœur sur ces beaux gazons pleins de papillons et de fleurs, ou vieux et pensif, et se chauffer au soleil sur le seuil de ces humbles maisons que baigne une eau endormie. Nemours a tout à la fois le rayonnement des premières années et la paix des derniers jours. C'est un de ces lieux comme on en rêve pour commencer la vie ou pour la finir.

Autrefois la forêt de Fontainebleau venait jusqu'à Nemours. *Nemus, Nemoris vicus,* dit l'étymologie. Aujourd'hui Nemours est hors des bois. Pourtant un ravissant paysage continue d'envelopper la ville. Les hommes ont abattu les arbres, mais ils n'ont pu tuer la verdure.

L'église, commencée au treizième siècle et terminée au seizième, est d'une masse admirable. C'est une flèche sur porche à jour appuyée à un immense pignon, derrière lequel se prolonge et se développe une grande nef avec transept ébauché, entourée d'une foule de chapelles très basses qui forment au dehors autant de petits châtelets à tourelles et à toits pointus. De robustes arcs-boutants à larges écartements rattachent puissamment ces châtelets à la nef. Tout cet ensemble est d'une forme hardie, simple, sévère et superbe. La couleur n'est pas moins belle que la forme. Les siècles ont répandu leur harmonie sur la pierre des murailles et sur l'ardoise de la flèche. Un vaste cadran à plaque métallique rehausse le grès noir du clocher. L'église, malheureusement grattée et badigeonnée à l'intérieur, a quelques vitraux précieux. Les lancettes de l'abside sont de belles verrières du quinzième siècle.

Le château que j'ai revu depuis que j'ai commencé d'écrire ces lignes est un peu moins champêtre que je ne croyais. Il appartient à la ville qui le loue à divers fermiers et en tire parti comme elle peut. On a fait des caves une prison, du rez-de-chaussée une salle de danse, et du premier étage un théâtre; ce qui n'empêche pas les poules et les pigeons. Les pauvres prisonniers gémissent en bas, la pochette fredonne à l'entresol, le vaudeville roucoule à côté du colombier. Une sécherie de laines occupe les combles. N'y a-t-il pas quelque chose de profondément triste dans cette niaise manie d'utilité qui possède les conseils municipaux et qui fait ainsi d'un antique manoir historique je ne sais quel édifice arlequin?

Aux portes de la ville se dresse une élégante flèche du douzième siècle. C'est Saint-Pierre-les-Nemours. Les collines qui bordent l'horizon, toutes couronnées d'un entablement de grès et d'un bouquet de pins, ont une forme gothique et rappellent de vieux fonds de tableaux flamands. Le grès explique et justifie toutes les roches invraisemblables de Van Eyck et d'Otto Venius.

De même que j'aime les anciennes villes, j'aime les anciennes auberges, les hôtelleries, comme disaient nos pères. On descendait de voiture dans la rue devant la porte où l'hôte vous accueillait en souriant. La première pièce où l'on entrait, c'était la cuisine. Le feu flambait dans la haute cheminée; la braise empourprait les fourneaux; de belles poteries, des faïences bleues, de vastes plats du Japon resplendissaient çà et là sur le mur sombre et enfumé. Un tournebroche gigantesque grinçait devant le feu; et la broche chargée de viandes tournait lentement au-dessus d'une longue lèche-frite, vous montrait tour à tour la venaison, la volaille et le gibier, et semblait vous dire : choisis. On choisissait en effet, et cette belle joyeuse flamme de fagot et de sarment, tout en cuisant le souper, réchauffait le voyageur. — Aujourd'hui on descend « à l'hôtel »; l'auberge, fi donc! on entre dans une cour; un monsieur, qui est le garçon, vient vous recevoir d'un air dédaigneux pour le voyageur pauvre, ironique pour le riche. On vous fait monter un perron, puis un escalier orné de bronzes, et vous voilà dans une chambre où il y a des rideaux de calicot rouge et un secrétaire en acajou. Vous demandez du feu; on vous apporte avec cérémonie un morceau de bois vert et mouillé qui ne brûle pas dans une cheminée qui fume. Au bout de cinq minutes vous éteignez la bûche et vous ouvrez la fenêtre. Ce feu vous coûtera quarante sous. Vous demandez à souper. Le monsieur, qui est le garçon, vous apporte sur un petit guéridon branlant un poulet qu'on a déjà servi et un fricandeau qui a déjà servi. Ce fricandeau, ce poulet, ce guéridon et ce monsieur vous coûteront quatre francs. — Ceci est l'hôtel. Je préfère l'auberge.

L'écu de France, à Nemours, est une auberge.

Hier, j'étais sorti de la ville comme le soleil se couchait et j'avais été voir quelques grès bizarres qui sont au bord de la route de Montargis. Quand je suis rentré à Nemours, la nuit était tombée et la lune se levait. Quelques nuages qui couraient dans le ciel voilaient la lune par instants et jetaient sur l'horizon de vagues ombres. Des jeunes filles accoudées au parapet du pont chantaient doucement. J'entendais le froissement de la rivière dans les roseaux. L'église et le château profilaient sur un ciel pâle leurs silhouettes gigantesques qui tremblaient dans l'eau parmi de longues lames

d'argent. Une lueur brillait dans l'église et découpait vivement sur la masse ténébreuse de l'abside les verrières lumineuses avec leurs fenestrages noirs. Toute la ville se taisait. Tout cela n'était ni une ville, ni une église, ni une rivière, ni de la couleur, ni de la lumière, ni de l'ombre; c'était de la rêverie.

Je suis resté longtemps immobile, me laissant doucement pénétrer par cet ensemble inexprimable, par la sérénité du ciel, par la mélancolie de l'heure. Je ne sais ce qui se passait dans mon esprit et je ne pourrais le dire; c'était un de ces moments ineffables où l'on sent en soi quelque chose qui s'endort et quelque chose qui s'éveille.

MONTARGIS.

3 [illegible]bre.

Montargis m'est apparu égayé par un jour de foire, attristé par un jour de pluie. Les chèvres, les bœufs, les vaches baissaient leur tête oblique liée par une corde et tirée par un bouvier, les paysans endimanchés, les paysannes juchées sur leur charrette, encombraient les rues et les places. Partout le bruit, le mouvement, le choc des enchères, les éclats de rire; partout les boutiques en plein vent, les étoffes déployées, les vaisselles étalées à terre, les passequilles et les bimbeloteries; partout aussi la boue, l'ondée et les parapluies ouverts. Çà et là des tréteaux; une vieille femme debout sur un cabriolet, ornée d'une perruque jaune et d'un turban rouge à gland d'argent, offrait aux marchands de bœufs ébahis une poudre merveilleuse et montrait des vers solitaires dans des fioles; un saltimbanque coiffé de chiendent cabriolait sur des chaises cassées; les bateleurs étaient en verve; la foule était en joie; mais tous les paillasses du monde ne valent pas un rayon de soleil.

La ville, entourée de verdure, baignée d'un côté par le Loing, de l'autre par le canal, est jolie. Il reste quelques tours de la vieille enceinte du treizième siècle dont les bourgeois ont fait des terrasses et des tonnelles pour leurs jardinets. Çà et là, le canal, bordé de tanneries, rappelle Louviers et Amiens. L'église qu'on nomme, je crois, Sainte-Marguerite, est un assez beau vaisseau du quinzième siècle. L'abside va jusqu'au seizième. Des gens d'esprit ont remplacé les anciennes verrières par d'affreuses vitrailles de couleur dans le goût du café turc.

J'étais curieux de voir le château, ce magnifique château de Montargis, célèbre dans toute l'Europe, dont la grand'salle dépassait en longueur et en largeur la salle des pas-perdus du palais de justice de Paris. Je suis monté sur la colline par un escalier entre deux maisons; j'ai franchi une haute porte-donjon du douzième siècle à archivolte romane; j'ai traversé plusieurs cours, et je suis arrivé ainsi jusqu'à une claire-voie de bois peinte en gris fermant une allée d'arbres bas et touffus. J'ai poussé la claire-voie, et je suis entré dans l'allée. Au bout de l'allée j'ai trouvé une maison, une grande maison triste et blanchâtre, tapissée de figuiers, composée d'un seul étage avec un pavillon à toit pointu et une terrasse d'où l'on voit la ville et la plaine; du reste solitaire, lézardée, délabrée, close, barricadée et déserte. Le jardin, plein de hautes herbes, envahi par la ronce et l'ortie, avait comme la maison quelque chose de farouche et de sauvage. Je cherchais des yeux à travers les branchages les hautes tours, les mâchicoulis sculptés, les créneaux formi-

dables du château de Montargis. Rien ne m'apparaissait. Enfin, à force de fureter dans les broussailles, j'ai découvert je ne sais quels tronçons informes, des pans de murs rongés de mousse; j'ai fait quelques pas dans la fougère mouillée, et j'ai aperçu par une brèche sous des buissons le caveau circulaire, noir et voûté d'une tour. La tour a été rasée. J'ai fait quelques pas encore, et je me suis trouvé sur une vaste esplanade toute couverte de ciguë et de bouillon-blanc. Un fossé dégradé borde cette esplanade dont le contour ondule et dessine vaguement au regard le plan géométral d'un grand édifice; des renflements arrondis indiquent la place des tours. J'avais sous les yeux le château de Montargis.

1849.

LA SOMME ET L'OISE.

8 septembre. — Compiègne. — Loué un cabriolet 15 francs par jour.

9 septembre. — Parti pour Amiens à midi. — Cheval blessé. Une heure à Montdidier. — Vu les églises, le jacquemart. Statue de Parmentier, en habit de l'institut, une pomme de terre à la main, le tout en bronze y compris la pomme de terre. Décidément pour n'être pas ridicule en bronze, il faut avoir pensé ou combattu.

A Moreuil à 6 heures du soir. Affreux gîte. Dîné et couché à Moreuil.

Vers faits en dormant dans la nuit du 9 au 10 à Moreuil : (sur l'empereur, — moment où l'on délibérait sur lui après Waterloo)

Les rois ne savaient plus que faire du Titan.
effrayant captif
Quel captif pour ces nains que le maître du monde!
Ils songeaient, le cœur plein d'une angoisse profonde,
Et, tout tremblants encor de l'avoir vu tomber,
L'œil fixé tour à tour sur le colosse et l'onde,
Cherchaient un océan qu'il ne pût enjamber.

10 septembre. — A 6 heures à Ailly-le-Haut-Clocher. — Vieille auberge blanche vis-à-vis la poste. Le gîte paraît passable. C'est la fête du pays. Peu de choléra. Une paysanne met son corset devant ma fenêtre. Petite pluie. Les meuniers ont replié les toiles des ailes des moulins, signe de mauvais temps.

11 septembre. — Abbeville. — Pluie. Parti à 4 heures pour Saint-Valery-sur-Somme. Arrivé à 6 heures. Logé au *Père Adam*. Bon gîte.

Charmant trajet d'Abbeville à Saint-Valery-sur-Somme. Le soleil reparaît. Prés trempés et étincelants. Vaches et troupeaux dans les pâturages. Calme profond. Gouffre de lumière dans les nuages. A mi-chemin vieille maison presque enfouie dans des arbres immenses. Portes et volets clos.

Tout fermé excepté deux mansardes dont les vitres flamboient comme des yeux. A l'air d'un hibou dans son trou.

Mon cocher malade. A Ailly-le-Haut-Clocher, des ivrognes qui étaient dans l'auberge se sont réveillés au milieu de la nuit et l'ont fait lever. Ils se sont attablés en buvant et en chantant. Vers quatre heures du matin est passé un violon qui revenait d'Abbeville avec un hercule du nord. Ils ont arrêté le violon, l'ont fait boire, et le tapage a recommencé compliqué de musique. L'hercule se vantait de cogner deux hommes l'un contre l'autre. Un des ivrognes est venu tambouriner à la porte de ma chambre, voulant y entrer *en payant,* disait-il. Il est tombé devant le seuil et s'y est endormi. Tout ce vacarme a rendu mon cocher malade.

A mesure qu'on approche de la mer les prix baissent, le déjeuner coûte 45 sous à Compiègne, 35 sous à Amiens, 30 sous à Abbeville, 25 sous à Saint-Valery, le vin en sus.

Saint-Valery-sur-Somme est un des plus charmants lieux de la côte et ne le cède ni au Tréport, ni au Bourg-d'Ault, ni à Étretat. C'est ici que Guillaume de Normandie s'embarqua en 1066 sur une flottille de quatre cents voiles pour aller prendre l'Angleterre. Après les conquérants il y a eu les voleurs. J'ai traversé là-haut en arrivant un hameau appelé Pinchefalise. Lisez *pince-valise.* Sur la porte de l'église on lit ceci écrit à la craie : *Votons tous pour Louis-Napoléon Bonaparte.*

12 septembre. — Parti à une heure pour le Tréport. L'hôte du *Père Adam* est un alsacien compatriote du maréchal Ney sous lequel il a servi. Il s'appelle François Vidnsoller, on le nomme dans le pays M. François. Sa femme est anglaise.

Arrivé au Tréport à 6 heures. Descendu ou plutôt monté à l'*Hôtel de la ville de Calais,* le même où je logeai en 1835.

13 septembre. — Parti pour Dieppe à 3 h. 1/2. La mer était admirable au Tréport, la même mer que lorsque je la vis pour la première fois il y a quatorze ans : la mer moutonnante. *Immensi tremor oceani.* D'immenses panaches blancs jetés sur les flots. On a déplacé la croix de pierre. On a dressé une batterie côtière de cinq pièces de canon. Le vieux musoir a été refait. J'ai revu l'église. On l'a assez mal restaurée. Il n'y a plus d'ex-voto. Une glace sur le maître-autel. C'est la seule que j'aie jamais vue dans une église.

Une bourgeoise venue de Paris ne voulait pas laisser sa fille âgée de sept ans jouer en se baignant avec la fille d'un pêcheur âgée de cinq ans. Hélas ! où les petits enfants sont-ils égaux, si ce n'est devant l'océan et devant Dieu ?

Arrivé à Dieppe à 7 heures du soir. Hôtel du nord. Dîné et couché. (Force puces.)

15 septembre. — Revu Beauvais, inconnu et admirable.

16 septembre. — Parti à midi. Il y a à Beauvais une maison en charpente. Les intervalles remplis de faïences peintes et de poteries les plus curieuses du monde; lors du siège de la ville par Charles le Téméraire (1472) un boulet traversa les grandes verrières de la cathédrale et tomba aux pieds des chanoines. Le passage du boulet est marqué par des verres bleus. Un autre boulet en fonte s'incrusta dans le mur d'une vieille maison où il est encore visible. Entre Beauvais et Clermont, j'ai lu ce vers charbonné sur la porte d'une chaumière :

Guillot et son mulet, c'est la même personne.

A Clermont, l'église et la vieille porte de Nointel sont criblées des boulets et des mitrailles de Charles le Téméraire. J'y ai vu affiché pour le même dimanche soir 16 7bre, au profit des pauvres, *Napoléon II* ou *Les deux destinées*, scène par Victor Hugo, jouée par M. Gustave, amateur.

Une prisonnière se peignait et lissait ses cheveux derrière les barreaux de la prison. (Il y a à Clermont une maison centrale pour femmes.)

17 septembre. — Parti pour Saint-Leu à une heure 1/2 par le chemin de fer[1].

[1] La famille de Victor Hugo habitait alors Saint-Leu-Taverny.

1859.

EXCURSION A SERK[1].

L'île de Serk est en deux morceaux : le grand Serk et le petit Serk, et éveille l'idée d'une bête quelconque, d'une immense hydre de Théramène couchée sur le ventre et le mufle dans l'eau au milieu de la mer. Le grand Serk serait le corps, le petit Serk serait la tête; la Coupée, trait d'union du grand Serk et du petit Serk, serait le cou. Cou mince et tortueux comme une ondulation de ténia. Un sentier étroit, qu'un patagon couché en travers déborderait de la tête et des pieds, profondément encaissé çà et là, serpentant sur le haut de la Coupée, la ravine dans toute sa longueur et figure le creux de la nuque.

A droite et à gauche de ce sentier, l'abîme. La mer à quatre cents pieds de profondeur. A droite on voit Guernesey, à gauche Jersey. Du côté de Guernesey, la pente, quoique abrupte et assez féroce, est praticable en s'accrochant aux ronces; du côté de Jersey, chute à pic. Du côté de Guernesey, l'anse que forme le rétrécissement de l'isthme a une plage de sable, et, toute sauvage qu'elle est, l'aspect d'une petite baie; du côté de Jersey, c'est le fond d'un puits.

26 mai. — Nous débarquons à deux heures quarante minutes au havre Gosselin.

Un titan qui aurait coupé une pelletée de terre sur le bord de l'île de Serk y aurait laissé une entaille, à pic de trois côtés et du quatrième côté ouverte sur la mer. Cette entaille, c'est le havre Gosselin. Figurez-vous encore le dedans d'une gigantesque hotte de prison. A droite et à gauche deux murailles perpendiculaires, pour fond un plan légèrement incliné. Sur ce plan du fond serpente un sentier encombré de ronces et de pierres tranchantes et roulantes. C'est par là que nous montons. C'est âpre. Les gens

[1] De 1859 à 1869, Victor Hugo part toujours de Guernesey, où il a habité jusqu'à son retour en France, mais parfois il reste plusieurs jours à Bruxelles avant de se mettre en voyage.

du pays dédaignent cette escalade. Au moment où nous arrivons deux hommes descendent en courant le sommet déclive de la muraille de droite. Nous les suivons des yeux. Que vont-ils faire quand ils arriveront à l'escarpement? ils y arrivent. Le premier arrivé se baisse et nous apercevons une corde qui rampe d'anfractuosité en anfractuosité et pend jusqu'à une échelle de bois dont le pied se perd dans la mer. L'homme saisit la corde des deux mains, et descend rapidement en posant ses pieds sur les saillies du roc comme sur les marches d'un escalier. « Son camarade le suit. » Un moment après ils sont remontés par le même chemin. Ils étaient descendus pour tripoter quelque chose dans un bateau.

L'entrée du havre Gosselin est farouche. La mer est toute semée de blocs qui ont l'air de monstres buvant. L'îlot des marchands fait là un gros tas d'ombre.

Les deux murs verticaux du havre portent çà et là des espèces de consoles naturelles, rondes et à culs-de-lampe, qui ressemblent à des nids d'oiseaux. Des pâquerettes et des digitales pourprées penchent leur cou hors de ces encorbellements. Ce sont des nids de fleurs.

Tout en haut, le plus ravissant ravin du monde. Une mare. Des canards, des forêts vierges d'orties. Sous les arbres, un coin mystérieux où le vent a tracé parmi les hautes herbes je ne sais quel cercle qui figure vaguement la trace de la ronde des fées.

27 mai. — Dix heures du matin. A l'auberge Vaudin. — Il pleut. Nous sommes forcés d'ajourner nos excursions. Elle ne se rend pas tout de suite, cette île charmante. Elle pleurniche un peu à notre arrivée. Elle a l'air de dire : je ne veux pas qu'on me voie. Et puis voici un rayon de soleil qui perce la pluie chaude et fine. Un doux nenni avec un doux sourire.

30 mai. Sept heures du matin. — *A la Coupée.* Un abîme en trois précipices. Je m'accoude au balcon du gouffre. J'assiste au déjeuner des mouettes et au bain de mer des cormorans.

Entrée de *la Coupée.* Tranchée à vif dans le roc, deux murs de brèche rougeâtre. — Fleurs en été dans les fentes : marguerites, sainfoin, gazon de Mahon.

Dans l'escarpement, d'immenses ventres de granit rose ou noir, les uns gonflés, les autres rentrant, comme s'ils retenaient leur souffle, avec des trous de bêtes pour nombrils.

30 mai. 3 heures. — *Le Creux.* Cirque, murs à pic. Énorme fer à cheval de granit. Au bas des murailles, tout autour du Creux, des espèces de porches.

Goulet étroit d'un côté. Jetée cyclopéenne en pierres brunes reliée par seize poutres verticales que réunit au sommet une longue étrave de bois. — Cette jetée barre le port. Au fond, dix-sept pieux à cabestans. En avant de ces pieux, talus de roche. Pavage informe, couvert de barques échouées (en ce moment il y en a sept). A droite au fond, un des porches a été creusé jusqu'à percer le roc. On l'a voûté. C'est l'entrée de l'île. Je l'ai comparé à un trou de taupe.

Dans un coin une source muselée aujourd'hui d'un robinet où filtre goutte à goutte une eau, la meilleure de l'île.

Au fond, les rochers imitent des proues de navire engagées dans l'herbe et le lierre. Une en haut, énorme, l'autre en bas, moindre avec un rostre.

2 juin. — Vu le Gouliot, c'est-à-dire les caves près le havre Gosselin. — Vu la grotte que j'ai nommée grotte Charles.

Toute l'île est un miracle d'une lieue de long. Les souffles en s'épanouissant à la surface de la mer font de grands éventails de rides sur l'eau.

Les oiseaux de mer se plaignent sur des modes bizarres; les uns sifflent; les autres miaulent; d'autres font le bruit d'un homme qui crache.

7 juin, 1 heure et demie. — Tempête qui approche. Je suis sur le cap Dicart. Tout le ciel fond gris comme une grande ardoise. En travers, du sud au nord, un immense nuage blanchâtre transversal. Au point où il touche l'horizon, un vaste écrasement de vapeur rouge, sorte de lueur sinistre diffuse. La mer, autre ardoise énorme. De petits nuages noirs, près de terre, volent en sens contraire du grand, comme s'ils ne savaient que devenir. Les oiseaux se cachent. Feux de peloton dans la nuée.

Pas de vent, pas de vagues; pas une voile en mer. On sent de la trahison dans l'infini.

La mère Vaudin passe et me dit : Il y a une petite barque qui vient de partir pour Guernesey. C'est grande pitié.

Le nuage crève. De grandes araignées de pluie s'écrasent autour de moi sur le rocher.

1862.

TRÈVES. — COLOGNE.

30 juillet. — Arrivés à Bruxelles à 9 h. 1/2 du soir. Descendus chez M. Lacroix, 3, impasse du Parc, rue Royale.

Vendredi 1er août. — Charles et Meurice sont arrivés. Ils m'ont lu leur premier acte (1).

3 août. — Loué à l'Hôtel des Postes, à Dinant, une voiture à deux chevaux à raison de 25 francs par jour, tous frais compris, plus 1 fr. 50 de pourboire au cocher. Payé 15 jours d'avance : 375 francs. Partis à midi 1/2.

Grotte de Han. Entrés dans la grotte à 5 h.; sortis à 7.

Écrit sur mon exemplaire de la grotte de Han (d'Islande).

En déjeunant à Dinant
Un jour de pluie et de crotte,
J'ai baptisé cette grotte
En badinant à Dinant.

6 août. — Arrivés à 7 h. 1/2 à Vianden. — Ruine admirable. Dîné, couché, déjeuné à l'hôtel de Luxembourg. — Visité la ruine de Vianden. Splendide. — Stupide roi Guillaume Ier.

Partis à 4 h. pour Echternach. — Mauvais chemins. Pluie. Deux lieues à pied. — Routes effondrées. — Poteaux des routes vaguement lus au clair de lune. Chemin perdu. — Arrivée à Echternach à 1 h. 1/2 du matin. — Réveillé l'Hôtel du Cerf. Soupé. Couché à 3 heures.

8 août. — Déjeuné à l'Hôtel du Cerf. — Visite au couvent et à l'église romane en ruines. — Partis à 3 h. — Vu à Igel le magnifique et étrange monument romain. — Arrivés à Trèves à 7 h. 1/2.

(1) Du drame tiré des *Misérables*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

9 août. — Vu la Porte-Noire (hier à la nuit. Aujourd'hui au jour). — Vu les bains. — L'amphithéâtre. — Le palais électoral (aujourd'hui caserne). Admirable escalier rococo que va démolir l'architecte de la ville appelé Schmidt.



Vu Notre-Dame. Vu le Dôme. Un prêtre est venu nous prier de sortir (à cause des confessionnaux) avec un sourire gracieux. On n'est pas plus poliment impoli. — Nous faisons un jour de séjour à Trèves. — Nous n'avons pu voir la bibliothèque qui n'est ouverte que le lundi. — Trois charmantes fontaines.

10 août. — Partis de Trèves à midi. Arrivés à 7 h. 1/2 à Berncastel. — Vu le schloss avec Paul Meurice.

11 août. — Arrivés à 7 h. du soir à Cochem. — Vu Bremm et Ediger, villages du 13e siècle conservés.

12 août. — Partis de Cochem à midi. — Vu le Ehrenburg et le burg de Zorn, le chevalier voleur.

13 août. — Partis à 10 h. — Revu Andernach après 22 ans.

15 août. — Partis à midi pour Cologne. — Revu Cologne. Le vieil aspect a presque disparu.

Mauvaise nouvelle. Le drame *les Misérables* est interdit. — Charles me quitte demain.

16 août. — Charles et Meurice nous ont quittés à 2 h. 1/4 à Kœnigsdorf.

Repartis pour Juliers. Arrivés à Juliers à 7 h. Pluie. Kermesse. Beau pan de mur de la renaissance, brique et grès rouge.

19 août. — Vu Verviers. Zéro. — Revu en sortant de Verviers le marmot de cinq ans fumant une grande pipe que j'avais constaté il y a vingt-deux ans.

Partis de Verviers à midi pour Stavelot. — Beaux lointains. — Superbe village.

20 août. — Partis de Stavelot à 11 h. 1/2. Arrivés à Laroche à 7 h. du s.



Laroche. — Ruines du château.

22 août. — Arrivés à Dinant, hôtel des Postes, à 6 h. du soir.

Étant content de Baptiste, je lui donne 50 fr. de pour boire au lieu des 30 convenus.

Il est convenu que le maître de l'Hôtel des Postes me loue une voiture à soufflet à quatre roues et à un cheval (pour le voyage de Bouillon et Luxembourg) à raison de 18 fr. par jour, tous frais compris.

26 août. — Partis d'Arlon pour La Rochette à midi. Vu le château. Le château est merveilleux. Il y a un puits extraordinaire.

30 août. — *Bouillon.* Vu le château, à moitié taillé dans le roc. — Les cachots — l'oubliette — les deux niches — chaises taillées dans le roc. —

Le puits 187 pieds de profondeur. — Effet prodigieux d'une pierre qui tombe. Un caillou produit le tonnerre.

4 septembre. — *Villers.* Vu les cachots de l'abbaye sur la Dyle; la boîte de pierre à mettre les hommes n'y est plus. Les débris des dalles plates encombrent l'angle à gauche du 4e cachot où elle était. M. Dumont, questionné par moi, me dit que des ouvriers (?) inconnus ont brisé cette chose au mois de mars dernier. Ne serait-ce pas plutôt au mois de juin? *La chose* était dénoncée dans *les Misérables.* Il était bon de la faire disparaître.



1863.

LES BORDS DU RHIN.

17 août. — Partis pour Douvres à 7 h. 1/2 du matin.



Château de Douvres.

La falaise anglaise, vue à une lieue en mer, ressemble à un drap blanc étendu sur une corde. Cette falaise fait des plis de linge.

19 août. — *Dinant.* Nous ne commencerons le voyage que demain avec la voiture et Baptiste. Aujourd'hui nous faisons une promenade à Poilvache et à Montaigle. — Partis à 1 h. 1/2 pour Montaigle. Traversé Cœur-cœur. A 3 heures à Montaigle. Pluie battante. Admirable ruine. Puits avec un écho extraordinaire, net et précis comme la voix; cet écho rit. C'est comique et sinistre. Je lui ai crié : Y a-t-il là quelqu'un? — Quelqu'un, a répondu l'écho. — C'est inouï. — Oui.

Puis nous avons ri, et l'écho aussi.

21 août. — *Bouillon.* Revu le château. — Dans la charpente de la salle d'armes, deux poutres éraflées par un boulet prussien de 1815.



Château de Bouillon.

23 août. — *Mersch.* Dans la salle de l'auberge où nous nous arrêtons vers 2 heures il y a cette affiche :

SALLE DU CERCLE.

EXPOSITION DE PEINTURE.

ÉTUDES CARACTÉRISTIQUES

DES

MISÉRABLES.

Entrée de 10 à 12 h. et de 1 à 5 h. du soir.

PRIX D'ENTRÉE : 1 FRANC.

A la Rochette à 4 heures. — Revu la ruine. Après le dîner, sérénade. J'ai remercié. J'ai dit en finissant : *Je fais des vœux pour que le jour arrive où la musique régnera sur les âmes et l'harmonie entre les peuples.*

24 août. — Revu Luxembourg. Décidément très curieux et très beau. — Charmante église avec des magnificences de la deuxième renaissance.

— Admirable vue du haut Ponr. — Le soir, au clair de lune, plus beau encore.

26 août. — Vu la cathédrale de Trèves, les tombeaux des archevêques. — Admirable. (*Joannes Hugo, gratia Dei archiepiscopus Trevirensis, princeps elector. 1692.*)

28 août. — *Carden.* Arrêté une voiture pour Elz [1]. A 2 heures partis pour le château d'Elz. Bons chevaux vifs et gais. Voiture découverte et peu suspendue. Cocher tout à fait prussien. Montée très rude. Dix-huit ou dix-neuf coudes fort cassés et fort brusques. Les voitures à bœufs ne se dérangent pas. On rase de près un fort abîme. Nous arrivons en haut. Court plateau vite traversé. Nous voici à une ferme close d'une porte rouge. Descente de voiture. Prise d'un sentier. Magnifique horizon démasqué au tournant de la ferme. Cinq ou six lieues à perte de vue. Vallée pleine de forêts avec rivière enfonçant ses zigzags dans les collines. Deux burgs se faisant écho. L'un, tour carrée, à une demi-lieue, l'autre, tour ronde, à trois lieues. En bas forêt profonde. Nous nous y dirigeons. Notre prussien court après nous. Il nous met dans la route vraie. Sentier tortueux dans le bois, déjà couvert d'une épaisseur de feuilles sèches. Demi-heure de marche sous les branches.

Tout à coup, une rivière-ruisseau, un pont de bois semblable à une longue charrette étroite avec ses ridelles posée en travers d'une rive à l'autre. Ce pont aboutit à un roide escalier de six marches un peu baigné par les remous de l'eau. Nous levons les yeux. Clairière dans les arbres. Par cette clairière, sorte d'immense fenêtre de la forêt, apparaît le burg. Haut, énorme, étrange, sinistre. Je n'ai rien vu encore de pareil. On dirait un tas de hautes maisons à pignons roulées tumultueusement autour d'une cime. Clochetons, gloriettes, tourelles, moucharabis, lanternes, mâchicoulis, espions, vedettes, renflements d'architectures à fenestrage portés sur des encorbellements. Rocher à pic. Çà et là, autour du rocher, des groupes de tours serrés contre le château et défendant la montée. Portes-ogives de distance en distance avec herses et sarrasines. Escalier de lave usé et glissant. Nous montons.

Nous arrivons à une plateforme étroite avec parapet sur le précipice. Au haut de quelques marches brisées, la porte massive en chêne brut avec marteau de fer gros comme un battant de cloche. Notre guide frappe. Pour toute réponse, aboiements furieux. Tout le château semble entrer en colère

(1) Un accident était survenu à la voiture louée à Dinant par Victor Hugo.

et n'être plus qu'un dogue énorme jappant contre nous. Aucun bruit humain. Personne ne vient. Nous frappons. Les chiens aboient. Personne.

Charles et Busquet vont à la découverte. Je reste seul et je dessine une tour. Une demi-heure passe. Un homme arrive avec un chien et un fusil, puis une femme. L'homme me regarde, le chien me flaire, la femme m'observe, le fusil reste tranquille. Tout cela est sauvage. Je me fais comprendre par signes. On va chercher les clefs. Charles et Busquet reviennent. L'homme s'en va. La femme ouvre la porte. Nous entrons.

L'escalier continue. Sorte de guichet de prison. Nous passons une seconde porte. Une cour étroite apparaît. Extraordinaire. Tours et pignons à perte de vue. Lourdeurs du douzième siècle, délicatesses du seizième. Fenêtres à barreaux énormes, d'autres avec des ferrures de la renaissance. Abside de chapelle gothique à vitraux. Au fond une tour carrée croulante. Deux chiens à la chaîne hurlent vis-à-vis l'un de l'autre. Sur le mur en face, cinq ou six orfraies clouées.

Intérieur : une salle Louis XIII d'abord. Cheminée de pierre peinte et dorée, massive, charmante, écussonnée et blasonnée, haute jusqu'au plafond, portée par deux cariatides habillées, homme et femme. Plafond d'accord à médaillons. Puis force salles gothiques, lits à colonnes, tapisseries exquises, miroirs, bahuts, armes, un lit burgauté d'un travail merveilleux. Une rampe formée d'un grand massacre de cerf dix cors d'où sort une sirène dorée et peinte avec le blason d'Elz sur le ventre. Un miroir et un bahut Louis XIV marqueterie et or d'un inattendu superbe. Tout est blanchi à la chaux. Misère et faste. On ne voit pas la vingtième partie du château.

31 août. — Oberwesel vu en détail. Très belle vieille ville. Le pendant curieux d'Andernach. Y compris la tour ronde portant une tour octogone. Deux églises romanes. Tombeaux. Cinq triptyques très précieux dans la plus grande. Splendide triptyque sur le maître autel.

Pauvre petite fauvette demi-morte trouvée dans l'herbe, meurtrie par quelque accident, réchauffée et sauvée. Elle s'envole.

Vu le Pfalz. Un batelier nous y mène. Intérieur dévasté et lugubre. Un donjon entouré d'une cour profonde à galeries de bois. Piliers en grès rouge du 14e siècle. Vieilles ferrailles à terre qui ont l'air d'instruments de torture. Donjon. Spirale escarpée. Oubliette horrible dans le genre de celle de Bouillon (un cachot-tombe avec une trappe dans la voûte qui se ferme). Nulle trace de la fameuse chambre où la comtesse palatine du Rhin faisait ses couches.

Arrivés à Bacharach à 5 heures. Bacharach moins gâté que Saint-Goar.

Encore très admirable. Pourtant il ne reste plus qu'une des vieilles maisons de la place de l'église. L'avant-dernière est en train de tomber. Il reste de la démolition qu'on semble faire avec joie une encoignure de grès rouge à figures, très belle.

Je monte à la nef ruinée. Absolument dans l'état où je l'ai vue la première fois.

1er septembre. — Bingen. La tour des rats bêtement refaite à neuf. Méconnaissable. Bingen pavoisé. Le défilé des princes revenant du conciliabule de Francfort produit ces drapeaux aux fenêtres.

Arrivés à 6 heures à Mayence. — Vu le Muséum dans le palais renaissance des électeurs. Admirable Jordaens, *Jésus enseignant les docteurs.* Admirable Dominiquin, *La mort de St-Joseph.* Autres beaux tableaux. Un Murillo.

Mayence, comme le reste du Rhin, est anglaisé et gâté.

4 septembre. — Heidelberg. Revu à 2 heures le château. N'a presque rien perdu; toujours splendide. Pourtant il ne reste plus qu'une tonne du 16e siècle. A notamment disparu celle où étaient les coups de hache des sapeurs de mon oncle.

5 septembre. — Excursion à Neckarsteinach. Revu le Schwalbennest et les autres ruines. Tout est restauré et anglaisé. Nous montons à un village en haut de la colline au delà du Neckar; nous passons le Neckar dans une pirogue à voiles. Montée âpre. Étrange hameau perché. Entrée de ville forte. Énorme tilleul centenaire. Vu le Schloss. Belle ruine, 12e, 16e, 17e siècles. Gros boulets de pierre. Je monte sur la tour octogone. Charles a le vertige et ne m'accompagne pas. Vue admirable de là-haut. Deux auberges dans ce cul-de-sac.

6 septembre. — Durkheim. Là, en dînant, idée du *Rhin* complété, vendu par livraisons sur le Rhin même.

8 septembre. — Durlach. Vu la ville. L'ancien château remplacé par une grande chose blanche et bête. L'ancien hôtel de ville de la Renaissance remplacé (en 1845) par une bâtisse lourde, bâtarde, inepte, qui a coûté 200,000 francs. Il reste du château un ravissant écusson à triple compartiment, du 16e siècle, et de l'hôtel de ville, rien. Le nouvel hôtel de ville est, disent-ils, d'un *genre plus ancien* que n'était le précédent. C'est donc par amour de la vieille architecture qu'ils détruisent les vieux monuments.

Jolie maison rococo à tourelle, vis-à-vis l'hôtel de ville.

9 septembre. — Rastadt est une ville rococo peinte en rose, célèbre par l'assassinat des plénipotentiaires français en 1799. Visité le château. Dévastation et pillage. On a crié pour le château de Neuilly saccagé par une colère du peuple; on ne dit rien du palais de Rastadt pillé par un prince. Propriété d'un peuple construite par l'histoire et pour l'histoire, démolie et confisquée par un individu.



Les trophées de la guerre contre les turcs ont disparu. Où sont-ils? Salle du prince Eugène et du maréchal de Villars démantelée. Chambre à coucher de Napoléon et de Marie-Louise dévastée.

Admirable vestibule rococo qui sert de hangar et où l'on décharge un fourgon de déménagement.

Grande place, fontaine. Médaillon rococo farce et ressemblant d'un Géronte en cuirasse; au bas ceci : *Divo Bernardo,* etc. — Ce divin Bernard était un marquis de Bade vers Louis XV. Il est contrebuté dans la divinité par deux dauphins.

Tremblement de terre qui devait avoir lieu dans le marquisat de Bade en 1770, et qui a été décommandé par Saint-Alexis. Le marquis de Bade a récompensé ce saint par une fontaine.

10 septembre. — *Bühl.* Vu la petite ville. Très jolie. Vieille, avec maisons de bois à galerie. Une rivière de montagne la traverse. Chaque jardin

a son pont. L'ancienne église est gâtée; élégante chapelle rococo. Le clocher est assez réussi. Quant à la ruine du château de Vindulk, elle semble restaurée et ne vaut pas la course. Une lieue en montant.

11 septembre. — *La Favorite.* Charmant palais rocaille. Chef-d'œuvre du fantasque et du charmant. Mauvais goût divin. Salle à manger tapissée de faïence. Salon de jais. Deux chambres à coucher; l'une (le margrave) en tapisserie au petit point, don de Louis XIV; l'autre (la margrave) en satin fond jaune, dessin oreille d'ours, bandes alternées.

12 septembre. — *Lichtenthal.* Vu le burg. Puis le chaos de rochers de la montagne. La crypte du burg est murée depuis peu, le mur est tout neuf. Il y a une consigne pour cacher partout les oubliettes.

13 septembre. — *Eberstein.* Magnifique paysage de montagnes. Arrivés à Eberstein, impossible de le voir, le grand duc y est. Un gros dogue noir féroce qui vous chasse et cherche à mordre le représente dans la cour. Le château est stupidement abâtardi et restauré. Il n'en reste qu'un beau sanglier en granit.

Les tyroliens. Chants exquis, beaux costumes. Beau soleil; admirable décor de montagnes à cette musique. — Une table de parisiens; accompagnement de fourchettes. Quinze femmes, toutes laides, quinze hommes, tous bêtes.

16 septembre. — *Landau.* Restes d'une belle vieille ville, quoique dévastée, saccagée par vingt sièges, vaubanisée, et ornée par Louis XIV d'un soleil.

17 septembre. — Vallée d'Antweiler (Vosges bavaroises). Constructions extraordinaires du grès. Des burgs géants avec leurs tours, des murailles inexprimables, qui semblent bâties par et pour des Polyphèmes, des cirques cyclopéens, des édifices fantômes, toute une féodalité de forteresses pour des titans. Puis des tumulus pour Micromégas ou Gargantua, ou Goliath. Puis une roche percée portant une pierre branlante avec un grand arbre dessus. Le tout a 60 pieds de haut (sans l'arbre). Après l'imitation des monuments féodaux, l'imitation des monuments celtiques.

Arrivés à 6 h. 1/2 à Pirmasens.

Comme l'histoire est lente à venir! Il y a cent ans, Louis IX, landgrave de Hesse, espèce de jocrisse féroce bardé sur le ventre de deux grands cordons, l'un bleu, l'autre rouge, bêtement croisés, a ravagé, incendié, pillé et violé Pirmasens. Allez à Pirmasens, et au *Zum-Lamm*, la meilleure auberge

de la ville, vous verrez après un siècle le portrait de Louis IX orné de fleurs.

19 septembre. — Vu Sarrebrück. Jolie fontaine rococo sur la place. Les quatre ou cinq clochers bulbeux de la ville répètent à peu près le même pot à l'eau. Une jolie porte cochère Louis XVI. Un beau vieux hôtel Louis XV, très noir et très fruste. Tombeaux des ducs de Sarrebrück-Nassau dans l'église du château. Beaux et fiers sépulcres. Le château a été détruit en 1793 dans les guerres de France contre l'Europe.

21 septembre. — *Merzig.* Vu l'église; romane; restaurée et abâtardie en 1725. Abside du 11[e] siècle. Ordre de cintres à totes sculptés sur des colonnettes romanes à chapiteaux variés. Quatre beaux chapiteaux aux piliers de l'église. Riches détails byzantins. Dehors de l'église encore très beau. Abside à trilobes sur piliers romans. L'intérieur est grotesquement badigeonné de blanc et de bleu. L'église évidemment est condamnée et sera bientôt remplacée par une basilica quelconque. Avant deux ans elle aura disparu. Nous avons remarqué une fosse pleine d'eau qui affouille les fondations et qui est entretenue avec soin dans le béton.

Freudenburg. Village sur une arête de rochers. Tours, ogives; belle ruine à trois pignons à l'extrémité du promontoire sur la vallée.

C'est jour de foire. Bestiaux, bœufs, paysans, boutiques. Ce brouhaha effraye nos chevaux à l'entrée du village au point déclive de la route. Ils reculent, se cabrent, la voiture roule en arrière à deux doigts du précipice. Les paysans se jettent à la tête des chevaux et les arrêtent.

Sarreburg. Ville admirablement située. Église curieuse, ruine magnifique; nous nous y arrêtons. Avant le dîner nous allons voir l'église. Du 13[e] siècle; bien réparée. Le portail neuf est beau, d'un grand style, et prouve un architecte de talent. Beaux tombeaux-appliques, dans l'église Renaissance et Henri IV, des anciens seigneurs de la ville dont un prend la qualité de conseiller du très haut prince de Trèves. *Celsissimi principis Trevirorum.*

En sortant de l'église, admirable ravin. Violente cascade de la Leuss qui y tombe de 60 pieds de haut entre des maisons toutes de travers très magnifiquement. Cela est charmant et furieux. La Leuss grossie par l'averse est jaune d'ocre. Cette énorme chevelure rousse tombe dans les rochers et se soulève comme gonflée par un ouragan qui sort de dessous terre. Beaucoup de belles vieilles masures.

Pendant le dîner l'hôte entre et m'apprend que les journaux annoncent mon arrivée à Trèves pour demain. Nous tenons conseil pour déjouer cette attente.

22 septembre. — Partis pour Freudenburg et Klef d'où l'on voit la ruine de Montclair. Nous allons à la ruine. Accès difficile; la masure est admirable; le vieux schloss du 14[e] siècle. Restes de cheminées avec leurs chambranles. Portes et fenêtres ogives à tympans trilobés. Le village est étrange, presque sauvage et digne de la ruine. L'église neuve et bête.

A 5 h. 1/2 à Klef. Admirable vue. La Sarre vient et s'en va dans un magnifique encaissement de collines boisées, et fait dans la montagne un 8 gigantesque. Sur la crête du centre dans la forêt se dresse la ruine du burg de Montclair démoli en 1350 par Baudoin, archevêque de Trèves. Les bateaux rampent au fond du gouffre sur le serpent de la Sarre. On a fait là un look-out pour le roi de Prusse qui y est venu, avec table ronde en mosaïque. Inscriptions républicaines sur le mur. Je remarque celle-ci : *Solidarité des peuples et communion des idées. Glatigny.*

25 septembre. — *Vianden.* Revisité la ruine. Curieuses pages, sur le registre des voyageurs, qui me concernent. L'architecte qui a défiguré la chapelle romane est changé; j'y suis pour quelque chose, à ce qu'il paraît.

Après le dîner, musique subite dans la rue. On ouvre les fenêtres, c'est une sérénade. Vingt musiciens avec un drapeau. Très belle musique. Le président de la société chorale m'adresse une allocution, j'y réponds. Hurrahs. Tout cela est imprévu, spontané et charmant. Les musiciens sont en blouse, ils sortent du travail. Il y a huit chandelles de suif pour éclairer leurs pauvres pupitres. Foule dans la rue. Puis le silence s'est fait, et je suis monté solitairement sur la montagne. Lune voilée. Mélancolique aspect des vallées où rampe une rivière de brouillard. Le spectre de la ruine debout dans cette ombre. Les chats-huants crient : hou! hou! hou!

26 septembre. — Excursion à pied à Falkenstein. Pluie battante, puis chaud soleil. Paysages splendides. Nous passons la rivière, fort grossie par les averses, sur un pont de nattes qu'on ôte l'hiver. A 2 heures au château. Lieu sauvage. Une tour et un pont en ruine sur une croupe de bruyères. Hautes collines tout autour.

Un chariot à bœufs descend le chemin creux. Le burg est farouche, il est désert. Au-dessous du burg petite maison pauvre où demeure la veuve du dernier baron. Il n'y a plus de cette famille sur ce mont que la veuve et le cimetière. Dans ce cimetière, quelques croix. Les pierres tombales ont disparu. Nous n'entrons pas dans la ruine à cause de l'orage et de l'averse. Les hautes herbes et les broussailles sont impraticables. Nous sommes trempés. Au moment où nous arrivons, deux grands coups de foudre coup sur coup. Immense écho dans la montagne. Après cette salve, le

silence se fait. Le canonnier du tonnerre s'en est allé. Je dessine la ruine.

27 septembre. — *Clervaux.* Revisité le château. La cheminée de pierre du salon, le curieux billard Louis XV, la grande horloge Louis XIV, la boiserie de la chapelle, les chambres meublées sous le Directoire. — Des madame Récamier jouant du *forte* devant des paysages gris. La tour des archives, fermée. Ils font bien, cachez vos crimes. — Revu le soir le château du dehors à la pleine lune.

Le château de Clervaux appartenait aux comtes de Lannoy. Un Lannoy a reçu l'épée de François Ier à Pavie. Le dernier comte est mort vieux il y a huit ans. Au dire des habitants de Clairvaux, son fils s'étant marié *hors de la noblesse,* il l'a déshérité et laissé tout au comte de Tornaco. De là, procès à la mort du comte de Lannoy. Les tribunaux luxembourgeois ont sanctionné cette exhérédation stupide. Le château aujourd'hui est aux Tornaco.

1864.

SUR LE RHIN ET EN BELGIQUE.

15 août. — Nous partons aujourd'hui lundi par Southampton par le *Normandy* à 9 h. 1/2. Nous passons très près d'Aurigny. Les rochers et les falaises de la côte sud sont superbes. On n'en parle jamais. Cela vaut presque Serk. Beau temps. Vent nord-est. Tangage.

Nous arrivons à Southampton à 7 heures du soir.

17 août. — Partis pour Bruxelles par Douvres et Ostende à 7 h. 30 du matin. Vu en passant Chatham. Il faudra le revoir. Magnifique ruine d'un donjon.

J'ai cette nuit, en dormant, fait sur Franklin ce vers :

Alter Prometheus direpto fulmine magnus.

Arrivés à 9 heures à Douvres. — Partis à 9 h. 1/2 pour Ostende par *le Rubis,* steamer belge.

Vent debout. Bon temps du reste. Mer très belle. — Passe un steamer à hélice, ayant sa voilure à l'avant et sa machine et sa cheminée à l'arrière. Ainsi :



21 août. — *Dinant.* Nous partons aujourd'hui avec Victor. Charles nous rejoindra en route. Loué une voiture moyennant 25 francs par jour. Nous partons à midi pour Bouillon par Beauraing. Passé à Beauraing sans arrêter. Arrivés à Bouillon à 8 heures du soir.

22 août. — J'ai averti les ouvriers qui creusent une conduite d'eau dans la rue pour qu'on y mette un lampion la nuit. Notre voiture hier soir en

arrivant a failli tomber dans un trou de dix pieds de profondeur devant la porte de l'auberge.

Visité le château de Bouillon (avec Victor). Deux voyageurs demandent à nous accompagner. (Un propriétaire du pays, et le premier président de la cour d'appel de Liège.)

23 août. — Vu avec Victor l'abbaye d'Orval.



Arrivés à Arlon à 7 heures du soir. Pas de place. Logés dans les moulins. On se ravise. On se gêne, on nous loge à l'*hôtel de l'Europe.* Pluie à torrents.

25 août. — *Luxembourg.* Revu la ville, les fossés, les ponts, l'église Notre-Dame, la *Maison liée* à cause des lacs et des entrelacs sculptés dans les panneaux de la façade. L'encoignure romaine d'une rue près de la caserne. Vu le champ de foire.

26 août. — Partis à 11 h. 1/2 pour Trèves. Arrivés à 6 heures. Vu avec Victor les églises, les fontaines, le palais électoral, l'escalier rococo que j'ai sauvé, les ruines des bains romains, le cirque et la porte noire.

30 août. — Partis à midi pour Kapellen. Passé le bac à Acham. D'Acham à Dieblich route exécrable en construction indéfiniment depuis trois ans. A 6 heures à Kapellen.

Visité le Stolzenfelz restauré. Grand Rozel-Manor. — Restauration

inepte, décor de Bobino payé plusieurs millions. Chambre en acajou du roi et de la reine. Boiserie *gothique* troubadour peinte en jaune d'œuf avec filet rouge. Du reste quelques meubles magnifiques, belle collection de *vider-come* et de grès. Beaux tableaux de l'école gothique allemande. Fresques modernes médiocres. Superbe fauteuil en chêne sculpté de l'empereur d'Allemagne. (Probablement Mathias.) — Admirable cheminée en pierre du seizième siècle du palais des électeurs de Cologne. Sur le retable, la légende de Curtius. Cette cheminée est dans un grand vestibule bête. Très beaux et très rares vitraux. — Pantoufles obligatoires comme pour les mosquées. — Ensemble farce.

31 août. — Saint-Goar. Dessiné le Rhinfels [1].

1er septembre. — Partis à midi pour Bacharach. Dessiné le clocher.

3 septembre. — Francfort-sur-le-Mein. Deux pièces en batterie sur la grande place. Ville libre. Liberté ornée de deux canons, l'un prussien, l'autre autrichien.

4 septembre. — Vu le Rœmer. Le Rœmer défiguré. La grande salle barbouillée de peintures quelconques. Empereurs médiocres. La salle des électeurs prise par le sénat bourgeois de Francfort. La table et les fauteuils des neuf électeurs ont disparu. On ne sait où est ce bric-à-brac.

La place encombrée de baraques de la foire. Les deux fontaines revêtues de carapaces de planches.

Partis à 2 heures pour Darmstadt. Nous arrivons à 6 heures. Nous errons d'hôtel en hôtel. Tout est plein.

L'impératrice de Russie est arrivée aujourd'hui. L'empereur arrive demain.

Darmstadt. Ville remarquable par l'arrivée de l'empereur de Russie et par deux pauvres petits veaux attachés sur l'impériale d'un coche au-dessous de ma fenêtre.

6 septembre. — Revu Heidelberg. Toujours admirable. Musée spectacle. Visite au Gros tonneau.

A 7 h. 1/2 du soir, illumination du Schloss. Incendie du Palatinat. Turenne *redivivus.* Effet de Louis XIV. Le château, rouge et sombre, avait l'air d'être en flammes.

[1] Voir page 563.

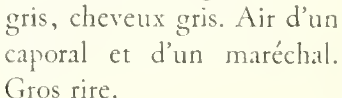
IMPRIMERIE NATIONALE.

9 septembre. — *Bade.* Revu le burg. — Le Falsenbruckke. — Les rochers.

A trois heures à *la Favorite.* Revu *la Favorite* et l'ermitage de Sybille.

10 septembre. — Visite à Eberstein. Restauration grotesque : Bourgeoisisme princier, acajou. Vitraux admirables encadrés dans des bordures du café turc. Ensemble grotesque.

Retour à l'*Ours.*

Le roi de Prusse et sa femme sont venus ce matin déjeuner d'un œuf et d'une tasse de thé à l'*Ours;* la reine, vue de dos, chapeau Paméla, manteau de drap gris bordé de moire bleue. Le roi vu de profil, chapeau rond, cravate noire militaire, redingote longue bourgeoise, pantalon gris, favoris

gris, cheveux gris. Air d'un caporal et d'un maréchal. Gros rire.



11 septembre. — Visite à la cascade la Geroldsau.

12 septembre. — Méry. Hetzel l'avait invité à déjeuner sans lui rien dire. Je suis entré. Il a pleuré de me voir. Nous passons la journée ensemble.

Nous sommes allés avec Méry à Rastadt. Il nous a montré la place où les plénipotentiaires français ont été assassinés à la sortie du bois.

Nous avons revu la dévastation du château. Méry m'a montré sur un panneau de boiserie la tache d'encre historique (de Villars, selon les uns; de Bonaparte selon les autres).

Nous avons visité la chapelle de la margrave sybille. Autre dévastation. Méry croit apocryphe la légende de l'oratoire près *la Favorite.*

Le concierge de la chapelle a refusé le florin que je lui offrais, premier exemple d'un refus de pourboire dans ce pays.

Retour à Bade à 4 heures.

13 septembre. — Promenade à Steinbach, par la montagne. Retour par la plaine. — Méry a dîné avec nous.

14 septembre. — *Carlsrühe.* Vu le château. Dépouilles de Rastadt. Belles tapisseries. Admirables armoires Burgau. Salle du trône *empire*, tenture velours rouge à fleurs d'or donnée par Napoléon à la grande-duchesse Stéphanie. Magnifique salle des États. (Louis XV.) — Salle du margrave Ludwig, le vainqueur des turcs. Choses prises sur les turcs. Tombeau turc curieux.

Le soir, vu au clair de lune le parc; très beau; charmante fontaine rococo. L'homme dompte le cheval (marin), la femme le dragon.

15 septembre. — Partis à 1 heure pour Manheim. Promenade au clair de lune au bord du Rhin.

17 septembre. — *Mayence.* Visite au musée. Revu le Jordaëns et le Dominiquin.

Vu la bibliothèque. Première bible imprimée par Gutenberg. Pièce de 5 francs à l'effigie de Henri V (duc de Bordeaux) roi de France. — Mille volumes d'*incunables*. Collection complète des Bollandistes. — Le squelette romain qui a une pièce d'or dans les dents.

18 septembre. — Partis pour Wiesbade. — Insignifiant. *La Platte,* château de 1511 selon les uns, de 1624 selon les autres. Il n'en reste absolument rien. Le duc actuel de Nassau l'a fait rebâtir en guinguette de la barrière Fontainebleau. Bête, blanc, laid, deux cerfs de bronze à la porte, qui devraient être en carton.

Vue magnifique. Le Rhin. Mayence. Le Taunus. Les Vosges.

Revenus de Wiesbade à 6 heures. Vu la cathédrale de Mayence, l'intérieur, au crépuscule. Les vitraux fantômes, les statues spectres. Sublime.

Le palais de l'archevêque de Mayence est surmonté du dieu Mars et tout sculpté de casques, de canons et de glaives, le palais de l'archevêque de Trêves plein d'amours, de nymphes et de gorges nues.

19 septembre. — Partis à midi pour Rudesheim[1]; station à Hattenheim. Revu Rudesheim après vingt-quatre ans. Donjon romain, puis roman, puis gothique, admirable.

La vieille comtesse Ingelhem, ruine, habite cette ruine.

[1] Voir page 565.

20 septembre. — A 1 heure à Bingen, revu Bacharach. — Oberwesel. — Saint-Goar. — A 6 heures à Boppart. Des troupes partout. Auberges encom-



brées Nous descendons au *Rheinischer-Hof.* — Pas de chambre. Logés chez des voisins. Ma chambre, toute petite, mitoyenne aux latrines, avec une fenêtre sur un égout. Toute la nuit cavalerie de rats au-dessus de ma tête. Au mur une gravure représentant une jeune fille respirant une rose.

21 septembre. — Visité l'église gothique. Belle boiserie du 15ème siècle au chœur. Beaux tombeaux des sires d'Ems.

Andernach. Il y a dans la chambre de Victor des vers de moi traduits en allemand.

22 septembre. — Partis à midi pour Rolandseck. En route une idée nous vient. Allons au lac dans la montagne[1]. Nous nous détournons. Route pittoresque. Ruisseau. Tufs étranges. Ruines d'une abbaye. Montagnes faites des tas de cendre des anciens volcans. Nous arrivons au lac à 3 h. 1/2.

Visite à l'église romane. Porche-cloître magnifique. Très beau tombeau du premier comte palatin Henri II. Tombeau gothique. Pinacle roman. Crypte. Pierres tombales curieuses. Beau jardin sur le lac. Jésuites partout. Charmant pavillon Louis XV.

(1) A Laach.

24 septembre. — *Cologne.* Promenade le soir sur le pont de bateaux. Vu la cathédrale. Mal continuée. Il faudra cinquante ans pour l'achever. D'ici là on se ravisera. Beaux vitraux anciens. Les vitraux modernes donnés par Louis Ier, roi de Bavière, inférieurs. Admirable retable gothique flamboyant (Charles VIII) représentant la Passion. Vu deux autres églises curieuses. Magnifique chaire jésuite.

26 septembre. — Partis à 1 heure pour Aix-la-Chapelle. Station à Mérode. Magnifique carcasse de château du 16e siècle. Habitable. Indigence intérieure. Délabrement. Portraits. Trois grosses tours. Deux à toits bulbeux. Deux pignons. Fossés pleins d'eau. Curieux portrait d'un Mérode debout près de l'empereur Charles VI assis (1736)[1].

Arrivés à Aix-la-Chapelle à 5 h. 3/4.

27 septembre. — Revu après vingt-quatre ans la Chapelle et le Hochmunster. Le trésor. Reliquaire des grandes reliques. Cercueil de vermeil où est le squelette de Charlemagne. Son crâne. Son bras. — Quatre panneaux d'Albert Dürer. — Le sarcophage d'Auguste. La chaire où Saint-Bernard a prêché. La chaise de marbre où Charlemagne mort était assis. Sa couronne (trop grande pour une tête humaine); son sceptre, bâton d'argent creux surmonté d'une petite colombe d'or.

(Nous n'avons plus de monnaie. Le suisse s'en va, nous tournant le dos. Je le rappelle. Je change de l'or.)

30 septembre. — Partis pour Liège à midi. Charmante route par Pepinster et Chaudfontaine.

A Liège, revu la cour du palais des évêques. On la restaure gauchement. Il ne faudrait pas toucher aux colonnes, restituer seulement le style des étages supérieurs qui encadrent la cour. — Vu une église. Beaux vitraux. Soir. Orgue. Nous nous sommes promenés le soir dans la ville. Illuminations pour le 34e anniversaire de leur 1830 belge.

1er octobre. — Partis pour Tirlemont. Nous nous arrêtons à Saint-Trond. Vu la ville. Charmant beffroi. Belle église. Bien restaurée au dedans.

Charivari de corne à un veuf qui se remarie.

2 octobre. — Partis pour Louvain. Nous faisons un détour pour voir Léau, ville inédite; on n'y passe jamais. Très bel hôtel de ville (Charles VIII).

(1) Est-ce ce burg, habitable et délabré, qui a donné à Victor Hugo l'idée du décor de la première *Trouvaille de Gallus : Margarita?*

Très belle église (14e siècle). Dans l'église plusieurs retables (Charles VIII) du plus riche et du plus charmant goût. Magnifique tabernacle de la Renaissance, haute pyramide tourelle de pierre ouvragée à dix étages décroissants de figures, de statues, de bas-reliefs et d'architectures. Napoléon a voulu enlever ce chef-d'œuvre; on l'eût mis en poussière, il y a renoncé. Vis-à-vis une tombe du comte de Léau et de sa femme qui ont donné ce tabernacle à l'église. *Voilà monsieur et madame,* nous disait un habitant. Le tabernacle est garanti par une superbe grille de cuivre repoussé et menuisé; l'ensemble est splendide.

Arrivés à Louvain à 6 heures. Vu l'hôtel de ville au crépuscule.

3 octobre. — Revu l'hôtel de ville, la cathédrale (Sainte-Marguerite), les tableaux (*la Cène* et le *Saint-Erasme* de Hemling). Revu la belle façade jésuite. On la gratte stupidement.

4 octobre. — *Malines.* Longé le canal. Revu Vilvorde. Kermesse sur la grande place. Vu l'exposition votée par le congrès catholique. Innombrables richesses des trésors des églises de Belgique. Grande politesse du directeur qui me guide partout. Crosse de bois de Saint-Malo. Crosse de cuivre de Saint-Bernard. Magnifique chandelier de cuivre de l'église de Léau. — Vu la cathédrale.

Partis à 3 h. 14 pour Anvers. Revu la cathédrale. *La Descente de croix* de Rubens et l'hôtel de ville. La maison des arbalétriers.

6 octobre. — *Termonde*[1]. Vu le soir la place de l'hôtel de ville. Causerie avec l'architecte. Je décide l'architecte à modifier son plan, et à conserver le plus possible l'ancien hôtel de ville.

8 octobre. — Partis pour Courtrai. Je me suis arrêté en route pour dessiner un moulin curieux sur le toit d'une maison. Visité et revu Courtrai après 27 ans. Promenade le soir. Les deux vieilles grosses tours. La Lys. Les églises. Hôtel de ville bêtement restauré.

9 octobre. — *Ypres.* — *Hôtel de la Châtellenie.* C'est l'ancienne maison des sept planètes dont il ne reste que les sept figures médaillons en ronde-bosse. La façade est refaite et détruite. Hôtel de ville splendide, très bien restauré. Le soir, à table, visite du substitut du procureur du roi et de deux membres du congrès d'Amsterdam, etc. — Revu la place au clair de lune. Nous décidons que nous verrons Furnes et Dixmude.

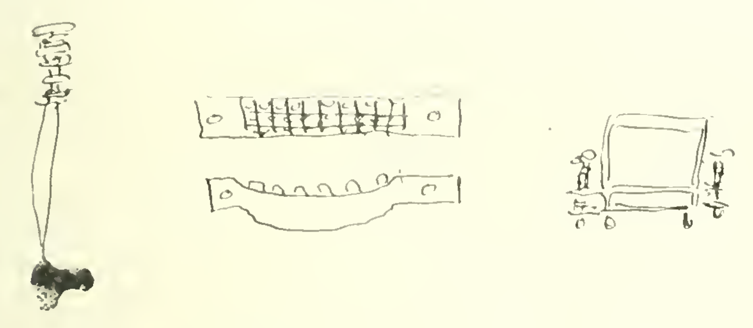
[1] Voir page 567.

10 octobre. — Visité l'Hôtel de ville. J'y suis reçu par le bourgmestre d'Ypres. Intérieur délabré et défiguré. Très belles salles gothiques avec restes de peintures murales. Le bourgmestre me conduit, accompagné du premier échevin et de l'archiviste, sous le toit, immense salle, ancien lieu d'exposition des drapiers du temps qu'Ypres avait 200,000 habitants. Très belle charpente du comble en essence de châtaignier.

Visite aux archives. Un coffre du 13e siècle en bois. Très curieux. Très précieux manuscrit des coutumes et us des drapiers. Très rare comme manuscrit laïque. Le bourgmestre m'offre le diplôme de membre honoraire de la société des antiquaires d'Ypres.

Visite à la grande église. Très belle nef du 14e siècle. — Portrait de Jansenius. Tombeau de Jansenius devant l'autel. Une simple pierre avec une croix et une date.

Vu le musée. Le premier avocat d'Ypres et le substitut du procureur du roi nous accompagnent. Vitrine pleine d'instruments de torture, achetés il y a 50 ans comme vieux fer par MM. Carton et Vandepereboom, au



moment où l'on allait en faire une ancre. Lame à scier les cous. Fer emmanché de bois pour brûler les dos. Traces de brûlure sur le bois. Engins à écraser les bras. Cela se serre avec des écrous. Engins à écraser les doigts.



Collier à suspendre le patient armé de pointes en dedans. Quatre rangs de pointes, quatre anneaux, quatre cordes, quatre poulies aux quatre murs de la chambre. Tout cela servait encore au siècle dernier. Divers procès-verbaux de torture. Un de 1712, en flamand. — Vitrine où est la tenaille de fer dont on a supplicié huit échevins au 15e siècle. Longue et lourde. En face, vitrine où est l'épée à mains qui a coupé la tête d'Egmont et de Horn, rapportée par l'évêque d'Ypres qui les avait

assistés sur l'échafaud (afin qu'elle ne serve plus, *si ce n'est pour des personnes du même rang*). — Magnifique et rare coffre de laque-coromandel.

Rôdé dans les rues. Vu la maison des Templiers. — Deux très belles maisons de bois. Il y a un beau Rubens dans le musée. (*La prédication de Saint-Benoît pendant la peste.*)

Un dessinateur prend soin de dessiner toutes les vieilles maisons d'Ypres avant qu'on les démolisse.

Partis à 3 heures pour Furnes.

11 octobre. — Furnes. Visité l'Hôtel de ville. Je suis reçu par un membre du conseil municipal et par le bibliothécaire. Très belles salles. Ameublements en partie conservés. Cuir de Cordoue sur les murs, tenture magnifique. Plusieurs cheminées de la Renaissance. Au premier étage, une grande salle absolument intacte, style Philippe II. Cuir de Cordoue. Trois portraits d'empereurs en pied, Mathias, Léopold et Joseph II. Haute cheminée de chêne où sont incrustés les portraits d'Albert et d'Isabelle, avec chambranles à figures de marbre noir et de marbre blanc. Deux admirables portes en chêne sculpté du seizième siècle. Très beau tapis de table à blasons avec les portraits des rois d'Espagne. Plafond de chêne à poutres. — Autres salles. Le tribunal. Chambre des condamnés à mort. En bas est la chambre de torture. On voit encore, sur le mur, la fumée des brasiers et sur le plancher les taches de la graisse et du sang des torturés. On ne peut voir cette chambre. On en a fait, à intention peut-être, un magasin. Elle est encombrée et fermée. Le greffier qui en a la clef est à la campagne. — Au rez-de-chaussée, jolie chambre bleue tapissée de velours d'Utrecht avec meuble pareil et deux charmants trumeaux bleus au-dessus des portes. — Bibliothèque. Cuirs de Cordoue. Armoires Louis XV. Très beau Snyders sur la cheminée, nature morte, bêtes tuées. — Le bibliothécaire me prie de signer sur son registre et m'offre un livre sur la vieille pénalité flamande.

Vu l'église. Très belle boiserie de 1632, orgues du temps de Louis XIV, très hardiment dressées au-dessus de la porte du chœur. Superbe tabernacle de la Renaissance en marbre.

Ancien hôtel de ville, à demi dégradé par Vauban. Édifice du douzième siècle. Très beau. Jolie porte trilobée à jour. — La grosse tour de l'église; au bas de la tour très beau porche du douzième siècle à voussures et à figures, du plus grand style. — Plusieurs jolies maisons des 16 et 17[e] siècles.

A 4 h. 1/2 à Dixmude. — Vu l'église. Très curieux jubé flamboyant; le chef-d'œuvre peut-être du gothique extrême. On ne sait en quoi il est fait. Les uns disent en stuc, les autres en pâte de seigle, les autres en pain d'épices. Je le crois en terre glaise à brique. Toute l'église est du plus haut

intérêt. Jolie boiserie Louis XII. Beaux fonts baptismaux. Quelques tableaux. Rare et magnifique banc d'œuvre du 17[e] siècle. A Ypres à 7 h. 1/4.

Le soir, arrivés à l'hôtel de la Châtellenie, visite des habitants notables. La commission du Musée se présente (trois membres) et m'apporte le registre avec prière de le signer. Je le signe. Mes fils signent. Petites harangues. On me remet une médaille en commémoration de mon passage. Je revisiterai le musée.

12 octobre. — Revu le musée. Je revois les instruments de torture. La grande lame servait à briser les membres sur la roue. Les petites menottes à écrous servaient à réunir les pouces des mains et les orteils des pieds en X dans le même écrasement; on suspendait, par les pouces et les orteils ainsi reliés, les torturés au-dessus d'un brasier; on ne les brûlait pas, on les cuisait. Le collier à pointes servait à faire mourir les condamnés par la privation de sommeil. Ils étaient debout le cou dans ce collier rattaché au mur par quatre cordes. Si leur tête fléchissait sous le sommeil, un coup de bâton sur les cordes les réveillait en leur enfonçant dans le cou les pointes du collier. — L'évêque d'Ypres qui a confessé Egmont et Horn était Reithovius. Il a rapporté le glaive. L'usage était que l'instrument du supplice fût donné aux confesseurs.

Les huit échevins tués dans une émeute en 1303 ont été, non tenaillés, mais assommés avec la pincette de fer qui est là et qui était dans la cheminée. Elle a quatre pieds de longueur. Puis on les a jetés par la fenêtre. — On photographiera pour moi les engins de torture.

Le bâtonnier des avocats, qui m'accompagne avec toute la commission du musée, me prie de voir chez lui un Rubens qu'il a dans sa collection. Nous y allons. Puis visite chez un vieux peintre très intéressant qui a beaucoup de bahuts très beaux. Nous partons à 4 h. 1/4. Arrivés à Menin à 6 heures.

13 octobre. — *Menin.* Pendant le déjeuner, foule à la porte. Baptiste entre, et dit qu'on va me donner ce soir une sérénade. Entre le bourgmestre. Il me prie, au nom de la ville, de rester un jour. Il m'annonce la visite des *autorités, des notables, du corps des sapeurs pompiers,* etc. Je le remercie. Je suis forcé de partir. Nous partons à midi. Foule à la porte, très cordiale, qui me salue.

A 5 heures à Tournai. — Le beau beffroi de la grande place est défiguré (surtout à la partie inférieure) par une restauration absurde. Nous voyons la cathédrale. Magnifique au dehors, superbe au dedans. *Cinq clochers, quatre*

cents (sans) *cloches*, dit le proverbe local. Presque entièrement romane. — Admirable jubé de la Renaissance. Beaux vitraux modernes de Capronnier.

14 octobre. — Revu la cathédrale. Le jubé est composé de sujets contrastés de l'ancien et du nouveau testament (comme je l'ai dit dans *William Shakespeare*) : *Jonas, Isaac,* etc. — Très beaux médaillons de bois sculpté, venant du chœur. Chaque fenêtre vetrière Capronnier complète coûte 3,500 francs. Quiconque veut donner une fenêtre à l'église le peut, moyennant quoi il a son blason dans la cathédrale de Tournai.

Vu le trésor. Plutôt vestiaire que trésor. Chaque ornement se compose de dix chapes. Les chapes moyennes coûtent 3,000 francs. Une des chapes est le manteau de couronnement de Charles-Quint, velours rouge avec fleur d'or courant sur le velours. Le devant de ce manteau est estimé 150,000 francs. — Ostensoir de vermeil de 1698. — Beaux rubis. Anecdote racontée par le suisse qui était là. Le comte de Flandre est venu à Tournai, a vu cet ostensoir, a ôté une bague à rubis qu'il avait au doigt et en a comparé le rubis aux rubis de l'ostensoir. Le duc d'Arenberg qui était présent a montré le bas du crucifix et a dit : *Prince, ce rubis serait bien là.* Le comte de Flandre a paru ne pas entendre.

15 octobre. — Antoing[1] que nous avons vu hier est un vieux château des 12e, 15e et 16e siècles, bien restauré aujourd'hui, à la porte près, qui est bâtarde et mauvaise. L'architecte est de Paris et habile. L'ensemble est magnifique. Il y a dans un renfoncement de muraille une grosse pierre suspendue à des barres de fer. Probablement quelque légende.

— Vu Belœil. De très belles eaux, trop stagnantes pourtant, et de beaux arbres. Deux admirables tilleuls en entrant; deux chimères de blason, en marbre, superbes, un lion et un griffon. Le château est un vieux donjon à quatre tours, abâtardi en château Louis XIV. Les statues sont peu nombreuses et mauvaises. Détestable groupe de Neptune au bout de la grande pièce d'eau. Neptune est badigeonné en jaune.

Revu de dos le prince de Ligne après dix-sept ans; il rentrait suivi de deux chiens, à pied, en long paletot. Il a l'air fort invalide. Il a soixante ans.

J'ai marché en avant deux lieues. La voiture m'a presque perdu, et ne m'a pas rejoint sans peine.

Arrivés à Mons à 5 h. 1/2.

(1) Voir page 569.

Le soir, en sortant de dîner, revu Mons (après vingt-sept ans). Clair de lune. Le beffroi espagnol, l'hôtel de ville, les carillons. Sainte-Waudru. La grande place, même effet féerique et même clair de lune qu'en 1837.

16 octobre. — Visite à Sainte-Waudru. Admirable nef, beaux vitraux. Il y avait un jubé de la Renaissance, on l'a détruit; on en voit çà et là les restes magnifiques dans les chapelles. — On m'a reconnu comme je sortais de Sainte-Waudru. En passant devant l'hôtel de ville le chef du poste me fait le salut militaire. A l'hôtel de la Couronne, je trouve le directeur du théâtre qui vient m'offrir une loge pour le soir. On donne *le Caïd* et *les Pattes de mouche*. Je ne puis accepter, je pars.

Il y a une très curieuse et très précieuse serrure gothique à la grande porte de l'hôtel de ville. La façade est très belle. Les gargouilles de Sainte-Waudru sont nombreuses et originales. Ce sont les démons condamnés à faire le service des eaux sales de l'église.

17 octobre. — Nous passons à Beaumont. Dans la maison de M. de Caraman, il y a une chambre où Napoléon a couché, allant à Waterloo.

Walcourt. — Revu après trois ans l'église, très belle. 14e siècle. Beaux vitraux. Tres beau porche, intérieur flamboyant.

18 octobre. — Partis à midi pour Dinant. Revu Philippeville. Le puits. — Suivi le cours de la Meuse. — Vu dans les rochers une caverne habitée sept ans par un couple avec six enfants, et portant le n° 70. — Vu près du tunnel du railway de Givet une grotte très haute habitée par les luteaux (lutins); ils raccommodaient les souliers et les hardes qu'on déposait à l'entrée de leur grotte avec une assiette de soupe. J'ai vu l'escalier taillé dans le roc, ébauché plutôt que taillé, qui monte jusqu'à cette grotte.

1865.

LE RHIN ET LE LUXEMBOURG.

28 juin. — Nous partons ce matin. Vent du Sud. Brouillard. Mer calme. Nous passons à 11 heures entre Aurigny et les Casquets. Je dessine le rocher Ortach.

1er juillet. — *Londres.* Nous partons pour Douvres. Rapidité du train. Il vole au niveau des hauts toits des vieilles maisons de Londres. On surprend les secrets des ménages. C'est Asmodée. Non boiteux.

4 juillet. — *Bruxelles.* Acheté deux flambeaux de bronze (Les Misérables), Jean Valjean et Javert, 25 francs.

24 juillet. — Visite à la porte de Hal. J'ai dessiné tous les aspects du modèle de la Bastille, et pris toutes les mesures. Le gardien m'a montré les instruments de torture trouvés dans la tour de Schaerbeek à Bruxelles. — Chaînes, carcans, collier à pointes intérieures comme celui d'Ypres. — Une ceinture de chasteté (en fer); une muselière à conduit creux, pour boire et manger, en avant de la bouche.

23 août. — Partis pour Spa à 5 heures. — Rencontre terrible des débris d'une trombe passée une heure avant nous sur la grande route entre Barvaux et Remouchamps. Toits emportés, arbres innombrables cassés et broyés à terre, un christ jeté bas.

24 août. — Rencontré Crémieux que je n'avais pas vu depuis le 1er décembre 1851, et qui m'avait ce soir-là reconduit chez moi. J'avais Crémieux sous un bras et Jérôme Napoléon sous l'autre.

26 août. — *Aix-la-Chapelle.* Visité la galerie. Deux Rembrandt. Un portrait de vieillard. Splendide. Un paysage absolument magistral. Un ma-

gnifique Philippe IV. Le roi est féroce, le chien est bon. Une marine superbe de Ruysdaël. Admirables Van der Neer. Des Jean Steen. Belles esquisses de Rubens. Une reine d'Espagne (Bourbon) de Velasquez. Un Teniers prodigieux (*l'Entrée du nocher en enfer*); un très beau *D. Juan d'Autriche* de Coëllo, de magnifiques tableaux d'animaux et de nature morte.

31 août. — *Oberlahnstein.* Église romane (défaite), il ne reste que le tympan plein cintre du portail roman incrusté dans le mur d'enceinte. — Je dessine une vieille maison.



1er septembre. — Partis à 2 heures pour Saint-Goar.

Oberlahnstein beau et curieux. Ancienne forteresse du 13e siècle appartenant à l'archevêque de Mayence, avec la roue de Mayence sculptée sur la porte. Vieilles tours. Nous suivons la route de la rive droite. Point fréquentée. Ornières. Pas de parapet le long du Rhin. Quelque danger.

Beaux vieux villages. Braubach. En haut le Marckburg, d'un grand aspect. Oberspey. Nous arrivons à Boppart à 6 heures. Y a-t-il un bac? Question. Un bac arrive. Étroit. Plat. Peu de bord. Nous nous y embar-

quons. Grand vent. Le Rhin est presque en tempête. Le clapotement effraie les chevaux. On les dételle. Baptiste inquiet, dit : *Je ne recommencerais pas pour cinq francs.*

4 septembre. — Mayence. Après déjeuner, je me promène dans la kermesse qu'on défait. On emballe les chevaux de bois. De grandes voitures jaunes à roues bleues, qui sont des maisons, se chargent de caisses au dehors et de familles au dedans. La femme qui avait hier soir, aux lampes et sur les tréteaux, vingt ans et un maillot rose, a ce matin au soleil quarante-cinq ans, des bas sales et un jupon de grosse laine paysanne. Les canards des fermes voisines vont et viennent dans ce déménagement mélancolique.

5 septembre. — Heidelberg. Après le dîner, la pleine lune nous invitant, nous montons à la ruine. La porte est fermée. Nous frappons avec quelque colère. Je me rappelle que mon oncle Louis Hugo a enfoncé cette porte à coups de hache, et je tâche de l'enfoncer à coups de talon. Je réussis moins que Louis. Nous faisons le tour du château. Admirables lueurs de lune dans les arbres. Nous espérons entrer par l'autre porte sur la colline. Nous la trouvons fermée. Nous frappons. Un homme ouvre avec un gourdin. Nous lui offrons deux florins pour entrer; il nous offre des coups de bâton; Charles se dispose à lever la canne. J'interviens. Nous redescendons, nous ne voyons pas la ruine, et nous allons nous coucher.

8 septembre. — Bade. Déjeuné à *l'Ours.* Une jolie petite fille de huit ou neuf ans entre, tenant un bouquet. C'est de la part de son père et de sa mère, voyageurs dans l'hôtel. Je lui baise la main, et je lui demande le nom de ses parents. Elle me dit : *Je m'appelle Lucie. Papa s'appelle Victor. Maman s'appelle Thérèse.* J'offre le bouquet à madame Hetzel. J'écris ceci sur un papier que je remets à la petite fille :

Remerciement pour ce bouquet apporté par une fleur.

Victor Hugo. 8 7bre 1865, Bade.

J'ai été me promener seul. J'ai revu l'église, j'ai vu la chapelle. Superbe tombeau du 14e siècle. Au centre un géant de pierre, qui est un margrave de Bade, couché sur une table avec des lions sous ses pieds et sous sa tête et tenant à la main son morion bicorne.

Autres tombeaux dont un, curieux, du 15e siècle, à statue de cuivre. Beaux détails. Jolis vitraux allemands modernes. J'ai rôdé une heure sur la lisière de la forêt.

11 septembre. — Partis de Carlsrühe pour Antweiler. Après le déjeuner nous montons à Trifels; route longue, ombragée, montueuse. Haut de la montagne, ardent soleil. Ruine éparse en blocs titaniques. Au centre une grande tour carrée, très pure, et qui semble toute neuve. C'est un castellum roman du onzième siècle. Il y a au flanc de la tour un encorbellement byzantin du plus beau style porté par deux mascarons en console. Escaliers de pierre usés. Je monte et je vais partout. Je cueille une petite fleur rose sur le soupirail du cachot de Richard Cœur de Lion; ce soupirail ressemble à une croisée de pierre à quatre baies posée à terre. Par les quatre ouvertures carrées on aperçoit à une cinquantaine de pieds de profondeur le cachot. Le soleil n'y entre pas.

Je dessine le burg. De la plate-forme, vaste vue sur les Vosges et sur la plaine du Rhin. Plus de soixante sommets à l'horizon. Presque tous ces sommets portent ou une ruine humaine ou une ruine divine, une forteresse ou un rocher antédiluvien. Les rochers ressemblent aux donjons, les tours ressemblent aux pics. De là ces silhouettes se mêlent. Près de nous il y a deux cimes portant deux châteaux, et deux autres cimes portant, l'une une sorte d'autel géant haut de quatrevingts pieds, l'autre une espèce de peulven naturel immense. Nous redescendons la montagne en courant sous une forêt très haute et très escarpée. Nous arrivons à Antweiler à 4 heures. Nous partons à 4 heures 1/2 pour Pirmasens. Je revois en passant la Table du Diable, et je la dessine. Toute cette vallée est un émerveillement.

13 septembre. — *Bliescastel.* Avant le dîner, nous parcourons la ville. Quelques vieux hôtels dans une rue montante. Une façade Louis XIV d'assez grand style sur un jardin. Au haut de la rue une église. Le portail est d'une belle couleur; il est étrange et riche, et laisse l'esprit indécis entre la Renaissance et le Louis XVI. Il y a sur une place un cippe-fontaine dédié à Napoléon Ier en 1804 avec une inscription respectée des prussiens.

17 septembre. — *Saarburg.* Partis pour Trèves après être allés voir la cascade; arrivés devant Saint-Mathias, nous nous y arrêtons une demi-heure. C'est un étrange chaos, une église rococo-romane, un édifice à pleins-cintres, compliqué de rocailles et de chicorées, le douzième siècle enjolivé par le dix-huitième, Barberousse mélangé de Louis XV. Nous arrivons à Trèves à 4 h. 1/2. — Nous allons voir le dôme, l'escalier rococo du palais des archevêques; nous haïssons en passant l'inepte Basilica; nous sommes à la nuit tombante dans la ruine des bains de Constantin et à la nuit tombée dans le cirque.

19 septembre. — *Vianden.* Nous allons voir la ruine. La restauration de la chapelle est acceptable. Le nouvel architecte fait de son mieux. Plusieurs effondrements et éboulements ont eu lieu depuis ma dernière visite, notamment dans la grande salle d'en bas.

20 septembre. — Après le déjeuner nous partons pour aller visiter les ruines de Bourscheid. Nous voyons en passant la ruine très belle de Brandebourg. Je la dessine. Nous arrivons à 5 heures après quelques difficultés de gués à traverser et de côtes à monter, à Bourscheid. Une vieille femme nous y reçoit. Son logis est dans une tour. Il est terrible. Un grabat couleur cendre dans une brèche du mur, une lucarne bouchée avec de la paille, un poêle de fer, quelques escabeaux branlants, le mur chassieux, la chambre borgne, la table boiteuse, la femme goîtreuse. Elle loge là avec sa fille, qui est jeune. Elle nous présente comme curiosité locale offerte aux voyageurs le livre héraldique des sires de Bourscheid, sur lequel nous lisons à la date de 1758 :

> Charles Hugo, baron de Metternich;
> François Hugo Wolff, baron de Vernich et de Neckarsteinach, maréchal héréditaire du duché de Luxembourg.

Nous errons dans la ruine. Je la dessine. Elle est admirable. C'est un énorme arrachement de murs et de tours fait par quelque poing terrible (le poing des vieilles guerres). Le burg va du onzième siècle au quinzième. La vue est splendide.

[Retour le 25 septembre pour le mariage de Charles qui a eu lieu à Bruxelles le 18 octobre.]

24 octobre. — Je pars aujourd'hui 24 octobre de Bruxelles pour retourner à Guernesey par Ostende, Douvres, Londres et Weymouth.

25 octobre. — *Ostende.* Tempête. Nous laissons partir le bateau et nous allons à Gand flâner. Gand se déforme comme Anvers et Liège. Bruges tient encore un peu. Le beffroi de Gand est honteusement restauré style gothique-troubadour. L'hôtel de ville a des parties admirables.

26 octobre. — Il fait très beau. Nous voulons partir. Toutes sortes de petits délais nous font manquer le bateau. Nous arrivons trop tard de deux minutes. Je loue une voiture pour aller à Nieuport dont l'hôtel de ville, vu il y a vingt-huit ans, m'a laissé un souvenir. Nous partons à 10 heures.

Pluie. Je passe une heure et demie à parcourir la ville. Nieuport se compose de quatre rues perpendiculaires au port coupées d'une rue parallèle au port. Les deux rues du milieu vont l'une à l'hôtel de ville, l'autre à l'église. L'église est vaste, lourde, hybride, avec de belles parties. L'hôtel de ville est un échantillon rare du quinzième siècle. Il est charmant, du plus grand style dans sa petitesse et très curieux. Il y a en outre plusieurs maisons précieuses. Une de 1552 et une de 1624; d'autres encore. J'ai été fort mouillé, et très content.

1867.

EN ZÉLANDE.

18 août. — Nous partons aujourd'hui pour Anvers. De là pour la Zélande.

19 août. — *Middelburg.* Toute la vieille ville est intéressante. Nous visitons le vieux couvent des Templiers où est la salle des états provinciaux. Magnifiques tapisseries, représentant des batailles navales, devenues grises en vieillissant. Musée et collections. Église. — Splendide hôtel de ville gothique flamboyant. Nous en visitons l'intérieur. Belles tapisseries. Visite au palais de justice. Le procureur du roi m'a prié de signer sur le livre de justice; j'ai écrit :

Justitia veritas est,

neque severitas.

A 3 heures nous partons pour Domburg en char-à-bancs. Vu les dunes. — Vu de loin le polder de West-Chapel, qui couvre toute l'île de Walchesen. Ce polder a coûté si cher de construction et d'entretien qu'à l'heure qu'il est on a calculé que les sommes dépensées et cristallisées représentent la construction du polder tout en argent massif.

21 août. — Zierykzée est une ravissante ville du vieux type zélandais. Canaux. Moulins. Prairies. Grands arbres. Une vieille barque échouée au fil de l'eau. Portes de ville du quatorzième siècle d'un très pur style. Maisons de la Renaissance. Le plus charmant soleil couchant sur ce vieux tableau hollandais.

Avant le dîner nous visitons la ville. Nous commençons par l'hôtel de ville, construit au quatorzième siècle, achevé au dix-huitième, charmant édifice mixte. Le clocher, bulbeux et hérissé, est du plus joli goût fantasque. A l'intérieur, force salles du 18e siècle du style Louis XV le plus exquis; plusieurs magistrats, les uns présidents, les autres procureurs, m'attendent et me montrent leur chambre de conseil ou de jugement. De là

nous allons à l'orphelinat, admirablement bien tenu. Il y a là une salle Louis XV complète, avec une élégante cheminée à trumeau de glace et à cadre d'or tarabiscoté, et une magnifique tenture de cuir à fond d'or. — Rien de charmant comme les petits lits des enfants les uns à côté des autres. Propreté vertueuse des dortoirs.

L'église, toute moderne, est laide. L'ancienne, dont il reste un magnifique tronçon de tour, a été brûlée vers 1834. On l'a rebâtie dans le goût Louis XVIII. Pour cela on a démoli bêtement la ruine qui était superbe. Comme j'allais passer devant cette *basilica* sans y entrer, les magistrats qui nous guident me disent que l'organiste est à son buffet dans l'église, et m'attend pour me faire entendre l'orgue. Nous entrons. Très bel orgue. Je remercie et je félicite l'organiste. Le clocher, tronqué mais debout, est superbe. C'est une splendide masure de campanule. Il est isolé de l'église. On va l'utiliser, et des maçons le gâtent. J'en fais l'observation au secrétaire de la ville, M. Hermerins, et je le prie de défendre l'édifice contre l'architecte. Je monte dans la tour avec Victor et un des magistrats. Sommet. Nous venons de franchir presque en courant 278 marches. Je respire sur le haut.

Admirable paysage. A nos pieds Zierykzée, pittoresque échiquier de rues et de maisons à devantures peintes et sculptées et à pignons en escaliers, avec les tourelles aiguës des porte-forteresses, et le beffroi bosselé de l'hôtel-de-ville; au delà une plaine couverte de cultures vertes et jaunes, marquant les différences des semailles et des moissons; au fond, de toutes parts, la mer. C'est la mer du Nord. Le canal de Zierykzée à l'Escaut coupe ce pêle-mêle d'une ligne droite, qui, toute lumineuse, ne gâte rien. Victor et moi grimpons sur le parapet pour mieux voir. Cette plateforme ajoutée à la ruine est, du reste, absolument laide et maussade comme architecture.

22 août. — A neuf heures du matin, deux voitures viennent nous chercher, un char à bancs appartenant à M. Van Maenem, et une calèche appartenant à ... [1]. Je monte dans la calèche et nous partons pour Browershaven, qui est à cinq lieues au bord de la mer. Nous sortons par une porte de la ville du seizième siècle à double pignon voluté. Au sommet du pignon de gauche on aperçoit une épée, la pointe vers le ciel, qu'y a plantée au seizième siècle un capitaine espagnol, nommé Mondragon, en s'emparant de la ville. Les vaincus ont respecté l'épée du vainqueur, et la montrent aux étrangers. Nous passons devant une autre porte, plus ancienne (du quatorzième siècle), à deux tours pointues, l'une s'appelle *Marie* et l'autre

[1] Le nom est resté en blanc.

Anne. Le maître de la calèche la conduit lui-même. M. Van Maenem est assis à côté de lui sur le siège. Il nous montre de loin la dune où l'on a trouvé il y a cent ans un esquimau noyé dans sa pirogue. Hier nous avons vu dans un compartiment de l'hôtel-de-ville cette pirogue suspendue près du plafond. Elle est en écorce et ressemble à un long poisson. Au milieu un mannequin figure l'esquimau noyé. Le mannequin est vêtu des habits du morr en peau de phoque et tient des deux mains les deux avirons.



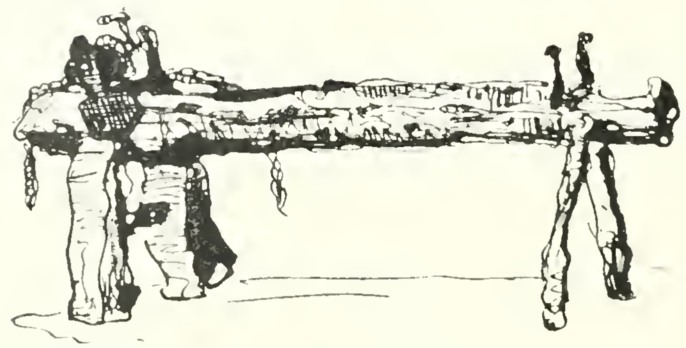
Il est assis dans la pirogue qui se ferme autour de sa ceinture. Cet homme avait été ainsi apporté du pôle par l'océan.

Nos excellents chevaux nous entraînent rapidement à travers les arbres, les prairies, les pâturages, les villas et les métairies et les jolis villages lavés, balayés et peints à neuf; les cochons sont débarbouillés, le fumier est propre. Les belles maisons de campagne abondent.

Au seizième siècle, la mer était là, et une bataille navale s'y livra entre les espagnols et les hollandais. Rien d'étrange pour la pensée comme la vision d'un choc de navires furieux se canonnant dans l'ouragan et dans les écumes, superposée à ce paysage de jardins et de maisons blanches où l'on entend bêler les brebis. En cinq quarts d'heure, nous sommes à la petite ville de Browershaven. Le bourgmestre me reçoit à la descente de voiture devant l'hôtel de ville. C'est un homme d'environ cinquante ans à la figure douce et intelligente. Il a le ruban du *Lion* de Hollande à sa bouton nière.

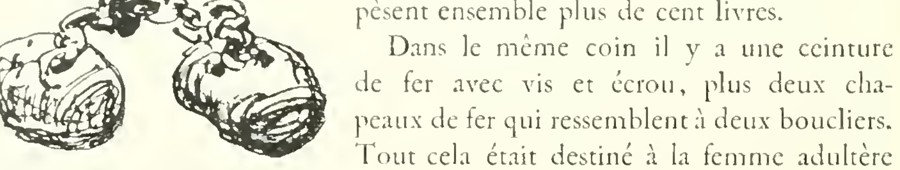
Browershaven veut dire *havre des brasseurs.* Le bourgmestre nous montre l'hôtel de ville. Au rez-de-chaussée grande salle où il y a un très beau lustre de cuivre avec figurines. Au mur un tableau du 17e siècle représente un cachalot échoué. Ce cachalot est venu expirer il y a deux cents ans sur la dune de Browershaven. Nous montons un escalier à vis de Saint-Gilles; nous arrivons au grenier. J'aperçois une espèce de longue poutre sur tré-

teaux, d'environ neuf pieds de long, très délabrée, garnie de deux clous à un bout et d'un tourniquet avec une corde à l'autre bout. Le tout est percé de trous.



C'était le chevalet d'extension. On y couchait l'accusé la tête retenue par les deux grands clous, le corps lié de cordes et les pieds noués ensemble par une plus grosse s'enroulant au tourniquet. On faisait effort sur le tourniquet, et à chaque tour les membres du patient criaient. On allongeait le misérable jusqu'à ce qu'il avouât.

A côté sont d'autres engins du supplice, deux pierres enchaînées qu'on nommait *les pierres de la Loi.* Ces pierres pèsent ensemble plus de cent livres.



Dans le même coin il y a une ceinture de fer avec vis et écrou, plus deux chapeaux de fer qui ressemblent à deux boucliers. Tout cela était destiné à la femme adultère amnistiée par Jésus. On lui mettait la ceinture au ventre, les pierres au cou et le chapeau sur la tête. Ainsi accablée sous deux cents livres de fer, on la faisait marcher nue dans la ville à grands coups de fouet. On infligeait le même supplice aux huguenotes. L'hérésie au mari était punie des mêmes peines que l'hérésie à Dieu. Tous ces engins sont aujourd'hui rongés de rouille. Toutes ces lois et tous ces préjugés aussi.

En sortant de l'hôtel de ville, le bourgmestre nous a conduits chez lui où nous avons été reçus par sa vieille mère très vénérable. On a versé du vin du Rhin. Beaucoup de notables étaient là. J'ai bu à la santé de la vieille dame et à la prospérité de la vieille ville. Puis nous sommes partis. En traversant les rues de la ville et le port, j'ai remarqué que les maisons et les navires étaient pavoisés. M. Van Maenem s'est penché et m'a dit : — Savez-vous pourquoi la ville et le port sont pavoisés? — J'ai répondu : — Sans doute, comme à Guernesey, pour quelque fête locale. — Pour vous, m'a répondu M. Van Maenem.

Après un silence le maître de la voiture m'a dit : — Monsieur, il y a trois ans, cette même calèche et ces mêmes chevaux ont fait faire la même promenade au roi. — M. Van Maenem a repris : — Il y a trois ans, cette voiture a porté le roi de la petite Hollande. Aujourd'hui elle porte le roi de la grande république universelle. — J'ai dit à M. Van Maenem : — Pas de roi. — C'est juste, a-t-il repris, le chef. — Ni roi, ni chef. — Et j'ai ajouté : *Egalité.*

A 11 heures nous sommes rentrés à Zierikzée.

A 2 heures nous partons pour Dordrecht.

L'approche de Dordrecht au soleil couchant est charmante. Petites maisons. Beaux villages. Barques. Grands moulins, dont quelques-uns ont un rez-de-chaussée percé de part en part qui laisse voir la silhouette de la charpente intérieure et des mécanismes. A 5 heures, nous arrivons à Dordrecht.

Le pasteur qui prêche dans la principale église est venu me faire visite, et ayant encore une heure avant le dîner, nous sommes tous allés voir la cathédrale.

La cathédrale est du quatorzième siècle, mais retouchée et abâtardie. Quatre cadrans posés sur le faîte en 1605 défigurent le clocher. L'intérieur est d'une grande majesté gothique. Au chœur, belle grille en cuivre. — Stalles. Admirable boiserie de la Renaissance, si vermoulue qu'il n'y faut plus toucher, un bijou pour les femmes, un chef-d'œuvre pour les hommes. La chaire est du plus riche style Louis XV, marbre blanc, et chêne. Le pinacle est à jour et superbe. Sur l'invitation des pasteurs, j'y suis monté. C'est la première fois que je monte dans une chaire, ce qui n'est pas monter en chaire.

Nous avons tous dîné gaîment et médiocrement. — Après le dîner je suis allé voir seul dans la nuit le port plein de grands navires et les canaux qui font de la ville une quasi Venise, avec le nord au lieu du midi.

[Retour à Bruxelles le 24 août.]

29 août. — Séjour à Chaudfontaine et excursions. — Promenade à Tilff en panier attelé de deux petits chevaux blancs. — Nous avons passé, en sortant de Chaudfontaine, devant un estaminet portant cette enseigne :

CAFÉ TENU PAR LA VEUVE SÉPULCRE.

Nous avons côtoyé l'usine de la Vieille-Montagne, puis nous nous sommes engagés à gauche dans une charmante vallée où coule l'Ourthe qui se jette dans la Vesdre un peu plus loin.

Tilff est un joli village au bord de l'eau sous les grands arbres. Il y a

deux auberges, l'*Hôtel des Étrangers*, dans une vieille maison échevine à tourelle, et l'*Hôtel de l'Amirauté*, au bord de la rivière avec une très jolie salle à manger dans le plus charmant goût Louis XV. Elle est conservée telle qu'elle était en 1755.

2 septembre. — Je viens de voir dans cette solitude un *Suivez-moi jeune homme* perfectionné. Aux deux bouts des rubans sont brodés des hameçons.

4 septembre. — Il y a aujourd'hui vingt-quatre ans [1]. — A 4 heures, trombe. La vallée de Chaudfontaine a disparu dans la nuée. Les plus grands arbres du jardin de l'hôtel sont brisés. Le ravage est partout. La maison neuve où est le *Café du Midi* a eu son toit arraché et jeté dans la rivière. Une fenêtre ouverte a suffi, le vent s'est engouffré, et le toit s'est envolé.

[1] Allusion à la mort de Lénpoldine.

1869.

EN SUISSE.

Après avoir présidé le Congrès de la Paix, à Lausanne, Victor Hugo se rend à Berne d'où il part pour son voyage annuel.

Berne. Aujourd'hui 20 septembre, j'engage le cocher qui nous mènera à petites journées de Berne à Bâle par Lucerne et Constance dans une voiture à deux chevaux à raison de 25 francs par jour de marche et de 20 francs par jour de séjour, tous frais compris.

Nous partons à une heure. Beau soleil. Admirable voyage à travers des groupes d'énormes chalets sculptés et peints. On dirait des villages de palais. Un torrent-rivière au fond de la vallée. Par instants, de vieux ponts de bois couverts. L'immense mur des Alpes bernoises à l'horizon, avec la Yungfrau. Propreté exquise des maisons. Le fumier est bien tenu. Il est natté comme les cheveux d'une femme.

22 septembre. — *Lucerne.* Hier soir, nous nous sommes promenés, Victor et moi, dans la ville. J'ai revu les deux vieux ponts couverts à tympans peints que j'avais admirés en 1839, lorsque je logeais au *Cygne,* et dont j'avais envoyé le dessin à ma douce Didine bien-aimée.

23 septembre. — Nous partons pour Zurich à midi 1/2. Beau temps. Magnifique apparition du lac au soleil couchant, vu de la descente de l'Albis.

Avant le dîner, nous nous promenons dans la ville, très enlaidie par les embellissements. Je ne retrouve plus les douves de l'enceinte ni la vieille tour à l'entrée du lac. Splendide éclairage des montagnes de neige par le soleil couchant.

Le soir, nous errons. Beau et mélancolique lever de la lune sur le lac, reflétant les mille lumières de Zurich.

Rencontre de M. Moreau, ancien maire de mon arrondissement en février 1848.

24 septembre. — Nous partons à 11 heures pour Frauenfeld. A 2 heures,

station à Wintherthur, vieille ville remise à neuf. Il reste deux vieilles tours-portes, une peinture murale avec deux cadrans *Lab* et *Galilée,* sur la première tour. Une charmante tourelle-espion, style Louis XV, et un joli cordon de fer à tirer la sonnette, à une porte, style Louis XVI.

25 septembre. — *Constance.* Beaux restes d'édifices indignement barbouillés ou ratissés. La cathédrale serait très intéressante, si elle n'était badigeonnée à outrance. Une admirable boiserie du chœur est blanchie stupidement. La vieille salle du concile a disparu. On l'a remplacée par une salle de bal ou de concert. C'est un embellissement. Sottise ou habileté. Le catholicisme n'aime pas ces souvenirs-là. C'est ainsi qu'il a détruit en 1863 l'in-pace de Villers dénoncé par moi en 1862 dans *les Misérables.*

Le soir, nous nous promenons au bord du lac. Vieille tour curieuse. Clair de lune.

26 septembre. — Revu Schaffhouse après trente ans. Toujours admirable. Les deux maisons peintes. Force gloriettes-espions de tous les styles. C'est le seul endroit où il soit agréable de voir des espions. La maison à façade Louis XV du bouc noir, merveille habitée par un ferblantier. Le soir, nous avons gravi les escaliers et fait le tour du donjon au crépuscule. Le 27 au matin, je l'ai dessiné.

27 septembre. — Nous partons à 1 heure 1/2 pour Waldschutt, avec station à la chute du Rhin. — Nous arrivons à la chute à une heure trois quarts, nous y restons jusqu'à trois heures et demie. — Quel splendide château d'eau! Quand Dieu fait jouer les eaux, il n'est pas tout de suite épuisé et époumoné comme Louis XIV. Ses fontaines durent des milliers de siècles. Ses merveilles sont toujours toutes neuves. J'ai écrit sur le registre des passants :

Juvenis quia æternus.

A Waldschutt toute la nuit j'ai senti des bêtes sur moi. Le matin j'ai reconnu que ma chambre et mon lit étaient hantés par les belettes, les cafards et les cancrelats. Fourmillement hideux. Cela m'a fait lever au point du jour.

28 septembre. — Nous partons pour Bâle. — Entrevu Lauffenburg, presque à vol d'oiseau. Charmante vieille petite ville avec tours et donjon au bord de la Murg. — Revu Rhinfelden après trente ans. Peu changé. Moi, je le suis.

1871.

VIANDEN. THIONVILLE.

1er juin. — Au moment de partir [1], je reçois d'Angleterre un télégramme ainsi conçu :

Harrow, 31 mai 1871.

Victor Hugo, 4, rue des Barricades, à Bruxelles.

Je vous offre l'hospitalité chez moi pour six mois.

L. Bowen.

Harrow.

England.

Je répondrai et je remercierai.

Visite du général polonais Ostrowsky. Il me dit : Puisqu'on expulse Victor Hugo, je m'expulse. Je quitterai la Belgique aujourd'hui même.

2 juin. — *Luxembourg.* Après le déjeuner nous nous sommes promenés dans la ville que le démantèlement a faite magnifique. Rien de beau comme le précipice fossé, ravin charmant et riant avec rivière, moulins et prairies, encaissé dans d'effroyables escarpements où reparaît la roche à pic cuirassée autrefois des roides murailles de Vauban.

Après le dîner, je suis retourné voir les fossés. Ils étaient splendides au soleil, ils sont terribles au clair de lune.

4 juin. — Nous sommes allés voir l'Hespérange, village dans une vallée de l'Alzette, à une lieue et demie de Luxembourg. Le lieu est charmant. Au-dessus du village sur la colline il y a une ruine très belle d'un château du onzième siècle. Je l'ai dessinée.

5 juin. — Les nouvelles continuent d'être hideuses. Terreur de plus en plus blanche. On craint pour Vacquerie.

La *Gazette de Cologne* dit que je suis à Londres.

[1] Victor Hugo ayant offert à Bruxelles, où il résidait alors, un refuge à tous ses concitoyens, appartenant ou n'appartenant pas à la Commune et poursuivis par le gouvernement français, avait été, pour la seconde fois, expulsé de Belgique.

7 juin. — Nous nous sommes promenés dans la vallée de Dommeldange qui contourne le plateau de Luxembourg. Le tour entier, à pied, a duré quatre heures. Nous avons vu une très belle chose, la coulée de la fonte dans le haut fourneau de la vallée des Sept-Fontaines. Un torrent de fer liquide sort du trou fait au bas du fourneau avec des tourbillons d'étincelles qui semblent vivantes et qui se tordent comme des pieuvres de flamme. C'est en petit la coulée d'un cratère. Cette lave se répand dans le gaufrier de sable préparé pour la recevoir, et s'y refroidit, et c'est la fonte. On l'envoie en Prusse, de fonte elle devient acier, et on en fait les canons Krupp. Voilà comment l'homme abuse de l'honnête terre qui lui donne le fer.

8 juin. — Nous partons aujourd'hui pour Vianden.

Nous sommes arrivés à 7 heures et demie. Le bourgmestre, M. Pauly, nous attendait. Nous sommes descendus à l'hôtel Koch, auberge plutôt qu'hôtel. Mais il n'y a que cela à Vianden. Du reste il y a un jardin pour les enfants et nous y serons bien. Comme la maison est trop petite pour nous loger tous, j'occupe une chambre au premier dans une maison voisine. J'y ai une vue superbe sur la rivière et sur la ruine. Cette maison fait l'encoignure du pont.

10 juin. — Promenade jusqu'à la frontière de Prusse.

Petit Georges a visité avec Victor les ruines de Vianden. Il m'a dit en revenant :

Papapa, j'ai vu une belle maison cassée. J'ai vu des fenêtres gotipes.

On me dit qu'à propos de mon expulsion Veuillot m'a appelé *vieille citrouille,* et qu'il a ajouté ce correctif poli : *à moitié remplie de diamants.*

12 juin. — Nous sommes partis pour faire une excursion à Beaufort. En sortant de Vianden nous rencontrons les gendarmes. Le curé de la ville a dit hier en chaire qu'il fallait me faire arrêter et reconduire à la frontière par les gendarmes. Je suis sur le siège du char à bancs près du cocher. Les gendarmes s'arrêtent et me font le salut militaire.

Nous voilà sur le haut de la montagne. Le soleil se couche. Pluie à verse. Le soleil reparaît. Nous passons l'Our. Nous montons une côte à pied. Assez longue marche dans les chemins de traverse. Notre cocher dit : On ne va pas voir le château de Beaufort, à cause des mauvaises routes. Nous arrivons à 3 heures au village de Beaufort. On ne voit pas la ruine qui est dans un fond. Pluie. Nous entrons dans une auberge qui est un cabaret.

Entre deux pluies je suis allé voir le manoir. Il apparaît à un tournant

de rue, dans une forêt, au fond d'un ravin, c'est une vision. Il est splendide. Il se compose de deux châteaux, un du 17[e] siècle, habitable et habité, et un du onzième au seizième siècles, roman et gothique, en ruine. Ruine magnifique. Une énorme tour donjon que j'ai dessinée. A cette tour se rattache toute la forteresse écroulée, murs, tours, tourelles, salles effondrées, créneaux, mâchicoulis. A droite, en entrant dans le donjon, le puits des oubliettes, soigneusement comblé. Les seigneurs actuels effacent volontiers le souvenir des seigneurs d'autrefois. Je remarque partout, sur le Rhin comme dans les Ardennes, cette destruction sournoise et systématique des oubliettes. On ne veut pas montrer le passé sous son vrai jour, qui est hideux.

Nous sommes repartis à 5 h. 1/2. Nous avons passé la Sure à gué. Là nous avons couru un assez grand danger. La rivière était grosse et les chevaux ont failli verser la voiture. Nous sommes arrivés à Vianden à 7 h. 1/2.

18 juin. — A 4 heures nous sommes partis pour une excursion à Falkenstein. Il y a une route neuve faite depuis deux ans à travers la montagne. Au point culminant de cette route, une tranchée coupée dans le roc ouvre passage sur une autre vallée qu'emplit un magnifique circuit de l'Our. A six heures, après avoir passé l'Our à gué, nous arrivions à Falkenstein. La première fois que j'ai approché de cette ruine, en 1863, j'étais avec Charles. La pluie nous fit rebrousser chemin avant d'être arrivés au haut de la colline. Cette fois encore même aventure. J'ai retrouvé l'arbre sous lequel je m'étais arrêté avec Charles pour dessiner la ruine. Je m'y suis abrité comme il y a huit ans, et j'ai dessiné le vieux burg. Il est toujours habité par les anciens seigneurs devenus paysans. Nous sommes revenus, maussadement reconduits par une ondée inhospitalière.

Aujourd'hui fête ici pour le jubilé de la 25[e] année de Pie IX. Il est le seul pape qui ait fait mentir le *non videbis annos Petri*. Ce matin on a tiré des boîtes et sonné les cloches. Ce soir la ville est illuminée. Mes hôtes avaient mis des lampions à mes fenêtres. Je les ai fait retirer, c'est l'anniversaire de la bataille de Waterloo.

20 juin. — Vianden est un pays de tanneurs. En nous promenant le long de la rivière, nous avons rencontré le séchoir d'un aveugle qui fait des mottes à brûler en pétrissant le tan dans un moule avec les pieds. Ce pauvre homme a fort intéressé Georges.

3 juillet. — En me levant j'apprends que l'orage d'hier a tué un homme sur la montagne. Un paysan avait oublié sa chèvre attachée dans un pré, tout au sommet. Au plus fort de la tempête, il est allé la chercher. Un coup

de foudre a tué le pauvre paysan et la pauvre bête. On ne se figure pas Dieu dépensant son tonnerre à tuer un homme et une chèvre. Il a été frappé de la foudre au lieu dit *Fontaine-au-Chat*. J'ouvre une souscription pour sa veuve et ses enfants.

10 juillet. — Meurice et Mme Meurice sont arrivés. Nous dînons ensemble. A partir d'aujourd'hui ils sont mes hôtes.

12 juillet. — Pluie. Promenade mouillée, par le sentier de la colline à travers la forêt. Sur la montagne passe un paysan en blouse bleue, une branche de broussaille à la main, menant trois cochons. C'est le comte de Falkenstein. M. André, le gentleman prussien, châtelain de Roth, l'a accosté et lui a dit *Goodtag, Graf of Falkenstein.*

14 juillet. — Ce soir, j'étais rentré me coucher à dix heures. Je dormais. On frappe violemment à ma porte. Je m'éveille. Je vois une grande clarté. Il semblait qu'il fît soleil dans ma chambre. Il était minuit. Je vais à la fenêtre. Je l'ouvre. Lueur immense sur la ville, sur la montagne et sur la ruine. Je me retourne, et je vois à deux cents pas de la maison comme un cratère en éruption. Dix maisons brûlaient. Toutes à toits de chaume. La ville s'éveillait avec un bruit de fourmilière effrayée. La rue était pleine de femmes fuyant et d'hommes arrivant. On sonnait le tocsin. Le vieil évêque de pierre qui est au milieu du pont était tout rouge.

Je me suis levé et habillé, et j'ai roulé dans un mouchoir le manuscrit de *l'Année terrible.* A ce moment, Mariette est arrivée. La brave fille avait peur, pour nous seulement, pour Jeanne, pour moi. Je suis allé à l'hôtel Koch portant mon manuscrit. Tout dans l'hôtel était terreur et ténèbres. Je suis entré dans le couloir d'en bas en courant. Tout à coup je me heurte et je tombe. On venait de descendre une malle qu'on avait roulée au bas de l'escalier sans prendre la peine de l'éclairer. La chute fut rude. Pourtant je n'ai eu que trois contusions, aux deux genoux et à la hanche.

Ces dames étaient réveillées. Alice se trouvait mal. Les enfants dormaient. On poussait dans la rue des cris d'épouvante : *Feuer! Feuer!* au feu! au feu! L'incendie était tout près, mais le vent portait à l'est, ce qui diminuait notre danger.

Je suis entré dans une des maisons qui brûlaient. J'ai offert ma chambre à une jeune femme effarée qui avait dans ses bras un enfant. Puis j'ai organisé la chaîne. J'ai fait mettre les femmes et enfants en file jusqu'à la rivière pour les seaux vides et les hommes en file en face pour les seaux pleins. Je me suis mis du côté des seaux pleins. J'ai fait la chaîne depuis

minuit et demi jusqu'à 2 heures du matin. A un seau par seconde, il m'est passé plus de cinq mille seaux par les mains. L'incendie, effrayant pendant une heure, s'est peu à peu circonscrit. Il y avait peu de vent. A 2 heures il était à peu près éteint. Je suis allé me coucher. M. Pauly, bourgmestre, était absent, je l'ai suppléé de mon mieux.

En faisant la chaine, un paysan à côté de moi me disait : — Monsieur, nous sommes un pays religieux. Ma mère m'a conté (en ce moment le curé doyen de Vianden passait) qu'à un grand incendie de quinze maisons, qu'il y a eu de son temps, le curé est arrivé, au moment le plus terrible, portant la Très Sainte Hostie. Il l'a présentée à l'incendie, qui s'est éteint subitement. — C'est beau, lui ai-je dit. Hé bien, voilà votre curé, voilà un incendie, il est menaçant, il faut l'éteindre, pourquoi ne pas aller chercher l'hostie? — Il m'a répondu : *J'aime mieux l'eau.*

15 juillet. — Le bourgmestre, revenu ce matin, est venu déjeuner avec moi. Je lui ai conseillé d'ouvrir une souscription pour les pauvres incendiés, et je lui ai remis pour eux 300 francs.

16 juillet. — Excursion à La Rochette. J'ai tout revu avec émotion, le puits, les tours, la chapelle; j'ai vu cela pour la première fois avec toi, mon Charles.

J'ai dessiné la ruine.



17 juillet. — Excursion à Bourscheid. Nous sommes allés, non par Brandebourg, comme en 1865, mais par Diekirch et la route haute. Vue admi-

rable de la ruine du haut de la montagne environnante. Vieille forteresse féroce. Un burg. Tout le onzième siècle avec ses spectres qui sont maintenant des tours. J'ai dessiné la tour d'entrée où il y avait, en 1865, deux femmes, la mère et la fille, réfugiées là comme deux orfraies. Le nid est resté terrible. Les femmes n'y sont plus.

23 juillet. — Je visite presque tous les jours les maisons brûlées dans la nuit du 14 au 15. Intérieurs sinistres. La vie toute récente et la mort toute chaude. Il n'y a plus de toits aux maisons ni de plafonds aux chambres. Des tas de cendres aux rez-de-chaussées, épais de deux ou trois pieds, résument toute la maison. Les portes et les fenêtres, qui ont été des vomitoires de flammes, sont calcinées. Dans des façades toutes rongées par le feu, il y a des croisées dont les carreaux ne sont pas cassés. Dans les arrière-cours où pleuvait la braise, des tas de fumier n'ont pas pris feu. Çà et là les poutres d'un plafond, restées à claire-voie et se découpant noires sur le ciel, ressemblent aux côtes d'un squelette. Des touffes d'herbe dans des coins sont restées vertes. — On a commencé la reconstruction. La souscription marche; le prince Henri des Pays-Bas, vice-roi du Luxembourg, a dit : *Je dois donner le double de Victor Hugo;* et il a donné 600 francs.

24 juillet. — Le curé de Vianden a dit hier dimanche en chaire : *Le diable avait sur la terre trois religions, les Luthéristes, les Calvinistes et les Jansénistes. Maintenant il en a une quatrième, les Hugonistes.*

Ce curé est un vieux brave homme qui possède la seule oie qu'il y ait dans Vianden. Il va dans les rues avec elle. Ils sont inséparables; tantôt l'oie suit le curé, tantôt le curé suit l'oie.

25 juillet. — Le jour du départ de Victor, comme nous étions dans la voiture, en route pour Diekirch, en montant la côte de Vianden, le cocher s'arrête brusquement, et fait pleuvoir avec une sorte de rage une grêle de coups de fouet sur un point de la route. Nous regardons et nous voyons une misérable bête se tordre sous le fouet au grand soleil. C'était une couleuvre qui traversait le chemin. Elle est restée là coupée en tronçons. J'ai dit au cocher : Pourquoi la tuer? — Il m'a répondu : Ces bêtes-là font peur aux chevaux.

28 juillet. — Hier un paysan entre dans le jardin de l'hôtel Koch où j'étais. Il s'approche et me dit :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Je le regarde; il ôte son chapeau.

— Salut, Victor Hugo, dit-il. Et il ajoute : On ne dit pas monsieur.

Je lui tends la main, et le voilà qui se met à me réciter des vers de la *Légende des siècles,* des *Châtiments* et des *Contemplations.*

Cet homme est vieux, en blouse et en sabots, et parle bien français. Je lui ai demandé : — Qui êtes-vous? Que faites-vous?

Il m'a répondu :

— Je cultive la terre et je lis Shakespeare en anglais et Victor Hugo en français.

Aujourd'hui j'ai dessiné la maison que j'habite.

1er août. — A 5 heures, M. Pauly nous a invités à une promenade en bateau. Nous sommes allés chercher le bateau à une portée de fusil en aval, tout près d'un barrage où il y a une petite chute. En entrant dans le bateau ces dames sont un peu tombées. M. Pauly a saisi l'aviron, mais l'eau était très grosse, et nous avons, malgré ses efforts, dérivé vers la chute. Cependant nous avons pu atterrir à la rive opposée, qui est un escarpement. Au pied de cet escarpement nul moyen de grimper. M. Pauly a essayé de gagner seul l'autre bord, mais il a dérivé et a dû se jeter à l'eau. Le bateau vidé a franchi la chute. Du reste c'était un bain pour M. Pauly, il n'y avait que trois pieds d'eau. Des enfants ont crié. Un homme du métier est venu à notre aide, on a traîné le bateau sur la prairie au-dessus de la chute, puis on l'a remis à flot, et l'homme est venu nous chercher dedans.

2 août. — Nous sommes allés par le haut plateau au-dessus de Vianden, route de Clervaux, puis à travers champs, à pied, voir une magnifique vallée de l'Our. Un cirque de hautes collines entourant comme un amphithéâtre une sorte de mont figurant un proscenium ou une estrade. Un peu en arrière de ce mont, la croupe escarpée qui porte la ruine de Falkenstein. Au fond, en bas, la rivière tordue comme une couleuvre.

4 août. — Nous sommes allés nous promener avec Petite Jeanne dans sa voiture. Arrivés à la frontière de Prusse, nous avons vu venir à nous M. André de Roth. Il nous a priés d'entrer chez lui. J'ai vu Roth; vieille église romane avec une abside très curieuse du 9e siècle à galeries superposées de cintres engagés. Ici le roman est presque encore romain. A côté, dans le mur extérieur, une pierre tombale du onzième siècle. Le clocher est du douzième. Le manoir de Roth est une ancienne commanderie de Templiers, puis de Malte. Il a encore très bon air. Dans l'intérieur quelques vestiges, des cheminées de pierre, une vis d'escalier en pierre sculptée; au

IMPRIMERIE NATIONALE.

dehors, quelques inscriptions. Il y a sur la porte d'entrée des trous de mitraille du maréchal de Boufflers qui mit une batterie sur la haute colline en face. Roth regarde deux vallées où coule l'Our. C'est très beau. M. André m'a conté la très curieuse noce du dernier comte de Falkenstein, devenu paysan.

7 août. — J'ai profité d'un rayon de soleil pour dessiner un aspect assez détaillé de la ruine de Vianden[1].

10 août. — Excursion sur la montagne. Retour au haut plateau d'où l'on voit Falkenstein. J'ai fait une ébauche de ce grand paysage. De là, nous sommes allés sur le plateau voisin d'où l'on voit Vianden. Nous sommes allés à pied jusqu'au bord de l'escarpement. Vue splendide. Rien de plus grand. Cette immense ruine dans cet immense entassement, ce donjon dans ce tas de collines, c'est mélancolique et sauvage. Un pas de plus et l'on voit la ville au fond de la vallée, et la rivière. C'est plus pittoresque et moins sublime. Il n'y a plus la solitude. L'homme apparaît. Il semble que Dieu, qui emplissait tout, diminue.

13 août. — J'ai dessiné sur mon livre de voyage la grande toile d'araignée[2] à travers laquelle on aperçoit la ruine de Vianden comme un spectre.

16 août. — Ce matin procession de Saint-Roch contre le choléra. Bannières. Cloches. Chants. Saint promené. J'ai un peu scandalisé les gens en demandant si on l'avait laissé entrer dans l'église avec son chien.

Promenade à Wallendorf. Au départ beau temps. Au retour tempête. Presque une trombe. Nous étions au grand galop sur la montagne. Il paraît qu'il y avait du danger. Éclairs aveuglants. J'ai pris mon caban, je me suis mis sur le siège dehors, et je les ai mis tous les trois dans la voiture bien fermée en leur décochant ce quatrain :

Puisque sur nous l'orage plane,
J'entends rester seul sur mon banc ;
Je me fourre dans mon caban,
Fourrez-vous dans votre cabane.

Ces dames ont ri. Faire rire, c'est rassurer. L'averse était si formidable qu'il a fallu s'arrêter. Nous nous sommes remisés dans une ferme. Nous sommes rentrés à 8 heures du soir.

[1] Voir page 571.
[2] Ce dessin se trouve à la Maison de Victor Hugo.

20 août. — Hier j'ai été revoir Brandebourg. Route charmante, ruine superbe, entre deux ravins, l'un doux et vert, l'autre terrible. Le vieux burg est admirable. J'y ai fait trois dessins. Une porte, style Médicis, soutient une tour romane qui va crouler. Elle plie et fait ventre à droite et à gauche. Au fond de la ruine, une tour carrée du 10e siècle, tragique. A la porte de Brandebourg, un bas-relief romain en grès. Les savants du pays disent que c'est un autel du bœuf Apis, à qui un prêtre offre une pomme. C'est un zodiaque.

21 août. — Je suis allé à Roth. Vu l'église romane, malheureusement badigeonnée; beaux piliers et beaux chapiteaux. Le portail, refait fâcheusement au 18e siècle par le grand-père de M. André de Roth, pourrait aisément être rétabli. On voit sous le plâtrage rococo les pleins cintres romans. Dans le cimetière, vieilles croix gothiques. Au coin du cimetière, un tilleul aussi vieux que l'église. Un chicot du tronc dessine une gueule d'hydre ou du moins de grosse bête de la mer. Ce monstre animal sortant de ce monstre végétal est curieux.

Nous partons demain pour Diekirch.

23 août. — Nous avons quitté Vianden. A 1 heure 28 j'ai perdu de vue la maison que j'habitais sur le pont et où ma fenêtre était restée ouverte.

24 août. — Nous sommes partis pour Esch-le-Trou. Arrivés à midi et demi. On descend une grande côte, on longe une rivière, la *Sure* (ainsi nommée parce qu'il n'y est jamais arrivé d'accident), on passe un tunnel creusé dans le roc vif, et l'on entre dans une vallée assez sauvage. Il y a là, au-dessus d'un village, un vieux burg; une tour ronde et une tour carrée, toutes noires, se regardent des deux bords d'un précipice; derrière la tour carrée s'échelonnent sur les crêtes du rocher trois ou quatre autres tronçons de tours. C'est du 10e siècle et très farouche. Nous sommes montés au burg. Il est habité. Les paysans ont remis aux tours effondrées des toits de paille, et ils ont fait du donjon une énorme chaumière. Revanche du village sur la seigneurie. Rien de fauve et de misérable comme ces intérieurs. Une fille couche là dans un trou sans vitre sur de la paille presque en plein air, hiver et été. J'ai vidé là mon porte-monnaie. J'ai fait quelques croquis de toute cette ruine. Nous étions de retour à Diekirch à 7 h. 1/4 par un beau soleil couchant.

Le tunnel d'Esch-le-Trou me rappelle la coupure faite à ciel ouvert au rocher qui fermait la vallée de Vianden, où est maintenant la frontière de Prusse. Ce rocher a été dur à couper. Il a fallu le pic et la mine. Un des

travailleurs a été lancé un jour par l'explosion de la mine du haut de la montagne au fond de la vallée au delà de la rivière. Il ne s'est fait aucun mal dans cette chute énorme. Il est encore vivant. Il y a de cela quarante ans. M. André m'a montré le trou de mine qu'on voit encore; M. André a été témoin du fait. Il alla voir l'homme qu'on venait de relever tout en vie. — *A quoi pensiez-vous en l'air?* lui demanda M. André. — *A ceci, qu'on était bien en l'air et mal sur la terre.*

25 août. — Excursion par Mersch au château en ruine d'Ansemburg. Mersch, je dessine le beffroi, le rocher-tour, belle ruine gâtée par un logis bourgeois. Marienthal, vallée magnifique, rochers comme des tours; Schœnfels, Belleroche, vieux château absurdement restauré. La ruine d'Ansemburg est admirable. Je la dessine. Forteresse du 14e siècle avec des choses de la Renaissance. Il y a un revenant.

Nous partons demain matin pour Mondorf.

[Séjour d'un mois aux eaux de Mondorf, près Altwies.]

28 août. — A Mondorf, aristocratie et bourgeoisie. Grande curiosité de me voir, mais curiosité hostile. Mariette a entendu un homme à qui un autre disait : *Tournez-vous, voilà Victor Hugo,* répondre : *Je ne le connais pas.*

Nous sommes allés à Aspelt. Il y a là une vieille croix de pierre, une église gothique avec clocher roman, et un château du seizième siècle, le tout en mauvais état. J'ai dessiné la croix, le clocher et le château. Un paysan est venu nous ouvrir. J'ai voulu lui donner une pièce de monnaie. Il a refusé et m'a dit : *Je voulais vous voir, je vous ai vu, je suis content.* — Je lui ai demandé : *Êtes-vous luxembourgeois?* — Il m'a dit : *Non, je suis prussien aujourd'hui. Mais français toujours.* — Je lui ai tendu la main qu'il a serrée les larmes aux yeux. C'est un lorrain cédé.

30 août. — Après déjeuner, nous sommes partis pour Thionville. Je raconterai en détail cette journée. J'ai vu cette ville que mon père a défendue en 1814 et 1815, et qu'on n'a pas prise. Elle est prise aujourd'hui; elle est plus que prise, elle est prisonnière. L'Allemagne la tient. Il y a une sentinelle prussienne aux portes.

La ville a été épouvantablement bombardée. La pluie d'obus a duré cinquante-trois heures. Sur toute la ville, environ quatre cents maisons, cinq seulement n'ont pas été atteintes; elles ont seulement leurs vitres brisées. Tout le reste mitraillé, écrasé, brûlé. La ville est morne, je devrais dire

morte. Les habitants sont indignés et consternés. Partout des ruines. Pourtant on commence à rebâtir.

Nous sommes allés à la mairie; la maison de ville étant brûlée, la mairie se tient dans un logis quelconque sur lequel on lit ce mot écrit à la main au-dessus de la porte : *Mairie.* Nous sommes entrés dans une salle basse où des hommes étaient assemblés. J'ai demandé : *Quelqu'un pourrait il m'indiquer la maison où a logé en 1814 et 1815 le général qui a défendu Thionville?* Un vieillard, le maire, m'a dit : *Le général Hugo?* J'ai répondu : *Oui.* Alors un d'eux, m'ayant reconnu, a dit à demi-voix aux autres : *C'est son fils, Victor Hugo.* Tous se sont levés. On a parlé. Mon père a laissé une grande trace dans cette ville. On l'admire et on le vénère. Ces hommes étaient les membres du conseil municipal. Ils étaient en séance. J'y étais entré brusquement. L'émotion était grande; un d'eux s'est écrié : *Si nous avions eu en 1870 l'homme que nous avions en 1814, Thionville ne serait pas aujourd'hui prussienne!* Un d'eux, un nommé M. François, s'est offert pour me conduire à la maison que mon père avait habitée.

J'ai demandé au maire, M. Arnould : *Où sont vos archives? Je voudrais voir les dossiers relatifs au siège de 1814 où mon père commandait.* — Il m'a répondu : *Nous n'avons plus d'archives. Tout est brûlé. Nous avions dans la grande salle de la mairie où se tenait le conseil municipal le portrait de votre père. La salle a été brûlée, le portrait aussi.* J'ai répondu : *Tant mieux. Du moins mon père n'est pas prisonnier de la Prusse. Il méritait d'être tué ici en effigie avec votre liberté.* L'émotion nous gagnait. Les yeux étaient humides.

Nous sommes allés rue des Vieilles-Portes, n° 326. C'est là qu'était, et n'est plus, la maison habitée par mon père en 1814 et 1815. Elle a été brûlée. On l'a rebâtie. Il en reste pourtant une grande porte cochère et la façade intérieure sur la cour, avec les écuries, les remises, les cuisines, petit corps de logis style Louis XIV, surmonté d'un jardinet en terrasse dont le haut mur laisse voir les arbres du rempart. Aux deux angles du petit jardin, il y a deux pavillons, même style, dont les vitres sont brisées par le bombardement. Entre ces pavillons une petite porte par où mon père allait sur le rempart auquel la maison est comme attenante. A l'intérieur il ne reste rien de ce qui a vu mon père, qu'un escalier de pierre et une petite glace trumeau encadrée d'une baguette dorée avec des bergers et des moutons peints dans le goût Louis XVI. La maîtresse du logis, jeune, nous parlait de mon père avec respect. C'est la tradition de Thionville.

Une vieille dame a connu mon père. Elle s'appelle Mlle Durand. Elle a aujourd'hui soixante-dix-huit ans. On m'a offert de me conduire chez elle. J'ai accepté. Un lycéen qui était là, coiffé d'un képi, figure intelligente, m'a prié de lui permettre de me conduire. Il est le petit-neveu de la vieille

dame. Il nous a menés dans une rue voisine. Nous sommes entrés dans une maison de la Renaissance ayant encore ses pilastres et ses médaillons, mais badigeonnés en jaune et en blanc. On entre par un beau porche à voûte ogive. La vieille dame, prévenue de mon arrivée, m'attendait au rez-de-chaussée. Elle est infirme et marche difficilement. En 1814, c'était une belle jeune fille de vingt et un ans. Elle s'est levée, m'a fait la grande révérence lorraine, et m'a dit : *Ah! monsieur, je vous ai vu bien jeune.* C'est mon frère Abel qu'elle a vu. Je ne suis jamais venu à Thionville qu'aujourd'hui. Je ne l'ai pas détrompée, ce qui lui eût fait de la peine. En 1814, Abel avait seize ans, et était aide de camp de mon père. Il était officier depuis l'âge de quatorze ans, sous-lieutenant en sortant des pages du roi d'Espagne. Quand vint la Restauration, à seize ans, il avait déjà porté trois cocardes, la rouge d'Espagne, la tricolore de l'empire, la blanche des Bourbons. Ce n'était pas la faute de cet enfant.

La vieille demoiselle, très majestueuse et encore belle, m'a parlé de mon père. — *Il avait été si bon et si brave en 1814, qu'en 1815 la ville a redemandé à l'empereur le général Hugo. Il est revenu. Nous l'avons reçu en triomphe. Le jour de son arrivée, il est allé au théâtre. Toute la salle s'est levée en criant : Vive le général Hugo! J'étais là.*

Et la vieille dame pleurait. Je lui ai baisé la main. Victor aussi pleurait, et moi un peu.

La salon où nous étions est aujourd'hui moderne, mais il a été antique; il y a une magnifique cheminée du plus beau goût Louis XIV en marbre rouge avec médaillons de marbre blanc. Celui du centre qui est ovale représente Sémélé; cette cheminée monte jusqu'au plafond.

J'ai quitté la vieille dame très ému. Elle a fait effort pour nous reconduire jusqu'au perron de la cour. Son neveu, charmant adolescent, nous a un peu conduits dans la ville. Il y a une vieille tour dite la *Tour aux puces.* Le château, du temps de Charles-Quint, a de beaux restes. J'ai dessiné une tour, et une autre de l'entrée.

Thionville a de beaux restes de l'époque espagnole. Une des rues de la ville est remarquable par la quantité de maisons à portes basses et à tourelles engagées. J'ai dessiné une des masures du bombardement. M. François nous a menés à ce qui a été la maison de ville. Ruine. J'ai dessiné les quatre murs qui restent de la salle où était le portrait de mon père[1]. Il y a à côté un jardin, le jardin public.

Pendant que je dessinais, j'entendais des enfants dans le jardin chanter la Marseillaise. J'ai dit à M. François : *Cela fera de mauvais prussiens.*

[1] Voir page 573.

Chemin faisant, j'avais vu l'église. Elle est du mauvais style de Saint-Sulpice; mais le baldaquin rococo de l'autel est admirable. Il rappelle celui de Spire. Les voûtes ont des trous de bombes. Le cadran du beffroi a été brisé par un obus.

Georges et Jeanne ont fait émotion. On les entourait, on les admirait. Un officier prussien a dit à Georges : *Vous êtes un bel enfant. Donnez-moi la main.* Georges a croisé ses deux mains derrière son dos et l'a regardé fixement.

1er septembre. — En m'en revenant de Mondorf j'ai rencontré sur la route un cavalier, vieux, en blouse bleue, l'air militaire, deux pistolets à ses arçons de cuivre; soldat devenu paysan. Il m'a salué en passant; son cheval s'est arrêté, et a baissé la tête. Le vieux homme m'a dit : *C'est un geval vranzais, il vous zalue.*

2 septembre. — L'évêque de Luxembourg, Nicolas Adamus, a refusé la musique qui avait donné *une sérénade à Victor Hugo.* Alors les habitants de Vianden ont crié sur son passage *Vive Victor Hugo!* Et il a quitté la ville. Le bourgmestre a déclaré qu'il rompait toute relation avec le clergé local. *Le West,* journal allemand et jésuite, a dit que j'étais *Satan en personne.*

3 septembre. — Nous sommes allés de Remich où l'on passe la Moselle sur un pont hollandais par un bout et prussien par l'autre, et de là à Nennig, où il y a des débris romains, un reste de palais, un bas-relief, un sarcophage en pierre, une colonnette étrange avec figure engagée, plutôt romane que romaine, de vieux murs, le parpaing d'une salle carrée avec tronçons de colonnes (une entière) et, dans un grand bâtiment construit exprès, une magnifique mosaïque romaine à médaillons, représentant les divers aspects du cirque, les gladiateurs s'entretuant, les bêtes s'entredévorant, les bêtes mangeant les hommes, les hommes tuant les bêtes, le gladiateur qui a vaincu le tigre et qui demande grâce, l'ours forcé à coups de fouet de manger un homme, le tigre dévorant l'âne, image involontaire de l'empereur et du peuple, le lion dompté par le belluaire, autre symbole, et la musique, un orgue hydraulique et un cor de chasse, sorte de trompette circulaire traversée d'une flèche. J'ai dessiné la tête du tigre et celle du lion. Cette mosaïque est très grande et admirable; elle a un aspect de grisaille que le temps lui a donné. Des paysans l'ont découverte à coups de pioche, et sans leurs coups de pioche elle serait intacte.

On m'a présenté le registre des voyageurs, je n'ai pas voulu y écrire mon nom, étant en Prusse.

Un peu de pluie, mais en somme beau temps. Nous sommes allés de

Nennig à Dalheim voit l'emplacement d'un camp romain. On y a élevé un pilier carré surmonté d'un aigle avec cette inscription :

ROME A CAMPÉ SUR CE PLATEAU

Dans le village, un rocher mêlé de restes de maçonnerie romaine est curieux.

9 septembre. — Nous sommes allés à Rodemach. Rodemach est célèbre parce qu'en 1814 une garnison de 75 hommes détachée de Thionville et mise dans Rodemach par mon père a tenu tête à 45,000 allemands. A l'heure qu'il est Rodemach est démantelé. Ce vieux bourg a encore un grand aspect. Un reste d'enceinte du treizième siècle avec porte de ville entre deux tours rondes, un reste de haute muraille qui a été la citadelle des 75 hommes de mon père; tout cela est saisissant. Dans l'intérieur il y a quelques vieilles maisons, une entre autres avec un joli porche de la Renaissance. Je retournerai à Rodemach.

J'ai dessiné la porte entre deux tours.

12 septembre. — Ce soir, comme je revenais du bain, la nuit tombait, j'étais arrivé à un lieu assez sauvage où il y a un entrecroisement de routes au pied d'une haute colline de roche. J'avais remarqué là une cabane d'aspect farouche, quatre murs, une porte, une fenêtre, la paille pour toit, le rocher pour plancher. En passant devant cette cabane, j'ai entendu des cris désespérés. J'ai regardé dans le crépuscule. C'était un petit garçon de quatre à cinq ans, en haillons, qui pleurait, criait, et frappait des poings et des pieds la porte de la cabane. J'y suis allé. J'ai soulevé le loquet, la porte était fermée. J'ai dit à l'enfant : Viens à moi. Alors il s'est sauvé dans le rocher derrière la masure comme un chat sauvage. Je l'ai fait revenir en lui tendant une pièce de monnaie. J'ai encore essayé d'ouvrir la porte. Inutile. J'ai frappé. Il n'y avait personne dans la maison. L'enfant s'est remis à crier et à frapper la porte. Il avait peur de moi, parlait allemand, et ne voulait pas me suivre. Je suis allé jusqu'aux premières maisons d'Altwies qui est tout proche. Mais là, personne ne me comprenait. On ne parle qu'allemand. Enfin j'ai déterminé deux jeunes filles à me suivre jusqu'à la masure. On entendait toujours les cris de l'enfant de la nuit. Il semblait et se croyait abandonné; les jeunes filles lui ont parlé. Elles lui ont pris chacune une main, et il s'est laissé emmener. Je l'ai suivi. Elles l'ont fait entrer dans une maison, et une vieille femme qui était sur le seuil m'a dit en français que le père et la mère étaient là. Mais pourquoi avoir laissé dans cette solitude le pauvre petit?

13 septembre. — Nous sommes allés à Schegen. J'ai dessiné la vieille tour qui est vraiment très rare et très belle. Elle est du treizième siècle et à demi couverte de lierre.

18 septembre. — Lettre de Berne. Il paraît que les journaux de Paris me disent très malade. *Paris-Journal* donne des détails. C'est d'une pleurésie que je serais en train de mourir.

24 septembre. — Nous partons à 6 heures du matin pour Reims par le chemin des Ardennes. Nous avons traversé le champ de bataille de Sedan. Le chef de train nous l'a expliqué. La plaine est couverte de petites éminences couvertes de touffes de chanvre qu'on y a semé. Ce sont des tombes. Dans une petite île de la Meuse, il y a quinze cents chevaux enterrés. La place est marquée par l'épaisseur de l'herbe. Tout ce pays est sombre et a un air indigné.

A l'horizon on voit sur une hauteur dans un bois le château où était logé Guillaume, et sur une colline plus basse, dans un autre bois, le château où Bonaparte est venu signer la capitulation. On distingue des faîtes aigus. Ce château, nous dit le chef du train, se compose de quatre tourelles reliées par des ponts. Je vois en effet les toits pointus des quatre pavillons. Les deux châteaux appartiennent aux deux frères. Ces deux autres frères, Guillaume et Bonaparte, y ont signé une paix qui sera la guerre.

Un peu plus loin, au bord d'une route près de Donchery, nous avons aperçu la maison, une auberge, où Bonaparte a rendu son épée. C'est du moins ce que nous a dit le chef du train. Je crois qu'il se trompe. C'est à cette auberge que Bonaparte a rencontré Bismark et c'est dans le château qu'il a rendu son épée.

Arrivée à Reims à 3 heures.

C'est la quatrième fois que je vois Reims. La première fois, en 1825, je venais d'être nommé, en même temps que Lamartine, le 16 avril 1825, membre de la Légion d'honneur. J'avais été invité au sacre de Charles X par lettre close du roi. J'étais avec Charles Nodier. Cailleux et Alaux le romain nous accompagnaient. Nous logions chez Salomé, directeur du théâtre et ami de Taylor. Nous campions.

La seconde fois, en 1838, je venais de terminer *Ruy Blas,* le 11 août, je voyageais pour me reposer. Le 28 j'étais à Reims. Je visitais les combles de la cathédrale. J'ai entendu de là le canon braqué sur la place annoncer la naissance du comte de Paris.

La troisième fois, en 1840, je n'ai fait que traverser en poste la place de la cathédrale.

Aujourd'hui, en 1871, je reviens vieux dans cette ville qui m'a vu jeune, et au lieu du carrosse du sacre du roi de France, j'y vois la guérite blanche et noire d'un soldat prussien.

Nous avons été voir l'église. C'est toujours la merveille qui m'a ravi il y a cinquante ans. Cependant une restauration froide lui ôte un peu de ce mystère que le temps lui avait donné. Je ne sais quel archevêque idiot a fait remplacer par une grille le mur de l'archevêché où était adossée une charmante construction de la Renaissance, tout près de la façade de la cathédrale. C'était un bijou près d'un colosse. Rien de plus charmant que le contraste. Il a disparu. C'est un des effets de la restauration peu intelligente à laquelle la cathédrale est en proie. Dans l'intérieur, tapisseries magnifiques du 15[e] et du 16[e] siècles. Les vitraux sont ce que je les ai vus, splendides.

J'écris ceci le 25 au matin, avec le soleil levant et la cathédrale devant les yeux. Ma chambre (n° 36) donne sur la place. Les corbeaux et les hirondelles volent à leurs nids, les corbeaux dans les tours, les hirondelles sous les portails. J'écoute les cloches. Elles sont deux qui dialoguent, une grosse et une petite. La grosse dit : *Oh! que je t'aime!* la petite répond : *Oh! que non.*

L'auberge du *Lion d'or* a pour compensation la cathédrale. On y dîne mal, mais on y est ébloui. Mauvais gîte, mais belle façade.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

DESSINS DE VICTOR HUGO



Château de Nemours. — Août 1844

Église de Nemours. — Albums, 1844



Sur la Moselle. — Carnets, 1863.

Le Rheinfels. — Maison de Victor Hugo.



RUDESHEIM. ALBUMS, 1864.



TERMONDE. — [illegible] ALBUM, 1864



Ruines d'Antoing. — Albums, 1864



RUINE DE VIANDEN. — MAISON DE VICTOR HUGO



THIONVILLE. LA MAIRIE INCENDIÉE. — MAISON DE VICTOR HUGO.

dans le même coin il y a un ceinture
de fer avec vis et écrou



plus deux chapeaux de fer qui ressemblent
à deux boucliers.



Tout cela était destiné à la femme adultère
convaincue par les juges. On lui mettait
la ceinture au ventre, les pierres
au cou et le chapeau sur la tête.
Ainsi accablée de ces deux [illegible]
de fer, on la faisait marcher nue
dans la ville à grands coups de fouet.
On interrogeait la mort [illegible] supplices les huguenots.
L'hérésie au moins était punie des
mêmes peines que l'hérésie à Dieu.
Tous les [illegible] sont aujourd'hui
rongés de rouille. Toutes ces lois
[illegible] ces préjugés aussi. En
sortant de l'hôtel de ville, le bourgmestre
nous a conduits chez lui où nous avons
[illegible] par de vieilles [illegible]
[illegible] du Rhin. [illegible]
[illegible]. J'ai bu à la
santé de la vieille dame et à la
prospérité de la vieille ville. Paris

Fac-similé d'une page du Carnet de voyages, 1867. (Voir page 554.)

NOTES

DE CETTE ÉDITION

IMPRIMERIE NATIONALE

LES MANUSCRITS

DE

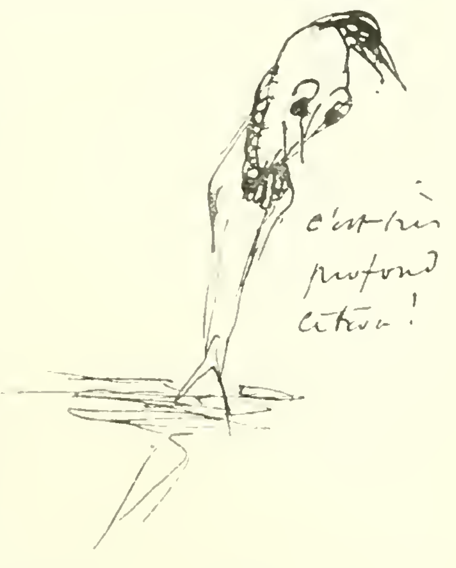
FRANCE ET BELGIQUE. — ALPES ET PYRÉNÉES. VOYAGES ET EXCURSIONS.

Il n'y a pas, à proprement parler, de description du manuscrit pour ce second volume de voyage; il y a vingt manuscrits épars : lettres, carnets, feuilles détachées, albums; tout a été collationné et consulté, mais ces documents disparates ne composent pas un manuscrit.

L'éditeur Urbain Canel, qui devait publier le *Fragment d'un voyage aux Alpes*, a-t-il égaré le manuscrit de 1825? Jusqu'à présent l'original n'a pas été retrouvé, et nous avons dû, pour la collation, nous reporter aux extraits de la *Revue de Paris* et de la *Revue des Deux-Mondes* qui, à deux années de distance, ont donné chacune une partie du récit cité par Mme Victor Hugo dans le tome II de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*.

La partie : *France et Belgique* est, sauf quelques notes extraites des Albums, composée de lettres adressées à Mme Victor Hugo; nous ne croyons pas qu'en 1834 et 1835 Victor Hugo écrivait avec l'intention arrêtée de publier ses voyages. Le papier varie selon l'auberge choisie, ou subie, par Victor Hugo au hasard de la route.

Voici, d'après le petit carnet de poche où Victor Hugo inscrivait ses dépenses, en 1836, la caricature d'un voyageur effaré devant la profondeur d'un précipice.



C'est seulement pendant le voyage de Belgique que les lettres s'enrichissent de croquis, de dessins soulignant et commentant le texte; nous les avons reproduits

au fur et à mesure; Victor Hugo n'emportait pas encore d'album et dessinait, de mémoire sans doute, en écrivant à sa femme. Quelques dessins séparés sont envoyés aux enfants dans les lettres adressées à leur mère.

La première lettre publiée dans la partie intitulée *Alpes et Pyrénées* porte le numéro 6; les cinq premières ont été publiées par Victor Hugo dans *le Rhin*.

Outre les lettres à Mme Victor Hugo nous avons, pour l'année 1839, quelques feuillets de notes et deux albums de voyage; le premier, estampillé à la Bibliothèque nationale sous le chiffre 8, est rempli de notes en tous sens (quelques-unes barrées), de dessins ébauchés, recommencés quelques pages plus loin, de croquis à l'encre ou au crayon.

Des pensées, des vers, le plus souvent étrangers au voyage, sont jetés au hasard de la page ouverte; des feuilles, des petits bouquets de fleurs sont restés collés à des pages blanches.

Nous avons donné, soit dans le texte, soit dans les illustrations, les principaux dessins et croquis des albums de voyage; nous en noterons ici les particularités les plus intéressantes.

Dans l'album de 1839, quelques feuillets sont en partie coupés, d'autres arrachés; sans doute Victor Hugo aura détaché et envoyé un dessin; à la troisième page, cette réflexion sur Lyon :

16 octobre : Lyon. — Il est impossible de se figurer dans une situation qui soit plus pittoresque une ville qui le soit moins.

A la fin de l'album cette ligne complémentaire :

Lyon est sous un nœud de nuages.

Une accolade précédée de l'indication : *Comédie,* réunit ces quelques vers :

Il m'a, d'un coup de trique,
Fait courir dans les reins un frisson électrique.

L'un jouait de la harpe et l'autre de la flûte.
C'était à faire fuir tous les chiens du quartier.

Au-dessus de ces vers quelques lignes :

Le fléau de la Belgique c'est le marbre bleu, le fléau de l'Alsace c'est le granit rouge. Toute l'architecture officielle en est faite. On rencontre çà et là des péristyles et des colonnades, des douanes, des casernes, des collèges, un tas de temples grecs lie de vin où sont logés les préfets, les octrois, les gendarmes, et qui sont du plus odieux effet. Il y a à Strasbourg un théâtre sang de bœuf qui est une abominable chose.

Cependant, il faut le dire à la louange de ce granit, nu il est hideux; ouvragé, sculpté, fouillé, il devient beau. Comme il contient beaucoup de fer, il prend

avec le temps une teinte oxydée qui donne aux édifices je ne sais quelle apparence robuste et sévère. Le Munster est couleur rouille. Cela mêle dans l'esprit l'idée du fer à celle du granit et ne nuit pas à la rude majesté de la cathédrale.

Puis des pensées :

Ce qui est presque n'est pas.

Japhet a produit les rêveurs et les conquérants; Sem les bergers, les marchands et les marins; Cham les brigands et les esclaves.

Dieu a fait l'Asie pour les arbres, l'Afrique pour les tigres, l'Amérique pour l'Europe, l'Europe pour le monde.

Une religion, c'est une lunette pour voir l'étoile.

Je l'ai répété souvent, la nature est pleine de pensée ou, pour mieux dire, la nature est une pensée. Cherchez le sens des choses, vous comprendrez le but de l'humanité. Réfléchissez sur les aspects de la création, vous trouverez toute une philosophie.

Vivre, c'est regarder devant soi. Du moment où vous commencez à regarder en arrière, vous commencez à mourir. Il n'y a parmi les hommes que deux grandes divisions : ceux qui vivent et ceux qui survivent.

Naples est un lit, Rome est un tombeau.

Il y a un art de jeter dans la conversation des mots qui sont comme des sondes et qui vous font connaître la profondeur des hommes comme on connaît celle de la mer.

Que les fruits tombent, c'est tout simple, mais que l'arbre meure, c'est triste. Si ce n'était que les édifices, ce ne serait rien; mais c'est l'architecture qui s'écroule.

Le feuillet 14 est orné de masques grimaçants ; deux surtout sont très réussis :



Après sa visite à Toulon, Victor Hugo fait la description d'un vaisseau de ligne. Tout ce passage est entouré et, en travers, sur l'écriture même, est tracé le nom de *Jean Tréjean*, titre primitif des *Misérables*. On retrouve cette description mot pour mot dans la deuxième partie des *Misérables*, livre II, chapitre II.

C'est de cet album que sont extraits les deux dessins hors texte, pages 447 et 448, exécutés sur place en allant visiter la prison du Masque de fer.

A la dernière feuille de garde, notes sur Avignon. Elles ont été transcrites et développées sur un feuillet séparé. Nous les avons citées page 226.

Le second album de 1839, inscrit sous le numéro 1, est d'un format plus petit; la première date est : *19 octobre.*

Pas de dessins, on ne voit plus que la trace des pains à cacheter qui fixaient de petits dessins aux feuillets restés vides. Presque tout le texte a été publié dans la partie du voyage : *Midi de la France et Bourgogne.*

Nous détachons de cet album quelques maximes et quelques pensées :

Un état est perdu quand les honnêtes gens ont tant de lâcheté et les gredins tant de courage.

Noble au dedans, digne au dehors. La dignité est le vêtement de la noblesse.

Qui gloire a guerre a.

L'enthousiasme est la vertu de l'esprit.

Presque toutes les découvertes sont des Amériques. Celui qui les trouve n'est pas celui qui les nomme.

A la page 41, cette ligne au crayon :

Persévérance. Mot très long qui fait de très grandes choses.

L'évêque Myriel, dans la première partie des *Misérables,* dit textuellement ces phrases :

Je ne suis pas en ce monde pour garder ma vie, mais pour garder les âmes.

C'est peut-être de ce troupeau de loups que je suis le pasteur.

Jamais de précautions contre le prochain. Bornez-vous à prier Dieu, non pour vous-même, mais pour que votre frère ne tombe pas en faute à votre occasion.

Les dernières pages de l'album contiennent quelques notes à peine lisibles sur le château de Fontainebleau.

Pour le voyage de 1843, pas de lettres, sauf celle adressée à Louis Boulanger. Le texte est tout entier dans deux albums de format différent et dans un petit carnet de poche non relié et formé de quelques feuilles volantes bleues et blanches pliées en

deux. Les albums, rédigés certainement en vue de la publication, constituent un véritable manuscrit.

Le premier album, inscrit sous le n° 7, est paginé par lettres alphabétiques de A à Z, puis l'alphabet terminé, une seconde série commence depuis A² jusqu'à H².

A l'intérieur de la couverture, après l'adresse :

Victor Hugo, 6, place Royale.

le poète a mentionné pour mémoire certaines vérifications à faire :

Vérifier :

Premières lettres sur l'Espagne.	Les anciennes limites du Guipuzcoa. Si Bagnères a eu l'esprit républicain comme Andorre? Si l'on écrit les monts Jaïtzquivel ou laitzquivel.
Lettre sur Pampelune.	Quelles sont les tombes de Brou et de Bruges. Chercher les détails de la bataille de Tolosa. Et ce que veut dire la Virgue del Amparo.
Lettre sur Pasages.	Page Y. Chercher *Catius* parmi les auteurs latins. Vérifier *Catius spectra.*

Puis vient la récapitulation de ce que contient l'album :

TABLE.

Ce volume contient :

Des pièces de vers entières : pages A, D, E, F [1].

Des fragments de vers : pages B, G.

Des fragments de prose (pensées et rêveries) : pages H, I.

Maglia : pages C, K.

Le journal du voyage, pages :

A, B, C, D, *La Loire et Bordeaux.*

O jusqu'à L : *Bayonne et les Landes.*

L jusqu'à P : *Biarritz.*

P : *Le Chariot à bœufs.*

P, Q, R : *Saint-Sébastien.* (1re lettre. La seconde est à faire avec les matériaux du deuxième album.)

S jusqu'à Y : *Pasages.* (La lettre n'est pas terminée. La page blanche Z est réservée pour la finir. Sur la page jaune qui suit, il y a des notes au crayon qui sont copiées.) [2]

A², B², C², D² : *Pampelune.* (1re lettre. La deuxième est dans le 2e album.)

E², F² : *Leso.* (Guipuzcoa.)

G², H² : Un fragment non terminé sur la nécessité des dogmes et des mystères [3].

Çà et là des dessins.

[1] Ces quatre pages manquent. Nous avons d'ailleurs retrouvé dans le manuscrit des *Quatre vents de l'Esprit* un feuillet de cet album de 1843.

[2] La page Z est restée blanche; le texte de la page jaune a été publié.

[3] Ce fragment sera publié ultérieurement dans un des volumes d'œuvres posthumes.

Essentiel : Il y a quatre dossiers :

1° *Pasages.* Notes [1]. — Et la lettre commencée à Boulanger sur Cauterets avec sa copie.

2° *Cauterets.* Notes écrites en marchant. Copies. Les originaux sont dans le portefeuille, mais au crayon et illisibles [2].

3° *Le dos scié.* Très important à lire et à consulter.

4° *Inchoata.* N'a pas trait au voyage. Choses diverses. Quelques lignes de prose. Surtout des vers.

Au courant de cet album nous trouvons quelques ajoutés et quelques ratures, notamment dans les lettres de Bayonne 23 juillet, Saint-Sébastien, août. Pour la lettre datée de Pampelune les intercalations, sur papier pelure bleu-ciel, collées sur les pages de l'album, sont très importantes; l'une d'elles datée 12 août comprend le texte de la page 379 de ce volume jusqu'à la page 382; une autre prend à partir des lignes où il est question des tombes de Marie de Flandre et de Charles le Téméraire (page 388) et se termine à la citation des *Orientales* (page 393).

Dans cette même lettre de Pampelune, entre deux feuillets, est collé un petit billet écrit par la belle batelière qui avait «passé» Victor Hugo :

bueno para un beso que darè al señor que me traera este papel.
Manuela Benturaz la
Catalana batelera del Pasages
nuebe de agosto mil otho sientos
cuaranta i tres [3]

Sur la même page, encadrés dans le texte et datés de Pasages 6 août, on lit ces vers :

> Au bord des mers quand on sommeille,
> La nuit, tout caresse
> Tout caresse ou berce l'oreille;

(1) On n'a pu retrouver que la copie de ces notes avec des ajoutés de la main de Victor Hugo.

(2) Ce sont ces originaux qui forment le petit carnet de poche (l'un des plus intéressants) dont nous avons parlé page 583.

(3) «Bon pour un baiser que je donnerai au seigneur qui me montrera ce papier

Manuela Benturaz la Catalane,
batelière de Pasages
neuf août mil huit cent quarante-trois.»

C'est le bruit du vent sur les flots;
C'est le bruit des flots sur les grèves;
On entend, à travers les rêves,
Les chants lointains des matelots.

Plus loin, la moitié d'un feuillet coupé nous donne ces

ÉPITRES DE MAGLIA.

J'ai lu je ne sais où, mais dans un très bon lieu,
Que l'homme fait ses dieux de tout, hormis de Dieu;
J'ajoute ici que l'homme, ignorant sa richesse,
Met sa sagesse en tout, hormis dans la sagesse.

Que voulez-vous, mon cher? je suis un drôle d'homme.
Monsieur Rolle m'ennuie et monsieur Jay m'assomme.
l'esprit banal, le civisme banal
Je hais Paris, forum, marché, tréteau, journal.
Et je fuis le Gymnase
Je fuis le Vaudeville et le National.
Je viens ici...

....

Je franchis gués, ruisseaux, rochers, ravins bourbeux.
Je vais au flanc des monts par le chemin des bœufs.

... Lorsque tombe la nuit,
L'homme met son manteau, la femme met sa mante.
La ville au loin s'emplit d'une rumeur charmante;
On entend soupirer en de tendres ébats
Les guitares tout haut et les âmes tout bas.

Ce monsieur, pour parler en style diaphane,
S'appelle Théodore et rime avec un âne.

Nous trouvons, trois pages plus loin, une strophe datée de Saint-Sébastien, 30 juillet 1843 :

Et l'antique tilleul, sur cette antique église,
Comme pour l'embrasser, au souffle de la brise,
Penchait ses longs rameaux dorés par le ciel bleu,
Et j'avais le cœur plein de toutes les ivresses,
Car j'assistais, pensif, aux augustes caresses
Que la nature fait à Dieu.

Puis dans les dernières pages de l'album, des pensées; en voici quelques unes

Vous qui m'aimez, je n'ai rien fait qui mérite votre amour. Vous qui me haïssez, je n'ai rien fait qui mérite votre haine. Aimez-moi, je vous le rendrai. Haïssez-moi, je ne vous le rendrai pas. L'âme qui pense et le ciel qui éclaire sont deux choses sereines. Que Dieu soit loué!

———

L'amour est le soleil; la tendresse, la bonté, la douceur, la bienveillance, la cordialité, l'indulgence, la pitié, la charité, le dévouement, l'enthousiasme, la joie, sont les rayons.

———

Il y a deux façons de n'être d'aucun parti : comme les femmes et les enfants, parce qu'on n'en a examiné aucun; comme les penseurs et les sages, parce qu'on les a examinés tous.

———

En espagnol *aimer* et *vouloir,* c'est le même mot : *quérir.*

———

La brute vit plus près de la nature; l'homme vit plus près de Dieu.

———

Sauvez les apparences, le monde ne vous demande rien de plus; c'est-à-dire n'en gâtez pas d'autres.

———

Puis après quelques phrases de dialogue pour une comédie projetée, des remarques sur l'étymologie des villes traversées :

Fontarabie vient-il de *fuente à rabbia,* fontaine qui guérit la rage, ou de *fuente a raba, fontaine arabe,* ou de *fuente a rabbi*, fontaine à rabbin à cause des ablutions qu'y faisaient les juifs?

Auch vient-il d'Auguste qui l'affranchit et lui donna les privilèges romains, ou d'*Auscia,* nom du peuple dont elle était la capitale?

Vicomte vient-il de vice-comes, ou de vici-comes? — on dit encore dans la vallée de Bagnères un *vic* pour désigner le chef-lieu de plusieurs villages. Dans ce dernier cas, vicomte signifierait comte du bourg et aurait le même sens que burgrave.

Enfin, un quatrain local :

M. Viennet qui est de race noble et antique comme le prouve cette chanson locale :

Quand Richard Plantagenet
Voyait passer un Viennet,
Il lui ôtait son bonnet
Et l'appelait grand benêt.

Enfin 26 dessins, dont quelques-uns très importants, illustrent cet album; nous les avons tous reproduits, soit dans le texte, soit dans l'album de gravures.

A la première page du second album de 1843, cette ligne, écrite de la main de Victor Hugo :

Deuxième album. — Acheté à Pau le 14 août.

Cet album comprenant 49 pages est, comme le précédent, paginé par lettres alphabétiques, ce qui permet de constater que beaucoup de feuillets ont été enlevés; prenons un exemple : on compte trois séries de l'alphabet; la dernière page est chiffrée F^3; cependant on passe brusquement de la page U^2 à E^3, ce qui suppose huit pages coupées; ces feuillets manquants vont amener des lacunes dans la liste suivante, écrite par Victor Hugo au verso de la page 1 :

Cet album contient beaucoup de choses commencées et beaucoup de notes. Il est important à feuilleter et à consulter. Il y a aussi plusieurs morceaux terminés.

TABLE.

Arrivée de M. Michel à Cauterets : pages A, B [1].

Un commencement de lettre pour le voyage : page K.
Journal du voyage : La 2e lettre sur Pampelune, page O.
La cabane dans la montagne : page B^2.
Le commencement de l'excursion à Gavarnie : pages J^2, K^2.

Notes pour achever la rédaction du voyage :
Espagne : verso de la page M^2, page N^2.
Entrée en Espagne (De Bayonne à St-Sébastien) (ceci doit être mis immédiatement après la 1re lettre de St-Sébastien, 1er album), pages R^2, S^2, T^2.
Rentrée en Espagne par les Pyrénées (à faire [2], Aventure de Pampelune) : pages M^2, N^2.

France :
De Bayonne à Pau : verso de la page T^2.
De Pau à Cauterets : page U^2.
Lac de Gaube. Gavarnie. Luz : verso de la page N^2, pages O^2, P^2.
Tarbes, Auch, Périgueux, Angoulême, Saintes : pages P^2, Q^2.
L'île d'Oléron (rédigé) : pages M, N.

Vers :
Pièces entières : pages V^2, C^3.
Fragments : pages Z^2, A^3, B^3.
Maglia : page D^3.
Pensées çà et là : page F^3.

---

(1) Ce récit, non terminé, sera publié ultérieurement dans *Choses vues*.

(2) Cette partie du voyage n'a jamais été rédigée.

On remarquera que, de la dernière division de la table, il ne reste dans l'album que la page F³ (*Pensées çà et là*); les autres pages ont été coupées et les vers ont dû être utilisés du vivant de Victor Hugo dans quelque recueil.

A la page C, portrait du muletier borgne, reproduit page 451 de cette édition; quelques feuillets plus loin, un curieux croquis représente une tête de mort au pied d'un arbre. Quelques lignes commentent ce croquis :

C'était l'heure de la sieste. Il était midi, le soleil en plein triomphe resplendissait. La plaine immense et nue avait l'haleine d'une bouche de four. Il cherchait un arbre à l'ombre duquel il pût dormir et se reposer. Il rencontra un mancenillier.

Plus loin, une marine datée du *26 mai 1856. Hauteville. De ma fenêtre.*

Ce sont, avec un petit croquis de Pampelune, publié page 382, les seuls dessins de cet album.

Voici le commencement de lettre annoncé dans la table à la page K :

Comment va Paris et qu'y faites-vous tous? Voilà deux mois que je n'ai lu un journal et je ne sais rien si ce n'est que le soleil est éblouissant, le ciel bleu, la mer grande, la montagne admirable. Je sais tout de Dieu et rien de l'homme. Eh bien! je vis.

Qu'en dites-vous? N'ai-je pas l'essentiel? Ne vaut-il pas mieux regarder les Pyrénées que les Chambres? Un sapin penché sur une cascade n'est-il pas plus beau à voir que les lois qu'on fait? L'océan que Dieu agite n'est-il pas plus grand que cette foule où se démènent tant d'intérêts, où surnagent si peu d'idées? A tout prendre, je vis comme un loup, et je trouve cela bon.

En marge, au crayon, cette indication :

Lettre du 27 août à M. Alphonse.

Des dernières pages de l'album, nous détachons quelques pensées :

L'amour est un immense égoïsme qui a tous les désintéressements.

Chose étrange que la jalousie, qui est la maladie de l'amour, en soit aussi la condition!

Une réaction : barque qui remonte le courant, mais qui n'empêche pas le fleuve de descendre.

Ronces, épines, pierres, cailloux, escarpements, fondrières, inconvénients et conditions des grandes renommées. Ce qui ferait la laideur d'un jardin fait la beauté d'une montagne.

La première lueur du matin est lugubre comme le premier cri de l'enfant est douloureux. Mystère.

Notre vie ressemble à ce sombre tunnel de Londres au-dessus duquel coule la Tamise et vont et viennent les marées de l'Océan. Au-dessus de notre vie coule à pleins bords la destinée irréparable, agitée elle aussi par de mystérieuses marées qui viennent de Dieu. Prenez bien soin de la voûte; à la moindre fissure, en un instant, avec la brusquerie formidable de l'éclair, le fleuve entre dans le tunnel et l'irréparable dans la vie.

Il faut passer peu de choses aux nouveaux domestiques et en passer beaucoup aux anciens.

Hautes et généreuses natures, si loin que vous soyez de l'homme à ces hauteurs qu'habitent les âmes sereines, quand l'œil du génie vous rencontre, réjouissez-vous, vous serez contemplées et comprises, et quand ce regard souverain tombe sur vous, êtres méchants, si petits que vous soyez, tremblez! Vous aussi vous serez étudiés et traînés au grand jour. Les grands esprits ont ce don qu'ils appliquent avec la même puissance, pour les développer et les faire saillir, aux beautés et aux laideurs. Ils font également voir par leur faculté grossissante les mystères du rayonnement et les secrets de l'horrible. Ils sont télescopes aux astres et microscopes aux poux.

Les ergoteurs et les controversistes sont les culs-de-jatte de l'esprit humain marchant sur deux béquilles qu'ils appellent l'une le syllogisme, l'autre le dilemme.

Ces deux béquilles, voilà ce que la logique des écoles offre à la pensée après lui avoir coupé les deux ailes qu'elle a et qui se nomment l'imagination et la méditation.

Le malheur des poëtes est qu'ils ne vieillissent qu'à la surface. Leur cœur reste frais et rayonnant tandis que leur visage se ride et se ternit : ils souffrent alors, car ils continuent d'aimer comme à vingt ans la beauté qu'ils n'ont plus.

L'imagination est une jeunesse intérieure. Don fatal.

Il y a une façon de mal parler d'un homme, à laquelle on reconnaît tout de suite une femme dédaignée. S'attaquer aux endroits inavoués et sensibles, s'en prendre à certains traits de sa figure, à certains détails de sa toilette, à sa conversation, à son linge, à son odeur, lui prodiguer toutes les qualités qui sont laides et tous les vices qui sont ridicules, le déclarer ladre, pingre, avare et ennuyeux, rire des maîtresses qu'on lui prête et des dettes qu'on lui suppose, des gants qu'il porte et des largesses qu'il fait, ce sont là autant de manières de dire : il n'a pas voulu de moi. La grosse calomnie à coups de massue, c'est le passe-temps des bavards; la calomnie à coups d'épingle, c'est la vengeance des femmes. Observateurs, mesurez toujours la grandeur de la haine à la petitesse de la calomnie.

L'art a pour résultat, lors même qu'il ne l'a pas pour objet apparent, l'amélioration de l'homme.

Un lien intime et réel, quoiqu'il échappe souvent aux esprits superficiels, mêle le beau d'un côté au vrai, de l'autre à l'honnête.

L'intelligence et le cœur sont deux régions sympathiques et parallèles; l'une ne s'élargit pas sans que l'autre s'agrandisse; l'une ne se hausse pas sans que l'autre s'élève.

Dans le domaine de l'art, il n'y a pas de lumière sans chaleur.

Les chefs-d'œuvre, parfois même sans que la volonté de leurs auteurs y ait part (ô infirmité du génie!), dégagent continuellement, mystérieusement, divinement, et répandent, pour ainsi dire, dans l'air autour d'eux une moralité pénétrante et saine.

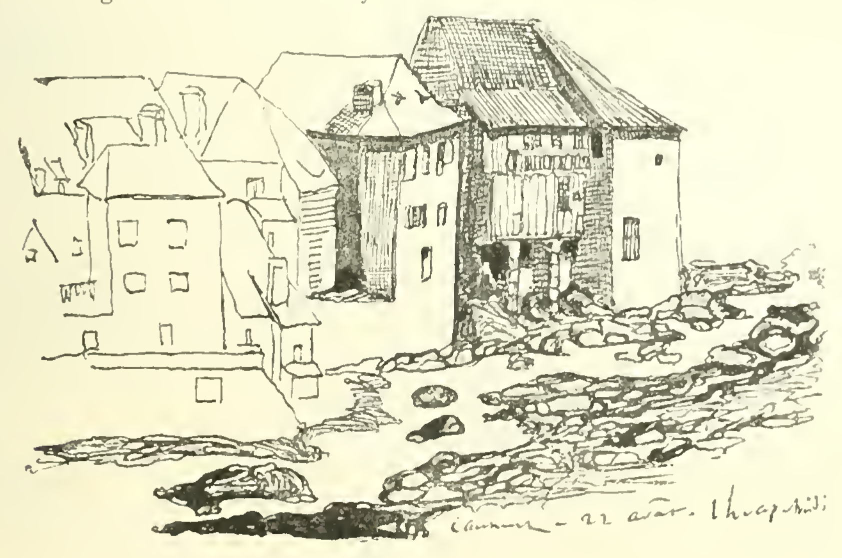
Celui qui passe auprès d'eux et qui respire leur atmosphère s'en imprègne à son insu. Il n'a voulu que devenir plus intelligent; il devient meilleur. Son éducation se fait de tous les côtés à la fois. La civilisation s'exhale de l'art comme le parfum de la fleur.

Le petit carnet n'est pas moins intéressant que les deux albums; il ne quittait pas la poche de Victor Hugo, et durant tout le voyage de 1843, depuis le départ jusqu'au retour, ce petit cahier de papier bleuté ou rose pâle a reçu les premières impressions du voyageur. Telle ligne crayonnée en hâte contient en germe le récit rédigé sur l'un des albums décrits précédemment. Très peu du texte publié; quelques notes qu'on a lues pages 357 et 416.



Les croquis publiés pages 358 et 406 représentant l'un un montagnard aragonais, l'autre un rocher de forme bizarre sont extraits de ce petit cahier; voici un autre aspect de la montagne, ce n'est plus « le dogue qui aboie à la haute mer », mais à coup sûr c'est le mufle d'un animal fantastique.

Voici une maison de Cauterets; sous les traits fins de la plume, on distingue encore sur l'original les contours au crayon.



Mais ce qui pousse à feuilleter ce carnet avec respect, presque avec religion, c'est une page datée du 12 septembre, jour où Victor Hugo apprit brusquement la catastrophe de Villequier; le père restait poète et, dans son accablement, dans son désespoir, sa pensée se manifeste dans la forme qui lui est naturelle, familière, on pourrait presque dire involontaire, il écrit ces vers :

12 septembre.

Je suis, lorsque je pense, un poëte, un esprit,
Mais, sitôt que je souffre, hélas! je suis un homme.

N'ayant pu la sauver, il a voulu mourir.

Quand tu la contemplais, cette Seine si belle,
Rien ne te disait donc : ce sera ton tombeau?

Henri, roi d'Angleterre,
Sur une « blanche nef » mit sa famille entière,
Et la nef s'abîma devant le roi Henri
Qui depuis ce jour-là n'a plus jamais souri.

Nous aimons nos enfants bien plus qu'ils ne nous aiment.

Pour établir la troisième partie de ce volume : VOYAGES ET EXCURSIONS, nous n'avons pas feuilleté moins de quinze albums et carnets de voyage, de 1840 à 1871.

1840. — Album vert foncé, cartonné. Nous avons extrait de cet album, et groupé dans ce volume, plusieurs chapitres sur *la Forêt Noire.* — A part ces chapitres inédits, on y trouve beaucoup de notes et quelques passages utilisés dans *le Rhin,* une poésie publiée dans *Toute la Lyre*[1], quelques vers publiés dans *Dernière Gerbe*[2] et ces deux vers qui ont trouvé place dans *les Burgraves :*

Descends le long du Rhin, du lac jusqu'aux Sept-Monts,
Et compte les châteaux détruits sur les deux rives[3].

Quelques considérations historiques sur la comparaison de la guerre sous les Romains et sous Napoléon seront publiées ultérieurement sous le titre : *Tas de pierres.*

Les pensées, trop nombreuses pour être reproduites ici, feront l'objet d'un chapitre spécial dans le prochain volume de philosophie. Détachons seulement cette pensée ou ce vers qui a directement trait à ce volume :

Quel est le voyageur qui n'orne pas un peu?

(1) *La France, ô mes enfants, reine aux tours fleuronnées...*

(2) *Le jeune chevrier rit dans les monts antiques...*

(3) *Les Burgraves,* acte I.

Puis, des souvenirs d'enfance :

> Moi, jeune enfant pensif,
> Blond écolier déjà distrait par la nature,
> Tandis qu'interrompant quelque grave lecture,
> Le maître nous parlait, souvent, au jour tombant,
> Par la croisée ouverte en face de mon banc,
> Je regardais, rêvant dans l'ombre un barbarisme,
> Le couchant rubanné des sept couleurs du prisme.

—

> ... Pendant que mes frères et les autres
> . . . .
> Jouaient dans le jardin ou sous le vieux rempart,
> La Muse me tirait furtivement à part.

—

1844. — Les deux excursions à Nemours et à Montargis, publiées exclusivement dans la petite édition Hetzel-Quantin, sont extraites, ainsi que les deux dessins (château et église de Nemours, voir p. 557, 559), d'un album rouge en tête duquel on lit le récit des Funérailles de Napoléon [1]. Plusieurs pages blanches; quelques-unes devaient contenir des dessins qu'on a découpés et enlevés : le carré de papier manque au milieu de la page. Parmi quelques vers publiés, ce Refrain du matelot :

> J'aime mieux marcher sur les pieds des autres
> Que sentir les vôtres
> Marcher sur les miens.

Une très jolie ébauche au crayon du château de Gien, et quelques pensées inédites et qui seront publiées ultérieurement, complètent cet album.

1849. — Quelques pages pliées en deux et ne contenant, à part le texte que nous avons publié, que le relevé des dépenses faites au cours de cette petite excursion.

1859. — Petit album de poche en cuir noir. Outre la relation de l'excursion de Serk, ce petit album contient beaucoup de vers raturés des *Quatre vents de l'Esprit* et de *la Légende des siècles* dont la première partie paraissait cette année-là, et une poésie publiée dans *Dernière Gerbe* [2] ; en retournant la page où cette poésie est écrite au crayon, nous voyons un petit lapin dessiné au-dessus de la légende suivante :

8 h. 1/2. *La Coupée.* — Lapin qui est venu me regarder pendant que je faisais les vers qui sont de l'autre côté.

Quelques vers et quelques petits dessins; çà et là, des feuilles séchées entre les pages.

[1] *Choses vues.*
[2] *La Consolatrice.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

1862. — A partir de 1862, Victor Hugo fait tous les ans, en été, un voyage de deux ou trois mois. Il emporte, pour ses comptes journaliers, un petit fascicule d'une centaine de pages non reliées, qui tient dans sa poche; c'est de ces fascicules que nous avons extrait les notes de voyage de 1862 à 1871. Il nous est fort difficile de donner, comme nous l'avons fait pour les albums, la description minutieuse de chaque cahier, il nous faudrait citer les dépenses, les prix d'hôtels, les remarques d'itinéraire, ce qui offrirait peu d'intérêt, ou anticiper sur l'historique des volumes à paraître quand nous trouverions soit un projet de traité, soit des variantes ou un brouillon relatifs à une œuvre non publiée encore dans cette édition. — Rappelons seulement que le carnet de voyage de 1862 contient la relation du banquet des *Misérables* offert à Victor Hugo par les éditeurs Lacroix et Werboeckowen[1].

D'un petit album de cuir noir nous avons extrait le dessin de l'abbaye d'Orval qui illustre la page 516.

1863. — En tête du carnet, copie d'une lettre encore inédite de Victor Hugo à Émile de Girardin; les bases du traité pour *William Shakespeare*. Une page est consacrée au joli crayon reproduit en hors texte (page 561).

Au dernier feuillet cette pensée :

Ne faiblissons jamais. Soyons toujours honnêtes.

Nous devons compte de nous-mêmes aux autres, qui ont besoin d'être soutenus par la vertu visible. Les honnêtes gens donnant l'exemple de certaines déviations de l'âme intimident la conscience humaine à jamais.

Sur un petit album rouge, parmi des croquis, des dessins ébauchés, quelques réflexions et un sujet de comédie :

Architecture : — Le rococo sage, ce que je connais de plus bête au monde.

— C'était un vaste glouton, haut de taille, énorme d'appétit, tête de lion, boyaux de baleine, gueule égale au ventre, un preneur, un voleur, un violeur, un mangeur, un tueur, un rieur, — un seigneur.

Puis, à propos d'une comédie de Scribe, *Valérie ou la jeune aveugle* :

Entendu un bourgeois dire : — *Valérie*, c'est émotionnant! Ce que ce *Cribe* m'a donné d'attaques de nerfs!

LE VIEUX CLÉLIO. — *Comédie.*

Je n'aurai plus jamais, c'est fini, soyons sage,
Cet enivrant bonheur de voir à mon passage

[1] Historique des *Misérables*, tome V.

Une femme effeuiller une fleur dans ses doigts,
Et dans l'air de ma tête, et dans mon son de voix,
Dans mes gestes, mes chants, mes propos, dans la flamme
De mes yeux souriants et fiers, chercher mon âme.

(Il se trompe. Une femme est amoureuse de lui
Sujet de la comédie.)

Terminons les citations de ce petit album par quelques vers :

... ce champ vermeil
Où le coquelicot prend feu dans le soleil.

Vous creuserez un peu la pierre de ma tombe
Afin que l'oiseau vienne y boire l'eau du ciel.

C'est de cet album que sont extraits le croquis du Château de Douvres et la face béate du *divin Bernardo* (pages 505 et 51 .).

1864. — Le carnet de voyage de 1864, dont nous avons reproduit les croquis les plus intéressants, débute par ces vers sur le télégraphe :

On est dans le wagon; on regarde, on écoute.
L'appareil électrique accompagne la route
Partout, dans les prés verts, dans le ravin obscur.
Ces longs cheveux de fer, alignés dans l'azur,
Font du ciel un papier de musique, et l'espace
Est plein d'une harmonie en tumulte, qui passe.
On entend des accords, des bruits; d'où viennent-ils?
Et les oiseaux, points noirs, perchés sur tous ces fils,
Sont les notes du chant mystérieux de l'ombre.

Un album spécial nous a fourni les trois dessins reproduits pages 565, 567 et 569.

1865. — Citons cette réflexion écrite entre deux notes de voyage :

J'ai sous les yeux le livre du marquis de Sade. C'est le dernier mot logique du matérialisme.

Sur une page du carnet est collé un article de journal donnant des détails sur les œuvres en train du poète : *Les Chansons des rues et des bois, les Travailleurs de la mer,* et annonçant que Victor Hugo, par raison de santé, habiterait six mois Bruxelles et six mois Guernesey.

Pendant le séjour à Bruxelles qui a précédé son voyage de 1865, Victor Hugo note un achat important; il s'agit d'une collection de flambeaux représentant chacun un personnage des *Misérables : Jean Valjean, Gavroche, Gillenormand, Jean Valjean garde*

national. Thénardier, Fauchelevent, Marius, Cosette, Javert, Fantine, Éponine. Le dernier flambeau représente Victor Hugo lui-même.

Plus loin le programme de la sérénade offerte par la société philharmonique de Vianden à Victor Hugo et le brouillon du remerciement du poète.

1867-1869. — Le même carnet contient la relation de trois étés : 1867, 1868, 1869. C'est plus qu'un carnet de voyage, c'est là que, pendant son séjour à Bruxelles, Victor Hugo a noté, en 1868, les progrès de la maladie et la mort de sa femme, en un mot toutes ses impressions.

Ce carnet contient pour 1867 les photographies de l'hôtel de Middelburg, de différents monuments ; sous une fleur séchée on lit ces mots :

Fleur cueillie le 4 septembre sur le tombeau de ma fille et envoyée par Auguste [1].

On sait que Charles Hugo fit, après le voyage de 1867, un livre intitulé : *Victor Hugo en Zélande*. Nous relevons, sur le carnet l'appréciation du père :

Charles nous a lu la fin du voyage en Zélande. Son travail est excellent et charmant.

Çà et là quelques vers de *Mangeront-ils?*

En 1868, Victor Hugo ne fit d'autre voyage que celui de Bruxelles à Quiévrain où il accompagna jusqu'à la frontière le corps de sa femme.

En partant de Guernesey pour se rendre à Bruxelles, Victor Hugo note que son bateau a croisé un grand steamer dont il distingue le nom : *La Esmeralda*.

En arrivant à Bruxelles il colle sur son carnet la première photographie de son petit-fils Georges.

Victor Hugo avait invité à dîner Jules Claretie et Georges Legrand qui étaient allés avec François-Victor excursionner à Anvers :

Victor, Claretie et Georges Legrand dînent à Anvers, et m'envoient cette dépêche :

> Retenus à dîner par les beautés d'Anvers,
> Nous t'envoyons, Hugo, nos excuses en vers.

Le poète part pour présider le Congrès de Lausanne et note les incidents du voyage :

13 septembre. — A partir de Fribourg la foule est sur le passage du train, et m'attend. Cris : *Vive Hugo! Vive la République!* A Romond, ils entrent dans le wagon en foule, et me serrent la main. Un prêtre nous regarde de travers. Nous arrivons à Lausanne à 6 heures. La foule m'attend au débarcadère. Acclamations. Poignées de main à tous. Nous allons à l'hôtel des Alpes. On m'y présente les membres des comités, les notables, les pasteurs protestants.

14 septembre. — A deux heures, ouverture du Congrès. (Voir les détails et mon speech dans les journaux.)

[1] Vacquerie.

15 septembre. — Deuxième séance du Congrès. Un excellent discours de Louis Mie.

18 septembre. — Clôture du Congrès de la Paix. J'ai fait le discours final.

Suit le récit du voyage que nous avons publié.

1871. — Les notes de voyage que nous avons reproduites occupent deux fascicules : Juin à septembre. — Septembre-octobre. En tête du premier, on lit :

Fascicule contenant tout mon séjour :
1° A Luxembourg ;
2° A Vianden ;
3° A Diekirch ;
4° A Altwies, près Mondorf.
Du 1er juin où j'ai quitté Bruxelles au 23 septembre où je suis reparti pour Paris.

Nous ne sommes plus, en 1871, en présence de carnets de voyage, nous avons sous les yeux une sorte de journal de l'intimité, nous en avons extrait les notes de voyage, d'autre part on en a lu des fragments dans *Choses vues ;* nous en continuerons la publication en temps opportun, dans l'historique des prochains volumes.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DE *FRANCE ET BELGIQUE. — ALPES ET PYRÉNÉES. VOYAGES ET EXCURSIONS.*

Dans le courant de l'année 1825, Victor Hugo avait formé le projet de faire, au mois d'août, un voyage au mont Blanc. Il avait confié son désir à Lamartine qui, le 25 juin 1825, lui écrivait de Chambéry :

> Je suis tout près du Mont-Blanc, que n'y venez-vous tout de suite? Mais au mois d'août, je ne ferai que rentrer au gîte, et il me sera bien difficile, comme je vous l'ai dit, de vous y accompagner de nouveau. Mais venez toujours à Saint-Point, en passant, me donner un ou huit jours, je vous mettrai sur le chemin.

Venir tout de suite! c'était chose difficile; il fallait se créer quelques ressources, et le voyage était d'autant plus coûteux que Victor Hugo voulait emmener sa femme et sa petite Léopoldine âgée de quelques mois, et une servante. Or il n'était pas riche. Il s'était ouvert de ses intentions à Charles Nodier; les deux amis avaient eu une idée lumineuse : « Si nous racontions notre voyage, nous trouverions bien un éditeur et les frais seraient couverts par cette publication. » Et les voilà tous deux qui développent leur plan : le récit s'appellerait : *Voyage poétique et pittoresque au mont Blanc et à la vallée de Chamonix.* Lamartine donnerait des méditations, Taylor procurerait des dessins.

On se mit en quête d'un éditeur. On le trouva. C'était Urbain Canel. Le traité fut conclu dans le courant de juin. Lamartine devait recevoir 2,000 francs pour quatre méditations; Taylor 2,000 francs pour huit dessins; Victor Hugo 2,250 francs pour quatre odes et quelques pages de prose; Nodier 2,250 francs pour la rédaction du voyage. Tous les contractants avaient signé le traité, sauf Lamartine. Nos deux voyageurs avaient le viatique nécessaire, car l'éditeur avait promis de leur verser immédiatement à chacun un à-compte de 1,750 francs.

Armé de ce traité, Victor Hugo ne doutait pas qu'il vaincrait les dernières résistances de Lamartine.

En juillet il avertit son ami de ses dernières résolutions. Lamartine lui répondit :

> Mon cher Victor, on vient de m'envoyer une lettre de vous relative à votre projet de voyage aux glaciers; mais il y a longtemps que je vous ai écrit qu'il ne me serait pas possible de m'y joindre, ni de corps ni d'esprit; souvenez-vous que, quand vous me le proposâtes, je venais même de prendre avec un libraire des engagements d'une nature trop opposée et qui m'interdisaient la faculté de rien imprimer que par lui : cet engagement a été à moitié rompu depuis, mais non pas tellement qu'il ne doive se renouer. Cepen-

[illegible] n'est pas là la seule raison qui me [illegible] ; il y en a une plus forte, qui est l'impossibilité absolue où je suis de faire un bon vers dans ce temps-ci et la ferme volonté de n'en plus imprimer de médiocres ni même d'aucun genre d'ici à un très long temps. L'*aura popularis* n'est plus pour nous, il faut carguer sa voile. Quant au voyage même à Chamouny, je n'y puis plus penser; la fièvre tierce qui me ronge depuis neuf mois vient de me reprendre à l'issue des eaux, et je me hâte de revenir chez moi pour n'en plus sortir, qu'elle ne m'ait vaincu ou que je n'en aie triomphé... J'espère, mon cher ami, que vous comprendrez les motifs de mon refus et que vous les expliquerez à Nodier; rien ne m'aurait plu davantage que d'unir mon nom au sien et au vôtre dans un ouvrage où tous nos genres trouvaient si naturellement leur place...

Le traité n'en fut pas moins maintenu, mais sans la collaboration de Lamartine.

Les voyageurs se préparèrent au départ.

Il fallait à cette époque un passeport. Nous avons eu entre les mains deux des passeports de Victor Hugo : celui qui lui avait été délivré le 20 avril 1825 pour aller voir son père à Blois et celui du 29 juillet 1825 qu'il avait demandé pour se rendre en Suisse. Si l'on veut apprécier toute la valeur de ces sortes de documents et la compétence de ceux qui sont chargés de les rédiger, on verra par la comparaison de ces deux pièces établies à trois mois d'intervalle quelles étranges fantaisies d'optique subissait l'œil avisé de nos enquêteurs :

AVRIL 1825.	JUILLET 1825.
Front : moyen.	*Front* : haut.
Yeux : bruns.	*Yeux* : gris.
Nez : gros.	*Nez* : ordinaire.
Bouche : moyenne.	*Bouche* : uniforme.

Taille : 1 m. 7[illegible].

Victor Hugo avait oublié son passeport en partant. Et en montant la côte du Vermenton il fut appréhendé par des gendarmes qui, un peu surpris de voir un homme si jeune décoré, lui demandèrent ses papiers; ils lui auraient fait sans doute un mauvais parti si Nodier, homme d'un âge respectable, n'était intervenu. Quelques jours plus tard, Victor Hugo reçut son passeport; mais s'il avait voulu démontrer l'inutilité de ces parchemins il aurait pu produire les deux passeports fort peu concordants.

Les voyageurs furent reçus à Mâcon par Lamartine qui les conduisit à Saint-Point; de là ils partirent pour la Suisse et arrivèrent à Genève. On visita Lausanne et on se rendit à Chamonix. Victor Hugo se mit à la tâche, écrivit aussitôt le trajet de Sallanches à Chamonix, car il voulait être en règle avec son éditeur.

Il s'était chargé aussi de tenir la comptabilité des excursionnistes. Sur la couverture d'un cahier formé de grandes feuilles de papier pliées en deux et cousues, on lit ce titre :

JOURNAL DE VOYAGE

A CHAMONIX.

Août et septembre 1825.

Sur une feuille double il inscrivait ses dépenses et sur la feuille suivante celles de Charles Nodier. Chaque feuille était divisée en plusieurs colonnes : *dates*, *détail*, *nourriture*, *entretien*, *service*, *frais imprévus*. C'était un bien grand luxe de rubriques. L'expérience devait lui démontrer qu'il avait été trop prévoyant et trop méticuleux, car les colonnes : *entretien*, *service*, *frais imprévus* restèrent vides. Il simplifia donc son livre de comptabilité en le divisant seulement en trois colonnes : *dates*, *détail*, *nourriture*.

Les voyageurs firent l'ascension du Montanvert. Mme Victor Hugo, qui était restée avec Mme Charles Nodier au sommet du plateau, laissa les hommes visiter la mer de glace. Elle donne

les détails suivants sur cette expédition [1] :

Le guide de M. Victor Hugo, nouveau dans le métier, se trompa de sentier et l'aventura sur une langue de glace entre deux fentes qui se rapprochaient de pas en pas : la langue devint bientôt si étroite que le guide s'inquiéta, mais il ne voulut pas s'avouer en faute, et il alla de l'avant, disant que la route allait bientôt s'élargir; elle se rétrécit encore et ne fut plus qu'une mince tranche entre deux abîmes. Le guide saisit la main de M. Victor Hugo et lui dit : — Ne craignez rien. Mais il était tout pâle. A quelque distance, une des fentes cessait, et la languette rejoignait un plateau; mais il fallait aller jusque-là. Il n'y avait pas place pour deux de front : le guide n'avait qu'un pied sur le niveau et marchait de l'autre côté sur la pente glissante du gouffre; le jeune montagnard au reste ne bronchait pas et supportait la pression du voyageur avec la solidité d'une statue. Ils arrivèrent au plateau, mais là le danger n'était pas fini. Le plateau auquel l'arête se rattachait était plus haut qu'elle de cinq à six pieds et coupé à pic.

— Il faut que nous nous quittions la main, dit le guide. Restez appuyé sur votre bâton, et fermez les yeux de crainte du vertige.

Il grimpa au mur de glace et après quelques secondes qui parurent des quarts d'heure à M. Victor Hugo, se pencha, lui tendit les deux mains et l'enleva lestement...

Le guide de M. Nodier, voyant d'où venait l'autre, devina l'imprudence qu'il avait commise et l'en réprimanda durement : — il avait compromis la vie d'un voyageur et l'honneur de sa profession...

Les guides sont obligés de faire attester par le voyageur la manière dont ils l'ont conduit. Le guide de M. Victor Hugo dut donc présenter son livret; il était tout décontenancé et trembla fort quand M. Hugo le lui rendit; il rayonna de bonheur en lisant : *« Je recommande Michel Devouassous, qui m'a sauvé la vie. »*

Les fonds étant épuisés, il fallut rentrer en France. On arriva à Paris le 2 septembre. Charles Nodier n'avait plus que 22 francs et Victor Hugo 18. Il rapportait son manuscrit du voyage, suivant les termes du traité. Mais le livre attendu ne paraissant pas, il publia un premier fragment dans la *Revue de Paris* en août 1829. Une note annonçait que cette publication promise d'année en année allait enfin voir le jour sous le titre : *Album de trois voyageurs à la vallée de Chamonix.*

L'éditeur ayant fait de mauvaises affaires, l'album resta dans les cartons. Un second fragment fut inséré dans la *Revue des Deux Mondes* en 1831. Ces deux fragments furent recueillis par Mme Victor Hugo et introduits dans les volumes : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, avec les œuvres de la première jeunesse sous le titre : *Fragment d'un voyage aux Alpes.* Nous avons cru devoir le placer en tête de ce volume dans une édition qui comprend les œuvres complètes de Victor Hugo.

Le volume : *France et Belgique* a paru en 1892; il précède pourtant dans cette édition *Alpes et Pyrénées*, dont l'édition originale date de 1890. Il nous a semblé en effet plus rationnel de suivre ici l'ordre chronologique.

Ces divers voyages datent de 1834, 1835, 1836, 1837, 1839 et 1843. Il s'est écoulé quarante-sept ans entre l'époque où les dernières lettres et les dernières notes d'album ont été écrites et la date où elles ont été livrées au public, cinq et sept années après la mort de Victor Hugo.

Le plus souvent, les récits de Victor Hugo étaient adressés sous forme de lettres à sa femme et à Louis Boulanger; mais parfois les étapes étaient rapides et rapprochées. Victor Hugo n'avait pas le temps de s'enfermer quelques heures dans une auberge pour écrire des lettres; il prenait alors de simples notes sur des albums; il avait évidemment l'intention

[1] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

de les rédiger et de les développer ultérieurement. Il n'en a pas eu le loisir. A sa mort, il laissa donc des lettres, des notes plus ou moins longues et des indications sommaires, soit dans ses carnets, soit sur des feuilles volantes, chargeant ses exécuteurs testamentaires du soin de les mettre en ordre pour la publication. Tous les voyages n'étaient pas contenus dans les deux volumes qui ont paru. Il y avait encore de nombreuses pages inédites. Mais Paul Meurice, seul exécuteur testamentaire survivant, avait pensé avec raison qu'elles ne fournissaient pas matière à un troisième volume. Aussi trouvent-elles tout naturellement leur place dans cette édition.

Victor Hugo n'était pas, de sa nature, un grand voyageur. A part le voyage à Chamonix, nous ne trouvons dans ses papiers aucune trace d'excursion entre 1825 et 1834, et il semble qu'il n'ait quitté Paris que pour s'installer quelques semaines, pendant l'été, à la campagne.

Son premier voyage date de 1834; sans doute il veut chercher une diversion à ses travaux, à ses luttes récentes : deux drames en 1833 (et tout drame de Victor Hugo était le prétexte d'une bataille), un volume en préparation : *Littérature et Philosophie mêlées*. Son cerveau, quoique puissamment organisé, exigeait une détente; la politique ne le passionnait guère à cette époque, il voyagera donc. Il visitera consciencieusement les villes, s'attardera dans les monuments et les musées, fera une halte pour explorer quelque ruine ou quelque château. Il a le goût des petites étapes. Les moyens de locomotion en usage à cette époque lui offrent toute la lenteur à laquelle il aspire; il éprouve la plus grande indulgence pour la diligence; il choisit la place d'où il peut le mieux voir la campagne, sans aucun souci du confortable. Il est fort mal assis, pressé contre ses voisins, exposé aux intempéries, mais il voit les levers et les couchers du soleil, les plaines embrumées, les montagnes et les vallons; il a beau, après des journées entières de voiture ou de marche, être brisé, harassé de fatigue, il n'en racontera pas moins ses impressions à sa femme; le corps peut être las, le cerveau travaille à son tour.

Dans son voyage de 1834, en Bretagne, qui devait durer une vingtaine de jours, ce sont des effusions de tendresse pour sa Léopoldine :

19 août.

J'ai vu la mer, j'ai vu de belles églises, j'ai vu de jolies campagnes. La mer est grande, les églises sont belles, les campagnes sont jolies; mais les campagnes sont moins jolies que toi, les églises sont moins belles que ta maman, la mer est moins grande que mon amour pour vous...

A bientôt, ma Didine, garde toujours cette lettre. Quand tu seras grande, je serai vieux, tu me la montreras; et nous nous aimerons bien; quand tu seras vieille, je n'y serai plus, tu la montreras à tes enfants, et ils t'aimeront comme je t'aime[1].

Le voyage de 1835, en Normandie, dura à peine un mois; mais pendant ce mois, c'est la mer qui lui inspire ses deux plus belles lettres; en 1836 il retarde son retour pour pouvoir assister à la fin de la tempête qu'il a entendue, de sa chambre d'auberge, la nuit précédente; cette tempête lui a, en quelque sorte, dicté les vers qu'on a lus dans *les Voix intérieures : Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir;* puis *Oceano nox*, qui sera introduit dans *les Rayons et les Ombres*.

Le voyage de 1837 est consacré à la Belgique et dure un mois environ : Bruxelles éblouit Victor Hugo et, dans Bruxelles, Sainte-Gudule surtout et la place de l'hôtel de ville, qu'il devait habiter plus tard, après le coup d'État

[1] *Correspondance.*

de 1851. Le carillon de Malines l'enchante; il lui témoigne sa reconnaissance par une poésie : *Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande*, qui paraîtra dans *les Rayons et les Ombres*.

C'est dans le trajet d'Anvers à Bruxelles qu'il a fait la connaissance du chemin de fer et qu'il a imaginé la locomotive aux formes fantastiques dont on a reproduit tant de fois la description. Son admiration pour Anvers se traduit dans ses lettres à sa femme et à Louis Boulanger; à Gand, il fait cette curieuse réflexion :

Gand est encore tout plein de Charles-Quint. Ce don Carlos était fort libertin dans sa jeunesse, n'en déplaise aux contradicteurs d'*Hernani*.

Le 3 septembre, à Étaples, près de Boulogne, il envoie à Léopoldine une pensée sauvage dans une lettre très tendre :

... Et puis, mon ange, j'ai tracé ton nom sur le sable : *Dédé*. La vague de la haute mer l'effacera cette nuit, mais ce que rien n'effacera, c'est l'amour que ton père a pour toi [1].

Il revient le 13 septembre.

Le volume d'*Alpes et Pyrénées*, tel qu'il a été publié en 1890, renferme : 1° le voyage aux Alpes en 1839, qui est la continuation du voyage du Rhin à travers la Suisse; 2° le voyage aux Pyrénées en 1843.

Entre *Alpes* (1839) et *Pyrénées* (1843) nous avons, dans cette édition, introduit le voyage dans le Midi de la France et dans la Bourgogne, du 3 au 25 octobre, et qui termine les divers voyages de 1839.

Peu de lettres pour cette partie, ce sont surtout des notes d'album.

Le 3 octobre, Victor Hugo écrit de Marseille à Léopoldine :

Vois-tu, chère fille, on s'en va parce qu'on a besoin de distraction et l'on revient parce qu'on a besoin de bonheur.

Il ne dit pas que la distraction est un stimulant du travail, qui pour lui n'est jamais interrompu, car s'il a les éléments de volumes de voyages, il rapporte aussi des documents qu'il utilisera plus tard pour d'autres œuvres. N'avait-il pas pris en 1829 des notes destinées à un grand roman sur la misère? Dix ans après, vers 1839, il a l'occasion de visiter le bagne à Toulon, et tous les renseignements qu'il recueille sur les pénalités prononcées contre les forçats pour rébellion, tentative de meurtre sur un camarade, vol, évasion, tentative d'évasion lui serviront pour son Jean Valjean; comparant le bagne de Brest, visité en 1834, au bagne de Toulon, il prend des notes pour «traiter la grande question : isolement cellulaire ou travail en plein air». (Voir page 241.) Nous avons retrouvé dans ses papiers inédits un projet de discours ou une étude qu'il se réservait de publier sur cette «grande question». De même il visite un vaisseau de ligne, en fait une description détaillée qu'il introduira dans un chapitre des *Misérables : le Vaisseau « l'Orion »*.

De Cannes, 8 octobre, il écrit à tous ses enfants et envoie à chacun d'eux un dessin; le 22 octobre, étant à Troyes, il va voir le lieu où a été exécuté Claude Gueux et revient à Paris le 25 octobre.

Le voyage aux Pyrénées doit surtout retenir notre attention à cause des circonstances tragiques dans lesquelles il s'acheva.

Voici en quels termes Victor Hugo annonçait, le 13 juin 1843, son voyage à Léopoldine, mariée récemment à Charles Vacquerie et qui habitait le Havre :

Je t'écris, mon enfant chérie, avec des yeux bien malades. Je travaille, il le faut, et

[1] *Correspondance*.

mes yeux empirent. Ta douce lettre m'a charmé. Mon rêve et ma récompense, après cette laborieuse année, c'est de vous aller retrouver. Cependant je ne puis dire encore quand. J'ai un voyage à faire d'abord, soit aux Pyrénées, soit à la Moselle; voyage de santé qui me remettra un peu les yeux; voyage de travail aussi, tu sais, comme tous mes voyages. Après mon butin fait, ma gerbe liée, j'irai vous embrasser tous, mes bien-aimés. Le bon Dieu me doit bien cela.

Le voyage avait été retardé, Victor Hugo avait mis cet ajournement à profit pour aller voir sa fille au Havre le 9 juillet; il était rentré à Paris, et le 18 juillet il écrivait à Léopoldine :

... Je pars tantôt, et, quand tu recevras cette lettre, pense avec tendresse à ton pauvre père qui roulera bien loin de toi sur la route du midi. Si tu savais, ma fille, comme je suis enfant quand je songe à toi; mes yeux sont pleins de larmes; je voudrais ne jamais te quitter. Le spectacle de ton bonheur m'a charmé l'autre jour. Ton mari est bon, doux, tendre, aimable, spirituel; aime-le bien; moi, je l'aime aussi. Cette journée passée au Havre est un rayon dans ma pensée; je ne l'oublierai de ma vie. Qu'il m'en a coûté de vous résister à tous! Mais c'était nécessaire. Je suis parti avec un serrement de cœur. Et le matin, en passant près du bassin, j'ai regardé les fenêtres de ma pauvre Didine endormie, je l'ai bénie, et j'ai appelé Dieu sur toi du plus profond de mon cœur. Sois heureuse, ma fille, toujours heureuse, et je serai heureux. Dans deux mois, je t'embrasserai. En attendant, écris-moi, ta mère te dira où. Je t'embrasse encore et encore.

Et il ajoutait ce mot à Charles Vacquerie :

J'ai besoin de vous remercier, mon bon Charles, pour le bonheur que vous lui avez donné. Le jour que j'ai passé près de vous m'a ravi. J'ai vu ma fille heureuse par vous, et vous heureux par elle. Songez, mes enfants, que c'est là le paradis. Vivez-y tous les deux jusqu'à la mort [1].

[1] *Correspondance.*

Ces lettres sont singulièrement émouvantes quand on songe que Victor Hugo ne devait plus revoir sa fille, noyée à Villequier avec son mari deux semaines plus tard.

Il partait en effet le 18 juillet. Il traversait la Touraine, exprimant le regret qu'on l'eût trop vantée à cause de ses peupliers. N'est-il pas amusant de l'entendre dire : « le peuplier est comme l'alexandrin, une des formes classiques de l'ennui ».

L'entrée à Bayonne, le 26 juillet, provoque chez lui une vive émotion. N'était-il pas venu là en 1811, quand il était tout petit, accompagné de sa mère et de ses frères, pour aller rejoindre en Espagne son père, le général Hugo, qui était aide de camp du roi et gouverneur d'Avila, de Ségovie et de Soria, à l'époque des grandes guerres? Tous ces souvenirs lui remontaient à l'esprit et au cœur.

Le 27 juillet, au moment d'entrer en Espagne, entre Bidart et Saint-Jean-de-Luz, il revoit la charrette à bœufs, encore un souvenir de son enfance. De Saint-Sébastien, le 31 juillet, il adresse ces mots à son gendre Charles Vacquerie :

J'espère que vous allez toujours bien au Havre et que ma petite Madame continue d'être une jolie Havraise, la plus heureuse du monde... enfin j'espère que le bon Dieu ne vous refuse là-bas rien de ce que je lui demande ici pour vous, santé, bonheur, prospérité et joie.

Et il poursuit avec sa fille la lettre commencée :

Il me semble que je ne change pas d'interlocuteur. Vous êtes un seul cœur dans deux âmes.

Le courrier ne devant partir que le lendemain, il rouvre sa lettre :

Chère enfant, je voudrais être à six se-

maines d'ici et vous avoir tous à la fois dans mes bras et sur mes genoux [1].

Il a vu Pasages et fait des promenades dans les environs. Il écrit là quatre poésies qui seront publiées dans *les Quatre vents de l'Esprit* sous le titre : *Promenades dans les rochers*.

De Tolosa, le 9 août, nouvelle lettre à Léopoldine :

Je pense à toi sans cesse; il faut bien que je t'écrive toujours.

L'Espagne l'éblouit :

Je te conterai tout cela, ma bien aimée fille, quand je serai au Havre et quand tu seras à Paris. Cela remplira nos causeries après dîner. Tu sais ces bonnes causeries qui étaient un des charmes de ma vie. Nous en ferons encore. Car je veux bien que tu sois heureuse sans moi, mais moi je ne peux être heureux sans toi. J'embrasse ton mari, et toi, et lui, et toi encore [2].

Le 25 août, nous trouvons huit vers datés de Cauterets : *L'enfant voyant l'aïeule à filer occupée...* Ces vers parurent dans *les Contemplations*. A cette même date, il adressait à Léopoldine ces lignes remplies de l'espérance joyeuse de la revoir prochainement :

Tu as maintenant deux Charles pour te rendre heureuse. Avant peu tu auras aussi ton père. Donc continue d'engraisser, de rire et de te bien porter. Rayonne, mon enfant, tu es dans l'âge.

Écris-moi maintenant à La Rochelle poste restante [3].

Le lendemain du jour où elle recevait cette lettre, Léopoldine faisait, le 4 septembre, une promenade en barque à Villequier avec son mari. La barque chavirait. La malheureuse jeune femme s'était noyée, et son mari, n'ayant pu la sauver, voulut mourir avec elle.

[1] *Correspondance.*
[2] *Correspondance.*
[3] *Correspondance.*

En septembre, Victor Hugo avait écrit de Cognac à sa femme :

J'ai reçu à Luz une bonne petite lettre de ma Didine chérie. Cette lettre était comme toujours pleine de tendresse et de bonheur... Dans peu, je serai des vôtres. Encore douze ou quinze jours, et je vous embrasserai tous, et nous serons réunis. Je vous raconterai toutes mes aventures [1].

Le 8 septembre, Victor Hugo ignorait encore son malheur.

La note de l'édition Hetzel, que nous avons reproduite comme conclusion du voyage aux Pyrénées, relate en quelques lignes la catastrophe de Villequier, et rappelle les sombres pressentiments de Victor Hugo dans l'île d'Oléron qui lui apparaissait comme « un grand cercueil couché dans la mer ». Comme on le pense bien, Victor Hugo à partir de ce moment n'écrivait plus ses impressions, mais nous sommes en mesure de donner des détails exacts sur ce tragique retour.

C'est un souvenir bien ancien qui a été fixé dans des notes. Jules Simon et son fils Gustave Simon faisaient, en 1869, une excursion en Belgique, vers la fin de juillet. Ils étaient depuis quelques jours à Ostende lorsqu'ils reçurent de Victor Hugo l'invitation de venir dîner à Bruxelles, place des Barricades, le 7 août. Victor Hugo s'était engagé à aller au théâtre voir *Patrie*, et il les avait emmenés avec lui. Mais il dit à Jules Simon : « Cette soirée ne compte pas; vous allez faire un tour en Belgique, promettez-moi que vous reviendrez place des Barricades. »

Jules Simon tint sa promesse et vint déjeuner avec son fils chez Victor Hugo le 16 août. Le poète aimait volontiers à raconter ses voyages. Il faut dire qu'il était un conteur charmant; il avait de

[1] *Correspondance.*

la verve, de la simplicité et une mémoire d'une fidélité impeccable. Toutes les petites aventures du touriste lui revenaient à l'esprit, et il les rapportait avec une étonnante précision et la plus grande bonhomie. Il s'était particulièrement appesanti sur l'Espagne et, son admiration trouvant un écho dans Jules Simon qui partageait sa ferveur, il s'exaltait pour décrire toutes ces beautés. Si le langage devenait imagé et pittoresque ce n'était nullement par le désir d'éblouir ses invités, c'était plutôt par soumission à cette imagination prodigue de descriptions colorées et brillantes. Il fut amené à rapprocher ses souvenirs d'Espagne de 1811, quand il était enfant, de ceux qui dataient de plus de vingt-cinq ans, en 1843. Il n'avait rien oublié, et surtout ce tragique retour, quand il apprit la mort de sa fille. Il raconta à Jules Simon les stations de son calvaire, les cruelles fantaisies du hasard, sources d'ajournements toujours renaissants et de souffrances d'autant plus vives que l'heure où il pourrait revoir les siens et pleurer avec eux s'éloignait sans cesse. Il avait passé à Saintes, puis à Oléron le 8 septembre; il arrivait à Marennes le 9, et il ignorait encore la catastrophe de Villequier. Il dut attendre deux heures et demie avant de partir pour Rochefort qu'il atteignit à deux heures de l'après-midi. Il fallait dépenser quatre heures avant le départ de la diligence pour la Rochelle. Pour occuper le temps, Victor Hugo fit une longue course dans les marais, mais il était un peu las, il entra dans un café, le café de l'Europe, qui était à peu près désert, car il n'y avait là qu'un jeune homme. Il voulut s'isoler encore davantage en se plaçant sous un petit escalier en colimaçon, et il demanda les journaux. Il en prit un au hasard. Il le lut. Pendant quelques secondes il resta terrifié. Le drame de Villequier était raconté en quelques lignes. Il se leva comme un halluciné, sortit du café, n'ayant plus conscience de ce qu'il faisait et où il allait. Il marchait devant lui, au hasard, sans but. Il se trouva tout à coup près des remparts et, brisé, s'affaissa sur une pelouse, entendant autour de lui des jeunes filles qui chantaient. A six heures, la diligence partait. Soirée affreuse; il arrivait à dix heures du soir, le 9, à la Rochelle. Il voulait repartir immédiatement. Pas de diligence. — Alors le lendemain matin, demande-t-il? On lui répond : le lendemain soir seulement, à huit heures. C'était le 10 septembre. Il fallait donc pour gagner Saumur attendre à la Rochelle la nuit et la journée du lendemain.

Il chercha un gîte, aucune chambre nulle part. Enfin il eut pour sa nuit un grenier et pour lit une botte de paille; mais ce n'était encore rien : il y avait toute cette mortelle journée à passer à la Rochelle. Que faire? car il voulait surtout fuir le monde, et d'ailleurs il ne pouvait pas rester en place; il sortit, erra à travers la ville, gagna la campagne, marchant, marchant toujours. Enfin l'heure du départ sonna, il voyagea toute la nuit, il entrait le 11 à Saumur dans l'après-midi. Mais, là, aucune diligence ne partait pour Paris avant dix heures du soir. Encore fallait-il s'assurer que toutes les places n'étaient pas retenues. Nouvelles courses, nouvelles démarches. Pas une place. Après bien des pourparlers, Victor Hugo parvint à se loger dans la diligence, mais on ne devait le conduire que jusqu'à Tours où il arriva à quatre heures du matin, le 12. Là, pas de correspondance directe pour Paris. On était condamné à une nouvelle station jusqu'à ce que la diligence venant d'Angers passât; et il était vraisemblable qu'elle serait au complet. Mais il y avait plusieurs bureaux de messageries. Victor Hugo parcourut la ville et découvrit enfin une diligence

qui se rendait directement à Paris par le chemin de fer d'Orléans. Il repartit le 12 au petit jour, entra dans Orléans à trois heures de l'après-midi. Là, une heure d'arrêt. Enfin la diligence fut hissée, au moment du passage du train, sur un plancher roulant et fixée au wagon par des chaînes et des crampons de fer. A huit heures du soir elle pénétra dans la cour des messageries.

Ainsi Victor Hugo apprenait son malheur le 9 et pendant quatre jours devait subir cette horrible torture du voyage à petites journées, coupé d'arrêts interminables.

Pendant l'une de ses haltes, à Saumur, il essaya de soulager sa douleur en écrivant à des amis, à Mlle Louise Bertin; il datait sa lettre du 10 septembre, mais il a dû se tromper de date, car il était le 11 à Saumur :

Je souffre, j'ai le cœur brisé, vous le voyez, c'est mon tour.

J'ai besoin de vous écrire, à vous qui l'aimiez comme une autre mère. Elle vous aimait bien, vous le savez.

Puis il indique en quelques lignes comment il a appris la terrible nouvelle; ce récit très succinct est conforme à celui que nous avons donné en détail, sauf sur un point : Victor Hugo désigne un petit village qui s'appelle, croit-il, Subise où il aurait lu le journal dans un café; or dans la note publiée par Paul Meurice dans l'édition Hetzel, comme dans nos notes, il n'est question que de Rochefort, et quand Victor Hugo rappelait ses souvenirs, c'était bien la ville de Rochefort qu'il désignait à ses amis. Il est probable que, dans son affolement, il a fait quelque confusion; il était bien en effet à Rochefort, mais ayant quatre heures à dépenser avant le départ de la diligence, il avait fait une grande course dans les marais, avait dépassé les faubourgs et passé par quelque petit village du nom de Subise pour rentrer ensuite dans la ville. Il continue ainsi sa lettre :

J'aimais cette pauvre enfant plus que les mots ne peuvent le dire. Vous vous rappelez comme elle était charmante. C'était la plus douce et la plus gracieuse femme.

Oh! mon Dieu, que vous ai-je fait? Elle était trop heureuse, elle avait tout, la beauté, l'esprit, la jeunesse, l'amour. Ce bonheur complet me faisait trembler; j'acceptais l'éloignement où j'étais d'elle afin qu'il lui manquât quelque chose... Oh! mon pauvre ange, dire que je ne le verrai plus!

Pardonnez-moi, je vous écris dans le désespoir. Mais cela me soulage. Vous êtes si bonne, vous avez l'âme si haute, vous me comprendrez, n'est-ce pas? Moi, je vous aime du fond du cœur, et, quand je souffre, je vais à vous.

J'arriverai à Paris presque en même temps que cette lettre. Ma pauvre femme et mes pauvres enfants ont bien besoin de moi.

Le même jour, il adressait ces quelques lignes à Louis Boulanger :

Je vous écris le désespoir au cœur. Vous êtes mon ami, il faut bien que je partage cette douleur avec vous. Dieu nous a repris l'âme de notre vie et de notre maison. O pauvre enfant, pauvre ange, elle était trop heureuse.

De retour à Paris, Victor Hugo, le 17 septembre, envoie ces lignes désespérées à Victor Pavie :

Je ne vis plus, mon pauvre ami, je ne pense plus; je souffre, j'ai l'œil fixé sur le ciel, j'attends.

Nous avons terminé ce volume par de nombreuses notes et récits inédits, puis par des voyages, qui n'ont pas encore été publiés.

Les notes de 1840 sur la Forêt Noire sont extraites d'un album; elles appartiennent en réalité au second voyage du Rhin, mais elles n'y ont pas trouvé place, la forme épistolaire ayant été ex-

clusivement adoptée pour le volume du *Rhin*; l'un de ces chapitres inédits nous révèle l'idée que Victor Hugo se faisait de la Forêt-Noire. A cette même date de 1840 il écrivait de Hausach, forêt Noire, à Mlle Louise Bertin :

Je vous écris au milieu des neiges, mademoiselle, et j'espère que cette lettre vous trouvera au milieu des rayons du soleil. Je suis dans la Forêt-Noire, et vous aux Roches. Ce pays est magnifique, mais froid, sombre et dur. Dites bien, je vous prie, à votre excellent père, que tous les sapins de la Forêt-Noire ne valent pas l'acacia qui est dans la cour.

Toute la plaine est blanche autour de moi, ce qui tranche résolument avec les bois, couleur d'encre. Il fait un vent de bise, décembre habite pendant huit mois de l'année dans ce pays. Ce sont des beautés, mais des beautés sévères. Vous, mademoiselle, vous avez des beautés douces.

Détachons aussi d'une lettre à Mme Victor Hugo ce passage curieux :

Il a fait dans la Forêt-Noire un de ces temps horribles qui sont magnifiques dans les lieux horribles. C'est presque une bonne fortune qu'un orage dans les sapinières de la Murg. J'ai eu cette bonne fortune, mais j'ai été trempé jusqu'aux os.

L'aubergiste de Rippoldsau dans la Forêt-Noire m'a dit qu'on avait encore tiré sur Louis-Philippe, mais qu'heureusement le coup avait manqué comme toujours. Je remarque, chose bizarre, que toutes les fois que je m'absente de Paris, il arrive des catastrophes autour de Louis-Philippe. Pendant mon voyage de 1835, Fieschi; pendant mon voyage de 1836, Alibaud; pendant mon absence de 1837, rien, c'était l'année de l'amnistie; en 1838 je n'ai voyagé que huit jours; mais en 1839 j'étais à Troyes quand cette folle, la femme Girondelle, a jeté une pierre au roi qui a blessé la reine; et en 1840, j'apprends un autre évènement dans la Forêt-Noire. N'est-ce pas singulier?

Rien à dire des courtes excusions de 1844 et 1849; en revanche, l'excursion de 1859 est tout à fait caractéristique. C'est la première fois, depuis qu'il est en exil, que Victor Hugo voyage. Plutôt partie de plaisir entre amis. Victor Hugo était en plein travail de *la Legende des Siècles*, il avait envoyé à Bruxelles, avant son départ, la fin du tome Ier et il avait besoin de se délasser avant d'achever son œuvre. Pendant son séjour dans l'île de Serk, il cause avec les pêcheurs, recueille leurs confidences, s'informe de leurs habitudes; c'est en voyant les matelots descendre la falaise à pic et se servir d'une corde à nœuds qu'il appliqua la même manœuvre à Gilliatt sur les Douvres; il voit la pieuvre pour la première fois, et c'est bien là qu'il amasse les premiers matériaux pour son futur roman des *Travailleurs de la mer*.

S'il s'absente désormais un ou deux mois chaque année à partir de 1862, c'est qu'il a, durant son séjour à Guernesey, pendant sept années consécutives, fourni un effort colossal et s'est replié sur lui-même, vivant en dehors du monde, produisant avec une prodigieuse fécondité, soumettant son cerveau à de rudes épreuves, sans halte, sans répit. Il a le droit de sentir la fatigue et de craindre la maladie; la prudence et les médecins lui conseillent de s'évader quelques semaines de sa prison. Sans doute il travaillera encore en voyage; le travail est nécessaire à sa santé, mais ce n'est plus le surmenage et cette excitation quotidienne et prolongée d'un cerveau qui enfante sans relâche; il se repose en visitant des villes qu'il ne connait pas et en revoyant des paysages qu'il a aimés, il respire un air moins rude que celui de son île :

Livrée à tous les vents qui descendent du pôle.

Il fait des provisions de force et il renouvelle ses impressions; il se remet un peu dans la vie du monde, après tant d'années d'une existence solitaire; et voilà pourquoi, comme un collégien

qui goûte la liberté des champs, il mettra dans ses récits de la bonne humeur, de la gaîté, de l'ironie : il est en vacances.

En 1862, 1863 et 1864, Victor Hugo fit chaque année un voyage d'un ou deux mois sur le Rhin ; en 1865, après un séjour d'un mois et demi à Bruxelles, pendant lequel il avait lu à ses éditeurs le manuscrit des *Chansons des rues et des bois*, il partit de nouveau pour son excursion annuelle sur les bords du Rhin et revint à Bruxelles pour recevoir la fiancée de son fils Charles et les parents de la fiancée. Le mariage eut lieu le 17 octobre. Le 24, Victor Hugo partait de Bruxelles pour retourner à Guernesey, par Ostende, Douvres, Londres et Weymouth. Il rentrait le 30 octobre par une horrible tempête.

En 1867, Victor Hugo voyagea en Zélande du 18 au 25 août ; Charles Hugo, qui l'accompagnait, fut l'historiographe de cette tournée. Son petit volume : *Victor Hugo en Zélande*, qu'il ne signa pas, est un récit plein de verve avec de piquantes anecdotes et de jolies descriptions. Ah ! il n'était pas aisé, à cette époque, de visiter la Zélande et d'atteindre Middelburg, le chef-lieu. Il fallait aller d'Anvers à Wemeldingen en bateau, prendre là un omnibus pour vous conduire à Goes, de Goes se rendre à pied jusqu'à un bras de l'Escaut, le Sloë, traverser l'Escaut, et, quand on avait débarqué, Middelburg était encore à plus de deux lieues qu'il fallait parcourir à pied. Mais les circonstances favorisèrent les voyageurs ; le bateau *le Telegraf*, qui devait partir le lendemain matin, avait pour capitaine M. Van Maenen. Victor Hugo avait soigneusement caché son état civil ; peine inutile ! le capitaine l'avait fort galamment dévoilé en disant que pour tout autre voyageur cette expédition serait hérissée de difficultés plus ou moins insurmontables, mais qu'il se chargeait de tout aplanir ; et en effet, au sortir du bateau, Victor Hugo était attendu par M. Van de Putte, le fils du sénateur de la Zélande, averti par M. Van Maenen, et à Goes, M. Van de Putte lui-même avait reçu chez lui la caravane et avait présenté à Victor Hugo un ministre protestant qui lui dit : « Je salue en vous le héros de la révolution littéraire et le prophète de la révolution sociale. Vos *Misérables* sont la *magna Charta* humaine. » A chaque étape, Victor Hugo trouvait des hôtes prêts à l'accueillir ; des chambres avaient même été retenues d'avance, à son insu, à Middelburg.

Victor Hugo visita les monuments : l'hôtel de ville, l'abbaye, l'orphelinat, le musée, et termina sa promenade par le palais de justice. On se rendit à Flessingue, on revint à Wemeldingen où on retrouva l'hospitalier capitaine Van Maenen, qui emmena la caravane à Zierikzée. Les voyageurs entrèrent dans ce qui fut autrefois la cathédrale. L'incendie avait laissé une magnifique ruine qu'on remplaça par une horrible bâtisse ; l'organiste en chef jouait de l'orgue, et Victor Hugo écrivit sur son carnet de voyage deux strophes :

Soudain,
L'orgue commence. Voix profonde !

Un éclair d'harmonie éclate et disparaît ;
Puis, comme en la mêlée et comme en la forêt,
  Le bruit monte, tremble, s'écroule,
Et se redresse ainsi qu'un combattant debout,
Et, comme dans une urne embrasée où l'eau bout,
  Les sombres voix croissent en foule[1].

Charles Hugo avait copié cette strophe et celle qui suivait, ajoutant qu'on les trouverait sans doute dans les prochains volumes de vers. Or elles parurent après la mort de Victor Hugo dans *Dernière Gerbe*.

Les voyageurs avaient visité, à deux lieues de là, Brauwershaven, puis avaient poussé jusqu'à Dordrecht ; le complaisant capitaine servait toujours de guide ;

[1] *Dernière Gerbe*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

il reconduisit ensuite les touristes à Anvers. On rentra à Bruxelles le 24 août. Le 29, excursion à Chaudfontaines jusqu'au 11 septembre.

En 1869, le 11 septembre, Victor Hugo se rendait à Lausanne pour présider le congrès de la paix; après avoir passé par Cologne, il arriva à Bâle le 12 et partit le 13 pour Lausanne. Il présida le congrès les 14, 15, 16, 17 et 18, et se rendit le 19 à Berne; visita Lucerne, Zurich, Constance, la chute du Rhin; revint le 1er octobre à Bruxelles, pour apprendre la naissance de sa petite-fille Jeanne, et rentra à Guernesey le 5 novembre.

En février 1871, après la guerre, Victor Hugo avait été élu membre de l'Assemblée nationale qui se réunissait à Bordeaux. Après divers incidents relatés dans *Choses vues,* il donna sa démission, puis se rendit à Paris pour enterrer son fils Charles; il retourna à Bruxelles le 22 mars. Il faisait paraître le 27 mai sa déclaration en faveur du droit d'asile pour les vaincus de la commune.

Sa maison était aussitôt assiégée par une bande de forcenés, et il était expulsé de Bruxelles par le gouvernement belge. Le 1er juin il partait pour Luxembourg, allait à Vianden où il s'installait et restait les mois de juin, de juillet et jusqu'au 22 août. Puis il voulut visiter Thionville. Au moment où la ville était au pouvoir des Allemands, Victor Hugo avait tenu à y retrouver le souvenir de son père qui avait si vaillamment défendu la ville en 1814. Il rentrait, par Reims, à Paris, le 25 septembre.

Ce volume, comme on l'aura remarqué, ne ressemble guère par la facture au premier volume de voyage publié dans cette édition. *Le Rhin* avait paru du vivant de Victor Hugo. Il avait le caractère d'une œuvre achevée, définitive. Il était dans le goût de l'époque. Ce goût a bien changé aujourd'hui. Le public est devenu plus friand d'anecdotes, de souvenirs familiers; il veut pénétrer dans la vie du voyageur; et quand ce voyageur est Victor Hugo, il s'attache plus volontiers aux impressions qu'aux descriptions. C'est qu'il retrouve là comme un écho de ses propres aventures et de ses mésaventures; aussi les notes d'albums et de carnets, qui se présentent sous l'aspect de souvenirs intimes et qui devaient sans doute être rédigées et développées plus tard, ne perdent rien à être publiées sous leur forme concrète. Ce sont de petits tableaux de mœurs, des réminiscences historiques, des peintures de paysages à la brosse ou bien des historiettes, les démêlés avec les hôteliers dans le lamentable décor des chambres d'auberge, les surprises des tables d'hôte, les odyssées en diligence; ce sont des fragments interrompus, des notes brèves ou des phrases isolées.

Il nous a semblé que nous devions mettre sous les yeux du lecteur les pages de journal où sont confondues les impressions les plus variées, sorte de panorama de choses vues et de choses vécues, en cours de route. On s'identifie ainsi plus strictement au voyageur qui apparaît dans l'abandon du flâneur, du curieux, du critique, de l'amant de la nature et de l'ami de l'art. Ce ne sont souvent que des instantanés. Mais quelle intensité de couleur dans le raccourci! Et puis c'est l'évocation du touriste d'autrefois promené dans les berlines, cahoté dans les pataches et dans les diligences, arpentant les routes à la recherche d'un gîte, découvrant un abri dans quelque grenier ou dans une chambre délabrée de quelque auberge borgne, à enseigne pompeuse et aussi rebelle à la propreté qu'étrangère à l'art culinaire. Victor Hugo prenait sa revanche en faisant des vers satiriques,

en dessinant, en écrivant des lettres, en couvrant ses feuilles d'album ou de carnet de réflexions plus ou moins philosophiques sur les laideurs de ces bouges, seuls refuges offerts au voyageur désireux de contempler les beautés de la nature.

On se demandera si Victor Hugo aurait publié ces notes dans leur déshabillé ou si au contraire il leur aurait fait un bout de toilette. Or, voyez *le Rhin* : c'était un livre grave, un livre d'histoire et de politique, et cependant Victor Hugo ne voulut pas en effacer l'intimité et le sourire; à plus forte raison, plus tard, pour ses autres voyages n'aurait-il pas hésité, pour répondre au goût nouveau du public, à donner, dans toute sa simplicité, ce qu'il a appelé «le journal d'une pensée».

Qu'est-il ce journal ? « C'est l'épanchement quotidien, c'est le temps qu'il fait aujourd'hui, la manière dont le soleil s'est couché hier, la belle soirée ou le matin pluvieux, c'est la voiture où le voyageur est monté, chaise de poste ou carriole... ce sont tous les bruits qui passent recueillis par l'oreille et commentés par la rêverie.... » Victor Hugo développe ces considérations dans la préface du *Rhin*. Mais il n'avait pas alors toute la liberté pour réaliser entièrement ce programme. Il en exprimait quelque regret. En revanche, il se serait senti plus à l'aise dans ses autres volumes de voyage; et assurément, lui vivant, il leur aurait conservé ce caractère d'intimité, de libre allure et de bonne humeur. Oh ! sans doute sa fantaisie aurait enjolivé quelques récits trop sommaires et son inspiration poétique aurait éclairé quelques paysages, selon le vers cité à la description du manuscrit :

> Quel est le voyageur qui n'orne pas sa page ?

mais il aurait maintenu tous les détails familiers, tout ce qui donne à ces voyages plus de mouvement, de vie et d'imprévu; car ce qui constitue l'originalité de cette œuvre, c'est qu'elle a été écrite dans des auberges, sur les coins de tables, entre deux étapes, au courant de la plume et surtout sans arrière-pensée de publication, au moins sous cette forme. C'est bien là le carnet du voyageur qui rapporte, avec une faculté étonnante d'improvisation, tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu; c'est aussi le poète qui, grâce à l'acuité de sa vision, découvre dans la nature des beautés insoupçonnées, qui, grâce à la richesse de ses souvenirs historiques, anime les pierres des châteaux et des cathédrales, et, avec son sens critique, nous fait mieux comprendre et admirer toutes les merveilles et tous les trésors de l'art.

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

La critique salua dans Victor Hugo un cicerone incomparable, un reporter prodigieux, un Bædeker de génie. C'est qu'en effet, tout en décrivant les pays les plus connus et les plus fréquentés, il avait découvert des nouveautés qui avaient échappé à la perspicacité des guides patentés; et on louait dans ce touriste improvisé la puissance de vision, la verve charmante, la richesse de la fantaisie, la fraîcheur du coloris, la bonhommie et la belle humeur, la faculté d'évoquer en images saisissantes les temps disparus, le mélange de philosophie profonde et de verve comique, la peinture éblouissante d'un site succédant à quelque

généreux plaidoyer pour le triomphe de la fraternité; et cette heureuse alliance de l'imagination et de l'observation qui produisait des tableaux d'une vie intense et colorée. C'est qu'en effet ces lettres et ces notes sont familières, amusantes, émouvantes, spirituelles, vibrantes, remplies d'idées nobles, d'impressions pittoresques, de sensations vraies avec cet imprévu qu'apporte le voyage accompli sous le régime d'une locomotion primitive; et si vous avez parcouru jadis la France et la Belgique, les Alpes et les Pyrénées, si vous les revoyez avec les volumes de Victor Hugo en main, vous ferez, grâce à lui, des découvertes; car nul mieux que lui ne comprenait toutes les beautés de la nature et ne scrutait avec une plus étonnante pénétration tous les détails d'une cathédrale ou tous les mystères d'une architecture. Voilà comment la critique apprécia les livres de voyage de Victor Hugo.

Ces récits qui pouvaient paraître monotones sont d'une lecture aimable et charmante parce qu'ils sont agrémentés d'anecdotes, de petites aventures et d'impressions personnelles; Victor Hugo ayant été toujours le fervent admirateur des merveilles que, suivant son expression, Dieu fait avec du vert et du bleu, était bien le poète désigné pour nous promener dans ces paysages dont il nous révélait toutes les grandeurs en leur prêtant toutes les parures de son style. Aussi ne trouve-t-on dans la critique aucune note discordante.

I

FRANCE ET BELGIQUE.

L'Écho de Paris.

E. Lepelletier.

Évidemment ce nouveau volume ne pouvait ajouter rien à la gloire toujours rayonnante de Victor Hugo. Il fera nombre pourtant dans l'œuvre immense du géant dont la statue idéale, toujours debout, toujours immaculée, supporte avec l'impassible dédain de l'éternité les jappements du roquet de lettres qui trottine la plume en trompette ou les éructations des esthètes bourrés de leur orgueilleuse sottise qui se plaisent à lever la phrase le long des monuments.

Victor Hugo n'était pas tenu d'être toujours cramponné à la crinière de Pégase emporté! Il lui était permis de cesser de planer et de monter dans des véhicules populaires. Dans ce volume de confidences voyageuses, Hugo ne se laisse pas emporter par les serres de l'aigle à travers les nues irritées, il prend tout bonnement sa place tantôt sous la bâche de la diligence avec des soldats et tantôt dans la rotonde avec des nourrices.

C'est un recueil familier d'impressions, de choses perçues au croisement d'une route, en visitant une cathédrale comme Notre-Dame de Chartres, «une merveille», en faisant «philosophiquement ses six lieues à pied» de Dol à Saint-Malo, dans les pierres héroïques de ce champ de Crécy, aïeul funèbre de Waterloo et de Sedan, «où ses souliers de castor se sont crevés».

Ses notes de voyage en *France et Belgique* resteront, comme *le Rhin*, un guide merveilleux, toujours actuel, toujours contemporain et que consulteront tous ceux qui voyagent les yeux ouverts et l'esprit en éveil.

... Le livre nouveau de Victor Hugo est une excursion charmante à prix réduit, où l'on s'arrête quand on veut, conduit par un cicerone inépuisable, aux boniments toujours inattendus et surprenants. Lire en chemin de fer ce guide du voyageur en diligence est un contraste exquis.

... Tel est ce beau livre, vivant, actuel, d'une jeunesse permanente. Il n'ajoute rien à la gloire du Maître, parce qu'il n'est pas possible de grandir ce qui a dépassé les statures permises. L'eau bout à cent degrés, l'immortalité de Victor Hugo a depuis longtemps atteint son maximum de rayonnement.

Le Tintamarre.

Léon Bienvenu.

Nous n'avons jamais cru que Victor Hugo fût mort, le grand poète étant de ceux qui

vivent éternellement par leurs œuvres, comme Homère, Virgile, Dante, Shakespeare. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce génie extraordinaire qui a rempli l'univers pendant plus d'un demi-siècle, quoique couché là-bas sous la coupole, trouve encore moyen de nous éblouir chaque année par quelque nouvel éclaboussement d'étoiles, inattendu et superbe.

France et Belgique est un volume de notes de voyages qui nous révèle un Victor Hugo intime, primesautier, plein d'humour, d'entrain, de gaîté, qui voit tout, s'enthousiasme ou s'irrite, s'attendrit ou plaisante, laissant voir, même au cours de la fantaisie la plus familière ou la plus capricante, la griffe de lion du génie.

Au cours de ces lettres écrites à la hâte dans une chambre d'hôtel, sur le coin d'une table d'auberge, au hasard de la circonstance, l'âme du poète se délasse des bonds prodigieux qu'il a faits dans l'empyrée. Mais qu'un détail pittoresque apparaisse : ville flamande avec sa flèche bijou, site sauvage en Bretagne, champ de bataille de Crécy, «aïeul funèbre de Waterloo et de Sedan», et le puissant épistolier, galopant sur la plus fantastique imagination qui fût jamais, évoque en une page où la bonhomie cède le pas à l'éloquence, avec une acuité de vision incomparable, le tableau qu'il a sous les yeux.

Il faut lire, relire, méditer, savourer cette nouvelle œuvre du grand poète, à qui rien ne fut impossible sinon d'être plat ou banal, et qui, au gré de son caprice énorme, volontiers dérangerait une montagne pour ramasser une perle. Ce livre démontre que le génie, même quand il fait l'école buissonnière, est toujours le génie, et que les miettes qui tombent de sa table sont dignes du festin merveilleux qu'il a servi à nos appétits intellectuels.

Le Radical.

Édouard Durranc.

.. Ce livre, si nouveau dans l'œuvre, est fait de lettres intimes, d'une intimité qui — bien entendu — ne ressemble pas à celle des autres hommes. Hugo n'a jamais pu être intime avec la note de familiarité que comporte ce mot. Ce serait supposer qu'on ait jamais pu voir Olympio en pantoufles.

Et cependant [illegible] dans ces lettres, il joue, il badine, il descend jusqu'à la petite querelle.

Et ce sont précisément ces [illegible] querelles avec les aubergistes spoliateurs, avec les portefaix d'Avignon, avec les sacristains de cathédrales qui veulent cacher leurs plus belles choses, qui donnent au livre son accent d'intimité particulière.

Ce ne sont là que les petits côtés amusants du livre...

... Mais le voyage! Ah! l'incomparable cicerone que Victor Hugo! On retrouve là, comme sur une palette, négligemment jetées, toutes les couleurs que vous rencontrez dans son œuvre. Il fait des provisions de sensations qu'il note d'une ligne, souvent d'un seul mot.

La mer, surtout, attire Hugo. Il parle avec elle, comme une puissance avec une autre puissance.

Après la mer, ce sont les cathédrales, les églises, les tours, les clochers, les portails, les vitraux. Il y en a une éblouissante collection, vue avec cet œil qui ne trouvait aucun détail trop petit ni aucun ensemble trop grand, et à qui les mots du plus riche vocabulaire obéissaient comme au commandement.

Le Gil Blas.

Paul Ginisty.

... Il est intéressant de surprendre le grand homme dans la simplicité de ses récits, volontiers enjoués et pleins de rondeur, dans le sans-façon de son carnet de promeneur à travers des pays nouveaux pour lui. C'est un Hugo bonhomme, narquois aussi, résigné avec belle humeur à toutes les petites mésaventures fatales, qui apparaît souvent, lorsque quelque spectacle d'une beauté imprévue ou quelque émotion intense ne fait pas brusquement rentrer en scène, comme à son insu, le poète de génie; et c'est précisément par ce mélange de terre à terre et de coups d'ailes que le livre formé par ses lettres intimes garde, malgré les années lointaines d'où elles sont datées, une saveur singulière.

... On sent, à travers toutes ces notes de route, que Hugo a été le prestigieux évocateur de *Notre-Dame de Paris*. Partout où il la

rencontre, l'architecture gothique le ravit. Surtout il se plaît à errer dans les vastes cathédrales, pestant contre l'importunité des sacristains, dont l'obséquiosité intéressée ne peut laisser le visiteur s'abandonner aux pensées qui l'emplissent, aux rêveries profondes qui sont comme un crépuscule qui tombe dans l'esprit.

Une page saisissante (la concision de ces notes ne les empêche pas d'avoir une furieuse couleur romantique) est celle que Hugo consacre au bagne de Toulon. Dans le tas des forçats, il aperçoit des incurables et un fou, enchaînés comme les autres, et il frémit. Le pêle-mêle des condamnés le révolte aussi. Le compagnon de chaîne d'un assassin est un pauvre diable qui a gagné dix ans de bagne en essayant de changer six liards faux, «sachant qu'ils étaient faux» a dit l'arrêt! Ce qui étonne Hugo, c'est la vieillesse de beaucoup de ces misérables : sous la casaque d'infamie, quelques-uns ont un air vénérable. Hugo, ici, se souvient qu'il n'est pas seulement poète, mais homme politique, et il jette sur le papier des notes pour la question, grave à traiter, de la répression.

Ainsi, avec ses lettres, est-on, pour ainsi dire, dans le commerce familier d'un grand esprit, et on peut se plaire à rapprocher telle pièce de vers célèbre d'Hugo d'une des pensées qui ont jailli chez lui au cours de ses excursions de touriste.

Une impression se dégage, une idée naît, et le jour viendra où elle prendra sa forme littéraire.

Quand il s'agit d'un pareil poète, ce travail est curieux à suivre.

La Justice.

Camille Pelletan.

... Victor Hugo apparaît tout d'abord avec deux puissances maîtresses, le lyrisme et l'épopée. Nul ne possède à un plus haut degré le génie créateur. Et pourtant, c'est un besoin auquel on revient si forcément de retrouver la réalité sous l'œuvre d'art, qu'il y a des moments où l'on est plus saisi par la page écrite d'après nature que par les créations les plus audacieuses et les plus magnifiques.

Or, par un contraste qui se comprend aisément, nul ne donne un accent plus saisissant à ce que les peintres appellent «une étude d'après nature» que les génies de grande envergure. Ils sont aussi grands quand ils touchent le sol que quand ils prennent leur élan.

... Ce dernier volume n'est pas mis au point comme *le Rhin.* C'est une suite de lettres et de morceaux détachés. Mais Victor Hugo n'a pas écrit peut-être de plus belles pages que quelques marines et quelques paysages qui se trouvent là. Il y a, à côté de ces tableaux de la plus grande puissance, des croquis familiers d'auberges et de diligences tout à fait extraordinaires.

Des recueils comme celui-ci offrent un intérêt d'histoire littéraire particulier. Quand Victor Hugo disait, en tête d'un livre comme *le Rhin,* qu'il s'était borné à donner ces lettres écrites au jour le jour telles qu'elles étaient parties d'un coin de table d'hôtel, ses plus grands admirateurs se refusaient à le croire. Évidemment l'affirmation comporte quelques réserves.

Mais les morceaux qu'on nous donne et dont la plupart n'ont été écrits que pour des amis, amènent à restreindre singulièrement les réserves. Il est prodigieux que des lettres, griffonnées au coin d'une table d'auberge, aient pu contenir des pages d'une telle envolée et d'une forme si définitive.

II

ALPES ET PYRÉNÉES.

Le Télégraphe.

Camille Le Senne.

S'il est une œuvre qui mérite d'avoir pour épigraphe la phrase célèbre de Montaigne : «Ceci est un livre de bonne foy», c'est bien le septième volume du Victor Hugo, édité chez Hetzel et Quantin par les soins des exécuteurs testamentaires du poète : Auguste Vacquerie et Paul Meurice. *En Voyage,* c'est l'admirable touriste du *Rhin,* le plus puissant interviewer de la nature qu'ait connu le dix-neuvième siècle, nous racontant la suite de ses dialogues avec le ciel, la montagne, le fleuve et la forêt, combinant la psychologie, l'histoire, les impressions personnelles, les

pompes du style descriptif et, ce qui domine toujours chez Victor Hugo, la compassion profonde pour l'humanité, la tendresse pour les petits, pour les humbles, pour les misérables, dans un alliage d'une solidité merveilleuse, d'un incomparable éclat : le vrai métal de Corinthe.

... Après ces grandes pages, ces vastes panoramas à vol d'aigle, un petit croquis, un «quadro» délicat, gentil, amusant, comme disent les peintres, une description de Berne et la vallée vue par le petit bout, par l'infiniment petit bout d'une infiniment rapetissante lorgnette...

Tout le Victor Hugo d'*En Voyage*, ces tableaux pris au hasard et pourtant d'une incomparable unité dans leur variété apparente : un point de départ quelquefois dur et brutal, toujours solide et largement tablé, le corps à corps titanesque avec la nature, puis les joliesses amusées de l'école buissonnière, le marivaudage dans l'exquis; enfin, le coup d'aile, l'envolée superbe.

La France.

SAINT-JAMES.

Nulle œuvre, parmi les œuvres de Victor Hugo, ne peut mieux et plus parfaitement nous faire comprendre la nature même du poète et de l'homme qu'une série de lettres dictées par les péripéties et les hasards d'un voyage en Suisse et en Espagne (1839-1843) et qui, pieusement recueillies, viennent d'être publiées sous ce titre : *En Voyage*.

Longues ou brèves, véritables poèmes ou courts billets griffonnés sur une table d'auberge, au retour de quelque promenade, ces lettres sont de purs chefs-d'œuvre; pleines de simple émotion, de grandes et nobles idées, de sensations vraies, d'impressions profondes et éminemment justes, dénuées de tout souci de publicité, elles ont porté à la femme et aux meilleurs amis de Victor Hugo ses pensées les plus personnelles, ses sensations les plus intimes...

... Victor Hugo a tout compris dans la nature, comme dans l'âme humaine, ou plutôt il a pénétré au plus profond de la nature et de l'âme. Il a tout pressenti, tout deviné, tout compris, tout conçu. On ne discute pas Victor Hugo, on le subit; en le lisant, on est courbé par un souffle infini qui vous emporte éperdument, et qui vous laisse la sensation d'une vision surhumaine. Bien mieux encore que dans les œuvres véritablement destinées au public, il est vivant et palpitant dans ses lettres qui racontent son existence presque jour par jour; quand nous nous trouvons en face de cette personnalité si haute, de cette âme si élevée, de cet esprit si profond et si vaste, quand nous sommes mis à même de contempler de si près ce génie, le vertige nous prend, comme il nous étreint au pied d'un inaccessible sommet qui accable notre petitesse de toute son immensité.

Le style de Victor Hugo, ce style éclatant, brutal parfois, aux images excessives mais toujours profondément vraies, lui appartient bien en propre; ce n'est pas une création de son esprit et de sa volonté; c'est sa nature même; on le sent, en trouvant à chaque page dans ses lettres ces métaphores hardies, ces images pleines de puissance qui viennent sous sa plume sans effort et du premier jet; il voyait juste, mais il avait le don de voir grand...

Le Gil Blas.

Paul GINISTY.

... Ce sont, aujourd'hui, des notes de voyage du poète qui nous sont données, délassement d'un grand esprit qui se plaisait à fixer ses impressions, à jeter des croquis où déborde la vie, et, entre deux excursions, à rêver en évoquant le passé de ces pays qu'il traversait. Là, il laisse courir sa plume avec une grâce familière, et souvent il plaisante sur un ton de bonhomie charmante, comme s'il donnait des vacances même à son austère pensée. Il dira gaiement ses mésaventures de voyageur, l'exploitation des hôteliers suisses, ses légitimes inquiétudes sur l'impériale d'une diligence espagnole, roulant à fond de train sur une route bordée de précipices; il raillera les touristes qui, même en un temps où le chemin de fer n'avait pas vulgarisé les promenades un peu lointaines, passaient sans les voir, dans leur empressement risible, à côté des plus pittoresques spectacles. .

Mais ce sont, tout à coup, des souvenirs qui prennent forcément, chez Hugo, une grandeur épique. Dans le chemin creux de

Kussnacht, il contemple cette nature, «sereine comme une bonne conscience», qui a été le théâtre de tant de luttes pour la liberté...

Puis c'est l'Espagne, où Victor Hugo retrouve avec attendrissement ses impressions d'enfance, alors que, tout petit, à l'époque des grandes guerres, il suivait son père. Il parcourt tout le pays du Guipuzcoa, il revoit ce village d'Hernani dont le nom était toujours demeuré dans sa mémoire. Il cause avec les batelières de Pasages...

Parmi les livres posthumes d'Hugo, celui-ci est vraisemblablement celui qui nous fait pénétrer le plus directement dans l'intimité de son esprit.

Le Radical.

Georges Lefèvre.

Dans le superbe poème qu'il vient de publier, et qui sera l'œuvre de sa vie, dans *Futura*, Auguste Vacquerie a dit :

> Est-ce un voyageur, celui qui promène
> Ses talons des pics neigeux aux prés verts?
> Enfant, il existe un autre univers
> Plus grand que le tien : la pensée humaine.

Ces vers chantaient dans ma mémoire pendant que je dévorais le dernier volume paru des œuvres posthumes de Victor Hugo, et je me demandais, moi, voyageur insatiable, si cette fois encore le poète n'avait pas raison. J'ai visité les Pyrénées, j'ai maintes fois parcouru les Alpes, et il me semble, maintenant que j'ai fermé *En Voyage*, que je ne les connaissais pas.

Le voyageur, celui qui va demander aux pays lointains des sensations et des émotions nouvelles, ne saurait être rassasié par la contemplation d'un site s'il ne voit dans ce site que son caractère purement matériel, limité au contour et à la couleur. Les choses ont à la fois leur beauté physique et leur beauté morale, et il n'y a point de honte à avouer que cette dernière ne nous apparaît pas toujours de prime abord.

Nous avons besoin, nous qui ne sommes pas des hommes de génie, qu'on nous explique ce grand rébus éternel, cette énigme perpétuellement posée de la nature. C'est de ce commentaire que Victor Hugo s'est chargé; et comme un peintre idéalise à peu près fatalement son modèle et met, même à son insu, dans un portrait qu'il exécute, une part de lui-même, le grand poète a prêté aux sites qu'il décrivait sa flamboyante poésie. Ce ne sont plus seulement des paysages que nous offre *En Voyage*, ce sont des paysages expliqués par Victor Hugo...

Mais le caractère le plus attachant et le plus merveilleux de ces récits, c'est certainement la vie donnée à ce qu'on ne voit pas, à l'histoire des lieux décrits; sous la plume fée du poète, ces montagnes et ces vallées, ces villes étranges, ces hameaux guerriers de Suisse, ces villages sauvages des Pyrénées se peuplent de leurs habitants disparus, revivent un moment leur vie d'autrefois.

Et dans cette majestueuse évocation, nous voyons passer devant nous tous ces hommes, tous ces combattants de la vieille indépendance helvétique; nous les voyons reparaître sur les lieux mêmes où grandit leur gloire...

... Et quand Victor Hugo a franchi la frontière d'Espagne, quand il a remis, après tant d'années, le pied sur ce sol qu'il avait foulé enfant, ce sont ses propres souvenirs qui l'assiègent et ces souvenirs sont charmants. Il règne là-dedans une exquise fraîcheur.

Puis, quand cette excursion est finie dans le passé, quand cette riante vision a disparu, le volume continue, sombre, sévère, superbe.

Décidément, Auguste Vacquerie a raison :

> Je reviens d'endroits que ton âme envie,
> Et je vais passer mon reste de vie
> Dans un trou, voulant voyager un peu :
> Je lirai!...

Et ceux-là seront nombreux qui suivront mon exemple et voyageront comme moi, avec le livre.

Le Figaro.

Philippe Gille.

... Ce livre est un des plus beaux que le poète ait écrits dans toute la force, dans toute la plénitude de son talent. Tout serait à citer, et c'est une joie de connaître ou de reconnaître avec Victor Hugo les merveilles qu'il a visitées; à chaque pas, c'est une minutieuse ou superbe description, une évocation...

... Chemin faisant, je trouve une amu-

sante sortie sur l'inconvénient des pseudonymes; de superbes pages consacrées au charnier de Saint-Michel où éclate toute la puissance de vision, de souvenir et d'éloquence du poète. C'est là du plus bel Hugo; il n'est dans son œuvre passée rien de plus saisissant que ce récit, de plus haut que ces pensées qui ont attendu cinquante ans pour venir à nous.

Tout le volume est rempli de morceaux d'une valeur égale en différents genres; il n'est pas de si petit détail qui ne fasse vibrer quelque chose de l'âme du poète, témoin la lettre où le seul bruit d'une charrette qui passe vient évoquer pour lui tout un jour de son enfance.

Dans ce morceau plein de charme, et d'une grâce exquise, comme dans le superbe récit des cadavres de Saint-Michel, on retrouve et le poète et le prosateur dans toute leur grandeur. Rien que ces fragments suffiraient, s'il était possible que l'œuvre de Victor Hugo vînt à disparaître, à fixer la postérité sur la hauteur qui lui est assignée dans l'échelle des écrivains. Les ruines du Forum, celles de l'Acropole, de Thèbes, ne disent-elles pas assez ce qu'étaient Rome, la Grèce et l'Égypte pour qu'on les devine et qu'on les reconstitue, sans qu'il soit nécessaire de connaître les autres merveilleux restes que le temps nous a conservés?

La Lanterne.

Anatole de la Forge.

Victor Hugo n'est pas seulement un prodigieux poète, c'est aussi un incomparable voyageur. Il sait voir en même temps la poésie et la réalité des choses, et il les dépeint avec la verve endiablée d'un artiste et la précision mathématique d'un savant.

...Victor Hugo décrit le paysage des Alpes, des Pyrénées et de l'Espagne avec un si vif relief de dessin et de couleur, qu'il semble, en les lisant, qu'on a fait soi-même le voyage. Le narrateur mêle aux splendeurs et à la vérité de ses descriptions des aperçus pittoresques et des réflexions humanitaires qui prouvent que chez lui le cœur est constamment de la partie. Il y a toujours au fond du cerveau de ce poète un penseur sommeillant qui ne demande qu'à se réveiller.

L'arrivée à Pampelune, la description détaillée de cette ville, de ses monuments, de sa cathédrale, valent ensemble un tableau de grand maître. Tout cela est vivant, rayonnant, resplendissant et très bien fondu dans une harmonieuse lumière sous la plume habile du magicien enchanteur.

L'Écho de Paris.

Edmond Lepelletier.

Victor Hugo se survit, non pas seulement par l'œuvre passée, mais par l'œuvre présente. La mort n'est qu'un mythe. Il est vivant. Il est au milieu de nous. Il s'isole sans doute dans le travail et nous ne pouvons plus l'approcher comme autrefois. Mais c'était là le privilège de quelques-uns. Tous participent toujours à la communion universelle de son génie, et son labeur est le partage de tous. Le père est toujours là-bas dans l'île, comme disait le poète des *Exilés.*

Non! Victor Hugo n'est pas descendu dans la tombe. Le Panthéon glorieux n'est qu'un cénotaphe. Gloire! La bière est vide; c'est qu'Hugo est vivant. Le maître travaille toujours pour nous et voici son dernier livre: *En Voyage. — Alpes et Pyrénées.*

L'antithèse, qu'on a reprochée à Victor Hugo, il fallait aussi la reprocher à la nature, qui a fait l'ombre et le jour, l'Alpe et le vallon, le roc du rivage et le flot mouvant des mers...

La publication de ce volume nouveau des œuvres inédites de Victor Hugo est une pierre de plus au monument gigantesque, ce monument toujours plus beau, toujours plus visible sur l'horizon, toujours plus baigné de la pleine lumière de sa gloire, et qui, hors de la nuit du tombeau, monte comme une aube éternelle émergeant sans fin des profondeurs de l'Océan.

Le Charivari.

Pierre Véron.

Savez-vous que c'est soumettre la gloire d'un homme à la plus redoutable des épreuves que de le faire ainsi revivre, après sa mort, à intervalles réguliers, pour le soumettre de nouveau au jugement de la postérité?

Mais Victor Hugo est de ceux qui n'ont rien à redouter de cette revision. C'est, au contraire, chaque fois pour lui, comme un renouvellement de triomphe.

De son vivant, Hugo publia sur le Rhin une série de lettres mémorables. *En Voyage* est une œuvre de la même famille.

On y retrouve cette façon de voir si personnelle, ce mélange de philosophie profonde, de puissance descriptive et de verve ironique dont les contrastes donnent une saveur bien particulière à cette attachante lecture.

Le Rappel.

Judith Gautier.

... Voilà six ans déjà que Victor Hugo est parti pour un exil sans retour, et voilà le sixième volume que nous donne, sans s'épuiser, le magnifique legs de son génie.

Cette fois, c'est un Voyage à travers les Alpes et à travers les Pyrénées, les villes de Suisse et les villes d'Espagne. Le poète s'en va seul, en touriste, au gré de sa fantaisie, et avec une verve charmante et une éloquence superbe, il vous décrit ce qui passe devant ses yeux et ce qui se passe dans son esprit. On croit faire le voyage avec lui, et, certes, il est un guide et un compagnon incomparable. S'il vous parle de Lucerne ou du mont Pilate, il vous dira tout de cette ville et de cette montagne; sous la physionomie il cherchera l'âme; pour la ville l'histoire, pour le mont les bizarreries, les terreurs, les légendes. Du sommet du Righi il ne voit pas seulement le magique panorama qui se déploie à perte de vue, il revoit aussi les drames, les luttes, les aventures qui ont agité et illustré chaque point du paysage et lui donnent l'intérêt et la vie.

... De lac en lac, de mont en mont, de ville en ville, il évoque tout le passé, tous les égorgements, toutes les convulsions héroïques du peuple qui vit dans cette contrée si tourmentée.

... En résumé, lire le nouveau chef-d'œuvre écrit par Victor Hugo, de 1839 à 1843, est une fête qu'il faut se donner.

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

FRANCE ET BELGIQUE.

France et Belgique. Œuvres inédites de Victor Hugo. Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18, maison Quantin, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie May et Motteroz), 1892, in-8°. Édition originale publiée à 7 fr. 50.

France et Belgique. — Victor Hugo illustré. Dessins de Victor Hugo. Paris, librairie du Victor Hugo illustré, rue Thérèse, n° 13 (imprimerie P. Mouillot), s. d. (1895), grand in-8°, couverture illustrée. Publié en 13 livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet : 2 francs.

France et Belgique. — Petite édition définitive, in-16, s. d. (1897). Paris, J. Hetzel-Quantin. Prix : 2 francs.

France et Belgique. Édition à 25 centimes le volume, 4 volumes in-32, Jules Rouff et Cie, Paris, rue de la Vrillière, n° 4.

France et Belgique... Voyage, II. — Édition de l'Imprimerie nationale, Paris, Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin, n° 50, 1910, grand in-8°.

ALPES ET PYRÉNÉES.

Alpes et Pyrénées. Œuvres inédites de Victor Hugo. Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18, maison Quantin, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie Quantin), 1890, in-8°. Édition originale publiée à 7 fr. 50.

Alpes et Pyrénées. Œuvres inédites de Victor Hugo. Paris, bibliothèque Charpentier, rue de Grenelle, n° 11 (Imprimeries ré-

unies), 1891. Première édition in-18. Publiée à 3 fr. 50.

Alpes et Pyrénées. — Victor Hugo illustré. Dessins de Victor Hugo. Paris, librairie du Victor Hugo illustré, rue Thérèse, n° 13 (imprimerie P. Mouillot), s. d. (1894), grand in-8°, couverture illustrée. A paru en 15 livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet : 2 francs.

Alpes et Pyrénées. — Petite édition définitive, in-16, s. d. (1897). Paris, J. Hetzel Quantin. Prix : 2 francs.

Alpes et Pyrénées. — Édition à 25 centimes le volume, 4 volumes in-32, Jules Rouff et Cie, Paris, rue de la Vrillière, n° 4.

Alpes et Pyrénées... Voyage, II. — Édition de l'Imprimerie nationale, Paris, Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin, n° 5, 191 , grand in-8°.

Nous ne pouvons mentionner ici, en dehors des illustrations de Victor Hugo, que la lithographie d'André Durand, reproduite page 159, et le dessin de Decamps (*Le Charnier de Bayonne*) publié dans l'édition du Victor Hugo illustré.

TABLE.

NOTES DE CETTE ÉDITION.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

POUR

LA SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

LE 7 MAI 191[illegible]





